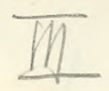

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00370639 7

HISTOIRE

DES PERSES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie) en novembre 1869.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.



HISTOIRE DES PERSES

D'APRÈS

LES AUTEURS ORIENTAUX, GRECS ET LATINS

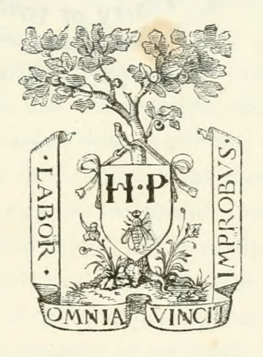
ET PARTICULIÈREMENT

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIENTAUX INÉDITS,
LES MONUMENTS FIGURÉS, LES MÉDAILLES, LES PIERRES GRAVÉES, ETC.

PAR

LE COMTE DE GOBINEAU

TOME SECOND



PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE GARANCIÈRE, 10

M DCCC LXIX


LIBRARY
FEB 28 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

HISTOIRE
DES PERSES.

LIVRE QUATRIÈME.

LES ACHÉMÉNIDES.

CHAPITRE Ier.

ORIGINE DE DARIUS Ier, ET COMMENCEMENTS DE SON RÈGNE.

Entre la façon dont les Grecs racontent les premiers temps de Darius, fils d'Hystaspes, et celle que présentent les écrivains orientaux, il y a des similitudes, mais aussi des différences très-notables et dignes d'être relevées.

Hérodote considérait comme les plus nobles entre les tribus perses celles des Pasargades, des Maraphes et des Maspes. Ces trois noms sont iraniens, et par conséquent les agglomérations de familles dont il est question étaient issues de sang arian plus ou moins pur. Il serait difficile d'admettre une pureté absolue. Les sculptures de Persépolis et de Béhistoun font reconnaître dans les physionomies royales ou militaires qu'elles présentent un type très-sémitisé, d'une grande beauté, il est vrai, mais d'une beauté qui a surtout conservé de l'extraction septentrionale la vigueur des membres, et emprunté aux hymens méridionaux la chevelure abondante et bouclée, les yeux allongés, le nez très-aquilin et la lèvre épaisse et sensuelle. J'ai été frappé et vraiment émerveillé de voir se reproduire dans les cavaliers nobles du sud de la Perse, tels que Mamacé-

nys, Loures, Bakhtyarys, la figure, la stature, les gestes des personnages que l'art antique a fait vivre éternellement en les entaillant sur la pierre vive. Ces hommes, parfaitement pareils aux anciens maîtres du pays, encore maîtres eux-mêmes du sol classique, m'ont d'autant plus persuadé que les tribus perses déclarées dominantes par Hérodote n'étaient pas d'un sang parfaitement pur, que, ressemblant si bien aux portraits restés de ces dernières, ils sont eux-mêmes d'origine évidemment mêlée. J'ai d'ailleurs expliqué comment cette pureté n'était pas à supposer.

Des différents groupes, demi-arians, demi-sémites, les Pasargades étaient les plus illustres, et une de leurs branches s'appelait les Achéménides ou fils d'Achéménès. Hérodote indique ainsi leur lignée jusqu'à Darius.

Achéménès.	Ariaramnès.
Teispès.	Arsamès.
Cambyse.	Hystaspes.
Cyrus.	Darius.
Teispès.	

En tout neuf générations, et il assure que Darius se trouvait ainsi parent de Cyrus le Grand et de son fils Cambyse, descendus comme lui d'Achéménès, mais par une autre branche dont il n'indique pas les rameaux. On verra que la parenté avec Cambyse était un point auquel Darius attachait un prix extrême et qu'il chercha toujours à établir de son mieux. Le sentiment profondément dynastique des nations iraniennes, dominatrices de l'empire, l'amour de la tradition qui régnait chez elles, lui en faisaient une loi absolue. Il n'y a d'ailleurs pas à douter que son extraction le rendait digne du trône. Les historiens asiatiques prêtent le secours de leur autorité aux chroniqueurs grecs pour établir ce fait. Il s'agit seulement de les bien comprendre.

Pour eux, ce n'est pas Darius qu'il faut placer ici, mais cet Hystaspes ou Kishtasep que les Grecs lui donnent

pour père en prenant son surnom pour une dénomination patronymique. Ils établissent ainsi la généalogie de Kishtasep :

Kymesh.
Peshen.
Oround.
Lohrasp, surnommé Hirbed ou le Prêtre.
Kishtasep.

Ainsi, de Kymesh ou Achéménès jusqu'à Kishtasep le Grand Roi, il y a cinq races au lieu de neuf qu'Hérodote nous a fait compter tout à l'heure; mais en somme le successeur de Cambyse descend du même ancêtre Kymesh ou Achéménès auquel le rapportent les Grecs, et c'est un point intéressant; seulement jusqu'ici on ne voit pas comment les ascendants de Kishtasep-Darius se rattachent à ceux de Cambyse, et c'est ce qu'un examen plus approfondi va établir.

Pour les Asiatiques, Cambyse, par Cyrus ou Key-Khosrou, son père, est issu de Key-Gobad, le Grand Roi, et se relie par cet ascendant à la ligne de Férydoun. Nous avons vu en son lieu que Key-Gobad ne saurait pourtant être au nombre des Grands Rois, et qu'il faut se contenter pour lui de la qualité de feudataire de la Perside sous les suzerains mèdes, qui eux-mêmes n'étaient que des vassaux de l'Iran. Or voici maintenant la généalogie complète de Kishtasep :

Key-Gobad.
Kenabyeh ou Cambyse.
Kenarez.
Fenoukhy.
Kymesh.
Peshen.
Oround.
Lohrasp le Hirbed.
Kishtasep-Darius.

Neuf générations, comme dans le calcul d'Hérodote; seulement ce ne sont pas neuf générations à compter depuis Kymesh ou Achéménès, ce qui n'en offre que cinq, et où l'on n'aperçoit aucun lien avec la famille de Cyrus le Grand; ce sont neuf générations à partir de Key-Gobad, souverain feudataire de la Perside et souche commune des deux branches dont l'une aboutit à Cambyse, fils de Cyrus

le Grand, et l'autre à Kishtasep-Darius. En se plaçant à ce point de vue, l'assertion non justifiée d'Hérodote sur la parenté de Darius avec Cambyse se trouve complétement expliquée. Mais il y reste une remarque à faire. La tribu des Pasargades, à laquelle appartenait la famille achéménide, porte un nom qui donne beaucoup de poids à la tradition persane : « Pasar-Gad », c'est-à-dire « les fils de Gad » dans le dialecte araméo-iranien de la Perside; et on peut remarquer ici que la présence du mot « pasar », qui est le persan moderne « peser », et une forme adoucie du zend « pathra », indique d'une manière remarquable qu'au temps d'Hérodote ce langage mixte était déjà formé. Quant à l'appellatif « Gad », il faut se rappeler que le nom de « Gobad », transcrit par les Grecs sous la forme de « Gomatas » ou « Cométès », l'est indifféremment par les Orientaux sous celle de « Kobad », « Kowad » ou « Gowad », et il est dans les habitudes des langues iraniennes de faire disparaître aisément le *w* après une gutturale, ce qui produit le mot contracté « Gad »; ainsi les Pasar-Gades sont les fils de Gobad, et de cette façon la tradition iranienne et l'opinion d'Hérodote sur l'origine première des Achéménides, la noblesse prééminente de ceux-ci au milieu des tribus de la Perside et la parenté originelle de Darius et de son prédécesseur, concordent parfaitement.

Sur un autre point, elles diffèrent ou semblent différer. Hérodote rapporte que Darius avait pour père le gouverneur de la Perside. Ainsi Hystaspes aurait agi dans cette région comme lieutenant des Grands Rois, qui en étaient les souverains directs, puisque la Perside constituait leur fief de famille. Les documents persans donnent une autre apparence à la situation du père de Darius.

Suivant ce qu'on y lit, Peshen, fils de Kymesh, qui serait, si l'on voulait faire concorder les noms des listes grecque et persane, Teispès, fils d'Achéménès, vivait à Balkh au temps où Zab, autrement dit Zow, régnait sur l'empire en dissolution. Malgré la grandeur de sa nais-

sance et les richesses qu'il tenait de ses aïeux, Peshen avait renoncé au monde de très-bonne heure, s'était enfermé dans une caverne, et y avait vécu une centaine d'années, absorbé dans les œuvres de la pénitence et de la méditation. Il savait et il prophétisa que la souveraineté de l'Iran appartiendrait un jour à son lignage. Grand par sa naissance et plus encore par sa sainteté, il sortit enfin de sa solitude pour contracter l'alliance la plus considérable, et il épousa Beh-Aféryd, « la Bien bénie », fille d'Armyn, fils de Key-Gobad.

Le Tjéhar-è-Tjémen ou « les Quatre Prairies », qui donne les détails généalogiques relatifs à la famille de Kishtasep, ne prend pas garde ici que Peshen, fils de Kymesh, est séparé de son ancêtre Key-Gobad par quatre générations; qu'il est en outre fort âgé quand il épouse Beh-Aféryd, après une mortification de cent années, et que celle-ci n'est que la petite-fille de leur auteur commun. Je passe sur le peu de vraisemblance des détails par respect pour le grain de vérité qui va briller au fond.

Peshen et sa femme donnèrent le jour à Oround. Comme celui-ci est le grand-père de Kishtasep, on peut le considérer comme identique à Ariaramnès, grand-père d'Hystaspes, de sorte que les deux listes grecque et persane correspondraient assez bien quant aux intentions. Mais dans l'examen de ces débris mutilés et plus ou moins confondus, ce sont là de petits points dont l'exacte appréciation est assurément impossible. Oround épousa Ténaz, fille d'Aresh, frère de Key-Gobad; Ténaz aurait été ainsi la cousine germaine de sa belle-mère et reculée encore d'un degré plus haut à l'égard de son mari. Quoi qu'il en soit, on remarque ici que les généalogistes ont tenu à honneur d'allier le sang de Kishtasep-Darius à ce qu'il y avait de plus célèbre parmi les grandes maisons iraniennes, et que, non contents de l'avoir fait descendre déjà de Key-Gobad par une double ligne, ils en ajoutent une troisième qui l'unit directement au sang royal des Arsacides

Oround avait été ascète comme son père Peshen. Il avait habité pendant quarante-deux ans le même souterrain que lui, voué à une immobilité absolue. Puis, formé par cette rude discipline, éclairé par ses réflexions, il avait repris la vie active, était retourné à Balkh, et, s'établissant dans le palais de sa famille, s'était mêlé aux affaires de l'État, non sans continuer d'entretenir par l'abondance de ses prières et la rigueur de ses exercices les immenses mérites spirituels qu'il s'était acquis.

Oround laissa un fils appelé Lohrasp, non moins célèbre par sa dévotion que ses ancêtres, non moins voué aux travaux spirituels, mais cependant plus mêlé qu'eux tous à la politique, car il devint le lieutenant de Key-Khosrou, Cyrus. Le Shah-nameh va plus loin encore que la légende parsy, puisqu'il ajoute qu'il fut son successeur désigné. J'ai indiqué les motifs qui avaient induit la tradition persane à intervertir les règnes de Cyrus et de Cambyse; il n'y a donc pas lieu d'y revenir. Quoi qu'il en soit de son élévation vraie ou supposée, Lohrasp ne prit jamais le titre ni le rang de Grand Roi. Il habita Balkh, qu'au dire de l'Habyb-Oussiyer il appela « Akhsha », tandis que du nom de la province où il faisait sa résidence il prenait lui-même le titre de « Balkhy », le Baktrien.

Le Tjéhar-è-Tjémen donne à tous les membres de cette famille le titre de « key » ou « roi »; cependant il est à noter que, les montrant établis à Balkh, exerçant même une haute influence dans cette contrée, puisque Lohrasp change le nom antique de la capitale, nulle part il n'est dit que ni lui ni ses ancêtres aient été les souverains du pays, et il y a d'autant plus lieu de remarquer ce silence que toutes les combinaisons d'idées sont d'ailleurs épuisées pour exalter leur grandeur. Ils sont illustres par le sang, illustres par les alliances, illustres par la sainteté, par le savoir, par l'habileté, par la faveur du Grand Roi; rien ne leur manque, pas même le titre royal, et toutefois, avec une réserve qui n'est pas ordinaire, la tradition

ne les accepte pas comme souverains du pays où ils résident.

Nous devons reconnaître que ces détails sont exacts, du moins pour la Bactriane, puisqu'on a vu qu'avant le règne de Cyrus cette province avait été envahie par les Scythes et en partie possédée par les princes seystanys; qu'elle avait été rattachée, à la suite de la conquête, au domaine des Grands Rois; par conséquent on ne pourrait nullement y supposer la présence d'une dynastie locale. Quant au titre de roi en lui-même, les Asiatiques en sont extrêmement libéraux; ils ne le donnent pas seulement aux dominateurs, qui le portent dans les royaumes de l'Occident; ils l'accordent sans aucune difficulté à des ascètes, à des saints, à des sages éminents dont ils veulent ainsi rehausser la gloire et indiquer le mérite suprême. Dans les habitudes actuelles, tous les saints shyytes reçoivent la qualification de « Shah-zadeh » ou « fils de roi », et chacun sait à l'avance que nulle idée généalogique n'est impliquée dans la question.

Pour revenir à Lohrasp, non-seulement il n'était pas roi suivant le sens que nous donnons à ce mot, il y a même une tradition étrangère à celle du Shah-nameh, celle que le Heya-el-Molouk, chronique du Seystan, a conservée, et qui parle de lui en termes bien différents de tout ce que l'on vient de lire. Suivant cet ouvrage, les princes çamides avaient vu avec un mécontentement profond la faveur dont Key-Khosrou-Cyrus avait investi son favori Lohrasp, et lorsque le Grand Roi voulut l'élever sur le trône, Zal refusa de le reconnaître. Il se montra même tellement hautain et injurieux dans sa désobéissance, que Cyrus irrité se leva, courut à lui, prit de la terre dans sa main, et en remplit la bouche du héros pour arrêter le torrent d'invectives dont celui-ci accablait son élu. Plus tard, et lorsque Kishtasep-Darius, parvenu au trône malgré cette opposition, était au plus haut point de sa puissance, Roustem, fils de Zal, affirma dédaigneusement au

prince Isfendyar, fils du Grand Roi, qu'il avait vu lui-même de ses yeux Lohrasp, père de la dynastie, arriver dans l'Iran monté, comme un pauvre misérable qu'il était, sur un mauvais cheval rouge, et se montrer humblement aux gens qui ne le connaissaient pas et ne prenaient pas garde à lui.

Si Lohrasp avait été un roi même secondaire, même vassal d'un feudataire de la couronne, une telle tradition n'aurait pu se former et encore moins se maintenir à travers l'époque d'adulation qui entoura les Achéménides triomphants; nous devons donc conclure que le silence des auteurs persans indique la parfaite exactitude du renseignement d'Hérodote; que les ancêtres de Darius n'étaient pas des vassaux importants dans l'empire, et que, malgré la noblesse de leur origine, qui paraît incontestable, ils devaient leur élévation toute récente à la faveur de Cyrus; ce roi voulut en faire non ses successeurs, mais plus modestement ses représentants dans son fief propre, la Perside; ils en devinrent les gouverneurs sous l'autorité de la couronne.

Au moment où éclata la révolution dirigée contre Smerdis, Hérodote raconte que le père de Darius occupait le poste où nous plaçons ce personnage. Le Tjéhar-è-Tjémen dit que Lohrasp, fatigué des soins de la terre et possédé par l'esprit pieux de ses ancêtres, avait résigné ses fonctions entre les mains de son fils, et s'était plongé tout entier dans la dévotion, dont il ne s'était jamais entièrement écarté. Ainsi Kishtasep-Darius avait déjà un rang distingué dans la hiérarchie des fonctionnaires perses, je ne dis pas des chefs féodaux, quand il apparut pour la première fois sur la scène. Les Grecs en font seulement un très-puissant seigneur.

Kishtasep-Darius avait pour mère Azadeh, et celle-ci était fille de Koustehem, fils de Noouzer. Nous trouvons encore ici un exemple de ces contractions généalogiques décidément indifférentes, qui tiennent à la possibilité

des synchronismes. Les légendaires n'ont vu que leur but, qui était de réunir sur la tête de Kishtasep-Darius toutes les gloires imaginables. En rattachant ce prince par les femmes à Noouzer, ils le faisaient descendre directement de Férydoun-Phraortes. Ils se sont peu occupés des détails de l'exécution; il leur a paru suffisant de présenter une affirmation flatteuse, et je leur sais gré de n'avoir pas poussé l'artifice jusqu'à inventer des générations qu'ils ne connaissaient pas et qu'avec moins d'honnêteté ils auraient aisément pu multiplier entre Noouzer et Azadeh. Ceci est une nouvelle preuve que la légende est souvent maladroite, quelquefois inadmissible, mais qu'elle est à sa façon sincère et ne cherche pas à tromper. Elle est seulement crédule, et combine, sans y regarder de près, les documents que le temps lui livre, sans s'apercevoir de leurs mutilations.

Kishtasep-Darius, issu du sang des Pasargades ou fils de Gobad, descendu d'Achéménès ou Kymesh, et appartenant à une famille qui, bien qu'originaire de la Perside, avait résidé longtemps dans la Bactriane pour revenir ensuite exercer dans sa patrie primitive des fonctions publiques considérables, est dépeint par l'annaliste parsy, auteur du Tjéhar-è-Tjémen, comme ayant hérité de toute la dévotion de ses aïeux. Il avait poussé la patience et le renoncement ascétiques au delà des limites ordinaires, s'il est vrai que dans sa jeunesse il se soit soumis à un régime tellement sobre qu'il ne mangeait par jour que dix dirhems de farine, sans même y ajouter du sel. L'importante révolution religieuse dont il devait un jour devenir le héros ne pouvait s'annoncer d'une manière plus éclatante.

Toutefois ce pénitent si accompli, ce prince qui se préparait à devenir l'un des grands réformateurs dogmatiques de l'Asie, avait en même temps toutes les passions violentes et peu scrupuleuses d'un Constantin. Jaloux de voir son père trop attaché à son gré aux descendants

de sa famille maternelle, il s'était révolté contre lui, et ayant échoué dans ses projets, il avait dû se réfugier chez les Scythes. C'était l'asile naturel de tous les proscrits et de tous les mécontents iraniens, et, comme nous l'avons vu pour Djem-Shyd et le père de Key-Khosrou-Cyrus, il avait été très-bien reçu par les guerriers du Touran. Il s'était établi parmi eux et avait épousé la fille d'un des rois du pays. Cette princesse se nommait Kétayoun, ce qui, suivant la remarque de l'auteur du Tjéhar-è-Tjémen, est un des noms iraniens de l'étoile Vénus.

Plus tard Kishtasep-Darius se lassa de ce genre de vie. il voulut retourner au milieu des siens, et l'essaya. Son père consentit à lui pardonner, annula le testament qu'il avait fait en faveur d'un autre de ses fils nommé Zéryr, et le rebelle reprit sa place prééminente dans la famille. Ce serait à la suite de cette réconciliation que Lohrasp aurait remis à Kishtasep-Darius l'administration de la province de Perside et serait retourné à la vie religieuse. Dans cette intention, Lohrasp serait rentré à Balkh ou Akhsha avec sa famille, ses filles, ses trésors, ses serviteurs, son train armé, son étendard, et il s'y serait établi, ne voulant plus désormais entendre le bruit des affaires publiques.

Kishtasep-Darius était donc resté dans le Fars, et il vivait à Istakhr, la Persépolis des Grecs, occupé des soins qui lui incombaient comme chef du gouvernement de la province, ou encore, suivant la version des Grecs, se bornant au rôle de fils du plus grand fonctionnaire du pays. C'est dans cette situation que le trouva l'événement dans lequel il joua un rôle si énergique et qui le porta au trône suprême. Nous avons déjà raconté la révolution contre le mage.

Les choses étaient désormais rétablies dans leur ancien état, et la suprématie des Iraniens sur tous les peuples de l'empire était assurée. Il s'en fallait de beaucoup cependant que le calme fût revenu et que Darius pût se reposer

dans le sentiment de sa victoire. Tout restait à faire. Du côté des grands vassaux, l'acceptation de la nouvelle dynastie n'était pas unanime. Les princes çamides du Seystan avaient montré tout d'abord une hostilité ouverte à l'élévation d'une famille de la Perside qui, reculée jusqu'alors au rang modeste de vassale d'un domaine relevant d'une simple province de Médie, prétendait tout à coup dominer sur les plus grandes races de l'empire. Darius sans doute était arrivé à cette ambition par le cours des événements. Mais ce n'est pas assez pour désintéresser l'orgueil blessé et lui faire entendre raison.

La résistance des Çamides fut telle que Darius ne vint pas à bout de la vaincre. Appuyés sur leurs immenses possessions et soutenus par les Scythes, leurs alliés, les feudataires du Seystan résistèrent à l'Achéménide dans plus d'une occasion dont nous aurons à parler ; ce ne fut guère que sous les successeurs du chef de la dynastie que le gouvernement de Suse parvint à les réduire, encore ce ne fut jamais complétement. Les causes de scission entre ces représentants de l'ancien esprit féodal et les souverains des temps nouveaux allèrent toujours se multipliant. Les forces de l'empire, si irrésistibles dans les provinces occidentales, ne se trouvèrent pas suffisantes pour asservir les contrées de l'est.

Darius réussit mieux dans les pays de nouvelle conquête. Là, les grands iraniens, manquant des points d'appui qui soutenaient l'esprit d'indépendance des Çamides, ne tardèrent pas à reconnaître l'inutilité de leurs compétitions. Un des premiers qui servit d'exemple fut cet Intaphernes, ancien complice de Darius dans la conspiration contre le mage. Il avait obtenu entre autres priviléges celui de pouvoir aborder le monarque en tout temps sans se faire annoncer, excepté dans les moments où le prince serait retiré dans le harem. S'étant présenté un jour au palais, les appariteurs lui refusèrent la porte, en donnant pour raison le cas prévu. Soit arrogance natu-

relle, soit qu'il fût déjà fatigué d'avoir pour maître un ancien compagnon, Intaphernes refusa de croire ce qu'on lui disait. Tirant son sabre, il coupa le nez et les oreilles des serviteurs royaux, et en ayant garni la bride de son cheval, il promena insolemment par la ville ces sanglants trophées de sa colère.

Darius hésita un instant sur ce qu'il avait à faire, dans la crainte que les autres chefs de la révolution, jusqu'alors ses soutiens, ne partageassent les sentiments de leur fougueux collègue. Mais aussitôt qu'il se fut assuré de leur complète innocence et même de leur indignation pour l'action commise, il fit saisir le coupable, et le fit mettre à mort.

C'est à cette occasion que se passa un fait qui éclaire d'une façon très-vive le caractère iranien de cette époque. Hérodote le raconte, mais ne l'a pas compris. D'après l'usage sémitique, déjà adopté par la justice des Grands Rois, lorsqu'un homme était condamné à périr, il suivait naturellement que les mâles de sa famille étaient soumis au même sort. Tous les parents d'Intaphernes avaient donc été emprisonnés, et n'attendaient que le moment d'être livrés aux bourreaux. La femme du supplicié passait ses journées à la porte du palais, remplissant l'air de ses cris et implorant la pitié du prince.

On a déjà vu que les Iraniens n'étaient pas féroces. Darius fut donc attendri par les gémissements de cette infortunée, et il lui fit dire qu'elle pouvait choisir parmi les prisonniers celui dont le salut lui importait davantage, et qu'aussitôt il serait délivré. A ses enfants elle préféra son frère unique, donnant pour raison qu'elle trouverait un autre mari et d'autres fils, mais que son père et sa mère étant morts, elle n'avait plus d'espérance d'avoir un frère si elle venait à être privée de celui qui vivait. Sur cette déclaration, le roi fit immédiatement mettre en liberté le frère et l'aîné des fils d'Intaphernes, et loua les sentiments de cette femme.

Il est visible qu'Hérodote ne voit là qu'un jeu d'esprit, et en est frappé comme devait l'être l'imagination puérile d'un Grec. Mais l'Iranienne ne subtilisait pas. Elle considérait que la maison dont elle était issue allait s'éteindre, et ce malheur, le plus grand qui puisse frapper cette existence collective représentée par une race noble, lui était si insupportable à envisager, qu'elle lui préférait encore le sacrifice de ses affections les plus naturelles et même la lignée de son mari.

Après l'affaire d'Intaphernes, il s'en présenta une autre qui tint quelque temps en échec le nouveau gouvernement.

Vers la fin du règne de Cyrus, la Lydie était administrée par un Perse nommé Orœtès ou Oround, personnage violent et impérieux qui avait attiré dans un piége Polycrates, tyran de Samos, et l'avait fait périr ignominieusement. Pendant les huit mois de l'usurpation de Smerdis et l'essai de gouvernement tenté par les Chaldéens, Orœtès avait travaillé à se rendre à peu près indépendant dans sa province. Il s'était permis un grand nombre d'actes qui n'étaient pas moins odieux aux Perses qu'aux populations sémitiques, et entre autres, il avait assassiné Mitrobates, gouverneur de la ville voisine de Dascylium, et Cranaspès, son fils, tous deux de naissance distinguée et chers à leurs compatriotes.

Quand la suprématie iranienne avait été rétablie par l'avénement de Darius au trône, il ne paraît pas qu'Orœtès se soit jugé assez fort pour tenter une révolte ouverte. Il se contenta de méconnaître les ordres du souverain, de ne pas y obéir, et parmi les fraudes qu'il imagina pour prolonger cette situation, on lui reprocha l'assassinat d'un courrier royal qu'il fit disparaître avec les dépêches dont cet officier était porteur, et qui purent ainsi être considérées comme non avenues. Pendant ce temps, Orœtès se fortifiait. Il avait une garde composée de mille Iraniens, et il tirait de grandes ressources des districts de son gouvernement, étendu, soit originairement, soit par des usur-

pations successives opérées, à la faveur des troubles, sur la Lydie, l'Ionie et la Phrygie. C'était alors la partie la plus opulente de l'Asie antérieure.

Darius, entouré de trop de difficultés pour ne pas comprendre le besoin d'agir avec circonspection, ne se risqua pas a attaquer Orœtès de vive force. Il se consulta avec ses amis les plus dévoués, et il envoya à Orœtès une sorte d'ambassade composée de trente Perses bien résolus à en finir avec un séditieux capable de causer de grands embarras et contre lequel les griefs abondaient. Ces mandataires se rendirent à Sardes tous ensemble, se disant chargés de différents ordres de la part du roi. L'un d'entre eux, Bagæus, fils d'Artontès, portait la parole, et admis en présence du gouverneur de Lydie avec ses compagnons, il demanda à communiquer les lettres dont il était chargé. Orœtès, assis sur son trône et entouré de ses gardes iraniens en appareil de guerre, ne refusa pas d'écouter. Alors Bagæus remit les documents à un de ces fonctionnaires qui, sous le titre de secrétaires du roi, résidaient auprès de tous les satrapes, leur servaient de conseillers, et probablement aussi surveillaient leur conduite et au besoin les dénonçaient.

Tandis que ce personnage faisait la lecture des ordres royaux qui roulaient sur le règlement de plusieurs affaires d'un intérêt médiocre, Bagæus considérait l'attitude des gardes iraniens. Il les vit profondément respectueux pour les commandements souverains et s'inclinant à l'aspect du sceau royal. Alors il risqua de mettre dans les mains du secrétaire une dépêche à l'adresse de ces guerriers, et qui contenait ces mots :

« Perses, le roi Darius vous défend de servir désormais de gardes à Orœtès. »

Aussitôt les Iraniens, sans montrer la moindre hésitation, couchèrent leurs lances sur le sol, et se retirèrent des alentours du trône.

Sûr désormais de la réussite de son plan par cette sou-

mission, Bagæus tendit au secrétaire une dernière missive ainsi conçue :

« Le roi Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer Orœtès. »

Cet appel fut tout d'abord entendu. Les Iraniens tirèrent leurs sabres, et massacrèrent sur la place le gouverneur rebelle.

Ainsi peu à peu les résistances s'aplanirent, et le gouvernement, rétabli dans des mains nouvelles, put commencer son œuvre. Les temps, la situation des populations agglomérées depuis l'Égypte et l'Ionie jusqu'à la vallée de Kachemyr, tant d'intérêts différents, divergents, forcés de se concilier pour tendre à un but commun et s'accomplir sous un même chef, conseillaient d'introduire dans l'administration de domaines si démesurés des principes qui n'y avaient pas encore été appliqués. A la vérité, les populations féodales de l'est étaient restaurées dans leur puissance primitive par l'avénement d'un noble iranien. Mais, d'autre part, les contrées naguère conquises au sud et à l'ouest venaient de montrer suffisamment leurs répugnances pour les vainqueurs et aussi leur force par cette usurpation de Smerdis qui avait duré sept mois, et qui, pendant cet intervalle, s'en était prise à l'organisation militaire pour l'anéantir en lui refusant des soldats et des subsides. Le danger avait été non-seulement imminent, mais présent; il fallait faire quelque chose pour en empêcher le retour, et ce quelque chose ne se trouvait évidemment que dans un système de concessions sagement calculé à l'esprit sémitique.

D'ailleurs la nouvelle dynastie était de nature disposée à incliner dans ce sens. Elle était iranienne sans doute, mais d'une province dont les habitants, à demi sémitisés, avaient perdu dès longtemps, sous une domination assyrienne et mède, la rigueur des principes féodaux du nord-est. Les Achéménides étaient par leur naissance des gens de transitions et de tempéraments. Ils avaient vu à la fois

les avantages et les inconvénients des deux systèmes politiques qui avaient opéré jusqu'alors, l'un dans l'est, l'autre dans l'ouest, et il est facile de comprendre qu'ils aient conçu l'idée, sinon de les fondre, du moins de les rapprocher par des combinaisons habiles. S'ils devaient pencher d'un côté plutot que de l'autre, assurément c'était du côté assyrien que leurs goûts de dominateurs, leurs instincts de maitres enclins à rendre leur tâche plus commode, semblaient les emporter, car les Iraniens poussaient au suprême degré l'esprit d'indépendance. Intaphernes, Orœtès, les princes çamides, venaient de le montrer, et les derniers le prouvaient encore. Au contraire, les populations sémitiques, plus savantes, plus intelligentes des choses de la vie, plus industrieuses et plus riches que les nobles militaires de l'Iran et que les vassaux agriculteurs de ces derniers, offraient une soumission complète, absolue, au libre arbitre du souverain, et ne demandaient en retour que la protection, la paix, et le moins possible d'occupations guerrières. Il ne se pouvait rien de plus séduisant pour un chef d'État, et sans doute Darius eût entièrement abondé dans ce sens, ce que d'ailleurs lui et ses successeurs marquèrent dans différentes occasions, si, malheureusement cette inclination de despote, par ses avantages mêmes, n'eût entraîné pour l'empire de véritables conditions de faiblesse auxquelles la nature plus réfractaire, mais aussi plus énergique des masses iraniennes, était seule capable de remédier. Ainsi, par la nécessité des choses, il fallait ménager ce qu'on aimait le moins et qui s'imposait. La question était donc d'en neutraliser l'excès et de s'acquérir l'affection ou du moins la soumission possible de la partie indépendante de la nation.

Cyrus n'avait eu à s'occuper de rien de semblable. Il était le créateur du nouvel État. Il en avait développé les forces, et sa vie avait été occupée à en réaliser l'existence. Cambyse, passant les années de son règne en conquêtes,

avait achevé d'appliquer les droits de la dictature conquérante de son illustre père. Maintenant que la paix régnait partout, que l'empire était constitué, sa frontière portée aussi loin que les nécessités réelles l'exigeaient, Darius n'avait d'autre tâche que celle de guérir les plaies nombreuses infligées par le pouvoir excessif de Cambyse, et à chercher les conditions dans lesquelles les peuples qui lui étaient soumis allaient vivre désormais. Il fallait organiser.

Jusqu'alors chaque feudataire avait régné dans sa province sans reconnaître d'autres lois que celles immuables admises par sa race et transportées partout avec elle, et sur lesquelles le gouvernement central, qui ne les avait pas faites, ne pouvait rien non plus. Les droits de ces feudataires, de leurs nobles, de leurs peuples, étaient étayés par la coutume locale ; le Grand Roi n'avait pas à y prétendre, il n'y touchait pas, et quand le service militaire lui avait été rendu et que des dons volontaires accordés pour des occasions importantes avaient augmenté ses ressources propres, l'étendue de ses prétentions trouvait une limite infranchissable. Ce que le roi avait de plus que les autres chefs, c'était une sorte de présidence et des domaines plus étendus et plus riches.

Une telle forme politique, plus semblable à une confédération qu'à un empire, dut faire place à l'unité. Darius partagea ses États en vingt gouvernements. Il ne détruisit pas les fiefs ni les souverainetés locales; il ne l'aurait osé tenter sans de grands périls, et assurément il eût échoué; il laissa subsister avec leurs législations spéciales les différentes nationalités rangées sous son sceptre, mais administrativement il réunit des peuples que rien d'ailleurs ne rapprochait, et fit quelque chose de comparable à ce que réalisèrent les monarques français quand, à côté des gouverneurs de province, représentants des anciens feudataires disparus, ils placèrent les intendants.

Les intendants de Darius furent les satrapes. Générale-

ment on ne confia ces fonctions qu'à des Iraniens de grande famille, souvent appartenant à la maison royale, et qui dans tous les cas prouvaient par leur nationalité que le Grand Roi n'entendait pas dépouiller les créateurs de l'empire des droits que leur avait conférés la victoire, et auxquels leur dignité aussi bien que leurs intérêts ne leur auraient pas permis de renoncer. Ces satrapes trouvaient le type de leurs fonctions dans les gouverneurs établis par Cyrus et ensuite par Cambyse au milieu des populations lydiennes, phrygiennes et assyriennes, conquises naguère, et qui n'étaient que les successeurs peu ou point modifiés des serviteurs royaux chargés jadis par les anciens souverains de Ninive et de Babylone de les représenter vis-à-vis de leurs sujets.

Mais il est évident de soi, et nous en verrons des marques nombreuses, que la puissance effective, les moyens d'action, l'attitude des satrapes, n'étaient nullement les mêmes dans les différentes provinces. Un de ces fonctionnaires employé en Lydie ne pouvait y trouver qu'une soumission passive. C'était là un maître et, s'il le voulait être, un despote. Il l'était si bien, qu'à l'occasion rien n'empêchait qu'il devînt redoutable à son roi. A Babylone, l'administrateur ne rencontrait autour de lui que servitude, mais en même temps une vive répulsion de la part d'un peuple haïssant les Perses autant qu'il les craignait, et enclin à s'insurger. Puis le Grand Roi n'était pas loin, et la désobéissance eût été promptement réprimée chez le satrape infidèle. Il n'y avait donc de possible que le dévouement. En Ionie, les embarras de l'administrateur royal étaient de tous les moments. Les intrigues et l'inconstance des Grecs servaient quelquefois d'appât, il est vrai, à des ambitions secrètes chez le fonctionnaire iranien; mais les trahisons n'étaient pas aussi faciles à exécuter que les encouragements à recevoir. Au milieu des conflits perpétuels des partis dans ces turbulentes républiques, il fallait autant d'habileté que de force pour ne

pas donner prise à des dénonciations qui continuellement sollicitaient le Grand Roi pour ou contre le satrape. Cette situation critique avait pour dédommagement la facilité des exactions et des trafics d'argent de tout genre, et aussi longtemps que le représentant du Grand Roi n'était pas mis à mort, il pouvait travailler avec succès à la construction d'une de ces fortunes colossales dont le souvenir est resté dans le monde et s'attache étroitement à la mémoire qu'ont laissée les satrapes.

Quant aux gouvernements institués dans la région féodale, rien n'indique qu'ils fussent fort recherchés, et en effet ils ne pouvaient pas l'être. Les territoires n'étant pas riches récompensaient peu les peines qu'on se serait données pour les administrer; habités par des gens belliqueux, ils n'étaient pas faciles à pressurer. Les feudataires, les seigneurs, les gentilshommes, n'intriguaient pas comme les citoyens de Smyrne ou d'Halicarnasse; mais ils se fâchaient aisément, et pour très-peu, et tuaient le satrape sans beaucoup hésiter; de sorte que celui-ci, voulant éviter un tel sort, n'avait le plus souvent d'autre rôle que celui d'un solliciteur cherchant par persuasion à faire exécuter les ordres de la cour, et lorsqu'il n'y parvenait pas, s'excusant de son mieux auprès de ses maîtres et alléguant l'impossibilité. Ces situations étaient si complexes et si peu soutenables, que dans bien des cas la dignité de satrape ne fut dans les anciennes provinces qu'une fiction; on en investissait le plus puissant feudataire de la contrée, lequel naturellement n'obéissait au Grand Roi que dans la mesure qui lui convenait et comme ses ancêtres avaient obéi aux devanciers de celui-ci, c'est-à-dire fort peu.

J'ai dit qu'auprès de chaque satrape était placé une sorte d'adjoint qui, sous le nom de secrétaire royal, surveillait les actes et la conduite du fonctionnaire supérieur et en rendait compte. C'était à ce secrétaire royal qu'étaient remises les dépêches officielles de la cour. Il en prenait d'abord connaissance. La situation de ces officiers

devait varier comme celle de leurs chefs. Ceux de l'Asie Mineure étaient sans doute fort riches et fastueux, et en position de devenir satrapes à leur tour. Ceux au contraire que leur mauvaise étoile faisait employer dans l'Iran ancien passaient des jours difficiles; en revanche, ils avaient moins de motifs que leurs collègues de l'Occident pour vivre en hostilités avec leurs supérieurs, aussi mal partagés qu'eux-mêmes. Si on les attachait à la personne d'un grand feudataire revêtu du titre de satrape, ils n'étaient plus que des traîtres déguisés et fort aventurés, ou le plus ordinairement des domestiques plus surveillés que les autres. En somme, le secrétaire royal était parfaitement ce que le defterdar a toujours été, sous l'ancienne organisation turque, auprès des pachas, dans les rangs desquels on a pu observer de même toutes les variétés de satrapes.

Les satrapes s'entouraient de gardes, presque toujours recrutés parmi les Iraniens de naissance noble. Ces gentilshommes ne suivaient guère que le parti des armes, quand ils ne cultivaient pas le champ paternel. Beaucoup de faste, des trônes, des couronnes d'or, des harems, des fêtes somptueuses, des palais magnifiques, imposaient aux multitudes un grand respect pour les représentants du Grand Roi. Bien entendu ces tableaux ne sont tout à fait vrais que pour les satrapes d'Occident; ceux de l'Orient étaient plus modestes, parce qu'ils étaient plus pauvres. Tous commandaient les garnisons royales, et plusieurs avaient sous leurs ordres directs même des corps d'armée dont les chefs prenaient d'eux leur direction. Mais on peut soupçonner que cette disposition n'a jamais été qu'exceptionnelle. Ils rendaient la justice en dernier ressort et d'après les précédents coutumiers, absolument comme le font encore aujourd'hui les gouverneurs persans, en vertu de ce droit supérieur au droit écrit qu'on appelle « l'ourf », et qui est sans appel. C'est une émanation de la puissance discrétionnaire appartenant au roi et que

celui-ci transmet à ses représentants. Du reste, les satrapes n'intervenaient pas sans des motifs particuliers dans les affaires des communautés respectives, lesquelles s'administraient à leur mode et en dehors de l'action du gouvernement tant et aussi longtemps qu'elles ne gênaient pas cette action, de sorte que la somme de liberté était fort considérable en pratique. La plus grande occupation des satrapes était la levée de l'impôt; ils avaient à le transmettre au trésor royal : c'était sur ce point surtout que la cour de Suse pesait leur conduite. Envoyaient-ils beaucoup, on ne pouvait que louer leur administration; si au contraire ils ne faisaient rendre que peu de chose à leurs provinces, on était amené à les juger sévèrement et à rechercher les causes d'une négligence qui s'expliquait d'ordinaire par des malversations et des fraudes. Du moment que le mandataire royal était soupçonné, des châtiments d'autant plus terribles le menaçaient qu'il était plus puissant et que l'on avait davantage à redouter de lui au point de vue de la sécurité publique.

J'ai déjà fait ressortir tout à l'heure que certaines dispositions hiérarchiques de l'administration perse étaient pareilles à celles que l'on observait naguère dans le gouvernement des territoires turcs. On peut induire de cette observation que les causes et les effets devaient se ressembler beaucoup et dans l'empire de Darius et dans l'empire des fils d'Osman; et que dans l'un comme dans l'autre, il n'y a pas de doute en effet que le chiffre de l'impôt fixé officiellement pour chaque province ne représentait pas en réalité la somme déposée dans le trésor royal; celle-ci était quelquefois supérieure, mais le plus souvent bien inférieure au chiffre légal. Elle était supérieure quand le souverain, déployant toute son autorité et exerçant une grande pression sur le satrape, en exigeait non-seulement ce qui était légitimement dû, mais encore des présents. Je le répète, ce cas devait se présenter rarement, parce que le monarque ne pouvait que difficilement atteindre son man-

dataire à travers la haie de protections dont celui-ci savait toujours s'entourer, et qui paralysaient plus ou moins l'action du pouvoir suprême. Au contraire, par l'effet même de ces protections soigneusement entretenues dans le harem, parmi les eunuques royaux, dans les rangs des principaux personnages de la cour, auxquels les cadeaux n'étaient pas ménagés, et qui devaient nécessairement considérer le patronage des fonctionnaires publics de différents ordres comme un des principaux revenus de leurs places et un de leurs droits les plus précieux, le satrape était admis à faire valoir mille prétextes pour ne pas verser intégralement au trésor les impôts de son gouvernement. Mauvaises années, récoltes insuffisantes, incendies, désastres de toute nature, révoltes locales, tout servait pour expliquer et justifier une diminution des produits, et tandis qu'il ne donnait pas au roi tout ce qu'il percevait en son nom, il restait le maître de garder pour lui-même tout ce qu'il pouvait enlever aux sujets sans les violenter trop fort. Je crois que l'on s'exagère en général la mesure de tyrannie que les despotes asiatiques et leurs agents exercent et ont pu exercer. Les moyens sont nombreux pour en limiter l'étendue. D'ailleurs leur autorité a toujours été d'un caractère si précaire, qu'elle leur rendit indispensable d'user de ménagements infinis envers les personnes et surtout envers les communautés, dont l'animadversion devait leur faire courir tant de dangers, qu'à moins de passions excitées et d'emportements subits, toujours rares, l'ordinaire est qu'ils se renfermaient et encore aujourd'hui ils se tiennent dans des limites assez étroites. Il faut aussi ajouter que les mêmes moyens de corruption employés alentour du souverain pour paralyser son action en ce qu'elle pourrait avoir de menaçant pour son représentant, sont appliqués d'une façon toute semblable par les sujets autour de leur dominateur immédiat, et que de cette façon celui-ci a les mains liées par ses femmes, par ses serviteurs, par ses officiers intéressés directement à dé-

fendre ceux qu'il voudrait maltraiter et toujours enclins à détourner aussi bien qu'à atténuer l'effet de ses ordres. Ce point de vue est essentiel à comprendre pour juger sainement des affaires de l'Asie à toutes les époques, et l'on saura dès lors pourquoi l'Inde actuelle, administrée par les Anglais d'une manière infiniment plus sage assurément, plus honorable, plus humaine, plus rationnelle qu'elle ne l'était sous les Mongols, a vu cependant diminuer sa richesse et son activité productive, et augmenter la misère de toutes les classes sociales en même temps que le chiffre accusateur de la statistique criminelle. C'est qu'en fait le despotisme était plus nominal que réel, le pouvoir plus menaçant qu'armé, le maître placé plus haut que réellement fort, et le peuple incomparablement plus libre qu'il n'en avait l'air; de là plus de bien-être, plus de richesse et moins d'attentats. Dans l'extrême opulence des régions soumises au gouvernement des Perses, il faut trouver les mêmes causes.

La formation des satrapies était faite sur un plan principalement fiscal. C'est pourquoi Hérodote peut remarquer avec raison que non-seulement des peuples étrangers l'un à l'autre se trouvaient faire partie de la même circonscription, mais encore, et ceci l'étonne davantage, des contrées éloignées l'une de l'autre et nullement limitrophes appartenaient pourtant à un même département. On cherchait de la sorte à équilibrer autant que possible les revenus de chaque satrapie. Il y avait encore à cette distribution territoriale une autre cause qui est très-visible. Quand un district avait au début été jugé trop pauvre pour les prétentions du chef qu'on y avait institué, l'adjonction de quelque pays plus riche faisait taire ses réclamations. Il ne faut pas oublier que, dans les premiers temps de son règne surtout, Darius Ier était obligé de contenter un grand nombre d'ambitions.

Je reproduirai maintenant la liste des satrapies telle que la fournit Hérodote.

La première contenait les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Eoliens, les Cariens, les Lyciens, les Myliens et les Pamphyliens. Sauf les restrictions indiquées plus haut et qui sont valables pour toute l'étendue de l'empire, le revenu était là de quatre cents talents d'argent, talents babyloniens; car, pour l'argent, le poids officiel avait été fixé sur le même pied qu'à Babylone; pour l'or, il le fut d'après le talent euboïque.

Les Mysiens, les Lydiens, les Lasoniens, les Cabaliens et les Hygennéens formaient la deuxième satrapie, et devaient cinq cents talents d'argent.

Les riverains de l'Hellespont, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Maryandiniens et les Cappadociens constituaient la troisième satrapie, et payaient cinq cents talents d'argent.

Le quatrième département était formé par la Cilicie toute seule, qui payait cinq cents talents d'argent, dont cent quarante restaient dans le pays pour la solde d'une cavalerie locale. Le reste allait au trésor. En outre, trois cent soixante chevaux blancs étaient livrés annuellement pour la remonte des troupes provinciales.

Des frontières de la Cilicie à celles de l'Égypte s'étendait la cinquième satrapie; bien qu'elle contînt les villes commerçantes de la Phénicie, il ne lui était demandé que trois cent cinquante talents. Il faut ajouter que les tribus arabes habitant dans cette région étaient libres de toute redevance. On n'en exigeait que le service militaire à l'occasion.

L'Égypte, la Libye, Cyrène et Barcé produisaient, comme représentant ensemble la sixième satrapie, sept cents talents, plus sept cents talents de poids de blé payables en nature, et le revenu de la pêche du lac Mœris, qui devait être considérable. Une partie du blé était consommée par les garnisons établies dans le pays et particulièrement au Château Blanc de Memphis.

La septième satrapie comprenait les Sattagydes, les

Gandares, les Dadikes et les Aparytes, auxquels on demandait cent soixante-dix talents.

La Susiane et sa capitale, séjour ordinaire de la cour, était une satrapie petite quant à son étendue, et portait le numéro huit. Elle devait trois cents talents.

La neuvième satrapie, représentée par Babylone et l'Assyrie, donnait mille talents d'argent et cinq cents jeunes eunuques.

La Médie, avec Ecbatane et les districts des Parikanes et des Orthocorybantes, comptait pour la dixième satrapie, et payait quatre cent cinquante talents.

Renfermés dans le onzième gouvernement, les Kaspes, les Pausikes, les Pantimathes et les Darites avaient deux cents talents à fournir, tandis que, depuis leur frontière orientale jusqu'à la Chorasmie, les Bactriens et les Ægles, réunis dans la douzième circonscription, étaient taxés à trois cent soixante.

Le treizième rang était tenu par la réunion de la Pactyice, de l'Arménie et des pays avoisinant l'Euxin; on levait là quatre cents talents.

Les Sagartes avec les Saranges, les Thamanes, les Outiens, les Myciens et les habitants de la mer Rouge constituaient la quatorzième satrapie. Six cents talents étaient le chiffre de leur impôt.

La quinzième satrapie administrait les Saces et les peuples que les différentes éditions appellent les Caspiens. Mais les Caspiens ou Kaspes ont déjà été nommés, et rien n'indique qu'une de leurs branches soit descendue vers le sud-est. Quoi qu'il en soit, le trésor royal prétendait là deux cent cinquante talents.

Les Parthes, les Chorasmes, les Sogdes et les Ariens formaient la seizième satrapie, et avaient à fournir trois cents talents.

Les Parikanes et les Éthiopiens d'Asie, compris dans le dix-septième département, donnaient quatre cents talents. Les Matianes, les Saspires et les Alarodiens, estimés

à deux cents talents, formaient la dix-huitième satrapie; les Mosches, les Tibarènes, les Macrons, les Mosynœques, les Mardes, circonscrits dans la dix-neuvième, produisaient trois cents talents; enfin les Indiens, considérés par Hérodote comme le plus nombreux des peuples de la terre y compris les habitants du Pendjab et du Kashmyr, devaient payer beaucoup plus à eux seuls que tous les autres sujets, ce qui prouverait l'étendue de leurs richesses; on en exigeait trois cent soixante talents euboïques en pépites d'or, sans préjudice de ce qu'ils devaient encore donner en nature. C'était là la vingtième et dernière satrapie.

Hérodote remarque que certains peuples n'étaient pas soumis au régime commun; ainsi, la Perside n'était astreinte à rien qu'à un don gratuit. Ce privilége s'explique par sa qualité d'ancien fief de la maison de Cyrus; passée au domaine propre du Grand Roi, la province continuait à être traitée comme par le passé, n'ayant avec l'empire que le lien personnel. Les Éthiopiens d'Afrique et les habitants de Nyça apportaient tous les trois ans au souverain deux chénices d'or, deux cents troncs de bois d'ébène et vingt dents d'éléphant, avec cinq jeunes esclaves du pays. Les Colches et les tribus résidant sur les versants méridionaux du Caucase s'acquittaient tous les cinq ans par un envoi de cent jeunes garçons et d'autant de jeunes filles. Enfin certains Arabes de la Péninsule offraient annuellement mille talents pesant d'encens.

En somme, Hérodote calcule que Darius obtenait à peu près la valeur de quatorze mille cinq cent soixante talents euboïques par an, ce qui équivaudrait à peu près, en chiffres ronds, à cent millions de francs. Mais il s'en faut que, même en prenant le calcul d'Hérodote pour irréprochable, nous ayons là les éléments propres à nous former un jugement quelque peu clair des revenus du Grand Roi. Outre qu'il est difficile, sinon impossible, de se rendre compte de la valeur du métallique relativement

aux objets à cette époque ancienne, nous savons assez par notre expérience qu'une somme de cent millions de francs, en l'appréciant à notre manière, ne saurait absolument pas suffire aux besoins d'une monarchie aussi énorme que l'était celle des Perses, de quelque façon qu'on se représente l'emploi des deniers publics.

Hérodote rapporte que lorsque les tributs arrivaient entre ses mains, le Grand Roi faisait fondre l'or et l'argent dans des vases de terre séparés; on en formait ainsi des lingots qui étaient déposés dans le trésor, et quand on avait besoin d'argent, on coupait une partie de ces lingots, on les faisait monnayer et ils entraient en circulation. Ainsi les tributs royaux n'étaient nullement destinés à être dépensés. Ils constituaient simplement les éléments d'une réserve.

Mais le souverain entretenait autour de lui une cour nombreuse; beaucoup d'épouses, un harem, des eunuques, des officiers, des fonctionnaires de tout rang, des gardes en troupes infinies; c'était par milliers que se comptaient les convives reçus chaque jour à sa table et qui logeaient chez lui; il entretenait encore des chevaux par troupeaux pour monter sa maison; il avait des chars de guerre et de chasse à l'infini; un mobilier considérable, des palais, des jardins, des parcs dans toutes les parties de l'empire, et on construisait et plantait sans cesse par ses ordres; en objets somptueux, en étoffes rares et chères, en délicatesses de tout genre, en caprices, il prodiguait énormément, et y était obligé pour satisfaire aux idées de ses peuples sur la magnificence nécessaire à un monarque. Si l'on calcule tout cela, on verra qu'une liste civile de cent millions de francs n'aurait pas suffi à de si lourdes obligations, et, à plus forte raison, on reste bien loin de pouvoir se rendre compte des dépenses générales, qui n'étaient plus celles du Grand Roi, mais celles de l'empire même, surtout si l'on considère, comme je l'ai montré tout à l'heure, que ces cent millions de francs

n'étaient que rarement entamés, qu'on les mettait en lingots, et qu'ils constituaient, renfermés dans le trésor, une réserve pour des cas extraordinaires. Il faut donc admettre que le chiffre présenté par Hérodote n'est pas complet de beaucoup, et tout au plus représente l'épargne particulière du Grand Roi et nullement la somme des ressources de sa maison, encore bien moins le budget actif de son gouvernement.

Nous allons voir que les frais étaient couverts par d'autres revenus. Il était établi qu'en outre de l'impôt ordinaire calculé plus haut, la nourriture de la cour et l'approvisionnement des troupes étaient fournis par les provinces, et comme la Babylonie était une région agricole par excellence, elle subvenait à elle seule à ces besoins pendant quatre mois tous les ans, les huit autres mois incombant au reste de l'empire. La même province donnait de plus un contingent annuel de chevaux de guerre, et entretenait pour le service de la cour un haras de huit cents étalons et de seize mille cavales; elle nourrissait encore pour les chasses du souverain des meutes nombreuses de chiens indiens, de l'entretien desquels quatre grands bourgs situés dans la partie la plus fertile du pays étaient responsables, et l'on jugeait cette imposition assez dispendieuse pour tenir quittes ces mêmes bourgs de tout autre tribut.

Ainsi donc, les cent millions de francs reçus annuellement des provinces n'avaient jamais à être appliqués à des emplois actuels. On connaît encore deux autres sources de revenu qui produisaient des sommes très-considérables.

La première consistait dans les présents offerts au Grand Roi. C'est un usage immémorial en Asie que personne n'aborde un supérieur sans déposer à ses pieds un cadeau dont l'importance se mesure d'abord sur la fortune de celui qui l'offre, ensuite sur la grandeur du personnage à qui il est présenté, enfin sur la valeur de la demande que l'on se propose de faire. Depuis le plus grand seigneur de

la Perse, depuis les femmes mêmes du harem jusqu'au moindre des sujets, tout ce qui sollicitait une faveur du Grand Roi lui donnait peu ou beaucoup. Si une province avait un redressement à poursuivre, une réclamation à soutenir, une grâce à obtenir, elle donnait. Si un bourg, un village, une tribu envoyaient des députés à Suse, ceux-ci ne se présentaient que les mains pleines. Enfin toute l'année, tous les jours, à tous les instants, le Grand Roi recevait quelque chose, et par mille canaux et sous toutes les formes, les richesses affluaient vers lui. Toute merveille de la nature ou de l'art, toute pierrerie exceptionnellement belle, tout chef-d'œuvre finissaient tôt ou tard par entrer dans ses trésors, dont les vastes chambres regorgeaient de biens de diverses espèces; et il n'y avait pas seulement à Suse des trésors royaux, mais encore à Ecbatane, à Persépolis et sur d'autres points de l'empire.

Voici maintenant l'autre affluent : c'étaient les confiscations. Elles étaient nombreuses et souvent très-opulentes. Quand un fonctionnaire public avait démérité, le premier point de sa disgrâce était de perdre au profit du roi tout ce qu'il avait pu acquérir. Du moins le roi avait le droit de tout prendre. J'imagine que dans la pratique les choses devaient se passer à peu près comme dans la Perse actuelle. Là, tout fonctionnaire de quelque importance est destitué plusieurs fois dans chacun de ses grades. Mais, sous forme ou sous prétexte de rendement de compte, on ne lui retire presque jamais qu'une partie de ce qu'il a su amasser; quelquefois ce sont les deux tiers, quelquefois le quart, plus souvent la moitié. Avec le reste, il peut maintenir le zèle de ses amis et de ses protecteurs; il achète une nouvelle situation, au bout de quelque temps on le destitue de nouveau, mais toujours d'après les mêmes principes, et en somme, gagnant plus à mesure que sa position grandit, s'il perd davantage, il garde aussi ce qu'il lui faut pour se retrouver assez souvent plus haut que

par le passé. Du reste, cette vie d'incertitudes, de hasards, d'intrigues dénoncées ou brusquement tranchées, de succès extraordinaires et de chutes subites, convient à la mobilité de l'esprit asiatique, et constitue l'élément où ces imaginations travailleuses aiment à vivre.

D'après nos idées européennes, nous sommes portés à considérer un tel mécanisme administratif à peu près comme nous ferions d'une pompe d'épuisement destinée à dessécher un pré couvert d'eau. Il nous semble qu'avec ce système les populations devaient, au bout d'un certain temps, se trouver dépouillées de tout au profit de leurs administrateurs d'abord, des gens de la cour ensuite, et finalement du Grand Roi lui-même, auquel aboutissaient tous les gains, licites et illicites. Mais il n'en était certainement pas ainsi.

Le roi recevait beaucoup, mais il ne donnait pas moins. La générosité était la charge la mieux attachée à la puissance. Le roi prodiguait les largesses sous toutes les formes; vastes domaines, palais, belles esclaves, chevaux de prix, couronnes d'or, armes, vêtements somptueux, il distribuait incessamment d'une main ce qu'il recevait de l'autre. Il n'était respecté qu'à ce prix, et encore ces peuples orientaux, si faciles à rançonner, si insatiables dans leurs demandes, se sont-ils rarement montrés satisfaits des immenses libéralités qu'ils imposent à leurs princes, et c'est à fort peu de ces derniers qu'ils ont accordé des éloges à cet égard. Darius a pourtant été de ce nombre, bien que les nobles iraniens, étonnés du goût de ce monarque pour la régularité de l'administration, aient répété avec dédain, à l'aspect de ces établissements, que Cyrus avait agi comme un père, Cambyse comme un maître, et l'Achéménide comme un marchand. La liberté féodale inquiétée cherchait à se venger par un sarcasme, et cependant il n'en était pas moins vrai que Darius, pas plus que ses descendants ni que les princes héroïques auxquels il succédait, ne retenait le flot d'or qu'on voyait remonter

vers lui et qui ruisselait constamment; comme les dons qu'il répandait tombaient de ses mains dans d'autres qui n'étaient pas moins obligées à ouvrir les doigts, parce que tout ce qui est grand ne reste tel qu'en se montrant généreux, il n'existait pas un satrape si avare qui ne fît vivre et n'enrichît autour de lui des milliers de familles auxquelles retournaient ainsi les revenus du pays et qui les dépensaient à nouveau. De là une circulation des valeurs d'une rapidité extraordinaire ; ceci explique assez la fécondité de la production dans les pays asiatiques, la grandeur de leur commerce, la perfection de leur industrie à ces époques reculées, et en fin de compte leur prospérité surprenante. Malgré tous mes efforts, je ne me flatte pas de parvenir à donner une idée quelque peu sûre des revenus personnels du Grand Roi, et je suis persuadé que, quelque effort que je fasse, je resterai toujours au-dessous de la vérité. Cependant on peut en approcher d'un peu plus près encore par comparaison.

Hérodote attribue au satrape de la Babylonie, qui était, au temps de Darius, Tritantæchmès, fils d'Artabaze, un profit d'une artabe d'argent par jour, bien entendu en sus de tout ce que la province devait par ailleurs acquitter d'impôts et de droits régaliens. Il faut supposer le chiffre exact, puisque tout moyen de le vérifier nous manque; pourtant il est probable à tout le moins qu'il exprimait assez bien l'idée qu'on se faisait au temps d'Hérodote des bénéfices du satrape de Babylone : or l'artabe, valant un médimne attique plus trois chénices, équivaut à 201,800 francs, en calculant en monnaie actuelle et très-approximativement, de manière pourtant à être plutôt en dessous qu'en dessus de la vérité. Or, 201,800 francs par jour constitueraient la somme de 73,657,460 francs pour l'année. Je veux supposer qu'Hérodote a compté que la valeur des présents en argent était comprise dans cette somme; assurément, au cas où cette hypothèse serait juste, et elle n'est que possible, il faudrait toujours y

ajouter la valeur des produits en nature, dont nous avons déjà vu l'énormité. Il est vrai que la satrapie de Babylone était la plus productive de tout l'empire; comme elle était en même temps une de celles dont le titulaire tombait le plus sous la puissance immédiate du Grand Roi, on peut considérer que celui-ci subissait des destitutions fréquentes et faciles, et les confiscations qui en étaient la conséquence forcée. C'est donc autant qu'il faut ajouter aux revenus assurés du trésor royal. On arrive ainsi à des résultats qui dépassent de beaucoup les cent millions assignés aux rentrées annuelles de cette caisse, toujours en faisant abstraction des prestations en nature.

On peut remarquer ici en passant, comme une preuve de la persistance des usages asiatiques, que l'artabe ou « ardeb » est encore aujourd'hui une mesure équivalant à 2,500 livres anglaises. Ce mot désigne un cylindre de terre cuite employé pour la construction des conduites d'eau; ainsi les vases de terre dont parle Hérodote, et qui servaient de formes à fondre les lingots, n'étaient pas autre chose.

Nous sommes arrivés à nous faire à peu près une idée de la production fiscale de l'État iranien, et incontestablement cette production était si considérable, que, même en admettant la fécondité extrême du sol, la perfection de l'agriculture poussée au plus haut degré, l'industrie et le commerce parvenus à des développements dont les auteurs grecs et les prophètes bibliques nous tracent le magnifique tableau, nous ne pourrions nous l'expliquer en aucune manière si nous ne tenions compte de la vivacité prodigieuse avec laquelle avait lieu la circulation des valeurs. Car on ne saurait admettre que le pays fût le moins du monde spolié; il aurait été appauvri, et dès lors stérilisé. Au contraire, cet état d'opulence se maintint pendant toute l'antiquité, et on ne cessa jamais de fabriquer, de bâtir, de cultiver, d'étendre la richesse; malgré les demandes prodigieuses du trésor, le pays

se trouva toujours en état de se suffire à lui-même aussi bien qu'à ses princes. J'ai expliqué la cause de cette circulation. Aucun amas de numéraire ne s'immobilisait dans les mains de personne, pas même du Grand Roi. Une économie de cent millions de francs par an, même en la supposant réelle, était peu de chose en comparaison de la somme totale qui passait incessamment de mains en mains et qui s'augmentait par un travail constant. Aucune fortune n'était stable; aucune famille n'accaparait longtemps une part quelconque de la prospérité publique, et ce n'était que par une action constamment soutenue dans un genre quelconque d'activité que l'on parvenait à s'entourer d'un bien-être qui restait à la disposition de tous et de chacun. Dans les provinces iraniennes seules se voyait la stabilité dans la propriété foncière, à cause de la persistance des institutions héréditaires; mais justement ces provinces n'étant ni les plus riches ni les plus productives de l'empire, l'état général se ressentait peu de leur immobilité, si ce n'est par l'acquisition d'un élément conservateur que la région occidentale ne donnait pas.

Je n'ai pas encore fini avec le tableau des dépenses de l'empire. Il n'a été question jusqu'ici que du budget du Grand Roi et de ses fonctionnaires. Il faut tenir compte maintenant des frais causés par l'entretien des armées. J'aurai trop d'occasions de parler de la composition de ces corps aussi multipliés que nombreux, et je ne veux pas y insister en ce moment; je me bornerai à rappeler que leur entretien, la remonte de leur cavalerie, tout ce qui était nécessaire aux garnisons, la fabrication et la réparation des trains de chars de guerre, tombait à la charge des provinces. Nous en avons vu déjà quelques preuves par les paroles d'Hérodote.

A cela il faut ajouter les travaux publics proprement dits, forteresses, ponts, aqueducs, drainages, canaux, réservoirs, dont quelques-uns, celui du pays des Cho-

rasmes principalement, appartenaient au fisc. Tout était créé ou réparé aux frais des contrées qui en profitaient, et il faut en dire autant des routes.

Je n'oserais avancer que les voies de communication fussent très-perfectionnées dans l'est de l'empire, et il y a des raisons d'en douter. En tout cas, le besoin n'en était pas marqué, parce que là, le commerce, l'industrie, les mœurs réclamaient beaucoup moins ce genre de moyens. Mais dans l'Occident, des chemins royaux existaient fort bien entretenus, et il n'y a pas de doute que ce ne fussent des fondations antérieures à la domination des Perses. Ceux-ci n'eurent qu'à les maintenir, et ils n'y manquèrent pas. Sur tout leur parcours, on trouvait des stations de postes, des caravansérails, des corps de garde pour garder la paix publique, et des bacs au passage des fleuves. Hérodote mentionne deux de ces moyens de communication : l'un qui allait de Suse à la mer en passant par la Lydie; l'autre qui allait de Sardes à Memphis, trajet pour lequel on comptait quatre-vingt-dix jours de caravane; il est vraisemblable que des corvées locales servaient à l'entretien de ces routes, et qu'en cas de besoin on déduisait de l'impôt général ce que ces travaux pouvaient avoir de trop pesant pour les habitants d'un pays. C'est du moins ainsi que l'administration persane en agit aujourd'hui, et comme les gouverneurs n'ont pas d'intérêt à ce que le contribuable soit trop foulé et que, même soit par l'ineptie ou la tyrannie de la part de ces arbitres, les paysans trouvent toujours avec leur argent des protecteurs auprès d'eux, ou du moins des gens qui consentent à atténuer l'effet de leurs ordres, les bons d'exonération s'obtiennent facilement, et le mal est toujours beaucoup moindre pour les intérêts privés qu'au premier abord on ne serait tenté de le supposer.

On attribue à Darius l'institution des courriers réguliers. De même que je considère les routes comme une création antérieure à la domination perse et datant des

époques assyriennes, de même je crois que les courriers avaient devancé le règne de ce prince. Peut-être a-t-il pourtant réorganisé un service que les grandes guerres de Cyrus, la conquête, puis les déportements violents de Cambyse et les mesures anarchiques des temps postérieurs, devraient avoir éprouvé. Peut-être aussi eut-il le mérite d'étendre à tout l'empire, et comme un instrument nécessaire au mécanisme des satrapies, ce qui n'avait encore existé que dans les provinces de l'ouest. Quoi qu'il en soit, voici comment les postes fonctionnaient. Dans chaque station, un préposé tenait constamment des chevaux prêts. Quand un courrier arrivait de la station voisine, l'homme montait à cheval, et sans tenir compte ni de la pluie, ni de la neige, ni de la chaleur, ni de la nuit, il se transportait avec rapidité à la station voisine, où il remettait ses dépêches à un autre cavalier. Ainsi les nouvelles arrivaient à leur destination avec une promptitude égale à ce qui avait lieu en Europe avant la création des chemins de fer. C'était peut-être là que résidait le plus énergique moyen de puissance dont le Grand Roi disposât; l'unité de l'empire y trouvait son nœud, autant que le mot d'unité était applicable à ces époques.

Je suppose que les dépenses nécessitées par cette organisation étaient supportées par le trésor particulier de chaque satrapie. Il n'en était pas de même des établissements d'intérêt purement local. C'étaient les communautés, souveraines d'ailleurs dans leurs affaires propres, qui avaient à y subvenir. Si Halicarnasse ou Smyrne voulaient construire un temple ou un agora, ces cités payaient de leur argent les architectes et les maçons, absolument comme le feudataire de l'est payait pour bâtir ou entretenir son château. Les communes rurales faisaient de même. Les prêtres de toutes les religions, déjà bien nombreux dans l'empire, étaient à la discrétion de leurs fidèles, et il semble qu'ils n'y perdaient rien, non plus que les sanctuaires, dont la magnificence était sans bornes.

J'en ai dit assez pour montrer quelle était la splendeur de ces régions et l'étendue de leurs ressources. Je m'arrêterai ici. On voit aussi clairement que possible, je pense, Darius Ier assis sur le trône le plus élevé de l'univers, recueillant dans ses mains pour les répandre en pluie bienfaisante des richesses incalculables, en recevant sans cesse, en versant toujours; on le voit placé entre l'orgueil héréditaire, l'esprit traditionnel des Iraniens et la mobilité productive des populations sémitiques et grecques, cherchant à assouplir la roideur des uns, à fixer l'inconsistance des autres, et après avoir réprimé l'insubordination des premiers jours de son règne, ce qui lui fut relativement facile, donnant un mouvement d'ensemble à tant de propensions divergentes. Il inventa pour cela les satrapies et les postes; bientôt il y joignit la création d'une monnaie royale, la darique, valant environ vingt francs trente centimes. Mais cette dernière innovation ne fit pas perdre aux souverainetés particulières de l'empire leur droit de frapper monnaie, de sorte qu'elle n'eut pas toute la portée qu'on pourrait être tenté de lui attribuer, et c'est ici qu'on peut saisir encore clairement la différence qui existait entre les feudataires aussi bien que les républiques autonomes leurs égales, et les satrapes, simples serviteurs du roi; ce qui était légitime pour les uns était un crime pour les autres. Aryandès, gouverneur de l'Égypte, fut mis à mort parce qu'il avait voulu faire circuler des monnaies à son effigie; tandis que les rois phéniciens, par exemple, tout tributaires qu'ils étaient, et même soumis aux satrapes, se le permettaient sans difficulté.

Au milieu de ces innovations ou de ces rénovations utiles, le Grand Roi favorisa une tentative qui dépassa tout le reste en importance. Il ne fut pas le créateur, il ne fut pas l'inventeur d'un mouvement qui se produisit sous son règne dans l'état général des esprits, mais il le soutint et le propagea. Je veux parler de la réforme religieuse à

laquelle Zoroastre a donné son nom, et vis-à-vis de laquelle Darius prit la place que Constantin occupa plus tard vis-à-vis du christianisme. Cette révolution zoroastrienne est un des moments les plus considérables de l'existence de l'humanité, et je vais m'efforcer de la traiter avec le soin qu'elle exige.

CHAPITRE II.

RÉFORMATION RELIGIEUSE.

L'époque de la réforme de Zoroastre a été controversée par les anciens comme par les modernes, et la recherche des dates qui s'y rapportent, des faits qui en constituent l'essence, a donné lieu aux plus grandes divergences d'opinion. Peut-être la question gagnera-t-elle en clarté lorsqu'on voudra la considérer non plus isolément, mais dans ses relations avec les événements dont les contrées iraniennes ont été le théâtre.

Darius fixa la constitution définitive de l'empire. Non-seulement ce qui fut établi alors devait durer jusqu'à la fin des Achéménides, mais en réalité le principe s'en maintient encore de nos jours. Alexandre ne fit qu'agrandir l'État et ne le modifia pas. Les Séleucides, qui tentèrent de l'hélléniser au delà du besoin, perdirent promptement le noyau iranien, qui, sous les Arsacides et ensuite sous les Sassanides, reprit ses formes propres d'existence. La conquête musulmane ne put que disperser un instant les charbons ardents de cet inextinguible foyer; il se reconstitua bientôt, jeta un éclat non moins vif que par le passé, avec cette unique différence que son action brilla beaucoup plus du côté de l'Inde et du nord que dans la direction occidentale, et aujourd'hui la Perse, épuisée par son ancienne activité peut-être plus encore que par un siècle de mauvais gouvernement suivi d'un autre siècle d'anar-

chie, de révolutions, de conquête étrangère, de ruine, voit encore, malgré le chiffre bien faible où en est réduite la population de ses provinces, voit, dis-je, sa langue dominer dans toutes les populations musulmanes jusqu'au Gange, pénétrer sur le territoire chinois jusqu'à Kashgar, et politiquement repoussée de la vallée de l'Euphrate, elle n'a pas discontinué de s'y montrer réellement présente, puisqu'à ce moment plus de trois cent mille familles persanes sont répandues sur toute cette région et rayonnent jusqu'à la côte de la Méditerranée, jusqu'en Égypte, en y apportant les idées de la mère patrie. Je ne parle pas des innombrables emprunts que la cour et le gouvernement de Constantinople ont faits jadis à l'étiquette et à l'administration iraniennes; tout cela se maintient, et si vive fut l'impulsion donnée, si puissante son influence, que dans le royaume hellénique, tout chrétien qu'il est, tout européen qu'il aspire à devenir, des traces vraiment persanes se font encore apercevoir dans les noms, dans les mots, dans les choses et même dans les mœurs. Pour qu'une fondation si solide ait pu s'effectuer et qu'une prépondérance si durable vienne nous étonner aujourd'hui, il faut évidemment que l'empire iranien, au temps où parut Darius Ier, ait possédé une accumulation de forces morales qui ne s'était trouvée nulle part jusqu'alors dans la même proportion et qui depuis n'eut jamais d'égale. Pendant de longs siècles, l'élément iranien et l'élément sémitique mis en contact avaient constamment travaillé à se combiner. La guerre, la conquête, la juxtaposition, la suprématie de l'une de ces forces sur l'autre, leur pénétration géographique, tout avait été commencé déjà à l'époque reculée des rois djemshydites, et avait continué pour ne jamais cesser. On s'était souvent marié, mais dans cet hymen indissoluble, Arian et Sémite, on ne s'était jamais aimé. Une forme d'idées n'avait pas cédé à l'autre, et aucune des deux ne s'était laissé effacer. Les Arians étaient énergiques, les Sémites irrévocablement obstinés. On avait

donc toujours cherché et l'on cherche encore des compromis pour pouvoir vivre ensemble. C'est là l'existence entière de l'Orient, où les esprits tendent constamment, par une vieille habitude, à assembler des choses inconciliables, et y parviennent quelquefois momentanément dans la théorie, quelquefois aussi dans la pratique.

Rien de moins semblable à la démocratie mouvante des provinces occidentales de l'empire que la féodalité stricte et hautaine des régions du nord et de l'est, et pourtant les conquérants araméens avaient forcé ces contrées réfractaires à accepter dans leur sein des colonisations sémitiques. Par le commerce, par les marchands, par les artistes, par les esclaves, les idées sémitiques s'étaient introduites à la longue et bon gré mal gré jusque dans le sein même des familles iraniennes. Il y avait eu de nombreuses alliances. Des populations entières, comme celles de la Médie et surtout de la Perside et de la Susiane, étaient mixtes. Le contact des notions, le frottement des préjugés réciproques, étaient donc incessants. Tant que les Sémites avaient été pour les Iraniens des vainqueurs, ceux-ci ne pouvaient entrer dans leur ordre d'idées; c'était une désertion, et les peuples jeunes répugnent à ce qui ressemble à un pareil acte. Il en avait été de même, mais en sens inverse, lorsque les Iraniens avaient pris le dessus. Maintenant que l'empire était fondé et que le gouvernement général tendait, par la nécessité des choses, à faire graviter d'un même mouvement toute la masse unie, il était naturel que des tentatives de combinaison, de conciliation, de fusion, eussent lieu dans tous les sens et principalement sur le point le plus important de tous, sur le point religieux.

Dans les mœurs, une sorte d'unification avait dès longtemps commencé. La société iranienne faisait peu de chose pour ses rois, et ne trouvait pas en elle les moyens de faire davantage. Une fidélité militaire exacte, mais limitée au temps du service, une obéissance condi-

tionnelle que restreignait le prestige supérieur de ces lois immuables auxquelles les souverains devaient être les premiers soumis, et qui constituait l'autorité suprême dans la nation, un respect qui s'adressait plus au sang et à la famille du monarque qu'à lui-même, voilà ce que le vassal iranien pouvait et, bien plus, ce qu'il voulait donner. Ce n'était pas assez pour satisfaire aux besoins de prépotence d'un prince devenu le plus riche, le plus puissant des rois du monde, et qui apprenait de ses sujets sémites qu'il avait droit à tout autre chose. Ce potentat était d'ailleurs pleinement justifié à ses propres yeux de ne plus se contenter d'une autorité si précaire par l'évidence du peu de secours qu'elle donnait aux grandes obligations de son État.

L'exemple des monarques assyriens, mèdes, lydiens, égyptiens, dont il avait reçu l'héritage, avait encouragé le Grand Roi à organiser dans toutes les contrées de sa domination cette immense domesticité qui est d'un usage si attrayant pour le maître, et d'ailleurs si favorable aux développements de la démocratie, que jamais l'Asie n'a songé à s'en débarrasser. Remettre la garde de la personne royale à des gens qui ne dépendent que du prince et qui ne sont rien par eux-mêmes; que l'on précipite d'un geste dans le néant, à quelque hauteur qu'ils soient montés dans la faveur du prince; qui ne possèdent leurs richesses que sous la condition de se les voir enlever du jour au lendemain; qui sont admis, comme Haman, aux plus intimes faveurs de la familiarité du maître, mais pour se laisser attacher sans résistance à la potence qui les attend au dehors, en sortant du banquet de la reine, il ne se peut rien de plus commode pour un gouvernement; des hommes ainsi faits plaisent par leur néant même. On ne soupçonne pas en eux d'opposition dangereuse, et c'est ainsi que des charges de la cour on peut les mettre à la tête des grands gouvernements. On leur confie d'autant plus volontiers le maniement de l'omnipotence,

que cette omnipotence, on la leur reprendra quand on jugera devoir le faire, sans que personne les plaigne, sans que personne surtout les défende. Ils ont débuté par être bateliers, étendeurs de tapis, simples gardes; ils sont devenus des satrapes; mais en restant toujours des domestiques, on ne les a jamais considérés comme des princes; on répète avec soin que ce sont des serviteurs royaux. Tandis que tel chef héréditaire d'un district médiocre compris dans les limites du territoire confié au domestique royal a le droit de frapper monnaie, et l'exerce, ces favoris qui font trembler le feudataire en sont soigneusement privés, et quand ils osent l'usurper, comme Aryandès, par exemple, on les met à mort avec pleine justice, suivant le sentiment commun. J'ai remarqué en Perse à quel point cette doctrine est empreinte dans les esprits. Le gouvernement ne se croit pas le pouvoir de condamner sans jugement, de dépouiller en dehors des prescriptions légales un marchand, un artisan, à plus forte raison un homme de tribu; non pas que le fait n'arrive, mais outre qu'il est relativement rare, c'est une violence, un abus de la force, et personne ne l'approuve. Il se peut même qu'on en murmure très-haut et qu'il en arrive des conséquences fâcheuses. Mais que le caprice oppresseur tombe sur un domestique royal, depuis le premier ministre jusqu'au fendeur de bois, personne n'en prend souci, et chacun au contraire est d'accord que le souverain peut faire de ses gens ce qu'il veut sans qu'aucune loi divine ou humaine en soit blessée.

D'autre part, un état de choses qui paraît si fâcheux pour ceux qui y sont soumis se maintient à perpétuité, parce que, sans cette condition, les avantages incalculables auxquels il permet de prétendre seraient absolument impossibles pour la plupart des gens. D'ailleurs on a vu que dans la pratique il s'en fallait que le droit absolu du maître s'appliquât dans toute sa rigueur; le nombre des domestiques montés assez haut pour faire des chutes complètes était extrêmement faible; la plus grande partie

des satrapes, ou des ministres, ou des généraux dépouillés de ce qu'ils avaient amassé, ne l'étaient que dans une mesure restreinte; tous pouvaient raisonnablement espérer de laisser à leur famille et des ressources et un rang qui valaient la peine d'être conquis au prix de quelques périls, et le plus grand nombre des hommes qui servaient le roi ou les grands avaient à peu près la certitude, dans leurs sphères relatives, de se conserver à travers des hauts et des bas dans des situations supérieures à leur point de départ. Le mérite particulier de cette organisation aux yeux des Asiatiques, et ce qui l'a toujours maintenue et la maintiendra toujours, c'est que, grâce à elle, il n'est pas d'ambition interdite à qui que ce soit : le plus mince des vagabonds peut prétendre à tout, s'il a le courage de tout tenter. Il n'a pas besoin de mérite, il lui suffit de conquérir la faveur d'un homme placé immédiatement au-dessus de lui et que rien ne l'empêche de dépasser plus tard et d'avoir à son tour pour serviteur. Les besoins d'imagination, si impérieux chez les Orientaux, trouvent leur compte encore plus que les intérêts réels dans ce désordre social.

Ces domestiques, qui ont toujours formé en Asie la classe dominante, la classe la plus nombreuse de la société et qui la composent encore, proviennent d'origines très-différentes et sont contraints d'apprendre l'égalité dans le milieu commun où ils se placent. Darius-Kishtasep, bien que d'une grande famille et issu du sang des Pasargades, avait commencé par être domestique de Cambyse et l'un de ses gardes. Personne ne le lui a jamais reproché. Les familles féodales ne pouvaient que trouver du profit à se débarrasser de leurs puînés en les mettant au service soit des satrapes, soit du souverain. Orœtès tenait à sa solde particulière un millier d'Iraniens, et quand ce gouverneur fut devenu suspect à la cour, il fallut user de précautions avec lui, car on ne savait pas si ses mercenaires ne prendraient pas plutôt son parti que celui du Grand Roi. Il y avait donc un grand nombre de gentilshommes des diffé-

rents ordres qui cherchaient la fortune et la trouvaient souvent en dehors des habitudes héréditaires de leurs familles. Cette classe de serviteurs était la plus favorisée en principe. Elle devait penser que puisque les Iraniens avaient formé l'empire, toutes les ressources de l'empire lui appartenaient à elle-même et lui devaient être distribuées; il était difficile au gouverneur suprême de nier le fait et ses conséquences. Mais placé au sommet d'un si grand assemblage et beaucoup plus sensible à l'exécution de ses volontés qu'à des considérations favorables à des droits hostiles à ses vues, l'Achéménide éprouvait au moins autant de goût pour ses autres serviteurs que pour des nobles iraniens qui, à certains égards, se considéraient comme ses égaux et lui savaient un gré médiocre de leur accorder ce qu'ils croyaient leur être dû. Il attirait donc de préférence dans sa familiarité intime et investissait d'un grand nombre de charges importantes des personnes appartenant aux races conquises, Assyriens, Phéniciens, Juifs et Grecs, et il leur trouvait ce mérite, qui était à ses yeux la raison d'être de toute la caste des domestiques, de ne dépendre absolument que de son autorité et bien plus complétement que les stipendiés iraniens. Seulement, comme on ne pouvait pas s'élever ouvertement contre le préjugé général des populations conquérantes en affectant de les mettre à l'écart, on avait emprunté aux dynasties sémitiques l'habitude de décorer d'un nom national, et par conséquent de déguiser en homme de race noble tous ceux, quelle que fût leur origine, qui entraient au service du roi. C'est ainsi que Néhémie, investi du gouvernement de la Judée, avait été appelé Attirsatha, et qu'Esther avait quitté pour ce nom arian, « l'Étoile », son premier nom judaïque de Hadessa.

Cet usage est encore en vigueur de nos jours chez les Turcs, et plus d'un mercenaire étranger devenu pacha a laissé son nom européen pour prendre ceux mieux résonnants à une oreille orientale, de Khour-Shyd ou de

Selim. Mais ce qui est plus curieux, c'est de voir que le même fait se passe en Russie. On y rencontre, et en assez bon nombre, des grands fonctionnaires, généraux, administrateurs, ministres plénipotentiaires, issus non pas à travers plusieurs générations, mais tout directement de parents tatares, kalmouks, arméniens ou autres, qui ont changé hier leurs noms nationaux pour des noms russes, ou qui ont au moins modifié les désinences de ces noms de manière à leur donner une physionomie approchant de celle des noms russes. Ils se trouvent ainsi nationalisés comme leur intérêt le comporte. Aucun fait semblable n'est jamais arrivé dans les domaines asiatiques des Français, des Anglais, des Hollandais, parce que ces trois peuples n'ont rien de commun avec les Asiatiques et se défendent de leur contact.

Les domestiques des différents degrés, des différents ordres, des différentes provenances, se mêlant et se déplaçant avec facilité, voyant de près beaucoup d'hommes et d'affaires, ont été le véhicule le plus actif de la propagation des idées par tout l'Orient. Ils sont communicatifs, parce qu'ils sont peu occupés; ils racontent ce qu'ils savent, ce qu'ils ont vu et entendu; ils ont moins d'idées arrêtées que les autres classes plus sédentaires et plus soumises à l'action constante des préjugés, et en religion comme en politique ils se laissent d'autant plus séduire par les nouveautés, qu'il est dans la nature de leur situation de marcher toujours volontiers au-devant de l'inconnu.

Quand le siége du gouvernement fut établi définitivement à Suse, ce qui n'eut lieu que sous Darius Ier, ainsi que je le montrerai tout à l'heure, et que la paix la plus profonde eut succédé aux anciens antagonismes dans le sein pacifié de l'empire, la classe des domestiques eut son principal foyer de recrutement dans les provinces occidentales, et c'est de là qu'elle rayonna partout et que partout elle apporta ce qu'elle avait pu apprendre. Le dernier per-

fectionnement fut ainsi donné et avec une force irrésistible à cette infiltration des idées sémitiques que nous avons vue tout à l'heure commencer à ruisseler sur les pays iraniens du nord et de l'est dès l'époque des Djemshydites, et dont l'affluence n'avait jamais cessé d'aller en augmentant; désormais elle coulait à flots.

Babylone et Sardes constituaient deux centres extrêmement puissants et féconds. Pour la première de ces villes, on n'en peut pas douter, puisque les Juifs eux-mêmes, les plus résistants de tous les peuples aux notions étrangères, furent profondément modifiés par leurs rapports avec l'enseignement chaldéen. Pour la seconde, le fait n'est pas moins clair, car ce fut la source où les Grecs vinrent puiser leurs premières connaissances en philosophie, en métaphysique, en histoire naturelle, et ils furent longtemps des écoliers tellement dociles, qu'ils acceptèrent jusque dans ses plus subtiles conséquences le dogme raffiné des magiciens orientaux sur les forces de la nature et les procédés à employer pour en maîtriser les effets. J'en veux donner ici une preuve.

Je possède dans ma collection de pierres gravées trois cylindres en jaspe vert et une cornaline ovale.

Le plus gros des trois cylindres représente trois hommes debout, barbe frisée et longue, à la mode assyrienne; deux portent des tiares au sommet aplati, ce qui est tout à fait assyrien; ils luttent, le premier avec un taureau dressé qui retourne la tête en arrière, l'autre avec un lion également dressé et dont la gueule est tournée vers lui, le troisième avec un animal dont on ne discerne plus les formes devenues frustes. Entre les deux premiers combattants est placée une petite figure sommairement exécutée qui paraît un adorant, et au-dessus de laquelle s'ouvre un croissant avec un point inscrit figurant une étoile.

Le second cylindre représente un sujet à peu près pareil : trois groupes de combattants, avec cette différence qu'un des groupes est formé par un lion et un taureau

s'affrontant, mais debout; il n'y a pas de figurine; il n'y a pas de croissant ni de point inscrit.

Le troisième cylindre, d'une exécution très-fine, porte deux adorants, la main gauche sur la poitrine, l'autre étendue, et à côté une inscription cunéiforme de deux lignes. Ce qui constitue le trait remarquable de ces trois petits monuments, c'est que, représentant des sujets assyriens et conçus dans le style particulier à ces sujets, ils sont de travail grec et d'un travail plein de goût et d'habileté en même temps que de liberté. Les figures humaines, vêtues, sur les trois pierres, de pagnes serrés à la taille et s'arrêtant au-dessus du genou, sont remarquablement bien posées et élégantes; les mollets et les attaches des membres s'accusent un peu profondément pour conserver le caractère voulu, mais sans avoir l'exagération ordinaire aux œuvres sorties des mains des artistes de l'Assyrie, et les plis des étoffes tombent avec une élégance digne des bas-reliefs d'Halicarnasse. Je ne prétends pas assigner d'une manière rigoureuse la date du règne de Darius à ces trois productions; en les rapportant pour base chronologique à l'époque des premiers Achéménides, je n'entends pas dire que ce que j'examine dans ce chapitre a strictement concordé avec cette période. Seulement il est certain que les trois cylindres en question ne sauraient être antérieurs au temps où les citoyens des colonies grecques de l'Ionie avaient acquis un degré de culture considérable, ce qui ne nous permet pas de monter plus haut que Crésus, et qu'ils ne peuvent être postérieurs à cette belle période qui a vu construire le tombeau de Mausole. Plus tard, les types cherchés par les artistes grecs sont moins fins et plus réels.

On voit donc la preuve matérielle d'une accession des populations helléniques de l'Asie aux dogmes orientaux. Ces populations n'y étaient cependant pas naturellement portées, et la preuve en est, c'est qu'elles les abandonnèrent bientôt lorsqu'elles furent inspirées par

elles seules, pour ne les reprendre que sous les Séleucides; mais alors le sang asiatique les avait envahies. Aussi longtemps que l'esprit hellénique fut livré à lui-même, c'est-à-dire pendant une durée de deux siècles, les Grecs ne parvinrent pas à se soustraire complétement à l'action des dogmes asiatiques; ils se bornèrent à les tenir à distance, à les modifier, à les contenir. Ce ne fut pas long, j'en conviens; mais l'originalité grecque ne se manifesta pas dans une mesure plus large, et on l'oublie trop.

Les Perses, les Iraniens, tenaient beaucoup à leurs institutions politiques, puisqu'ils avaient pour principe qu'elles devaient rester immuables. C'étaient des droits, et le souverain n'y pouvait pas toucher; mais, par une inconséquence naturelle chez des hommes libres, les Iraniens aimaient et recherchaient les nouveautés dans les idées, dans les mœurs, dans les habitudes, sans s'apercevoir que c'était mettre en danger perpétuel leurs institutions. De là il résultait que leurs opinions religieuses étaient peu ou mal défendues contre les transformations. Elles l'étaient d'autant moins que, reposant sur un naturalisme sentimental plus poétique que dogmatique, elles n'avaient pas pour les défendre un clergé organisé, puisque chaque chef de famille était son pontife à lui-même, et faisait à sa façon l'éducation de son entourage. Il n'existait pas de temples pour servir de centre à une communication d'impressions spirituelles, et les sacrifices, où l'on accomplissait les rites indiqués par la tradition, n'étaient que des fêtes brillantes dominées par la nécessité de remplir ponctuellement les obligations liturgiques; on n'avait pas l'occasion de s'y occuper de théologie. Une telle situation n'implique pas, on en verra des preuves surabondantes, que les Iraniens, pris individuellement, fussent disposés à abandonner leurs croyances et les formes de leur culte; mais en tant que masses populaires, ils ne se trouvaient pas en situation de les bien défendre ni de repousser les attaques par un mouvement unanime. Ils

l'étaient d'autant moins que les principaux adversaires de leurs croyances comme de leurs coutumes vivaient au milieu d'eux et représentaient l'esprit des multitudes occidentales; c'était la partie prépondérante en fait, sinon en droit, de l'établissement iranien. Je parle de la race araméenne. Cette race, si forte en matière de civilisation, si supérieure à ses conquérants, leur imposa de bonne heure ses habitudes domestiques, souvent même dans ce que celles-ci avaient de plus contraire à l'ancienne discipline ariane, comme la polygamie, par exemple, qui devint l'usage de tous les grands seigneurs et des gens riches, et l'imagination des Arians, superbe et féconde dans la poésie épique, dans l'histoire peut-être, mais peu douée et peu active au point de vue des arts plastiques [1], ne sut jamais qu'adopter l'architecture, la sculpture, la peinture, la glyptique, fournies par le génie étranger. Au temps de Darius Ier, ce génie étranger, qui faisait la leçon à la Grèce elle-même, régnait sans rival sur les esprits iraniens : c'était celui de la race sémitique. Ainsi cette dernière, toute-puissante par son rare développement intellectuel, représentant la seule création artistique qui fût alors dans le monde, ayant acquis une telle influence sur les guerriers féodaux de l'est, que non-seulement elle leur bâtissait et ornait leurs demeures, mais encore leur prescrivait leur costume et leur façonnait le luxe de leurs armes; la race sémitique pressait vivement sur les anciennes convictions, et avait de quoi les faire reculer.

Dans l'empire entier, l'antagonisme religieux était actif. L'ancien culte iranien avait d'autant plus de penchant à l'intolérance vis-à-vis des Araméens, que les guerres de la délivrance, au temps de Férydoun-Phraortes, avaient été au fond des guerres théologiques. Les livres saints des Iraniens, leurs hymnes, leurs prières, tout s'imprégnait d'un vif sentiment de haine et de réprobation

[1] *Essai sur l'inégalité des races,* t. I, p. 399 et passim. — *Esther,* chap. Ier.

pour la loi des Ninivites et de leurs descendants ; et d'autre part les sacerdoces chaldéens se montraient si ambitieux d'action et de suprématie, que, malgré la résistance prolongée des Juifs, ils avaient su obtenir pendant la captivité, sur ces zélateurs mêmes, les plus obstinés croyants que l'univers ait jamais connus, une influence telle, une autorité si forte, ils les avaient, bon gré mal gré, saturés si bien de leurs idées, dont les prophètes portent l'empreinte et que les livres antérieurs de la Bible n'avaient pas voulu connaître, que difficilement pourrait-on admettre en faveur du dogme iranien une immunité d'attaque. Les Chaldéens devaient chercher et cherchèrent en effet à corrompre la foi de leurs maîtres, et cela parce que c'était leur instinct naturel de logiciens de le tenter et leur intérêt de sujets d'y réussir.

Quant au gouvernement du Grand Roi, son rôle était tracé. Comme tous les pouvoirs qui ont vu se former autour d'eux une telle situation, il désirait des transactions entre des principes opposés dont aucun ne pouvait être supprimé. Il ne s'agissait plus, comme au temps de Férydoun, de l'extirpation des dogmes assyriens. Darius d'ailleurs en eût été fâché, puisque ces dogmes, dans leur application politique, étaient son point d'appui contre l'esprit d'indépendance des feudataires. Il ne fallait pas non plus scinder l'État en deux et repousser trop loin les compatriotes du prince en abondant dans le sens des populations occidentales ; la tentative misérable de Smerdis venait de démontrer que c'eût été courir à la ruine. Mais puisqu'on se voyait obligé de combiner dans un ensemble aussi compacte que possible les forces réunies de l'empire, rien autre chose ne pouvait être tenté que d'amener les deux systèmes religieux à une réconciliation. Cette pensée conduisait à essayer de faire sortir des cultes anciens un culte nouveau, syncrétique, excluant les points extrêmes, se tenant dans une sphère moyenne, cherchant à plaire à chacun et à ne trop choquer personne, armé

d'une tolérance habile pour des adversaires qu'il fallait gagner, et d'une adresse aussi raffinée que possible pour dissimuler les dissemblances et les métamorphoser en bon accord; demandant des concessions à un parti en promettant d'amener les adversaires à en faire aussi de leur côté; en un mot, se donnant pour thème de substituer partout la religion de la politique à celle des consciences. Ce spectacle a souvent été donné en Asie et du reste dans le monde entier. Il est pour ainsi dire inséparable des situations analogues à celle où se trouvait alors l'Iran. Le principat romain l'essaya avec sa grossièreté ordinaire de procédés, quand il voulut unifier les religions nationales sous le joug de la Providence officielle; le khalife Motawakkel le fit pour réunir chrétiens, juifs, musulmans, sectaires, sous sa bannière personnelle; le Mongol Akbar le proposa aux Hindous, les Séféwychs persans suivirent le même exemple. Le moment où Darius régnait était tel, et les circonstances qui entouraient ce trône nouveau si parfaitement caractérisées, que l'on ne comprendrait pas l'absence d'une pareille tentative. Puisque les annales persanes et arabes la constatent, il faut évidemment leur donner raison.

On a dit, et les historiens grecs ont fait remarquer eux-mêmes, que les Achéménides se signalèrent en plusieurs occasions par une grande tolérance en matière religieuse. Le fait paraît certain; cependant on verra aussi par des exceptions notables qu'une telle vertu ne se maintenait pas toujours, et qu'en certaines circonstances la rigueur remplaçait la mansuétude envers les adversaires religieux. C'était lorsque l'État trouvait des avantages pratiques à se départir de son rôle de conciliateur débonnaire.

Maintenant que la scène est disposée, que le milieu où va se passer l'action est indiqué, il est temps d'introduire le personnage, célèbre dans tous les siècles sous le nom de Zoroastre, à l'œuvre duquel la politique de la cour de Suse

crut devoir accorder son appui en considérant les nécessités du temps.

CHAPITRE III.

ZOROASTRE ET SA DOCTRINE.

Il ne semble pas qu'on doive s'embarrasser beaucoup de l'assertion des Grecs qu'il a existé plusieurs Zoroastre. La justification de cette idée se trouve dans le fait incontestable que les opinions religieuses de l'Iran ont été en effet, antérieurement au règne de Darius Ier, successivement établies, puis modifiées par des réformes dont la première se rattache au souvenir de l'oiseau Karshipta, la seconde à celle de l'homme d'Ourva ou Ourvatat-Naro. Que ce dernier se soit appelé Zoroastre ou que ce nom de Zoroastre, « Zaratoushtra », qui paraît signifier « astre d'or[1] », ait été moins un nom propre que la qualification réservée à tous les prophètes, ce sont là de ces confusions qui ne sauraient étonner. Elles sont fréquentes dans les anciennes annales du monde. La question n'est pas de rechercher si l'on connaît d'une façon exacte le nom propre et la position personnelle de chaque réformateur, il suffit de savoir qu'une croyance a été présentée pour apercevoir, peut-être obscurément, mais en tout cas certainement, l'ombre passante de la grande personnalité de son créateur. Ainsi donc il y a eu sans conteste plusieurs « astres d'or » qui ont traversé en la changeant la scène religieuse de l'ancien Iran, et de l'effet de leurs influences successives sont résultées les situations qui, au temps de Darius Ier, ont produit l'ascension du nouvel « astre d'or » auquel on réserve plus particulièrement le nom de Zoroastre.

Le plus grand nombre des témoignages assignent à ce novateur une naissance mède. Bérose, en nommant un

[1] Burnouf, *Yaçna*, notes, p. 166.

Zoroastre parmi les princes de la dynastie médique, qui, suivant lui, régna en Assyrie deux mille ans avant le Christ, peut inspirer la pensée que ce nom étant déjà connu à Ecbatane à une époque reculée, on s'y préoccupait alors de l'ordre d'idées qui s'y rattache. Mais on vient de voir que nulle affirmation chronologique ne saurait se rapporter légitimement à un mot qui est moins un nom qu'un titre d'honneur ou pour mieux dire une caresse dévote. Pythagore, d'après Clément d'Alexandrie, aurait assuré que Zoroastre était de naissance perse; c'est dire trop peu : le prophète était Iranien, personne ne le nie; mais ce n'est rien expliquer s'il faut ici avoir en vue la province de Perside en particulier plutôt que toute autre contrée de la Perse. Suidas dit que Zoroastre était Perso-Mède, ce qui le rendrait originaire d'un point quelconque de la région montagneuse étendue du Caucase au golfe Persique. Le Vendidad est à considérer comme une autorité sérieuse. Il assure que le prophète était né sur la montagne de Zbar[1]; des documents parsys d'une époque postérieure prétendent que ce fut à Ragha, d'autres dans l'Atun-Patakan ou Azerbeydjan; ceci rentrerait dans le sentiment de Suidas. D'après le Boundehesh, il faudrait encore se rallier à la même opinion.

Contre cette unanimité de témoignages qui tend à faire de Zoroastre un Iranien de la partie occidentale du peuple arian, Justin, Moïse de Khorène, Ammien Marcellin, soutiennent seuls que Zoroastre était un roi de la Bactriane. Outre ce que la qualité attribuée au prophète par ces écrivains, beaucoup moins autorisés que ceux qui viennent d'être cités plus haut, a d'évidemment inexact, on peut aussi observer qu'elle n'est guère soutenue que par l'impression générale éprouvée de leur temps, qui transportait dans le nord-est le siége primitif du mazdéisme. Cette notion venait assez naturellement à l'esprit; les Iraniens avaient dans l'origine occupé cette région lointaine;

[1] *Vendidad*, XIX.

leur religion, telle qu'elle était et sans tenir compte des transformations subies par elle, devait en venir également; mais ce n'est pas là de quoi prévaloir contre les affirmations plus fortes, plus directes, plus autorisées, qui combattent des assertions tardives assurément erronées, d'autant qu'une considération d'un grand poids se présente pour donner raison aux livres parsys, à Pythagore peut-être, à Suidas certainement.

La réforme de Zoroastre ayant introduit dans l'ancien mazdéisme une foule de notions araméennes et même helléniques, il serait peu explicable que son auteur eût été un homme des provinces féodales de l'est. Au contraire, né dans le pays mède, il avait du se trouver pendant toute son enfance, toute sa jeunesse, en contact avec les courants religieux et intellectuels les plus différents de la religion nationale; il avait subi leur influence et suivi leur impulsion. Assistant au spectacle de leur antagonisme, constatant l'égalité approximative de leurs forces, il s'était senti entraîné successivement dans tous les sens. De là et de là seulement avaient pu naître chez lui le sentiment et le besoin d'une fusion. Né dans la Bactriane, il n'aurait éprouvé que l'amour exclusif de l'ancienne foi, le goût de la résistance aux dogmes étrangers, et l'espoir de faire triompher cette résistance en s'appuyant sur ce fait, que rien autour de lui n'aurait démontré l'impossibilité d'une pareille tâche. D'après cette observation, il ne me semble pas raisonnable de résister à la conviction que Zoroastre était bien originaire de la région occidentale, et tout indique l'Azerbeydjan, c'est-à-dire la Médie du nord, comme le berceau du prophète, puisque là surtout, par le concours des sectes et des croyances, l'esprit de conciliation trouvait amplement matière à se développer et à se fonder.

Les Iraniens, apportant en toute rencontre l'amour du passé et de la tradition, ont considéré Zoroastre comme un descendant de Menoutjehr-Cyaxares. Le Boundehesh,

au chapitre trente-troisième, donne sa généalogie. Shahrastany rapporte que le père du novateur était de l'Azerbeydjan et sa mère de Ragha, la Rey musulmane; quoi qu'il en puisse être, ce père se nommait Pourousbaspa, et c'est la forme iranienne du nom de Prexaspes qui joue un rôle si considérable dans l'histoire de Cambyse.

Prexaspes, suivant Hérodote, était fort en honneur auprès du fils de Cyrus. Il remplissait les fonctions de chef des messagers royaux, et son fils celles d'échanson, qui assuraient un grand crédit. Cependant ce fils si bien traité fut tué d'un coup de flèche sous les yeux mêmes de son père par le monarque insensé, qui voulait montrer son adresse. Prexaspes se roidit extérieurement contre une telle cruauté, ne laissa rien voir de sa douleur ni de sa rage, et lorsque Cambyse voulut tuer son propre frère Smerdis, le courtisan dévoué fut l'instrument du meurtre. Après la mort du roi, il nia que le prince eût été assassiné, et donna ainsi son appui à l'imposture du mage. Mais ce ne fut qu'un instant. Au moment où, du haut d'une tour, il allait, comme il s'en était chargé, abuser de l'influence que sa naissance et son rang lui offraient pour persuader aux Iraniens que le mage était bien réellement le fils de Cyrus et le frère de Cambyse, l'orgueil de sa race et l'amour de son peuple lui revinrent tout entiers; il démentit les fausses assurances qu'il avait données que Smerdis était vivant, et après avoir maudit les Perses au cas où ils ne puniraient pas l'imposture et ne ressaisiraient pas l'empire, il se précipita du haut de la tour et se tua. Ainsi, ajoute Hérodote, finit Prexaspes, qui pendant toute sa vie avait été un homme d'une rectitude et d'une intégrité respectées. Ctésias ni Diodore ne racontent rien qui puisse se rattacher à cette tradition.

Elle porte assurément un caractère légendaire; laissons de côté, sans contredire ni affirmer, tout ce détail, et considérons seulement que les Iraniens avaient gardé la mémoire d'un homme appelé Prexaspes, Pourousbaspa,

et que dans cet homme on célébrait la sainteté et la droiture. De plus, il vivait au temps de Cambyse. Le Yaçna rapporte que Pourousbaspa vint en quatrième après Vivanghao, Athwya et Thrita, qu'il se signala par son respect pour le Homa, et que sa récompense fut de donner le jour à l'« Astre d'or », à Zoroastre[1]. Soit qu'en effet le prophète ait eu pour père un personnage vénéré, soit qu'à défaut d'une filiation royale qu'on ne pouvait lui supposer, on ait cru possible de le faire descendre au moins d'un très-grand seigneur qui prétendait lui-même, avec plus ou moins de droits, se rattacher à un souverain des anciens temps, rien n'empêche que le Prexaspes d'Hérodote soit le Pourousbaspa qui engendra Zoroastre.

Ce prophète eut à son tour des enfants, devenus fameux comme promoteurs de la Loi pure : Içat-Vastra, l'aîné, le fils, prit plus tard le caractère d'aïeul mythique du clergé mage; la fille, Paourousista, contribua puissamment aux succès de son père, et, particulièrement vénérée, passa pour avoir été la femme du disciple le plus éminent, Djamaspa, qui, avec Frashaostra, autre disciple également très-actif, paraît avoir appartenu à une famille du nom de Nvo-gva. On attribue encore à Zoroastre d'autres enfants, qui tous, avec un degré éminent de sainteté, prirent part à ses prédications.

Il est rare que les gouvernements consentent à se mettre d'abord à la tête des innovations religieuses, surtout quand ces gouvernements, présidant aux destinées d'agglomérations hétérogènes, sont principalement préoccupés de multiplier les compromis qui seuls peuvent les rendre durables. Ils ne sont donc pas portés de gaieté de cœur à augmenter ce qui paraît être un désordre, et qui en effet tend à paralyser leur action. Ce n'est que lorsqu'une doctrine compte suffisamment d'adhérents et peut offrir avec des forces réelles un certain nombre d'avantages refusés par les anciens cultes, que le pouvoir se décide à ac-

[1] *Yaçna*, III, 42-44.

corder ses faveurs. Il semblerait donc que le mazdéisme rencontra à ses débuts des difficultés à s'établir. Dans plusieurs passages des Gathas, prières particulièrement sacrées, il est fait mention d'un moment où le novateur se plaint d'avoir été pauvre, sans ressources, entouré de peu de fidèles, assailli d'ennemis[1]. Ensuite la Foi pure, gagnant du terrain, déclara avec fierté que chaque district bien gouverné reconnaîtrait les autorités suivantes : le chef de famille, le chef de tribu, le chef d'association, le chef du pays, et Zoroastre en cinquième, c'est-à-dire son représentant, ce qui constituait l'empire en circonscriptions religieuses, sorte de diocèses; pourtant il fallut encore avouer à ce moment que Ragha, un des points les plus importants de l'État, probablement rattaché au domaine royal, puisqu'il n'avait pas de souverain direct, ne faisait pas encore partie de la communauté zoroastrienne, puisque, bien qu'il lui eût été donné un directeur mazdéen, et comme nous dirions un évêque, on ne pouvait encore compter ce pays parmi les territoires entièrement convertis[2].

Rien n'est plus inévitable qu'un pareil moment de lutte et de difficultés dans la genèse des religions. C'est alors que les grands caractères se montrent, que les belles vertus se développent, et que se fondent les exemples extraordinaires de dévouement, de candeur et de foi, qui serviront à jamais de règle aux fidèles.

Mais pour les raisons exposées en leur lieu, il était dans la nature des choses que le gouvernement de Darius prît en goût un ordre d'idées né avec sa dynastie, et qui semblait répondre aux besoins du temps. Le roi se proposait de concilier les intérêts des Iraniens avec ceux des Sémites; il adopta des théories propres à amener une fusion entre les opinions de ces deux masses.

Pour commencer, Zoroastre renversait l'ancienne théorie géographique, en vertu de laquelle le monde pur ne se

[1] *Gatha Oustvaïte*, p. 52.
[2] *Yaçna*, XIX, 50-51.

composait que des seize contrées occupées primitivement par la race iranienne, et en dehors desquelles il n'y avait que des régions vouées aux influences du mauvais esprit. Cette théorie violente ne convenait plus dans un empire qui s'étendait jusqu'à la mer d'Ionie et plongeait jusqu'en Afrique.

A cette première division, Zoroastre en substituait une autre. Il déclarait que la terre était partagée en sept climats tous également purs, également dignes de louanges, et méritant une adoration pareille.

« Je loue, dit le Vispered, Arezahe, Çavahe, Fradadafshou, Vidadafshou; Voourou-Barsti, Voourou-Yarsti, et ce climat de Kaniratha. »

Dans ces sept divisions, tout l'empire est compris, toute la région à laquelle le prophète transfère la qualité de pure, jadis renfermée dans des limites plus étroites. On ne perd pas de vue qu'il s'agit non pas de circonscriptions politiques ou administratives, mais seulement ecclésiastiques, et c'est ainsi qu'il faut comprendre ce que Zoroastre indique par les sept climats.

Arezahe ou plutôt Areza, en faisant abstraction de la flexion grammaticale, se retrouve dans Arzane de Procope [1]. Cette contrée est aussi nommée Arsanini et Arzani; elle s'étend autour du lac Arsene.

Çava s'identifie avec le Seoua de Ptolémée, et se place dans la Cilicie, non loin du fleuve Halys. De sorte que réunie à Areza ou Arzane, cette circonscription comprend les pays de conquête du nord-ouest [2].

Fradadafshou ou « l'augmentation de Frada » est le pays des Parthes ou Paroutas dans toute l'extension qu'il avait pu acquérir aux dépens des Scythes par suite des conquêtes de Cyrus, et touchant à la fois aux deux contrées qui viennent d'être nommées et au Kharizm. Abdoullah Mohammed, fils de Hassan, fils d'Isfendyar, donne la

[1] FORBIGGER, *Alte Geographie*, t. II, p. 603.
[2] *Ibid.*, p. 306.

géographie très-exacte de ce pays, qu'il appelle Fradeshwad-gher ou « la terre de Fradeshwad ». On dit aussi Fershwad. Suivant les géographes de l'époque musulmane, cette subdivision a pour limites, à l'ouest, l'Azerbeydjan et l'Ahar ou Arran; au nord, le Taberystan, le Ghylan et le Deylem; au sud, les plaines de Rey, de Koum et de Damgham; à l'est, le Gourghan. Mais je pense qu'ici il faut entendre que le Fradadafshou allait jusqu'à la mer et dépassait l'Hyrcanie.

Vidadafshou ou « l'augmentation de Vida » est le pays de Perside, dont une partie notable retenait encore au moyen âge le nom de Bydha. Réunie au territoire précédent, cette région compose l'Iran central.

Voourou-Barsti ou « le territoire de Barsti » désigne ce que Ptolémée appelle les monts Parsyetes, aujourd'hui les monts Solimans, qui s'étendent entre l'Arachosie et les Paropamisades, et touchant à l'Indus, formaient alors la frontière orientale de l'empire[1].

Voourou-Yarsti ou « le pays de Yarsti » était le mont Irus d'Arrien, situé également près de l'Indus, mais au sud et à l'extrémité de la Carmanie[2].

Kaniratha, appelé souvent aussi Kaniratha-Bamy ou « la terre du maître de Kani », est le Choarra de Ptolémée, c'est-à-dire le pays de Goum, dans l'Aragh. Mais comme on prétend que Sémiramis avait bâti là un palais entouré d'un parc, au pied d'une roche abrupte, et que rien dans la configuration de ce district ne rend possible une pareille attribution, je crois qu'il faut placer Choarra plus au sud. L'Avesta appelle ce pays « notre Kaniratha ». Il veut indiquer par là le siége essentiel de la souveraineté et comme le cœur des régions iraniennes. C'est pourquoi il y a lieu de penser que le Kaniratha-Bamy comprenait les deux moitiés d'un même tout qui ont été appelées plus tard les deux Araghs, et dans l'un desquels Goum est en effet situé.

1 Forbigger, *Alte Geographie*, t. II, p. 50.
2 *Ibid.*, p. 527.

L'empire se trouvait ainsi défini sur toute la ligne de ses frontières et dans son noyau intérieur par les termes de la prière que je viens d'analyser. Plus tard, sous les Arsacides, une nouvelle rédaction détailla davantage cette nomenclature; plus tard encore, sous les Sassanides, l'esprit de la théologie mazdéenne étant devenu de plus en plus sémitique et par là hostile à la réalité des faits, pour donner plus de place à la domination exclusive de la réalité des idées, il y eut tendance à considérer toutes les dénominations géographiques contenues dans l'Avesta comme ne représentant plus que des notions purement mythiques. Mais Zoroastre et ses disciples ne l'entendaient pas ainsi; ils voulaient changer la nature des croyances répandues jusqu'alors parmi les Iraniens, en établissant que l'antique sainteté, renfermée jadis dans les territoires des premières formations, s'étendait désormais au cercle beaucoup plus vaste occupé par ceux de la quatrième, et c'était dire que tous les sujets de l'empire, en quelque lieu qu'ils fussent nés, pourvu qu'ils embrassassent la réforme, étaient frères. Il y avait ainsi quelque chose de semblable à cet appel aux gentils qui a créé plus tard le christianisme, en embrassant dans un Israël nouveau ceux-là même qui devaient s'en croire le plus éloignés. Rien n'était plus opposé aux principes exclusifs de la race ariane; celle-ci faisait tout reposer sur le droit de naissance; mais rien non plus n'était mieux d'accord avec le prosélytisme inné chez les populations sémitiques, et qui ne disparaît des esprits de cette trempe que dans les phases d'atrophie. On a remarqué sans doute que la prière dont il vient d'être question rapproche les unes des autres les dénominations géographiques des sept climats en les allitérant : Arezahe, Çavahe, Fradadafshou, Vidadafshou, Voourou-Barsti, Voourou-Yarsti; le septième climat seul, le plus important, celui que le théologien qualifie de « notre Kaniratha », n'a pas d'union rhythmique avec les autres. Il faut reconnaître là sans aucun doute l'influence des méthodes litté-

raires de l'Araméé, ou l'allitération et la rime étaient non-seulement admises comme des beautés, mais encore comme une empreinte sacrée qui transportait dans le discours la puissance occulte inhérente aux sons[1]. Les compositions arianes originelles n'avaient pas connaissance de pareils artifices, et ne les recherchaient pas. La nature propre des langues de la race blanche ne s'y prête qu'avec difficulté, tandis que les idiomes sémitiques au contraire les indiquent d'eux-mêmes, et en prescrivent en quelque sorte l'usage. Cependant beaucoup plus tard, et dans l'extrême nord de l'Europe, des tribus arianes ont employé l'allitération comme élément principal de leur poésie. On trouve cet ornement du style au cinquième siècle de notre ère, dans la Chanson de Beowulf, œuvre des Saxons du Jutland; je ne fais pas difficulté d'admettre que cette influence sémitique ne s'est propagée ainsi dans le nord de notre continent que par l'intermédiaire des Iraniens convertis au mazdéisme de Zoroastre, et qui ont su communiquer leurs nouvelles formes littéraires aux nations voyageuses dont la diffusion graduelle a fini par couvrir les pays scandinaves, et de là tout l'Occident de l'Europe.

Quant à la division en sept climats ou « kareshwars », elle porte également la marque d'une origine sémitique, et cela de différentes manières. Elle correspond d'abord au nombre des planètes, et place chaque région iranienne sous la protection spéciale d'un des anges identifiés avec ces corps lumineux. L'adoration que les anciens Arians vouaient aux astres rendait facile l'adoption d'une telle idée; mais rien n'indique que dans les temps primitifs ils aient distingué les étoiles fixes des autres, et que les Amshaspands se soient limités à sept. Il en fut ainsi désormais comme chez les Chaldéens. Par cette porte, l'astrologie commença aussi à s'introduire. Au-dessous des planètes s'établit la hiérarchie stellaire représentée par des séries de génies spéciaux exerçant sur la destinée des

[1] *Traité des écritures cunéiformes*, t. II, passim.

hommes une action considérable. L'homme de l'ancienne loi avait été libre dans ses allures, et, sauf l'adoration des êtres divins et l'observation des lois morales, la religion ne lui commandait rien et surtout ne l'effrayait pas. Par le mazdéisme, il apprit qu'il dépendait dans tous ses actes et dans tous les moments de sa vie d'une multitude de forces agissant constamment sur lui. Afin de paralyser ce que cette tyrannie avait de trop funeste, le nouveau religionnaire se vit contraint d'admettre l'usage perpétuel des prières, des formules, des cérémonies, des amulettes; tout cela était chaldéen. Puis tant de prescriptions devinrent très-difficiles à connaître, et par suite à respecter. Il y fallait une science consommée embrassant bien des questions abstruses. Le père de famille iranien, jusqu'alors athrava ou prêtre à ses heures, et n'ayant besoin pour remplir son office que d'une expérience très-facilement acquise, ne pouvait plus suffire aux exigences d'un culte si compliqué. Il fallut accepter la domination d'un sacerdoce, et ce fut alors que les mages iraniens apparurent.

Du culte primitif, on conservait tout, sauf la liberté des consciences; mais on y ajoutait beaucoup. C'était comme un de ces châteaux d'abord formés d'un seul corps de logis, et autour duquel s'accumulent des ailes, des tours, des étages, qui font disparaître l'ancienne fondation sous leurs aspects multipliés.

Les Mèdes avaient une de leurs tribus qui portait le nom de mages. Hérodote le dit; mais il n'indique aucune connexion entre les mages mèdes et le sacerdoce iranien. Le mot « maga », qui signifie « grand », a pu être porté à la fois par un clan et par des maîtres religieux tout à fait étrangers à cette petite société politique. On a vu plus haut qu'un des fils de Zoroastre avait été considéré à un certain moment comme l'ancêtre idéal de tout le sacerdoce mazdéen. Cependant il n'est dit en aucun endroit que les prêtres aient prétendu avoir aucune parenté entre eux. A en juger d'après le Zend-Avesta, il semblerait même que

cette idée devait être bien éloignée de l'esprit de la nouvelle religion, puisque le mazdéisme établit une hiérarchie sacerdotale dans tout l'empire, et que la naissance ne décidait pas du rang des membres de ce clergé.

CHAPITRE IV.

LES DOGMES ZOROASTRIENS.

Au temps de Darius et même pendant toute la durée de sa dynastie, les Iraniens n'ont pas connu ce dualisme resté pour nous le trait capital de leur religion. Ils avaient pensé jusqu'alors et ils continuèrent à croire que la nature, essentiellement bonne, était tourmentée par des influences malfaisantes; mais ils n'admettaient pas l'égalité entre les puissances contendantes. Ce ne fut que vers l'époque des Séleucides qu'ils changèrent d'avis, et adoptèrent le système chaldéen des ezdads [1].

La grande innovation du réformateur, ce fut d'organiser le monde céleste. Ormuzd ou Ahoura-Mazda, qui personnifiait l'idée divine, devint plus réellement qu'autrefois le chef des amshaspands, « amesha-çpentas », « les saints immortels », âmes véritables des parties pures de l'univers. Van-Humano ou Bahman était la pensée qui éclaire les intelligences; Asha-Vahista ou Ardi-Behescht fut la pureté, l'antagoniste du mal; Khshatra-Vairya ou Shahryver, était l'eau, véhicule de la vie; Çpenta-Armaïti, la terre, nourrice universelle; Haurvatat, la richesse, et non pas telle que les Grecs et les Romains se la figuraient sous le nom de Plutus; mais la richesse représentée par le travail agricole, généreux et toujours ennoblissant pour les populations qui l'exercent. Les Parsys, dans leur dialecte actuel, nomment cet amshaspand Khourdad. Le dernier de ces grands dieux qui ne se partageaient pas la

[1] *Traité des écritures cunéiformes*, t. II, p. 125.

création, mais qui en animaient chacun une des forces principales, était Ameretat, et celui-là donnait l'immortalité à l'ensemble, ou plutôt il était lui-même l'immortalité de l'ensemble; on le définissait comme constituant la joie intime existant dans le cœur de tout être attaché à son devoir. Ce qui était sémitique dans cette conception, c'était la définition isolée de chaque force; ceci n'aurait pas eu lieu autrefois. Le naturalisme iranien n'avait jamais su l'imaginer. Ce qui l'était encore plus, c'était le lien établi entre les sept amshaspands et les sept planètes; par cette voie, l'astrologie, comme science théologique, s'introduisait dans la conscience des peuples qui n'en avaient rien connu jusqu'alors, et l'aspect visible des corps célestes, considérés de plus en plus comme les corps mêmes des amshaspands, conception tout à fait occidentale, jeta l'idéalisme mazdéen sur la voie du symbolisme; il ne répugna plus autant que par le passé aux formes d'un culte régulier : érection de temples, inauguration d'objets matériels considérés comme sacrés, et ensuite, un peu plus tard, statues véritables, résultats abhorrents à l'ancienne notion religieuse. Les preuves de ces changements dans l'esprit national se montrent déjà sous Darius, lorsque ce prince, voulant témoigner de sa reconnaissance après le passage heureux du Bosphore, érigea un autel, dit Ctésias, deux colonnes, assure Hérodote, et dédia le monument à Ormuzd. C'est encore ainsi qu'allant gagnant dans cet ordre d'idées, les Perses construisirent en Cappadoce un temple à Anaïtis et à Omanos. Ces divinités, bien étrangères assurément à la piété iranienne des anciens temps, et filles l'une et l'autre de l'imagination sémitique, furent représentées dans ce sanctuaire sous la forme humaine. Je n'insiste pas sur cet excès, qui ne vint, je le répète, que tardivement, mais qui devait nécessairement résulter des principes posés par Zoroastre.

Puisque ce prophète classifiait, suivant le goût araméen, les forces de la nature, il ne pouvait pas s'arrêter au

nombre sept, et cela d'autant moins que le rapport des amshaspands avec les planètes était admis. L'armée céleste, tout entière étendue sous les yeux du croyant, demanda des âmes qu'on ne lui refusa pas. On proclama la diffusion des « yazatas », « izeds », essences de tout ce qui se conçoit individuellement dans la nature et qui a nécessairement sa brillante représentation dans les cieux. Les pays divers, les contrées, les peuples, eurent leurs izeds. C'étaient avant Zoroastre les impressions divines produites par l'aspect de toute région sur l'âme réfléchissante, et le grand Cyrus peut-être l'avait compris ainsi, car il faut se défier beaucoup de tout ce que rapporte à son sujet Xénophon dans son roman pédantesque, « la Cyropédie ». Mais Xerxès, sous l'influence du mazdéisme nouveau, voyait certainement quelque chose de plus et de différent dans ce qu'Hérodote appelle les héros, abstractions topiques auxquelles il fit faire des libations par ses mages sur le territoire d'Ilion, afin de se concilier leur faveur. Dans cette nouvelle direction, les izeds n'eurent pas tous une majesté égale. Ceux des provinces iraniennes furent les plus augustes, et singulièrement parmi eux, les izeds de la Perside et de la Susiane reçurent le titre de « royaux », tandis que les autres, fort considérables toutefois, n'étaient pourtant que les izeds, les dieux locaux ou paternels.

On appelait encore izeds certaines vertus de valeur divine, particulières à certaines personnes. Ainsi Ammien Marcellin nous apprend que sous les Sassanides on ne communiquait les projets militaires et les plans de campagne qu'à des chefs d'un rang élevé, chez lesquels la discrétion la plus absolue était assurée comme prérogative inhérente à leur sang. Je cite volontiers ce renseignement, bien que provenant d'une source relativement moderne, parce qu'il présente d'ailleurs un caractère incontestable d'antiquité.

Les jours avaient aussi leurs izeds qui les animaient à produire le bien ; un troupeau de chevaux avait son ized,

en tant que composé de bêtes bien portantes, jeunes, florissantes; en un mot, l'ized représentait partout la vie et la santé morale et physique, avec corrélation à un corps céleste quelconque dont l'action dominait sur la partie terrestre de l'être ou de la chose observée, et maintenait le lien universel à travers l'ensemble de la création d'Ormuzd.

Ce qu'on pourrait appeler la substance idéale du monde s'étendait plus loin encore, et multipliait bien au delà son individualité. Avec les amshaspands, avec les izeds, il y avait les férouers ou fraourvas, c'est-à-dire les types de tous les êtres créés, sans exception, pourvu qu'ils fussent purs, c'est-à-dire qu'ils appartinssent à la vie : férouers des hommes et des femmes de l'Iran, férouers des chiens, des chevaux, des troupeaux; férouers enfin de ce qui existe. Ces types, issus de la force agissante de la nature, étaient vénérés dans leur état premier et alors qu'ils ne s'étaient pas manifestés encore; mais on leur accordait le même respect lorsqu'ils venaient à se produire sous la forme plastique, et encore après quand ils avaient abandonné cette forme. On ne peut s'empêcher de remarquer ici combien cette doctrine était profonde et en même temps combien elle s'oppose aux systèmes de rémunérations et de châtiments éternels. Le férouer de l'homme iranien était pur; le corps dans lequel il entrait l'était également, par cela seul qu'il était iranien, et pour la même cause, lorsque la mort arrivait, le férouer restait pur à jamais. Les erreurs, les fautes, les crimes dont la carrière humaine pouvait être marquée ne constituaient que des accidents transitoires, et ne requéraient pas une peine. Le fait seul de cesser d'être Iranien, c'est-à-dire d'avoir commis de tels manquements que cette qualité était en quelque sorte effacée, livrait le coupable au destin qui attendait sûrement les créatures étrangères à la Bonne Création, et dans lesquelles les vertus ne se supposaient même pas [1].

[1] *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. II, p. 348.

En réalité, les férouers, les izeds, les amshaspands et le chef suprême Ormuzd avaient été connus jusqu'à Zoroastre, mais vaguement distingués de l'ensemble de la nature; le prophète ne les en sépara pas positivement, seulement il les superposa, les classa dans un ordre hiérarchique, et de cette manière, comme je l'ai dit, non moins que par l'adoption des sciences astrologiques et de tout ce qui s'y rattachait, il inclina vers les religions de l'Assyrie comme on ne l'avait pas encore fait, tout en s'efforçant de maintenir un point capital fort étranger à leurs doctrines, en refusant de reconnaître pour divin tout ce qui était mauvais. Zoroastre ne paraît pas avoir autrement dogmatisé sur l'existence d'Ahriman, de ses anges, au nombre de six, de ses démons, opposés aux izeds, et de ses férouers, opposés à ceux de la Création pure. Ce supplément de croyances ne fut pas formulé sous les Achéménides. Le mal était encore considéré comme un fait de désordre dans lequel on n'eût pas trouvé logique d'introduire un enchaînement quelconque. Agra-Maynyous, Ahriman, le mauvais esprit, n'était pas un dieu. On ne le respectait pas, on ne lui vouait aucun culte, on attaquait ses œuvres partout où on les rencontrait, en tuant ses créatures, en détruisant ses ouvrages; on ne lui accordait qu'une existence heureusement transitoire, bornée autant que possible.

Ce fut encore une institution importante que celle d'un clergé. L'effet s'en est fait sentir jusque dans le sein de l'Islam persan. Là, l'imitation des mœurs de Babylone est flagrante. La complaisance avec laquelle la généalogie de Zoroastre est rapportée et sa descendance indiquée porte à faire admettre qu'il y eut dès ce commencement une hiérarchie présidée par des pontifes, à l'exemple de ce qui avait lieu dans les religions araméennes et chez les Juifs. Cependant rien ne démontre que cette hiérarchie ait été solidement établie ni clairement définie. On n'en trouve aucune preuve, et il semblerait que l'édifice s'est élevé

graduellement sur des bases assez faibles, et n'est parvenu qu'avec peine aux développements hardis et vigoureux dont l'âge des Sassanides présenta le spectacle. Peut-être aussi faut-il renvoyer à ces époques relativement basses l'établissement de catégories sacerdotales différentes, vouées chacune aux emplois spéciaux du sanctuaire. Le germe de ces subdivisions se trouvait dans le système dogmatique de Zoroastre et dans les conséquences qui en découlaient; mais je ne vois pas d'une manière claire que le prophète lui-même ait déterminé l'action de ses représentants dans des sphères exactement délimitées. Il est plus conforme aux renseignements que l'on possède sur cette matière de supposer le clergé mage très-élémentairement formé, s'occupant tout à la fois du dogme et du culte, et pendant la période entière de la dynastie achéménide, progressant avec lenteur dans sa discipline à mesure qu'il perfectionnait ses croyances et donnait à sa théologie de l'étendue et de la cohésion. Son principal effort se portait à acquérir sur les consciences de ses fidèles une autorité que l'ancienne foi ne lui donnait pas; cette concentration de la puissance spirituelle était devenue indispensable pour l'application des idées dont ce sacerdoce était l'arbitre. Les rites avaient été multipliés par lui, les devoirs également; la morale était soumise à des règles plus strictes; les manquements, plus définis, exigeaient des purifications nombreuses, difficiles à exécuter, et qui ne le pouvaient être régulièrement sans l'assistance d'un prêtre; l'intervention des influences magiques sur les actions humaines requérait l'interprétation savante d'un homme de l'art; pour toutes ces causes, le prêtre devenait un personnage plus considérable qu'il ne l'avait été jusqu'alors. C'était beaucoup déjà que d'inaugurer des principes si nouveaux au milieu de populations fières, indépendantes, peu souples en général, et très-attachées à leurs droits traditionnels; une œuvre si scabreuse ne pouvait être que le produit du temps; on n'eût eu guère

de chances de succès en entreprenant dès le début de la réaliser dans son entier.

Le titre de « mages » donné par les nations occidentales aux prêtres zoroastriens, et qu'ensuite les Arabes de l'époque musulmane ont reproduit sous la forme de « madjous », ne paraît nulle part dans l'Avesta, où l'ancienne dénomination d'« athrava », c'est-à-dire de pontife du feu, est la seule qui soit employée comme qualification générique du prêtre. Les historiens ont pensé, ainsi que je l'ai dit plus haut, que le nom de « mages » provenait de la tribu médique qui le porte, et sur cette base on a cherché à édifier l'hypothèse d'une tribu sacrée vouée exclusivement aux fonctions sacerdotales, à l'exemple des lévites d'Israël. Mais aucun fait ne démontre, il s'en faut, qu'à aucune époque les Perses aient consulté la naissance pour consacrer un prêtre. Il a dû arriver qu'une famille devenue ecclésiastique a élevé ses enfants dans la même vocation, et cela se fait ainsi au Guzerate; mais ce n'est là qu'une affaire de convenances, et sous les Sassanides mêmes, où le parsisme atteignit à sa maturité, on n'a jamais considéré comme nécessaire qu'un candidat à la prêtrise fût fils de prêtre. En même temps, il est hors de doute que les pontifes de la Chaldée s'intitulaient mages aussi bien que ceux de l'Iran. Jérémie, antérieurement à la fondation de l'empire de Cyrus[1], fait mention d'un personnage revêtu du titre de « rab-mag » ou chef-mage, qui était un des principaux agents du culte babylonien. En se plaçant à ce point de vue, il semblerait que le mot mage pourrait dériver non pas de l'iranien « maga », « grand », mais de l'arabe « madjdjadj », ce qui revient au « madjous » dont il a déjà été question, et qui signifie « superbe, fier, orgueilleux ». Quoi qu'il en soit, le point important à relever ici, c'est que les mages n'étaient pas seulement des prêtres mazdéens, mais aussi tous les prêtres desservant les religions de l'Asie araméenne, et on

[1] Jérémie, xxxix, 3.

comprend mieux désormais ce que j'ai eu l'occasion d'expliquer plus haut sur le véritable caractère de la fête de la magophonie ou massacre des mages.

Cette solennité revenait tous les ans à l'anniversaire de la mort du faux Smerdis. Non-seulement on ne saurait accepter que le profond respect porté par les fidèles aux interprètes de la foi mazdéenne eût jamais permis un outrage aussi violent, mais il faut considérer surtout combien il eût été peu mérité, puisque le crime qu'il s'agissait de venger avait été complétement étranger aux sectateurs de Zoroastre. C'est donc bien aux mages chaldéens que s'adressait le châtiment, puisqu'ils étaient les coreligionnaires et les complices du faux Smerdis. Ils appartenaient à cette nationalité serve des Perses qui avait cherché à réagir contre ses vainqueurs au moyen d'une substitution de personne et d'une usurpation de puissance. Il était donc en quelque sorte légitime que les Iraniens voulussent perpétuer le souvenir de leur triomphe sur une population refoulée dans son devoir, en le rappelant aux ministres d'un culte qui n'était pas le leur. Ainsi les mages, forcés pendant les fêtes de la magophonie de se dérober à la vue des Iraniens, n'étaient pas des mazdéens, c'étaient des prêtres d'idoles araméennes, et les injures dont la population dominante les poursuivait pendant un temps consacré n'étaient que l'expression d'un mépris toujours vivace, mais contenu pendant le reste de l'année.

Le gouvernement des Achéménides devait se montrer favorable aux progrès du mazdéisme. Les pouvoirs qui ont à régir des populations diverses aiment les transactions et surtout en matière religieuse. Ils y trouvent des moyens d'action qui leur plaisent et semblent rendre leur tâche plus facile. Ils se figurent aisément y rencontrer des ressources pour pacifier, apaiser, conduire les esprits dans un sens uniforme, et qui par cela même leur convient. Toutefois les résultats atteints ne sauraient nulle part être absolus, et en ce qui concerne les nations ira-

niennes, ils ne le furent jamais. Le mazdéisme, de quelque protection qu'il ait été entouré par les Grands Rois, ne constitua en définitive qu'un élément de discussion ajouté à ceux qui existaient déjà. Il fut la religion de l'État; il n'absorba pas les autres cultes. A côté de lui, les idées araméennes pures continuèrent à subsister; les temples polythéistes de l'Asie Mineure ne se fermèrent pas, et dans la partie orientale de l'empire, la façon ancienne de concevoir et de pratiquer les dogmes nationaux ne fut nullement abrogée, et opposa aux novateurs des résistances invincibles et que nous verrons se produire dans toute leur turbulence sous le règne des Arsacides. Les populations scythiques, principalement au dehors et au dedans de l'empire, n'acceptèrent pas un système contraire à leurs principes d'indépendance, et refusèrent surtout de se plier à l'obéissance vis-à-vis de ce clergé puissant dont l'institution était peut-être ce qui flattait le plus le gouvernement de Suse et lui paraissait le mieux répondre à ses vues. Il en résulta que la religion nouvelle maniée par la politique ne fut pas toujours tolérante, et traita les manquements de foi en crimes politiques. Mais d'autre part, ces résistances mêmes rencontrées partout et les motifs assez mondains de la conversion des Grands Rois produisirent ce singulier phénomène que, bien qu'élevé à la dignité de culte national, qu'il devait conserver toujours, le mazdéisme ne put empêcher ses augustes promoteurs de s'abandonner à de nombreuses infidélités. Placés sous des influences de nature contrastante, les Achéménides se laissèrent souvent aller à accepter et à recommander des doctrines fort étrangères à ce qu'avait prêché Zoroastre. Le culte d'Anaïtis leur dut de l'éclat, et on verra encore d'autres marques de leurs hésitations. Quoi qu'il en soit, la religion nationale, plus ou moins victorieuse, plus ou moins discutée, était fondée désormais, et elle n'avait plus qu'à suivre des destinées qui devaient être jusqu'à la fin celles de la race iranienne elle-même.

CHAPITRE V.

SUSE DEVENUE CAPITALE. — CRÉATION D'UN SYSTÈME MONÉTAIRE.

Il n'est pas dans la nature d'une organisation féodale de laisser le gouvernement se concentrer aisément dans une ville et y amener tous les fils conducteurs de la vie publique. Comme le pouvoir est extrêmement morcelé et que des droits solides et persistants existent partout, aussi bien dans la plus petite bourgade, dans le château le plus pauvre, que dans la cité la plus opulente, il n'y a pas de motifs pour que les peuples soient attirés à se presser dans la résidence du souverain, qui n'est que le modérateur et souvent la victime de tant d'institutions supérieures à son trône, et dont précisément le jeu ne peut s'exécuter convenablement qu'assez loin de l'atteinte de son bras. Aussitôt, au contraire, qu'une ville capitale tend à absorber la vie d'une nation et à attirer à elle les forces répandues primitivement sur la surface entière du territoire, la liberté faiblit avec les prérogatives individuelles, et quel que soit le nom dont se décore l'usurpation, de quelque excuse que se colore la tendance à tout faire aboutir à un centre unique, il n'est pas possible de méconnaître que la liberté s'en va en même temps sans doute que le bon ordre, la meilleure administration et l'opulence générale s'augmentent. Antérieurement à l'avénement de Darius, le rôle de la capitale avait été fort restreint. Sous les Djemshydites, nous avons pu soupçonner que la métropole était peut-être vers la contrée de Nishapour. Après les guerres de la délivrance, Férydoun-Phraortes et ses successeurs résidèrent à Amol sans donner à cette ville beaucoup d'autorité. Pendant les guerres scythiques, le Grand Roi, dépouillé de cette place, s'établit quelquefois à Rhagès. Cyrus et Cambyse se trouvaient, par la force des choses, dans leurs fiefs patrimoniaux de la Perside

et de la Susiane. Leurs ancêtres y avaient leurs monuments funéraires; les trésors de la famille y étaient conservés; la population y était particulièrement dévouée à ses princes nationaux. La puissance souveraine posait donc naturellement dans ces provinces, et lorsque les Grands Rois voulaient par instants, dans les intervalles assez courts de leurs expéditions, se reposer de leurs fatigues, c'était là qu'ils revenaient. Ainsi, à proprement parler, Cyrus et Cambyse n'eurent pas de capitale réelle, pas plus que Charlemagne, et pour la même cause. Toujours à la tête de leurs armées, le premier occupé à déterminer et à fixer les frontières du nord et de l'ouest, le second à conquérir d'immenses et riches contrées méridionales, ils n'eurent pas le temps de se faire un séjour définitif, et comme ils accumulaient et n'enregistraient pas, comme ils acquéraient et n'administraient pas, la vie active consomma toute leur vie, et l'empire n'eut pas de centre. Darius, régulateur définitif de ce qu'ils avaient fait, eut d'autres obligations que les leurs, et il y satisfit en plaçant le siége de son gouvernement dans la ville de Suse, au pays des Kosséens, c'est-à-dire dans la Susiane.

Il est facile d'apercevoir pourquoi cette contrée fut préférée à la Perside, bien que la Perside pût réclamer à bon droit le titre de patrimoine royal par excellence, de patrie des Pasargades et des Achéménides et de terre suzeraine à l'égard de la Susiane, son annexe. La Perside était une contrée montagneuse, pauvre, mal cultivée. Elle était peuplée de soldats et de familles nobles dont plusieurs probablement avaient, au point de vue de la naissance et de l'ancienneté d'illustration, des prétentions plus ou moins fondées, peu favorables au respect dont la branche parvenue des Pasargades devait tenir surtout à s'entourer. Nul n'est prophète dans son pays, et Darius devait être gêné par le contact trop rapproché de ses anciens égaux. D'ailleurs il semblerait que Cambyse, sinon Cyrus, avait déjà remarqué certains avantages par lesquels la Susiane

méritait d'obtenir la prépondérance politique sur la Perside, ou bien, ce qui est plus probable, l'influence même des circonstances força le choix du souverain.

La Susiane, prolongement des plaines de la Babylonie, est bornée au nord par l'Assyrie, à l'est par les monts Zagros et le Tab, appelé autrefois Oroatis; à l'ouest par le Tigre et au sud par la mer Persique, de sorte que c'était en réalité une partie des territoires araméens participant à la vie du reste, touchant presque à Babylone, et entraînée de tout temps dans le mouvement de la civilisation assyrienne. Non-seulement le Tigre, en traçant la limite occidentale du pays, mettait cette contrée dans toute sa longueur, de trois cents milles anglais sur cent cinquante de largeur, en communication étroite avec les provinces sémitiques, mais encore elle était la seule parmi les diverses parties de l'empire qui fût traversée par des cours d'eau considérables : le Choaspes, aujourd'hui la Kerkhah; l'Arosis ou Oroatis, dont il vient d'être question; l'Hédyphon, peut-être le Djerah; le Kopratis ou Kourkankend; l'Eulæus, dont parle Daniel [1]; le Gyndès ou Karadou. Cette abondance d'eau assurait la facilité des parcours, parce que presque tous ces fleuves sont navigables, et garantissait la fertilité du sol par les nombreux moyens qu'elle présentait de multiplier les irrigations, sans lesquelles, dans ces parties de l'Asie, la terre ne saurait rien produire, mais avec lesquelles aussi elle donne tout ce qu'on lui demande. Enfin le voisinage de la mer, de cette mer qui apportait dans la vallée du Tigre les productions de l'Inde, de l'Arabie méridionale et de l'Afrique, et faisait de la province choisie un des pays les plus riches de l'antiquité.

Le Tarykh-è-Shouster ou Chronique de la Susiane s'étend avec complaisance sur les ressources de cette contrée. Il assure que tout ce qui est nécessaire à la nourriture des hommes et des animaux y étant en abondance, s'y trouve au meilleur marché possible. Le blé, l'orge, le riz, toutes

[1] VIII, 2.

les céréales y réussissent à merveille. Le sol, léger et toujours humide, se laboure aisément avec des charrues traînées par un âne, et si on emploie les chevaux à ce labour, c'est uniquement afin de le faire plus vite. Les oranges, les citrons, les limons, les figues, les grenades, abondent dans toute sorte de variétés et de qualités excellentes, et il y a encore d'autres espèces de fruits et à l'infini. Le sel y est d'une saveur toute particulière. On y cultive avec succès des roseaux à tige droite et à contexture serrée qui fournissent aux écrivains de l'univers entier leurs meilleurs calames. Les melons, les courges, les concombres, les pastèques, sont d'un goût exquis. Le coton y réussit d'une manière incomparable, de même que le tambakou. Il est à remarquer que, dans son enthousiasme, l'auteur de la Chronique ne parle cependant pas de la canne à sucre, dont la culture a été très-répandue autrefois dans toute la Susiane, mais en a disparu depuis quelques siècles. Il ajoute, passant sur ce point, que dans les temps anciens les cultures couvraient tout le pays. On ne voyait que jardins de plaisance, jardins fruitiers et champs en plein rapport. A perte de vue et dans toutes les directions s'étendaient ces lignes de canaux appelés kanats, et qui portent les eaux courantes à des distances énormes. C'était, dit la Chronique, l'œuvre des rois, et on s'en sert encore. A ces canaux était due l'étonnante fertilité du pays. Du reste, la Kerkhah était navigable ; elle portait les navires du golfe Persique jusqu'aux quais de Suse ; elle avait été canalisée par les ordres de Dara ou Darius, sous le règne duquel commença ce grand travail, achevé seulement par son fils. Il est intéressant de voir un renseignement de ce genre conservé dans un livre dont la rédaction n'est pas ancienne, et qui ne fait que reproduire une légende.

Le tableau enchanteur tracé de la Susiane par les documents nationaux est sans doute exact en général, mais incomplet ; il y manque les ombres. L'écrivain, amoureux de son pays, ne les a pas touchées ; elles troublent un peu

la beauté de l'ensemble. Ce pays si admirable est aussi un séjour de fièvres malignes et de fréquentes maladies endémiques développées par la chaleur excessive et les exhalaisons de marécages étendus. Il est vraisemblable qu'au temps de l'ancienne prospérité, la contrée étant plus boisée et les canaux en meilleur état, tous ces fléaux avaient moins de force; cependant, en somme, le climat était le même, et n'a jamais pu être favorable aux hommes sur aucun point du littoral persique. La nature, productive et vigoureuse dans le règne végétal, n'y est pas moins puissante pour le développement des espèces organiques; les reptiles venimeux et les insectes nuisibles y pullulent et y ont, je pense, toujours pullulé. Les serpents de différentes sortes se glissent jusque dans les habitations; les scorpions, les araignées gonflées de venin qu'on nomme rotaïl, et dont la morsure peut devenir mortelle en certains cas, les moustiques de toutes les grosseurs, tourmentent la vie des habitants, et empêchent cette région si brillante de tenir ici-bas la place du paradis terrestre.

La population de la Susiane n'était pas à proprement parler iranienne. Elle provenait de mélanges noirs ou éthiopiens d'Asie et sémitiques, fondus par le temps en une masse où le sang mélanien dominait sans doute; la langue courante était un dialecte araméen dans lequel le contact des tribus iraniennes avait mêlé déjà beaucoup de mots et de formes arianes. C'était un des nombreux dérivés de l'houzwaresh. Les Susiens, voués à l'agriculture, passaient pour pacifiques, soumis, étrangers à toute tentation belliqueuse. Ils convenaient à merveille pour entourer et peupler une grande capitale, et le souverain d'un empire en général remuant et aventureux devait se féliciter de trouver ainsi la sécurité et le repos au moins dans son voisinage immédiat. Mais cette population si tranquille n'occupait que la plaine. Aussitôt que l'on atteignait les montagnes de l'est, le Parachoathras, on entrait sur le territoire des Uxiens, dont les mœurs n'étaient pas aussi calmes.

Le nom de ce peuple, qui semble provenir du mot « ousha », « l'intelligence, la prudence », et qui voudrait dire alors « les avisés », indique une origine ariane. C'était une tribu nombreuse qui, d'une part, s'étendait jusqu'à la Medie, et de l'autre couvrait une partie de la Perside. Ils étaient turbulents, et menaient une vie militaire et libre sous leurs chefs féodaux. Ceux-ci ne se pliaient pas toujours bien facilement aux désirs du gouvernement central, et leurs habitudes avaient dû contribuer à dissuader le Grand Roi de fixer son séjour officiel dans la Perside. Ces Uxiens occupaient précisément la contrée actuellement possédée par les Bakhtyarys ou « favoris de la fortune », et je ne doute pas que ces derniers ne soient leurs descendants directs. Je les ai vus en différentes occasions. Leur taille élevée, la noblesse de leurs traits bronzés, dont le type aquilin reproduit les physionomies des mélophores gravés sur les murailles de Persépolis; la vigueur de leurs membres, leur barbe et leurs cheveux bouclés et annelés, rappellent avec l'exactitude la plus saisissante les types créés par les artistes de l'antiquité. Ils mènent le genre de vie de ceux dont je crois pouvoir faire leurs ancêtres, et j'ai assez parlé de leur enthousiasme guerrier dans un autre ouvrage pour n'avoir pas besoin d'y revenir ici [1]. Leurs courses aventureuses dépassent Ispahan, et vont chercher le désert de Yezd. Prendre et donner leur paraît résumer toute la vie d'un homme de race noble. Nominalement ils sont sujets de la Perse ; mais ils n'admettent pas les ordres des gouverneurs, et se plient encore moins au payement des impôts. Dans des circonstances rares, le gouvernement envoie dans leurs montagnes un corps de troupes soutenu par de l'artillerie. Quelquefois il a le dessous. Quand l'expédition réussit, on prend d'assaut et l'on détruit quelques tours fortifiées; on met à mort les rebelles que l'on parvient à saisir, on frappe une contribution aussi forte que possible ; mais on n'ose pas pousser

[1] *Trois ans en Asie.*

les choses à l'extrême, et on s'empresse d'accepter les premières conditions de paix. On se retire, et l'ancien état de choses reprend son cours. Tels sont les Bakhtyarys ; tels étaient les Uxiens.

A côté d'eux, les Messabates occupaient le coin intérieur entre la Perside, la Susiane et la Médie. C'étaient encore des Arians, et leur nom, « Maça-pati », signifie « les grands seigneurs ». Ils vivaient comme les Uxiens, et associaient à des habitudes guerrières l'élève des chevaux et de toute espèce de bétail.

Au nord-ouest habitaient les Kosséens, au milieu des montagnes, entre la Susiane et la Médie. Leur région étant particulièrement rude et sauvage, ils étaient pauvres, et ne paraissent pas avoir eu d'autre occupation que la guerre et la chasse. Ils vivaient de gibier salé et de fruits sauvages, fournissaient des archers excellents, et au lieu de payer tribut au Grand Roi, ils en recevaient des subsides. Du temps de Strabon, où leur nombre devait avoir plutôt diminué qu'augmenté, ils pouvaient mettre sur pied treize mille hommes. On les redoutait. Les Achéménides, obligés de les payer pour les tenir en repos, n'en étaient jamais venus à bout. Alexandre seul parvint à les châtier un moment, mais d'une façon si peu efficace, qu'Antigone perdit toute son armée en cherchant à se frayer passage à travers leur territoire. Il semble que leur nom dérive de quelque mot zend analogue au sanscrit « khoudj », qui signifie « voler, piller » ; ils méritaient assez qu'on les appelât couramment « les pillards ». Hérodote nous les montre coiffés de mitres, c'est-à-dire de bonnets pointus en feutre, vêtus de tuniques bariolées à manches, et couverts de cuirasses en écailles de fer. Je remarque en passant que cette armure était très-ordinaire à toute la race ariane, car plus tard on la retrouve, comme on le verra ailleurs, en usage chez un grand nombre de nations iraniennes, sur le dos des Roxolans et des Alains, qui l'apportèrent dans les environs d'Orléans lorsque plu-

sieurs de leurs tribus y furent colonisées par les empereurs romains; il semblerait que ce fût là le prototype de la chemise de mailles ou haubert de la chevalerie du moyen âge.

Les Kosséens portaient en outre des pantalons tombant jusqu'à la cheville; ils avaient au bras un petit bouclier rond et léger appelé « gerra », dit Hérodote, et ce mot se rattache à la racine « djar », « tourner »; leur carquois, garni de flèches de roseau, se liait à la ceinture à gauche, faisant pendant à un poignard battant sur la cuisse droite. Ils portaient à la main un grand arc et de courts javelots[1]. Si l'on voulait décrire aujourd'hui l'équipement des montagnards de la même contrée, on n'aurait rien à changer aux termes que je viens d'employer, à l'exception de ce qui concerne les armes de jet, puisque le fusil a remplacé l'arc. Mais le bonnet est le même, le surcot est pareil, la chemise de mailles représente l'armure écailleuse usitée de nos jours, comme je viens de le remarquer tout à l'heure. Le bouclier rond, le gerra, ce trait caractéristique du guerrier kosséen, n'a pas changé dans sa forme pas plus que dans ses dimensions. C'est toujours un disque de quelques pouces de diamètre et qui ne semble d'abord propre qu'à protéger le poing. La cartouchière occupe la place du carquois, et le gama large, tranchant des deux côtés, droit et pointu, bas, est toujours suspendu à la ceinture sur la cuisse droite.

On comptait parmi les districts kosséens la Kabandène et la Chaltapite, qui en formaient les deux extrémités au nord-est et au sud. Mais la Korbiène, au temps de Strabon, appartenait à l'Élymaïde ou Élam, contrée située à l'ouest de l'Eulæus. Les Élamites occupaient ainsi le nord de la Susiane. Ils arrivaient jusqu'aux rives du Tigre; leurs rameaux étaient nombreux, leur race féconde, et ils se rencontraient un peu partout dans la région entière, se faisant estimer par leur esprit entreprenant, bien qu'ils

[1] Hérodote, VII, 61.

ne fussent pas de race ariane. Ils appartenaient au sang sémite. La Bible, qui fait grand cas de la puissance d'Élam, le nomme le premier parmi les fils de Sem, en compagnie des éponymes assyrien, hébreu, lydien et araméen [1]. Au temps d'Abraham, un roi d'Élam, Chodorlahomer, avait déjà joué un rôle dans les chroniques avec quatre rois ses voisins [2]. Isaïe comptait Élam parmi les grandes monarchies, à côté de l'Assyrie et de l'Égypte [3]. Il vante la force de ce peuple à l'égal de celle des Mèdes [4], parle de ses carquois, de ses boucliers, de ses chars de guerre [5]. A son tour, Jérémie exalte la force d'Élam et en menace Israël [6]; puis il se retourne contre lui, et prédit une tempête qui va l'assaillir des quatre vents du ciel, briser son arc et disperser sa force à tous les coins du monde, de telle sorte qu'il ne sera pas une terre où l'on ne puisse rencontrer ses enfants fugitifs; mais cette période de malheur ne doit pas durer, et la prospérité d'Élam renaîtra [7].

Élam avait donc acquis et occupait un rang considérable parmi les peuples issus de la hanche de Sem. Il était soumis à la Perside comme celle-ci l'avait été à la Médie; mais tout ce qui était Élamite était considéré comme supérieur en énergie et en civilisation aux habitants des campagnes et à ceux des villes du pays dont nous avons déjà reconnu l'origine, en grande partie autochthone. C'était un contrepoids à la puissance des dominateurs iraniens qui pouvait être employé avec avantage par les Grands Rois, et un mérite de plus que leur autorité rencontrait dans une région déjà si favorable à leurs vues.

La Gabiène se trouvait encore dans l'Élymaïde; au centre de la région susienne s'étendait la vaste plaine de Cissia; plus loin, sur la côte de la mer, les Eldyméens touchaient au pays de Characène, et le long du Tigre, vers

[1] *Genèse*, x, 22.
[2] *Ibid.*, xiv, 1.
[3] Isaïe, xi, 11.
[4] *Ibid.*, xxi, 2.
[5] Isaïe, xxii, 6.
[6] Jérémie, xxv, 25.
[7] *Ibid.*, xlix, 35-39.

l'embouchure, était la Mélitène. Ces dernières dénominations sont toutes sémitiques.

Une contrée si fertile, si peuplée que la Susiane, ne pouvait manquer, bien que son étendue ne fût pas, en somme, très-grande, de posséder un certain nombre de villes marchandes. On y trouvait en effet Sély ou Soloky, dont le nom, facile à transformer, se prêta à devenir plus tard Séleukia. C'était une cité importante et populeuse, située sur l'Hédyphon. Azara ou Ourzan, également sur l'Hédyphon et dans le pays des Élyméens, gardait les marques de la grandeur passée de ce peuple par la présence de riches et majestueux sanctuaires dédiés à Vénus et à Diane, c'est-à-dire à Astarté et à Anaïtis. Sur la côte sud-ouest se présentaient Aginis, Aphle et Agorra, que l'on veut considérer comme une même ville, mais qui probablement désignent trois localités contiguës placées non loin de l'embouchure du Chatt-el-Arab, vers l'endroit où le Tigre, le Choaspes et l'Eulæus se réunissent en une vaste nappe d'eau. On y devait trouver les comptoirs principaux du commerce de la Babylonie avec les royaumes de l'Inde. Au pied des montagnes occupées par les Kosséens s'élevait encore une autre ville que Diodore appelle Badaky[1]. Les noms des innombrables bourgs et villages remplissant la plaine, bordant les fleuves et les canaux et contribuant à l'immense développement acquis par l'agriculture, ne nous sont pas parvenus, non plus que ceux des châteaux fortifiés, habitations des seigneurs des montagnes. Mais nous en savons assez sur cette opulente contrée pour nous faire une idée suffisamment exacte de l'énorme population qui s'y concentrait. D'autant plus que, suivant la remarque très-juste de l'auteur du Tarykh-è-Shouster, le pays perdit beaucoup de sa prospérité sous les rois arsacides, qui transportèrent ailleurs le siége du gouvernement; cependant la plupart des historiens ou géographes grecs auxquels sont empruntés les renseignements qui pré-

[1] Forbiger, II, p. 585-586.

cèdent ne connaissaient que la Susiane du temps des Parthes. On peut donc juger de ce qu'elle avait été auparavant.

Maintenant il convient de parler de Suse même, la capitale de la province et de tout l'empire. La fondation en remonte certainement à une époque antérieure au règne de Darius, qui ne fit, ainsi que ses successeurs, qu'agrandir une cité déjà considérable, puisqu'elle avait servi de métropole aux puissants Élamites. L'auteur de la Chronique de Shouster place l'origine de Suse aux temps les plus reculés, et il lui attribue l'honneur d'avoir fourni le premier type des constructions humaines. Les hommes, dit-il, habitaient dans des cavernes et dans des trous, et étaient ainsi exposés à toutes les intempéries des saisons et aux attaques des animaux sauvages. Housheng leur apprit à bâtir des maisons avec de la terre battue, du bois et des roseaux, à réunir ces demeures sur un même point en les serrant les unes contre les autres, à les enceindre de murs et de fossés, et Suse fut la première ville ainsi créée.

Ce nom signifie, toujours suivant le même auteur, « la Belle ». C'est, dit-il, un mot ancien, et la forme donnée à la ville était celle d'un faucon planant les ailes étendues, ce qui était un symbole de souveraineté. Tandis que l'on travaillait à la fondation des édifices, Housheng, qui observait les ouvriers, aperçut un chien sortant des ouvrages commencés; cet animal se mit en quête, et revint quelque temps après tenant entre les dents un os qu'il apporta pour le ronger dans l'intérieur des murailles. Housheng fut frappé de ce spectacle, et en tira un mauvais augure. Mais un de ses compagnons, homme avisé et sage, lui expliqua que cela signifiait l'obligation pour les gens de la contrée de se procurer avec peine et fatigue les choses nécessaires à leur vie, et d'aller dans les lieux étrangers chercher eux-mêmes tout ce dont ils auraient besoin. Ce pronostic s'appliquait à merveille à une po-

pulation d'agriculteurs et de marchands. Ici l'auteur de la Chronique appelle à son aide le témoignage du livre intitulé Nozhet-el-Goloub, qui dit en effet que les gens opulents sont en petit nombre parmi les habitants de la Susiane : il s'agit évidemment ici de la population aborigène, vouée aux travaux les plus durs; et il ajoute que dans le dialecte arabe du pays, Shouster s'appelle « Teset », du nom d'un chef des Béni-Adjel qui remporta là une grande victoire. Au dire des livres les plus anciens, le signe zodiacal de Shoush serait « les Gémeaux ». De son côté, Mewlana Djelal-Eddyn Mohammed, fils d'Abdallah, Iezdy, dans le livre intitulé Tohfet-al-Mounadjemyn, dit que c'est « le Cancer » ; et en effet cette opinion paraît la plus conforme à la vérité.

Suse n'était pas fortifiée; elle avait seulement une acropole placée au sud-ouest, sur la rive du fleuve, et s'élevant sur un monticule d'une hauteur assez considérable. Au nord du monticule et près des eaux s'étendaient les vastes bâtiments du palais des Grands Rois. La ville proprement dite était à l'est, et couvrait un espace de terrain estimé à cent vingt stades de tour, quelquefois à beaucoup moins; mais ces variations s'expliquent par la différence des époques où vécurent les auteurs des renseignements. Les matériaux employés étaient, comme dans toute la vallée du Tigre et la plus grande partie de la Perse, la brique cuite au feu ou simplement séchée au soleil, et des couches de bitume reliaient le tout et servaient de ciment.

Le palais était magnifique, et surpassait les résidences somptueuses d'Ecbatane et de Persépolis. Le livre d'Esther nous le dépeint entouré de jardins et de bois, et quand il décrit les fêtes données par Assuérus aux grands de l'empire, il parle des colonnes de marbre auxquelles s'attachaient les voiles et les tapisseries blanches, vertes et pourpre, soutenues par des cordes de lin et d'écarlate tenant à des anneaux d'argent; il nous montre les

lits d'argent et d'or, le pavé de porphyre, de marbre, d'albâtre ; malheureusement il ne dit rien de l'architecture en elle-même. Tout ce qui ressort chez l'historien hébreu comme chez les auteurs grecs, c'est un sentiment de profonde admiration et d'étonnement devant tant de grandeur et de faste ; mais il n'y a aucune indication précise qui puisse nous donner une notion un peu nette de ce qui frappait si fort les imaginations de l'antiquité.

D'après l'état actuel des ruines ou plutôt d'après le petit nombre de fouilles exécutées jusqu'ici dans ce terrain gorgé de richesses archéologiques, on supposerait difficilement ce que nous voudrions savoir. Sir W. Williams, de Kars, et M. Loftus ont retrouvé sur l'emplacement du palais un rectangle irrégulier dont deux côtés mesurent douze cents pieds anglais de longueur, tandis que les deux autres en ont mille. On y distingue plusieurs vastes salles, dans l'une desquelles subsiste la trace de trente-six colonnes de pierre placées sur six lignes parallèles et flanquées de trois portiques, chacun composé de six colonnes. Les colonnes du centre ont des bases carrées, celles du pourtour des bases rondes. Les chapiteaux sont dans le goût assyrien, très-ornés et supportés par des chevaux agenouillés, garnis de leurs caparaçons [1]. Ce peu qui nous reste d'un passé si merveilleux est suffisant pour exciter notre curiosité, mais ne la satisfait pas. Il n'y a plus qu'un mot à dire sur les richesses accumulées à Suse. Suivant Arrian, lorsque Alexandre prit cette capitale, il trouva cinquante mille talents d'argent dans le trésor royal, c'est-à-dire une épargne de trois cents millions de francs, et il ne faut pas oublier qu'à cette époque l'État perse était en décadence et avait déjà beaucoup perdu de ses ressources, puisqu'on avait été obligé d'avoir recours au triste expédient de l'altération des monnaies. Il faut ajouter que d'autres villes de l'empire étaient aussi des centres financiers, telles qu'Echatane, où Darius prit sept mille talents avant de partir pour les provinces de

[1] RAWLINSON, *Hérodote*, t. III, p. 208.

l'est, et Persépolis, qui passait pour être le dépôt favori des trésors des Grands Rois. Nul doute que dans les autres provinces il n'y eût également des réserves plus ou moins abondantes.

Dans cette ville de Suse, si superbe, affluaient les hommes de toutes les races et de tous les pays. Le Bactrien et le Scythe y avaient des affaires à traiter et des intérêts à débattre, comme l'Égyptien et les marchands de l'Inde et de la Phénicie. Parmi les objets exhumés lors des recherches de M. Loftus, on a trouvé le piédestal d'une colonne déjà renversée à l'époque ancienne, et sur lequel un soldat grec a tracé à l'envers avec la pointe de son poignard le nom de son capitaine, mercenaire à la solde du Grand Roi. Ce souvenir, en quelque sorte vivant, suffit presque à ressusciter les temps disparus, à rétablir les rues, les ruelles et les places de la grande cité, à y faire circuler la foule bariolée qui les encombrait, à y montrer ces bandes de soldats étrangers qui venaient y chercher des profits, et cette multitude de vagabonds accourus des villes helléniques, médecins, musiciens, intrigants de toute espèce, que nous allons avoir tant d'occasions d'observer.

Ce qui attirait ce monde, c'était la grande opulence préparée par les Ninivites, les Babyloniens, les Phéniciens, les Égyptiens, les Lydiens, perpétuée par une production agricole et industrielle incessante, manifestée par tout ce que l'art avait pu créer de plus somptueux, et encore augmentée entre les mains des Perses depuis le règne de Cyrus. Le signe représentatif de cette richesse, l'argent, coulait à grands flots sous les effigies, sous les empreintes les plus diverses. La Lydie semait sa monnaie, comme les colonies ioniennes, comme la grande Babylone elle-même, sous les types les plus variés, chaque État ayant le sien ; mais, par une singularité qui ne pouvait pas durer, il n'y avait dans tout l'empire qu'une seule puissance qui ne possédât pas un type monétaire, et cette

puissance, c'était l'empire lui-même. Ni Cyrus ni Cambyse n'avaient eu le temps ou l'occasion de combler cette étrange lacune. Darius s'en occupa.

La question de l'âge de la monnaie est une des plus épineuses que présente la science historique. D'une part, il n'est pas douteux que le système des poids dérivait, en Asie comme en Grèce, d'une source babylonienne, et que par conséquent les plus anciennes proportions de métal précieux admis dans la monnaie étaient réglées d'après ce système; d'autre part, on n'a jamais découvert jusqu'ici une monnaie, soit ninivite, soit babylonienne, soit phénicienne, soit égyptienne ou juive, qui n'appartienne à une époque relativement basse. On voit bien par le passage de la Genèse où Abraham achète le champ et la caverne double d'Héphron, fils de Tsohar, qu'il en donna quatre cents sicles d'argent[1]; on voit de même au livre des Juges que Michas a enlevé puis rendu à sa mère onze cents morceaux d'argent[2]; mais il n'est dit ni dans l'un ni dans l'autre cas, ni dans aucune des citations que l'on pourrait relever, que ces morceaux d'argent aient porté une empreinte quelconque et aient été supputés autrement que d'après leur poids.

Il est d'ailleurs une observation à faire que je m'étonne de n'avoir jamais trouvée. L'invention de la monnaie en tant qu'institution publique, manifestée par l'apposition d'un signe quelconque sur un lingot, n'a pas eu d'abord et n'a acquis ni dans l'antiquité ni dans le moyen âge les avantages que l'on se figure pouvoir lui attribuer. Avant qu'elle eût eu lieu, les contractants se livraient le métal au poids, et ont continué à le faire jusqu'à nos jours. Dans les transactions publiques ou privées, les sommes ne sont pas comptées, elles sont pesées, et cela avec raison, car l'usure de la pièce ou, ce qui n'est pas moins ordinaire, la rognure intentionnelle, empêche qu'elle ne vaille ce qu'elle paraît valoir. Dans les États

[1] *Genèse*, XXIII, 16. [2] *Juges*, XVII, 2.

européens, l'impression d'un cordon sur les tranches a mis jusqu'à un certain point des obstacles à cette dépréciation; mais c'est une découverte récente et dont les anciens et les Asiatiques n'ont jamais eu la moindre idée. Les uns et les autres n'ont donc pu traiter la monnaie de la même façon qu'ils traitaient les lingots, et sous ce rapport l'institution des types monétaires ne réalisa pas le progrès qu'on s'imagine.

Sous un autre point de vue, il en résulta un inconvénient très-grave. Aussi longtemps que le public était resté maître de son objet de payement ou d'échange, il avait pu le contrôler en pleine liberté; et ainsi, lorsqu'un lingot de titre suspect était présenté, on l'éprouvait; s'il était bon, on l'acceptait, et au cas contraire on le rejetait. Rien n'était plus simple. Mais aussitôt que l'État eut pris sous sa garantie l'instrument commercial et lui eut imposé sa marque, il prétendit le rendre sacré, et les contractants ne furent plus maîtres de juger de la valeur de cet instrument. Je n'entends pas dire que ce fût un mal quand la monnaie se trouva de bon aloi; les transactions en devinrent plus faciles et plus simples, car du moment que les pièces avaient été pesées et leur poids reconnu, il n'y avait pas à se préoccuper de leur titre; mais lorsque l'État, abusant de sa position privilégiée, altéra les valeurs, et, sous l'ombre d'une protection donnée à l'honnêteté du commerce, s'arrogea le droit de pratiquer le vol impunément, l'invention de la monnaie fut un véritable fléau, et l'obligation de le subir un désastre. Or, l'altération des monnaies a toujours été la tendance des gouvernements. Elle s'est pratiquée avec plus ou moins d'effronterie, plus ou moins de violences, des détails plus ou moins odieux; on a réussi dans certains cas à la faire admettre comme chose indifférente et même comme favorable; mais en somme, c'est toujours une contrainte à laquelle les peuples eussent préféré ne pas se soumettre. Voilà, je pense, ce qui explique la tardive diffusion de la monnaie.

Je ne suis cependant pas convaincu encore de l'impossibilité d'en rencontrer les premières applications chez les populations de l'Aram. Il n'y a pas longtemps qu'on a reconnu les médailles lydiennes, et par conséquent donné raison à Hérodote et à Xénophane de Colophon, qui les considéraient l'un et l'autre comme les plus anciens spécimens de l'art monétaire. Mais dans le style même de ces pièces, soit qu'elles portent sur la face empreinte une simple excroissance de métal carrée, ou une tête de dieu tournée à gauche, ou une tête de lion, ou encore la partie antérieure d'un lion, à gauche, attaquant un taureau; dans le style même de ces monuments, dis-je, il règne un caractère si absolument assyrien, et les rapports intellectuels de la Lydie avec l'Aram étaient si étroits, qu'il est bien difficile d'imaginer qu'une invention toute gouvernementale comme celle de la monnaie ait été reçue à Sardes avant de l'avoir été à Babylone.

Quoi qu'il en soit, dès le huitième siècle avant l'ère chrétienne, les Argiens, sous leur roi Phædon, possédaient une monnaie qui, de même que celle d'Égine, se réglait sur le système métrique assyrien. Les Grecs ne reconnaissaient chez eux rien de plus ancien en ce genre. Quand Darius imagina à son tour de créer sa monnaie, il se conforma à la règle générale, et prit pour base le poids assyrien. Le statère d'or pesa $8^{gr}50$ à peu près, et la darique d'argent, $5^{gr}80$ [1].

Le symbole imprimé sur le lingot de métal, qui conserva sa forme naturelle, est le roi couronné d'une tiare dentelée, le plus souvent se tenant sur un genou, dans l'attitude d'un combattant, tourné à droite, tenant de la

[1] Le poids des statères et des dariques conservées dans les collections varie nécessairement, ayant, pour la plupart, perdu par l'effet du temps. Autant que je le sache, les limites hésitent entre $8^{gr}50$ et $8^{gr}15$ pour les statères. M. le duc de Luynes fournit ces deux chiffres. Pour les dariques, le Musée Britannique en possède une qui pèse $5^{gr}68$, et il en existe beaucoup qui descendent au-dessous de $5^{gr}10$. Je ne cite pas les doubles statères d'or, pièces assez rares, dont la valeur actuelle oscille entre $16^{gr}70$ et $16^{gr}30$.

main droite une javeline et de la main gauche un arc. Parmi les pièces que j'ai sous les yeux, il en est une parfaitement conservée, ayant le « quadratum incusum » au revers, dans sa forme la plus primitive, sans aucune division ni saillie; et à l'avers, le buste du roi debout, tourné à droite, la tiare haute, les cheveux rassemblés en touffe tombant derrière la tête, sans enflure; la barbe longue, tombante, pointue, non frisée; le corps vêtu d'une tunique dont les manches, serrées vers les épaules, s'élargissent et deviennent tombantes sur l'avant-bras, à la façon de la chemise orientale actuelle, tandis que la jupe du vêtement fait au-dessous de la taille beaucoup de plis divergents; dans la main gauche, une longue lance, non plus couchée sur l'épaule droite, comme dans les autres dariques, mais perpendiculaire au visage; dans la main droite, un arc. L'ouvrage est de style purement assyrien.

Je serais porté à considérer cette pièce comme un spécimen de la plus ancienne fabrication et appartenant à Darius Ier. On parviendra sans doute, au moyen de la distinction des styles, très-sensible sur toutes les dariques, à établir des catégories entre ces pièces, de façon à les distinguer sinon tout à fait par signes, du moins par périodes, en descendant jusqu'à l'époque d'Alexandre, où les types anciens furent abandonnés.

Si je me livrais à une pareille recherche, je mettrais après la darique que je viens de décrire celle dont le « quadratum incusum » est tout aussi simple, où le roi est vêtu d'une tunique à manches serrées attachées au poignet; ayant la barbe plus épaisse sur les joues et frisée, et la touffe de cheveux rejetée en arrière au lieu de tomber droit comme sur la pièce précédente, mais n'offrant pas encore un développement excessif. La figure royale est en pied, inclinée sur le genou droit; la lance couchée sur l'épaule du même côté, l'arc dans la main gauche.

Après cette seconde classe viendrait la darique où le « quadratum incusum » montre à l'intérieur un certain

travail; sur quelques pièces, un disque entre deux excroissances oblongues; sur d'autres, une figure approchant de celle du kaf phénicien, mais avec la queue allongée et tournée à droite au lieu de l'être à gauche. Du reste, les détails pareils à peu près à ceux des monnaies de la classe précédente.

Ensuite se placerait une quatrième classe où le « quadratum incusum » est de plus en plus caractérisé sur certaines pièces, assez simple sur d'autres; l'effigie royale se distingue par l'ampleur extrême de la chevelure relevée en boule derrière la tête, et ayant déjà quelque chose de la mode usitée beaucoup plus tard, sous les Sassanides.

Dans une cinquième classe se rangeraient les pièces où la figure, bien qu'analogue aux types précédents, révèle sinon un travail grec, du moins un goût moins assyrien. Le « quadratum incusum » a fait place à un semis de gros points placés sans ordre les uns à côté des autres. Il semblerait qu'on doit chercher un sens à ces signes, car on les voit reparaître à longue distance sous le règne des derniers Arsacides.

Dans une sixième classe, les pièces ont un avers et un revers véritables. Sur le premier, le roi est debout, tourné à droite, figuré jusqu'au genou, sans lance ni javelot, tirant l'arc; sa tiare est plate; au revers, une galère flottant sur une double ligne de flots. De pareilles dariques appartiennent sans doute à la fabrication des villes phéniciennes maritimes; mais comme d'une part elles portent le signe royal et qu'en outre elles sont frappées des deux côtés, il importe d'en tenir compte ici comme marquant une variété dans l'art monétaire de l'empire nécessairement postérieure aux types cités plus haut. Je possède parmi d'autres monuments de cette espèce un bronze qui doit appartenir aux derniers temps des Achéménides. A l'avers, le roi sur le genou droit; sa main droite serre le javelot couché sur l'épaule; le bras gauche étendu tient l'arc. La particularité remarquable est que la figure est

inscrite dans un orle perlé qui parait ici pour la première fois dans les monnaies perses. Au revers, une galère d'un travail très-élégant voguant sur une double ligne de flots; au-dessus, deux lettres, dont celle de gauche est peu lisible. L'autre est un T. On pourrait y voir les deux lettres T, P, et lire ici le nom de Thiphsakh, une des villes commerciales les plus importantes des rives de l'Euphrate. Mais ceci est hypothétique. Ce revers est entouré d'un orle comme l'avers.

J'ajouterai à ces détails que pour la troisième et la quatrième classe, ainsi que pour la cinquième et probablement la sixième, il existe des pièces fourrées, ce qui ne contribue pas peu à assigner à ces monuments une place chronologique relativement basse dans l'histoire numismatique de l'empire; car, sous les premiers Grands Rois, l'état du trésor était trop florissant pour qu'on pût sentir le besoin de recourir au triste expédient de l'altération des monnaies.

J'ai insisté, comme moyen de classement, sur une particularité de la mode asiatique qui s'attache à l'ampleur plus ou moins grande de la chevelure. On peut considérer comme certain que des touffes d'une dimension exagérée ne sont pas un signe d'une très-haute antiquité dans les figures que l'on observe. Les cylindres vraiment assyriens, car il s'en faut que tous les cylindres soient tels, et il en est beaucoup qui appartiennent aux siècles postérieurs à l'ère chrétienne, montrent toujours dans leurs personnages une réduction extrême sous ce rapport. J'observe ce fait sur une sardoine de ma collection.

C'est un cylindre oblong aplati dans le sens de sa longueur, arrondi au sommet, et portant sur sa base légèrement bombée la figure d'un ange, probablement un amshaspand, à quatre ailes, volant vers la droite, tenant de la main droite un objet lancéolé, et de la gauche une fleur de lotus à longue tige serpentante.

Cette figure, de travail assyrien, mais où les formes et le style égyptiens ont été évidemment cherchés, ne peut

appartenir qu'au règne de Cambyse; car, dans la grande quantité de pierres que je possède, je ne retrouve aucun autre spécimen qui puisse me porter à penser que le goût égyptien ait fait fortune en Asie et s'y soit établi à demeure. C'est donc une œuvre de caprice et qui, pour cette raison, porte sa date avec elle-même. Dans cette figure, les cheveux tombent droit comme sur les cylindres plus anciens.

J'observe le même fait sur une agate blanche représentant un adorant tourné à gauche vers une étoile, et encore sur une cornaline d'un rouge brun, où le roi, placé dans un quadrige à côté de son écuyer, tire de l'arc contre un oiseau placé devant lui, sujet symbolique fréquemment répété. Ainsi, en thèse générale, on peut et on doit établir que partout où les effigies humaines ont des cheveux extrêmement gros et travaillés, il n'y a dans le monument qu'une antiquité relative; et pour le cas particulier qui nous occupe ici, les dariques où le roi est coiffé de cette façon appartiennent certainement aux temps moyens, sinon aux temps bas de la dynastie achéménide. Je ferai remarquer en finissant cette digression que la mode des cheveux gonflés pénétra même dans la Grèce vers les temps qui précédèrent Alexandre, et dans certains bustes de Platon nommément, on observe des traces de cette disposition.

J'ai complété, autant que l'état actuel des connaissances a pu me le permettre, le tableau des nouveautés par lesquelles Darius s'efforça de répondre aux besoins de son empire. Par l'institution des satrapies, il essaya de neutraliser les conséquences anarchiques résultant de la réunion forcée de tant de races, de tant de peuples, de tant de souverainetés locales, de tant d'intérêts divergents que contenait l'empire perse ; et en même temps appréciant le danger de confier un pouvoir nécessairement discrétionnaire à des hommes qui pouvaient en abuser, il voulut limiter leur puissance en ne les choisissant que

parmi les fonctionnaires élevés par lui, soutenus par lui, et qu'il pouvait renverser du jour au lendemain; il les créa essentiellement amovibles, et le leur fit sentir fréquemment par des destitutions suivies de confiscations qui les ruinaient plus ou moins; il leur refusa tout ce qui aurait pu leur donner une apparence souveraine, et notamment le droit de battre monnaie, interdit sous peine de mort.

Pour rattacher les provinces à un centre unique, il fit choix d'une capitale. Il la prit dans une contrée riche, jadis fameuse, habitée par une population conquise à plusieurs reprises et par différents maîtres, et dont il n'avait à craindre ni le prestige ni la force. Elle n'eût pas plus trouvé d'appui pour une révolte dans ses anciens conquérants, les Babyloniens, que dans ses nouveaux dominateurs, les Perses.

Afin d'assurer la communication rapide de ses ordres et d'être toujours au courant de ce qui se passait sur tous les points de la monarchie, le gouvernement du Grand Roi entretint ou créa les routes, y multiplia les stations de poste et les moyens de sécurité, y fit circuler des courriers dont les devoirs et les droits furent définis; il s'arrangea en un mot de son mieux pour être averti dans un bref délai et pouvoir agir de même.

Dans le but d'entretenir la paix publique et la soumission, il eut des armées et des garnisons permanentes dans les différentes contrées, ici de la cavalerie, là des fantassins, et put ainsi tenir en échec dans la mesure possible les forces locales dont les feudataires ou les villes libres auraient été tentés d'abuser.

Pour payer un si immense établissement, il établit des impôts encore inconnus, en régularisa d'autres, fixa les quotités, indiqua les lieux de versement, et institua une monnaie royale dont la détermination quant au poids et quant au titre lui donna le moyen d'avoir constamment la main dans la bourse de ses sujets.

Enfin, et ce fut son œuvre capitale, inquiet de l'état intellectuel de ses peuples, trouvant chez les Sémites une surexcitation philosophique dangereuse, chez les Iraniens un goût de plus en plus développé pour ce genre de spéculation, chez les Scythes une façon indépendante et hautaine de traiter ces questions qui ne lui était pas moins antipathique, en ce sens qu'elle lui fermait tout accès dans les consciences, où il prétendait pénétrer aussi bien qu'ailleurs, il favorisa l'avénement du mazdéisme. Il y apercevait avec plaisir des compromis favorables à la paix, une hiérarchie sacerdotale qui lui promettait des auxiliaires, une apparence de religion nationale qui était une institution unitaire de plus, enfin les ressources pour diriger les imaginations des peuples et leur imposer des devoirs. Sur ce point comme sur d'autres il se trompa, et les gouvernements s'y tromperont éternellement. Il avait cru, comme ils le croiront toujours, que quelque chose peut se détruire dans le monde métaphysique, et qu'il y existe plus que des combinaisons diverses de principes éternels. Le mazdéisme compliqua le désordre d'un terme de plus, et n'abolit rien.

Telle fut l'œuvre de Darius. Maintenant il ne reste qu'à présenter la série d'événements produits au milieu du cadre qu'il avait constitué.

CHAPITRE VI.

RÉVOLTE DE BABYLONE. — EXPÉDITION CONTRE LES SCYTHES.

Darius, pour se fortifier davantage et assurer l'avenir de sa dynastie, s'était rattaché le plus possible à la famille de Cyrus. Il avait épousé successivement Atossa et Artystone, filles du conquérant, la première veuve de Cambyse; ensuite Parmys, fille de Smerdis. Il avait également reçu dans son harem Phédime, fille d'Otanès, un des principaux auteurs de la défaite des mages chaldéens.

Ainsi occupé à réunir, à confirmer, à souder ce qui jusqu'alors avait été trop désuni, le Grand Roi fut moins un prince guerrier, tel que les Iraniens en avaient eu jusqu'alors, qu'un marchand, comme ils le disaient avec quelque amertume, c'est-à-dire un calculateur prudent et précautionneux. L'impression qu'on avait de son caractère fut connue chez les Grecs et partagée par eux à une certaine époque, puisque Eschyle rend justice à la sagesse de ce roi qui fit de si grandes choses, et des choses militaires, sans avoir jamais passé la frontière de l'Halys, autrement dit sans avoir commandé aucune expédition par lui-même. Il y aura lieu de revenir sur cette assertion d'Eschyle, contredite par Hérodote, mais à laquelle il semble qu'on doive reconnaître une grande autorité, d'abord parce qu'Eschyle avait été en situation de savoir personnellement beaucoup de choses concernant Darius, et surtout parce que le tempérament exclusivement politique accordé par le poëte au premier des Achéménides s'explique et est pour ainsi dire imposé par la nature de l'œuvre organisatrice entreprise et menée à bonne fin par ce prince.

Cependant ni alors ni maintenant un grand État ne saurait vivre absolument sans guerre. Les Grecs prétendent que le premier emploi que Darius fit de sa puissance fut dirigé contre Samos. Il est difficile de savoir jusqu'à quel point cette assertion est fondée; mais comme dans tous les cas ce qui arriva pour cette île ne constitue qu'une action assez indifférente dans l'ensemble des affaires iraniennes, je le rapporterai immédiatement, afin de n'avoir plus à y revenir.

Autrefois, du temps où Cambyse était en Égypte, raconte Hérodote, et que Darius servait parmi les gardes du roi, suivant l'usage des jeunes nobles iraniens, il avait rencontré sur la place de Memphis un homme qui s'y promenait, étalant sur ses épaules un large manteau d'écarlate. Le jeune soldat avait eu envie de ce manteau;

il s'était approché de l'étranger, et lui avait demandé s'il voulait le céder et combien il en prétendait avoir. Le promeneur était un Samien exilé, Syloson, frère de Polycrates, tyran de Samos. Il répondit avec politesse que pour rien au monde il ne consentirait à vendre son manteau, mais que puisque ce vêtement plaisait si fort au soldat, il serait heureux de le lui voir accepter. Darius prit le manteau avec joie, et le jetant sur ses épaules, en eut le plaisir qu'il s'en promettait, et célébra la générosité et la courtoisie du Samien.

Quand il fut devenu roi, Syloson l'apprit, et accourut à Suse. Il se présenta à la porte royale, et demanda à parler au souverain, disant à ceux qui se trouvaient là que lui, Syloson, avait autrefois obligé le prince. Ce propos, rapporté à Darius, l'étonna. Il avait oublié l'histoire du manteau; cependant il ordonna de faire entrer le suppliant étranger.

On s'expliqua. La mémoire revint au Grand Roi, qui, charmé de retrouver un homme dont il avait reçu un plaisir, le traita fort bien, et lui offrit de le rendre riche. Mais ce n'était pas là ce que voulait Syloson. Il pria le roi d'intervenir dans les affaires de sa patrie, Samos, et de renverser Mæandrius, qui y exerçait l'autorité depuis la mort de Polycrates.

Darius trouva la réclamation juste et sans conséquence. Il donna l'ordre à Otanès de satisfaire au désir de Syloson. Aucune difficulté ne se présenta d'abord. Les partisans de Mæandrius, Mæandrius lui-même, se déclarèrent prêts à obéir. Otanès, qui n'y mettait aucune passion, leur accorda ce qu'ils demandèrent, et pendant qu'on négociait d'une façon si amicale, les chefs perses se firent apporter des siéges sur l'esplanade de la forteresse, et s'y assirent en toute confiance.

Mais Mæandrius avait un frère, nommé Charilæus, homme violent et sans scrupules, moins fort que méchant, et voulant à toute force faire du bruit. Il se jeta à l'impro-

viste, avec quelques-uns des mercenaires que Mæandrius avait à sa solde, sur les chefs iraniens occupés à deviser paisiblement sur leurs siéges; il en massacra une partie, et il aurait achevé le reste, si les soldats qui se trouvaient dans le voisinage ne fussent accourus, et n'eussent promptement contraint Charilæus et ses bandits à se retirer dans la citadelle.

Otanès, irrité d'une pareille trahison, oublia les ordres du roi, qui lui enjoignaient de ménager les habitants de l'île, et il fit main basse sur tout ce qu'il trouva dans la ville et dans la forteresse. Cependant il paraît avoir regretté cet emportement, car il s'occupa lui-même de repeupler le pays après qu'il l'eut donné à Syloson, comme il en était chargé[1].

Samos se trouva ainsi annexée à l'empire ou du moins placée sous son protectorat, avec un tyran indigène à sa tête. Ce ne fut qu'une échauffourée, et encore arrivée par accident. Il n'en fut pas de même de ce qui se passa vers le même temps à Babylone.

La population de cette grande ville et probablement celle de tout le pays avaient été fort avant dans toutes les menées de l'usurpation mage. Pendant les huit mois que cette intrigue avait duré, tandis que le gouvernement prenait les mesures nécessaires pour énerver la puissance perse et relever les forces de la population araméenne, les gens de Babylone s'étaient préparés de leur mieux à soutenir ce qui s'était fait, et à opposer à leurs dominateurs une résistance énergique dans le cas où ceux-ci voudraient réagir contre le gouvernement révolutionnaire de Smerdis. Malheureusement pour eux, l'explosion violente qui avait porté Darius sur le trône et rétabli l'autorité iranienne dans toute son étendue les avait pris de court. Ils n'avaient pas eu le temps de se mettre en défense, et le joug était retombé pesant sur leurs têtes. Ils prétendirent le secouer encore.

[1] Hérodote, III, 139-149.

Leurs préparatifs furent atroces. Chaque homme garda dans sa maison sa mère et sa femme favorite. Toutes les autres femmes furent réunies dans une grande place de la ville et étranglées. On voulait ainsi ménager les provisions, afin de soutenir indéfiniment le siége qu'on prévoyait. Les Perses accoururent. Les Babyloniens, se moquant d'eux, leur prédirent du haut des murailles qu'ils ne prendraient leur cité que quand les mules engendreraient.

Au bout d'un an et sept mois, ce prodige eut lieu dans les étables d'un seigneur perse, Zopyre, fils du Mégabyze qui avait assisté Darius dans la grande conjuration. Zopyre, étonné et se rappelant les vanteries des Babyloniens, jugea qu'il était destiné par les dieux à opérer la prise de la ville. Possédé du désir d'en avoir l'honneur et ne reculant devant aucun moyen, il se coupa le nez et les oreilles, se mutila et se déchira le corps d'une manière horrible, et dans cet état vint se rendre aux Babyloniens.

Ceux-ci apprenant qu'il était Zopyre et que le roi, disait-il, l'avait fait traiter de la sorte parce qu'il avait voulu démontrer l'inutilité d'assiéger la ville, furent ravis d'avoir parmi eux un transfuge aussi illustre, et lui conférent les commandements qu'il désira. Il commença par servir les insurgés avec zèle, afin de leur inspirer de la confiance, et il repoussa un corps de Perses envoyé contre les murailles. Il en battit un second, il en tailla en pièces un troisième; puis, devenu seul maître dans la ville par l'enthousiasme qu'il y excitait, il livra les portes Cissiène et Bélide aux assiégeants, qu'il introduisit dans la place.

Darius jugea qu'un châtiment était nécessaire pour mater une population malveillante et que ses richesses rendaient dangereuse. Les murs furent détruits et les portes enlevées; trois mille hommes des plus compromis furent mis en croix. On s'en tint là, et si l'on compare cette répression à l'importance dont il était pour les Perses d'être maîtres paisibles dans Babylone, et aux vengeances exercées dans de pareilles occasions par les Grecs et les

Romains, on donnera l'avantage moral aux Iraniens. Le gouvernement de Suse s'occupa alors de repeupler la cité que les rebelles avaient rendue déserte. Cinquante mille femmes y furent envoyées des pays circonvoisins au moyen d'une conscription proportionnelle.

Quant à Zopyre, considéré comme un héros par toute sa nation, il donna au Grand Roi l'occasion de dire qu'il eût préféré ne pas voir Zopyre mutilé, à la possession de vingt villes telles que Babylone. Le héros recevait tous les ans de la part de son souverain les présents considérés comme les plus honorables; il fut nommé satrape de Babylone pour toute sa vie, et toutes les faveurs qu'il put souhaiter lui furent accordées. Il eut un fils appelé Mégabyze, comme son grand-père, et qui commanda plus tard l'armée perse en Égypte, et un petit-fils, qui, de son aïeul, prit le nom de Zopyre. Hérodote termine son récit en disant que ce dernier quitta l'Asie, et alla vivre en simple particulier à Athènes, de sorte que ce qui vient d'être raconté ici est une tradition de famille.

A la modération montrée par Darius à l'égard des Babyloniens, on reconnait cette politique calme et amie des concessions qui distingua d'une façon sensible l'œuvre entière de ce monarque. Il cherchait surtout à apaiser les passions, ayant assez à faire de coordonner les difficultés déjà existantes, et contraint comme ses devanciers de surveiller les mouvements des nations scythiques. Il fit la guerre à celles-ci, et cette partie de son règne, mise également en saillie par les auteurs grecs et les annalistes orientaux, n'est cependant pas traitée par eux de la même manière ni placée dans le même jour. Examinons d'abord comment les Grecs la représentent.

Hérodote raconte qu'après avoir réduit les révoltés de Babylone, Darius marcha en personne contre les Scythes avec l'intention de les punir de l'invasion exécutée au temps de Cyaxares. Ce récit est inadmissible pour deux motifs. D'abord tout ce que nous avons

observé jusqu'ici du caractère de Darius et des nécessités de sa situation nous porte à donner pleine raison à l'affirmation d'Eschyle que ce souverain ne fit jamais la guerre en personne, et en laissa le soin à ses généraux; ensuite il n'est pas possible de supposer que la très-ancienne expédition qui troubla Cyaxares-Menoutjehr dans ses conquêtes fût restée bien présente à l'esprit des hommes d'État iraniens; depuis ce temps-là, des injures bien plus graves et des périls bien plus pressants avaient accablé l'empire du côté des Scythes. Cyrus s'était, à la vérité, largement vengé des unes, et il avait conjuré la plupart des autres. Cependant la position occupée par les Scythes sur toutes les frontières de l'empire du côté du nord, et depuis l'extrémité la plus orientale jusqu'aux confins de l'Occident, nécessitait une attention constante, et donnait lieu à des hostilités perpétuelles qui s'expliquaient assez d'elles-mêmes pour qu'on n'eût pas besoin d'en chercher le motif dans la rancune d'anciens outrages. Les Grecs ont beaucoup aimé à représenter les Perses comme des barbares d'abord, et ensuite comme des barbares remuants, convoiteux du bien d'autrui, disposés à abuser de leurs forces. Les Scythes au contraire leur paraissent volontiers des peuples philosophes, contents de peu, ne troublant jamais leurs voisins, et toujours prêts à repousser avec une énergie heureuse d'injustes agressions. Ils ne modifient ce jugement favorable que lorsqu'il s'agit de leurs propres relations avec ces mêmes Scythes, qui, dans ce cas, perdant tout à coup le rôle de héros, deviennent simplement des pillards brutaux et effrontés.

Quoi qu'il en soit, Darius avait affaire aux héros, et plein de ses idées de vengeance, il donna l'ordre de rassembler des troupes et d'équiper une flotte dont les cités grecques tributaires eurent surtout à faire les frais et à organiser l'armement. Ce fut en vain qu'Artaban, frère du monarque, chercha à le détourner d'une entreprise dangereuse en elle-même et dont la pauvreté des Scythes ne

pouvait permettre, en cas de succès, d'attendre aucun résultat utile; ses sages conseils furent méprisés, et Darius ayant achevé ses préparatifs, quitta Suse et se mit à la tête de son armée.

Il se rendit à Chalcédoine, sur le Bosphore de Thrace, et monta sur un navire pour aller considérer l'Euxin du haut du temple érigé dans une des îles Cyanées. Quand sa curiosité fut satisfaite, il revint à l'endroit où Mandroclès, de Samos, agissant par ses ordres, avait établi un pont de bateaux. Je ne comprends pas trop bien comment cet ingénieur avait obvié aux difficultés du courant. Quoi qu'il en soit, l'armée passa en Europe. Elle était de sept cent mille hommes et convoyée par six cents navires. Darius dressa sur le rivage asiatique deux colonnes, l'une couverte d'inscriptions grecques, l'autre d'inscriptions assyriennes, en mémoire de son expédition. Au temps d'Hérodote, les deux colonnes avaient été détruites pour être employées par les Byzantins à construire l'autel de Diane Orthosienne, sauf une seule pierre laissée auprès du temple de Bacchus, et sur laquelle on voyait des lettres assyriennes. Ainsi Hérodote n'a pas contemplé le monument dont il parle; on lui a raconté qu'il avait existé et que les lettres qu'il a vues avaient fait partie d'une inscription qu'il n'a pas lue et dont le texte grec manquait.

Darius passa. Tandis qu'il cheminait sur la rive occidentale de l'Euxin, les galères grecques, montées par des Ioniens, des Éoliens et des colons de l'Hellespont, tous tributaires, suivaient le long de la côte. Elles s'avancèrent jusqu'à l'embouchure de l'Ister. Là elles pénétrèrent dans le fleuve, le remontant pendant deux jours jusqu'au lieu où ses différentes branches se réunissent. S'arrêtant à ce point, elles mirent à terre leurs équipages qui firent un nouveau pont, tandis que l'armée marchait à travers la Thrace, campait trois jours aux sources du Téare, y laissait une nouvelle colonne commémorative avec une inscrip-

tion, élevait un tumulus dans le pays des Odryses, battait les Gètes, et enfin rejoignait la flotte et traversait l'Ister au moyen du pont construit par les marins grecs.

Le roi avait envie de le faire rompre immédiatement et d'emmener tout ce qui montait sur les vaisseaux. Mais Coès, fils d'Erxandre, chef du contingent de Mitylène, objecta que les Scythes ne seraient peut-être pas disposés à se laisser atteindre ; que si leur plan de défense était de reculer toujours, il y aurait impossibilité à les poursuivre indéfiniment dans un pays sans limites et où ne se rencontrerait nulle ressource, et que dès lors on serait fort heureux de rebrousser chemin et de trouver le pont pour s'en retourner.

Cette idée parut juste à Darius ; il changea donc de projet, et renonçant à emmener avec lui les auxiliaires grecs et à rompre le pont, il prit une courroie à laquelle il fit soixante nœuds. Il la remit aux chefs des Ioniens en leur ordonnant de défaire chaque jour un des nœuds, et de s'en aller dans leurs villes s'ils ne l'avaient pas revu avant que le dernier eût été dénoué. Ces mesures prises, Darius, à la tête de ses troupes, entra en Scythie.

Les habitants du pays, appartenant à des nations assez diverses, n'avaient pas réussi à se mettre d'accord pour la résistance. Les Agathyrses, les Neures, les Androphages, les Mélanchlænes et les Taures, alléguant leur innocence à l'égard des Perses, auxquels ils n'avaient jamais fait aucun tort et dont ils ne pensaient avoir rien à craindre, se déclarèrent pour la neutralité ; au contraire, les Gélons, les Budins et les Sauromates s'unirent aux Scythes, qui adoptèrent précisément le système de défense prévu par Coès, fils d'Erxandre. Ils se retirèrent devant les envahisseurs, comblant partout les puits et les fontaines, et détruisant toute culture. Ils s'étaient partagés en trois corps : l'un, sous les ordres de Scopasis, suivait le long du Palus-Méotide dans la direction du Don ; les deux autres, commandés par Idanthyrse et par Taxacis, réunis

aux Gélons et aux Budins, remontaient vers le nord en maintenant toujours entre eux et l'ennemi un intervalle d'un jour de marche, ce que faisait également le premier corps, en poussant à l'avant-garde les convois de chariots, habitations de leurs familles, et les troupeaux dont se composait leur richesse.

Cependant les Perses s'avançaient. Ayant atteint les bords du Don, à l'est, ils les franchirent à la suite de la première division des Scythes, qui, toujours fuyant, traversa le pays des Sauromates, et entraîna sur ses pas l'armée d'invasion jusqu'au pays des Budins, dont la ville de bois, appelée Gélonus, fut abandonnée et brûlée par ses propres habitants, mêlés à la retraite générale.

Toujours poursuivant, Darius parvint à un désert de sept journées de marche. Ayant campé sur les bords d'une rivière appelée l'Oarus, où il construisit huit châteaux, il s'aperçut qu'il avait tout à fait perdu les traces de l'ennemi, et il jugea que celui-ci s'était dirigé vers l'ouest. Il prit donc sa route de ce côté. Mais les fuyards s'étaient unis aux deux autres corps de leur nation en faisant le tour par le haut du pays, de sorte que le roi avait devant lui tous les confédérés.

Ceux-ci essayèrent de se jeter sur les tribus qui avaient refusé de se joindre à eux. Mais les Agathyrses tinrent ferme; les Mélanchlænes, les Androphages et les Neures abandonnèrent leurs territoires et s'enfuirent vers le nord, de sorte que les Scythes n'ayant rien à faire de ce côté, prirent le parti de repasser à l'est.

Darius commençait à se fatiguer de cette course incessante et sans résultat. Il envoya un message à Idanthyrse pour faire honte à ce chef de sa lâcheté. Celui-ci, sans s'émouvoir, défia le conquérant de toucher aux tombeaux de ses pères, se vanta de ne reconnaître d'autre maître que le Dieu du ciel et le feu, et menaça Darius de l'avenir [1].

Cependant il changea de tactique. Ainsi que ses alliés,

[1] Hérodote, IV, 127.

Scopasis chercha à séduire les Ioniens commis à la garde du pont de l'Ister. Il leur remontra que les soixante jours pendant lesquels le roi leur avait prescrit de l'attendre étaient écoulés, et que, sans manquer à leur foi, ils étaient libres de partir. Qu'ainsi l'Ionie recouvrerait sa liberté, car ni Darius ni ses soldats ne reverraient jamais l'Asie; les dieux et les Scythes allaient en délivrer le monde.

Cette proposition parut séduisante; on en délibéra, et ce que rapporte ici Hérodote est tout à fait conforme au tempérament grec. Miltiade l'Athénien, celui-là même qui commanda plus tard à Marathon et qui était alors tyran de la Chersonèse de Thrace, trouva que la proposition des Scythes était bonne et qu'on devait l'accueillir. Histiée, tyran de Milet, objecta que détruire les Perses, c'était détruire du même coup le régime autocratique existant dans les cités tributaires; que, pour lui, il ne se faisait pas d'illusion, et que si Darius succombait, son propre pouvoir périrait du même coup avec celui des autres chefs d'États helléniques. Cette observation parut si concluante que tous ceux qui avaient d'abord penché vers l'avis de Miltiade l'abandonnèrent et revinrent à celui d'Histiée Il y avait là Daphnis, d'Abydos; Hippoclus, de Lampsaque; Hérophante, de Parium; Métrodore, de Proconnèse; Aristagoras, de Cyzique; Ariston, de Byzance, tous Doriens; puis les Ioniens Strattis, de Chios; Æaque, de Samos; Léodamas, de Phocée, et l'Éolien Aristagoras, de Cymé.

Le parti étant donc arrêté de rester fidèle au roi, que l'on savait d'ailleurs être arrivé dans le voisinage, on trouva non moins nécessaire d'entretenir les Scythes dans la pensée qu'on s'était laissé gagner. On loua leurs conseils; on les engagea à se mettre sans retard à l'œuvre pour exterminer les Perses, et on s'engagea à rompre le pont tandis qu'ils battraient Darius.

Les Scythes virent en effet les Grecs détacher de leur rivage les poutres qui s'y appuyaient. Ils furent convaincus

que c'était là le commencement de ce qu'ils désiraient. Pleins de confiance, ils s'empressèrent de s'éloigner, et allèrent chercher leurs adversaires. Quant aux Grecs, ils se gardèrent bien d'en faire plus que ce qui avait été nécessaire pour tromper les Scythes, et ils attendirent les événements.

Pendant que Scopasis avait parlementé avec les Ioniens, Idanthyrse et Taxacis cessant de fuir, s'étaient mis à harceler les Perses par d'incessantes attaques de cavalerie; ils obtinrent l'avantage dans toutes les occasions; pourtant l'infanterie les repoussait, et se rendait si redoutable qu'ils n'osaient guère l'affronter. Ils ne cessaient pas pour cela de manœuvrer sur les flancs, en tête, en queue de l'armée; on les croyait partout à la fois. Les surprises nocturnes se multipliaient. Ils fatiguaient extrêmement leurs adversaires, déjà épuisés par les marches et les privations de toute sorte. Afin de retenir leur proie, les Scythes abandonnaient de temps en temps aux Perses des troupeaux de gros bétail, et leur en montraient d'autres pour les attirer à leur poursuite. A la fin, la disette devint extrême dans le camp de Darius, et il fallut reconnaître la gravité de la situation.

On en était là quand un messager arriva de la part des Scythes. Il déposa un présent adressé au roi : un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. Puis il s'en retourna sans rien dire. On tint conseil, afin de se mettre d'accord sur le sens de cet envoi énigmatique. Darius voulait y voir la remise de la terre et de l'eau, c'est-à-dire la soumission du pays; mais Gobryas l'interpréta tout autrement et d'une manière plus véritable. Il montra qu'on devait entendre par là que si les Perses ne pouvaient fuir dans l'air comme les oiseaux, percer la terre comme les rats, se cacher dans les marais comme les grenouilles, ils n'avaient qu'à s'attendre à périr sous les flèches.

Bientôt les Perses se virent assaillis par toutes les forces des Scythes rangés en bataille. Un lièvre qui passa amusa

les hommes d'Idanthyrse, et empêcha pour cette journée qu'on en vînt aux mains. Mais Darius voyant dans cet incident une marque de la parfaite conviction où étaient ses adversaires de leur victoire finale, perdit courage, et avoua que Gobryas avait raison, ce à quoi il s'était refusé jusque-là. Le conseiller perspicace eut donc peu de peine à faire adopter le seul parti qui pût sauver l'armée.

Le soir, les feux des bivouacs furent allumés comme à l'ordinaire; tous les ânes qui accompagnaient les troupes et dont les cris épouvantaient les chevaux des Scythes furent attachés à des piquets et laissés à leurs braiments ordinaires; puis abandonnant les malades et les infirmes, Darius partit brusquement, et tandis que les bandes de Scopasis, retournant des rives de l'Ister, le cherchaient où il n'était pas, il arriva à l'improviste à l'endroit où était le pont. Il faisait nuit. Le roi fit approcher du bord de l'eau un Égyptien connu pour l'étendue de sa voix, et lui ordonna d'appeler le plus fort possible Histiée de Milet. Pendant ce temps, la foule rassemblée sur la grève et troublée de ne pas retrouver le passage ouvert, attendait avec anxiété qu'on s'expliquât.

Histiée répondit sur-le-champ. En peu de temps les Ioniens rétablirent les poutrelles et les planches enlevées; les navires embarquèrent les hommes à la hâte; l'armée passa et fut sauvée, à la grande indignation des Scythes, qui depuis lors disaient des Ioniens, qu'à les considérer comme des hommes, il n'y en avait pas de plus lâches; mais qu'à les juger comme des esclaves, ils étaient fidèles et incapables de s'enfuir.

Les troupes perses arrivèrent à Sestos. Mégabyze fut promu à leur commandement, et eut sous ses ordres quatre-vingt mille hommes chargés de maintenir l'autorité du roi en Europe. Quant à celui-ci, il retourna à Suse.

Pour contrôler le récit de l'expédition contre les Scythes que je viens d'exposer, il faut remarquer sommairement que Mégabyze, avec ses quatre-vingt mille hommes, entre-

prit et conduisit à bonne fin de grandes affaires dont je donnerai le détail en son lieu ; mais il faut remarquer surtout ici que quatre-vingt mille hommes qui auraient été les tristes restes d'une armée de sept cent mille, quatre-vingt mille fugitifs manquant de tout, démoralisés, n'auraient été bons qu'à ramener promptement en Asie et à disperser dans des corps nouveaux. Après un désastre aussi complet que l'aurait été celui de Darius, on ne comprend pas que tout le pays situé au sud de l'Ister et habité par la population belliqueuse des Thraces ne se fût pas immédiatement soulevé, n'eut d'abord rendu impossible le passage du roi à travers les Balkans, et dans tous les cas n'eût refusé absolument de rester soumis plus longtemps, et cela avec d'autant plus d'enthousiasme que ces nations venaient seulement d'être conquises.

Or rien de pareil n'arriva. Les Perses se trouvèrent avoir gagné à cette expédition sinon la domination directe, du moins la suzeraineté des territoires situés au nord de Byzance jusqu'au Danube, et immédiatement après la campagne de Scythie, Hérodote lui-même nous apprend que Mégabyze opéra la soumission de tous les peuples habitant les rives de l'Hellespont, qui jusqu'alors avaient échappé à la souveraineté de l'Iran. Il semblerait que les Périnthiens seuls essayèrent de résister, ce qui prouve encore que les Perses ne passaient pas pour être sous le coup d'une défaite, car le moral de ceux qu'ils auraient voulu assaillir n'eût pas été aussi déprimé. Les Périnthiens d'ailleurs furent battus et forcés de se rendre. Les Thraces, placés hors de la ligne de marche suivie par l'armée perse, eurent le même sort, et Hérodote entretient une si haute idée de l'étendue de cette conquête, qu'il la montre prolongée jusqu'au pays des Venètes, sur l'Adriatique [1]. Enfin, lorsque plus tard l'historien raconte l'impression produite en Grèce par la bataille de Marathon, il fait encore remarquer que le triomphe des Athéniens fut d'autant plus grand

[1] Liv. V et suiv.

et impressionna d'autant plus les peuples de l'Hellade, que c'était la première fois qu'un échec atteignait les armes du Grand Roi, considéré et se considérant lui-même, depuis le temps de Cyrus, comme absolument invincible. Or, si le héros de Marathon, si Miltiade lui-même avait vu de ses propres yeux une armée perse de sept cent mille hommes bafouée, promenée, puis anéantie par les Scythes, il n'est pas probable qu'il se fût fait une pareille image du bonheur militaire d'une nation si mal conduite, si mal inspirée, si horriblement maltraitée.

L'expédition de Scythie ne peut pas être acceptée sous le jour où nous venons de la voir. Mais en conservant l'essentiel des faits rapportés par Hérodote, on arrive à la rendre vraisemblable. Je ne dis pas qu'on trouve le vrai absolu, mais on en approche, et le récit oriental que je placerai ensuite fera voir que ce vrai ne doit pas être bien loin.

Darius ne quitta pas Suse, et ne prit aucune part personnelle à l'expédition. Dès le commencement, c'est un de ses généraux qui la commande, Artaban, son frère, si l'on veut, plus probablement Mégabyze. Elle n'a nullement pour but d'aller conquérir ni même d'attaquer les Scythes; elle s'adresse à ces territoires helléniques de l'Hellespont et aux Thraces, qu'il était nécessaire de soumettre et de contenir si l'on voulait assurer le repos des provinces iraniennes placées en face sur la côte d'Asie. Pour les grands empires, s'étendre est une nécessité incessante et une malédiction; tous la subissent, beaucoup y trouvent la mort. Les Perses étaient tombés sous cette loi; bon gré mal gré ils devaient reculer leurs frontières jusqu'à ce que de leur extension même sortissent les causes principales de leur ruine.

L'armée perse traverse le Bosphore de Thrace, et marche en côtoyant la mer vers les sources du Téare, c'est-à-dire de la rivière Kamtjik, située au sud de Varna; de là, continuant vers le nord, elle traverse l'Artésius, le

Taban, et vient rencontrer le Danube vers la ville actuelle d'Isadji. C'est là que les tributaires ioniens ont jeté le pont et qu'ils stationnent avec leur flotte de six cents voiles. Force est d'admettre que les troupes perses ont vécu jusqu'alors des ressources du pays, ce qui est impossible si l'on tient au chiffre de sept cent mille hommes, attendu qu'une pareille multitude ne saurait avoir été nourrie par une contrée peu cultivée et peu fertile, presque tout à fait sauvage. C'est une objection qui se dresse devant le chiffre énorme présenté par Hérodote, et elle est insurmontable. En mettant à l'écart sans scrupule ce nombre extravagant, et en réduisant l'armée perse à un corps de vingt-cinq à trente mille hommes, les difficultés seront encore bien grandes; car Hérodote dit positivement que les Perses après avoir traversé le Danube se trouvèrent dans une région complétement ravagée, où il ne restait aucune ressource. Évidemment ils n'ont pu vivre pendant le temps qu'ils sont restés en Scythie de ce que pouvait leur fournir la flotte. Six cents navires de guerre n'étaient pas suffisants pour assurer l'approvisionnement d'une grande armée, quelque tonnage qu'on leur suppose dans les limites de la capacité des bâtiments anciens. De nos jours, sept cent mille hommes ne pourraient être nourris pendant plusieurs semaines par quelque escadre que ce soit, si elle était stationnaire et ne renouvelait les vides occasionnés par la consommation. Or c'est ce qui est arrivé pour l'escadre grecque de Darius : elle n'a pas bougé d'auprès du pont. Il est donc difficile qu'elle ait pu subvenir aux besoins même d'un corps de vingt-cinq à trente mille hommes.

Au delà du Danube, Hérodote nous assure que jusqu'au pays des Mélanchlænes il y a vingt journées. Il fixe la journée à deux cents stades, ce qui fait, en donnant à peu près douze stades par kilomètre, quatre heures de marche par jour. Ce sont là de petites étapes. Nous les augmenterons, tout en faisant observer combien les mouvements d'une

armée sont lents, surtout quand cette armée mène avec elle des bêtes de somme marchant pesamment, comme les ânes; nous admettrons que les vingt journées de marche, calculées non pas depuis le Danube, mais quelque peu au-dessus, depuis Odessa, nous conduisent cependant tout au plus jusqu'à la hauteur de Kiew ou de Charkow, si nous supposons une direction absolument droite, ce qui n'est pas vraisemblable. En somme, nous arrivons à tout ce que peuvent réaliser quatre-vingts heures de marche, et pas davantage; c'est là pourtant tout ce qu'ont fait les Perses vers le nord. Voyons maintenant ce qu'ils ont atteint dans l'est.

Ils rencontrèrent d'abord le Borysthène après dix journées. Comme ils n'avaient rien qui ressemblât à un équipage de pont, tout grand cours d'eau devait leur présenter des obstacles considérables. Or, le premier fleuve placé sur leur parcours, c'est le Dniester. Hérodote dit qu'ils y parvinrent après dix journées; cette évaluation est d'autant plus admissible que dix autres journées conduisaient au Palus-Méotide; par conséquent, le Borysthène étant à moitié chemin du Danube à cette mer, le Dniester convient bien mieux pour représenter le Borysthène, puisqu'il est à peu près à égale distance du Danube et de l'isthme de Pérécop. Remarquons encore que s'il n'est pas tout à fait incroyable qu'un corps de troupes ne dépassant pas vingt-cinq à trente mille hommes ait pu être entretenu par les provisions qu'il traînait avec lui sur des ânes, c'est à la condition que l'expédition dans laquelle il était engagé n'aura pas été longue. Il faut donc se rabattre à une simple opération de reconnaissance sommaire et rapide; il faut réduire considérablement le théâtre des opérations, et surtout ne pas songer à mener les Perses jusqu'à la ligne du Wolga, où quelques savants, peu soucieux des réalités, ont prétendu faire voyager Darius avec ses sept cent mille hommes.

En se modérant ainsi, on parvient à comprendre un

fait qui parait déconcerter la sagacité des critiques. Hérodote raconte que les Perses essayèrent de construire huit grandes forteresses sur les bords de l'Oarus. Ces forteresses étaient situées à soixante stades de distance l'une de l'autre. Ainsi elles gardaient un développement de quinze lieues tout au plus. C'était modeste pour les opérations d'une armée de sept cent mille hommes, et on s'est demandé à quoi ces châteaux pouvaient avoir servi dans l'éloignement fabuleux où l'on se plaît à les placer. La question désormais devient simple.

Hérodote dit que les Perses poursuivirent les Scythes jusqu'à un désert long de sept journées de chemin et d'où sortent quatre grandes rivières, affluents du Palus-Méotide. Il indique par là évidemment le Boug, qui tombe dans la mer Noire près de Kherson; l'Ingouletz, qui se verse dans le Dniéper; le Dniéper lui-même, dont l'embouchure se confond presque avec celle du Boug, et enfin plus loin, à l'est, le Don, qui en effet se jette dans le Méotide. C'est sur le second des fleuves rencontrés après le Danube que Darius plaça ses châteaux. Ce second fleuve est donc le Boug, et pas un mot n'indique que, du côté de l'est, Darius se soit avancé plus loin que ce fleuve. On a confondu les détails donnés par l'historien sur les pays d'alentour avec la marche même du corps persan. Pour aller plus loin, il eût fallu traverser de grands cours d'eau, et, comme on l'a vu, Darius n'en avait pas les moyens; au contraire, en marchant vers le nord, où d'ailleurs s'étaient d'abord retirés les Scythes, le terrain ne présentait pas de difficultés particulières. C'est précisément pourquoi Darius pensa et dut penser à le couvrir par un ouvrage analogue à ces longs murs qui ont toujours joué un rôle si important dans la défense des empires anciens : le mur de Derbend pour la Perse elle-même, le mur de Thrace pour Constantinople au temps du Bas-Empire, le mur des Scots pour la Bretagne romaine, et tant d'autres. En établissant cette barrière, formée de huit camps retranchés entre le

Dniester et le Boug vers Olgopol ou Bratslaw, à l'endroit où les deux fleuves se rapprochent davantage, on était fondé à croire qu'on fermait le passage aux invasions scythiques et qu'on couvrait doublement le Danube par ces postes avancés, puis par le Dniester, plus difficile à franchir que le Boug. Le projet des Perses n'avait donc rien de chimérique ni d'incompréhensible, et il suffit de jeter les yeux sur la carte pour s'en assurer. Mais ces raisonnements si simples ne se soutiennent pas si l'on s'obstine à considérer l'expédition de Scythie au milieu de chiffres absurdes et avec une étendue non moins insensée.

Rien n'est moins conforme à l'esprit asiatique en général, en y comprenant l'esprit grec en particulier, que de s'attacher à des calculs raisonnables. Hérodote n'est ni plus ni moins coupable sous ce rapport que les auteurs, que le public habitant aujourd'hui les pays où il a vécu. Une longue pratique m'a rendu absolument indifférent à toute allégation numérique émanée d'un Persan, d'un Arabe, d'un Turc ou d'un Hellène. Je crois souvent à leur bonne foi, jamais à leur exactitude, la nature leur ayant refusé tout instinct du vrai en ce genre ; et sans trop insister sur les exemples qui se présentent en foule à ma mémoire, je me bornerai à dire que j'ai vu se former à Athènes un corps de volontaires destiné à Candie, sans que personne ait jamais pu savoir si ce corps, qui paradait sous les yeux de tout le monde, était fort de six cents hommes ou de quatre-vingts. Les témoignages officiels pas plus que les récits des particuliers ne sont parvenus à donner sur ce sujet, en apparence si facile, un résultat positif. C'est donc sans scrupule que je ne compte pas avec Hérodote.

En résumé, l'expédition des Perses en Scythie se réduit aux proportions que voici : un général, probablement Mégabyze, franchit le Bosphore de Thrace, et opère aisément la soumission des provinces situées au-dessus de l'Hellade. Il pousse jusqu'au Danube, sur lequel les marins grecs auxiliaires jettent un pont de bateaux. Pour effrayer

les Scythes et les empêcher de troubler à l'avenir, comme ils en avaient sans doute l'habitude, des populations désormais sujettes du Grand Roi et ayant droit à sa protection, une expédition est dirigée au delà du fleuve. Elle conduit des reconnaissances jusqu'au Boug, dans l'est, et peut-être jusque vers le milieu de la Podolie actuelle, dans le nord; cela fait, elle redescend, après avoir éprouvé la difficulté de maintenir une chaîne de postes dont elle avait d'abord voulu couvrir le pays qu'elle venait de traverser, et qu'elle abandonne sans en terminer les fortifications. Elle rentre alors sur le territoire cisdanubien, n'ayant eu avec les Scythes que quelques engagements de cavalerie insignifiants, n'ayant pas livré une seule bataille, n'ayant pas vu une seule fois son infanterie entamée, n'ayant pas perdu une barque, et restée tellement maîtresse de tous ses moyens et de son moral, qu'après ce voyage de découverte elle continue et achève paisiblement la conquête de la Thrace et des pays circonvoisins. Voilà à quoi se réduit, serrée de près, la malveillance empreinte dans le récit d'Hérodote, et ce qui peut cependant lui permettre de dire plus tard, comme je l'ai déjà remarqué à l'occasion de la bataille de Marathon, que jusqu'à cette dernière affaire les armes perses n'avaient jamais subi le moindre échec.

On aura l'occasion de voir que le gouvernement de Suse appréciait les découvertes géographiques. Il les recherchait, et ceci peut faire supposer qu'outre l'intérêt politique et militaire qui fit franchir le Danube à une expédition persane, le général commandant l'armée avait aussi des instructions dont la portée était à peu près scientifique. Ce fait résulte d'abord de ce que les plus anciennes connaissances sur les pays du nord se rattachent à l'expédition que nous venons d'analyser, qui en recueillit les éléments principaux; ensuite de ce qu'on observe un grand luxe de détails géographiques dans les chroniques orientales, détails qui remontent incontestablement à l'époque

perse ; enfin certaines anecdotes conservées par les auteurs grecs eux-mêmes contribuent à inspirer cette opinion. Je reviendrai sur ce point lorsqu'il en sera temps. Pour le moment, il s'agit de compléter le tableau des guerres scythiques de Darius en demandant aux documents asiatiques ce qu'ils en savent.

CHAPITRE VII.

GUERRES SUR LA FRONTIÈRE DU NORD-EST.

La Sogdiane et la Bactriane avaient été rendues à l'empire par les conquêtes de Cyrus, et on a vu que ce prince avait porté au delà les anciennes frontières. De ce côté, les rapports avec les nations scythiques étaient bien autrement multipliés et étroits que du côté de la Thrace. Non-seulement les hostilités s'y maintenaient à l'état pour ainsi dire permanent, mais la population locale, bien que considérée comme iranienne, y était en réalité scythique jusque très-avant dans le cœur même des territoires les plus iraniens; de très-grandes maisons régnantes, comme celle des Çamides du Seystan, s'honoraient de cette origine, et en faisaient subsister avec honneur les mœurs, les habitudes, les prétentions, les idées, jusqu'au sein de la cour de Suse.

D'après les auteurs arabes et persans, les innovations religieuses apportées par Zoroastre et patronées par le Grand Roi furent mal reçues par les Scythes de l'extérieur et aussi par ceux de l'intérieur. J'admets sans difficulté ce témoignage, et parce qu'il est naturel qu'une foi nouvelle trouve de l'opposition, et encore parce qu'il arriva sous les Arsacides une telle réaction contre le mazdéisme, provenant précisément des familles de race scythique, qu'on est bien obligé de croire à l'impopularité de cette doctrine auprès de tempéra-

ments libres, fougueux, très-attachés à toutes les variétés de l'indépendance, qui ne voulaient pas se soumettre à des prêtres, se contentaient d'une religion de sentiment, sainte, à leur avis, par cela seul qu'elle venait des ancêtres, et ne se souciaient pas de métaphysique.

Les Çamides, bien qu'ayant accepté ou à peu près la suprématie de Darius, tout en affectant de le mépriser, firent d'abord une opposition si marquée au mazdéisme, que le Grand Roi jugea nécessaire d'aller lui-même les convertir à la tête d'une armée. Il se transporta donc dans le Nymrouz ou Seystan, et bien que sa présence eût déterminé une soumission complète, encore y fallut-il employer quelque contrainte, car le roi occupa le pays pendant deux années. Ce fut là qu'il reçut l'avis que les Touranys ou Scythes non-seulement se refusaient à accepter la foi, mais prenaient même prétexte de ce que Darius soutenait les dogmes nouveaux pour organiser un mouvement sur toute la frontière, ce qu'ils firent avec une si grande rapidité et tellement à l'improviste, qu'ils couvrirent brusquement la Sogdiane de leurs cavaliers, et avant qu'on eût pu se mettre en défense, ils avaient surpris et brûlé Balkh, massacré le père du roi, Lohrasp, qui s'y trouvait, enlevé ses deux filles, la sage Homaï et la douce Behaséryd, devenues captives, et avaient laissé à peine à une des femmes de Darius le temps de s'échapper pour lui porter la nouvelle de ce complet désastre.

Le monarque offensé se mit sans tarder en campagne; mais le Shah-nameh fait remarquer qu'il était dans de mauvaises conditions de succès. Bien que réconcilié avec son frère Zéryr, probablement l'Artaban dont parle Hérodote, et auquel il avait confié avec la garde de son étendard le commandement en chef de l'armée, bien que soutenu par les conseils de Djamasp, personnage d'une grande sainteté, pontife de la nouvelle religion, il n'avait pas l'avantage du nombre; les Seystanys, mal convertis, ne lui donnaient pas leur secours, et il n'était pas plus

certain de la bonne volonté de beaucoup de feudataires et des plus grands. Ce qui est positif, c'est que parmi les chefs qui l'accompagnèrent dans son expédition, on ne voit aucun des membres de ces puissantes maisons dont les pères avaient figuré auprès de Cyrus et de Cambyse. A dater du règne de Darius, ces vassaux se retirent graduellement de la cour pour vivre dans leurs domaines, et ne reparaissent plus que lors de la réaction féodale des Arsacides.

Les principaux personnages indiqués autour de Darius-Kishtasep sont d'abord Zéryr et Djamasp, que je viens de nommer tout à l'heure; puis Isfendyar-Mardanshah, encore très-jeune à l'époque du sac de Balkh, et qui, devenu le héros du règne, sera si célèbre par la suite et si bien connu des Grecs sous le nom de Mardonius. Il était fils de Darius. Après lui vient Nestour, fils de Zéryr, suivant Ferdousy. Ce nom n'est pas iranien; il est grec, et on y reconnaît une prononciation à peine altérée de Nestor. Le capitaine qui le portait doit avoir été un de ces nombreux condottieri hellènes répandus depuis tant d'années dans toutes les armées asiatiques. Auprès de Nestour ou Nestor figuraient ses trente-sept fils, parmi lesquels Ardeshyr ou Artaxerxès tenait le premier rang après Isfendyar-Mardanshah. On cite encore Shydasep et Khosrou, revêtus tous deux d'un titre royal, mais dont la généalogie n'est pas donnée, et Shyrou, et Kédamy, et Nywzar, enfin de braves cavaliers, d'après l'opinion de Ferdousy, mais non pas des hommes de grande race.

Les Touranys, de leur côté, combattaient sous un roi descendu d'Afrasyab, grand zélateur de la religion des aïeux, et qui se nommait Erdjasep. Il n'est nullement donné comme le souverain universel du Touran; c'est le chef d'une des nations de cette contrée, dont les possessions avoisinent les frontières iraniennes. Erdjasep a pour principaux conseillers deux hommes d'une énergie redoutable, Byderfesh et Namkhast. Kehrem et Endyrman,

guerriers intrépides, étaient ses frères. Gourgsar, grand pillard, grand brûleur de villes, le plus habile des Touranys à bien conduire une incursion, était frère de Byderfesh. Keshash, Houshdyn, Tebeh, n'étaient guère moins illustres parmi les champions scythes. En outre, Erdjasep avait de redoutables alliés parmi les autres princes du Touran.

Ce pays, tel qu'il est décrit à l'occasion de cette guerre, ne ressemble plus à ce qu'on l'a vu au temps de Férydoun et de Menoutjehr, et c'est un signe certain qu'il faut attacher de l'importance à la description trop sommaire malheureusement qui nous en est restée. Des contrées dont les populations changeaient si souvent, constamment rejetées qu'elles étaient vers l'ouest, devaient modifier sans cesse leur physionomie; en tenant compte de ce fait nécessaire, la Chronique persane nous engage à avoir bonne opinion de la vérité de ses tableaux.

On aperçoit qu'il existait trois États principaux : celui dont Erdjasep était le souverain, et qui avait pour capitale Rouyyin-dej; un second, situé plus au nord, et dont le centre était Khellekh; un troisième, qui avait pour cité maîtresse Ayas. Ces trois États étaient au delà du Djyhoun ou Iaxartes. Il semble qu'il faille les reconnaître dans le pays des Rhymni, dans celui de Kyreshata et dans celui des Aorses.

Les Rhymni étaient un peuple voisin du Rha ou Wolga. Ils s'étendaient jusqu'à l'Oural, dont les derniers embranchements méridionaux sont nommés par les géographes antiques tels que Ptolémée, les monts Rhymni. Ils comprenaient dans leur territoire un fleuve qui se jette dans la Caspienne et que le même auteur appelle Rhymnos. C'est le Djasoury actuel. Rouyyin-dej ou « la ville de Rouyyin » semble avoir été située entre les deux cours d'eau. C'était une capitale considérable, où il se faisait un grand commerce, et qui paraît avoir remplacé l'ancienne Bésila. On peut y voir l'entrepôt des marchandises qui

passaient de l'Asie orientale, de la Chine proprement dite et de l'Inde, dans les territoires du nord de l'Europe, pour descendre de là vers l'Euxin, et alimenter en partie la vie active des colonies grecques de la Propontide. Comme c'était le point le plus distant de la frontière iranienne, les Scythes vainqueurs y avaient transporté la famille de Darius, prisonnière après la surprise de Balkh.

Ayas ou la ville des Aorses s'élevait à l'embouchure du Iaxartes, sur la rive droite, confinant au pays de Rouyyin ou Rhymne; quant à Kyreshata, cette cité était placée à l'autre extrémité de la ligne frontière, à l'est, aux sources mêmes du Iaxartes, dans un district qui touchait à la fois aux tribus massagètes et aux Sakas non iraniens, habitant sur ses limites méridionales. Erdjasep et ses alliés constituaient donc l'agglomération entière des peuples scythes vivant entre l'Imaüs et l'embouchure du Iaxartes.

La guerre fut rude, et commença pour les Iraniens par une série de défaites. La plupart des chefs qui les commandaient furent tués. Cependant le pays des Aorses fut occupé, et Kyreshata ou Khellekh pris par les Iraniens.

Une seconde expédition, dirigée par Isfendyar-Mardanshah ou Mardonius, porta la soumission et la conversion chez les Scythes. Pourtant la résistance n'avait pas été moins vive que la première fois ni le succès moins disputé. Si Mardonius réussit à battre les Touranys et à leur imposer la paix, il ne parvint pas à prendre Rouyyin ni à délivrer la famille royale. Devenu suspect à Darius et calomnié par un de ses parents, appelé Kerzem, il fut dépouillé de son commandement et jeté en prison. A dater de ce moment, les Iraniens eurent le dessous, et d'une manière si désastreuse, que le roi, conseillé par Djamasp, se repentit de ce qu'il avait fait, tira Mardonius de prison, et lui rendit avec ses bonnes grâces la direction des affaires. Alors tout changea de face. Le chef habile partit avec un prêtre, nommé Peshouten, issu de Zoroastre, et qui lui fut adjoint non-seulement comme directeur ecclésiastique,

mais encore comme lieutenant. Se dirigeant vers Rouyyin à la tête de dix mille cavaliers d'élite, il atteignit cette ville, et la surprit. Il délivra la famille du roi, tua Erdjasep, mit à la place Kehrem, fils du roi scythe, et rentra triomphant sur les terres de l'empire, ayant réduit les Scythes à ne plus oser remuer.

En mettant bout à bout les deux récits d'Hérodote et de Ferdousy, on trouve un résultat historiquement raisonnable. Soit en Europe, soit en Asie, la frontière septentrionale de la monarchie avait pour menace perpétuelle les immenses masses de peuples scythes ou touranys. Jusqu'à ce moment, on ne voit encore apparaître parmi elles que des tribus arianes. Elles sont inquiétantes; elles reprennent quelquefois l'offensive d'une manière vive; cependant elles ne réussissent plus à reprendre la supériorité que les armes de Cyrus leur ont fait perdre pour jamais, et elles restent contenues dans leurs domaines.

J'ai réservé jusqu'ici, pour faire ressortir cette vérité, l'opinion de Ctésias sur les guerres scythiques de Darius. Bien que cet historien craigne évidemment de choquer les exagérations aimées des Grecs, la façon dont il est renseigné l'oblige à représenter les choses sous un jour assez vrai.

Comme Hérodote, il ne tient compte que de la partie de la lutte qui eut pour théâtre les rives du Danube; mais, comme Eschyle aussi, il établit que Darius n'était pas en personne présent aux premières hostilités, car il parle de deux campagnes et non pas d'une seule. Il fait commander l'armée par Ariaramnès, satrape de Cappadoce, et celui-ci arrive sur la frontière avec seulement trente bâtiments de cinquante rameurs chacun, ce qui ne permet pas de supposer un corps d'invasion bien considérable. Cependant le général perse bat les Scythes et fait prisonnier le frère de leur chef, Marsagetès. Voilà la première expédition. Mais c'était trop réagir contre le goût des Grecs que de présenter les choses si simplement. Ctésias admet donc

une seconde campagne, dirigée cette fois par Darius lui-même; et renchérissant sur Hérodote, il parle non pas d'une armée d'invasion de sept cent mille hommes, mais bien de huit cent mille. Darius passe le Bosphore, puis le Danube, sur des ponts. Les hostilités s'annoncent comme devant être terribles. Toutefois, de ce bruit il ne résulte rien : Darius ne reste que quinze jours au delà du fleuve; au bout de ce temps, le roi des Scythes ayant échangé avec lui des arcs, le fils d'Hystaspes remarque que ceux de son ennemi sont plus forts que les siens; la terreur le prend, il s'enfuit, et laisse derrière lui quatre-vingt mille hommes que le prince scythe fait égorger. Ici se place une légende honorable, au point de vue grec, pour les habitants de Chalcédoine : Ctésias assure que Darius, dans sa fuite, fit brûler leurs temples et leurs maisons, parce qu'ils avaient essayé de rompre le pont de bateaux qu'il avait sur le Bosphore. C'est une sorte de version altérée de la négociation des Scythes avec les Ioniens à propos du passage du Danube.

En réalité, les expéditions scythiques au temps de Darius se réduisent à des résistances sur la frontière, à des essais de compression et des reconnaissances poussées plus ou moins loin dans le but d'acquérir quelques notions sur la nature et les ressources des pays hostiles. On n'aperçoit clairement aucune action considérable, rien qui ait pu porter le Grand Roi à se substituer lui-même à ses généraux et à abandonner la direction plus importante de l'empire, rien qui ait menacé un instant ni l'existence ni l'équilibre de ce grand corps, et, en somme, le résultat consenti par les historiens grecs, malgré la malveillance évidente de leurs relations, fut d'établir la suprématie incontestée des Perses jusqu'au sommet de la Caspienne d'une part, et de l'autre jusqu'à l'Adriatique.

CHAPITRE VIII.

TROUBLES INTÉRIEURS DE L'EMPIRE, ET GUERRES CONTRE LES GRECS.

L'Iran se voyait désormais en butte à ces luttes et à ces difficultés sans cesse renaissantes qui sont les conditions de l'existence des grands États. J'ai déjà fait remarquer plus haut que, pour protéger les frontières, l'empire était constamment forcé de les étendre, de reculer leur circonférence, et par conséquent de multiplier ses efforts avec des forces sinon diminuées, du moins singulièrement occupées. D'autre part, les antipathies mutuelles des populations, les différences de leurs tendances et de leurs intérêts, s'augmentaient sous un régime commun; on n'y pouvait porter d'autre remède que des expédients; il fallait ôter à chacun une part d'indépendance, et, en froissant tout le monde, soumettre l'ensemble à une règle uniforme que personne n'aurait choisie.

Les peuples d'origine araméenne et les Juifs étaient les moins ménagés, parce qu'ils étaient les vaincus et les sujets par excellence; les colons grecs des villes asiatiques passaient pour des instruments utiles, mais dont on n'avait pas à tenir grand compte : anciennement soumis aux Lydiens, on les regardait comme des tributaires de naissance; d'ailleurs, ils étaient étrangers aux nations de l'empire : les Sémites les méprisaient; ils ne voyaient en eux que de grossiers barbares auxquels ils ne reconnaissaient pas de civilisation propre, puisque jusqu'alors tout ce que les Grecs avaient su en philosophie, en science, en art, ils étaient venus le chercher, l'imiter, le copier à Sardes; on les tenait pour des marchands avides, pour des pirates féroces, et, par-dessus tout, leur nombre relativement petit ne les rendait nullement redou-

tables. Ce qu'au delà du Bosphore de Thrace on avait pu apercevoir de ces nations colorées d'hellénisme, telles que les Macédoniens et les Pæoniens, domptés aussitôt qu'attaqués, n'avait pas augmenté l'estime. Quant aux habitants de l'Hellade proprement dite, et à plus forte raison de ceux de la Grande Grèce, on ne savait rien ou presque rien, et il est probable qu'on se les représentait comme des annexes des États ioniens de la côte de l'Asie Mineure. Et cependant ces gens-là étaient singulièrement remuants, actifs, ambitieux, sans scrupules, et on allait bientôt en acquérir l'expérience.

Enfin, les feudataires iraniens étaient peut-être les plus mécontents de tous; c'étaient, à coup sûr, parmi les habitants de l'empire ceux que le gouvernement de Suse avait le plus de raison de craindre. Il ne se les réconcilia jamais de bonne foi. Le régime centraliste qu'il avait fondé leur paraissait constituer une attaque permanente contre l'ancienne constitution, et, sans tenir compte de l'extension des États iraniens, l'état qui faisait une nécessité de ce nouveau système, la bassesse relative d'origine de la maison régnante, les droits qu'elle s'arrogeait, l'orgueil qu'en conséquence on lui reprochait, tout cela éloigna d'elle et lui aliéna jusqu'au jour de sa chute les grandes familles de la monarchie. Celles-ci ne servirent jamais les Achéménides qu'avec répugnance, leur firent toujours sentir du mauvais vouloir, profitèrent de toutes les occasions pour rendre difficile la tâche des satrapes, et ne manquèrent pas une occasion de revendiquer les prérogatives de la liberté iranienne.

Le terrain religieux fut surtout pour cette opposition un champ d'action favori, et lui donna longue vie et force. La constitution hiérarchique du clergé ne lui plut jamais : elle y voyait une négation des honneurs du chef de famille, et c'est sur ce point qu'elle s'obstina davantage.

La race des Çamides du Seystan paraît s'être placée à

la tête de cette résistance obstinée. On a vu que cette famille avait été contrainte par Darius de se convertir; mais aussitôt qu'elle se trouva un peu dégagée de la pression directe du Grand Roi, elle reprit les armes. Isfendyar-Mardanshah fut envoyé contre elle.

Soit qu'elle se fût concilié l'alliance de quelques autres feudataires, soit que ses forces propres lui aient suffi pour contre-balancer celles de l'empire, elle résista avec succès. Isfendyar-Mardonius et ses fils, Noush-Azer et Meher-Noush, furent tués, et dans l'impossibilité de soumettre absolument les Seystanys, il fallut en venir à un accommodement. Les Çamides, probablement affaiblis eux-mêmes par leurs victoires, admirent de nouveau le mazdéisme, mais avec la réserve qu'ils l'exerceraient comme ils l'entendraient. On ne leur donna pas la haute surveillance d'un satrape; ils restèrent en possession de leurs priviléges, et ne tinrent à l'empire que par l'hommage féodal; moyennant quoi ils déclarèrent qu'ils reconnaîtraient la suzeraineté de Darius, et, après lui, celle du fils d'Isfendyar, Xerxès-Bahman. La paix étant ainsi rétablie dans l'Iran, les princes seystanys, maîtres de leurs mouvements, reprirent contre les Scythes des hostilités dont leur situation sur la frontière leur faisait une habitude et une nécessité.

Cependant la satrapie d'Égypte voyait naître une autre affaire. Aryandès, ce même Aryandès qui plus tard fut puni de mort pour avoir tenté d'usurper un des droits souverains en faisant battre monnaie pour son compte, en était alors le chef. Il reçut les supplications de Phérétime, veuve de Baltus, roi des colons grecs de Cyrène, qui se disant persécutée par les gens de Barca, et d'ailleurs plongée dans des intrigues inextricables, venait réclamer l'appui des Perses. Elle fondait son droit à cette démarche sur ce que son fils Arcésilas avait jadis reconnu la suzeraineté de Cambyse et lui avait payé tribut. Naturellement, Aryandès devait protection à des sujets du

Grand Roi. De là une guerre contre les Barcéens. Un corps d'armée fut envoyé sous les ordres d'Amasis, Maraphien, et du Pasargade Badrès, pour avoir raison de ce peuple. La ville capitale fut prise par une perfidie, assure Hérodote, mais enfin elle fut prise, et Phérétime traita cruellement ses adversaires.

Les Perses reprirent le chemin de l'Égypte, harcelés par les Libyens, et après s'être avancés, dans une sorte de voyage, jusqu'au territoire des Évespérides. Cette expédition de découvertes fait ainsi pendant à celle que l'on a déjà vue porter ses observations sur les contrées au nord du Danube. Elle ramenait avec elle un certain nombre de Barcéens prisonniers, qui furent envoyés à Suse, et, de là, colonisés dans la Bactriane. Je ne sais pourquoi les historiens se sont plu à envisager ces transplantations comme une preuve frappante de la dureté du régime perse. La vérité est que l'envoi d'une population sur un point plus ou moins distant de sa demeure primitive était une habitude si générale et une mesure si simple dans ces temps reculés, que nul gouvernement ne mettait la moindre hésitation à l'opérer. La fondation des colonies grecques n'avait pas d'autre cause, ni d'autre manière de procéder. C'était ce que les nations italiotes désignaient sous le nom de Printemps sacré, et elles ne se faisaient aucun scrupule, non plus que les Hellènes, d'employer la force pour réduire leurs propres concitoyens à s'expatrier pour aller chercher fortune le plus loin possible. C'est par ce moyen que le monde et surtout le monde occidental s'est peuplé. Si donc il faut envisager avec compassion ces éponymes lancés de force à travers les plaines de la terre, ce qui peut être un sentiment juste dans une certaine mesure, mais non pas autant que nos habitudes sédentaires nous le font imaginer, il n'est pas équitable d'en faire un reproche aux Perses, puisqu'ils n'avaient pas inventé cette rigueur. Ils se bornaient sur ce point à imiter la politique de leur temps ; et encore faut-il ajouter que si les Grecs

transportaient souvent leurs propres concitoyens, il était encore beaucoup plus ordinaire à ces peuples de massacrer purement et simplement les habitants des cités conquises, ce que les Perses ne firent jamais.

Une partie des Pæoniens de la Thrace furent aussi colonisés en Asie. La Macédoine se soumit définitivement à Mégabyze. Les Scythes continuèrent à remuer sur le Danube et à tenter des incursions au delà du fleuve, mais sans résultats sensibles. Il était réservé à l'esprit des Grecs de faire sentir de plus grands effets.

Le gouvernement de Suse avait vu avec approbation s'établir dans les villes ioniennes une sorte de régime monarchique qui, mettant l'autorité aux mains d'un seul homme, rendait les rapports de ces villes avec les satrapes plus aisés que lorsque ces fonctionnaires étaient contraints de traiter avec des assemblées. D'ailleurs les Iraniens comprenaient peu le régime du gouvernement collectif absolu, et ils éprouvaient, comme Cyrus, un certain mépris pour le flux de paroles et la parcimonie d'actions raisonnables dont les Grecs s'accommodaient. Mais ce que les Perses n'avaient pas prévu, c'est que les chefs installés, protégés par eux, n'auraient rien de plus pressé que de mettre leurs villes en querelles, de se livrer à des manœuvres incessantes pour se ruiner de Grecs à Grecs, et enfin de travailler incessamment contre l'autorité du seul pouvoir qui les maintint, en partie pour s'acquérir de la popularité parmi leurs concitoyens, en partie pour satisfaire une inextinguible soif d'intrigue. Histiée, le tyran de Milet, considéré par Hérodote comme une sorte de favori de Darius, bien qu'il y ait fort à douter qu'un si mince personnage provincial pût être bien connu de l'héritier de Cyrus, commença le premier à ourdir ses trames. Il avait reçu de la libéralité du Grand Roi une localité sur le Strymon, appelée Myrcine. Les mesures qu'il y prit, la façon dont il chercha à s'y fortifier, parurent suspectes, et il reçut l'ordre de quitter à la fois et Myrcine et Milet, et de

se rendre à Suse pour y résider sous une surveillance directe. On ne le traita d'ailleurs pas trop mal. Entouré d'égards, il fut autorisé à remettre à son gendre, Aristagoras, l'administration des Milésiens.

Vers ce même temps, Darius, donnant plus d'importance à la satrapie ionienne, y mit son frère Artaphernes, et confia sous celui-ci le commandement de la côte à Otanès, fils de Sisamnès. A peine Artaphernes était-il en possession de son siége qu'il vit arriver à Sardes Hippias le Pisistratide, qui venait le supplier de le rétablir à Athènes. Il offrait, au cas où cette grâce lui serait accordée, de se reconnaître tributaire de l'Iran et de soumettre sa nation à la suprématie persane.

Les Athéniens furent bientôt informés de cette démarche de leur ancien tyran. Ils accoururent, et cherchèrent à expliquer leurs raisons; mais le satrape ne voulut rien entendre, les traita sévèrement, et ils partirent, s'attendant à tout.

D'autres Grecs, des Naxiens, assiégeaient aussi la porte d'Artaphernes, sous le patronage d'Aristagoras de Milet. Celui-ci fit comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de la conquête de Naxos, facile à opérer à l'aide du parti que les conjurés avaient conservé dans l'île, mais bien encore de celle de toutes les autres Cyclades et même de l'Eubée; ces points ne pouvaient manquer de se soumettre aussitôt qu'on serait venu à bout des Naxiens.

Artaphernes goûta cet avis, prit les ordres du Grand Roi, et une expédition, composée de Perses et de Grecs, partit de la côte ferme sous les ordres d'Aristagoras et de Mégabate. La tentative échoua, parce que Mégabate voulut punir militairement un certain Skylan, commandant d'un navire dorien de Myndus, qui avait manqué à la discipline. Aristagoras, dont cet homme était l'ami, se brouilla à ce sujet avec Mégabate. Hérodote prétend que l'officier perse avertit les Naxiens de la surprise dont on les menaçait. Ceci me semble peu probable. Quoi qu'il en soit, on

trouva la ville en état de défense. Le parti que les exilés s'étaient vantés d'avoir ne se montra pas; nous verrons se reproduire ailleurs ce genre d'accident. Bref, après quatre mois d'efforts inutiles, les troupes se rembarquèrent, et revinrent en Asie. Artaphernes avait été trompé par Aristagoras; celui-ci imagina qu'il n'avait rien de mieux à faire pour se garantir du châtiment qu'il sentait mériter que de faire insurger Milet et toute l'Ionie. A voir l'empressement que son beau-père Histiée mit à s'entendre avec lui du fond de son séjour lointain, on devine que ce n'était pour l'un ni pour l'autre une idée absolument nouvelle; seulement le moment leur sembla venu de la mettre à exécution.

Artaphernes avait réduit de son côté les îles de Lemnos et d'Imbros, habitées par des pirates pélasges. Otanès s'en empara, après une résistance assez vive, et y établit pour gouverneur Lykarète, Samien, frère de ce Mæandrius, successeur jadis de Polycrates, et que Syloson avait fait chasser par les Perses. Les deux îles pacifiées vécurent assez tranquilles pendant quelques années; mais plus tard Miltiade, l'Athénien, tyran de la Chersonèse, s'étant enfui de son domaine, parce qu'il intriguait contre les Perses et craignait d'avoir été découvert, y fit une descente, massacra ou expulsa les Pélasges, en se justifiant sur l'autorité d'un certain oracle, et repeupla le pays de colons athéniens. Mais cette affaire n'avait pas encore eu lieu, et il faut insister ici sur les menées d'Aristagoras.

Ce chef tomba d'accord avec ses amis que ce serait une base excellente à donner à la conspiration que d'abolir toutes les tyrannies. Il renonça à la sienne, et conservant d'ailleurs son pouvoir, il prétendit ne le plus tenir que de l'assentiment populaire. Cela fait, il dépêcha Iatragoras, Milésien, avec quelques vaisseaux pour s'emparer de la flotte revenue de Naxos, réunie encore à Myonte en attendant des ordres pour désarmer. La plupart des tyrans étaient à bord; ils furent saisis et déposés, à la grande joie

de leurs concitoyens, auxquels d'ailleurs on les livra. Mais il paraît que le seul Coès fut tué par les Mityléniens.

Cette démarche significative accomplie, Aristagoras sollicita l'appui des Lacédémoniens, qui refusèrent. Il s'adressa à Athènes, et comme cette ville se sentait menacée par la bienveillance d'Artaphernes pour Hippias, elle donna vingt vaisseaux aux rebelles, et les Érétriens y en ajoutèrent cinq. Quand ces auxiliaires arrivèrent, Artaphernes et Otanès étaient déjà sur pied et assiégeaient Milet.

Profitant de cette circonstance qui laissait Sardes à découvert, les Athéniens et les Érétriens, guidés par quelques hommes de l'Ionie, débarquèrent, et, suivant la vallée du Kaystre, se jetèrent inopinément sur Sardes. La population étonnée se renferma dans la citadelle. Un incendie, allumé, dit-on, par hasard, couvrit bientôt la ville de flammes et de fumée. Les agresseurs furent épouvantés par l'étendue du désastre. Accablés sous l'effort d'une population furieuse remise de son premier effroi, ils lâchèrent pied, et s'enfuirent pour regagner leurs vaisseaux. Mais atteints près d'Éphèse par les Perses, ils furent absolument défaits, et le général érétrien, Énalcidès, resta sur la place. Quant aux Athéniens, ceux qui s'échappèrent coururent se rembarquer et retournèrent en Attique, malgré les supplications d'Aristagoras. Ce fut le premier acte de la révolte ionienne. Dès ce moment commença le ravage des côtes depuis Byzance jusqu'à Chypre. Bon gré, mal gré, les peuples de cette région s'insurgèrent pour ne pas voir leurs cités détruites. Les villes grecques de l'Hellespont prirent ainsi parti pour Aristagoras; les Kauniens firent de même et les Cariens également, de sorte que le fléau gagna l'intérieur des terres. A Chypre, Amathonte resta fidèle; mais Salamis, dont le chef, Gorgos, aurait préféré se tenir tranquille, vit éclater une révolution au profit d'Onésile, frère du despote, qui, devenu despote à son tour, s'allia à Aristagoras et attaqua les autres parties de l'ile pour son intérêt propre.

Les Perses dirigèrent là leurs premiers efforts de réaction. Une flotte phénicienne, qu'ils avaient envoyée, eut d'autant moins à faire pour rétablir l'ordre que les insurgés se trahirent les uns les autres, et Chypre fut reprise. Les Grecs prétendent que les vaisseaux ioniens battirent les Phéniciens. Difficilement on pourrait l'admettre; car, dans ce cas, rien n'expliquerait que les vainqueurs eussent abandonné l'île aux vaincus, et que ceux-ci, privés de toute communication avec le continent d'Asie, eussent si brillamment étouffé la sédition.

De leur côté, les généraux perses de l'armée de terre enlevaient les unes après les autres toutes les villes ioniennes. Clazomènes fut prise par Artaphernes et Cymé par Otanès. Daurisès battit complétement les Cariens à deux reprises différentes; mais étant tombé dans une embuscade, il y périt, ce qui fit durer plus longtemps les opérations.

Quand les choses en furent à ce point, Aristagoras proposa à ses partisans de quitter Milet et d'aller ensemble fonder une colonie en Sardaigne, à moins qu'ils ne préférassent Myrcine, l'ancienne possession thrace de son beau-père, Histiée. Ce dernier parti fut adopté, mais à peine arrivé sur les lieux, Aristagoras fut tué à l'assaut d'une cité indigène qu'il voulait prendre. Les Milésiens abandonnés seraient rentrés dans le devoir, s'ils n'avaient eu confiance, ainsi que leurs alliés, dans la puissance de leurs vaisseaux.

Ils en étaient là quand Histiée lui-même parut devant leurs portes, demandant à être reçu dans la ville. Il avait profité de la surprise causée à Darius par l'incident de Sardes pour faire valoir son autorité morale sur ses compatriotes, assurer qu'il les ramènerait aisément, et que lui seul pouvait avoir cette influence. Darius, qui, aux premiers avis de ce qui s'était passé dans la capitale de la Lydie, avait demandé avec curiosité : « Qu'est-ce que c'est que les Athéniens? » voyant un homme qui se vantait

de le savoir, l'avait laissé partir, et Histiée, nageant en plein dans la trahison et s'y complaisant comme dans son élément naturel, venait offrir son aide à ses anciens sujets. On ne voulut pas de lui. Il insista, fut repoussé et même blessé à la cuisse.

Il alla alors à Chios et de là à Lesbos, où il trouva moyen de se procurer huit trirèmes. Avec cette force, il s'empara de la ville grecque de Byzance, qu'il pilla; puis il s'établit à l'entrée du Bosphore, mettant à rançon les navires ioniens qui passaient. Ce fut le dernier exploit du premier auteur de la révolte ionienne, et bientôt après il périt misérablement, comme on le verra tout à l'heure. La flotte des rebelles, composée, dit Hérodote, de trois cent cinquante-trois vaisseaux, rencontra les Phéniciens à l'embouchure du Méandre, et livra cette bataille si connue de l'antiquité sous le nom de bataille de Ladé. Elle fut complétement défaite et dispersée. A la vérité, les Samiens et d'autres encore avaient trahi leurs associés dès le début de l'action, et il n'y eut guère que les Chiotes qui firent leur devoir. Ce fut une déroute générale; ceux qui échappèrent se firent pirates.

Milet fut prise d'assaut, et ses défenseurs passés au fil de l'épée. Les femmes et les enfants furent colonisés à Ampé, à l'embouchure du Tigre. Je cite le renseignement d'Hérodote, qui ajoute que les Perses s'établirent dans la ville devenue déserte, et donnèrent le district de la Montagne aux Cariens de Pédasa. Mais c'est une erreur, et il est certain que Milet n'a jamais été une ville perse ni cessé d'être grecque, et comme on ne voit pas d'immigration hellénique sur ce point à aucune époque postérieure à celle dont il s'agit ici, et que pour qu'il eût pu y en avoir une, il faudrait trouver un moment où la population perse immigrée aurait été violemment expulsée, ce qui aurait fait quelque bruit dans l'histoire, je pense que le bon sens se refuse à admettre que tous les habitants mâles aient été massacrés et les femmes transportées. Il y eut simplement

la somme de violences inséparable d'une prise d'assaut, et quelques années écoulées, les choses se retrouvèrent dans leur état primitif. C'est ordinairement ainsi qu'il en arrive en pareilles circonstances, malgré la facilité avec laquelle les historiens anéantissent des multitudes d'hommes d'un seul trait de plume.

Les territoires révoltés, continentaux et insulaires, furent immédiatement repris par les Perses. Hérodote dit que les châtiments furent très-sévères; ils durent l'être selon toute vraisemblance, ayant été bien mérités. Le tyran de la Chersonèse, l'Athénien Miltiade, aussi remuant qu'Histiée, n'eut que le temps de s'enfuir; il se vit poursuivi de si près, qu'un de ses navires, sur lequel se trouvait son fils Métiochus, fut enlevé par les croiseurs phéniciens. Le sort de ce jeune homme ne fut pas à plaindre. On l'envoya à Suse; Darius le vit, ordonna de le bien traiter. On lui assigna un revenu assez considérable, et il épousa une femme du pays. Son père eût rencontré un accueil non moins indulgent, car lorsque Histiée, poursuivant ses déprédations et sur les Grecs et sur les laboureurs des campagnes, fut enfin saisi en flagrant délit de brigandage et mis en croix par les ordres d'Artaphernes, Darius, assure Hérodote, blâma cette cruauté, et fit ensevelir honorablement la tête du bandit, qu'on avait envoyée à Suse.

La pacification terminée, le satrape d'Ionie s'occupa de réorganiser le pays non pas en imposant un régime de compression, mais en s'efforçant au contraire le plus possible de donner satisfaction aux idées des vaincus et d'éloigner de leurs esprits toute raison valable de désaffection [1]. On établit un cadastre régulier, fondé sur l'arpentage des terres de rapport; l'impôt fut fixé d'après les données fournies par cet arpentage, de façon à ne pas dépasser sensiblement l'ancien produit [2]. Ainsi il n'y eut

[1] Hérodote, VI, 42.
[2] *Ibid.*, VI, 20.

pas augmentation dans les charges, et la perception étant régularisée, devint nécessairement plus douce et plus facile. C'est ce que pense Hérodote, qui reconnaît sincèrement le nouveau régime comme très-avantageux aux Ioniens.

Agissant avec beaucoup de sagesse et de mesure, le gouvernement du Grand Roi, sûr de sa force et ayant sujet de croire qu'il en avait désormais persuadé les populations ioniennes, s'efforçait de leur rendre leur situation acceptable, et par conséquent de les mettre dans la voie de devenir non des opprimés mécontents et à tout jamais séditieux, mais des sujets utiles et attachés à l'empire. Malheureusement pour lui, il avait affaire à une race sur laquelle la raison et les bienfaits n'ont jamais eu de prise.

Entre le mécontentement des Ioniens et celui des grands vassaux, il existait une différence immense. Les premiers, issus de quelques pirates domiciliés de gré ou de force, par ruse, par adresse ou par tolérance, sur une côte qui n'avait pas appartenu à leurs aïeux, formaient des sociétés sans principes, et n'avaient d'autre but que de subsister et de profiter le plus possible et par tous les moyens imaginables aux dépens de qui que ce fût. Ce qu'ils appelaient ou pouvaient appeler leur loi fondamentale se réduisait à l'usage d'un culte apporté de leur pays primitif. Les Ioniens, les Éoliens, les Doriens d'Asie conservaient les mêmes dieux que leurs compatriotes de la Grèce; ils se disaient attachés à leurs coreligionnaires, leurs anciens parents. Mais cela ne les empêchait en aucune façon, non plus que ceux-ci du reste, d'abjurer toute solidarité, et, si le moindre intérêt était en jeu, de se montrer ouvertement hostiles. Leurs lois politiques et administratives étaient celles que les circonstances leur avaient données. Ils les changeaient aisément; ils les gardaient par hasard. Aimaient-ils la liberté? Ils le disaient; mais la plus grande partie de leur existence s'écoula sous des tyrans qui ne

9.

devinrent jamais des chefs légitimés, parce que jamais aucune idée de stabilité ne s'établit dans leur pouvoir. Quant aux opposants, conspirateurs perpétuels, exilés pendant la moitié de leur vie, ne rêvant que d'exiler leurs rivaux à leur tour, ils ne désiraient même pas établir un régime qui pût durer davantage; et ces prétendus libérateurs n'eurent à choisir qu'entre la fragilité évidente d'un système de vengeances et l'établissement d'une nouvelle tyrannie; en général, ils cherchèrent à réunir ces deux avantages. Constamment en discorde dans l'intérieur de chaque cité, en discorde entre villes peuplées de la même race, en discorde plus acharnée encore entre Doriens, Ioniens et Éoliens, profitant de chaque occasion pour s'entre-détruire avec une férocité que rien n'arrêtait, ces Grecs étaient naturellement tombés sous le joug lydien : ils tombèrent sous le joug des Perses, passèrent sous celui des Séleucides, et moururent sous celui des Romains. Tel fut le sort de ces colons inconsistants, mobiles, sans la moindre idée morale, d'ailleurs spirituels, intelligents, grands artistes, grands industriels, bons marins, gens sans foi ni loi, de sac et de corde, qui ne pouvaient devenir que ce qu'ils ont été, parce que, en se donnant l'air d'aspirer à quelque chose de sublime, ils n'ont jamais connu que des passions très-basses.

Dans un contraste plus marqué encore avec ces populations sans dignité, les vassaux iraniens, leurs tenanciers, leurs gentilshommes, leurs sujets de même race, avaient contre les Achéménides des griefs respectables et très-définis. Les principes auxquels ils se référaient, les lois dont ils déploraient l'abrogation tacite ou déclarée, les usages qu'ils revendiquaient, n'étaient pas le produit d'une convention fortuite, c'était le chef-d'œuvre de l'esprit national élaboré par le temps. Comme pour la constitution anglaise, il ne s'agissait pas de savoir si les droits et les devoirs étaient inscrits quelque part. Tout le monde les connaissait, tout le monde s'y rattachait. En réagissant

contre les institutions inventées à Suse, on savait ce qu'on voulait leur substituer et à quoi on désirait revenir. La question n'est pas de savoir si les mécontents tenaient un compte suffisant des nécessités de l'époque, des convenances de tant de nations étrangères à leur sang, forcées de vivre dans l'enceinte commune; ils avaient tort peut-être, bien que les circonstances aient fini par leur donner raison en grande partie; ce qu'il faut remarquer surtout ici, c'est qu'ils n'étaient pas des séditieux ni des faiseurs d'utopies. Ils possédaient une théorie de gouvernement; ils avaient des libertés et prétendaient les garder, et voulurent toujours les reprendre. Un long passé leur affirmait que la pratique de leurs idées ayant eu lieu pendant des siècles, était réalisable, et tandis que le point de départ de toutes les doctrines iraniennes était de ne pas mentir, de ne pas voler, de travailler la terre, de respecter les femmes et de se respecter soi-même, celui des doctrines ioniennes était de prendre ce qu'on pouvait prendre, et de chercher uniquement le profit n'importe par quelle voie. Il est donc évident que les premiers étaient d'honnêtes gens qui pouvaient avoir tort, mais que les seconds étaient des aventuriers bien dignes du sort qui les a poursuivis.

L'attention de la cour de Suse paraît s'être portée assez peu sur ce qui se passait en Ionie, et on croirait volontiers que le Grand Roi ne supposa jamais qu'un danger sérieux pût venir de cette partie éloignée d'une satrapie fort distante elle-même de la capitale. On le peut induire de la facilité avec laquelle Histiée avait obtenu la permission de retourner dans son pays, aux convulsions duquel il avait tant de part. Mais Artaphernes, vivant sur les lieux, ayant l'expérience de l'esprit grec, jugeait mieux des choses, et lorsque Histiée, arrivé de Suse, s'était présenté devant lui, et qu'interrogé sur les causes de la sédition, il avait affecté de la surprise et une parfaite ignorance unies à un zèle extrême pour les intérêts persans, Artaphernes ne lui avait pas laissé le plaisir de croire faire une dupe, et lui

avait dit avec intention : « Je te renseignerai ! C'est toi qui « as cousu ce soulier, et c'est Aristagoras qui l'a chaussé[1]. »

J'ai montré tout à l'heure que les Perses avaient pris à tâche, après l'apaisement de la révolte, d'écarter ce qui pouvait induire les Ioniens à retomber dans leur faute, et qu'entre les principales mesures auxquelles ils eurent recours, l'établissement d'un cadastre mérite d'autant plus d'être remarqué que les Ioniens eux-mêmes s'en montrèrent satisfaits. Mais le gouvernement central voulut faire plus encore, et le premier personnage de l'empire, Isfendyar-Mardanshah ou Mardonius fut envoyé sur les lieux pour examiner ce qu'il conviendrait d'ajouter à l'ensemble des réformes.

L'examen des faits lui fit essayer d'une grande innovation. Il supprima les magistrats suprêmes dans toutes les villes helléniques, et remit le pouvoir aux mains du peuple. Probablement il prit au sérieux les plaintes des populations, et pensa qu'en les contentant sur ce point, le gouvernement réussirait à se les attacher. Il n'en fut rien, mais pour le moment, Mardonius crut à la bonté de sa décision. Ensuite, considérant qu'il fallait écarter de ces gens jusqu'à la tentation de mal faire, il jeta les yeux en dehors de l'Ionie, passa l'Hellespont, donna sur son chemin une leçon à Thasos, qui hésitait dans sa fidélité et qui se laissa prendre sans résistance, visita la Thrace, naguère réunie par Mégabyze et qui n'avait pas bougé pendant la révolte ionienne, traversa le Strymon, et parcourut la Macédoine en ne trouvant partout que soumission et respect. On suppose qu'il avait dès lors le projet de descendre dans l'Hellade et d'en faire la conquête. Il n'essaya cependant rien de semblable, et sa flotte ayant été maltraitée par une tempête dans les parages de l'Athos, il revint en Asie, sa tâche étant terminée, et le nouveau mode d'administration ionienne étant complété et l'obéissance des provinces de l'Europe affermie.

[1] HÉRODOTE, VI, 1.

Voulait-il réellement davantage? Les Grecs le disent, ce qui n'est pas une raison pour le croire. Ils ajoutent que la tempête près de l'Athos lui coûta trois cents vaisseaux et vingt mille hommes noyés et jetés à la côte. J'avoue que mon parti est pris de refuser ma confiance à tous ces chiffres, et je ne discuterai mon incrédulité systématique que dans des cas réellement importants. Hérodote veut encore qu'une tribu thrace appelée les Bryges ait surpris l'armée perse par une attaque de nuit, lui ait fait perdre beaucoup de monde, et ait forcé le général, blessé lui-même, à retourner honteusement auprès du Grand Roi, où il fut, toujours suivant lui, mal reçu, et écarté de tout commandement pour ne plus être employé que sous Xerxès. Ces allégations ressemblent tellement aux calomnies dont l'histoire grecque est tissue quand il s'agit d'adversaires, que je les mentionne sans m'y arrêter. Isfendyar-Mardanshah était l'homme le plus considérable de l'empire, et s'il ne reparaît pas dans la suite des affaires de la satrapie d'Ionie, c'est qu'il était employé plus utilement dans les provinces de l'est, où les événements captivaient davantage et à bon droit l'attention du monarque perse et de ses conseillers.

Une preuve manifeste d'ailleurs que Mardonius ne perdit ni trois cents vaisseaux ni vingt mille hommes et ne fut pas surpris, blessé par les Bryges, et condamné à une disgrâce ignominieuse, c'est que, peu de temps après son départ, les intrigues déjà ourdies par le Pisistratide Hippias auprès d'Artaphernes pour porter ce magistrat à le rétablir dans Athènes comme tributaire de la Perse, recommencèrent de plus belle et parurent réussir. Les Hellènes en montrèrent aussitôt une telle terreur, que bien évidemment ils ne pensaient pas avoir affaire à un ennemi affaibli ni humilié. A la demande officielle d'avoir à envoyer au Grand Roi la terre et l'eau, c'est-à-dire à faire acte de soumission complète, un grand nombre de leurs nations obéirent sans hésiter. Les Éginètes eux-mêmes, si éloignés pourtant des lieux d'où partait la menace,

témoignèrent par leur promptitude, aussi bien que les Thessaliens et les Thébains, que rien n'était venu diminuer l'idée entretenue par le monde d'alors de l'irrésistible puissance du grand empire asiatique.

Mais dans le mouvement qui portait ainsi la plupart des cités grecques à renoncer sans combat à leur indépendance, il y avait encore autre chose qu'un sentiment de faiblesse. On savait Athènes doublement compromise par la part que ses marins avaient prise à l'incendie de Sardes et par les menées d'Hippias. Tout ce qui était ennemi de la ville de Minerve, c'est-à-dire Égine et Thèbes principalement, devait par cela même goûter l'union avec l'Iran, car il ne faut pas oublier que la politique constante des États grecs fut de sacrifier ses plus clairs intérêts et même d'affronter les périls les plus manifestes toutes les fois qu'il y eut moyen de nuire à un autre État grec ou à des concitoyens d'une même ville appartenant au parti hostile. Cette règle n'a pas connu d'exception. C'est pourquoi, avec un entraînement égal à celui des Éginètes et des Thébains, bien que dans un sens tout opposé, les Athéniens, quand les hérauts perses vinrent leur signifier les ordres d'Artaphernes, précipitèrent ces personnages sacrés dans le Barathron, se rendant ainsi coupables du plus épouvantable forfait que la conscience politique d'alors, si large d'ailleurs, pût concevoir. L'égarement de la rage contre Hippias et ses partisans fut l'unique cause d'une telle monstruosité, et étouffa toute réflexion.

Les Spartiates eurent le même emportement que les Athéniens. Ils jetèrent les hérauts perses dans le trou où périssaient leurs criminels. C'est qu'ils étaient sous l'influence d'une passion de la même espèce que celle des gens de l'Attique. Leur ancien roi Démarate, exilé, excitait contre eux le gouverneur de l'Ionie, et s'était associé à Hippias. L'esprit de parti singeait le patriotisme. Il a assez bien réussi à tromper la postérité.

Soit que les Perses aient tout à fait donné créance aux

allégations d'Hippias et de Démarate, soit, ce que l'événement rend plus probable, qu'ils aient voulu seulement se servir de ces transfuges pour pacifier des territoires remuants, une armée et une flotte, placées sous le commandement de Datis et d'Artaphernes, fils du satrape d'Ionie du même nom, se mirent en mouvement. Thasos, qui, toujours effrayée, s'agitait toujours, reçut l'ordre de discontinuer ses armements et les travaux de fortification qu'on y faisait à la sourdine, et obéit. Cette île livra ses navires. Naxos, qui avait naguère si bien résisté à Aristagoras et à Mégabate, amenés par des exilés de l'île, n'ayant plus cette fois d'intérêt de parti, plia comme Thasos. En passant à Délos, les généraux perses témoignèrent de leur respect pour le dieu, en ne laissant débarquer aucun de leurs hommes, et firent offrir sur l'autel un sacrifice solennel. En Eubée, Carysto fut prise. Érétrie, dont les volontaires avaient eu part à l'incendie de Sardes, fit mine de se défendre, appuyée sur quatre mille colons athéniens de Chalcis. Mais ceux-ci, charitablement avertis par quelques citoyens de la ville, n'eurent juste que le temps de s'enfuir; car la cité fut livrée aux Perses par une partie des habitants, les temples furent brûlés, et la population opposante embarquée comme prisonnière de guerre. Je dis la population opposante, car celle qui, sous les ordres de Philagros et d'Euphorbe, avait passé aux Perses, hérita de ses concitoyens, et devint très-dévouée à la domination du Grand Roi. D'Érétrie, la flotte se dirigea sur la baie de Marathon, où Hippias assurait que le débarquement serait facile. Sa raison pour en juger ainsi était que quarante-sept ans auparavant il avait pris cette route avec son père Pisistrate, et il comptait sur un succès pareil à celui qu'il avait eu déjà, parce que, comme alors, ses partisans lui promettaient, disait-il, d'agir à Athènes et de déterminer une révolution semblable à celle d'Érétrie.

Athènes fut épouvantée. En toute hâte un messager alla requérir les Lacédémoniens d'accourir à l'aide; mais

c'était le neuvième jour de la lune, et les éphores décidèrent que, malgré leur bon vouloir, il était contraire à tous leurs usages de marcher avant l'époque de la pleine lune. Il ne fallait donc compter sur aucun secours de ce côté. On fut un peu dédommagé par l'arrivée de mille Platéens qui, moins zélés contre les Perses que contre les Thébains, entre les mains desquels leur ville craignait de tomber si les Perses venaient à dominer sur l'Hellade, prirent brusquement parti pour les adversaires de la ville d'Amphion. Ce renfort porta les forces disponibles des Athéniens à dix mille hommes à peu près, dit Hérodote. On y voyait figurer les quatre mille colons chalcidiens échappés au désastre d'Érétrie, ce qui réduisait à cinq ou six mille hommes le contingent effectif de l'Attique. C'était peu; mais la population de cette contrée ne devait guère dépasser, à cette époque, un chiffre de dix-huit à vingt mille citoyens; il faut en déduire les vieillards et les enfants, et faire abstraction aussi des partisans d'Hippias. Ainsi, pour cette fois, il est possible que le calcul d'Hérodote soit juste ou à peu près.

La force de l'armement perse est plus difficile à apprécier. L'antiquité grecque elle-même avoue son ignorance, car elle hésite entre six cent mille hommes, cinq cent mille, trois cent mille et cent dix mille; le nombre des vaisseaux de guerre n'aurait pas été moindre de six cents, auxquels il faudrait encore ajouter les transports. Ici se présente une réflexion qui infirme tous ces calculs. Les forces navales placées sous les ordres de Datis et d'Artaphernes avaient été fournies par les cités helléniques de la côte d'Asie; aucun bâtiment phénicien ne figurait dans l'armement. Or, à la bataille de Ladé, ces cités, épuisant toutes leurs ressources et inspirées par des passions qui les portaient aux plus grands sacrifices, n'avaient réussi à mettre ensemble que trois cent cinquante-trois vaisseaux. Depuis la défaite, cette marine était comme anéantie : d'abord un certain nombre de trirèmes s'étaient perdues dans le combat;

puis, d'autres avaient été certainement déclarées de bonne prise par les Phéniciens; enfin les fuyards, devenus pirates, avaient emmené le reste. Comment admettre que les villes ioniennes, si complétement écrasées, eussent pu faire pour les Perses ce que, dans toute leur vigueur, elles n'avaient pas réussi à faire pour elles-mêmes? On ne saurait donc accepter les six cents galères et leur suite de transports, et il serait même inconsistant d'en supposer la moitié, en y joignant les vaisseaux enlevés aux Thasiens.

Examinons maintenant les forces de terre en prenant pour point de départ le chiffre le plus petit attribué à leur effectif, c'est-à-dire cent dix mille hommes. Il faudrait qu'il y eût eu trois cents navires, cinquante de plus qu'à la bataille de Ladé, et que chaque navire eût eu à son bord, outre son équipage et ses approvisionnements, trois cent soixante-six hommes. Quelque idée que l'on se fasse des moyens de la marine de cette époque, trois cent soixante-six hommes ne pouvaient être logés sur une trirème dans des conditions pareilles et pour une longue traversée. J'en admettrais avec beaucoup de peine le tiers, et je me trouverais ainsi amené à conclure que le maximum des forces perses à Marathon ne pouvait pas dépasser trente-cinq à trente-six mille hommes, d'autant moins que, suivant Hérodote, il faudrait encore loger sur les trirèmes un riche et fastueux matériel de campement. Les chevaux de la cavalerie étaient sur les transports.

Qu'on se représente maintenant le lieu de la scène. C'est une baie allongée dans la direction du sud, couverte au nord par un cap avancé. En face s'étend une plaine de neuf kilomètres de longueur sur deux de large au moins. Des marécages occupent les deux côtés; ceux du nord surtout sont profonds. Ils commencent à peu de distance de la plage, d'ailleurs sablonneuse et ferme. La campagne est dominée à l'ouest par un amphithéâtre de collines rocheuses. Ce fut là que les Athéniens, commandés par dix chefs, prirent d'abord position.

Miltiade, l'ancien tyran de la Chersonèse, celui qui s'était échappé avec tant de peine des mains des Perses, commandait l'armée. Quand l'ennemi, débarqué depuis quelques jours, lança ses têtes de colonnes en avant du terrain marécageux, Miltiade entraîna ses troupes, uniquement composées d'hoplites ou fantassins lourdement armés, et les précipita au pas de charge sur l'ennemi. Cet élan offensif d'une troupe pesante redoublé par la déclivité du terrain, et qui rendit son choc extrêmement rude, tomba sur une infanterie asiatique armée à la légère et engagée sur un terrain peu solide ou à tout le moins peu large entre les deux marais. A la vérité, les deux tribus Léontide et Antiochide furent rompues et mises en déroute par un corps d'Iraniens du Seystan; cependant les Perses reculèrent vers la plage. Hérodote prétend que dans le tumulte sept vaisseaux furent incendiés; mais il avoue que, du moment où les ennemis se retrouvèrent sur un terrain convenable, ils reprirent l'avantage, et les Athéniens furent repoussés. Toutefois ceux-ci emportèrent du butin, probablement quelques tentes et des bagages déjà acheminés avec l'avant-garde. Quoi qu'il en soit, il est certain, il est avoué qu'ils reculèrent et que les Perses restèrent maîtres de se décider sur ce qu'ils avaient à faire. Ainsi envisagée avec Hérodote, qu'est-ce que la bataille de Marathon? Une échauffourée et rien de plus, et tout ce qu'on peut affirmer de mieux en faveur des Grecs, c'est qu'il n'y eut ni vaincus ni vainqueurs.

Datis donna l'ordre immédiat du rembarquement, qui s'opéra sans opposition aucune de la part des Athéniens. Le général perse n'était venu sur cette côte que d'après les conseils d'Hippias. Après ce qui venait de se passer, et en face d'un corps de onze mille hommes, il jugea non pas que le passage était impossible, mais qu'il faudrait le forcer à travers un territoire montagneux; il ne pouvait savoir si d'autres ennemis ne se trouvaient pas en mouvement entre Marathon et Athènes. En consé-

quence, il trouva plus simple de se rembarquer et d'aller essayer à Phalère si les amis d'Hippias tenaient les promesses de leur chef. Il avait repris en passant les captifs d'Érétrie.

La flotte perse se mit donc en mouvement le jour même de la bataille. Ceci prouve clairement que peu de monde avait été débarqué, puisqu'il fallut si peu de temps pour monter à bord et faire voile vers Sunium. Un embarquement n'est pas une opération aussi simple et rapide que les faiseurs de livres paraissent l'imaginer. On ne put guère arriver devant Phalère, dans les circonstances les meilleures, que le lendemain assez tard. Là, les Asiatiques trouvèrent la côte en état de défense. En effet, Miltiade, de son côté, s'était hâté de regagner Athènes. Les partisans d'Hippias ne donnèrent pas signe de vie. On prétendit qu'un bouclier élevé en l'air sur un des points culminants de l'Attique avait fait des signaux aux Perses, et l'on accusait, à tort ou à raison, les Alcméonides de cette perfidie. Quoi qu'il en soit, Hippias n'avait pas tenu ses engagements; Athènes ne lui ouvrait pas ses portes; l'armée ne retrouvait pas les mêmes facilités qu'à Érétrie, et c'était à peu près ce qui s'était passé jadis à Naxos. Datis jugea sa mission terminée, et sans faire la moindre tentative pour éprouver la solidité des murs d'Athènes, il gagna la haute mer et retourna en Ionie.

On s'est étonné de cette indifférence, et, avec les historiens grecs, on l'a attribuée moitié à la peur, moitié à l'inintelligence des Barbares. Il en faut juger autrement. Jusqu'ici nous n'avons pas vu une seule fois les Perses se montrer sur des territoires grecs autrement qu'amenés par des Grecs. A Samos, à Naxos, à Érétrie, partout on les intéresse à des restaurations. C'était la même œuvre qu'ils voulaient exécuter à Athènes et à Sparte. Les intéressés leur affirmaient à la fois et que rien n'était plus facile, et que les pays attaqués se livreraient avec bonheur, et enfin que l'empire allait trouver des sujets dévoués là où il

n'avait existé jusqu'alors que des malintentionnés. Quand un réfugié avait harcelé pendant des semaines, des mois, des années, un gouverneur perse de pareilles allégations, pourvu qu'il eût de quoi faire des cadeaux à l'entourage de son protecteur, pourvu que ce protecteur eût lui-même une velléité de chercher une aventure, le transfuge finissait par réussir à mettre en mouvement la puissance perse. Mais, à moins de certaines circonstances qui ne s'étaient encore jamais offertes, l'intérêt porté par le satrape à la cause qu'on lui faisait soutenir n'était jamais bien puissant, et du moment où le général chargé de l'entreprise voyait, à Phalère comme à Naxos, les choses moins aisées que le transfuge grec ne l'avait annoncé, il s'en retournait et rendait compte à un supérieur refroidi. Les Athéniens ont montré leur participation, plus passionnée qu'effective, à la révolte ionienne comme très-irritante pour la cour de Suse; il ne saurait en avoir été ainsi. Les grands gouvernements sont naturellement portés à traiter leurs intérêts d'une manière mathématique. Les injures qui ne s'adressent pas à la personnalité même des maitres de l'État y sont peu senties, et quelques semaines les recouvrent d'une couche épaisse d'indifférence. La preuve que l'incendie de Sardes avait été promptement oublié et que la bataille de Marathon, telle que se la figuraient les Athéniens, n'avait pas même été aperçue, c'est que Datis et Artaphernes, dans leur voyage de retour, ayant été avertis qu'une statue dorée d'Apollon avait été emportée comme butin par l'équipage d'un navire, allèrent en personne la remettre à Délos, en priant de la rendre au temple d'où elle avait été enlevée, sur la côte orientale de la Béotie. Quant aux prisonniers érétriens, on les traita avec beaucoup de douceur[1]. Ils furent établis à Arderikka, dans la Susiane; Hérodote eut le plaisir de converser avec leurs descendants. Strabon prétend qu'ils furent mis dans la Gordyène; peut-être les deux opinions sont-elles conciliables,

[1] HÉRODOTE, VI, 119.

si l'on accepte que des Érétriens d'Arderikka soient allés, à une époque quelconque, chercher sur ce point une nouvelle demeure.

La fin du règne de Darius paraît avoir suivi de près les événements qui viennent d'être rapportés. Du moins les Grecs se trouvèrent bientôt en présence des mandataires d'un nouveau souverain, et les annales persanes ne racontent rien de plus sur le règne d'un prince qui, suivant le calcul des chronologistes européens, aurait duré trente-six ans. Les Orientaux, considérant Kishtasep comme représentant la lignée seigneuriale dont le Pasargade Darius était issu, et mettant sous son nom beaucoup d'incidents que nous attribuons à Xerxès, étendent extraordinairement, de même que Ctésias, la durée du gouvernement de ce monarque, et la portent à cent vingt ans. Il n'est pas douteux que l'opinion grecque est plus probable. Elle n'est cependant pas plus certaine, puisqu'elle repose sur l'acceptation de dates antérieures qui auraient besoin elles-mêmes d'être prouvées.

Darius fit de grandes choses. Il institua une organisation puissante; l'Occident n'avait jamais rien vu de semblable. Il faut arriver à l'époque du principat romain pour retrouver des traits pareils quant à la concentration des forces, quant à la nature des moyens employés pour y parvenir. Mais ce que le principat romain est loin de posséder à un degré aussi éminent, c'est la richesse accumulée et la production extraordinaire des provinces perses à l'époque de Darius. Ce qu'il n'eut qu'au siècle d'Auguste, c'est un développement intellectuel d'une valeur analogue à celle qui détermina la formation du mazdéisme et anima la philosophie et les arts de l'antiquité; tout ce qu'apprirent les Grecs, tout ce que Platon enseigna de sérieux, tout ce que les écoles archaïques produisirent de chefs-d'œuvre eut, à l'époque de Darius, son foyer et son prototype dans l'Asie occidentale. Mais ce que les Romains ne connurent et ne pratiquèrent jamais, pas même sous le règne

tant célébré des Antonins, ce fut cette douceur systématique appliquée à l'administration des peuples, devenue de règle depuis Cyrus, et à laquelle Darius se montra si régulièrement fidèle. Non-seulement les sujets furent traités avec des soins particuliers, mais les rebelles trouvèrent une indulgence aussi étendue que les circonstances le permirent. Les témoignages que j'en ai donnés ne sont pas suspects; ils proviennent des Grecs eux-mêmes. Si ces garants haineux ne l'affirmaient pas, peut-être aurait-on quelque peine à se persuader que Darius, ce promoteur d'une foi nouvelle, ce convertisseur armé des feudataires iraniens, ait pu garder la tête assez froide au milieu des emportements de son zèle pour ménager les sanctuaires étrangers avec la délicatesse soutenue qu'il imposa à ses généraux. Le régime perse sous Darius, comme il l'avait été sous Cyrus, fut le plus éclairé et le plus sage que l'antiquité ait connu.

Il est singulier et digne de remarque que cette disposition de la politique perse et la façon complète dont le chef de cette politique s'en pénétra donne le ton à la souvenance toute légendaire d'ailleurs conservée par les historiens persans des rapports de Kishtasep-Darius avec l'Occident européen. Ici il ne s'agit que de faits très-voilés, très-effacés, très-frustes : mais l'impression qui en résulta sur l'esprit iranien a survécu; elle est encore on ne peut plus vive, et j'ai plaisir à la reproduire comme une marque singulière de la manière dont l'esprit des peuples peut être affecté par une phase de l'histoire.

Kishtasep, représenté comme une sorte de chevalier errant, s'éloigne de l'Iran pour aller chercher des aventures; il se dirige vers la mer d'Ionie et arrive sur la plage. Là il rencontre un vieillard illustre qui à une grande vaillance guerrière unit un esprit profond et sagace. Ce philosophe est habile à pénétrer les secrets de l'avenir, et il sait beaucoup de choses que le commun des hommes ignore. Il se nomme Hyshwy; je n'hésite pas à y recon-

naître Hégésistrate, le devin attitré que Mardonius avait dans son armée [1].

Kishtasep, en apercevant ce sage vénérable, le salua et lui parla ainsi, au dire de Ferdousy : « Que la sagesse » accompagne la pureté de ton âme ! Je suis un prince fou » de la gloire, et je suis venu de l'Iran; réfléchi, ferme de » cœur, je veux occuper la mémoire des hommes. Je vais » traverser cette mer sur un navire; fais donc une prière » propitiatoire qui protége ma tête, toi qui connais les » sorts ! »

Hyshwy ou Hégésistrate répondit : « Pas de cuirasse ! » pas de casque ! pas de pillage ! Accueille mon conseil » dans ton oreille : Ne passe pas la mer, et dis-moi quelque » chose qui me montre que tu veux bien agir. A quoi » reconnaîtrai-je en toi les intentions et la nature d'un » chef?

» — Puisque rien n'est caché pour toi, repartit Kishta- » sep, je ne te refuserai rien, ni ma couronne, ni mon » cheval, ni mon argent, ni mon épée. »

Hishwy-Hégésistrate se donna alors tout entier au héros, et ils partirent ensemble. Ils entrèrent dans un canton de la terre ferme qui avait environ trois farsakhs de longueur et contenait beaucoup de cités. C'était la résidence du souverain de l'Occident. Là vivait un brave guerrier nommé Nestar; Kishtasep chercha à s'en faire un ami, et n'y réussit point. Il faut se rappeler que le père de Pisistrate et l'auteur de la lignée était Nestor. Ici ce nom fait allusion à l'intimité d'Hippias avec les Perses et au peu de résultats qu'ils en tirèrent.

Kishtasep crut ensuite pouvoir trouver des alliés dans Sarban et dans Bourab. Le premier était chamelier du roi d'Occident. Le second était forgeron. Dans l'un on retrouve les Syropæoniens, colonisés sur la terre d'Asie au retour de l'expédition du Danube, et dont les chefs avaient frappé l'imagination de Darius en lui faisant voir

[1] Hérodote, IX, 37.

leur sœur, un vase d'eau sur la tête, tournant son fuseau et conduisant un cheval à l'abreuvoir, la bride passée au bras. Dans l'autre, on a les Perrhæbes thessaliens, si prompts à se soumettre aux Perses.

Kishtasep fit ensuite la connaissance d'un chef de village qui l'accueillit amicalement, et se vanta d'être lui-même de la race de Férydoun. Je serais porté à retrouver dans cette figure le roi macédonien Amyntas, dévoué aux Perses, dont le peuple était étranger à la race hellénique, et qui se prétendait Héraclide. Un prince aspirant à une origine héroïque étrangère au pays où il régnait, a dû rappeler à l'esprit des Perses le plus grand des hommes, le libérateur, le bienfaiteur de leur nation, celui qui avait lui aussi écrasé des dragons.

Ainsi appuyé sur les Syropæoniens, représentés par Sarban; sur les Perrhæbes de Thessalie, figurés par Bourab, et sur les Macédoniens, Kishtasep épousa la fille aînée du souverain d'Occident, Kétayoun, c'est-à-dire qu'il fit l'acquisition de quelques-unes des Cyclades représentées par Kythnos, et en effet cette île fournit son contingent aux flottes perses [1]. Kishtasep se trouva établi à la fois et sur le continent et dans les îles de l'Hellade, et en état d'y faire la loi. Hyshwy-Hégésistrate applaudit à ses succès, et lui prédit pour toutes ses entreprises une heureuse issue.

Il y avait un Grec appelé Myryn qui voulait épouser la seconde fille du roi d'Occident. Il lui fut imposé comme épreuve de tuer un loup monstrueux retiré dans la forêt de Fasekoun. Myryn, conseillé par Hyshwy, recourut à Kishtasep, qui tua lui-même le monstre, et Myryn épousa la fille du roi.

C'est ici l'expédition dans la Phocide; mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, ce qui est attribué par Ferdousy à Kishtasep-Darius l'est par Hérodote à Xerxès, et cependant nous avons la preuve que l'opinion des annalistes

[1] HÉRODOTE, VII, 90.

persans est bien ancienne, puisque nous la trouvons dans Ctésias. Quoi qu'il en soit, et puisque le moment n'est pas encore arrivé de discuter ce point, bornons-nous à remarquer que les Perses envahirent la Phocide, sous la conduite des Thessaliens, en suivant la vallée du Céphise, et qu'à Abas ils prirent et pillèrent un magnifique temple d'Apollon. Ici on retrouve l'idée première de la légende dans le dieu tueur de loups de la Phocide.

L'aventure de Myryn terminée, Kishtasep fut encore sollicité par un prétendant à la main de la troisième fille du roi. Il se nommait Ahrena, et il lui était imposé de combattre un dragon habitant dans la montagne de Sekyla. Nous trouvons ici Hiéron et la Sicile, et en effet Gélon, roi de Syracuse, et son frère Hiéron gardèrent pendant les guerres médiques une attitude très-amicale pour les Perses.

Le trait dominant est le souvenir de la demande constante d'intervention, de secours et de protection, adressée au Grand Roi par les dynastes et les États grecs dans leurs démêlés intérieurs. Voici maintenant une allusion à la guerre qu'ils se faisaient de cité à cité, et où l'appui de la puissance perse n'était pas moins sollicité.

Élyas régnait dans le pays des Khozers. Il était fils du sage Mehras. Le roi d'Occident voulut l'attaquer, et ses deux gendres, Myryn et Ahrena, l'avertirent de son imprudence. Mais Kishtasep le rassura et se fit fort de lui donner la victoire. Il n'y manqua pas; il battit Élyas, le fit prisonnier, et le força à reconnaître l'autorité du roi d'Occident.

Nous avons ici trois noms pour nous guider : Élyas, Mehras et le nom du peuple Khozer. Il s'agit des Éléens qui arrivèrent trop tard à Platée, mais qui cependant avaient pris ouvertement parti contre les Perses et leurs alliés hellènes. Ferdousy vante la sagesse du père d'Élyas et en fait un homme expérimenté. Les Éléens avaient en effet parmi eux un grand nombre de devins et de prophètes célèbres dans toute la Grèce.

Le roi d'Occident se voyant, grâce à l'appui de Kishtasep, maître des contrées qui l'avoisinaient, porta alors ses vues plus haut, et prétendit se rendre l'Iran tributaire. Il envoya au roi Lohrasp un ambassadeur appelé Kalous, homme éloquent et rusé. Il est certain que les Athéniens eurent à Suse un envoyé nommé Kallias[1]. Kishtasep approuva la démarche de son beau-père; mais quand l'armée perse, accourue pour châtier la présomption de celui-ci, vit se présenter devant elle Kishtasep lui-même, tous les cavaliers mirent pied à terre et saluèrent leur roi. Le beau-père averti fut comblé de joie en apprenant cette nouvelle; il embrassa son gendre, et celui-ci, après avoir assisté à des fêtes auxquelles prirent part Iraniens et Grecs, retourna dans son empire, emmenant avec lui Kétayoun, qui devint mère d'Isfendyar-Mardanshah ou Mardonius.

Je le répète : les traits principaux des relations entretenues entre la Perse et la Grèce sont bien conservés dans ce récit romanesque : intervention des Iraniens sur la demande des Hellènes; protection donnée; rapports constants; pas de sujétion, et, ce que nous verrons se développer désormais, goût marqué chez les Perses pour les devins, les médecins, les conseillers de tout genre qui leur sont abondamment fournis par l'Hellade.

Avant de terminer ce qu'il y a à dire pour compléter le règne de Darius, il faut revenir sur un point déjà touché, l'intérêt que les Perses attachaient à l'extension des connaissances géographiques, et qui paraît s'être soutenu pendant toute la durée de la dynastie achéménide. Cependant ce fut surtout sous Darius que se manifesta cette préoccupation. J'ai montré que les expéditions iraniennes dans l'est avaient fait connaître les pays de la Caspienne assez éloignés, et que l'entreprise contre les Scythes du Danube avait fourni aux auxiliaires ioniens leurs renseignements sur les contrées situées au nord de l'Euxin. En outre, à la suite d'un accident arrivé à Darius,

[1] HÉRODOTE, VII, 151.

un empirique, originaire de Crotone, amené par hasard à Suse avec les esclaves de Polycrates de Samos, ayant guéri le roi, puis sa femme Atossa, qui souffrait d'une tumeur au sein, inspira à celle-ci un vif désir d'avoir des détails sur les parages lointains d'où son médecin était originaire. Quinze Perses, hommes graves et considérables, furent chargés par Darius d'aller visiter les côtes maritimes de l'Hellade et de l'Italie méridionale. Démokédès, l'aventurier crotoniate, qui ne cherchait qu'un moyen de s'enfuir, s'engagea à les conduire partout. Il leur fit visiter les côtes de la Grèce; mais quand ils furent arrivés avec lui à Tarente, il les dénonça comme espions, les fit arrêter, et se sauva dans sa ville natale. Les Perses, ayant réussi à se dégager des mains qui les retenaient, poursuivirent le fugitif. A Crotone, on refusa de le leur livrer, et on les dépouilla. Ils s'embarquèrent de nouveau, et le mauvais temps les poussa sur la côte iapyge, où on les mit en prison; mais un Tarentin, nommé Gillus, chassé de son pays pour des causes politiques, trouva là une occasion de faire ses affaires; il les délivra, les ramena sur le territoire perse, et demanda pour récompense qu'on le rétablit dans ce qu'il avait perdu. Le gouvernement perse ordonna aux Cnidiens, alliés des Tarentins, d'intervenir en sa faveur; ils ne réussirent pas, et cette question, qui ne pouvait intéresser beaucoup la politique iranienne, en resta là. Ainsi le point le plus éloigné du côté de l'Europe occidentale qu'aient examiné les Perses fut la Iapygie.

Ils explorèrent les régions de l'Afrique intérieure comme ils avaient fait celles de la Scythie, à l'occasion de leur entreprise contre les Barcéens. Cela ne leur suffit pas. L'ancienne expédition du pharaon Néchos était restée dans le souvenir des peuples, et l'on ne doutait pas qu'il ne fût possible de faire le tour du continent. Seulement, comme les dangers et les fatigues effrayaient et que le temps à employer à une pareille œuvre semblait devoir être fort long, on ne trouvait pas de volontaires disposés

à tenter l'aventure. Il fallut attendre jusqu'au règne de Xerxès, où une occasion se présenta. Un homme de grande naissance, Sataspès, fils de Téaspis, de la race des Achéménides, insulta une fille noble, fille de Zopyre, fils de Mégabyze, de cette famille dont le héros s'était mutilé pour faire rentrer Babylone sous l'obéissance du roi. Celui-ci indigné ordonna la mort du coupable. Mais la reine mère, qui était sœur de Darius, demanda et obtint que la sentence fût commuée en une condamnation à faire le tour de l'Afrique en partant d'un des ports de la Méditerranée et en revenant aborder au fond de la mer Rouge.

Sataspès accepta, trop heureux de conserver la vie à de pareilles conditions. Il traversa le détroit de Calpé, du moins on le crut; mais, soit que les tempêtes qu'il rencontra l'aient ensuite effrayé, soit que l'ennui d'une existence fort rude et de la contemplation trop prolongée de l'inconnu eût décidément brisé son courage, on le vit reparaître au point d'où il était parti, aimant mieux s'exposer à toutes les conséquences de sa renonciation que de conserver la vie au prix où elle lui était vendue. Ce retour exaspéra le roi et ceux qui s'attendaient à apprendre de lui des choses importantes sur la configuration du globe; il faut le croire du moins, car on le mit à mort sans compassion.

Je passe maintenant au règne de Xerxès.

CHAPITRE IX.

XERXÈS.

Ici apparaissent pour la première fois et d'une manière très-claire, dans l'empire perse, les suites des inconvénients inhérents à la constitution des grands États. Nageant dans une atmosphère de poudre d'or, étincelants de richesses, formidables et imposants par leur masse, ils doivent finir

par s'effondrer dans la boue, et les premiers symptômes de ce terrible affaissement ne tardent jamais à se montrer en eux, bien qu'un laps de temps plus ou moins considérable puisse s'écouler jusqu'à ce que la ruine entière s'opère. Un immense État devient de bonne heure une sorte de corps inorganique dans lequel le rôle de l'intelligence est de plus en plus petit. Les hommes n'y sont plus comptés pour leur valeur intrinsèque, mais pour leur nombre; les gouvernants pour leur mérite, mais pour leur puissance; les faits pour les résultats naturels qu'ils doivent avoir, mais pour l'apparence d'opportunité dont ils sont revêtus; et en général un besoin impérieux de faire vite rend témoignage du désir de repos qui domine une masse où l'engourdissement se glisse, et qui, ne se mouvant qu'avec peine, n'a d'autre mobile que le commandement violent et absolu, toujours irresponsable, toujours désintéressé de quoi que ce soit, sauf sa prolongation. Un orgueil démesuré chez le chef et chez les sujets, orgueil basé presque uniquement sur l'abondance des ressources matérielles, un profond ennui, un mépris chez les plus petits pour l'incapacité des plus grands, et chez les plus grands pour la servilité imposée aux plus petits, pour l'impuissance foncière de tous, devient à la longue le seul lien commun des hommes vivant dans de tels centres. La putréfaction se met vite et chemine inguérissable au milieu de cet organisme comprimé, et quand, sous un effort qui ne semble pas toujours bien fort, le colosse dont la tête était dans les nues s'écroule, empire perse, empire romain, empires chinois, empires indiens, laissent derrière eux une odeur viciée qui dégoûte autant l'histoire que les splendeurs de ces établissements gigantesques l'avaient surprise. Cyrus s'était donné la gloire de fonder la grande monarchie; Darius lui avait imposé sa forme avec une autorité admirable sans doute; mais rien ne prévaut contre les lois naturelles, et dès le règne de Xerxès, la pente descendante se trouva sous les pas des

Achéménides. Ces princes avaient trop de ressources et l'empire était trop gigantesque pour tomber immédiatement; mais s'il marcha avec lenteur vers sa ruine, il y marcha pourtant, et désormais ne se détourna plus de ce but funeste où le portait la pesanteur de ses pas.

Darius laissait plusieurs fils qu'il avait eus de ses différentes femmes. Le fait est également attesté et par les Grecs et par les Orientaux. Ces derniers distinguent au-dessus de tous les rejetons royaux Isfendyar-Mardanshah ou Mardonius, et se plaisent à en faire le héros du règne. Non-seulement ils le constituent vicaire de l'empire du vivant de son père, mais, par un effort qui ne leur coûte aucun scrupule, ils prolongent jusqu'à son époque la vie de ce fameux Roustem le Çamide, le plus éclatant des guerriers, afin de lui donner la gloire de lutter contre un tel géant et de le faire périr de sa main. Mais d'autre part, comme ils le disent fils de Kétayoun, la fille du roi d'Occident, et que dans Kétayoun nous avons reconnu une personnification de Kythnos, représentant la prise de possession des Cyclades; qu'Isfendyar-Mardanshah se trouve ainsi placé, comme Mardonius doit l'être, en rapport étroit avec les entreprises dirigées contre la Grèce, il n'y a pas moyen de prendre au pied de la lettre cette partie de la légende, et on n'en saurait tirer autre chose, comme je l'ai dit ailleurs, que le sentiment de certaines réalités évanouies. Suivant Hérodote, Mardonius n'était pas le fils de Darius, mais son neveu par sa sœur, mariée à Gobryas, et était aussi son gendre, car il avait épousé Artazostra, fille du roi et d'Atossa, et sœur germaine de Xerxès. On voit ainsi qu'en tout cas il était membre de la famille régnante [1], et la légende ne se trompe pas de beaucoup. Cependant l'erreur, assez légère en elle-même, devient plus grave quand la tradition ajoute qu'Isfendyar-Mardanshah, en mourant, recommanda son fils au prince çamide, et que celui-ci obtint de Darius-Kishtasep que le jeune homme

[1] Hérodote, VI, 43.

serait son héritier; or ce jeune homme, c'est Xerxès, qui, de cette façon, devrait être considéré comme le petit-fils et non comme le fils de Darius.

Il semble que, sur ce point, la vérité est du côté d'Hérodote. Ce chroniqueur rapporte que Darius, avant de parvenir au trône, avait eu trois enfants d'une fille de Gobryas, c'est-à-dire d'une sœur utérine ou germaine de Mardonius. Artobazanes était l'aîné; mais Atossa, fille de Cyrus, avait ensuite donné à son époux, depuis roi, quatre fils, en tête desquels était Xerxès. Artobazanes et Xerxès prétendaient également à la succession, le premier en vertu du droit de primogéniture, le second comme fils d'une fille de Cyrus.

Hérodote assure que la cour perse était embarrassée de décider entre les deux rivaux, d'autant plus que Darius, sous l'influence d'Atossa, penchait visiblement du côté de Xerxès, quand le roi spartiate Démarate, venu à la cour pour ses affaires, conseilla à ce dernier de faire valoir qu'il était venu au monde quand son père était roi, tandis qu'Artobazanes n'était que le fils d'un sujet; il ajouta qu'on raisonnait ainsi à Lacédémone. Il se peut que cet argument ait paru bon; il se peut que l'intrigant Grec qui le fournissait ait été écouté et consulté; le temps approchait où tous les aventuriers occidentaux allaient devenir les conseillers favoris des Grands Rois; en tout cas, Artobazanes fut débouté de ses prétentions, et Xerxès devint l'héritier présomptif. Il monta sur le trône aussitôt après la mort de son père, et rien n'empêche d'admettre que les Çamides se soient à l'avance déclarés pour lui, ce qui devait être assurément d'un poids plus considérable que les opinions de Démarate. D'ailleurs Ctésias ne fait paraître ce prince errant à la cour de Suse que dans le temps où Xerxès, déjà roi, organisait son expédition contre la Grèce. Jusqu'alors il serait resté auprès du satrape d'Ionie, ce qui est en effet plus probable [1].

[1] Ctésias, XXIII.

Les Orientaux appellent Xerxès Artaxerxès ou Ardeshyr; ceci ne constitue aucune différence sensible, « arta » n'étant qu'un qualificatif signifiant « le grand ». Ils disent aussi que le roi se nommait Bahman. Mais l'usage des titres, des surnoms variables est de toute ancienneté en Asie, de sorte que la même personne est désignée de façons fort différentes. Dans l'espace de peu d'années, le premier ministre de Nasr-Eddyn-Shah, aujourd'hui régnant, s'est appelé Mirza-Taghy-Khan, puis l'Émyr-Nizam. Il était l'Atabek quand il est mort; mais l'exemple le plus curieux que je connaisse de cette mobilité ou, pour mieux dire, de cette inconsistance du nom, c'est le fait que voici et qui se reproduit sans cesse dans toutes les familles persanes. Un enfant reçoit en naissant le nom de son grand-père, soit, si l'on veut, Abdoul-Housseyn. Comme c'est le nom du grand-père, il serait irrespectueux de le prononcer; on y substitue donc le titre d' « aga », « monseigneur », par lequel l'aïeul est toujours désigné. L'enfant, qui s'appelle Abdoul-Housseyn, sera donc appelé toute sa vie « Aga », et de là cette quantité énorme de Mirza-Aga et d'Aga-Khan que l'on rencontre. Chacun de ces personnages a un nom véritable sous ce nom qui n'en est pas un; mais personne ne s'en informe, personne ne le sait, et il arrive que l'intéressé lui-même, ne se l'étant jamais entendu appliquer, s'en soucie très-peu. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que le successeur de Darius ait pu être nommé indifféremment Bahman, « Vohumano », Xerxès et Artaxerxès.

Les Persans ajoutent que c'est à lui qu'appartient encore le surnom de Dyraz-Dest ou « Longue-Main », et qu'il lui fut donné à cause de l'étendue de ses conquêtes.

Le Shah-nameh raconte peu de chose de ce prince. Bien que parvenu au trône par la protection des Çamides, il voulut d'abord, assure Ferdousy, venger la mort de son père Isfendyar et de ses oncles Housh-Azer et Mehrnoush. Il entra avec une armée considérable sur les terres du

Seystan, battit son bienfaiteur et le fit prisonnier. Mais le fils de celui-ci, Fer-Amorz, que Ferdousy confond avec l'ancien héros de même famille et de même nom, comme il confond aussi le souverain d'alors avec Zal, continua la résistance, mais finit par être tué. Les Sakas et leur maison régnante étant ainsi abaissés, Ardeshyr-Bahman se laissa toucher par les observations de Peshouten, le conseiller ecclésiastique de son père Isfendyar, et rendit à Zal ses domaines.

De retour dans l'Iran, il fut séduit par les charmes de sa propre fille Homaï, surnommée Tchehrzad, et l'épousa, ce qui réduisit au désespoir un fils qu'il avait déjà et qui se nommait Sassan. Ce jeune prince, voyant que son père avait déclaré la reine héritière de la couronne à son détriment, quitta la cour, et se réfugia auprès du feudataire de Nishapour, dont il épousa la fille. Il mourut peu de temps après, laissant son lignage en possession de cette contrée pastorale, où pendant des siècles ses descendants, ajoute Ferdousy, ne régnèrent que sur des bergers répandus avec leurs troupeaux dans les montagnes et dans les plaines. Le poëte semble ici n'avoir eu en vue que le soin de préparer de loin le droit des Sassanides à la couronne, en les rattachant à d'anciennes origines souveraines. Après Kishtasep-Darius, les Achéménides l'intéressent peu. Il en parle sommairement, et se hâte d'arriver à Alexandre. Le fait est d'autant plus à remarquer que les documents, du moins les indications, ne lui manquaient pas pour s'étendre davantage. On en voit la preuve dans Hamza-Isfahany, qui a travaillé à peu près sur les mêmes matériaux que le grand Aboul-Kassem. Hamza, plus explicite, malgré sa brièveté, raconte qu'Ardeshyr-Bahman-Xerxès a conduit de fort grandes guerres. Outre des triomphes éclatants remportés sur les Çamides, il en eut de tels en Occident qu'il parvint jusqu'à Rome même. Peut-être faut-il entendre ici la prise d'Athènes. Le conquérant fonda plusieurs villes : une dans le Sawad, nommée Abad-Ardeshyr; elle est

située sur le cours supérieur du Zab, et les gens du pays la nomment dans leur langue Haman; une autre, Bahman-Ardeshyr, ou mieux, du temps où écrivait l'auteur, Forat-al-Basrah, dans le district de Meissan. Il se signala par sa piété, et, dans un seul jour, dota le pays d'Ispahan de trois pyrées. Une observation curieuse est celle-ci : les annales juives, dit Hamza, appellent Bahman « Koresh »; de la part de l'annaliste arabe, c'est une allusion au livre d'Esther; ainsi, dans l'opinion des contemporains de Hamza, le charmant récit de la Bible se rapportait au règne de Xerxès. Je n'y vois aucun inconvénient, comme je le montrerai tout à l'heure.

Hamza donne Homaï-Tchehrzad pour héritière du trône d'Ardeshyr-Bahman; mais il ne dit nullement qu'ayant été sa fille, elle l'ait épousé. On le pourrait induire peut-être de ce que l'historien ajoute, dans son catalogue des rois, que cette reine était fille de Bahman, fils d'Isfendyar, et mère de Dara, fils de Bahman; mais comme il n'est pas marqué autrement que ce Bahman soit à identifier avec le père de la princesse; que le nom de Bahman, très-commun parmi les Mazdéens, a pu être porté par plusieurs personnages, et cela d'autant plus que les mêmes noms reviennent sans cesse dans une même famille, ainsi qu'on l'a vu et qu'on le verra encore, principalement pour les noms de Xerxès et de Darius, il semble que Hamza n'a pas adopté l'opinion de Ferdousy sur le mariage incestueux du Grand Roi père d'Homaï. En revanche, en insinuant que celle-ci a porté le nom de Shymyran, il cherche à l'identifier avec Sémiramis. Il prétend qu'elle résidait à Balkh; qu'elle envoya des troupes innombrables pour soumettre la Grèce; qu'elle en fit ramener de nombreux captifs, et parmi ceux-ci des artistes admirables, des architectes merveilleux, qui élevèrent les palais d'Istakhr. D'après cette manière de présenter la question, les ruines de Persépolis seraient tout ce qui reste d'une œuvre incomparable due aux artistes grecs; mais ce n'est pas

ainsi qu'il faut prendre les choses. Si les artistes grecs n'ont évidemment pas travaillé aux palais de Tjehel-Minar, plus anciens que leur venue dans l'Iran, ils ont exercé cependant une influence immense sur le développement des arts asiatiques à dater de la fin du règne de Xerxès, et, sous ce rapport, le témoignage de la tradition persane, si incorrect qu'il soit, ne laisse pas que d'être précieux. Homaï fonda une ville dans la province d'Ispahan, au district de Teymer. Cette ville se nommait Shamhyn; Alexandre la détruisit.

D'après le système d'Hamza, Homaï, résidant à Balkh, ne serait plus qu'une personnalité secondaire, malgré sa puissance et ses hauts faits; son règne se confondrait avec celui de son prédécesseur et même de son successeur. Mais pour le moment, en ne s'occupant que de Xerxès, on voit par le rôle d'Homaï à son égard que, puisqu'elle réussit à lui faire déshériter Sassan, l'héritier légitime, elle exerce sur Ardeshyr-Bahman-Xerxès un très-grand crédit. Il y a ici un reflet marqué de cette puissance du harem dont le règne de Cyrus n'a présenté aucune trace. On l'a vue naître sous Cambyse par l'intervention dans les affaires de la mère et des sœurs de ce prince. Elle s'est développée davantage sous Darius, en conséquence de l'autorité naturellement acquise à des femmes telles qu'Atossa et Artystone, filles de Cyrus, considérées par leur mari lui-même comme des représentantes plus directes que lui du prestige royal; en même temps, une autre épouse, Parmys, fille de Smerdis et petite-fille de Cyrus, réclamait également un rang spécial, et une quatrième, la fille d'Otanès, qui, en cette qualité, apportait en don à son mari l'appui des grands feudataires, ne pouvait pas non plus être sans prétentions. La cour devait, dès cette époque, s'être accoutumée à se fractionner en autant de partis qu'il y avait de reines, sans parler des coteries formées sur un second plan autour des favorites.

Après Darius, et sous Xerxès, l'empire du harem se

maintint et se développa encore. Le pli était pris; mille intérêts s'appuyaient sur l'intervention des femmes; les eunuques régnaient par elles, avec elles, sur elles; il n'était plus possible que le train de la cour changeât, et au contraire l'intrigue domestique se marqua de plus en plus. Xerxès avait pour première épouse Amestris, fille d'Onophas, suivant Ctésias, et d'Otanès, suivant Hérodote. Comme Onophas ou Anaphas était le fils de ce dernier seigneur, le renseignement de Ctésias paraît plus probable que celui de son rival; car Otanes devait être fort âgé déjà à la mort de Darius, et d'ailleurs Amestris ne s'éteignit que longtemps après Xerxès et peu de jours avant son fils Artaxerxès, qui lui-même vécut très-vieux. On peut donc accepter qu'elle ait été la petite-fille et non la fille d'Otanès. Ce qui donne encore de la force à cette opinion, c'est que Xerxès était fort jeune quand il monta sur le trône, et nécessairement son épouse principale ne devait pas être plus âgée que lui. Elle lui donna trois fils, Darius, Hystaspes, Artaxerxès; puis deux filles, Amytis et Rhodogune, et ces dernières, unies à leur mère, firent autant et plus de bruit dans la cour, dans les conseils et dans les camps, que toutes les souveraines du règne précédent n'en avaient pu faire. Amestris remplit sa longue vie de violences et de cruautés. Amytis ne valait pas mieux. Le nom de Homaï se rapporte à l'une ou à l'autre, peut-être à toutes deux ensemble. La continuation de leur crédit et de leurs menées sous les deux règnes de Xerxès et de son fils a donné naissance à l'idée persane que la reine Homaï, fille et épouse de Xerxès, avait régné de fait et seule entre lui et son successeur. Je ne dois pas omettre d'ajouter, pour donner une idée complète de l'anarchie où l'on était à Suse autour de Xerxès, qu'Atossa, suivant Eschyle, y vivait encore, et probablement avec elle quelques-unes de ses anciennes rivales; ainsi, outre les querelles de la nouvelle cour, il y avait encore les antagonismes compliqués de l'ancienne.

L'observation de Hamza-Isfahany que Xerxès ou Ardeshyr est le même prince que les Juifs appellent Koresh nous a ramenés au nom d'Ahasverus ou Akhasverosh porté par le Grand Roi mentionné au livre d'Esther, et nous avons ici la preuve qu'au dixième siècle de notre ère les Asiatiques, juifs et musulmans, identifiaient Xerxès avec le prince du livre hébreu.

On veut aujourd'hui que la rédaction de cet ouvrage appartienne aux temps des Séleucides. Je n'en vois pas le motif. La peinture qu'on y trouve de la cour de Suse est exactement asiatique, et rien n'y montre le moindre reflet des mœurs grecques. Le Grand Roi, c'est-à-dire Xerxès, est dans la plénitude de sa jeunesse et de sa force. Il règne depuis les Indes jusqu'en Éthiopie sur cent vingt-sept provinces. Ici on s'aperçoit que l'auteur ne suit pas la division par satrapies, toute factice, toute conventionnelle, mais envisage les territoires d'après leurs différences réelles, telles que différences de nationalité, de culte ou de dynasties nationales.

Depuis trois ans le souverain est monté sur le trône, et se reconnaissant bien établi contre ses rivaux, il convoque les seigneurs de ses pays et ses serviteurs, c'est-à-dire les feudataires et les grands fonctionnaires de l'État, afin de les pénétrer tous de la solidité de sa puissance. Il ordonne une session de ces graves personnages qui durera cent quatre-vingts jours, c'est-à-dire six mois.

Nous avons là un des rares monuments et des plus précieux témoignages d'une application de l'ancienne constitution iranienne. Ni la grandeur militaire du règne de Cyrus, ni la violence d'humeur de Cambyse, ni les travaux centralisateurs de Darius n'avaient pu détruire le principe essentiel du régime libre; Xerxès lui-même, on le voit ici, fut contraint de réunir un parlement où, pendant six mois, il entendit, écouta, discuta les conseils et les prétentions de ses hommes, et soumit à leur assentiment les propositions qui l'intéressaient davantage. Il se montra

alors en qualité de président des rois et non pas de souverain absolu, et de même que Cambyse, malgré sa folie, n'avait pas cru pouvoir décider lui-même d'importantes questions et les avait commises à des hommes spéciaux, de même Xerxès, dans cette assemblée, dont la longue tenue implique une grande liberté de discussion, reconnut le droit des seigneurs à s'informer de tout et à prononcer sur tout; il fit appuyer ses propres avis par les explications que ses mandataires, ses serviteurs, étaient chargés de fournir. Nous avons ici une cour des pairs en règle et suivant l'idéal des assises de Jérusalem. On ne saurait assez constater et admirer comme le même sang ramène toujours les mêmes institutions.

Au bout de six mois, les affaires étant terminées et la clôture du parlement déclarée, le Grand Roi donna un festin d'adieu qui dura sept jours. Tout le monde y fut convié, non-seulement les seigneurs qui avaient pris part aux travaux législatifs et les officiers parlant pour la couronne, mais la population entière de Suse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

La fête eut lieu dans l'enceinte du parc royal, dont j'ai déjà eu l'occasion de laisser entrevoir la magnificence. De toute part, des voiles immenses défendaient les conviés contre les ardeurs du soleil; les longues cordes qui les tendaient étaient passées dans des anneaux d'ivoire et les attachaient à de hautes colonnes de marbre. Ce n'étaient partout que pavés de mosaïque ingénieusement variés, savamment incrustés, et des peintures sans fin décoraient les détails infinis d'une somptueuse architecture.

Le festin était digne d'un pareil cadre. Les mets étaient servis dans des plats et des tasses d'or; le vin, abondamment versé, était offert dans des coupes, des vases, des amphores, des urnes du même métal. J'ai vu une ombre, un souvenir de ces anciennes somptuosités. Le roi de Perse a gardé la coutume, au jour où le soleil entre dans le signe du Bélier, de recevoir en grande cérémonie les hommages

de son peuple. A cette occasion, il est assis, couvert de pierreries et de perles, sur un trône d'albâtre incrusté d'or, placé sous un kiosque, dans un des jardins royaux. Les princes, les grands de l'empire, les fonctionnaires publics de tous les rangs, les prêtres, les soldats, le peuple, sont disposés en groupes silencieux, debout, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude du respect, aussi loin que la vue peut s'étendre. Les lions, les éléphants, les girafes, les animaux rares de la ménagerie royale sont amenés par leurs gardiens, et, au milieu du calme le plus profond, le souverain s'entretient de la situation de l'empire avec le premier ministre, auquel il demande à haute voix comment vont les affaires de l'État. Lorsque satisfaction lui a été donnée par le dépositaire de sa puissance, les serviteurs du palais s'approchent des vases d'or émaillé, d'argent travaillé, de porcelaines de Chine, de toutes formes, de toutes grandeurs, alignés sur le mur d'appui du kiosque et autour du bassin d'eau qui est toujours devant ce même kiosque, et y puisant des sorbets de différentes espèces, les font circuler parmi les assistants. En même temps, des employés du trésor distribuent à poignée des pièces d'argent amoncelées sur de grands plateaux.

Le roi Xerxès avait voulu que son festin de sept journées, où l'on entrait et sortait librement, fût une occasion de joie et non de contrainte; l'ordre était que chacun boirait à son gré et mangerait comme il l'entendrait, sans qu'aucun des seigneurs préposés à la présidence des tables eût le droit d'imposer une loi quelconque. On se contentait de maintenir le bon ordre.

Cependant, tandis que les nobles et le peuple se réjouissaient, la reine de son côté traitait les femmes dans l'intérieur de ses jardins, et leur faisait goûter des plaisirs et admirer des magnificences analogues à celles qui faisaient au dehors la joie des hommes. Cette reine s'appelait Vasthi, dit la Bible, et on reconnaît d'abord dans

ce nom le mot zend « Vahisti », « l'excellente, la très-sainte ».

Le septième jour, un peu avant le temps fixé pour le terme des réjouissances, le roi Xerxès, animé par le vin, commanda aux sept eunuques intendants du harem d'aller chercher la reine Vasthi, de lui mettre la couronne sur la tête, et de l'amener dans toute la pompe de son rang devant l'assemblée, afin que les seigneurs et le peuple pussent la contempler et voir sa beauté extraordinaire.

Amestris, car je ne doute nullement que c'est d'elle qu'il s'agit ici, le nom de « Vasthi » ou « Vahisti » n'étant autre chose qu'un titre, Amestris refusa de se présenter ainsi en public, et le roi fut extrêmement irrité de cette désobéissance.

Il y avait conflit en cette circonstance entre les mœurs iraniennes et les habitudes sémitiques. Les mœurs iraniennes ne s'opposaient nullement à ce que les femmes se fissent voir au dehors; elles permettaient même, sans aucune hésitation, que les deux sexes se réunissent à la même table; c'était la conséquence des principes constants de la race ariane, toujours déférents, respectueux et confiants envers les épouses et les mères des guerriers; mais la mode sémitique était tout autre; ne considérant les femmes qu'au point de vue de l'amour, elle supposait qu'on ne pouvait les apercevoir sans les désirer, et trouvait nécessaire, en conséquence, de les tenir cachées; en outre, ce qui était mystérieux et secret lui semblait plus vénérable. Ne pas se montrer ou se montrer rarement était, suivant elle, une prérogative essentielle du rang suprême. Xerxès, dans l'abandon de sa joie, avait pensé et commandé en noble iranien. Vasthi-Amestris s'en était tenue à l'usage adopté à Suse et à l'orgueil de son rang.

L'opposition que le roi rencontrait en présence de tout son peuple et de la part de sa propre épouse lui parut constituer un fait si grave qu'il en fit immédiatement une grande affaire. S'il avait été le souverain absolu que nous

supposons, rien n'était plus simple que de prononcer lui-même un arrêt sur la coupable et de le faire exécuter à l'instant. Mais ce n'est pas ainsi qu'il procéda. D'une part, agir despotiquement n'était guère opportun dans le moment où tous les chefs féodaux étaient rassemblés autour de lui précisément pour veiller au maintien des coutumes nationales; ensuite c'était la fille d'Otanès, un des hommes les plus considérables de l'empire, envers lequel il n'eût jamais été à propos de prendre une détermination contraire aux lois. Xerxès présenta donc la question aux juges, qui, dit le texte, se tenaient toujours près de la personne du souverain, et sans lesquels l'État ne pouvait rien entreprendre. Ils jouissaient de cette haute prérogative, ajoute avec précision le livre sacré, parce qu'ils connaissaient les lois et les institutions des ancêtres[1]. Ces hommes si considérables étaient Charsena, Séthar, Admatha, Tharsis, Mérès, Marsena et Mémucan, tous princes des Perses et des Mèdes, ayant le droit d'approcher la personne royale autant de fois qu'ils le jugeaient bon, et prenant place en toutes circonstances après le prince.

Le titre de « sar », que le livre d'Esther emploie pour désigner les sept conseillers du Grand Roi, est, à proprement parler, sémitique, puisqu'il apparaît même dans la Genèse et dans Job. Il indique un chef qui exerce le commandement sur des employés ou sur des soldats; mais, d'après les fonctions des personnages auxquels s'applique ce titre dans le passage que nous examinons, on ne risque pas de se tromper en faisant remonter ce mot, tout sémitique qu'il est, à sa première origine, laquelle est ariane et signifie « la tête », le chef par excellence, « çara », et l'on retrouve ainsi les sept descendants, et par conséquent représentants des sept associés de Darius dans la conspiration contre le mage usurpateur, lesquels avaient obtenu à perpétuité pour leurs familles aussi bien que pour eux certains priviléges qui limitaient l'autorité royale. Ces

[1] *Esther*, I, 13-14.

sept « princes des Perses et des Mèdes » formaient le principal d'une véritable cour des pairs, et continuaient ainsi sous les Achéménides les anciens us de la nation et de la féodalité iraniennes.

La question ayant été déférée à ce tribunal suprême, dont l'autorité, paraît-il, s'étendait jusque sur les membres de la famille régnante, le jugement fut rendu. Considérant que le refus d'obéissance de la reine dans une circonstance solennelle n'allait pas seulement à léser les droits du souverain, mais atteignait ceux de tous les hommes de l'empire, sans distinction de rang, en mettant en question l'étendue de la puissance maritale, il fut ordonné que, sauf l'agrément de Xerxès, un édit serait rendu et inscrit au code des lois des Perses et des Mèdes pour défendre à la reine Vasthi de paraître désormais devant le roi et pour transférer sa dignité à une autre femme meilleure qu'elle; il était rappelé à cette occasion aux épouses, de quelque pays de l'empire et de quelque rang qu'elles fussent, d'avoir à plier sous la volonté de leurs maris.

Le mot hébreu employé pour caractériser les lois des Perses et des Mèdes ne signifie nullement que le verdict rendu en cette circonstance ne pourrait pas être rapporté; il est dit seulement que l'ensemble des lois perses et mèdes, perpétuelles ou transitoires, régit toutes les populations de l'État. Une telle clause était nécessaire, car les Égyptiens, les Ciliciens, les Bactriens, les peuples différents dont la réunion formait l'empire, possédant leurs lois propres, il importait de spécifier, lorsqu'une ordonnance était publiée, si elle s'ajoutait à la somme des prescriptions universellement obligatoires ou si l'action en était purement locale. En cette circonstance, le roi et ses conseillers voulurent, par un grand exemple, agir sur la moralité de toutes les contrées soumises aux Achéménides dans lesquelles l'extension du luxe avait dû amener un relâchement dans les habitudes féminines, analogue à ce que l'on vit plus tard sous l'empire romain, et qui a fait

faire aux gouvernements anciens tant de lois en pure perte.

L'édit du roi Xerxès ne disait donc pas que la reine était répudiée à tout jamais et qu'elle ne pourrait pas être rappelée, mais seulement qu'il lui était défendu de paraître devant le prince et que sa place serait donnée à une autre femme. Elle était sévèrement punie; il fallait que chacun le sût et reconnût pourquoi, à savoir que la désobéissance au mari entraînait un châtiment semblable; mais il restait loisible au souverain, et partant à tout époux offensé, de ne faire durer la punition qu'aussi longtemps qu'il le jugerait opportun. Ce fut ce qui arriva pour Amestris, et après une retraite plus ou moins longue, la princesse reprit son rang et ses honneurs.

Mais d'abord le monarque chercha des distractions à son veuvage dans des amours dont l'extrême inconstance semblerait indiquer le pouvoir secret que gardait l'épouse éloignée sur le cœur qui la repoussait. On amena des différentes provinces les plus belles personnes, afin de tenter le goût du roi. Aussitôt que ces filles arrivaient, elles étaient conduites dans un des palais intérieurs et remises aux mains des eunuques. Ceux-ci les soumettaient aussitôt au régime adopté comme le plus propre à développer leurs perfections. Pendant six mois, on les frottait avec de l'huile fine et de la myrrhe, afin de donner à leur peau toute la douceur et la finesse dont elle était susceptible, et on multipliait les bains. Pendant six autres mois, on faisait usage de parfums pénétrants, de cosmétiques précieux et d'une nourriture particulière. Quand les gens de l'art jugeaient qu'il n'y avait plus rien à ajouter aux moyens de perfectionnement, on annonçait à la vierge que le moment était venu de paraître devant son impérial amant. Ce qu'elle demandait alors, ce qu'elle désirait comme ajustement ou comme parure lui était immédiatement donné. On pensait sagement que son désir de plaire devait lui inspirer des idées auxquelles les

théoriciens les plus raffinés en ces matières n'auraient pu atteindre.

Le lendemain matin, la jeune femme était conduite dans un nouveau palais sous la charge de l'eunuque Sahasgaz, gardien des concubines, et elle ne paraissait plus devant le roi, à moins que celui-ci ne la demandât expressément.

Parmi les filles admises à être présentées au monarque, il se trouvait une Juive dont le nom national était Hadassa, « le myrte », mais qui avait reçu en entrant dans le harem le nom d'Esther, « l'étoile ». Elle était orpheline de père et de mère, et avait été élevée par son oncle Mardochée, qui, à la première nouvelle que l'on recrutait pour les plaisirs du roi, s'était empressé de présenter sa nièce, espérant beaucoup de la beauté extraordinaire d'Hadassa. En effet, Xerxès trouva la jeune fille fort à son gré, et comme elle avait mis de l'adresse dans ses rapports avec les eunuques chargés de sa conduite, elle les eut pour protecteurs et fut bientôt déclarée favorite.

Mardochée menait un genre d'existence encore aujourd'hui très-ordinaire dans les grandes villes de l'Asie. Il sortait le matin de sa maison, allait au palais, et s'y promenant de cour en cour, ou passant des heures assis à l'ombre, à terre, dans un coin, avec les gens de sa connaissance, il faisait le nouvelliste et se mêlait subrepticement de beaucoup d'affaires. Les palais des grands sont encore aujourd'hui en Asie remplis de cette espèce de désœuvrés apparents, et les maîtres en sont bien aises, car cette foule réunie autour de la puissance en est comme l'enseigne, la marque visible, la preuve et l'éclat. Beaucoup de ces gens, et en grand nombre, déjeunent et dînent de la desserte de la maison; la plupart sollicitent des grâces et les obtiennent quelquefois; tous se pressent autour du grand personnage quand il monte à cheval ou qu'il en descend. Ils se font un honneur de marcher en cérémonie devant lui lorsqu'il fait des visites, et si par hasard ils sont remarqués, leur fortune s'en trouve bien.

D'ailleurs ils parlent beaucoup et colportent des propos faux ou vrais du matin au soir. C'était ainsi que vivait Mardochée. Il comptait sur la faveur d'Esther pour rendre sa situation meilleure, et, avec l'esprit soupçonneux et prudent de sa race, il avait enjoint à la nouvelle favorite de ne dire à personne ni qui elle était, ni d'où elle venait, ni à qui elle tenait.

Un jour, Mardochée eut le bonheur, dans ses entretiens avec les oisifs de la porte, de recueillir certains propos qui le mirent sur la trace d'une conspiration ourdie par deux des eunuques portiers du palais, Bigthan et Terès; ceux-ci méditaient de s'emparer du roi et de le faire mourir. Sans doute il s'agissait de mettre à sa place quelqu'un de ses frères. Mardochée fit savoir sa découverte à Esther, qui en parla au roi. On fit des recherches; les rapports furent confirmés et les deux eunuques pendus. Suivant l'usage, on inséra dans le journal du règne le fait tel qu'il venait de se passer; puis, distrait bientôt par d'autres soins, on n'y songea plus.

Cependant le principal ministre, l'homme en faveur auprès du prince, était alors un certain Haman, fils d'Hammédatha, que le texte sacré dit avoir été Agagien de naissance. Josèphe prétend que par cette désignation il faut entendre qu'il était Amalécite, descendu d'Agag. En tout cas, le roi l'aimait, et il était tout-puissant. Quand il arrivait le matin au palais, entouré de ses serviteurs et de ses clients, et que chacun de ceux qui étaient là se levaient avec respect et le saluaient, il avait remarqué plusieurs fois que Mardochée affectait de rester assis et de ne lui donner aucune marque de déférence. En vain les assistants, les domestiques du lieu faisaient-ils à cet égard toutes sortes d'observations, le Juif s'obstinait dans son impertinence, et à la fin Haman s'en offensa. Concentré et vindicatif, il feignit de mépriser l'offenseur; mais il résolut de s'en prendre à toute sa nation quand il eut appris qu'il était de la race ennemie des Juifs.

Cyrus, sollicité par les principaux zélateurs de ce peuple, avait permis de rétablir le temple de Jérusalem. Il avait rendu des décrets à cet égard; mais jusqu'alors la résistance des colons assyriens établis en Palestine et même le peu d'empressement que la masse des enfants d'Israël mettait à quitter le grand pays où elle vivait à l'aise pour aller jouir de la satisfaction assez stérile de retrouver une ancienne patrie, avaient paralysé l'enthousiasme des dévots et les bonnes intentions de la cour. Les rois perses étaient assez bien disposés pour les Juifs, parce qu'ils les considéraient d'ordinaire, et avec raison, comme fournissant un contre-poids naturel à l'action des autres peuples sémitiques et en particulier des Assyriens; mais quand ces rois avaient pour ministres des Sémites, il en résultait de nouveaux ajournements pour la question du rétablissement du temple, dont les partisans étaient représentés comme des sujets remuants, inquiets et dangereux. Haman donna cette couleur à son différend avec Mardochée, et le roi accueillit d'autant plus volontiers les récriminations de son conseiller que celui-ci proposa de verser au trésor dix mille talents d'argent s'il lui était donné carte blanche pour terminer l'affaire à sa fantaisie. C'est ainsi que se résolvent encore en Asie la plupart des questions administratives. Haman reçut donc des mains de Xerxès l'anneau royal, avec l'autorisation d'en sceller quelque ordonnance qu'il jugerait à propos de faire, et qui recevrait ainsi force de loi.

Investi de cette autorité, Haman se hâta d'adresser un rescrit à tous les satrapes des provinces, à tous les gouverneurs de villes, et bien plus à tous les chefs féodaux, pour qu'au nom du roi et à un jour dit on eût à arrêter les Juifs et à les mettre à mort. Les dépouilles des proscrits devaient rester aux exécuteurs, vrai moyen de stimuler leur zèle. Le massacre général était fixé au 13 du mois d'adar, c'est-à-dire du douzième mois.

En apprenant cette nouvelle, les Juifs terrifiés tombèrent

dans le désespoir. Plusieurs donnèrent des marques publiques de leur désolation en se recouvrant d'un sac et en se jetant de la cendre sur la tête. De ce nombre fut Mardochée, qui, en cet état, vint se coucher devant la porte du palais, mais n'entra pas dans les cours, comme il en avait l'habitude, car il n'était pas permis de s'y montrer dans un semblable accoutrement. Esther, promptement avertie, fut dans la plus violente inquiétude, et elle s'empressa d'envoyer Hatash, un des eunuques royaux attachés à sa personne, pour savoir ce qu'elle devait penser et faire.

Mardochée insista sur la nécessité d'agir auprès du roi. Esther s'y montra peu disposée. Elle objecta que ni elle ni personne n'avait le droit de se présenter devant le souverain sans être appelé; qu'il y allait de la vie à enfreindre une telle loi; que sa faveur n'était pas assez réelle pour lui en donner le courage, car il y avait trente jours que Xerxès n'avait demandé à la voir. Cette observation, jointe à celle-ci que le roi la faisait venir dans ses propres appartements et ne se rendait jamais chez elle, prouve clairement, d'après les usages constants des harems, que la belle Esther n'avait ni le rang ni les honneurs d'une épouse.

Mardochée désapprouva la prudence de sa nièce. Il chargea l'eunuque de lui bien faire comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de la nation juive, mais qu'il s'agissait aussi d'elle-même, attendu que si ses coreligionnaires venaient à périr, elle périrait avec eux, tout habitante du palais impérial qu'elle pût être, et les ennemis de sa race ne l'épargneraient pas. Du reste, qui pouvait savoir si son élévation inespérée n'avait pas été voulue de Dieu précisément pour la délivrance de son peuple? Dans ce cas, comment oserait-elle se soustraire à la solidarité qui lui était imposée?

Esther céda enfin à ces encouragements mêlés de menaces, et fit dire à Mardochée que, malgré les défenses de la loi, malgré sa terreur extrême, elle lui obéirait et parlerait au roi; que cependant elle allait jeûner, elle et ses

suivantes, pendant trois jours et trois nuits, sans manger ni boire, et qu'elle suppliait la communauté juive d'en faire autant, afin d'adoucir l'Éternel en sa faveur. Mardochée lui promit ce qu'elle voulut, et reprenant espoir, quitta les abords du palais et se retira.

Au bout de trois jours, et quand Esther crut avoir assez jeûné et prié, elle se para de son mieux, et inopinément quittant ses chambres, apparut au milieu du parvis en face du trône placé devant la porte, sur lequel le roi se tenait assis. Elle apparut, dis-je, fort tremblante de l'action audacieuse qu'on lui imposait; mais probablement aussi était-elle charmante, car Xerxès, au lieu de s'irriter d'une infraction à une règle nécessaire pour le mettre quelque peu à l'abri des empressements tumultueux du harem, tendit vers la coupable son sceptre d'or, ce qui voulait dire qu'il lui pardonnait.

Elle en toucha le bout, et le roi, amoureusement disposé et oubliant qu'il ne l'avait pas vue depuis trente jours, lui demanda : « Que veux-tu, reine Esther, et que demandes-tu? Fût-ce la moitié de mon empire, je te le donnerai! »

Esther se borna à prier le roi d'accepter à souper chez elle ce même jour avec Haman, ce qui lui fut accordé. C'était une grâce signalée qui valait la peine d'être sollicitée. Jusque-là, ainsi qu'on l'a remarqué, toute la faveur de la maîtresse n'était pas allée plus loin que d'être appelée un peu plus souvent que ses compagnes; mais recevoir le roi, le traiter avec le ministre favori, c'était de quoi la mettre hors de pair. Il était si explicable qu'elle attachât le plus grand prix à cette grâce, que, pour la mieux constater, elle demanda la répétition des mêmes bontés pour le lendemain, et Xerxès y consentit.

De son côté, Haman n'avait pas moins sujet de se réjouir que la concubine juive. Il se voyait distingué par celle dont la beauté paraissait plaire au monarque; il était admis à l'intimité des deux amants, et il n'y a jamais eu

de cours orientales ou occidentales, fût-ce au temps de Xerxès ou à celui de Louis XIV, dans lesquelles une aventure comme celle-ci n'ait paru d'une valeur inestimable au plus puissant des favoris. Aussi celui-ci apprécia-t-il son bonheur comme il le devait. Il en fit trophée devant sa femme Zérès et devant ses amis, qu'il rassembla pour leur apprendre son triomphe; mais il ajouta avec amertume : « Je suis bien riche, j'ai de beaux enfants, le roi m'a élevé au-dessus de tous, enfin la reine Esther n'invite que moi au repas qu'elle donne à son maître, et avec tout cela, je ne puis oublier l'insolence de ce Mardochée. »

A ces paroles, Zérès et les amis de la maison répondirent : « Fais dresser un gibet haut de cinquante coudées, qu'on y pende Mardochée, et va t'asseoir joyeux au souper d'Esther ! »

Haman fut aisément persuadé, et il donna ordre d'apprêter le supplice de l'homme qui le bravait. On voit du reste que, très-contrairement à ce qu'on s'imagine de l'arbitraire facile des fonctionnaires asiatiques, il n'est pas simple pour le favori de Xerxès de faire pendre un homme. Haman, à la vérité, s'y résout; mais c'est un coup de tête; il hésite; ce n'est que poussé par la passion, encouragé par son entourage, enivré par de nouvelles apparences de crédit, qu'il ose faire disposer un gibet pour un misérable Juif. On peut juger d'après cela que dans l'empire perse personne ne disposait de la vie des sujets, et que lorsque la violence méditait quelque chose de pareil, c'était un crime dangereux pour les hommes les plus grands.

Pendant que le ministre se laissait aller à ses colères, il se passait un événement auquel il était loin de s'attendre. Le roi avait souffert d'une insomnie pendant la nuit précédente, et s'était fait lire une partie du journal de son règne. Cet usage existe encore de nos jours, et le roi Nasr-Eddyn-Shah écoute assez fréquemment la rédaction de ce qu'il a dit ou fait, ordonné ou défendu dans telles ou

telles circonstances; il lit aussi ou fait lire devant lui les annales du règne de son père ou de son grand-père, et quelquefois il en est résulté des déterminations subites.

Le passage lu devant Xerxès se trouva être le récit de la conspiration de Bigthan et de Térès, où Mardochée avait rempli un rôle si utile. Le roi interrompit le lecteur pour demander quelle récompense avait été accordée à ce Mardochée. « Aucune », lui répondit-on.

Le roi, scandalisé, s'informa si un de ses ministres n'était pas dans la salle d'attente, et précisément Haman venait d'y entrer, avec l'intention de solliciter du roi un arrêt de mort contre Mardochée. On voit qu'il avait réfléchi et ne parvenait pas à prendre sur lui d'ordonner l'exécution du Juif. Dans les républiques grecque et romaine, on assassinait sans tant de façons.

Le roi ne laissa pas à Haman le temps d'expliquer ce qui l'amenait; il le questionna sur le meilleur moyen d'honorer un homme que le roi voulait particulièrement distinguer. Le favori, jugeant que cet homme-là ne pouvait être que lui-même, ne ménagea pas les distinctions; il voulut que le triomphateur fût revêtu du vêtement royal, qu'on lui mît sur la tête la tiare sacrée, qu'on le fît monter sur le propre cheval du souverain, et enfin que la bride de ce cheval fût remise entre les mains d'un des plus grands seigneurs de la cour, qui le conduirait marchant à pied devant lui dans toutes les rues de Suse, en criant à haute voix : C'est ainsi qu'il faut faire à l'homme que le roi favorise !

Xerxès trouva ces propositions convenables, et ordonna à Haman d'aller de suite chercher Mardochée et de lui faire lui-même tout ce qu'il venait de dire. Cela eut lieu, et quand Haman, rouge de honte, rentra chez lui et raconta à sa femme ce qui venait d'arriver, elle devint soucieuse, et lui fit observer que si ce Mardochée était de la race des Juifs, ce qu'elle ignorait, les intrigues que lui, Haman, avait ourdies contre cette nation ne paraissaient

pas en voie de réussir et pourraient bien finir par la ruine de leur auteur. Mais ce n'était pas le moment de s'étendre sur ce sujet, car les serviteurs du roi arrivaient pour conduire Haman au festin de la reine. Cet usage est encore en vigueur, et quand quelqu'un doit aller à une audience royale, des domestiques du palais se présentent pour marcher devant le convié.

Le repas était assez avancé, lorsque le roi, très-gai et animé par le vin et les grâces d'Esther, pressa celle-ci de lui faire enfin connaître ce qu'elle souhaitait obtenir, en l'assurant de nouveau que rien ne lui serait refusé. Alors Esther n'hésita pas davantage : elle supplia qu'on ne la fît pas mourir, ni elle ni le peuple dont elle était sortie; protesta que s'il ne s'était agi que d'encourir l'esclavage, son respect pour les ordres souverains lui aurait fermé la bouche, bien que le dommage souffert par le roi eût été tel que l'auteur de tant de maux n'eût jamais pu le réparer; mais elle ne pouvait se résoudre à mourir ignominieusement, elle et les siens, sans faire entendre ses plaintes.

A une déclaration si inattendue, Xerxès, stupéfait, lui demanda ce qu'elle voulait dire et qui était cet ennemi qui la menaçait, elle et sa nation. Elle montra Haman, et Xerxès, qui n'avait jamais eu l'intention d'exterminer une partie de ses sujets et qui croyait seulement avoir accordé la punition de quelques séditieux, ne sachant d'abord que répondre, troublé au milieu de ses plaisirs par l'apparition d'une de ces intrigues de palais que les princes redoutent par-dessus tout, se leva brusquement, et, sans répondre, passa dans le jardin.

Haman, voyant le roi indécis, ne sut que faire et perdit la tête. Au lieu de suivre son maître, il resta; il se jeta comme un désespéré sur le lit où était couchée la favorite, il traîna sur elle ses mains suppliantes. A ce moment, le roi rentrait; sa colère éclata; il crut, ou feignit de croire, que son ministre insultait la reine, et il s'en exprima avec

tant de violence et d'un tel ton, que les serviteurs présents se jetèrent sur Haman et lui couvrirent la bouche et le visage, l'empêchant de parler. Harbona, l'un des eunuques, s'écria :

« Voilà ! même un gibet est tout dressé dans la maison d'Haman pour ce même Mardochée qui a sauvé le roi ! »

Ce fut le coup de grâce ; le souverain fit un geste, on traîna Haman jusqu'à la potence, où il fut lui-même suspendu.

Esther et son oncle, leur race, tous triomphèrent. Les biens du supplicié furent confisqués au profit de la favorite. Mardochée prit la place d'Haman et reçut les sceaux. Il se montra désormais aux Susiens respectueux vêtu d'une robe blanche et d'un manteau de pourpre, coiffé d'une tiare d'or. On rechercha partout dans la capitale les complices d'Haman et de sa conspiration. Plusieurs centaines de suspects furent mis à mort, et à leur tête les dix fils du ministre tombé.

Cependant le roi ne s'y était pas porté volontiers ; il avait essayé de calmer l'emportement d'Esther ; mais elle avait sa parole, et la Bible assure que le nombre des gens qu'elle fit successivement égorger dans les provinces ne fut pas moindre que de soixante-quinze mille. Bref, la fille juive se montra tout à fait à la hauteur de l'esprit d'intrigue et de férocité qui va se déployer de plus en plus dans le harem royal jusqu'à la fin de la dynastie. Mais comme on se rend bien compte, dans toute cette histoire, de l'effacement des races et des distinctions de naissance qui était le principe dominant à Suse ! La monarchie iranienne subissait la loi capitale des grands pays. Les vaincus de toute catégorie prenaient le pas sur les vainqueurs à l'ombre des méfiances royales ; le souverain ne se calmait qu'au contact des natures serviles, et ne s'apprivoisait qu'avec les gens de néant. Dans les déclarations officielles, on montrait du respect au sang iranien ; dans la pratique, la faveur allait à l'Araméen, au

Juif, à l'Égyptien, au Syrien, au Lydien, au Grec. Cette tendance progressera toujours, et les principales causes de la chute finale résulteront de cette complaisance pour tout ce qui n'était pas la liberté iranienne.

CHAPITRE X.

RÉVOLTE DE L'ÉGYPTE. — EXPÉDITION CONTRE LA GRÈCE.

L'anecdote d'Esther montre, à plusieurs égards, le caractère du gouvernement des Achéménides. Obligés de compter dans ce qui était de principe et de règle avec les pouvoirs réguliers de la nation, ne pouvant en théorie se considérer comme absolus, les rois, dans la pratique, étaient devenus le centre d'un réseau d'intrigues auxquelles prenaient part surtout les nationalités subalternes de l'empire. Nous venons de voir des Juifs aux prises avec des Amalécites; de même les Égyptiens eurent leur tour, et il en résulta une révolte ouverte, qui avait même commencé aux derniers temps du règne de Darius. Après le décès de ce souverain, Xerxès, bien que proclamé à sa place, ne se trouva pas en sûreté, battu en brèche comme il l'était par les menées de ses frères et de leurs mères, rivales d'Atossa; il lui fallut deux ans pour se consolider. Ce ne fut donc pas immédiatement qu'il put mettre ordre aux affaires de l'Égypte. Quand il vint à s'en occuper, les rebelles plièrent; les troupes envoyées contre eux en eurent bientôt raison. On les soumit à un régime plus sévère que par le passé, et on leur donna pour satrape un des princes de la maison régnante, Achéménès, frère du Grand Roi. Ce gouverneur, bien en cour, usa de sa province comme d'un apanage à exploiter. Il s'y prit si mal qu'il eut bientôt irrité la population et donné cours à de nouvelles menées, à des machinations dangereuses, d'où sortit une nouvelle insurrection à la tête de laquelle se

trouva Inaros, fils du roi de Libye Psammétique. Achéménes y perdit la vie.

Mais les affaires d'Égypte n'usurpaient pas à elles seules toute l'attention de la cour de Suse. D'autres questions y tenaient aussi quelque place; c'étaient les intérêts grecs. D'une part, le roi lacédémonien Démarate s'était insinué auprès du jeune monarque et figurait dans son intimité. Il l'excitait à porter la guerre dans le Péloponnèse et à transformer la république royale de Sparte en une souveraineté vassale de la Perse, dont lui, Démarate, deviendrait le titulaire. D'autre part, la famille des Aleuades, dominant en Thessalie, pressait le Grand Roi d'envoyer contre les Grecs une expédition sérieuse. Ces Aleuades tendaient à consolider leur autorité en s'appuyant sur l'empire, et à exécuter à la suite des Perses une campagne de pillage au détriment des autres nations helléniques. Enfin les Pisistratides, imparfaitement découragés par leur tentative manquée, avaient quitté Sardes, dont le satrape s'ennuyait d'eux, et étaient venus à Suse, comme tant d'autres, pour chercher à convaincre le roi, ses conseillers, ses favoris et tout ce qui pouvait exercer quelque influence, de l'opportunité d'aller attaquer Athènes et de leur rendre le pouvoir sur cette ville rebelle. Ils avaient fait rencontre dans la grande capitale de l'Asie d'un certain devin appelé Onomacrite, dont le métier consistait à vendre des oracles et particulièrement des oracles de Musée. Cet homme avait la réputation de fausser au besoin les paroles des dieux, et c'était ce qui jadis l'avait brouillé avec Hipparque, car il avait été pris sur le fait et dénoncé par Lasus d'Hermione au moment où il fabriquait des vers sacrés annonçant la prochaine submersion des îles voisines de Lemnos. Dans l'exil commun, on ne se souvint plus de pareilles misères. Onomacrite parut aux Pisistratides capable de rendre de bons services. Ils l'introduisirent à la cour, et aux insinuations, aux conseils, aux calculs, aux informations de leur politique, le devin ajouta le poids de ses encouragements

mystérieux. Il n'était jamais à court de paroles rassurantes ni de promesses merveilleuses. Les livres qu'il portait sur lui étaient remplis de présages de la nature la plus réjouissante ; il faisait surtout grand bruit d'un certain passage de Musée où il était dit qu'un Perse unirait les deux bords de l'Hellespont. Cette promesse ne pouvait évidemment concerner que Xerxès, et elle démontrait clairement que le jeune roi devait sans hésiter envahir, ravager, soumettre les villes helléniques, les donner à ses dévoués serviteurs : et qui donc ces serviteurs si positivement désignés pouvaient-ils être, sinon les Aleuades de Thessalie, les Pisistratides d'Athènes, Démarate de Sparte et le sage Onomacrite?

La pression fut effective. Xerxès s'émut. Il rassembla son parlement de chefs féodaux et de fonctionnaires, et exposa la situation telle qu'on la lui avait fait comprendre. Que le Grand Roi ait tenu ou non le discours mis dans sa bouche par Hérodote, ou qu'il ait parlé dans le même sens à plusieurs reprises, peu importe, il est incontestable que les idées sur la situation du roi, sur celle de l'empire, sur celle de la Grèce sont très-exactes, et qu'on doit regarder comme très-probable ce résumé des intérêts du monde d'alors et de la façon dont on les jugeait.

Un reste de l'ancien esprit national, cette sorte de lueur chatoyante que les temps de décadence conservent dans leurs déclarations officielles longtemps après que la flamme ne jaillit plus, une sorte d'hypocrisie, un enthousiasme de convention pareil à la chevalerie du temps de François Ier, fit poser en principe par Xerxès que les Iraniens, fidèles aux traditions de leurs ancêtres, étaient essentiellement des conquérants. Après Cyrus, après Cambyse, après Darius, l'État devait s'agrandir encore ; et le Grand Roi n'entendait pas manquer à ses destinées; il avait jeté les yeux sur la Grèce comme sur une proie qui nécessairement lui appartenait et qu'il lui fallait prendre.

On pourrait considérer comme une vanterie de l'historien hellène l'assurance mise par lui dans la bouche de Xerxès, que cette Grèce dont il parlait n'était inférieure en rien aux pays déjà possédés par l'Achéménide, et leur était même supérieure en fertilité. Mais, bien que nous sachions aujourd'hui combien une telle affirmation eût été exagérée, attendu que, ni par l'étendue ni par la richesse agricole, les terres des Doriens, des Ioniens, des Éoliens, ne pouvaient se comparer à l'héritage somptueux des Araméens, à l'opulente Susiane, à la majestueuse Égypte, il faut se rappeler que les Perses ne connaissaient que vaguement l'Hellade et n'en apercevaient pas même clairement les limites occidentales. On a vu par les paroles du Shah-nameh que le voyage des explorateurs envoyés avec le Crotoniate Démodokès était resté dans le souvenir des Perses comme n'évoquant pas seulement les images des Cyclades, d'Athènes et du Péloponnèse, mais bien encore celles de la Sicile, très-florissante alors, et de toutes les cités de la Grande Grèce italiote, infiniment plus brillantes et mieux pourvues en ressources que les villes à proprement parler helléniques ne le furent jamais, je dis même dans leurs plus beaux temps. Ce que Xerxès appelait la Grèce, c'était donc un territoire ou plutôt une succession de territoires dans la direction de l'ouest et conduisant depuis le Danube jusqu'à l'Adriatique et depuis Lesbos et Samos jusque dans l'intérieur inconnu de l'Italie et des grandes terres européennes; faisant apparaître devant les imaginations amusées de vastes capitales comme Agrigente, Syracuse, Crotone, Sybaris, et bien d'autres qu'on ne nommait pas, qu'on ne connaissait pas, qui n'existaient pas, mais qu'on supposait devoir être. Athènes et Sparte ne semblaient que des points assez obscurs au milieu de tant de merveilles. Cependant c'étaient Athènes et Sparte qu'il s'agissait d'abord d'attaquer et de prendre.

Là était la cause de la guerre et le prétexte de l'inva-

sion. Ces deux petits États avaient offensé l'empire en soutenant la rébellion de l'Ionie, en pillant Sardes. C'étaient des crimes qu'il fallait punir, et, ce que n'ajoutait pas Xerxès dans ses déclarations publiques, mais ce qu'il disait sans nul doute, en y insistant, dans le particulier, Athènes, Sparte, étaient faciles à prendre, puisque les Perses comptaient dans leur sein même de nombreux partisans; Démarate, et les Pisistratides, et le devin Onomacrite, et les Aleuades, l'avaient démontré au roi de mille manières. L'application de tant de considérants rapprochés les uns des autres était pour l'empire de se lever et d'envahir les pays convoités.

A l'opinion du Grand Roi, Mardonius ajoutait le poids de la sienne. Il connaissait la Grèce et les Grecs. Il avait commandé parmi eux. Il pouvait juger de la nature de leur esprit et de la valeur de leurs ressources. Il insistait sur la facilité avec laquelle il avait soumis la Macédoine, et peu s'en était fallu, ajoutait-il, qu'il n'allât d'un trait jusqu'à Athènes. Il avait eu pour lui les Thessaliens; il aurait eu les Thébains, et une fois dans l'Attique, les murs de l'Acropole se seraient ouverts d'eux-mêmes pour le recevoir. Il faisait remarquer avec une ironie justifiée les discordes invétérées des Grecs, qui, parlant la même langue, ne s'en entendaient pas mieux. Il se moquait des connaissances militaires d'un peuple qui ne savait que chercher une plaine unie, afin que les hoplites pussent s'y entre-détruire sans être gênés par les difficultés du terrain. Il ne pouvait cependant dire que les Grecs, pris individuellement, fussent de mauvais soldats, puisque depuis des siècles, et longtemps avant les Perses, l'Asie les employait comme mercenaires et s'en trouvait bien.

Si Xerxès parlait sous l'inspiration des bannis et des aventuriers hellènes, il semblerait que Mardonius, de son côté, ait porté dans la question un certain intérêt personnel. Sa naissance le plaçait très-près du trône; ses grands emplois l'avaient familiarisé avec l'exercice de l'au-

torité; il aspirait à un de ces grands apanages tels que Cyrus et les rois du passé avaient eu l'usage d'en constituer pour les hommes considérables de l'empire. Il visait à ce que les Gawides, les Camides et tant d'autres avaient obtenu, et son dévolu était jeté sur les terres occidentales. Devenir le feudataire de cette région paraît avoir été le mobile de Mardonius.

Artaban, oncle du roi, frère de Darius, peut-être le Zeryr dont les annalistes orientaux font tant de cas, mit les ombres aux tableaux que l'on traçait avec tant de complaisance. Il rappela qu'il avait désapprouvé dans le principe le passage du Danube et l'expédition contre les Scythes. Il n'en était rien résulté d'avantageux. Aujourd'hui on proposait une entreprise analogue; on voulait franchir encore une fois l'Hellespont; on s'exposait à un double risque : celui d'être battu sur terre par des populations en définitive habituées aux armes, et celui de l'être sur mer par ces mêmes gens qui n'étaient pas moins faits à la vie maritime. Peut-être subirait-on les deux échecs; mais un seul compromettrait la dignité de l'empire. On ne devait pas se fier aveuglément aux ressources extraordinaires que l'État avait à sa disposition. La foudre tombe aussi bien sur les grands animaux que sur les petits, et la plus immense armée peut être taillée en pièces par la moindre. Dieu est jaloux, faisait observer Artaban, fils d'Hystaspes, avec la conviction d'un homme qui avait passé sa vie à Suse au milieu des enseignements sémitiques; Dieu est jaloux, il se plaît à pulvériser les fortunes trop hautes, et c'est pourquoi celles-là précisément, et plus que les autres, doivent éprouver la crainte et ne sauraient hasarder d'imprudences.

Il est clair qu'Artaban trouvait l'empire assez vaste, et ne le voyait pas sans regret s'étendre au delà de ses limites actuelles.

Au milieu de ces débats, Xerxès, mal convaincu par ses propres raisonnements, par ceux des émigrés hellènes,

par sa passion, était fort incertain, quand un incident, tout à fait conforme à l'esprit du temps et du pays, vint ajouter à son trouble. Il eut une vision. Ces gens, qui passaient leur vie sous la pression d'un Dieu jaloux, ainsi que le faisait observer Artaban, qui se sentaient entourés d'influences secrètes pour la plupart malfaisantes, qui couvraient les murailles de leurs palais de talismans après les avoir fondées sur des amulettes, qui n'avaient jamais autour d'eux assez d'autels ni d'idoles; dont les habits, les ornements, les armes, les chevaux, les chars, tout enfin était garni de préservatifs magiques, ne pouvaient être fortement occupés d'un projet quelconque sans s'exposer à l'hallucination et au rêve. Xerxès vit un homme: le vit-il en corps et en chair, ou seulement en esprit? Il n'en sut jamais rien; mais enfin il le vit dans sa chambre, à l'heure du sommeil. Cet homme, d'une figure majestueuse, s'approcha de lui avec gravité et lui reprocha ses hésitations, le pressant de commencer l'entreprise qu'il s'était proposée.

Xerxès eut peur; mais, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, il se roidit contre l'avertissement mystérieux, et, loin d'y céder, il pencha vers l'avis d'Artaban, qui l'avait d'abord révolté. Ce retour ne dura pas; le fantôme reparut la nuit suivante, tança rudement les tergiversations du roi, et le menaça de la ruine de son autorité s'il ne marchait pas contre les Grecs.

Éperdu, fatigué d'accepter et de repousser tour à tour des projets trop lourds pour la faiblesse de son esprit, Xerxès fit venir son oncle dans la nuit même, lui exposa son angoisse, lui en confia la cause, et exigea de lui que, se revêtant de l'habit royal, il s'assît un instant sur le trône, puis se couchât sur le lit royal, afin de voir si le spectre apparaîtrait encore et ce qu'il dirait.

Artaban résista longtemps à la prière et aux ordres fiévreux du fils de son frère. S'asseoir sur le trône, revêtir l'habit souverain, c'était presque du sacrilége; il y allait

de la vie. Mais l'emportement de Xerxès arrivait jusqu'au délire; Artaban fit observer au prince que le songe pouvait bien n'être que le résultat de l'échauffement de son esprit dominé par une pensée constante; qu'on rêvait aisément la nuit à ce qui s'était passé pendant le jour; que si le fantôme avait à se montrer, porter ou ne pas porter le vêtement royal, être couché dans le lit du monarque ou dans le sien propre, ne changerait rien; que cependant, par obéissance, il allait se soumettre à ce qui était exigé de lui, à la condition que le roi ne perdrait pas de vue qu'en réprouvant l'idée de la conquête de la Grèce, lui, Artaban, se proposait uniquement de réprimer cette ambition de s'agrandir qui ne pouvait mener qu'à la ruine du prince et de la nation.

Artaban se montre, dans tout ceci, un Iranien de la vieille roche, que la sagesse politique n'a pas abandonné. Malheureusement il vit le fantôme. Il en fut maltraité; il crut que celui-ci voulait lui brûler les yeux avec un fer rouge. Il se releva du lit royal en poussant de grands cris, et courant à Xerxès, démentit ce qu'il avait dit jusqu'alors. Son opinion avait servi de point de ralliement aux détracteurs de l'expédition; toute opposition tomba avec la sienne, et la guerre fut résolue. Alors une nouvelle vision vint promettre à Xerxès les succès les plus éclatants. Il lui sembla que sa tête était ceinte du jet d'un olivier dont les branches couvraient toute la terre. Les interprètes des songes déclarèrent que c'était là une assurance de la monarchie universelle. C'en fut assez; le parlement des Perses se sépara, et chacun des feudataires retourna dans ses domaines pour lever des troupes et se mettre en état d'arriver à époque fixe au rendez-vous général de l'armée.

Hérodote assure que cette affaire fut traitée dès le commencement du règne de Xerxès, et il ne serait peut-être pas trop téméraire de la rattacher à cette longue session de six mois dont le livre d'Esther nous entretient, session qui eut pour terme la disgrâce de Vasthi-Amestris et la

promulgation d'une loi plus sévère que l'ancienne sur la subordination des femmes. En tout cas, les préparatifs furent proportionnés au grand objet que l'on avait en vue, car il ne s'agissait de rien moins que de la conquête de l'Europe. Quatre années furent employées à rassembler le matériel et les troupes. Pour diminuer les dangers de mer, deux ingénieurs perses, Bubarès, fils de Mégabyze, et Artachès, fils d'Artée, proposèrent d'ouvrir l'isthme du mont Athos, ce qui eût abrégé le chemin qu'on avait à faire jusqu'au continent hellène. On appliqua en effet cette idée. Elle valait ce qu'elle coûtait, et on réussit. Un grand nombre de trirèmes se concentrèrent sur la rade d'Éléonte, dans la Chersonèse, pour protéger les corps de travailleurs ; le succès fut complet, l'isthme percé, et les Phéniciens se distinguèrent surtout dans cette circonstance, où l'on est étonné de ne pas voir Hérodote réclamer l'avantage pour les contingents des villes ioniennes; ceux-ci prirent part comme les autres habitants de la région maritime à cette utile entreprise ; la route se trouva abrégée comme je viens de le dire, et la flotte perse délivrée des gros temps qui règnent d'ordinaire autour du promontoire de l'Athos et avaient précédemment maltraité l'escadre de Mardonius.

On jeta en outre un pont sur le Strymon, et enfin deux autres devant Abydos, afin d'assurer le passage en Europe. Mais un vent violent ayant soufflé de l'Euxin, souleva la mer. Les cordes de lin des Phéniciens, les cordages d'écorce de Byblos tendus par les ouvriers de l'Égypte se rompirent, et les vaisseaux accouplés pour porter un plancher furent engloutis. Ce fut alors que le roi, offensé, fit châtier la mer de trois cents coups de fouet, assure Hérodote, et insulta ses ondes en y jetant une paire de ceps et en lui adressant ces paroles outrageuses : « Eau » salée et amère, ton maître te punit pour l'avoir offensé » sans motif ! De gré ou de force, sache que le roi » Xerxès te franchira ! Personne ne t'offrira de sacrifices,

« et avec raison, car tu n'es qu'un fleuve saumâtre et « trompeur »

Je veux bien que l'anecdote soit vraie ; mais elle ressemble à une calomnie grecque. On avait dans l'Hellade une telle idée de la puissance du Grand Roi, qu'on supposait aisément celui-ci enivré d'une situation presque divine. Ce qui est plus facile à admettre que la flagellation de la mer, c'est la condamnation des constructeurs des ponts, mis à mort pour avoir mal calculé la force de leur ouvrage.

En tout cas, on reprit l'œuvre immédiatement, et la communication fut rétablie entre l'Europe et l'Asie. Trois cent soixante navires, les uns à cinquante rames et les autres à trois rangs, firent face à l'Euxin ; du côté de l'Hellespont, on en disposa trois cent quatorze. On les avait mis bout à bout, ce qui indique qu'ils étaient assez petits ou que leur nombre a été exagéré. Des ancres de forte dimension maintenaient les navires à leur place contre les courants et contre le vent. En trois endroits, on ménagea des passages pour que les barques pussent entrer et sortir librement dans l'Euxin. Sur les navires on jeta un plancher mobile recouvert de terre battue, et à droite et à gauche régnait un garde-fou.

Quant tout fut prêt, on avertit Xerxès, qui était à Sardes. Il se hâta de se mettre en marche, et au commencement du printemps il prit la route d'Abydos. Il s'avançait dans une pompeuse ordonnance, entouré d'une garde de mille nobles Iraniens à cheval et de mille fantassins également de sang noble ; devant lui venaient, comme dans les armées de Cyrus, dix chevaux sacrés couverts de harnais magnifiques ; puis le char d'Ormuzd, attelé de huit chevaux blancs et conduit par un écuyer à pied ; ensuite paraissait Xerxès sur son char traîné par des chevaux sacrés de Nyssa que menait à pied l'écuyer royal, Patisamphès, fils d'Otanès. Derrière le monarque étaient mille fantassins issus de grande maison, mille cavaliers d'élite, dix mille hommes réunis en un seul corps et

armés de lances, dont les unes étaient terminées par une grenade d'or et les autres par des grenades d'argent. La maison royale se complétait par dix mille cavaliers iraniens, après lesquels marchaient à quelque distance les autres troupes de l'empire. Xerxès se trouvait ainsi à la tête de son contingent personnel, troupes fournies par ses domaines héréditaires et qui montaient à vingt-quatre mille hommes, dont la moitié consistait en cavalerie.

Aussitôt arrivé à Abydos, le roi voulut passer l'armée en revue. Il monta sur un tertre où les Abydéniens avaient élevé pour la circonstance un tribunal de marbre blanc. De là les regards du roi, découvrant au loin et la terre et la mer, contemplèrent à leur gré la foule armée couvrant les campagnes, tandis que des voiles blanches innombrables brillaient au loin sur l'étendue des flots. A cette vue, Xerxès s'assombrit, et ses chefs voyant des larmes rouler dans ses yeux, Artaban osa lui demander ce qui l'affligeait.

« Je pense, répondit Xerxès, que de tant de milliers d'hommes pas un seul n'existera dans cent ans. »

Artaban chercha à mettre à profit cette disposition mélancolique pour détourner encore le roi de ses projets, ou du moins pour le rendre moins confiant dans la fidélité des Ioniens. Il paraît que la vision dont le prince avait partagé les terreurs avec Xerxès ne l'avait convaincu qu'un instant, et qu'il était revenu à ses premières répugnances. Pourtant il ne réussit pas. Xerxès maintint sa résolution; mais frappé sans doute du peu de secours qu'il avait à attendre d'un conseiller si décidément hostile à son entreprise, et ne voulant pas d'ailleurs le maltraiter, il le nomma, avant de quitter l'Asie, régent de l'empire, et le renvoya à Suse.

Aussitôt la revue des troupes terminée, on fit le dénombrement des soldats. A cet effet, une enceinte pouvant contenir dix mille hommes fut construite, et quand toutes les bandes y eurent successivement été enfermées, on calcula que le total montait à dix-sept cent mille hommes.

Cette force commença à défiler et à passer le pont : on était pressé d'en finir avec cette opération, on craignait les brusques caprices de la mer. Les contingents s'ébranlèrent les uns après les autres sous le fouet des surveillants, et des milliers de pas rapides portèrent bientôt ces multitudes sur le plancher mobile qui gémit sous leur poids. Chaque nation passa à son tour.

Hérodote a dit sans commentaire que le fouet était levé sur les paresseux ou les récalcitrants, et les auteurs modernes en ont pris texte pour déclamer contre l'avilissement des Asiatiques. On a oublié, pour faire une phrase, le cep de vigne du centurion romain, la canne du caporal prussien, la fustigation des troupes capitulées fournies par les cantons suisses, celle qui est encore en usage parmi les troupes anglaises, qui l'était il y a peu de temps dans la marine française et dans toutes les marines du monde, et si on avait un peu raisonné sur tout cela, au lieu de se laisser aller au clinquant des paroles, on aurait pu discuter peut-être l'opportunité militaire des châtiments corporels; mais en trouvant ce système si généralement usité, et chez les nations les plus fières du monde, on se serait gardé d'y voir une marque de servitude. Non-seulement les Français eux-mêmes ont longtemps battu leurs soldats, qui pour cela n'en passaient pas pour moins fermes, mais ils ont pendant de longues générations accablé de coups leurs enfants, les enfants les plus nobles, ceux même qui étaient issus du sang royal; et il ne faut pas oublier qu'avant de proclamer les droits de l'homme et du citoyen, les orateurs de la Constituante avaient passé par les verges de leurs instituteurs.

Les Perses traversèrent le pont les premiers. Ils portaient des tiares de feutre, des tuniques à longues manches teintes de diverses couleurs, des cuirasses écaillées, des pantalons tombant jusqu'à la cheville. Ils avaient au bras le petit bouclier rond appelé « gher », « le cercle », un carquois plein de flèches de canne, un poignard long sur

la cuisse droite, le gama actuel, tranchant des deux côtés. Ils tenaient à la main de grands arcs et de courts javelots. Ils étaient couverts d'ornements d'or, bracelets, colliers, anneaux, bagues, boucles d'oreilles; et surtout les soldats appelés les Immortels, parce que toute place vacante parmi eux était immédiatement remplie et qu'ils n'étaient jamais moins de dix mille, étalaient un luxe extraordinaire. Ils étaient suivis de nombreux domestiques, de chameaux, de mulets et d'autres bêtes de charge pour leur bagage, et, dans des chariots somptueux, passaient leurs femmes avec leurs servantes.

Après les Perses venaient les Mèdes, vêtus et armés comme eux, les premiers commandés par Otanès, ceux-là par Tigrane, qui appartenait aussi à la maison régnante. Ils étaient suivis des Cissiens, coiffés de feutres pointus, pareils à ceux que l'on porte aujourd'hui dans le sud de la Perse; les Hyrcaniens marchaient ensuite : Anaphès, fils d'Otanès, et Mégapane, qui eut plus tard le gouvernement de Babylone, menaient ces deux corps.

Les Assyriens arrivaient ensuite. Leurs coiffures étaient des casques singulièrement travaillés et formés d'un entrelacs d'airain. Ils avaient des boucliers, des javelots et des poignards à l'égyptienne, et en outre des massues de bois hérissées de fer et des cuirasses de lin. Ils étaient mêlés aux Chaldéens, c'est-à-dire aux gens des montagnes du Kurdistan septentrional, et ils obéissaient à Otaspès, fils d'Artachée.

Les Bactriens et les Saces ou Sakas, les sujets des Çamides, marchaient sous le commandement d'Hystaspes, fils de Darius et d'Atossa, frère du roi.

Des bandes d'Indiens riverains du fleuve, vêtus de tuniques de coton, armés d'arcs de roseau, suivaient sous Pharnazathrès, fils d'Artabates, et les gens de l'Aria ou de Hérat, équipés comme les Bactriens, sauf les arcs pareils à ceux des Mèdes, passaient sous Sisamnès, fils d'Hydarnès.

Les Parthes, les Khorasmiens, les Sogdes, les Gandares et les Dadikes, semblables aux Bactriens, s'avançaient sous Azanès, fils d'Artée, et sous Artyphius, fils d'Artaban.

Les Kaspes avaient des sayons de peau de chèvre, des arcs et des flèches de canne et des cimeterres. Ariomarde était leur chef, et lui-même était frère d'Artyphius. Les Saranges, parés de couleurs éclatantes, chaussés de hautes bottines, portant des arcs et des javelots, étaient sous Phérendate, fils de Mégabaze. Les Pactyices ressemblaient fort aux Kaspes, et suivaient Artyntès, fils d'Ithamatrès, tandis qu'Arsamènes, fils de Darius, et Siromitrès, fils d'Œbaze, menaient les Outiens, les Myciens et les Parikaniens, équipés comme les Pactyices.

Les Arabes paraissaient ensuite couverts de larges vêtements dont les bouts étaient retroussés et passés dans la ceinture. Ils avaient des arcs très-longs qui se pouvaient bander dans les deux sens. Avec eux allaient les Éthiopiens d'Afrique aux cheveux laineux, équipés de peaux de léopard et de lion, avec des arcs de bois de palmier d'au moins quatre coudées de hauteur, et des flèches armées de pierres pointues dont ils se servaient aussi pour graver leurs cachets. C'étaient probablement des agates [1]. En outre, ils avaient des javelots en corne de gazelle et des massues noueuses. Ils se peignaient le corps mi-partie en blanc, mi-partie en vermillon. C'était une troupe nombreuse et jugée redoutable, car elle était conduite avec les Arabes par Arsamès, fils de Darius et d'Artystone, fille de Cyrus, celle de toutes ses femmes que le premier Achéménide avait le plus aimée, et dont

[1] Que ce fussent des agates ou des obsidiennes, on peut remarquer ici que l'usage des armes de pierre s'est maintenu longtemps après que le bronze et le fer étaient déjà très-usités. J'en conclus que lorsqu'on ramasse sur le territoire grec et principalement dans le tumulus de Marathon, ce qui m'est arrivé à moi-même, des têtes de flèche en obsidienne, il n'y a pas de motifs suffisants pour faire admettre que ces produits soient d'un âge antéhistorique.

il avait fait faire une statue d'or massif travaillée au marteau.

Les Éthiopiens asiatiques, sans doute les habitants aborigènes de la côte du Béloutjistan, venaient ensuite. C'étaient les dyws d'autrefois. Ils étaient noirs, mais avaient les cheveux lisses, et s'équipaient à peu près de la même façon que les Indiens, avec cette particularité toutefois qu'ils se coiffaient de peaux de tête de cheval, la crinière et les oreilles ajustées sur leur front; leurs boucliers étaient couverts de peaux de grue.

Les Libyens, sous Massagès, fils d'Oarizus, vêtus de cuir, maniant des javelots durcis au feu, étaient suivis des Paphlagoniens, portant des casques de fil de métal tressé, des petits boucliers, de longues piques, des javelots et des poignards, et des chaussures montant à mi-jambe. Pareils à eux, les Lygiens, les Matianes, les Mariandyniens et les Cappadociens marchaient sous la conduite de Dotus, fils de Mégasidrès et de Gobryas, fils de Darius et d'Artystone.

Ensuite paraissaient les Phrygiens unis aux Arméniens, les uns et les autres sous Artochmès, gendre de Darius.

Les Lydiens et les Mysiens, armés à la grecque, ou, pour être plus vrai, portant leur équipement national copié par les Grecs, suivaient le même Artaphernes, fils d'Artaphernes, qui s'était montré à Marathon avec Datis, dix ans auparavant.

Les Thraces d'Asie, commandés par Bassakès, fils d'Artaban, avaient sur la tête des peaux de renard; ils étaient vêtus de tuniques courtes et de cafetans flottants de couleurs brillantes, avec des brodequins de cuir de gazelle. Ils maniaient des boucliers légers, des poignards et des javelots. Leurs compatriotes d'Europe avaient des boucliers de cuir de bœuf, chacun deux épieux à la lycienne, et des casques d'airain ornés d'oreilles et de cornes également en airain et qui s'élevaient en l'air, chargés d'aigrettes flottantes. Ils avaient les jambes couvertes de bandes d'étoffe rouge.

Les Kabales de la Méonie et les Lasons portaient leurs casques avec des targes de peaux de bœuf crues, des tuniques de laine, chacun deux javelots à la main et une épée droite. Les Milyens attachaient leurs habits avec des agrafes; ils avaient des casques de cuir, et quelques-uns d'entre eux des arcs lyciens. Les Moskes avaient des coiffures de bois, de très-petits boucliers et des piques dont la hampe était courte, tandis que le fer était grand. Ces contingents obéissaient à Badrès, fils d'Hystanès, sauf les Moskes soumis à Ariomarde, fils de Darius et de Parmys, fille de Smerdis et petite-fille de Cyrus.

Les Tibaréniens, les Macrons et les Mosynœques obéissaient à Artayétès, fils de Chérasmis, gouverneur de Sestos. Ils ressemblaient fort aux Moskes pour leur équipement, ainsi que les Mares et les Kolches, les Alarodes et les Sapires, conduits, les premiers, par Pharandates, fils de Téaspis; les seconds par Masistius, fils de Siromitrès. Enfin, terminant la marche de tant de nations diverses, passèrent les insulaires du golfe Persique, dont l'arrangement avait du rapport avec celui des Mèdes. Ils étaient commandés par Mardontès, fils de Bagée.

Les corps que nous avons vus défiler sur les ponts ne consistaient qu'en infanterie légère, et bien que chaque troupe fût homogène quant à la nationalité, on avait senti la nécessité de réunir plusieurs bandes en une seule quand elles n'étaient pas assez considérables, et, au rebours, de diviser les contingents trop nombreux. On avait donc partagé l'armée en divisions de dix mille hommes chacune, formées par compagnies de cent hommes, et ces compagnies par pelotons de dix. Les chefs qui viennent d'être nommés successivement étaient les divisionnaires. Or, nous en avons compté vingt-neuf, ce qui donne deux cent quatre-vingt-dix mille hommes. Mais, comme je le disais à l'instant, la cavalerie n'a pas encore passé, et bien que les peuples énumérés en possédassent pour la plupart dans leur pays, il semblerait que très-peu d'entre eux en

avaient amené. Ce qui en était venu, habillé et armé comme les fantassins, ne s'en distinguait que par des ornements d'airain et de fer portés sur la tête.

Les Sagartes avaient fourni huit mille hommes armés de lassos, l'arme antique des héros iraniens. Les Mèdes et les Cissiens étaient plus nombreux, Hérodote ne dit pas de combien, non plus que pour les Indiens; mais il assure que ceux-ci traînaient en outre à leur suite un équipage de chars attelés d'hémiones, ce qui me semble fort difficile, ces animaux ayant la réputation de ne jamais se plier à une éducation quelconque. J'en ai vu qui avaient été pris tout jeunes et dont on n'avait pu rien faire. Les Bactriens, les Kaspes, les Libyens, les Parikaniens, une autre nation encore dont les copistes ont omis le nom, et les Arabes, complétaient la cavalerie, et Hérodote assure qu'il y avait là quatre-vingt mille chevaux. Il ne faut naturellement pas comprendre dans ce chiffre les chameaux ni les bêtes de somme.

Ainsi, d'après le nombre des divisionnaires et en acceptant le chiffre attribué à la cavalerie, on aurait pour l'armée d'invasion menée par Xerxès à la conquête de l'Europe non pas dix-sept cent mille hommes, mais seulement deux cent quatre-vingt-dix mille pour l'infanterie et pour la cavalerie quatre-vingt mille; en tout, trois cent soixante-dix mille hommes, ce qui me paraît constituer d'ailleurs un chiffre fort convenable et probablement encore très-exagéré.

L'état-major général se composait du Grand Roi lui-même commandant en chef, de Mardonius, fils de Gobryas; de Tritantæchmès, fils d'Artaban, l'oncle du roi; de Smerdomenès, fils d'Otanès, neveu de Darius; de Masistès, fils de Darius et d'Atossa; de Gergès, fils d'Arize, et de Mégabyze, fils de Zopyre. Ces généraux donnaient des ordres aux divisionnaires de l'infanterie, excepté à Hydarnès, fils d'Hydarnès, commandant des Immortels, qui faisait partie aussi lui-même de l'état-major général,

en raison de la dignité de sa charge. Il faut encore compter deux commandants de la cavalerie, Hermamithrès et Tithée, l'un et l'autre fils de Datis. Ils avaient au début de l'expédition un collègue, Pharnuchès; mais une chute de cheval avait contraint cet officier de rester à Sardes pour se faire soigner. Il est singulier qu'ayant jugé nécessaire de partager l'infanterie en groupes de dix mille hommes, Xerxès ait cru pouvoir laisser la cavalerie partagée en deux masses énormes de quarante mille hommes chacune. Le contraire arrive d'ordinaire, et les troupes à cheval, difficiles à entretenir, exigeant plus de précautions et de soins, sont généralement réduites à des unités tactiques moins fortes que l'infanterie. Si l'on raisonnait d'après ce principe, sans lui donner même toute sa portée, on conclurait que la force de la cavalerie des Perses dans cette campagne n'a pas pu être de quatre-vingt mille hommes, mais étant placée sous deux chefs seulement, n'a pas dépassé le chiffre de trente mille; c'est encore beaucoup que de supposer les trois divisions primitives, réduites à deux par la retraite de Pharnuchès, égales pourtant chacune à une division d'infanterie.

En même temps que les troupes de terre passaient le pont, l'armée navale appareillait pour suivre leur mouvement et longer la côte d'Europe. Elle était composée de douze cent sept trirèmes. Les Phéniciens et les gens de la Palestine en avaient fourni trois cents, les Égyptiens deux cents, les Cypriens cent cinquante, les Ciliciens cent, les Pamphyliens trente, les Lyciens cinquante, les Doriens d'Asie trente, les Cariens soixante-dix, les Ioniens cent, les insulaires grecs dix-sept, les colons hellènes de l'Hellespont cent, les Éoliens soixante.

Tous les navires avaient, outre leurs équipages, des garnisons de Perses, de Mèdes et de Saces. Les plus estimés quant à la valeur des équipages et au mérite nautique des constructions étaient les Sidoniens. Le roi lui-même montait un de leurs navires quand il allait en mer. L'ar-

mée navale avait pour amiraux Ariabignès, fils de Darius; Prexaspès, fils d'Aspathinès; Mégabaze, fils de Mégabate, et Achéménès, fils de Darius. On comptait parmi les chefs indigènes quelques marins fameux; mais Hérodote leur préfère à tous cette femme célèbre, Artémise, qui conduisait les vaisseaux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyros et de Kalydnos, et qui était venue trouver Xerxès de son plein gré, avec cinq trirèmes à elle, les mieux équipées de la flotte après celles des Sidoniens.

Le passage dura plusieurs jours : sept jours et sept nuits sans discontinuer, assure Hérodote; cependant l'historien paraît croire que la revue fut faite en un seul jour, bien qu'exécutée avec assez de minutie, puisque Xerxès s'arrêtait devant chaque corps d'infanterie et de cavalerie et sur chaque navire, interrogeant les officiers et les soldats et faisant prendre des notes à ses secrétaires. Tout cela n'est pas très-concordant. S'il est admissible que sept jours et sept nuits aient à peine suffi au passage de dix-sept cent mille combattants suivis d'une cohue de femmes, de serviteurs, d'esclaves, de vivandiers et de muletiers, sans compter les bêtes de charge, et les trains de chameaux, et les chariots, et les équipages de campement, il ne l'est pas du tout que dans un seul jour le roi ait pu examiner en détail cette même multitude, encore moins en y joignant la revue navale.

Ce qui est à remarquer, c'est la forte tendance à l'unité d'action qui se fait sentir dans l'organisation de l'armée. Tous les chefs de quelque importance sont des princes de la maison régnante; les chefs de clan sont rejetés aux rangs inférieurs. Ce système est poussé si loin que, bien que les Perses ne fussent pas marins, les amiraux sont choisis dans les mêmes rangs que les généraux, et la fidélité des équipages sémites, grecs et égyptiens assurée par des garnisons iraniennes. C'était le système de Darius; seulement on l'exagérait, et de la conciliation il tournait à l'oppression, ce qui arrive constamment en pareilles circonstances.

Je ne tracerais pas un tableau véritable si je passais sous silence les impressions superstitieuses, les prodiges, les expiations dont le commencement de la campagne fut entouré. Xerxès, comme un Asiatique qu'il était, et sémitisé à un point qui l'aurait probablement fait méconnaître par Cyrus, avait l'âme inquiète et turbulente au moins autant que hautaine. Pendant son séjour en Lydie, il s'était plu à admirer un platane dont la beauté l'avait tellement frappé qu'il l'avait orné de colliers et de bracelets d'or, et avait laissé un des Immortels de sa garde pour prendre soin de cet arbre merveilleux. Il mettait de la passion en tout. Pythius, fils d'Atys, l'avait accueilli avec le respect le plus dévoué, et lui avait offert sa fortune, montant à deux mille talents d'argent et à quatre millions de dariques d'or moins sept mille. Xerxès, refusant le don, avait ajouté les sept mille dariques qui manquaient pour parfaire la somme ronde.

Pendant sa marche vers Abydos, le soleil se voila tout à coup, bien que le ciel fût très-pur. Xerxès s'effraya beaucoup, et les mages ne parvinrent à le rassurer qu'en lui promettant la victoire, attendu que le soleil était l'oracle des Grecs, tandis que la lune présageait l'avenir aux gens d'Asie, et il était clair qu'en cette circonstance l'éclipse montrait la prédominance de la lune.

Le même Pythius, qu'il avait si généreusement traité, éprouva d'une manière cruelle les retours de cette humeur variable. Il s'oublia au point de demander que son fils aîné fût exempté du service militaire. Le riche Lydien méconnaissait cette nécessité des grands États de promulguer et de soutenir des lois qui traitent les intérêts individuels avec le mépris le plus absolu. Xerxès, indigné, ne vit dans la prétention de son favori qu'un attentat à la règle du service, et il y trouva matière à faire un exemple. Le fils dont la libération était si mal à propos sollicitée fut décapité, et l'armée défila entre les deux parties de son corps jetées, l'une à droite, l'autre à gauche du chemin. Outre

le châtiment, cette mesure avait encore un avantage. Elle portait bonheur à l'expédition. C'est un usage toujours pratiqué en Perse que de faire passer ceux qu'on veut préserver de malheurs entre les deux parties d'un être sacrifié. Il m'est arrivé plusieurs fois en Asie de me soumettre à cette cérémonie et de trouver sur ma route des moutons amenés devant mon cheval et égorgés à mon intention, et dont la tête était jetée à ma droite et le tronc à ma gauche; et plus l'existence sacrifiée a de valeur, plus aussi le charme a d'efficacité. Rien n'était donc plus propitiatoire pour les projets de Xerxès que le meurtre demi-politique, demi-religieux du fils de Pythius.

Le roi ne négligeait aucune occasion de se concilier les puissances néfastes de la nature. En arrivant à Pergame, il offrit dix hécatombes à Pallas Ilienne, et ses mages répandirent des libations en l'honneur des héros topiques. Évidemment il s'agit ici de mages chaldéens, magiciens jurés, théosophes voués à l'étude et au culte des forces latentes, et nullement de prêtres mazdéens, dont les doctrines repoussaient de pareilles cérémonies.

Quand le roi voulut franchir le pont, on eut soin de purifier le passage. Dès avant le lever du soleil, des parfums fumèrent de toutes parts, et le plancher fut jonché de branches de myrte. Xerxès lui-même fit avec une coupe d'or des libations à la mer et se réconcilia ainsi avec elle, si toutefois il ne faut pas voir là une preuve que le récit de la flagellation de l'Hellespont est controuvé. Un prince si attentif aux influences secrètes et si effrayé des mystères ne devait guère être porté à offenser les éléments. Les libations terminées, le roi laissa tomber dans les flots la coupe précieuse qui les avait contenues; à cette offrande, il ajouta un cratère d'or et un de ces sabres que les Perses appelaient akinakès. Tournant ensuite les yeux sur le soleil levant, il supplia Ormuzd d'écarter de sa route ce qui pourrait l'arrêter avant qu'il eût subjugué l'Europe jusqu'à ses dernières plages.

A peine Xerxès était-il arrivé de l'autre côté du pont, qu'une cavale enfanta un lièvre; peu de semaines auparavant, une mule avait eu un poulain androgyne. Ces prodiges furent sans doute expliqués par les adeptes d'une manière favorable. Ce qui est certain, c'est que Xerxès ne s'en laissa pas troubler. Mais quand il fut arrivé au fleuve Strymon, jugeant les difficultés de son entreprise sur le point de commencer, il eut recours aux plus énergiques moyens de conjuration pour se rendre favorables les puissances supérieures, et s'élevant au-dessus des cérémonies sémitiques, il célébra ce qu'il y avait de plus auguste parmi les rites des nations arianes. Un asvamédha, ou sacrifice de chevaux, fut exécuté. Rien ne fut jamais plus sacré ni plus solennel; la race noble tout entière en était si convaincue qu'elle en garda le respect et la foi pendant de longs siècles après Xerxès, et dans des lieux bien éloignés de son empire. Les tribus germaniques du cinquième siècle de notre ère étaient imbues de cette croyance; les peuples alamans sacrifiaient des chevaux aux cataractes du Rhin. Les coursiers de Niça qui furent égorgés sur les bords du Strymon étaient blancs, et leurs entrailles consultées annoncèrent des victoires. En passant le fleuve, sur le territoire des Neuf-Voies des Édoniens, on enterra vifs neuf garçons et neuf filles indigènes.

J'ai énuméré ces détails pour donner plus complétement l'idée du caractère de Xerxès et des influences auxquelles il était soumis. Ce roi ne manquait ni de grandeur d'âme ni de raison; il avait la tendance naturelle à tous les chefs de grandes agglomérations, d'attirer à soi le plus de pouvoir possible et de considérer comme le plus grand des crimes ce qui faisait obstacle à ce vœu, car c'était empêcher l'action de l'État, et l'État c'était tout bien, tout droit, toute justice, parce que c'était toute nécessité. Il était religieux autant à la façon des Sémites qu'à celle des Iraniens. Il ne voyait pas de limites à ce qu'il fallait craindre ou soupçonner dans l'ordre surnaturel, et les

peuples sur lesquels il régnait lui présentaient une si effrayante accumulation d'opinions et de croyances sur ces matières, que, forcé par système de tout respecter, de tout concilier, de tout admettre en tant que gouvernant, il en faisait de même en tant qu'homme, seulement avec des vacillations et des retours qui, dans une seule journée, devaient le porter à donner et à reprendre son cœur au sanctuaire du Dieu des Juifs, pour le donner et le reprendre à l'antre de Trophonius. Ce qui ne l'empêchait pas d'être excellemment mazdéen, puisque c'était la religion de sa maison. De tels conflits moraux appartiennent aux sociétés mêlées, et particulièrement aux chefs de ces sociétés. Tel était Xerxès.

Il traversa la Thrace, entraînant avec lui de nouveaux contingents levés au milieu de populations aisément obéissantes à des ordres respectés de longue date. Non-seulement les habitants de cette région le suivirent sans difficulté, mais ils lui vouèrent une admiration sans bornes qui, malgré ce qui arriva ensuite, ne s'effaça jamais. Hérodote raconte que, de son temps, les Thraces n'avaient pas encore consenti à labourer ni à ensemencer le chemin suivi par l'armée perse. Ils pensaient que c'était une terre sacrée, et l'avaient en vénération.

Les villes grecques de la contrée, comme Argile et Acanthe, se montrèrent aussi dévouées que les Thraces et furent aussi bien traitées; elles reçurent du roi le titre de cités amies. Leurs trirèmes rallièrent l'escadre. Cependant les subsistances militaires pesaient lourdement sur les populations. Pour en diminuer les charges, l'armée avait été divisée en trois corps. L'aile gauche, sous Mardonius et Masistès, longeait la mer et maintenait les communications avec les navires; le centre, sous Smerdomenès et Mégabyze, suivait le milieu du pays; Xerxès, sa garde et sa maison, marchaient avec ce corps; l'aile droite prenait par l'intérieur des terres, et était sous les ordres de Tritantæchmès et de Gergis.

La flotte, de son côté, descendait, et quand elle eut franchi le canal de l'Athos, elle rallia à elle les forces navales des États grecs avoisinants, et continua jusqu'à l'embouchure de l'Oxius, jusqu'à ce que le roi et les trois divisions de l'armée fussent arrivés. Il y eut là, à Thermé, quelques jours de repos; puis la marche recommença. A l'approche des Perses, les Thessaliens, les Dolopes, les Ænianes, les Perrhæbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens de la Phthiotide, les Thébains, toute la Béotie, sauf Platée et Thespies, se soumirent. Le roi devait s'y attendre, car dix ans auparavant, ces peuples avaient déjà envoyé la terre et l'eau à la première sommation de Darius. Cette fois, les Perses n'essayèrent de négocier ni avec Sparte ni avec Athènes. Ils ne voulurent pas tenter de nouveau la sauvagerie de ces peuples ni risquer la vie de leurs députés. Hérodote pense cependant que Xerxès ne pouvait garder aucune rancune particulière de ce qui s'était passé; on devine qu'il le jugeait comme un acte naturel à des barbares sans discipline et sans lois. Du moins c'est ce que l'historien d'Halicarnasse fait assez bien entendre quand il raconte que les Lacédémoniens, honteux de leur crime et se croyant sous le coup de la vengeance des dieux, avaient cru tout expier en envoyant à Suse deux de leurs citoyens, avec ordre de se soumettre au Grand Roi pour subir telle peine qu'il voudrait leur infliger. On pensait les livrer à une mort certaine.

Mais, traités avec égards par le gouverneur de la côte asiatique, Hydarnès, qui chercha en vain à leur faire comprendre la supériorité du régime iranien sur la servitude militaire de leur pays, ils eurent à peine le temps d'exposer à Xerxès le motif de leur arrivée que ce prince leur répondit qu'il ne voulait point imiter leurs peuples en égorgeant des gens sans défense, et qu'à son avis renouveler un tort semblable ne serait nullement l'effacer. Les victimes désignées s'en retournèrent avec cette réponse,

et le sens moral des Grecs était si faible et leurs lumières si imparfaites quant à la distinction du juste et de l'injuste, que le bon Hérodote qualifie de magnanimité la conduite du roi en cette circonstance. En tout cas, soit par souvenir du meurtre des hérauts, soit plutôt par la conviction bien arrêtée que Sparte et Athènes ne méritaient que l'emploi de la force, Xerxès ne leur adressa aucune proposition, et continua à s'avancer au milieu des soumissions des villes et des nations hellènes tant de l'intérieur que de la côte.

Athènes cependant se sentait proscrite. Ne voyant pas venir le pardon, surexcitée dans sa haine et dans ses passions domestiques par la présence odieuse des Pisistratides auprès du roi, encouragée aussi quelque peu par la victoire fictive de Marathon, elle cherchait comment elle pourrait se défendre. La Pythie consultée avait donné deux réponses contenant plus de menaces que d'espérances; cependant un homme d'une rare énergie, d'une intelligence aiguisée, Thémistocle, fils de Néoclès, ranimait l'esprit défaillant de ses compatriotes, et les exhortait à tenter tout ce que le courage peut faire. On possédait deux cents trirèmes, ce fut le salut de la nation; puis on s'occupa des alliances et on regarda autour de soi. On devait compter sur Sparte; Argos s'était alliée aux Perses. Gélon et Théron, princes des Syracusains et des Agrigentins, s'étaient montrés difficiles quand on leur avait demandé leur concours, et avaient fini par ne rien promettre, se réservant pour l'événement. Les Corcyréens firent de même. Les Crétois, moins cauteleux, refusèrent en termes nets. En somme, la masse presque entière des nations helléniques se prononça pour les Perses ou pour une neutralité tout aussi funeste à l'indépendance commune. Néanmoins il faut remarquer ici que les politiques qui attendaient pour se décider et les effrayés qui avaient déjà pris le parti de l'envahisseur étaient au fond aussi disposés les uns que les autres à se tourner contre les Perses, pour peu que la for-

tune leur en fournit l'occasion. C'est ainsi que les Thessaliens avaient d'abord montré des dispositions à appuyer un corps d'Athéniens et de Spartiates qui s'était porté dans les défilés de la basse Macédoine pour essayer de défendre le passage. Cette tentative ayant été reconnue inutile, parce qu'il existait d'autres issues par lesquelles, en effet, les Perses pénétrèrent, les alliés se replièrent sur les Thermopyles, tandis que l'armée navale se rangea non loin de là, près du promontoire d'Artémisium. Elle eut un premier engagement avec des vaisseaux de l'avant-garde perse aux environs de Skyathos. Trois de ses navires furent poursuivis; un d'entre eux, trézénien, ayant été enlevé à l'abordage, les vainqueurs sacrifièrent sur la poupe le plus bel homme de l'équipage; le second navire, égénète, fit une si belle défense, et un de ses marins, nommé Pythès, déploya un tel courage, qu'après la prise, les Perses relevèrent le blessé et le soignèrent avec la plus grande sollicitude, l'accablant de témoignages d'admiration et d'estime. Quant à la troisième trirème, athénienne, elle se sauva, et l'équipage s'étant échoué à l'embouchure du Pénée, sauta à terre et regagna sa ville. Ce petit échec effraya tout à fait l'escadre grecque; elle abandonna en hâte l'Artémisium et se cacha à Chalcis.

Les Perses s'avançaient et par mer et par terre; les Thermopyles étaient gardés; la côte ne l'était plus. Ici Hérodote s'arrête un moment, et ayant dans la pensée le chiffre des défenseurs de la liberté hellénique, qu'il va nous montrer tout à l'heure couronnant les rochers d'un défilé à jamais célèbre, il se livre à un nouveau calcul de l'armée envahissante, de la flotte, des hommes qui l'accompagnaient, et il n'hésite pas à déclarer que Xerxès, fils de Darius, voyait réunis autour de son char, à ce moment solennel, cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes.

C'eût été beaucoup plus certainement que la population entière de toute l'Hellade à cette époque. L'idée d'un

pareil nombre est effrayante; de telles masses ne se transportent pas; elles ne se meuvent pas, et il serait impossible de les nourrir. Admettons, par complaisance pour les grands écrivains de l'antiquité grecque, que l'armée d'invasion ait été de quatre cent mille hommes; admettons encore que ces quatre cent mille combattants étaient suivis d'une foule inutile de valeur double, et l'on aura douze cent mille âmes. J'avoue que ce calcul me paraît absurde; mais je l'accepte, et je tiens pour incontestable qu'une pareille agglomération, exposée aux plus étranges privations, aux plus effroyables misères, aux maladies les plus violentes, composée d'éléments discordants, antipathiques, dont rien ne pouvait opérer le réel amalgame, marchant devant elle parce qu'on le lui commandait, sans intérêt aucun et certainement sans rien comprendre aux combinaisons toutes théoriques qui avaient excité l'imagination de Xerxès à la conquête des pays inconnus de l'Europe, une pareille agglomération, dis-je, devait se fondre à chaque pas qu'elle faisait en avant. Elle ne possédait qu'un seul élément actif : c'était son poids, c'était sa masse, et cet élément tuait tous les autres. Ce qu'elle pourrait aborder de front serait écrasé; mais ce qu'elle frapperait à faux ou de côté échapperait sans peine. Il faudrait parler encore de la trahison qui la travaillait, de l'inconsistance des vues qui la dirigeaient, des promesses menteuses, des perspectives trompeuses que l'intérêt des réfugiés, principaux promoteurs de l'expédition, accumulait, et qui ne pouvaient qu'égarer les bons esprits de l'armée.

Une tempête terrible vint assaillir les vaisseaux perses auprès de la côte. Il en périt quatre cents, dont beaucoup étaient chargés de vivres. Les Grecs, informés de ce désastre, prirent courage, et ramenèrent leur escadre au cap d'Artémisium. Ils y remportèrent un petit avantage en enlevant une division de quinze voiles tombée au milieu d'eux, les prenant pour la flotte perse. Un succès, quel qu'il fût,

était d'une importance incalculable, en ce qu'il relevait le moral bien chancelant des alliés.

Les Thermopyles furent attaqués et franchis après une grande perte d'hommes pour les vainqueurs, et non sans que la trahison d'Éphialtès, fils d'Eurydème, Mélien, les eût aidés. Beaucoup de chefs et des hommes considérables y furent tués : deux fils de Darius, Abrocomès, et Hyperanthès, fils de Phratagune, fille d'Artanès, qui lui-même était frère de Darius. Quant aux Spartiates, ils périrent tous, le roi Léonidas en tête, excepté Aristodème et Pantitès. Les Thébains avaient essayé de soutenir les trois cents; leur position était critique, car ils venaient justement de déserter la cause du Grand Roi, que d'abord ils avaient épousée. Vers la fin du combat, ils s'approchèrent en suppliants des lignes persanes, offrant de se soumettre et prétendant que c'était malgré eux qu'ils avaient manqué de foi. Xerxès en fit exécuter quelques-uns et pardonna au reste. Le passage forcé, les Perses continuèrent à s'avancer vers l'Attique.

La flotte perse, déjà éprouvée par la tempête, rencontra l'escadre grecque au cap Artémisium. Il y eut un combat dont le résultat fut indécis. C'était beaucoup pour les Grecs. Dans les deux partis, on ne savait que résoudre. Des Hellènes avaient envie de trahir leurs compatriotes et de passer aux Perses. Thémistocle restait ferme pour le moment dans sa fidélité, parce qu'il avait reçu trente talents des Eubéens, à condition de leur donner le temps de mettre en sûreté leurs biens et leurs familles. Le général spartiate Eurybiade s'était prêté à cet arrangement moyennant cinq talents, et le Corinthien Adimante en avait touché trois. Du côté des Perses, quelques individus isolés, comme Scyllias de Scioné et des Ioniens, cherchaient une occasion de nuire à leurs maîtres. Antidore de Lemnos avait tourné pendant le combat et était passé aux Athéniens.

A la suite de cette troisième rencontre de l'Artémisium, un nouvel ouragan vint maltraiter la flotte perse et lui

enlever des navires. Pendant que leurs ennemis étaient dans ce désordre, les Grecs, appuyés par un renfort de cinquante-trois vaisseaux d'Athènes, tombèrent sur la division cilicienne et la détruisirent, puis rentrèrent à l'Artémisium.

Les Perses furent exaspérés. Leur supériorité numérique, déjà singulièrement diminuée par l'intervention des éléments, venait de l'être encore par la destruction du contingent de Cilicie, et ils vinrent en masse sur les Grecs pour en finir brusquement avec eux. Mais les lieux ne leur permettant pas de se développer, ils eurent plus à regretter qu'à se louer de la grandeur de leur armement. Leurs trirèmes se jetaient les unes sur les autres et se gênaient réciproquement. A la vérité, les Grecs perdirent des navires et beaucoup d'hommes; mais les Perses furent plus maltraités encore, et bien qu'en définitive le champ de bataille leur fût resté, la victoire était si chèrement payée qu'elle n'encourageait guère les vainqueurs et ne fit aucun tort moral aux vaincus.

Pourtant ceux-ci, ne croyant plus pouvoir tenir dans ces parages, se retirèrent. Quelques Arcadiens passèrent même du côté des Perses. Les Phocidiens, unis à Athènes uniquement en haine des Thessaliens, et qui, sans cette antipathie, auraient été Perses, furent attaqués par leurs rivaux, appuyés d'un corps d'invasion. Tout leur territoire fut ravagé, à l'exception de Delphes. Ici Apollon sauva son sanctuaire; des prodiges firent crouler les rochers du Parnasse sur la tête des pillards et prouvèrent la puissance du dieu. Il semblerait toutefois que le salut ne fut pas aussi complet que la légende l'assure, et que les Perses ne se trouvèrent pas mal du pillage des temples. En tout cas, cette expédition contre les Phocidiens n'occupa qu'un détachement probablement composé de Thessaliens et d'autres Hellènes, bien plus que d'Asiatiques.

Pendant que ces escarmouches avaient lieu sur la droite, le corps principal de l'armée avait traversé la Béotie, toute

dévouée au Grand Roi, et mis le pied sur le territoire d'Athènes. Les Lacédémoniens, chargés de défendre la frontière, avaient manqué de parole. Ils s'étaient retirés dans le Péloponnèse, et cherchaient à fortifier l'isthme pour se couvrir eux-mêmes, sans se soucier de leurs alliés, qui, se voyant au moment de leur ruine totale, avaient du moins obtenu, à force de supplications, que les contingents formant l'escadre grecque ne retourneraient pas immédiatement dans leurs villes respectives, et avant de se séparer s'arrêteraient un peu à Salamine, afin d'embarquer les familles des Athéniens. Personne ne songeait à défendre la ville de Minerve ni son Acropole. On envoyait les femmes, les enfants, tout ce qu'on possédait, soit à Trézène, soit à Égine, soit dans l'île de Salamine. On assurait que le serpent sacré avait disparu de la citadelle; la prêtresse elle-même en avait donné avis. Rester était donc impossible. D'ailleurs les Perses, qui jusqu'alors avaient ménagé les territoires qu'ils avaient traversés et s'étaient montrés pleins de respect pour les temples, manifestaient des dispositions toutes différentes; ils se faisaient craindre maintenant, et chaque heure les rapprochait d'Athènes. Les Thébains les guidaient, et leur dénonçaient à mesure les cités hostiles à leurs intérêts; Thespies et Platée venaient d'être brûlées, et bientôt les troupes étrangères, flanquées de leurs alliés, parurent devant l'Acropole, et découvrirent les toits du Parthénon et le temple d'Aglaure.

La ville était abandonnée. Ils y entrèrent. La citadelle était encore pleine d'une foule de pauvres qui n'avaient pu ou voulu suivre le gros de la population dans sa retraite. Ces malheureux s'imaginaient que les palissades dont le sommet pierreux de l'Acropole était entouré pourraient les aider à se défendre dans la place. Athènes n'était nullement à cette époque ce qu'elle devint depuis. C'était une bourgade où il n'y avait que très-peu de temples, de beauté médiocre, et dont les lieux hauts n'avaient pour défense que des murs en blocs cyclopéens, ouvrages antiques des

Pélasges dont on voit encore aujourd'hui des restes près du temple de la Victoire Aptère ; on y avait ajouté les palissades dont je viens de parler. Au sommet de la colline ou plutôt du rocher s'élevait l'ancien Parthénon, le temple primitif dont on a encore quelques débris, et qui était orné d'une frise composée de larges palmettes rouges, bleues et vertes, retrouvées dans les fouilles.

Les Perses, guidés par l'ignorante politique inspiratrice de cette expédition, crurent faire merveille en invitant les rebelles à se soumettre aux Pisistratides. C'était un moyen certain de rendre la résistance désespérée. Elle fut telle, que la populace renfermée dans le fort le défendit avec furie. On l'assaillit longtemps de la colline de l'Aréopage sans venir à bout de le soumettre. Enfin on le prit à revers par le côté nord, et on entra. Tout fut tué, saccagé, détruit, brûlé. Le roi donna l'ordre aux Pisistratides et à leurs partisans de s'emparer des terrains vacants et de s'y établir. Il les invita à aller faire à l'Acropole les sacrifices d'usage. Ils obéirent, et Xerxès était si bien persuadé que tout était fini, qu'il en envoya immédiatement la nouvelle à Suse, afin que son oncle Artaban, régent de l'empire, ne doutât plus du succès final de l'expédition.

Peu s'en fallut que les alliés réunis à Salamine n'en jugeassent de même. Le désespoir du premier moment faillit amener la dispersion de l'escadre. Les Corinthiens et les Spartiates considéraient déjà les gens d'Athènes comme des vagabonds sans feu ni lieu auxquels devait être refusé le droit d'avoir un avis. Mais Thémistocle maintint son autorité en s'écriant qu'il avait deux cents trirèmes, et qu'avec une pareille force il était en état de faire trembler toute cité de la Grèce. Après une violente querelle, on convint provisoirement qu'on resterait unis, et on attendit les Perses.

Cependant les antipathies étaient si vives entre tous ces Grecs, de nation à nation et d'homme à homme, l'égoïsme de chacun parlait si haut, que probablement on n'aurait pas

tenu cet engagement si les Perses eussent donné le temps de le rompre. Mais tout à coup la foule asiatique se déploya autour de l'île de Salamine. Arrivant de Phalère à force de rames et de voiles, elle occupa les deux passages de l'est et de l'ouest, jeta un corps de débarquement dans l'île de Psittalie, et montra l'intention de prendre ou de couler tous les navires rassemblés dans la baie. Une telle situation ne pouvait créer que la concorde pour ceux qu'elle menaçait, et elle la créa en effet, mais non sans peine.

La bataille commença, engagée par les Perses; Xerxès, assis sur son trône d'argent au penchant de la montagne située au nord de la baie de Salamine, assistait à ce spectacle. Il donnait ses ordres dans l'assurance certaine de la victoire. On sait ce qui advint. Bien que les commandants des navires perses aient généralement fait leur devoir et que plusieurs, même des Ioniens, aient mérité là et obtenu de grandes récompenses et le titre d'« orosanges », qualification réservée à ceux qui avaient bien mérité du souverain, la flotte était mal conduite, manquait d'homogénéité, combattait sans système, et maltraitée, diminuée par les deux tempêtes qu'elle avait subies, n'était pas supérieure en réalité aux trois cent quatre-vingts trirèmes des alliés. Celles-ci, massées dans les passes, empêchèrent les assaillants d'y pénétrer, et à cela se borna leur victoire. Xerxès, demeuré maître du rivage, fit mine de construire une chaussée qui réunirait Salamine au continent. De cette façon, il donnait à croire qu'il persistait dans sa résolution d'enlever la flotte des alliés, qui, toute victorieuse qu'elle fût dans son poste défensif, n'avait pas fait un seul mouvement pour l'offensive. Mais Xerxès ne faisait qu'une démonstration vaine, et n'avait nulle idée de la réaliser. Variable et inconsistant, il ne se souciait plus désormais de faire la conquête de l'Europe. Ce qu'il avait vu de sa propre armée, les dissensions entre les Ioniens et les Phéniciens, les intrigues des réfugiés, les entreprises des Grecs les uns contre les

autres, les hasards de mer, tout le dégoûtait, et sans doute les affaires vraiment importantes, c'est-à-dire celles de l'empire qu'il abandonnait pour courir après des chimères, lui suggéraient de nouvelles pensées. Sa fougue juvénile était calmée, et, bien qu'à ses yeux l'affaire de Salamine ne pût raisonnablement passer pour un échec, il avait pris sa résolution et renoncé dans son cœur à son entreprise.

Il fit partir pour Éphèse la reine d'Halicarnasse, Artémise, lui confiant quelques-uns de ses enfants venus avec lui en Grèce, et qu'il mit sous la conduite d'Hermotime, eunuque grec, fort avant dans sa confiance; ensuite il nomma Mardonius au commandement général de l'armée d'occupation avec trois cent mille hommes, et donna l'ordre au reste de se mettre en mouvement pour retourner en Asie, où il déclara qu'il allait rentrer.

Le chiffre des troupes laissées sous la conduite de Mardonius fut-il réellement de trois cent mille hommes? On peut en douter, et il n'y a pas de vraisemblance à ce qu'il en soit ainsi, puisque nous n'avons pas pu estimer à plus de trois cent soixante-dix mille hommes le nombre total de l'armée d'invasion au moment où, n'ayant subi aucun échec, elle fut passée en revue sur le rivage d'Abydos. Bien qu'il soit assurément difficile de présenter un chiffre raisonné, il semblerait qu'en tenant compte des circonstances principales, des pertes subies depuis l'entrée dans les pays occupés, soit par les maladies, soit par les combats, et du fait certain que Xerxès emmena avec lui la plus grande partie de ses forces, tout ce qui fut laissé à Mardonius ne devait pas même atteindre, à plus forte raison dépasser cent mille hommes, auxquels s'adjoignaient les auxiliaires fournis par les alliés hellènes, macédoniens, thessaliens, béotiens et autres.

Tandis que le roi, campé sur la plage de Salamine, au pied du mont Ægaléos, se résolvait ainsi à partir et distribuait à ses généraux récompenses ou châtiments, en faisant mine en même temps de fermer une des passes de

la baie, les Grecs étaient près de désespérer. N'ayant obtenu en somme d'autre avantage que de résister à une première attaque, ils ne s'exagéraient pas leur triomphe. Ils ne bougeaient pas et s'attendaient au pire. Le Grand Roi était là devant eux sur le rivage, et ils n'essayaient rien. Ils ne pouvaient d'ailleurs rien essayer. Xerxès leur fit une victoire. Il leva son camp, et ce fut quand les derniers bataillons de son arrière-garde eurent disparu dans la direction de la Béotie et que toute sa flotte fut partie, que les Grecs prirent d'eux-mêmes et de ce qu'ils venaient de faire et de ce qu'ils pouvaient en dire l'opinion que la poésie a si heureusement mise en œuvre. Encore fallut-il que les alliés apprissent que la flotte ennemie ne s'était pas arrêtée à Phalère pour qu'ils osassent se mettre en mouvement. Ne sachant où elle allait, ne devinant pas encore les intentions du Grand Roi, avertis pourtant que l'armée de terre marchait vers le nord, tandis que la flotte tournait vers l'Asie; témoins que le flot de l'invasion se retirait de l'Attique, ils restaient comme éperdus. Ils se hasardèrent enfin à sortir de la baie de Salamine, et se risquèrent jusqu'à la hauteur d'Andros. C'est ce qu'ils appelèrent plus tard avoir poursuivi les Perses. Ils se gardèrent cependant d'essayer de les joindre, et rebroussant chemin, ils retournèrent chacun dans leurs patries respectives, surtout les Athéniens. Ceux-ci étaient pressés à bon droit de se rendre compte des dégâts et des ruines que le châtiment du vainqueur avait pu amonceler sur l'emplacement de leur ville.

Pendant ce temps, l'armée de terre de Xerxès avait pris position au-dessus de la Béotie. Mardonius jugea convenable d'établir ses quartiers d'hiver en Thessalie et d'attendre le printemps pour attaquer le Péloponnèse. On se rend très-bien compte que, d'après le calcul de ce général, l'Attique n'ayant plus de défense possible, puisque la capitale était prise, démantelée, et d'ailleurs au pouvoir des bannis, il ne restait plus qu'à s'emparer de Sparte pour assurer la

soumission complète de l'Hellade : car la majeure partie des nations péloponnésiennes étaient déjà tranquilles et ne se mêlaient pas de la guerre. Une fois Sparte réduite, les petites cités alliées s'ouvraient d'elles-mêmes, et il ne restait à abattre qu'une nuée de pirates.

Ce raisonnement ne laissait pas que d'être juste, du moins en apparence. Pour qu'il le fût en réalité, il aurait fallu que la possession du sol entraînât celle des populations, ce qui n'était pas, et que les tribus helléniques eussent pu demeurer fidèles au gouvernement perse, ce que l'on pouvait encore moins espérer. Mardonius se trouvait donc en face de questions plus difficiles qu'il ne le croyait. Du reste, aussi longtemps qu'il occupait la Thessalie, il tenait une base d'opérations rationnelle; il s'appuyait à la Macédoine, vassale de la Perse depuis longtemps, et restait voisin des Thraces, indifférents aux Grecs, et dont le dévouement au roi n'avait jamais été soupçonné. Ses troupes étaient bonnes; c'étaient des Perses, des Mèdes, des Sakas, des Bactriens, des Indiens, tous de race iranienne, excepté les derniers. Parmi les auxiliaires, il avait fait un choix, ne gardant que les hommes propres au service, renvoyant les autres. Quant à lui, il était homme d'expérience et habile général. On pouvait donc penser qu'il tirerait bon parti de sa position.

La marche de retour de Xerxès paraît s'être accomplie dans de mauvaises circonstances. Les troupes souffrirent de la faim, de la fatigue, du froid, dans les contrées montagneuses qu'elles traversèrent. Elles furent décimées par les maladies. Cependant Hérodote exagère quand il représente une espèce de déroute; car, d'après ce qu'il raconte lui-même, il ne put y avoir rien de semblable. Artabaze, fils de Pharnace, un des divisionnaires de Mardonius, escorta l'armée jusqu'à l'Hellespont avec un des corps désignés pour rester en Grèce, et il ramena ses troupes dans un état si parfait qu'en chemin il prit Olynthe révoltée et assiégea Potidée, inutilement il est vrai, à cause

d'une marée exceptionnellement haute qui ruina ses travaux d'attaque et lui fit perdre du monde. Néanmoins il rejoignit Mardonius sans aucun accident, et lui porta la nouvelle que le roi était arrivé en Asie, malgré la rupture du pont emporté par la mer.

A la fin de l'hiver, les Athéniens étaient rentrés dans leur ville, d'où certainement les Pisistratides et leurs partisans avaient été chassés, si toutefois ils avaient osé attendre leurs compatriotes. Les temples restaient en ruines; les maisons ne furent pas même réparées; on se contentait d'abris temporaires élevés à la hâte; on n'avait pris aucune disposition pour remettre les terres en culture; on ne croyait pas à l'avenir; on attendait les Perses et on ne songeait pas à leur tenir tête. Mais on ne voulait pas céder, et, bien que Mardonius eut fait faire par Alexandre, fils d'Amyntas, Macédonien, les propositions les plus avantageuses, on s'obstinait dans l'idée d'être uni aux Spartiates; on ne voulait pas des Pisistratides. Les Spartiates étaient moins fidèles à l'alliance. Convaincus que le mur de Corinthe suffisait à garantir leur sécurité, ils se montraient plus que tièdes pour la cause des Athéniens, et Mardonius était déjà revenu une seconde fois dans Athènes qu'ils ne remuaient pas et laissaient les galères de cette ville, réfugiées de nouveau à Salamine, sans leur porter aucun secours.

Ils se décidèrent pourtant quand ils eurent compris que leur mur ne les défendrait pas, et firent partir leur contingent. Mardonius en fut immédiatement instruit par les Argiens. Il quitta Athènes, marchant vers Mégare, précédé de sa cavalerie. Son intention était de couper le passage aux Lacédémoniens. S'il eut résisté aux excitations des Thessaliens, charmés de voir les dèmes attiques à feu et à sang, et qu'il eût écouté les avis plus sages des Thébains, qui lui recommandaient de ne pas bouger de leur pays, d'attendre les effets de la discorde chez les alliés, et de se borner à semer l'argent parmi les prin-

cipaux chefs des Athéniens et des Spartiates avides de se laisser corrompre, son succès était certain et complet. Thémistocle avait commencé, dès avant la rencontre de Salamine, à faire des avances aux généraux perses et à se dire serviteur dévoué du Grand Roi.

La trahison et l'intrigue, plus que les faits d'armes, étaient le fond de cette guerre. C'est ce qui fait comprendre le vrai sens de l'anecdote de ce Perse qui, causant dans un repas avec Thersandre d'Orchomène, couché sur le même lit que lui, se montra si découragé, et confia à son interlocuteur que l'opinion de ses compatriotes était que cette campagne ne pouvait que mal finir. Ce qu'on nomme les guerres médiques n'est autre chose qu'une des phases de la vie de discorde où vécurent constamment les républiques helléniques, et dans laquelle les Perses, entraînés un moment, ont joué le rôle de marteau entre les mains des Thessaliens et des Béotiens. S'ils avaient pénétré dans le Péloponnèse, les Argiens les eussent employés de même contre les Spartiates. Ceux d'entre les Iraniens qui n'étaient pas chargés du commandement étaient moins constamment assaillis par les faiseurs de projets, les vendeurs d'avis, les marchands d'influence, les ennemis subitement convertis et les amis secrètement hostiles, ils s'apercevaient, au moins en gros, de la vérité des choses, et étaient dégoûtés d'une affaire qui, dût-elle réussir, ne pouvait donner au plus grand État du monde ni honneur ni profit.

Mardonius arriva trop tard à l'isthme. Les Lacédémoniens avaient déjà passé. Il tourna alors rapidement vers la Béotie, afin de la couvrir. Son camp fut établi près de Platée, et il le fortifia d'une levée de terre. Presque en même temps les alliés se présentaient aux défilés du Cithéron. Ils descendirent dans la plaine et vinrent se placer vis-à-vis des Perses, à mi-côte, ayant Platée à leur gauche.

La cavalerie perse, sous Masistius, chargea aussitôt les

14.

hommes de Mégare postés dans l'endroit le plus accessible. Ceux-ci tinrent assez bien ; mais, fort malmenés, ils envoyèrent déclarer à Pausanias que, s'ils n'étaient soutenus, ils allaient lâcher pied. Pausanias ne trouva personne autour de lui qui voulût se risquer, sauf trois cents Athéniens, commandés par Olympiodore, fils de Lampon, et quelques archers. Le combat reprit, et continuait au desavantage des Grecs, quand ceux-ci virent tomber Masistius, dont le cheval était frappé d'une flèche. Les Athéniens se jetèrent sur l'officier perse, et l'ayant accablé de coups sans parvenir à percer la cuirasse d'écailles d'or qu'il portait sous son manteau de pourpre, ils lui donnèrent d'une dague dans l'œil et le tuèrent. Les cavaliers iraniens voulurent enlever le corps de leur général ; les Athéniens appelèrent du secours à grands cris ; ce combat, assez semblable à ceux de l'Iliade, ébranla l'armée alliée, qui se précipita tout entière vers le tumulte, et la cavalerie perse ayant le dessous, laissa là le cadavre et rentra au camp.

Les Grecs étaient transportés de joie. Comme ils manquaient d'eau, ils résolurent de se porter un peu plus à l'ouest, vers Platée, et ils marchèrent jusqu'à la fontaine de Gargaphie, près du temple du héros Androcrate. Une partie de leur monde couvrait les hauteurs ; le reste s'avançait dans la plaine. Peu s'en fallut que les avantages résultant de l'escarmouche heureuse qui venait d'avoir lieu ne fussent perdus par une violente querelle qui s'engagea tout à coup entre les Athéniens et les Tégéates, les uns et les autres prétendant au commandement d'une des ailes. On se calma pourtant, et les différents corps furent ainsi distribués : dix mille Lacédémoniens à la droite avec trente mille ilotes armés à la légère, quinze cents Tégéates, cinq mille Corinthiens, trois cents hommes de Potidée, six cents Arcadiens d'Orchomène, trois mille Sicyoniens, huit cents Épidauriens, mille Trézéniens, deux cents Lépréates ; quatre cents combattants tant de Mycènes que

de Tirynthe; mille Phliasiens, trois cents Hermionéens, six cents Érétriens et Styréens, quatre cents Chalcidiens, cinq cents Ampraciates, huit cents Leucadiens et Anactoriens, deux cents Palléens de Céphalonie, cinq cents Éginètes, trois mille soldats de Mégare et six cents de Platée. Les Athéniens avaient huit mille hommes, complétant le chiffre de trente-huit mille sept cents hommes d'infanterie régulière lourdement armée, tandis que l'infanterie légère, en y comprenant les ilotes, était de soixante-neuf mille cinq cents; et en y joignant les Thespiens, qui, bien que composés de citoyens, n'étaient pas armés en hoplites, on avait soixante et onze mille cinq cents hommes d'infanterie légère: cent dix mille hommes pour le total de l'armée.

On ne concevrait pas qu'une force si respectable se fût trouvée là réunie pour la première fois et eût laissé paisiblement les Perses dominer en Grèce depuis un an sans se montrer, si on oubliait un seul instant les indécisions, les trahisons, les antipathies des nations qui avaient fourni cette armée, et qui avaient tant de peine à rester d'accord, qu'au moment même du combat, ainsi qu'on l'a vu tout à l'heure, elles avaient failli se diviser. Combien donc les Béotiens avaient-ils raison de recommander l'inertie à Mardonius! Ses ennemis l'eussent débarrassé d'eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, le général perse voulut combattre. Il avait cinquante mille Grecs plus ou moins fidèles, plus ou moins solides, mais qui paraissent avoir composé la presque totalité de son infanterie de ligne, le reste de l'armée consistait en troupes légères et en cavalerie. En tenant compte des données qui nous ont fait estimer à cent mille hommes tout au plus le chiffre des troupes royales restées avec Mardonius, et en supposant qu'aucun de ces corps n'était détaché, ce qui n'a nulle probabilité, il faut admettre qu'il avait cent cinquante mille hommes présents sous les armes en face des cent dix mille des alliés.

Les augures pris avant l'action ne furent pas favorables aux Perses. C'était Hégésistrate d'Élée, le Telliade, qui

sacrifiait pour le général, c'est le même Hygwy dont on a vu la légende persane garder un si vif souvenir. Ce prêtre était dévoué aux Iraniens, surtout à Mardonius, qui le payait bien, et d'ailleurs il haïssait Lacédémone.

De leur côté, les alliés avaient aussi des prédictions néfastes qui leur venaient de Tisamène le Clytiade, leur devin en chef. L'offensive leur était interdite. Ils y perdaient peu, car les paysans de l'Attique et ceux du Péloponnèse accouraient en grand nombre pour prendre part soit à la bataille, soit à ce que ses suites pouvaient avoir d'avantageux. Cette situation était si favorable que le Thébain Téméyénidas, fils d'Herpys, engagea Mardonius à faire occuper sur sa droite les passages du Cithéron, afin d'empêcher ces renforts d'opérer leur jonction avec ses adversaires. Mardonius le crut et envoya sa cavalerie; un convoi fut enlevé sur les derrières des Grecs.

Pendant onze jours, quelques escarmouches sur les bords de l'Asopus occupèrent le temps; enfin les alliés se jugeant les plus forts, Mardonius fut serré de près. Il tint conseil avec Artabaze, fils de Pharnace, qui fut d'avis de se retirer sur Thèbes, et d'y occuper un camp retranché, en nouant des négociations avec les chefs grecs, c'est-à-dire en s'efforçant de les corrompre à prix d'argent. C'était l'avis primitif des Thébains, et, encore une fois, on eût mieux fait de s'y arrêter d'abord. Mais une retraite devant l'ennemi et dans les circonstances actuelles ne devait évidemment aboutir qu'à faire déserter une partie des auxiliaires et à décourager l'armée, déjà très-préoccupée, comme on l'a vu par l'anecdote de Thersandre d'Orchomène, de l'immense et inextricable complication de mensonges et d'intrigues au milieu de laquelle elle vivait.

Mardonius le comprit et préféra livrer bataille. Il méprisa les augures, les conseils des devins, ceux des gens prudents. L'événement tourna contre lui; mais l'historien ne doit pas lui refuser ce témoignage, qu'il prit le seul parti convenable à la situation où il était.

Dans la nuit qui précéda le combat, Alexandre, fils d'Amyntas, chef des Macédoniens, sortit du camp des Perses, et alla révéler aux généraux alliés le plan d'attaque de son général, tel qu'il l'avait appris dans le conseil de guerre, dont il était un des principaux membres. Cela fait, il retourna à son poste.

A l'aurore, les Spartiates et les Athéniens changèrent de place, parce que, dit Hérodote, Pausanias avait peur de se trouver en face des Perses et qu'il préférait combattre les Béotiens. Mais ces derniers s'étant aperçus de cette manœuvre, en avertirent Mardonius, qui, sur leur demande également intéressée, opéra un changement analogue à celui de la ligne grecque. Aussitôt il lança sa cavalerie dans la plaine, fit occuper et combler la fontaine de Gargaphie, d'où les Lacédémoniens tiraient leur eau, et écartant les autres corps hellènes des bords de l'Asopus, il les réduisit à souffrir de la soif, ce qui leur fut d'autant plus pénible qu'ils éprouvaient déjà la famine, leurs convois étant interceptés et les passages du Cithéron gardés derrière eux par les Perses. Pendant toute la journée, les alliés, harcelés par la cavalerie asiatique, perdirent beaucoup de monde, et arrivèrent graduellement à un tel état de démoralisation, que la plus grande partie des contingents désignés pour aller pendant la nuit occuper l'île d'OEroé, placée entre les deux bras de l'Asopus, sur la gauche, résolurent de déserter et d'abandonner les Lacédémoniens à leur sort. Ils se retirèrent en effet, plutôt fuyant que marchant, et poussèrent jusqu'au temple de Junon, situé en face de la ville de Platée. Ils s'y établirent pour le reste de la nuit, avec l'idée de continuer le lendemain vers le sud, d'atteindre les défilés du Cithéron et de se disperser ensuite.

Pausanias et les autres, qui se dirigeaient vers l'OEroé, furent de leur côté arrêtés tout court par le refus d'Amompharète, fils de Poliade, chef des Pitanates, qui se déclara résolu à ne pas fuir devant les étrangers. On eut

beau le presser, il ne voulut pas céder, bien qu'il fût seul de son avis, et les Athéniens, sachant, dit Hérodote, que les Lacédémoniens avaient l'habitude de parler d'une façon et d'agir d'une autre, restaient pendant ce temps immobiles dans leurs quartiers, attendant, pour prendre un parti, de voir clairement ce que leurs alliés feraient. Comme le temps passait, ils envoyèrent un cavalier auprès de Pausanias pour lui demander ses ordres.

Ce messager trouva les chefs spartiates engagés dans une discussion avec Amompharète, qu'ils injuriaient de leur mieux, le traitant d'insensé et d'énergumène, et lui reprochant de forcer les Lacédémoniens à se perdre, puisque les alliés étaient déjà partis depuis longtemps. Mais on ne gagnait rien sur cet obstiné. Pausanias déclara à la fin que ses gens eussent à le rejoindre et à suivre ses mouvements, et il donna l'ordre du départ. Amompharète, qui venait de contester si longtemps et de dire de si belles choses, se mit en retraite avec lui, et les Athéniens après eux. Toutefois les trois troupes marchaient séparément : les Spartiates avaient pris par les hauteurs, les Athéniens cheminaient dans la plaine; Amompharète, avec les siens, se tenait près des Spartiates, à quelque distance. Le jour avait paru.

Au bout d'un quart de lieue, les Spartiates s'arrêtèrent pour attendre Amompharète, qui les rejoignit. Mais en même temps la cavalerie perse survint, tomba sur eux et commença à les incommoder considérablement. Mardonius, supposant que les alliés allaient dans une seule direction, ne vit pas les Athéniens se dérobant dans la plaine, et courut droit sur le corps des cinquante-trois mille Lacédémoniens et Tégéates, les prenant pour la totalité de l'armée ennemie. Il exécuta ce mouvement avec une précipitation extrême, craignant de voir sa proie lui échapper, et il fut suivi par son monde, dont chaque troupe saisissait son étendard en apprenant qu'il avait pris l'avance, et le suivait dans un désordre d'autant plus grand que l'infan-

terie asiatique n'était, comme je l'ai dit, composée que de troupes légères.

Pausanias s'effraya. Il envoya supplier les Athéniens de se hâter et de venir à lui. Mais ceux-ci ne le pouvaient plus; les Hellènes, auxiliaires des Perses, les avaient découverts, et les attaquant, les forçaient de ne songer qu'à eux-mêmes; ainsi les Spartiates en étaient réduits à leurs seules ressources. Les Perses avaient planté en terre leurs longs boucliers d'osier tressé, et accablaient l'ennemi d'une grêle de flèches. Les hoplites tombaient les uns après les autres, et Pausanias ne savait quel parti prendre, quand tout à coup les Tégéates, exaspérés de se voir tuer sans pouvoir faire usage de leurs armes, se levèrent derrière ces petits murs de pierre que chaque homme avait formé devant lui et à l'abri desquels ils se dissimulaient de leur mieux, et jetant de grands cris, poussèrent aux Perses. Presque aussitôt les Lacédémoniens les imitèrent.

Tégéates et Spartiates furent vigoureusement reçus. Ils trouvèrent devant eux la ligne des boucliers fichés en terre; cette frêle barrière fut renversée; alors l'hoplite, armé d'une longue lance, d'un bouclier d'airain et d'une épée droite, ne trouvant plus que le sabre court des Iraniens, commença à en avoir bon marché. En vain les Perses, dit Hérodote, ne le cédèrent à personne dans cette journée en intrépidité ni en vigueur, en vain ils arrachaient les piques des mains de leurs ennemis et les brisaient, il n'était pas possible qu'une infanterie armée aussi imparfaitement que la leur résistât corps à corps aux lourds fantassins de Lacédémone et de Tégée, surtout quand on considère que ces vélites n'avaient ni l'avantage du nombre ni celui du terrain. Pour dernier coup, Mardonius fut tué. Seul il avait été d'avis de combattre. Le commandant qui lui succéda, et qui certainement avait émis une autre opinion, ordonna la retraite, céda au flot pressé des hoplites, et regagna le camp palissadé occupé primitivement par les Perses sur le territoire thébain.

D'après les affirmations d'Hérodote, Mardonius avait vu sa situation empirée par la conduite d'Artabaze, fils de Pharnace, son lieutenant. Au lieu d'aller à l'ennemi comme le gros de l'armée, cet officier avait entraîné son corps, qui n'était pas de moins de quarante mille hommes, et l'avait éloigné du champ de bataille, puis il s'était dirigé à marches forcées vers le nord-est, abandonnant son général, les autres troupes, la Béotie, l'Hellade, et cherchant à gagner l'Hellespont le plus rapidement possible, afin de rentrer en Asie. Cela suffirait pour démontrer que le dessein de conquérir l'Europe n'était pas agréable aux serviteurs de Darius, si on n'en avait déjà vu d'autres preuves. Telle était la position de Mardonius secondé par des officiers tels qu'Artabaze. Les alliés ne donnèrent pas plus d'appui au général perse. Dès le commencement de l'action, tous s'enfuirent, sauf les Thébains, et comme il n'avait pas d'autre infanterie de ligne, il se trouva seul avec sa cavalerie et ses fantassins légers exposé au choc des lourdes lignes spartiates et athéniennes, qui, tombant sur lui de tout le poids d'une colonne de dix-huit à vingt mille hoplites, durent naturellement les écraser, et exécutèrent un mouvement analogue à celui de la masse d'infanterie anglaise qui, sans l'intervention de l'artillerie, aurait exterminé le maréchal de Saxe à Fontenoy, malgré la bravoure emportée de la Maison-Rouge. Les auxiliaires, je le répète, ne combattirent pas; ils se sauvèrent, et ne prirent pas même le chemin du camp retranché vers lequel les Perses se dirigeaient de leur mieux avec leurs seuls amis les Thébains.

De leur côté, ceux des Grecs qui étaient campés auprès du temple de Junon avec l'intention positive de ne pas subir les hasards de la bataille, apprenant ce qui se passait, changèrent aussitôt d'avis, et revinrent en tumulte pour prendre part à la victoire. Aperçus par la cavalerie thébaine d'Asopodore, fils de Timandre, ils furent chargés avec un tel succès, qu'après avoir perdu six cents hommes,

ils s'enfuirent à toutes jambes et se perdirent dans les défilés du Cithéron.

Ce succès partiel n'empêcha pas le camp retranché d'être attaqué immédiatement et avec vigueur. Il fut défendu de même; pourtant les Lacédémoniens et les Athéniens y pénétrèrent, et la résistance finit dans le désordre. Ce fut une déroute absolue, et ici se montre clairement l'absurdité des chiffres donnés par Hérodote quand il affirme que des trois cent mille Perses réduits à deux cent soixante mille par le départ d'Artabaze, trois mille à peine échappèrent au massacre, tandis que les Spartiates ne perdirent que quatre-vingt-onze des leurs, les Tégéates seize et les Athéniens cinquante-deux.

En résumé, la bataille de Platée se présente comme une de ces actions de guerre si nombreuses dans l'histoire, qui ont été considérables par le prix du moment où elles ont eu lieu, mais qui pourtant ne font honneur à personne. L'armée perse, mécontente et inquiète, se sentant entourée d'auxiliaires perfides ou lâches, n'avait pas confiance en elle-même. L'armée grecque, en fuite de deux côtés, était en voie de se dissoudre. Le général en chef Pausanias y était mal obéi, et par conséquent ne pouvait prendre aucune mesure. La circonstance que les Tégéates, désespérant de leur salut, prirent spontanément le parti de se défendre plutôt que de se laisser tuer, et entraînèrent ainsi fortuitement la masse d'infanterie pesante dans laquelle ils étaient agglomérés, l'infidélité d'Artabaze, celle des auxiliaires macédoniens, béotiens et autres, qui paralysèrent l'action des Perses, ce furent là les causes tout accidentelles de l'événement de la journée. Quant à la gloire, la forfanterie grecque en décida plus tard.

Les résultats d'une expédition mal conçue dans son principe et mal exécutée se firent sentir vivement aux Perses. Les alliés hellènes montrèrent leurs navires sur la côte d'Ionie, et conspirant contre les Samiens, se risquèrent à livrer bataille au corps d'observation laissé par

Xerxès près du promontoire de Mycale. Trahis par les Ioniens, les Perses virent forcer l'estacade à l'abri de laquelle ils avaient cru pouvoir défendre leurs forces navales, et ils subirent une défaite complète. L'Ionie se révolta de nouveau. Mais personne d'entre les Grecs ne s'y trompa : cette insurrection n'avait aucune chance de succès, et le conseil de guerre des vainqueurs de Mycale agita la question de savoir si les Ioniens ne feraient pas bien d'abandonner leur pays voué à l'obéissance des Perses. Les Lacédémoniens émirent l'opinion qu'il fallait amener ces insurgés dans l'Hellade et leur donner les villes et les terres des nations qui avaient suivi la cause de l'Achéménide. Mais les Athéniens se méfièrent de cette proposition, soutinrent qu'il n'appartenait pas à ceux de Sparte de se mêler de l'avenir des Ioniens, colons d'Athènes, et voulurent qu'à tout risque rien ne fût changé à l'état des choses. On se contenta de recevoir officiellement dans l'alliance hellénique les habitants de quelques îles, ceux de Samos, de Chios et de Lesbos. Le reste, on l'abandonna au hasard. Les méfiances, les jalousies, les mauvais procédés, qui n'avaient jamais cessé entre les alliés, même en présence des dangers les plus menaçants, avaient plus de force que jamais, et il n'était qu'un point sur lequel on s'entendit : c'était le châtiment à infliger aux Grecs partisans des Perses. On fut unanime pour ne leur épargner ni les exactions ni les cruautés, et là se trouve une des raisons principales qui maintint l'influence médique extrêmement puissante dans toute l'Hellade après comme avant la guerre.

Xerxès, revenu d'Europe, s'arrêta quelque temps à Sardes. Les intrigues de harem y recommencèrent autour de lui. Le roi devint amoureux de la femme de Masistès, son frère, et ne put parvenir à la séduire. Alors il maria un de ses fils, Darius, à une fille de cette femme, croyant, au moyen de cette alliance, opérer un rapprochement plus étroit qui le conduirait à ses fins, et, sur ces entre-

faites, il ordonna le retour à Suse. Arrivé là, son goût changea, et au lieu de la femme de son frère, il voulut la nouvelle mariée, Artaynte, sa nièce et belle-fille. Celle-ci, flattée d'une telle passion, se fit donner par le roi un vêtement magnifique, présent d'Amestris, qui, à son tour, furieuse et jalouse, blessée dans son orgueil et craignant de l'être aussi dans ses intérêts, ne s'en prit pas à la jeune femme étourdie, mais fit remonter la responsabilité de ce qui la blessait jusqu'à la mère de celle-ci, la femme de Masistès, plus redoutable à ses yeux. A l'occasion de la fête appelée « tyeta », « la parfaite », jour de naissance du roi, elle obtint que son ennemie lui serait livrée, et elle lui fit couper les seins, le nez, les oreilles, les lèvres et la langue, et la renvoya chez elle en cet état.

Masistès, exaspéré par de telles horreurs, s'empressa de partir avec les siens, et voulut gagner la Bactriane, dont il était satrape, et où il était aimé. La cour le soupçonna, probablement avec raison, de méditer quelque révolte. On le fit poursuivre, on l'atteignit sur la route, et il fut massacré avec toute sa famille et sa maison.

Le Shah-nameh semble faire allusion à cette tragédie quand il raconte que Bahman-Xerxès voulut épouser sa fille Homaï. Seulement, suivant le poëte, le roi réussit dans son projet. Mais Sassan, un de ses fils, frère de la princesse, révolté d'une action aussi abominable, s'enfuit du côté de Nishapour, et renonça absolument à sa famille et à ses droits. Il épousa, dans la retraite où il vivait déguisé, la fille d'un feudataire qui lui porta les terres de sa maison ; il devint la souche d'une famille noble régnant sur une population assez nombreuse de bergers et de cultivateurs, et qui produisit plus tard, après Alexandre, après les fils d'Arsace, la dynastie des Sassanides, avec laquelle le sang de Bahman-Xerxès reprit toute son autorité dans l'Iran. A défaut d'héritiers mâles, Bahman-Xerxès avait déclaré qu'Homaï lui succéderait, ce qui eut lieu en effet.

Ctésias a quelque chose de ces anecdotes, mais il les présente encore différemment. Il dit que Mégabyze accusa sa femme Amytis, fille du roi, d'inconduite. Xerxès s'en irrita, et ne pardonna à la princesse qu'après l'avoir rudement réprimandée. Ici Xerxès apparaît sous un jour tout paternel et plus flatteur que dans Hérodote et dans Ferdousy.

Peu de temps après, un des favoris royaux, Artapan, s'unit à l'eunuque Spatamitrès et assassina le roi, qui, suivant les Grecs, aurait régné depuis 485 avant Jésus-Christ jusqu'à 465, c'est-à-dire vingt ans. Le Shah-nameh prétend que Bahman garda le trône cent dix ans. Ce chiffre énorme s'expliquera plus tard par la différence existant entre le nombre des membres de la dynastie dont la Chronique persane a conservé le souvenir, et celui plus considérable dont les Grecs nous parlent avec raison, ce semble.

Les dernières années de Xerxès n'ont laissé de traces nulle part. Il eut un reste de l'ancienne ardeur conquérante, et voulut non pas continuer l'œuvre nécessaire de Darius, mais reprendre celle de Cyrus et de Cambyse, sans avoir réfléchi que l'état des choses, la nature de son empire, les limites géographiques déjà dépassées ne le lui permettaient pas. Il ne réussit qu'à troubler un instant les vrais rapports de l'Iran avec l'Hellade et à compromettre pour une souveraineté directe, inutile, une influence naturelle qui, après lui, se rétablit toute seule, et persista malgré les fautes du gouvernement de Suse.

CHAPITRE XI.

RÈGNE D'ARTAXERXÈS Ier (LONGUE-MAIN).

On a vu en son lieu que les historiens orientaux ont conservé le nom d'Ardeshyr-Dyraz-Dest ou Longue-Main, et qu'ils le placent avec honneur dans leurs annales. Seu-

lement ils l'accolent au nom de Bahman, et en décorent un seul et unique personnage qui se trouve être Xerxès. A ce personnage ils attribuent la somme des actions réparties par les Grecs entre Xerxès et son successeur, en tant qu'ils en ont tenu compte, et ils séparent le règne de leur Bahman-Ardeshyr-Dyraz-Dest et celui de Darab ou Darius Ochus par un autre règne de trente-deux ans de durée, celui d'une femme, Homaï.

Il faut examiner cette légende; elle contient des fragments de la vérité. Exposons-la d'abord telle que les annalistes la donnent, en commençant par la version de Ferdousy.

Homaï monta sur le trône enceinte de Darab; mais elle dissimula une grossesse dont elle n'éprouvait que de la honte. Elle fit de grandes libéralités, et développa de son mieux le commerce et l'agriculture dans tout l'empire. Lorsque son fils fut venu au monde, elle n'en avertit personne, enferma l'enfant dans une cassette close et calfeutrée de bitume, et l'envoya exposer sur les eaux de l'Euphrate, dont le courant l'emporta si loin que, sur le rapport qu'elle en eut, elle se crut débarrassée à jamais de ce rejeton incestueux.

Appliquée à l'administration de ses États, elle éleva la prospérité publique à un haut degré de splendeur. Elle fit aussi la guerre aux Grecs; le commandement de ses troupes était confié à un général nommé Reshnewad. Mais tandis qu'elle oubliait ainsi le fils du défunt, il était arrivé que le coffre avait été tiré de l'eau par la femme d'un blanchisseur occupée à laver du linge sur le bord du fleuve. Cette femme et son mari n'avaient pas douté, en voyant la richesse des langes dont l'enfant était enveloppé et les bijoux semés sur sa personne, qu'il ne fût d'une haute origine; pris de pitié et de tendresse, ils l'avaient élevé, en cachant son aventure extraordinaire.

Le jeune homme devenu grand, et les instincts de sa race s'éveillant, avait refusé de prendre part aux tra-

vaux de sa famille d'adoption; il avait appris à tirer de l'arc et à se servir de l'épée, et aussitôt qu'il s'était senti assez de forces pour se lancer dans le monde, il avait quitté ses nourriciers pour s'enrôler dans l'armée de Reshnewad. Quand les troupes défilèrent pour la première fois devant le trône de la reine, les yeux de celle-ci tombèrent sur le jeune Darab passant au milieu des autres chevaliers, et il s'opéra un prodige qui troubla singulièrement Homaï. Comme elle regardait ce soldat inconnu avec une attention et un intérêt qu'elle ne s'expliquait pas, elle sentit que ses seins gonflaient sous sa robe et qu'il en sortait du lait. Effrayée, elle demanda avec inquiétude qui était le guerrier auquel elle ne pouvait s'empêcher de rattacher la cause d'un phénomène si étrange; mais quelques recherches qu'on pût faire, on ne réussit à lui rien apprendre sur ce que Darab ignorait lui-même.

La guerre eut lieu, et ce fils de roi s'y montra sans que rien de particulier le signalât, bien qu'on lui reconnût une valeur peu ordinaire; mais un jour, un violent orage s'abattit sur l'armée iranienne. Tous les éléments en combustion se mêlaient, s'entre-choquaient et semblaient menacer d'un cataclysme. Les tentes étaient renversées, les piquets arrachés; les chevaux effrayés s'enfuyaient; les soldats erraient dispersés, cherchant en vain des abris. Darab, au milieu de l'épouvante générale, se trouva comme ses compagnons errant dans la campagne; il arriva à une vieille et forte tour dont les débris démantelés tenaient cependant encore ensemble et bravaient les coups de la tourmente. Il chercha là un refuge, et épuisé de fatigue, s'endormit. Cependant Reshnewad vint à passer, et ayant entendu les éclats d'une grande voix qui s'adressait à lui, il vit avec une profonde terreur un « féroush », un ange gigantesque, armé de toutes pièces, qui lui révéla que Darab n'était autre que le fils de Bahman et l'héritier légitime du trône. Reshnewad entra dans la tour, réveilla le jeune homme, l'interrogea, et, sur ses réponses, le re-

connut pour son maître. La guerre étant finie après une suite de victoires, Reshnewad courut informer la reine de ce qu'était Darab. Celle-ci le reconnut aussitôt, abdiqua le pouvoir entre ses mains, lui remit la couronne, et le règne de Darab commença.

Homaï-Amestris paraît ici dans tout l'éclat de son énergie peu scrupuleuse. Son fils enfermé dans une cassette et condamné à périr sous les eaux rappelle assez bien le sacrifice offert, ainsi que le raconte Hérodote, par cette reine farouche, et dans lequel, pour se maintenir en prospérité, elle fit enterrer vivants neuf fils et neuf filles de familles distinguées. On se rappelle également que le fils aîné d'Amestris et de Xerxès s'appelait Dariæus, Darab, d'après Ctésias, c'est-à-dire Darab, et que ce Dariæus fut mis à mort par Artapan au moment du changement de règne, comme ayant assassiné Xerxès, ce qui, toujours au dire de Ctésias, était faux. De ces différentes actions combinées, l'enterrement hiératique des enfants vivants, la mort prématurée et violente de Dariæus, l'identité de nom avec Darius Ochus, la confusion introduite entre les règnes de Xerxès et d'Artaxerxès, fondée sur la ressemblance des noms et la similitude approximative des actions, tout cela justifie ou du moins explique la façon dont la légende conçoit les faits. Quant au règne particulier d'Homaï, il a de même son interprétation naturelle dans la haute influence de cette reine, dans l'orgueil de son caractère, dans le crédit qu'elle maintint sous le gouvernement de son mari et sous celui de son fils, dans la terreur générale qu'elle inspira, et cela ressort d'autant mieux de la tradition persane qu'on la voit abdiquer le pouvoir, mais non pas mourir. Elle figurera longtemps encore en effet dans les affaires de la Perse.

Pour Reshnewad, on peut l'identifier avec Artapan; car celui-ci, favori de Xerxès et meurtrier de son maître, tue également Dariæus, et c'est lui qui met Artaxerxès sur le trône après avoir trompé ce prince sur la culpabilité de

son frère. Dans le récit de Ferdousy, Reshnewad force Homaï à reconnaître Darab, après qu'il a lui-même admis le bon droit du jeune prince. En fait, c'est lui qui met ce dernier sur le trône et lui assure le concours et le soutien de l'armée.

Il n'est pas jusqu'à la violente tempête, jusqu'à la tour ruinée où apparaît le messager céleste, qui ne semblent rentrer dans les données de l'histoire d'une manière très-digne de remarque. On a vu dans Hérodote le respect des Perses pour les thaumaturges, leur empressement à écouter les oracles, à consulter les devins, à subir l'influence des rêves. Xerxès, quand il marche contre l'Europe, a besoin d'une répétition de visions, et c'est encore Artaban, son oncle, qui décide de sa crédulité en déclarant qu'il a contemplé lui-même l'être surnaturel qui ordonne ce qu'on doit faire, absolument comme c'est Reshnewad qui aperçoit le féroush et entend sa voix dans la vieille tour. Rien n'empêche que le véritable nom de Reshnewad ait été Artaban, Artapan, ou tout à fait exactement Artapani, « le grand protecteur », nom propre bien connu comme tel parmi les Perses de tous les âges; car Reshnewad est un titre d'honneur qui, dans sa forme zende, était « Raçnou-Paty », « le seigneur gouvernant », c'est-à-dire le régent de l'empire. On se souvient que Xerxès avait investi de ces fonctions son oncle Artaban; nous trouvons donc ici le titre officiel du grand personnage chargé de suppléer le roi pendant la durée de la campagne tentée en Europe.

La tempête joue un rôle considérable dans les récits des Grecs relativement aux Perses. C'est une tempête qui met la flotte du Grand Roi dans un tel état de désordre lors des guerres de Darius, que Xerxès prend le parti de percer l'Athos pour éviter le retour de pareils désastres; c'est encore une tempête qui nuit aux Perses d'une manière terrible avant la bataille d'Artémisium; c'est une nouvelle tempête qui empêche la prise de Poti-

dée. L'ouragan raconté dans le Shah-nameh n'est pas autre chose que le souvenir de la part prise par les convulsions de la nature dans les guerres des Perses contre les Grecs.

Mais puisque, par un concours de confusions qui viennent d'être expliquées, Ferdousy (et en ce point il est le représentant le plus accompli de la légende persane) ne tient pas un compte particulier du règne d'Artaxerxès Ier; qu'il ignore bien plus profondément encore l'existence très-éphémère des deux successeurs immédiats de ce prince, et qu'il passe de suite au règne de Darab, c'est-à-dire de Darius Ochus; que par conséquent il ajoute au règne de Xerxès la durée de quarante années partagée par les chronographes entre Artaxerxès Ier, Xerxès II et Sogdien, nous n'aurions rien à ajouter aux renseignements orientaux ici analysés, si le Bahman-nameh d'Azéry, histoire de Bahman ou de Xerxès, n'apportait ses variantes. Azéry a travaillé comme Ferdousy sur les traditions des dehkans ou seigneurs de villages guèbres, et son autorité est, pour ce motif, égale à celle du poëte de Nishapour. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'il nous fournit des renseignements d'une valeur véritable. Il importe donc d'utiliser ce qu'il présente.

Bahman-Xerxès, suivant Azéry, eut un songe qui le remplit de crainte. Il vit, au milieu de son sommeil, passer au-dessus de sa tête un nuage noir et épais qui tout à coup s'abattit sur lui et le brûla cruellement jusque dans la moelle de ses os. De douleur et d'effroi, il se jeta au bas de son lit en poussant des cris si aigus que le commandant de ses gardes entra dans la chambre, et le voyant renversé sur le sol, le releva en s'efforçant de le calmer. Sur la demande pressante de Bahman, on envoya chercher Djamasp, le chef des prêtres mazdéens, qui s'empressa d'accourir, et quand il eut entendu le récit que le roi lui fit de sa vision, il s'éloigna en promettant d'en apporter l'explication le lendemain.

Il reparut au moment fixé par lui. Il avait fait les cal-

culs et les observations nécessaires, consulté les livres et examiné les astres, et il annonça au prince que la durée de son règne serait en tout de quatre-vingt-dix neuf ans. Ce terme arrivé, Bahman périrait sous les coups d'un redoutable adversaire. Tout serait mystérieux dans cette fin, et on ne retrouverait pas le cadavre royal, privé ainsi de la sépulture ordinaire. Il fallait que le roi mît en ordre dès ce moment les affaires de l'empire, et, puisqu'il n'avait pas de fils, qu'il fît reconnaître la reine Homaï comme son héritière et l'associât à la couronne.

Bahman, frappé de ce qu'il apprenait, manda le héros Barzyn. Celui-ci était un personnage indispensable aux projets du souverain, comme membre de la famille des Camides. Il approuva la résolution dictée par Djamasp, et promit fidélité à la princesse. Ce point fixé, l'armée entière et les prêtres furent convoqués. Bahman, au milieu de cette puissante assemblée, mit Homaï sur son propre trône et se plaça debout à côté d'elle, tandis qu'assise elle recevait les hommages. Il en donna l'exemple en lui offrant le premier un bouquet de fleurs. Puis il détacha son ceinturon royal et le passa à la taille de la reine, et posa sur cette tête féminine la couronne de l'Iran. Les grands, les cavaliers, les prêtres se prosternèrent; la prière fut dite à haute voix; le serment d'allégeance fut prêté. Plusieurs des héros répandirent de l'or et des pierreries aux pieds de la souveraine, qui avait à ses côtés les deux filles du héros camide Tehméten-Roustem; l'une, dit le poëte, était pour le conseil, l'autre pour l'action.

Cette cérémonie terminée, Homaï partit pour Ispahan. Ayant observé sur la route une plaine fertile, bien arrosée, bien située, elle y fonda une ville immense, pourvue de bazars magnifiques, et où la population ne tarda pas à affluer. Elle lui donna le nom de Kewwar.

Deux ans et demi se passèrent, et Homaï exerçait dans toute sa plénitude le pouvoir suprême; le roi et Barzyn s'étonnèrent de ne plus entendre parler de Djamasp, et

s'informèrent de ce qu'il était devenu. Ayant appris qu'il était malade et que sa fin approchait, ils accoururent auprès de lui et lui demandèrent ses derniers conseils. Le sage mit la main du roi dans celle de Barzyn en suppliant le Çamide d'être l'appui de son souverain et surtout l'appui de sa fille; il expira, regretté de l'armée et des prêtres. On lui fit des funérailles somptueuses, et lorsque le deuil fut terminé, les héros, les grands, les nobles, allèrent à la suite du roi chasser le lion, la panthère, le loup et le sanglier. Ces sortes de grandes chasses royales, auxquelles participent des milliers d'hommes et qui durent pendant plusieurs semaines, ont toujours été le plaisir favori des rois de Perse, aujourd'hui comme au temps des Achéménides. J'ai vu le roi Nasr-Eddyn-Shah chasser à la tête de sept à huit mille hommes, à quelques lieues au nord-est de Téhéran, dans les environs de Véramyn, sur les bords du Djadjeroud.

Tandis que Bahman était ainsi occupé, les habitants de la ville neuve de Kewwar, fondée par Homaï, se présentèrent à lui, se plaignant qu'un dragon monstrueux ravageait leurs campagnes, tuait les hommes, détruisait les moissons. Ils déclarèrent que si cette situation continuaït, le pays ne tarderait pas à être dépeuplé. Le roi leur promit son secours, et partit immédiatement pour Kewwar avec tout son monde.

Le monstre avait établi sa retraite dans un étroit ravin, au milieu des aloès et des ronces. Aussitôt que l'armée parut, il bondit au-devant d'elle, et son aspect était si hideux, si terrible, sa force si manifeste, l'impossibilité de lui résister si évidente, qu'il n'y eut pas un de ces héros et de ces cavaliers aventureux qui voulût consentir à l'attaquer, excepté Roustem. Celui-ci se chargea de l'entreprise. Barzyn, honteux de se laisser ainsi primer, ne put cependant venir à bout de vaincre son épouvante secrète. Le roi et les siens accompagnèrent le chef çamide vers le ravin où était tapi le dragon, et assistèrent de loin au

combat. Mais quand Roustem lui-même aperçut de plus près l'horrible bête accroupie sur un rocher et se battant les flancs de sa queue, il éprouva, lui qui avait mis à fin tant d'entreprises désespérées, une si invincible terreur, qu'il tourna bride et s'enfuit. Il perdit la tête à tel point qu'il abandonna son cheval et grimpa sur les branches d'un arbre. Les héros, les archers fuyaient de toutes parts, et aux quatre coins de la plaine on ne voyait que des tourbillons de gens éperdus cherchant à s'échapper. Le roi poussait des cris de détresse, et soudain il aperçut le monstre, qui se précipita sur lui. Barzyn était à ses côtés.

« Allons, dit Bahman se retrouvant tout à coup lui-même, allons au-devant du dragon! C'est un combat digne d'un roi; il y faut les vertus d'un roi. Ne me dis pas qu'on ne peut lutter contre de tels êtres! Feramorz n'en a-t-il pas tué un semblable? Kershasep n'en a-t-il pas affronté un autre? Toi-même, n'en as-tu pas exterminé plusieurs au temps de ton séjour dans le Fars? »

Mais Barzyn répondit : « Celui-ci est le plus affreux de tous! Il ne sera pas possible de lui abattre la tête. D'ailleurs, dans les exemples que tu cites, ne sais-tu pas que Kershasep, si vaillant et si expérimenté dans les armes, fut forcé de s'enfuir? »

Le roi, troublé de nouveau à ces paroles, ne recula pas cependant; il resserra les boucles de son armure. En cet instant la bête venait droit à lui lançant un jet de venin qui l'asphyxia. Le roi tomba de cheval, et le dragon se précipitant sur lui, le foula aux pieds. Bahman cria à l'aide. Roustem ayant repris courage, aurait voulu lui donner du secours; mais il le vit saisi par une gueule inexorable qui déjà le déchirait. Le roi cria à Barzyn et à Roustem de veiller sur Homaï, de lui rester fidèles, de ne pas cacher son mariage avec elle, de faire couronner l'enfant dont elle était enceinte, soit que cet enfant fût un garçon, soit que ce fût une fille. Ils n'en entendirent pas davantage, car bientôt Bahman expira entre les dents du dra-

gon, qui le mit en pièces et laissa seulement dans les ronces et les épines quelques lambeaux méconnaissables de sa chair et de ses os.

Après que la prédiction de Djamasp eut ainsi reçu son accomplissement, Tour, c'est-à-dire Roustem, et Barzyn, firent confirmer de nouveau par l'armée la royauté d'Homaï; on répéta une seconde fois les cérémonies de l'investiture; les troupes défilèrent devant la reine, revêtue d'une robe de pourpre, et les choses rentrèrent dans leur état accoutumé.

Ce récit prend pour base, comme celui de Ferdousy, le prétendu mariage de Bahman-Xerxès avec sa fille, qui n'est autre chose, comme on l'a vu déjà, qu'une version de l'histoire de la passion de Xerxès pour sa belle-sœur, femme de Masistès, et ensuite pour sa nièce Artaynte, femme de son propre fils Darius et par conséquent sa belle-fille. C'est du moins ainsi qu'Hérodote raconte les choses Au milieu de ces intrigues Amestris garde cependant une situation dominante; la légende persane a absorbé en elle toutes ses rivales, et on peut considérer Homaï comme un être complexe qui, à la séduction et aux grâces de la femme de Masistès et de sa fille Artaynte, unit la grandeur de caractère de la première épouse de Xerxès. Azéry nous apprend un fait que Ferdousy ne dit pas: c'est que le règne d'Homaï ne commence pas à la mort de Bahman, mais bien trois ans auparavant. En conséquence il nous montre, et cela est dans le sens du récit grec, la puissante princesse non pas d'abord reine en son propre nom, mais associée à l'empire, et quand Bahman est mort, elle est reine encore, plus pleinement peut-être en théorie; cependant c'est toujours comme tutrice de l'enfant qu'elle porte dans son sein. Il est donc de plus en plus évident que le prétendu règne d'Homaï n'est qu'une interprétation exagérée, mais exacte au fond, de la grande autorité exercée par Amestris sous le règne de son mari et sous celui de son fils.

En ce qui touche l'histoire du dragon, dans laquelle on retrouve d'une manière si frappante les éléments de combinaison, la couleur exacte des sagas scandinaves et des légendes germaniques, on y voit bien des traits appartenant à la conspiration dont Bahman-Xerxès fut victime, suivant Hérodote et Ctésias. Il est tout à fait contraire à l'esprit de la légende iranienne de présenter un Roustem intimide, aussi n'est-ce pas du grand Roustem qu'il s'agit ici. Roustem a disparu depuis longtemps de la face du monde; évidemment la légende se trompe en l'evoquant de nouveau, et elle se trompe doublement en l'évoquant pour le montrer faible et lâche. Mais elle indique elle-même que ses idées sont fort peu précises et qu'elle hésite dans la confusion de ses souvenirs; car, en même temps qu'elle donne au Çamide ses deux noms ordinaires de Roustem et de Tehméten, elle lui applique aussi un troisieme nom qui ne lui est pas ordinaire; elle l'appelle « Tour », c'est-à-dire le Scythe.

Il est Scythe en effet, comme descendant de Kershasep; mais jamais pareille dénomination n'avait été donnée au héros iranien par excellence. Il est donc manifeste qu'il s'agit ici d'un Çamide qui n'est pas le vrai Roustem et qui, d'accord avec Barzyn, dans lequel je ne fais pas difficulté de reconnaître Artaban, assiste sans l'empêcher au meurtre de Xerxès-Bahman. Au dire de la légende, ce prince tombe victime non-seulement d'une intrigue de palais, mais aussi de l'abandon des Çamides, et de cette manière les préventions de cette famille contre les princes achéménides se maintiennent. Les Çamides avaient résisté tant qu'ils avaient pu à Darius; ils prennent part à l'assassinat de Xerxès. Au fond des affaires persanes on aperçoit une double cause de perturbations : les intrigues de palais et la persistance des haines et des griefs féodaux, et plus l'histoire va s'avancer, plus ces deux périls grandiront. Le Bahman-nameh, qui, rapproché des récits d'Hérodote et de Ctésias, fait bien comprendre cette situation, est ainsi

d'une valeur considérable, et son récit de la mort de Bahman sous la dent d'un dragon se trouve, tout fabuleux qu'il est, contenir plus d'éléments historiques que celui du Shah-nameh, qui termine simplement la vie de Bahman par une maladie. Pour Azéry, Bahman règne quatre-vingt-dix-neuf ans, et pour Ferdousy, cent dix.

L'influence de la cour et l'éclat des scandales qui s'y passaient furent encore plus marqués sous Artaxerxès qu'ils ne l'avaient été sous son prédécesseur. Amytis, sœur du roi, mariée à Mégabyze, avait donné lieu à des soupçons sur la pureté de sa conduite; Xerxès, excité par le mari, avait été forcé d'intervenir et d'ordonner une sorte de paix entre les époux; mais quand le souverain eut changé, les difficultés se ravivèrent, et en vinrent à un tel point que Mégabyze, ardent à se venger de sa femme, enveloppa dans ses rancunes le nouveau souverain. De son côté, le meurtrier de Xerxès, le protecteur d'Artaxerxès, Artapan, ou le Çamide Barzyn de la Chronique persane, n'était pas resté longtemps satisfait du nouvel Achéménide, et trouvant dans Mégabyze des sentiments et des intérêts analogues aux siens, il s'était rapproché de lui, et ils avaient ourdi en commun un nouveau régicide. Des serments solennels les unissaient; le secret le plus inviolable avait été juré des deux parts. Mais Mégabyze, par faiblesse, par imprudence, par lâcheté, par perfidie, peut-être par tous ces sentiments à la fois, trahit son complice, et Artapan fut arrêté. On revint alors sur l'assassinat de Xerxès. On en rechercha les détails. L'eunuque Aspamitrès fut enveloppé dans les accusations. On lui reprocha d'être l'auteur non-seulement du meurtre de Xerxès, ainsi qu'Artapan, mais aussi de celui du jeune frère du roi, Dariæus, et il périt par le supplice des auges. On eut cependant de la peine à se débarrasser d'Artapan, qui, en sa qualité de prince çamide, avait à sa disposition beaucoup de vassaux, beaucoup de sujets et des clients nombreux. On le tua pourtant, mais après un

combat acharné où périrent trois de ses fils. Mégabyze fut blessé dangereusement dans la mêlée, probablement au milieu des troupes royales. Amestris-Homaï, sa fille Rhodogune et son autre fille Amytis, femme de Mégabyse, réconciliée avec lui, éprouvèrent une grande douleur et beaucoup d'inquiétude de cette catastrophe. Mégabyze fut guéri par le médecin grec Apollonidès de Cos, employé dans la maison des princesses.

Cette conjuration, découverte et terminée par le massacre d'Artapan-Barzyn et de plusieurs princes de sa maison, détermina la révolte d'une province que Ctésias appelle la Bactriane. Il faut entendre sous ce nom les parties de cette province et des provinces voisines où les grands fiefs des Çamides étaient constitués, ce que les Orientaux appellent tantôt Seystan, tantôt Zawoul ou Zawoulistan, Kaboul, et tantôt Nymrouz. Après deux combats, dont le premier fut douteux, les Çamides se virent contraints à la soumission, et le Grand Roi rétablit son autorité, c'est-à-dire sa suprématie sur cette famille.

Diodore présente autrement que Ctésias, auquel je viens d'emprunter ce qui précède, le tableau de la conjuration d'Artapan. Il fait de celui-ci un Hyrcanien ambitieux de s'asseoir sur le trône au lieu et place des Achéménides. Il le montre associé d'un eunuque nommé Mithridate, chambellan du roi, et pénétrant avec son aide dans la chambre où dormait Xerxès. Il tue le roi, puis il passe chez les trois fils de sa victime, afin de les assassiner de la même manière; seulement il veut auparavant les employer à leur propre perte. Il ignorait que l'un d'entre eux, le plus jeune, Hystaspes, alors satrape de la Bactriane, était absent de la cour et résidait dans son gouvernement. Cependant il réussit à persuader à Artaxerxès que Darius, son frère, est l'auteur de la mort de leur père commun; Artaxerxès convaincu fait décapiter l'innocent. Aussitôt Artapan l'attaque lui-même avec ses fils et le frappe d'un coup d'épée. Mais le jeune prince se défend vaillamment,

presse Artaban et le tue. Xerxès avait régné vingt ans, et son successeur se trouva désormais le chef incontesté de l'État. Le récit de Ctésias a une allure assez naturelle et vraie, et d'ailleurs, je le répète, il s'accorde bien avec la tradition indigène. Il est donc à préférer à celui de Diodore.

En arrivant à la couronne, Artaxerxès, inquiet de tant d'intrigues entre-croisées autour de lui, n'étant sûr ni de ses amis ni de ses ennemis, peu convaincu sans doute de l'excellence du système suivi par son prédécesseur, changea les satrapes des provinces et les remplaça par des hommes plus propres à appliquer sa politique. Il paraît, d'après Diodore, qu'il se préoccupa de donner satisfaction aux vœux des différents peuples de l'empire et qu'il appliqua son attention à l'ordre administratif.

Cependant les Égyptiens, informés de l'assassinat de Xerxès, des troubles qui s'en étaient suivis, de l'état des partis à la cour, du désordre amené par les innovations du roi, crurent le moment favorable pour se soulever, et ne manquèrent pas de le saisir. Soumis par Cambyse, insurgés sous Darius, encore insurgés sous Xerxès, ils continuaient sous son fils à se montrer rebelles à une domination qu'ils détestaient. Leur civilisation était d'un ordre trop particulier pour se plier aisément aux exigences, même aux formes d'un gouvernement étranger. Religion, mœurs, littérature, organisation civile, tout était, dans leur pays, si spécialement destiné à eux et à eux seuls, ils s'étaient trouvés si bien de leur isolement, que rien ne pouvait les porter à l'oublier, et à la moindre occasion les charmes de l'indépendance leur apparaissaient sous l'aspect le plus attirant. Cette fois, ils devaient être d'autant plus enclins à profiter des circonstances qu'ils se voyaient des alliés naturels auxquels, dans les années précédentes, ils n'avaient même pas lieu de songer. C'étaient les Grecs ; ceux-ci font, à la faveur de cette sédition égyptienne, leur première apparition sur la scène de l'histoire générale. Aux yeux des

Perses, les Grecs n'avaient été jusqu'alors que des sujets rebelles et des sujets d'une importance assurément bien inférieure à celle des Égyptiens.

Depuis le retrait des troupes perses, après la bataille de Platée, et l'abandon définitif des plans de conquête de l'Europe, la situation de l'Hellade avait beaucoup changé, et dans ce coin du monde, à peine aperçu des gouvernants de Suse à cause de sa petitesse et du peu d'estime où on le tenait, se préparait l'avénement d'une des phases les plus glorieuses de l'esprit humain. Jusqu'alors les cités grecques, y compris Athènes, n'avaient été que des bourgades sans gloire et sans importance. Argos vivait sur la réputation d'une ancienne légende qui n'appartenait même pas en propre à la population de la ville actuelle; Corinthe s'enrichissait obscurément par son commerce avec l'Italie; Sparte, violente, hautaine, servie par l'intrépidité froide et dévouée de ses citoyens, vrais sicaires de leur loi, effrayait de son égoïsme féroce et de sa perfidie fanatique les petites peuplades ses voisines. Athènes, à l'aide de mensonges et d'interpolations qui ne respectaient pas plus le texte d'Homère que les oreilles de toutes les classes d'auditeurs, cherchait à se créer une légende à laquelle sa population de laboureurs grossiers et de désœuvrés sans conscience n'avait jamais prétendu. Le peu d'arts qui avaient existé jusque-là n'était qu'une imitation des produits de Sardes et de l'Asie Mineure inspirés par l'Assyrie; le peu de philosophie qu'on avait su, le peu de science que les philosophes ambulants avaient répandu provenaient de la même source; la vie s'était passée dans des querelles sanglantes de nation à nation, où non-seulement on ne respectait nullement l'hellénisme commun, brulant les villes prises, massacrant les hommes valides, vendant les femmes et les enfants comme esclaves, mais bien plus encore, de citoyen à citoyen, on se traitait comme de Grec à Grec, et il y avait toujours attaché au flanc de chaque État un chancre politique représenté par

un parti vaincu auquel on appliquait avec emportement l'expulsion en masse, la confiscation et le meurtre. Les opprimés y répondaient en s'efforçant à leur tour d'appeler la ruine sur leur patrie, soit de la main des rivaux du même sang, soit de celle des étrangers. C'est ce qui avait principalement et presque uniquement déterminé les Perses à la conquête de l'Europe, puisque Démarate de Sparte, les Pisistratides d'Athènes, les Thébains, les Argiens, les Thessaliens et tant d'autres Grecs s'étaient offerts d'eux-mêmes à être les fidèles sujets du Grand Roi et s'étaient dits maltraités par des factieux faciles à réduire.

Un mensonge monstrueux rehaussé d'autres mensonges forme la trame de l'histoire grecque, qui n'est dans toute sa durée que mensonge. La population, donnée pour homogène, ne l'était pas; c'est pourquoi elle se montrait si aisément cruelle à l'égard d'elle-même, ne se reconnaissant au fond aucun lien que celui de la langue, témoignage infiniment moins probant en fait de communauté d'origine qu'on ne l'admet d'ordinaire. Encore cette communauté de langue n'était-elle qu'approximative, car les dialectes différaient beaucoup. Des familles doriennes, ioniennes, éoliennes, venues à différentes époques, toutes séparément et sans lien aucun qui les réunît, s'étaient établies au milieu de populations fort diverses et sans rapports connus avec les arrivants. Ceux-ci s'étaient présentés sur un point en conquérants, sur un autre en suppliants, sur un troisième en auxiliaires. Plus intelligents que les possesseurs du sol, ils avaient fini soit par les dominer, soit par se fondre avec eux; ces possesseurs du sol, agriculteurs grossiers comme les Minyens d'Orchomène, pirates brutaux comme les Pélasges de Lemnos, montraient, au temps même d'Hérodote, des mœurs sauvages et des institutions bien rapprochées de la plus complète barbarie. Tandis que l'Asie persane étincelait de luxe, de beauté, de grandeur, et commençait à souffrir de son exubérante prospérité, les Péoniens du Strymon habitaient au fond

des marécages des demeures construites sur pilotis. C'était le modèle de ces huttes et de ces plates-formes découvertes récemment par les investigations modernes sur les bords des lacs de la Suisse; elles ne révèlent, par les ustensiles qu'on y trouve, que l'état le plus grossier auquel l'homme puisse descendre. Ces gens-là étaient des Slaves, des Illyriens, des Celtes peut-être, dérivés de races blanches inférieures, mêlés de sang jaune dans des proportions assez fortes et qui n'ont jamais rien produit. Les émigrants hellènes relevèrent un peu ces mélanges infimes. On comprend toutefois dans quelle forte proportion les aborigènes agissaient vis-à-vis des immixtions plus nobles, quand on retrouve actuellement en Grèce, et avec une grande abondance, le signe certain de leur diffusion : ce sont des outils et des têtes de flèche en obsidienne. Le tumulus élevé aux morts athéniens sur le champ de Marathon renferme beaucoup de ces armes; j'en ai ramassé moi-même, et j'adopte pleinement l'idée du savant M. Finlay, que des flèches armées de cette façon ne furent pas employées par les Perses ni par les Athéniens dans leur rencontre célèbre, puisque l'on a trouvé et que l'on trouve encore dans les mêmes lieux un nombre considérable de têtes de flèche et d'armes de bronze. Les pointes d'obsidienne étaient les outils de guerre et de chasse des gens du pays, des hommes du dème de Marathon, aborigènes attiques, et qui n'avaient rien ou fort peu de chose d'ionien.

A Sparte, on se piqua de garder le plus longtemps possible le sang dorien à l'abri des pollutions du sang indigène. A Athènes, les Ioniens, placés dans des circonstances différentes, eurent envie de suivre le même système; mais ils furent contraints de l'abandonner assez vite, de sorte que ce qui était de valeur inférieure y pénétra dans le sein des familles nobles. Sur la côte d'Asie, les colonies helléniques n'eurent pas le choix, et de bonne heure démocratisées, s'allièrent de toutes mains aux Asiatiques, et aussitôt après les guerres persiques, le mouvement, qui

jusqu'alors avait porté les Grecs dans l'empire perse comme soldats mercenaires, artisans, savants, voyageurs, marchands, médecins et surtout comme esclaves, étant venu à se compliquer, un tourbillonnement eut lieu ainsi en sens contraire, et les Asiatiques vinrent s'établir en Grèce, principalement à Athènes et à Corinthe. Ils abondèrent et apportèrent avec eux leurs mœurs et leurs richesses. Les Milésiens, les Cyméens, les gens des îles de la mer Égée, sémitisés de longue main, guidaient l'action et l'accéléraient, et il arriva que dans toute la Grèce le sang hellène tendit à disparaître, et disparut bientôt par l'extinction des familles; le substrat aborigène resta nul. Ce fut le sort de Sparte.

Ce sang hellène, d'ailleurs, il ne faut pas non plus le surfaire ni se tromper sur son mérite. Entre l'époque héroïque à laquelle les races dorienne et éolienne prétendaient se rattacher et que les Ioniens recherchaient avec plus de désir que de vérité, et l'époque historique, on observe une immense lacune que des généalogies visiblement fausses ne comblent pas. A en juger sur les types physionomiques, les Hellènes historiques tenaient à ces anciennes races, mais peut-être seulement à titre de collatéraux, et rien ne répond que des mésalliances n'eussent pas déjà alors flétri leur sang. Quelques-unes des institutions antiques de la race blanche se montraient encore parmi eux, mais dégénérées. L'organisation féodale, ce trait essentiel de la famille ariane, avait certainement existé aux temps héroïques; mais il est fort douteux que la plaine athénienne l'ait jamais connue, pas plus que les Spartiates ne s'en sont douté.

Quand, après les guerres médiques, le sang se mêla de plus en plus à Athènes principalement, un fait se produisit qui a fait illusion au monde. Des artistes excellents apparurent. Cet âge d'or ne régna pas longtemps, puisqu'il atteignit à peine la durée d'un siècle; il ne fut pas non plus très-fécond, puisqu'il inventa très-peu de types et les

reproduisit incessamment; mais il atteignit au suprême degré de la perfection dans ce qu'il sut faire, et jamais dans le monde aucun effort n'a pu le dépasser. On dira sans doute et avec vérité que l'art égyptien est plus profond et plus fort, l'art assyrien plus majestueux; que les temples de la Grèce ont emprunté leurs éléments constitutifs, leurs peintures, leurs arabesques, leurs dispositions principales, aux édifices égyptiens et assyriens; que l'art du moyen âge, que celui de la renaissance, par son incroyable curiosité, sa mobilité d'aspect, sa vivacité de recherches, l'immense chaîne d'idées qu'il a parcourue et dont il n'a jamais fixé le terme, donne une conception plus haute du génie humain, et personne n'hésitera à placer Dante, Michel-Ange, Shakespeare et Gœthe, sur des trônes dont Phidias et Pindare ne touchent pas le marchepied: mais néanmoins on ne méconnaîtra jamais, on ne pourra jamais nier que les Athéniens du siècle de Périclès ont atteint dans leurs sphères les hommes les plus complets. Encore une fois, cette gloire ne vécut pas longtemps; mais elle fut, et c'est tout pour l'honneur d'une nation. Les Grecs n'ont leurs triomphes que dans les domaines de l'imagination. C'en est assez pour faire illusion à l'univers entier et lui faire croire qu'ils avaient possédé bien davantage. Leurs historiens, leurs philosophes, excepté Aristote né dans une ville barbare, leurs politiques, ont tous été des artistes et seulement des artistes. Leur moralité privée et publique est constamment restée au-dessous du mépris. Toujours vendus, toujours prêts à se vendre, toujours payés et ne servant pas pour l'argent qu'ils recevaient, trahissant leurs bienfaiteurs avec la même sécurité de mauvaise foi qu'ils mettaient à servir leurs tyrans, même sans y être contraints, sinon par des intérêts personnels et transitoires, il est impossible d'imaginer une nation plus vile, et elle a amplement mérité le mal qu'en ont pensé et dit les Romains. Mais, encore une fois, elle a eu un siècle de génie, elle a écrit de belles pages, et il s'est trouvé des gens pour lui

tout pardonner, et, ce qui est plus extraordinaire, pour la croire. Il eût dû suffire de l'admirer comme on admire un grand acteur.

Les événements militaires arrivés en Grèce entre les Hellènes et les Perses n'avaient pas de portée véritable, et ne témoignaient pas plus du talent des chefs que des vertus martiales de l'un ou de l'autre parti. Dans la première expédition, celle de Xerxès, une tentative de débarquement suivie d'une victoire de la part des Perses constitue ce que l'on appelle la bataille de Marathon. Dans la seconde, la Grèce entière, facilement envahie, sauf le Péloponnèse, qui ne fut pas attaqué, et où les Argiens et d'autres peuples appelaient la conquête, offre un spectacle en lui-même peu flatteur pour la vertu des indigènes; à Salamine, trois cent quatre-vingts vaisseaux occupant les passes et le fond de la baie réussirent à se défendre contre une flotte supérieure en nombre, disent les Grecs, mais qui avait déjà été, de leur propre aveu, singulièrement diminuée par la tempête et par le combat d'Artémisium. Les alliés ne furent pas forcés; là s'arrêta leur succès. Ils n'osèrent ni débarquer ni attaquer les troupes de terre de Xerxès; ils ne suivirent la flotte perse en retraite que jusqu'à Andros, mais de loin, et uniquement pour savoir où elle allait. Enfin à Platée, les armées se retirant des deux parts, le hasard amena la rencontre, et la trahison décida du résultat. Il n'y a là rien de glorieux pour personne. Miltiade, espèce de condottiere, transfuge du service perse; Thémistocle, qui entretenait des intelligences avec les envahisseurs et finit par se donner à eux; Pausanias, acheté ce qu'on voulut le payer, ressemblent aussi peu que possible à d'honnêtes gens et encore moins à des héros.

Mais si tel est le jugement que l'on doit porter de la valeur morale et absolue des guerres médiques, la valeur relative en fut immense. Elle eut des conséquences que la cour de Perse ne pouvait prévoir. Après la mort de

Xerxès, les faits prouvent que le gouvernement de Suse revint à l'opinion d'Artaban, et considéra désormais la conquête de l'Europe comme une folie. Mais en y renonçant pour toujours, on continua à regarder les petites nations grecques du même œil que les Anglais jugent les principautés limitrophes de l'Inde; on les traita comme des annexes plus ou moins directes, plus ou moins maniables de la politique de l'empire, dans tous les cas comme des subalternes peu dangereux. On se garda d'entrer dans leurs querelles au point d'y prendre part, mais on y porta cet intérêt qu'on ne pouvait guère refuser aux importunités constantes de voisins turbulents avec lesquels les provinces maritimes de l'empire se trouvaient en rapports étroits, les unes de parenté, les autres de civilisation, toutes d'intérêts commerciaux qui devinrent de plus en plus étendus. Les affaires grecques constituèrent une des affaires de l'empire, comme les affaires scythiques, les affaires indiennes, les affaires arabes et les affaires africaines. Mais personne ne prévoyait, au temps d'Artaxerxès, à quel avenir on marchait. Les guerres médiques n'avaient pas ému; leur principal résultat fut d'enrichir les Athéniens.

Au point de vue des acquisitions territoriales, les alliés ne gagnèrent presque rien; la nature très-modeste de leurs succès ne pouvait rien leur produire en ce genre. Samos, Chios, Lesbos et les autres îles révoltées contre les Perses entrèrent dans la confédération hellène, qui n'essaya pas, malgré la surprise de Mycale, d'y joindre les villes de terre ferme, tant on était certain de ne pouvoir conserver un si gros butin. Abydos fut pris, Sestos assiégé. Mais cette place était défendue par un certain Artayktès, fils d'Artembarès, seigneur de la Perside, aidé d'un autre chef nommé Œbase. Ces chefs n'avaient avec eux que peu d'Iraniens, des Éoliens indigènes et des alliés grecs. Ils se défendirent pourtant avec vigueur, et, réduits aux dernières extrémités de la famine, ils mangèrent jusqu'aux

courroies de leurs lits. Enfin n'ayant plus rien, ils s'esquivèrent pendant la nuit. On les poursuivit. OEbase tomba entre les mains des Thraces Apsinthiens qui le sacrifièrent à leur dieu Plistore. Ses compagnons furent massacrés. Artayktès, placé à l'arrière-garde, fut atteint au delà d'Ægos-Potamos, et, après une longue défense, fait prisonnier avec ce qui lui restait d'hommes. On ramena les captifs enchaînés à Sestos; Artayktès fut mis en croix à l'endroit du rivage où Xerxès avait fait construire le pont, et son fils fut lapidé. Comme il fallait colorer un peu cette façon de faire la guerre dont les Perses n'avaient jamais donné l'exemple, on raconta qu'Artayktès ayant vu un de ses gardes qui faisait cuire des poissons salés, les poissons sautèrent et palpitèrent comme s'ils eussent été vivants. Il déclara que c'était le présage de sa mort, et que Protésilas d'Éléonte, dont il avait pris l'argent, lui annonçait qu'il allait être vengé : or Protésilas étant un héros topique honoré d'une chapelle, c'était bien le moins que les Athéniens missent en croix son offenseur. Les Grecs ont été les premiers peuples du monde pour payer les gens de raisons de cette force.

En somme, le succès des armes helléniques s'arrêta à quelques îles grecques, à quelques cités d'Europe rattachées à la confédération. Mais on pilla beaucoup. Les Perses étaient trop riches pour que l'imagination nécessiteuse des Athéniens n'ait pas exagéré ce que ces dominateurs laissaient traîner. D'autre part, la moindre prise était d'un admirable secours et d'une extrême valeur pour tous ces gens. Dans l'enthousiasme qui les transportait d'avoir échappé aux Perses et bien plus encore aux Pisistratides, ils se persuadaient que ce n'avait été que par les plus grandes actions, et aussitôt libres de leurs craintes exagérées, ils portèrent toute leur pensée sur la résolution de s'agrandir non pas aux dépens de l'ennemi national, mais aux dépens de leurs compatriotes et de leurs alliés. Il faut avouer que ceux-ci, les Lacédémoniens sur-

tout, étaient dans le même ordre d'idées. Ils cherchèrent d'abord à empêcher les Athéniens de rebâtir leur ville et de la fortifier. Ils n'y réussirent pas; les compétitions ardentes commencèrent, les trahisons, les menées perfides s'entremêlèrent. Athènes, tout en se relevant belle, brillante et même somptueuse, réussit à enlever à ses rivaux la présidence de l'Hellade, et s'empressa d'employer à ses besoins tout ce que, sous prétexte de contributions de guerre, elle put, de gré ou de force, arracher à ses alliés. Désormais maîtresse des mines d'argent du Laurium, enlevées aux Éginètes, elle y trouva de nouveaux moyens d'attirer chez elle des artistes et de les payer; c'est ainsi qu'elle fit orner ses rues de temples et de statues, enceindre son Acropole d'une muraille de marbre, et rattacher par des remparts magnifiques le Pirée, Munychie et Phalère; elle entretint une flotte nombreuse et bien équipée, instrument principal de ses rapines, et en même temps habitua ses citoyens à la joie de toucher à différents titres des gratifications fréquentes, sans lesquelles l'existence oisive, débraillée et suffisamment dépravée qui fut l'idéal de ce peuple spirituel, n'aurait pu durer un seul jour. Il ne faut pas oublier que la terreur d'une nouvelle invasion persane, le besoin de préparer des agressions contre les Perses, la découverte de menées philomédiques étaient sans cesse le prétexte de tout ce que les cités grecques se permettaient entre elles au détriment de leurs co-États.

En face des succès obtenus par les Athéniens, il fallait que les Spartiates essayassent quelque chose. Ils allèrent attaquer la petite place de Byzance, et la prirent. Elle était sans secours, et comme Abydos et Sestos appartenaient aux Athéniens, les Spartiates tenaient à se rendre maîtres de cette ville de Byzance. Il paraît cependant, d'après Thucydide, que ce fut avec peine qu'ils y parvinrent. Ils allèrent ensuite avec leurs alliés à l'île de Chypre, et en ravagèrent les côtes. Plusieurs cités hellé-

ques de cette île, qui n'avait jamais été bien sérieusement annexée à l'empire iranien, se déclarèrent pour le moment indépendantes.

Pausanias commandait dans les deux expéditions de Byzance et de Chypre. On prétend que ce fut pendant son séjour dans la première de ces villes qu'il commença la série de manœuvres dont le terme fut sa trahison formelle. Il écrivit de là à un exilé érétrien, Gongylos, entré au service persan, et gouvernant pour le Roi un district mysien; Pausanias le fit inviter à se rendre auprès de lui. Quand il fut arrivé, le roi spartiate lui remit le commandement de la place et la garde de ses prisonniers. Quelques jours après ces derniers s'échappèrent, et allèrent porter au Grand Roi une lettre dans laquelle Pausanias exprimait le désir de réduire Sparte et la Grèce sous l'obéissance du monarque. Il ne demandait pour récompense que la main d'une des filles de l'Achéménide; mais la conséquence nécessaire d'une telle union eût été son élévation à la dignité de gouverneur général du pays conquis par ses soins, ce qui avait déjà tenté Mardonius. Ici Pausanias voulait continuer Démarate et les Pisistratides, mais sur une plus grande échelle.

Le gouverneur de Suse fit partir Artabaze, celui-là même qui avait abandonné Mardonius sur le champ de bataille de Platée, pour s'entendre avec le Lacédémonien. On donna à cet envoyé le titre de satrape de Daskylion, porté jusqu'alors par Mégabate, afin de fournir un prétexte à sa présence dans l'Asie Mineure, et on le chargea d'assurer Pausanias que ses propositions étaient acceptées et qu'il était avoué de tous. On ne voit pas néanmoins qu'on lui ait répondu positivement au sujet de la demande de mariage, prétention un peu haute. Il était Héraclide sans doute, mais une telle qualité ne pouvait guère éblouir le Grand Roi.

Se voyant ainsi excité, le traître perdit la tête. Les instincts sensuels de son tempérament grec et sa vanité

étouffèrent en lui toute prudence. Cet homme, qu'on avait porté aux nues comme vainqueur de Platée, prit le costume perse; il s'entoura de gardes mèdes et égyptiens, imita la vie fastueuse des chefs asiatiques autant que le pouvait un soudard de son espèce, et s'amusa à enlever dans les lieux où il passait les jeunes filles de condition libre. Ses écarts, ses emportements, ses grossièretés, devinrent tels qu'on le mit en accusation. Il fut acquitté, mais remplacé. Il semblerait que les Spartiates n'avaient pas les moyens d'arrêter les extravagances de leurs chefs, car dans ce même temps le collègue de Pausanias en royauté, Léotychides, se vendait publiquement aux Aleuades de Thessalie, serviteurs dévoués des Perses. Pausanias, avec l'expérience de l'impunité, continua ses entreprises. Revenu à Byzance soi-disant à titre de volontaire, il s'entendit de plus près avec Artabaze. Les Grecs dominaient si peu ces contrées et leur situation y restait si précaire, que les places d'Éion sur le Strymon, de Doriskos en Thrace, et plusieurs autres, se maintenaient sous la sujétion des Perses, ce qui facilitait les affaires de Pausanias; malheureusement il porta ombrage aux Athéniens, et ceux-ci le chassèrent violemment de Byzance, d'où il se retira à Colone en Troade pour continuer ses trames, qui devinrent si nombreuses que les Lacédémoniens, malgré leur désir de fermer les yeux, furent contraints de le rappeler. A Sparte, il mit tout en désordre; revenu avec les mains pleines, il acheta tout le monde, et ne fut pas même accusé. Sa correspondance avec Artabaze continua. Se voyant l'arbitre universel, il imagina de pousser les ilotes à la révolte et de les armer contre la caste régnante. On le sut; mais on n'osait se plaindre, et il est impossible de prévoir ce qui serait arrivé, si un esclave thrace, qui lui était dévoué et qu'il venait de charger d'une lettre pour Artabaze, n'avait fait la réflexion que jamais aucun des messagers envoyés par son maître à cette destination n'avait reparu. Sur ce soupçon, il eut la curiosité de savoir ce que contenaient les mysté-

rieuses missives. Il les ouvrit, et y trouvant au début une invitation de le mettre à mort pour s'assurer de sa discrétion, il porta cette lettre aux éphores, et on y lut le plan de la conspiration contre Sparte au moyen des ilotes.

Les éphores hésitaient pourtant. Il fallut que Pausanias se dénonçât lui-même en tombant dans un piége qui lui fut tendu; il parla, s'accusa, et enleva tout prétexte à ses partisans secrets. Cependant on lui laissa apercevoir qu'il allait être arrêté. Il s'enfuit dans le sanctuaire de Neptune, au cap Ténare. Là, séparé de ses complices, entouré d'adversaires qui étaient ses amis, mais qui ne voyaient plus de sécurité à le paraître, on mura la porte du temple, dans lequel il resta sans nourriture. Il allait expirer, quand on pensa que c'était souiller l'asile; on le retira alors, et il mourut en plein air. Cet homme, perfide de tant de manières, aurait dû inspirer une horreur profonde à ses compatriotes, si le sentiment de l'amour du pays chez les peuples grecs eût été aussi vrai qu'on nous l'assure. Ceux-ci en étaient si peu pénétrés que Pausanias passa pour une victime. Au lieu de jeter son corps à la voirie, ce que voulait la loi, on l'avait enterré à peu de distance du temple. L'oracle de Delphes décida que c'était une injustice, et on l'exhuma pour le mettre au lieu même où il était mort. Cette réparation ne fut pas encore jugée suffisante. Le dieu tutélaire des suppliants, Hikésios, était irrité et réclamait deux victimes humaines; on le força de se contenter de deux statues de bronze; l'opinion publique s'émut, et Thucydide assure que les amis de Pausanias voulaient qu'on offrît les deux victimes.

En réalité, ce que l'on appelait le parti médique, c'est-à-dire celui des hommes qui souhaitaient la réunion des petites cités grecques au grand empire iranien, était devenu peut-être plus fort après la guerre qu'il ne l'avait été auparavant. La raison en est que ce n'étaient plus des meneurs odieux aux factions dominantes, tels que les Pisistratides et Démarate, qui conduisaient les affaires de

ce parti, mais bien ceux-là même auxquels on devait d'être débarrassé de ces fantômes. La grande différence entre les deux époques, c'était que l'annexion de la Grèce, toujours considérée par les politiques sagaces de Suse comme constituant une extension à tout le moins inutile et peut-être dangereuse pour l'empire, était désormais envisagée sous le même jour par tout le monde asiatique, et que si l'on consentait à ce que les Grecs s'épuisassent dans leurs intrigues, on n'était plus disposé désormais à y prendre une part active.

C'est là ce qu'aucun Hellène ne put jamais s'imaginer. Les plus intelligents partirent toujours de cette idée que la conquête de leur pays était le suprême désir d'un État qui, d'un côté, touchait à l'Afrique, et de l'autre au monde inconnu de l'Inde et du Nord. On voulut croire que posséder l'Hellade était l'unique préoccupation d'un pareil géant. La vanité grecque ne s'éclaira jamais sur ce point.

En même temps que Pausanias arrangeait ses trames, Thémistocle continuait les siennes et les étendait. Commandant la flotte athénienne dans les îles alliées, il y avait exploité sans scrupule un métier consistant à expulser et à ruiner, sous l'accusation de médisme, tels ou tels citoyens qui refusaient de se racheter à prix d'argent. Il recevait aussi très-bien de riches cadeaux de tout homme qui voulait, à la faveur du même prétexte, en faire exiler un autre. Le poëte Timokréon d'Ialysos, dans l'île de Rhodes, avait été victime d'un présent de trois talents offert par ses ennemis à l'amiral athénien, et il en fut d'autant plus irrité que celui-ci était son ami et son hôte. Il le dénonça, et les adversaires de Thémistocle à Athènes firent valoir la cause Ils rappelèrent que, pendant la campagne même de Salamine, Thémistocle avait trouvé des occasions de rendre service à Xerxès. On découvrit ou on soupçonna qu'il avait pris part aux combinaisons de Pausanias; traduit en justice, il fut acquitté; mais l'ostracisme l'atteignit et le

chassa de la ville. Il s'en alla à Argos en emportant des richesses considérables provenant de ses vols et de ses trafics avec le Grand Roi. La découverte des papiers de Pausanias le compromit plus encore, et il se trouva tellement en danger que, peu rassuré dans sa retraite, où pourtant l'opinion médique dominait, il s'enfuit à Corcyre; de là chez Admète, roi des Molosses; puis chez les Macédoniens, non moins dévoués aux Perses que les Argiens, et enfin à Pydna, sur le golfe Thermaïque, d'où il gagna Éphèse.

Son procès, qui eut lieu à Athènes, le déclara traître, et ce qu'on put saisir de ses biens fut confisqué. Cependant il paraît avoir sauvé une fortune de quatre-vingts à cent talents. Sa vie politique avait commencé avec trois.

Une fois sur le sol persan, l'homme de Salamine, se trouvant en pays civilisé, chemina paisiblement. Il voyagea sous son nom; se présentant partout comme un transfuge, il fut bien accueilli, quoiqu'il faille beaucoup douter de ces fanfaronnades grecques suivant lesquelles Artaxerxès aurait éprouvé une joie folle en apprenant l'arrivée d'un aussi grand homme que l'Athénien Thémistocle; les Grecs se vantent même de ce qui se tairait ailleurs. Ce Thémistocle se posa comme un personnage de première importance; il publia les immenses services qu'il avait rendus, et s'offrit à en rendre encore davantage, pourvu qu'on entrât dans ses vues. Il s'empressa d'apprendre le perse pour pouvoir conférer directement avec le Grand Roi et ses ministres, et prenant les allures de ces nombreux solliciteurs grecs qui se succédaient en foule à la suite de la cour depuis le temps de Cyrus, il se fit Asiatique et courtisan de la tête aux pieds. Il proposait un nouveau plan pour l'asservissement de la Grèce.

Évidemment on ne l'écouta pas. Mais on fut débonnaire, et, au rebours des Grecs assassins des garnisons persanes, on le laissa épouser une fille du pays; on lui assigna même les revenus de trois villes : Myonte, Lampsaque et Magnésie. Il vécut ainsi dans une fortune

opulente, parlant beaucoup, faisant des plans, se vantant sans mesure, tenu dans l'inaction, et il mourut de maladie à soixante-cinq ans, au milieu de sa famille syrienne, car un Iranien de sang noble n'eût jamais donné sa fille à un tel aventurier.

Cependant les Athéniens, pour colorer leur système d'extorsions dans les îles, avaient besoin de faire au moins quelques démonstrations contre les points les plus faibles de la frontière persane. Ils n'étaient pas encore si assurés dans leur prépondérance qu'ils osassent réclamer l'argent de la confédération pour n'enrichir que leur paresse. Cimon se mit donc en mer et alla attaquer la petite place d'Éion, sur le continent d'Europe, assez loin des pays perses, puisque le Strymon en baignait les murs. Ce poste avancé fut défendu avec énergie par le gouverneur Bogès. Quand toute résistance fut reconnue impossible, ce brave officier se brûla vivant avec ses femmes, ses enfants et son bien. Après ce coup de main, Cimon se retira, et ne tenta plus rien contre les possessions de l'empire jusqu'à la bataille de l'Eurymédon, livrée sur la côte de Carie. Avec trois cents trirèmes, il se jeta sur une division composée de deux cents vaisseaux, phéniciens pour la plupart, commandés par Tithraustès et par Phérendates, parents du roi. Ce fut la première action de guerre véritablement bien conduite et réellement méritante que les Grecs aient essayée contre les Perses. Ceux-ci furent enfoncés et jetés à la côte, et Cimon poussant ce premier succès, mit à terre ses troupes de débarquement, et attaqua les ennemis rangés sur le rivage. Ceux-ci firent plus de résistance que les marins de Phénicie. Pourtant ils furent battus, et l'amiral athénien leur arracha les débris de la flotte royale. Ce qui est surtout à admirer en cette circonstance, c'est que, contrairement à l'usage du temps et un peu de tous les temps, l'Athénien, vainqueur dans deux combats successifs, ne s'arrêta pas, ne se reposa pas. Il fit voile immédiatement

pour aller chercher une autre division phénicienne de quatre-vingts voiles qui n'avait pas pris part à la bataille et qui manœuvrait dans le voisinage. Il l'atteignit et la détruisit. Ces beaux triomphes élevèrent très-haut la gloire des armes athéniennes parmi les alliés; à la vérité, ils ne produisirent rien d'effectif, n'ayant pas réellement entamé, encore moins ébranlé la puissance des Perses; mais ils servirent à donner à la ville de Minerve augmentation de crédit, augmentation d'autorité, et finalement augmentation de revenus aux dépens de la confédération, dont les membres, comme toujours fort peu unis, cherchaient plutôt à s'entre-nuire qu'à faire du mal aux Perses. Athènes soumit ces associés récalcitrants à un joug de fer, et, pour être moins contrôlée, elle expulsa Lacédémone de la ligue et lui suscita partout des haines.

Les choses en étaient là quand l'empire perse fut inquiété par un fait bien autrement grave que tous les mouvements intérieurs et même les égratignures imposées à son flanc par l'Hellade. Ce fut la révolte de l'Égypte, dont j'ai déjà parlé, et à laquelle je reviens après une digression un peu longue sans doute, mais nécessaire pour bien faire comprendre dans quelles conditions générales ce mouvement se produisait.

Les Égyptiens avaient pris les armes sous la direction d'un certain Inaros, dont le nom, d'apparence sémitique, paraît indiquer un aventurier syrien ou arabe. Ils avaient demandé secours aux Athéniens, et ceux-ci, qui depuis la bataille de l'Eurymédon tenaient librement la mer, virent dans cette sollicitation une occasion merveilleuse de pillage et d'accroissement d'influence. Ils envoyèrent donc une flotte; les navires remontèrent le Nil jusqu'à Memphis, et se mirent en devoir d'appuyer la révolte.

Peu s'en fallut que les Lacédémoniens ne leur fissent sentir l'inconvénient de pousser des opérations si loin de leur base; ils entrèrent en relations avec des Perses, et travaillèrent à établir une action commune contre Athènes.

Mégabaze vint même à Sparte pour cette affaire. Mais des embarras ayant surgi dans le Péloponnèse même, rien ne fut conclu.

Les premiers temps de la révolte se passèrent heureusement pour ses auteurs et pour ses fauteurs. La garnison royale, chassée de la ville de Memphis, s'était enfermée dans la citadelle, quartier fortifié appelé le Château-Blanc. Ce premier moment de surprise passé, les rebelles ne réussirent pas à pousser plus loin leurs avantages, et une armée considérable étant venue des autres provinces, sous le commandement de Mégabyze, fils de Zopyre, les Égyptiens et les Athéniens mêlés furent rejetés hors de Memphis et bloqués dans un îlot du Nil, le Prosopitis. Ils restèrent là dix-huit mois, très-désireux de s'échapper. Au bout de ce temps, Mégabyze détourna un bras du fleuve et donna l'assaut. Tous les rebelles furent tués, sauf quelques Athéniens assez heureux pour s'échapper et pour gagner Cyrène. Inaros fut crucifié. Cinquante trirèmes d'Athènes, accourues pour donner du renfort, s'engagèrent mal à propos dans la bouche mendésienne du Nil, et furent enlevées. L'Égypte demeura soumise, et il ne resta de la tentative d'insurrection que quelques bandes de brigands errants qui, sous un ou plusieurs chefs, assumant le titre de Prince du désert, Émir-Tay, Amyrtée, réussirent pendant quelque temps à se soustraire aux poursuites en se cachant dans des marais inaccessibles.

Ctésias ne raconte pas tout à fait les choses comme Hérodote. Il assure qu'Inaros se sauva à Byblos et qu'une partie des Grecs, sous le commandement de Charitimidès, réussit à l'y rejoindre. Diodore prétend que les Athéniens capitulèrent à des conditions favorables et que les généraux perses se montrèrent faciles à leur égard. Thucydide veut que nul d'entre eux, pour ainsi dire, n'ait échappé. Quoi qu'il en soit de toutes ces versions, l'Égypte fut domptée. Je reprends ici le récit de Ctésias, qui me semble faire assez d'honneur au sentiment moral des Perses.

Après l'apaisement de la sédition, Sarsamas, nommé satrape de l'Égypte, s'empressa de poser le siége devant Byblos, et obtint la place par capitulation. Il y trouva six mille Grecs, et les emmena à Suse avec Inaros. Artaxerxès, extrêmement irrité de l'assassinat de son neveu Achéménidès, un des premiers exploits de l'insurrection, voulait mettre à mort tous ces captifs. Cependant la capitulation de Byblos leur assurait la vie sauve ; malgré sa colère, le roi résolut de ne pas la violer, malgré les instances d'Amytis, mère du jeune prince assassiné. Elle ne renonça pas à sa vengeance, et à force d'obsessions et en faisant mouvoir tous les ressorts de son crédit, elle parvint, au bout de cinq ans, à obtenir une sorte de satisfaction. On lui abandonna Inaros et cinquante prisonniers grecs. Le reste avait été renvoyé dans l'intervalle.

Cependant Mégabyze, pensant qu'on s'était joué de sa parole, témoigna la plus violente indignation. Il demanda à quitter la cour, et se retira dans son gouvernement de Syrie, où il retrouva beaucoup de ces Hellènes que la colère d'Amytis n'avait pu atteindre. Soit qu'il eût cherché une occasion de se mettre en révolte, soit qu'il ait été excité à une pareille démarche par les instigations, les insinuations, les conseils de ses protégés, car il faut se souvenir que le sang iranien était chaud et vif, il s'insurgea, et il fallut envoyer contre lui un certain Ousiris, probablement Égyptien, enchanté d'une pareille occasion de combattre le vainqueur de son pays. La victoire se décida cependant pour Mégabyze, admirablement secondé par ses deux fils, Zopyre et Artyphius. Ousiris, blessé par Mégabyze lui-même d'un coup de javeline à la cuisse et d'un autre à l'épaule, tomba de cheval et resta prisonnier. On le traita bien, et Artaxerxès l'ayant réclamé, on le lui rendit.

Une nouvelle armée marcha contre le prince rebelle. Ménostanès, fils d'Artarius, satrape de Babylone, frère du roi, la commandait. Elle fut battue comme la première,

et Menostanès blessé par Mégabyze comme l'avait été Ousiris. La guerre cependant n'avait d'autre but que d'obtenir des avantages personnels. Il ne s'agissait pas de nuire à l'empire.

Des négociations furent entamées par Artarius. Mégabyse se montra disposé à traiter, à la condition qu'on n'exigerait pas de lui de quitter son gouvernement. Ces propositions furent soutenues avec beaucoup de partialité par Amestris-Homaï, favorable à son gendre, et par l'eunuque paphlagonien Artoxarès, affidé de la reine mère. Vaincu par de telles influences, Artaxerxès s'adoucit enfin, et traita avec Mégabyze sans le contraindre à se rendre. Les négociateurs étaient Amytis, femme de Mégabyze, Artarius, l'eunuque paphlagonien, Pétisas, fils d'Ousiris, père de Spitamas; en un mot des personnes favorablement disposées pour l'insurgé. Elles le convainquirent de la nécessité d'un raccommodement, et après lui avoir donné des garanties pour sa sûreté, elles l'emmenèrent avec elles à Suse, où il reçut immédiatement son pardon.

Mais, comme je l'ai déjà observé, Mégabyze avait l'humeur prompte et audacieuse d'un seigneur iranien de la vieille roche. Peu après son rétablissement auprès du roi et étant à la chasse avec lui, un lion se précipita sur le souverain. Mégabyze frappa l'animal de son épieu et le tua sur le coup. Artaxerxès, extrêmement offensé que quelqu'un se fût permis de toucher à sa proie, fit arrêter Mégabyze et ordonna de lui abattre la tête. Amestris, sa fille Amytis, leurs partisans, intervinrent de nouveau, et après des efforts soutenus, la peine de mort fut commuée en exil. Mégabyze alla à Cyrta, sur la mer Rouge, et comme le roi voulait en même temps effrayer son parti, l'eunuque Artoxarès reçut l'ordre de se retirer en Arménie.

Au bout de cinq ans, Mégabyze, trouvant son séjour intolérable au milieu des sables et d'une chaleur toujours dévorante, joua le tout pour le tout, et s'étant déguisé en « pisag », c'est-à-dire en lépreux, arriva tout à coup chez

sa femme. Amestris prévenue recommença ses démarches auprès du roi, qui se laissa toucher encore, et reçut de nouveau Mégabyze dans sa plus intime familiarité. Ce personnage si remuant mourut quelque temps après, à l'âge de soixante-seize ans, et sa perte affligea beaucoup son souverain. Telles étaient les occupations, les efforts et les soucis de la cour de Suse.

Les Athéniens ne pouvaient se persuader qu'il n'y eût rien d'utile à essayer pour eux du côté de l'Égypte, parce que l'intérêt de Périclès réclamait l'éloignement de Cimon. Le dictateur ne se souciait pas de l'avoir pour opposant dans sa politique intérieure. On l'envoya donc avec deux cents navires appuyer le rebelle, encore caché dans les marais du Delta, et qui prétendait représenter un gouvernement égyptien. Cimon, arrêté à Chypre, voulut attaquer la ville de Kition. Mais il mourut subitement devant les murs, et l'entreprise s'arrêta dans le plus grand désordre. Anaxicratès, chargé du commandement, leva le siége; il alla chercher des vaisseaux phéniciens et ciliciens à Salamine de Chypre, les battit, puis ramena l'expédition au Pirée.

A dater de ce moment, aucune entreprise ne fut plus tentée par Athènes et ses alliés contre le territoire de l'empire. On a vu que parmi les confédérés grecs il ne fallait pas compter Lacédémone, déjà presque alliée à la puissance persane. Or, depuis la bataille de Platée, qu'avaient fait les Grecs? Quels succès effectifs avaient-ils obtenus? Ils avaient enlevé un petit nombre de postes avancés abandonnés dans la Thrace. Ces postes étaient inutiles aux Perses du moment que le plan de conquérir l'Europe n'existait plus à Suse. Les îles de l'Archipel s'étaient révoltées contre les satrapes; mais ces îles, naguère empressées de se rendre d'elles-mêmes à l'autorité persane, n'avaient jamais eu de valeur pour cette autorité qu'au point de vue du projet abandonné. On y avait envoyé quelquefois et momentanément des gouverneurs militaires; elles

ne faisaient partie d'aucune satrapie, et ne valant pas la peine d'être conservées, elles ne valaient pas non plus celle d'être reprises. Chypre, à certains égards, faisait exception. D'abord c'était un territoire réellement vaste et important; ensuite la population en était en grande partie sémitique; la situation de l'île la rattachait assez étroitement à la Phénicie et à l'Égypte, et au cas où des ennemis y eussent dominé, il pouvait en résulter des inconvénients. Les Athéniens s'étaient attachés dans les premiers moments à insurger quelques-unes des cités grecques de l'île, et y avaient réussi; mais ce fut un succès médiocre et qu'on abandonna bientôt. Chypre rentra donc tout entière sous le pouvoir du Grand Roi. De sorte que, à tout bien considérer, la situation générale en Occident était plus favorable pour les Perses qu'avant la guerre : mieux éclairés, ils avaient renoncé pour toujours à des conquêtes folles. Les Macédoniens, les Thessaliens, les Thébains, les Argiens, leur restaient dévoués. Les Lacédémoniens ne demandaient qu'à entrer dans leur alliance. Athènes renonçait à Chypre. Il n'était pas une ville grecque qui ne contînt un parti médique. On prétend même qu'alors il y eut un traité conclu entre le Grand Roi et Athènes. Thucydide n'en dit rien, et le fait n'est avancé que par des orateurs du siècle suivant, qui en font un thème à vanteries. Hérodote parle, à la vérité, de l'envoi de Callias à Suse par la république d'Athènes, mais il ne sait rien d'un contrat qui aurait été si important et qui fut plus tard, quand on l'eut inventé, considéré comme si flatteur pour l'orgueil de la ville de Minerve.

On ne saurait donc affirmer que l'assértion dont je parle ait été fondée; seulement les Athéniens, comprenant la parfaite inutilité de leurs efforts contre un Titan que leurs piqûres n'affectaient pas, ne sachant où l'entamer, ne trouvant partout dans l'Hellade que des hommes ardents à se vendre aux Perses, en comptant parmi eux du même genre en aussi grand nombre au moins qu'ailleurs, ayant

réussi, par la fiction d'une prétendue guerre médique, à opprimer leurs alliés, se crurent désormais assez forts pour n'avoir plus besoin de masque dans la tyrannie éhontée qu'ils exerçaient sur ceux-ci. Les Athéniens ne s'occuperènt plus des Perses, en suppliant tous leurs dieux que les Perses voulussent bien leur rendre la pareille. Mais cela ne pouvait être, et si l'Asie ne chercha pas, pendant la période hellénique, à attirer la Grèce dans ses limites, elle ne put cesser d'imposer à ce petit pays l'action magnétique de ses mœurs, de son luxe, de ses connaissances, qui, au moyen du mélange des races, devait irrésistiblement le lui gagner un jour.

Du reste, on ne saurait trop insister, trop revenir sur ce point, car c'est là le nœud des relations de la Perse avec l'Hellade. Tout ce qui était grec, sans exception aucune, continua, comme avant les guerres, à assiéger la cour de Suse de demandes d'intervention dans les affaires des cités, et promit toujours, comme prix certain d'une intercession facile, l'ancienne suprématie offerte à Darius. Cette façon d'agir ne changea jamais, et le dédain systématique de ceux qu'on invoquait, et qui, connaissant mieux leur intérêt véritable et le caractère des suppliants, se bornèrent à entretenir le trouble, ne parvint pas à décourager les solliciteurs. Les Lacédémoniens auraient attaqué Athènes d'accord avec les Perses si la guerre d'Ithome n'avait absorbé leurs ressources. Un peu plus tard, ils reprirent et étendirent cette idée, et ils envoyèrent Anériste et deux autres d'entre eux auprès du Grand Roi pour obtenir de l'argent et des troupes, affirmant qu'avec ce secours ils rendraient à la Perse son ancienne autorité sur les îles de la mer Égée. Un Tégéate, un Argien et un Corinthien accompagnaient les ambassadeurs spartiates. Par accident, tous furent pris en route par les Athéniens, qui les massacrèrent sous prétexte de représailles [1].

Un envoyé perse, Artaphernes, porteur de lettres

[1] Thucydide, II, 67.

pour Sparte, tomba de même au pouvoir des Athéniens à Eion, sur le Strymon. Ses dépêches, lues publiquement, disaient qu'Artaxerxès ne comprenait rien à ce que les Lacédémoniens lui mandaient ni à ce qu'ils désiraient, attendu que de tous leurs envoyés, assez fréquents, à ce qu'il paraît, il n'y en avait pas deux qui tinssent le même langage ni qui sollicitassent la même chose. On les priait de s'expliquer.

Les Athéniens trouvèrent l'occasion bonne pour nouer à leur tour quelques relations avec le gouvernement perse. Ils ramenèrent très-humainement Artaphernes à Éphèse dans une de leurs trirèmes, et le firent accompagner d'ambassadeurs chargés de plusieurs propositions. Ce projet n'eut pas de suite pour le moment, parce qu'en arrivant à Suse, les envoyés apprirent qu'Artaxerxès venait de mourir, et, dans les embarras d'un changement de règne, personne n'avait le temps de les écouter.

Les derniers moments de la vie et du gouvernement d'Artaxerxès ne fournissent à Ctésias que des intrigues de cour. Amytis, après avoir perdu son mari Mégabyze, mena une vie assez désordonnée, comme d'ailleurs sa mère Amestris lui en donnait l'exemple. En Orient, les clôtures du harem, loin de rien empêcher, servent quelquefois beaucoup aux intrigues de ce genre. Amytis eut une aventure avec Apollonidès de Cos, empirique qui prétendait par ses seuls empressements la guérir d'une maladie de langueur. Se voyant trompée et sur le point de mourir, elle demanda vengeance à sa mère, et celle-ci, fort experte en pareille matière, fit torturer le misérable pendant deux mois, et on l'enterra vif au moment où Amytis rendit le dernier soupir. Cette princesse laissait de Mégabyze un fils aussi turbulent que son père et qui portait le nom fameux de son aïeul Zopyre, le conquérant de Babylone. Il se révolta contre le roi et se sauva à Athènes. Là on lui donna des troupes, et il se présenta devant la ville de Caune, dont les habitants, pleins de respect

pour le sang dont il était issu et ne voyant en lui que le prince perse, consentirent à le recevoir, mais à la condition que ses alliés athéniens n'entreraient pas dans la ville. Zopyre rejeta ces conditions, et tandis qu'il cherchait à surprendre la place, il fut tué par un Caunien grec nommé Alcides, qui lui cassa la tête avec une pierre. A cette nouvelle, Amestris, grand'mère du jeune prince, insensible à la fidélité des Cauniens, fit crucifier Alcides. Elle était alors fort âgée et mourut peu après, suivie à quelque temps d'intervalle par Artaxerxès lui-même. Suivant Ctésias, ce prince avait régné quarante-deux ans.

Avant de passer à son successeur, il me reste à parler d'un incident arrivé dans la vingtième année, c'est-à-dire vers la moitié de ce règne à peu près, et qui n'eut alors dans la vie de l'empire aucune importance, moins sans doute que les petits mouvements des États grecs; cependant, plus tard, cette affaire, minime d'apparence, devait exercer une grande action sur l'histoire religieuse du monde. Je veux parler des entreprises conduites successivement par Ezra et Néhémie, deux officiers juifs de la maison royale, pour améliorer le sort de leurs compatriotes de Judée et surtout pour relever le prestige du culte mosaïque.

On se rappelle qu'au temps de Cyrus les communautés juives de l'empire avaient mis d'immenses espérances dans l'avénement du gouvernement iranien, qui de leurs vainqueurs araméens faisait des vaincus tels qu'ils étaient eux-mêmes. Cyrus n'avait été rien moins que le Christ; il s'était montré favorable aux désirs de sectaires qui l'accueillaient si bien. Des difficultés d'exécution empêchaient le succès d'une restauration; l'œuvre d'ailleurs était probablement mal conduite par des intéressés qui voulaient un temple et une ville de Jérusalem, mais qui, pour la plupart aussi, et surtout les plus riches, les plus intelligents, les plus éminents, n'avaient aucun désir réel de retourner de leurs personnes habiter la terre

promise, et préféraient continuer à vivre dans ces grands centres de civilisation qu'ils méprisaient si fort en théorie. De sorte que la bonne volonté de Cyrus avait porté peu de fruits. Quelques émigrants assez misérables étaient retournés dans les environs et sur l'emplacement de la ville sainte; rien d'essentiel n'avait été fait; les Juifs passaient leur temps en procès et en revendications contre les colons araméens, contre les autorités iraniennes, contre tout ce qui n'avait aucun motif de les favoriser et de comprendre que, pour avoir été les anciens possesseurs du sol, il était nécessaire de les laisser troubler des rapports établis depuis très-longtemps déjà.

Néanmoins, comme le trésor royal de Suse leur avait rendu les vases sacrés enlevés jadis par les Assyriens et qu'ils s'étaient engagés à rétablir le temple, ils avaient entrepris avec Zorobabel d'en poser les fondements. L'ouvrage en était là. Le relâchement avait bientôt suivi ce faible commencement d'action. On avait bientôt négligé les cérémonies saintes; on s'était marié avec des filles du pays, et Israël, à demi restauré, s'abîmait sur lui-même, quand une société de dévots bien en cour s'avisa, sous Artaxerxès, de reprendre les anciens projets. Elle eut à lutter contre des efforts en sens contraire; cependant elle l'emporta, et Réhum, secrétaire des commandements de la maison royale, et Semsaï, scribe du roi, ayant obtenu des lettres patentes leur donnant tout pouvoir, se transportèrent sur les lieux et reprirent les travaux interrompus. Ezra, un des docteurs les plus accrédités de ce temps-là, devint le chef effectif de l'entreprise, comme il en était sans doute l'instigateur. Il trouva avec raison que les premiers émigrants n'étaient pas assez nombreux et peut-être aussi qu'ils n'étaient pas assez zélés, et il recruta une nouvelle bande de fidèles. Il releva le temple; mais sa tâche ne fut pas facile, quoiqu'il fût bien vu par les populations indigènes; des difficultés capitales lui vinrent du peuple saint lui-même, qui ne voulait pas renon-

cer à la société intime et à l'alliance abominable des Chananéens, des Héthéens, des Phéréséens, des Jébuséens, des Ammonites, des Moabites, des Égyptiens et des Amorrhéens, compagnons méprisés mais habituels. Ezra voulut énergiquement le succès; il ne ménagea rien et trancha dans le vif. Il fit renvoyer beaucoup de femmes par leurs maris; elles étaient étrangères; les magistrats et les principaux de la nation qui s'étaient mis dans ce cas, tout aussi bien que le plus bas peuple, furent difficiles à convaincre. Mais à force d'efforts, Ezra crut avoir réussi.

Grâce à lui, une petite colonie juive se remit en possession de Jérusalem; il y eut de nouveau un temple; il y eut des sacrificateurs et des lévites. En apprenant plus tard ces nouvelles dans leurs belles maisons de Suse, qu'ils ne quittèrent pas pour cela, Réhum, le secrétaire des commandements royaux, son ami Semsaï et leurs pieuses connaissances furent extrêmement satisfaits, et par tout l'empire les Juifs se réjouirent, à leur exemple, de posséder une patrie, de l'avoir à leur disposition si par hasard il leur prenait l'envie de la visiter.

A la vérité, cette envie ne devait jamais leur venir, et c'est pourquoi la condition des colons juifs resta longtemps fort précaire. La tâche qui leur était assignée était de représenter une nation résolue à ne pas se joindre à eux, mais attachant une valeur idéale très-grande au fait de tenir un certain nombre de ses proches dans un ancien héritage. Ce fut vers ce temps que dut s'établir la coutume juive d'envoyer des aumônes au peuple de Jérusalem; on jugeait qu'on lui devait ce dédommagement pour la tâche qui lui était imposée et qu'on refusait de partager.

Quoi qu'il en soit, Ezra avait fait beaucoup dans cet ordre d'idées, mais il se trouva bientôt qu'il n'avait pas fait assez; car un autre Juif du grand monde, Néhémie, fils de Hachalja, qui n'était rien moins qu'échanson ordinaire d'Artaxerxès et tout à fait dans l'intimité du monarque, vit arriver un jour un certain Hanani venant

de la Judée; cet homme lui fit le tableau le plus lamentable de l'état des choses dans la ville sainte. Le temple était reconstruit, il est vrai, mais les murailles de la cité ne l'étaient pas. Il n'y avait pas de portes; on n'avait pas d'argent pour continuer l'œuvre commencée, enfin, ce qui était pis, à peine Ezra était-il parti, que les Juifs avaient repris leurs femmes asdodiennes, ammonites, moabites; les enfants nés de ces unions ne parlaient plus l'hébreu, et le comble du scandale était atteint, puisqu'on ne respectait pas même le jour du sabbat. C'en était assez pour se faire moquer par tous les hétérodoxes, et, considération qui, ce me semble, devait être dominante pour des gens discuteurs, savants et zélés comme les Juifs bien élevés de ce temps-là, c'était de quoi succomber dans toutes les controverses devant des adversaires avertis et capables de faire ressortir la ridicule vision d'une ville sainte qui s'écartait si pleinement de ses conditions d'existence.

Néhémie, très-contrarié, se présenta un jour à la table royale, pour faire son service, la préoccupation peinte sur le visage. Le monarque était sans doute seul avec la reine. « Qu'as-tu? dit le roi à son serviteur en le regardant avec bonté. Tu n'es pas malade; c'est quelque chagrin? »

Le courtisan se troubla; il touchait à l'instant critique. Il répondit qu'il ne pouvait être gai lorsque la ville où dormaient ses pères était désolée, sans murailles et sans portes.

Artaxerxès comprit qu'on allait lui demander quelque chose, et il s'y prêta de bonne grâce. Il insista pour savoir ce dont il s'agissait, et Néhémie le supplia de l'envoyer à Jérusalem avec mission d'y mettre tout en ordre.

Ici la reine se mêla de l'entretien. Les princes n'aiment pas et certainement n'ont jamais aimé que leurs serviteurs immédiats songent à s'éloigner d'eux. Il leur est plus difficile qu'à tous les autres hommes de se composer un

cercle intime et d'arriver à un degré suffisant de confiance à l'égard de ceux qui les approchent. Outre qu'une demande comme celle de Néhémie les prive d'une ressource précieuse et fait un vide dans leurs habitudes, ils y voient encore un motif de doute et se trouvent moins assurés d'un dévouement toujours suspect du moment qu'il cesse de se donner pour absolu. Il y eut donc quelque résistance de la part des deux augustes personnes; mais enfin, en se couvrant du pur intérêt du ciel, Néhémie finit par les persuader, garder la faveur, et obtenir ce qu'il souhaitait en ressources et en autorisations.

Il fit comme Zorobabel et comme Ezra; il recruta une nouvelle colonie afin d'augmenter la pauvre population de la ville factice, et s'efforça surtout d'emmener des gens dont le zèle tout neuf pût l'aider à réchauffer la tiédeur des anciens colons. Il paraît qu'il fut assez mal accueilli. Le grand prêtre, Éliasib, s'était allié par mariage au chef ammonite Tobiya, et pour mieux vivre en famille avec lui, avait accommodé à l'usage de cet infidèle un des magasins du temple destiné à recevoir les provisions des lévites. Il fallut que Néhémie jetàt dehors les meubles de Tobiya, fît purifier l'enceinte et interdît à Éliasib de recommencer. Comme les Tyriens domiciliés avaient l'habitude de vendre et d'acheter et de porter au marché le poisson et les autres denrées aussi bien le jour du sabbat que les autres jours de la semaine, Néhémie fit fermer les portes de la ville et menaça les marchands de les emprisonner s'il les prenait à offenser la loi mosaïque; quant à ses compatriotes, poussé à bout par leurs transgressions, il recourut à leur égard aux moyens violents: « J'en battis quelques-uns, dit-il, et leur arrachai les cheveux, et je leur fis jurer qu'ils ne donneraient point leurs filles aux fils des étrangers et qu'ils ne prendraient point de leurs filles pour leurs fils ou pour eux [1]. »

Ce qui irritait surtout le pieux échanson royal, c'est

[1] NÉHÉMIE, XIII, 25.

que Tobiya, le beau-père de son grand prêtre Éliasib, se moquait de ses efforts et de ceux de ses amis. « Encore qu'ils bâtissent, disait le chef ammonite, si un renard monte, il fera crouler leur muraille. »

Il n'y avait pas moyen d'affronter ouvertement le railleur, car il était, comme Néhémie, au service du roi. Il y avait encore Samballat, Horonite, commandant de la garnison de Samarie, et Djesem, l'Arabe; tous trois se permettaient des plaisanteries dont Néhémie était exaspéré. Il eût voulu être attaqué : il nous apprend qu'il déploya un grand luxe de surveillance, mettant tout son monde sur pied et sous les armes. Mais on se garda de lui donner l'occasion, le plaisir de crier au meurtre, et son appareil de guerre fut en pure perte, personne ne le dérangea. Il ne devint pas un héros. Ainsi Jérusalem acheva sa reconstruction et commença la période du second temple.

La valeur intrinsèque de ce rétablissement au point de vue historique mérite d'être pesée. Lorsqu'une nation, agissant dans la plénitude de sa vie et cherchant à déterminer son individualité, se choisit un territoire, se construit des villes, se crée une capitale, s'institue un sanctuaire, se promulgue des lois, les principes d'après lesquels elle agit méritent, quels qu'ils soient, la plus profonde attention et la plus entière sympathie. C'est le génie d'une race qui parle et qui opère, c'est une existence collective qui se réalise, et, que le tableau présenté soit ou non de notre goût, il est humain, et rien ici-bas n'en dépasse l'intérêt.

Mais qu'un groupe de théoriciens, s'inspirant non de ce qui est, mais de ce qui a été, s'armant non de forces vives, mais de théorèmes, prétende au moyen de la faveur des rois ou de celle des peuples, avec les ressources d'une conspiration ou celles d'une souscription, fonder un État, établir un corps politique, rien n'est plus méprisable. Ou bien un échec rapide en résulte, ou bien il

en sort quelqu'un de ces monstres comparables à ceux que les sorciers du moyen âge trouvaient au fond de leurs alambics. Les sociétés puissantes et très-avancées produisent de pareils avortements. Leur esprit s'est trop raffiné; on y discute, on y compare de longues séries de faits dont on veut faire dévier ou surgir les conséquences; on y cherche à deviner l'avenir, on y vante, on y dénigre le présent; généralement, le parti y a suffisamment d'admirateurs pour créer un goût d'archaïsme, principalement parmi les classes qui se supposent maltraitées et ne le sont plus assez pour se taire. La seconde Jérusalem fut une de ces inventions de la fantaisie; Rome essaya de même de refaire une Athènes; nous avons imaginé les républiques du sud de l'Amérique et la renaissance du peuple hellène; nous avons voulu faire sortir une Hellade de fantaisie du détritus des Paléologues.

Si la seconde Jérusalem n'avait pas existé, il n'y aurait eu rien de moins dans le monde, sinon une de ces excroissances maladives dont il paraît, pourtant, que la nullité pratique a son genre d'utilité, par cela seul qu'elle est. La nation des Juifs aurait continué à vivre, comme le fit sa partie la plus nombreuse, la plus riche, la plus savante, dans les douceurs d'un exil qu'elle chérissait; l'amas de pédants, de prêtres hypocrites et ignorants, et la longue queue de mendiants qui les entourait ne fût pas venue se donner pour centre au monde futur; mais les longs massacres des guerres des Macchabées, le gouvernement honteux des Hérodes, les guerres civiles, les émeutes de populace, les sottises qui se terminèrent par la nécessité d'y mettre fin, avec l'épouvantable siége de Titus, n'auraient pas troublé les échos de l'histoire de leurs explosions sinistres et répétées. La nouvelle Jérusalem n'eut jamais de sentiment national; elle crut en avoir un parce qu'elle souffla le fanatisme et l'antipathie. L'orgueil est, à l'occasion, un véhicule pour les peuples comme pour les individus, mais il faut devant lui quelques qua-

lités pour qu'il les mette en branle, et les Juifs manquaient des plus essentielles en matière politique. De là la complète nullité pratique du second temple, qui ne fut pour les Juifs de l'univers qu'un lieu idéal de ralliement auquel ils ne se rattachaient pas, non plus que les Arméniens actuels au monastère d'Etj-Miadzin, ni les Hindous à Bénarès. On se laisse aller volontiers de nos jours à prendre des phrases pour des faits; les résultats effectifs restent cependant les mêmes.

Le règne d'Artaxerxès paraît avoir été très-actif au point de vue du progrès des populations dans les travaux de l'esprit, et il en résulta des conséquences considérables dans l'ordre des événements. Ce fut alors que l'on perfectionna la mécanique militaire, et l'on trouva des moyens inconnus jusque-là pour attaquer les places fortes. J'ai déjà noté que sous le règne de Darius on avait employé des mines pour réduire Barca; c'était la première fois qu'on avait su faire autre chose, en pareille circonstance, que de tenter des surprises ou enfermer une place dans des circonvallations pour réduire les assiégés par famine. Sous Artaxerxès, Périclès ayant assiégé les Samiens, employa contre eux le bélier, la tortue, d'autres instruments du même genre [1]. Artémon de Clazomène passait pour l'inventeur de ces engins; cependant il est possible qu'il n'en ait été que l'applicateur en Grèce, et que la découverte proprement dite ait eu lieu en Asie, où tout se faisait alors. Ces perfectionnements dans l'art de la guerre marquent l'avénement d'une époque nouvelle, et je le remarque ici expressément, pour montrer une fois de plus combien est vaine et manifestement fausse toute l'interprétation des textes cunéiformes, telle que les savants paraissent vouloir l'adopter encore en ce moment. Sur les murs des palais dont ils font remonter l'érection aux rois assyriens antérieurs à Cyrus, on voit des béliers, des tortues de différentes formes et d'autres équipages de siége. C'est en vain qu'ils préten-

[1] Diodore, XII, 28.

draient que ces instruments auraient été connus par la plus haute antiquité et oubliés ensuite pour ne reparaitre qu'à l'époque d'Artaxerxès. Une pareille manière d'argumenter ne supporterait pas l'examen. D'abord, parce que les dominations assyriennes n'ont été renversées par aucun de ces cataclysmes sociaux qui changent le moral des nations comme les conditions politiques de leur existence et leur font oublier ce qu'elles savaient; ensuite, parce que la présence des mercenaires cariens et grecs dans les armées assyriennes à des époques très-reculées est un fait patent, et que pour cette cause l'art des siéges, si par hasard il s'était perdu en Asie, ne se serait certainement pas perdu partout et absolument; enfin, parce que l'expérience a prouvé que les révolutions diminuent sans doute la somme des connaissances humaines sur tous les points, sauf pourtant en ce qui a trait aux ressources militaires, et chacun des peuples germains qui ont brûlé des villes romaines en a si bien appris les moyens d'en bruler d'autres, que toute la poliorcétique ancienne a passé intacte dans les mains du moyen âge. Elle n'a disparu que devant la supériorité du canon. Ainsi, il est incontestable que les prétendus palais assyriens où l'on voit la représentation de siéges exécutés au moyen de béliers, de tortues et d'autres machines analogues, appartiennent non pas à la période des rois indigènes avec les textes cunéiformes qui accompagnent les sculptures, mais à celle des princes contemporains ou successeurs d'Artaxerxès Longue-main, c'est-à-dire postérieurs au cinquième siècle avant notre ère, ce que j'ai d'ailleurs démontré par d'autres raisons dans un précédent ouvrage [1].

[1] *Traité des écritures cunéiformes,* 2 vol., Didot, 1864.

CHAPITRE XII.

SUCCESSEURS D'ARTAXERXÈS LONGUE-MAIN. — XERXÈS II ; SOGDIEN ET DARIUS OCHUS OU NOTHUS.

On a pu remarquer que chaque fois que la tradition persane abonde dans des récits dénués de toute valeur historique et s'attache à un fait faux, c'est qu'elle est gênée et troublée par quelque oubli dont elle ne sait comment remplir la place. On l'a vu pour ce qui concerne le prétendu règne d'Homaï-Amestris. Les exagérations et les impossibilités de la légende sont en elles-mêmes des marques de sa bonne foi. C'est ainsi qu'elle nous parle, pendant cet espace de temps, de l'enfant abandonné par la reine, enfermé dans une cassette placée au hasard sur les flots de l'Euphrate. Elle se jette dans les contes parce qu'elle ne sait plus ce qu'elle dit, et que les événements n'ont pas assez d'importance pour se fixer dans sa mémoire. Ainsi elle ignore l'existence de Xerxès II, fils d'Artaxerxès Longue-main et son unique héritier légitime. Ce prince était né d'une femme nommée Damaspie, morte le même jour que son royal époux, sans avoir exercé beaucoup d'influence à la cour, paraît-il, où tout était entre les mains d'Amestris-Homaï et de ses deux turbulentes filles Amytis et Rhodogune. Mais de ses nombreuses concubines le Grand Roi avait eu dix-sept autres enfants, dit Ctésias, et parmi eux, Sogdien, fils d'Alogune de Babylone, Darius Ochus, fils de Cosmartydène qui était du même pays, Arsitès, d'une mère inconnue, Bagapaée et Parysatis, d'une autre Babylonienne, nommée Andia. Parmi ces princes, Artaxerxès semble avoir distingué Darius Ochus; il lui avait fait épouser Parysatis, propre sœur du jeune homme, et l'avait mis à la tête de la satrapie des Hyrcaniens.

Xerxès hérita du trône en qualité de fils de reine. L'influence tomba aux mains de l'eunuque Bagoraze, et ce grand domestique fut chargé de transporter en Perse, dans les grottes sépulcrales de la maison régnante, les corps du roi défunt et de sa femme. Après lui, l'homme le plus considérable à la cour était Ménostanès, fils d'Artarius, satrape de Babylone; il y avait encore d'autres favoris après ceux-là. Ménostanès avait naguère figuré contre Mégabyze insurgé; puis il semble s'être réconcilié, ainsi que son père, avec le gendre d'Amestris-Homaï, mari d'Amytis, et on peut présumer que le parti qui mit Xerxès II sur le trône était celui des trois princesses.

Cependant, après la mort d'Amestris, cette cabale avait perdu son appui principal. Des variations s'ensuivirent dans les vues et les intérêts des associés, et il n'y a rien de très-inattendu à voir Xerxès II, après quarante-cinq jours de règne, assassiné par Ménostanès au milieu d'une fête. Le corps fut transporté en Perse avec les restes de son père et de sa mère, et Bagoraze, sous prétexte de remplir cette mission honorable, se vit éloigné de la cour. Les mules chargées de traîner les chars funèbres s'étaient refusées à partir, dit-on, jusqu'à ce que par l'assassinat de Xerxès II elles eussent reçu la charge entière qu'elles attendaient.

Sogdien, pour le profit duquel Ménostanès avait agi, nomma immédiatement son complice « azabarites » ; c'est le mot de Ctésias, et le médecin grec n'explique pas quelle était cette dignité. Le nom perse était « açpareta », « chef de la cavalerie ». Ménostanès fut ainsi placé à la tête des contingents armés de la noblesse de l'empire. Le conspirateur heureux supplantait Bagoraze absent. Celui-ci le sentit, et ne voulant pas céder sans combat sa prééminence, il reparut subitement à Suse.

Sogdien, excité par Ménostanès, se prétendit offensé par le retour de Bagoraze, qui aurait dû attendre ses ordres avant de se permettre d'abandonner les corps

royaux ; il fut immédiatement arrêté, livré aux bourreaux et lapidé. Mais les cavaliers se révoltèrent : on eut beau leur faire des distributions d'argent, ils tinrent ferme et ne voulurent pas laisser impuni le meurtre de leur chef et celui de l'héritier légitime du trône, Xerxès II, qui pour eux représentait beaucoup mieux un souverain, un véritable Achéménide, que le bâtard Sogdien.

Il est pourtant peu probable que la noblesse iranienne ait conçu un véritable ressentiment de la suppression d'un eunuque homme de cour. La tradition persane ne parle jamais de l'influence des eunuques, et Ctésias semble avoir pris le crédit dont cette espèce d'hommes jouissait dans le palais pour une influence sur la population iranienne que le médecin grec ne connaissait certainement pas. Ces observations m'amènent à remarquer que le nom de Bagoraze n'est qu'une forme à peine altérée du titre de « Bagou-Raza », ou chef héréditaire de Rhagès, ou Ragha, ou Raza, suivant les dialectes. Il serait probablement exact de retrouver dans Bagoraze un seigneur de Rhaga, un membre éminent de la famille des Gawides, dévoués dès le principe à la maison d'Achéménès, et en contradiction, pour ce fait, avec leurs illustres rivaux, les chefs du nord-est de la race de Çam. Alors on s'expliquerait que la chevalerie se fût montrée profondément indignée du meurtre d'un si grand seigneur qui lui avait été donné pour chef.

L'insurrection porta ses fruits. Sogdien, effrayé, manda son frère Darius Ochus auprès de lui. Il n'aimait pas à le voir immobile dans la satrapie hyrcanienne. Mais Ochus ne se pressait pas de venir. Les ordres se multipliaient en vain, et enfin le Grand Roi apprit que le jeune prince levait des troupes avec l'intention manifeste de se mettre en révolte et de réclamer pour lui-même le trône auquel il se supposait autant et plus de droits que l'occupant.

La contestation fut courte. Un général de la cavalerie, Arbar, passa avec ses troupes du côté de Darius Ochus. Le satrape d'Égypte, Arxanès, se déclara pour lui et

entraîna sa province. Artoxarès, exilé en Arménie pour les affaires de Mégabyze et affilié à l'ancien parti d'Amestris, quitta sa résidence et courut se joindre à Darius Ochus, auquel il apportait une connaissance approfondie de la cour et de ses intrigues. Se sentant désormais assez fort, le prétendant prit le nom de Darius, et mit la tiare droite sur sa tête.

Mais Sogdien avait auprès de lui Ménostanès, et celui-ci, fort expert, le prévenait de son mieux contre les dangers des négociations et le faux semblant des promesses. Il eût fallu suivre d'aussi bons avis: le jeune roi, à tête légère, se laissa tromper à la fin. Il avait contre lui non-seulement son frère, mais encore sa demi-sœur Parysatis, femme de ce dernier et égale, pour le moins, en astuce et en cruauté à ses illustres devancières des règnes précédents. On lui persuada d'aller trouver son rival. Aussitôt arrivé, il fut saisi, jeté dans des monceaux de cendres et étouffé. Il avait régné six mois et quinze jours.

La tradition persane reprend ici quelque peu de vie. Elle a conservé une lueur de souvenir de Darab, l'Ochus-Dariæus de Ctésias. Après avoir montré celui-ci comme fils au lieu de petit-fils d'Homaï-Amestris, erreur suffisamment discutée plus haut, et l'avoir fait reconnaître par cette princesse dans sa qualité, la légende rapportée par Ferdousy et adoptée par tous les écrivains en prose le dépeint comme fort curieux des arts et des artistes étrangers. Elle lui attribue la fondation de Darabgherd dans le Fars, où il employa, dit-elle, des architectes et des sculpteurs indiens et grecs. Darab se signala encore par sa piété mazdéenne; il établit des atesh-gâhs, ou pyrées, dans un grand nombre de villes. La tendance de son caractère fut pacifique; il s'occupa surtout de régler l'administration intérieure de l'empire. Cependant il n'évita pas une guerre avec les Arabes, qui, sous la conduite de Shaeyb, fils de Ketyb, envahirent l'Iran avec une nombreuse cavalerie. Darab leur livra bataille, et après une

vigoureuse résistance il les vainquit et les força de s'enfuir en laissant derrière eux un butin immense, et entre autres beaucoup de chevaux magnifiques que le roi distribua à ses capitaines.

A la suite de l'invasion arabe, l'empire se trouva aussi en hostilité avec les Grecs. Mais ce que le Shah-nameh rapporte au règne de Darab, fils d'Homaï, appartenant assurément à celui de son successeur Dara, dans la pensée même de la légende, je n'en parlerai pas ici. Il faut se contenter des vagues renseignements que je viens d'enregistrer pour un règne qui n'ayant, en effet, rien présenté de saillant, n'a pas réussi à se fixer plus nettement dans la mémoire des annalistes. C'est grâce au séjour de Ctésias à la cour de Suse que nous pouvons savoir un peu plus de l'histoire intime de la monarchie perse à ce moment. Dès son avénement, Darius Ochus se soumit à la règle établie depuis Xerxès Ier, et confia la conduite de ses affaires à trois personnages qui devinrent, de fait, les maîtres de l'empire; ce furent Artoxarès, l'ancien ami d'Amestris, et deux autres eunuques, Artibazanes et Athoüs. Cependant l'influence de ces favoris était plus que contre-balancée, elle était dominée par l'autorité sans bornes de Parysatis, sœur et femme du roi, qui ne cessa jamais d'être maîtresse absolue de son esprit. Tant que vécut Darius Ochus, la volonté de Parysatis fut la loi sans appel. Elle raconta elle-même à Ctésias qu'elle avait donné à son mari treize enfants. La plupart moururent en bas âge, et il ne lui en restait que deux lors de l'avénement de leur père, une fille nommée Amestris comme son arrière-grand'mère, un fils appelé d'abord Arsakas puis Artaxerxès; plus tard elle eut un autre fils, Cyrus, un troisième, Artostès, et enfin un quatrième, Oxendras.

De même que Darius Ochus n'avait pas voulu se soumettre à son frère Sogdien, Arsitès, son autre frère, se révolta contre lui. Uni à Artyphius, fils de Mégabyze, le

prétendant commença à troubler l'empire. Artasyras, peut-être le Gawide Ardeshyr, dont parle Ferdousy en cette occasion, fut envoyé contre le rebelle et eut d'abord le dessous dans deux actions; mais une troisième lui donna une victoire complète, moins par des moyens militaires que pour avoir gagné à prix d'argent les auxiliaires grecs dont Artyphius avait eu la malheureuse inspiration de s'entourer. Ils se vendirent au parti du Roi à la première ouverture, et il ne resta de leur bande auprès d'Artyphius que trois Milésiens. Le vaincu se rendit à Artasyras, qui fut prodigue de promesses.

Ochus voulait néanmoins en finir immédiatement avec lui et le mettre à mort. Mais Parysatis démontra qu'il fallait au contraire le bien traiter et paraître résolu à observer la capitulation, afin d'attirer Arsitès dans le même filet. Elle avait calculé juste. Arsitès ne vit pas le piége et fit sa soumission. Ochus aurait alors penché vers la clémence; mais Parysatis fut inexorable, et les deux rebelles, brusquement réveillés de leur rêve, allèrent expirer dans la cendre. On mit aussi la main sur un ancien partisan de Sogdien, Pharnakyas, un des meurtriers de Xerxès II, qui fut lapidé; et Ménostanès, arrêté à son tour, se tua, prévoyant assez que Parysatis ne faisait pas grâce.

Quand un gouvernement est dans l'obligation de rester toujours fort et que la nature, avare d'hommes éminents, ne s'y prête pas, cette force est remplacée par l'intrigue et la violence; dès lors rien, pas même la certitude du châtiment, n'empêche la sédition de germer, et bientôt arrachée, de renaître. Un certain Pisouthnès se révolta après Arsitès, menant à sa suite un mercenaire athénien, Lykon, chef d'une bonne troupe d'hoplites. Trois généraux reçurent commission de le réduire : Tissaphernes, Spithradates et Parmisès. Comme ils savaient s'y prendre, ils payèrent Lykon, et Pisouthnès fut forcé de traiter. On lui promit tout, et on l'étouffa dans la cendre; Tissaphernes eut son

gouvernement, et Lykon, dont on appréciait les services, devint seigneur de plusieurs villes.

Vers ce même temps, Parysatis soupçonna les allures d'Artoxarès. Ce favori, se croyant sûr du roi, devenait moins souple entre les mains de la reine. Elle le rendit à la fois odieux et ridicule; odieux en l'accusant de conspirer pour arriver au trône; ridicule en assurant que, marié, bien qu'eunuque, il avait ordonné à sa femme de lui faire une barbe et des moustaches postiches. Il fut dénoncé par sa femme même. Ctésias tenait sans doute ces anecdotes de Parysatis, et il les a rapportées telles qu'il les a entendues. En tout cas, Artoxarès fut abandonné par son maître, et Parysatis le fit mourir.

Dans une cour si agitée et si criminelle, la paix ne pouvait s'établir. Une nouvelle catastrophe arriva dont les suites tragiques se poursuivirent longtemps. Arsace, fils du roi, et qui régna depuis sous le nom d'Artaxerxès, avait épousé Statira, fille d'Idarnès. Son beau-frère, frère de Statira, Téritouchmès, était mari d'Amestris, fille d'Ochus; de cette façon, l'alliance était double et intime. Quand Idarnès fut mort, Téritouchmès reçut du roi le gouvernement dont avait joui son père.

Ce Téritouchmès avait une autre sœur appelée Roxane, célèbre par sa beauté, habile à tirer de l'arc et à lancer le javelot comme le guerrier le plus adroit. Elle inspira une passion violente à son frère, qui, du même coup, prenant en haine sa femme Amestris, conçut l'idée féroce d'enfermer la malheureuse princesse dans un sac et de la faire percer de traits par trois cents de ses hommes qu'il voulait sans doute compromettre à jamais dans sa cause. On eut avis du complot et de la révolte qui devait le suivre, et le roi, exaspéré, ainsi que Parysatis, écrivit à un certain Oudiastès, favori et ministre de Téritouchmès, que s'il parvenait à sauver la jeune femme rien ne lui serait refusé. Oudiastès attaqua son maître avec une troupe de gens à lui; le combat fut rude; Ctésias prétend que Téritouch-

mès tua trente-sept hommes de sa propre main; mais il succomba, et Amestris fut sauvée.

Le fils d'Oudiastès, Mithradates, écuyer de Téritouchmès, avait d'autres idées que son père sur le point d'honneur. Il était absent au moment de la catastrophe; quand il l'apprit, il maudit hautement l'auteur de ses jours, et avec quelques soldats courut s'emparer de la ville de Zaris. Il annonça qu'il la gardait pour la remettre au fils de Téritouchmès, qui, de cette façon, ne perdrait pas tout son héritage. En attendant, Parysatis tenait en son pouvoir la famille de son gendre. La mère, les deux frères, Métrostès et Hélikos, avec deux de leurs sœurs, furent enterrés vivants. Quant à la belle Roxane, elle fut hachée en morceaux. Il ne restait plus que Statira, et Ochus était d'avis de ne pas l'exempter du sort commun de sa maison. Mais Arsakès-Artaxerxès, mari de la jeune princesse, montra un violent désespoir; il se roula aux pieds de ses parents en poussant des cris affreux et en se meurtrissant la poitrine, et il fit si bien qu'il attendrit Parysatis, ce qui était sans doute difficile. La reine ne voulut plus que Statira mourût, et contraignit son mari à faire grâce. Celui-ci céda, mais en avertissant sa royale compagne qu'elle s'en repentirait un jour. Il fut prophète.

Ici se terminent les détails fournis par Ctésias sur Darius le Bâtard. Il ajoute seulement que ce prince mourut à Babylone après un règne de trente-cinq ans.

Les Orientaux ne donnent que douze ans au règne de Darab. Hamza-Isfahany, confondant Darab avec Darius-Kishtasep, prétend que ce fut lui qui, le premier, établit dans l'empire le service des postes royales. Il parle aussi de l'achèvement de la fondation de Darabgherd, commencée, suivant lui, par Kishtasep, et il note à ce propos quelques détails curieux. Le district où s'éleva Darabgherd, et qui prit désormais le nom de la ville, s'appelait auparavant « Istan-Ferkan ». Il a dit, sous la rubrique du règne de Kishtasep, que la ville fondée dans cette partie

du pays et qui avait reçu une forme exactement carrée, ce qui était, on peut s'en rappeler, l'ancien plan des cités iraniennes, avait porté d'abord le nom de Ram-Vashnaskan, et que c'est la même qui, au temps de Hamza, s'appelait Fessa. Il paraît ressortir de tout ceci d'une manière assez certaine que la cité commencée par Darius Ier et terminée par le Bâtard était à une des extrémités du Fars, et porta dans les temps musulmans le nom de Fessa, localité inconnue aujourd'hui.

On a constaté tout à l'heure que les Grecs continuaient à jouer en Asie des rôles analogues à ceux qu'ils avaient pratiqués aux temps antérieurs à Cyrus. Non-seulement ils cherchaient à s'insinuer à la cour du Grand Roi aussi bien que dans celles des satrapes, pour y remplir toutes les fonctions imaginables, y déployer leur fécond et vivace esprit d'intrigue et y gagner de l'argent, mais ils servaient surtout comme soldats mercenaires, et de nombreux capitaines issus de leurs différentes nations allaient çà et là, louant leurs bras et ceux de leurs compagnons à qui voulait les payer, soit pour maintenir l'ordre, soit pour le troubler. Le condottiere athénien Lykon, dont nous avons tout à l'heure connu la fortune, n'était pas dans l'empire le seul de son espèce. Malgré les dangers que présentait l'emploi de pareils instruments, les Grands Rois étaient contraints, par position, à s'en servir dans un grand nombre de cas de préférence aux troupes nationales. D'abord ces troupes n'obéissaient bien qu'à leurs chefs féodaux, et n'étaient pas animées d'un dévouement complet ni personnel pour l'Achéménide; ensuite les chefs féodaux eux-mêmes ne faisaient que céder à la force du gouvernement, et n'approuvant pas ses principes de centralisation et de despotisme, avaient encore moins de bonne volonté que leurs troupes. Voilà pourquoi la cour de Suse, régie par des femmes et des eunuques, aimait les conseillers et les serviteurs juifs, égyptiens, assyriens et grecs, et, heureuse d'enrôler des hommes bons à tout faire, fermait volontiers les

yeux sur les périls que le tempérament de ces gens-là lui faisait quelquefois courir. Puis ce n'était pas impunément que le système administratif avait remplacé le mécanisme primitif de l'État. La douceur de l'ancienne politique persane, la générosité de ses procédés, la moralité générale de ses actes, étaient remplacées par les emportements et les fraudes de l'Asie antérieure. Les Grecs trouvaient désormais à qui parler, et si dans ce monde perverti on revoit par instants des lueurs de l'esprit chevaleresque des Iraniens, comme, par exemple, à propos de l'anecdote de Mithradates, fils d'Oudiastès, c'est de l'or mêlé à bien du sable, peut-être à de la boue, et il n'y a guère que chez les peuples de l'est qu'on peut espérer en rencontrer plus souvent. Cette partie du monde est devenue une arène de vices.

Les Athéniens, après l'échec de leur expédition en Sicile, s'aperçurent avec peine que les négociations avaient repris plus activement que jamais entre les Lacédémoniens et les satrapes de la côte; une convention en était résultée, en vertu de laquelle les troupes de Sparte employées en Asie contre les Athéniens devaient être payées par le trésor perse à raison d'une drachme par jour pour chaque marin de l'escadre. Il s'agissait d'enlever à Athènes la prépondérance qu'elle s'arrogeait sur les îles, soi-disant dans le but de faire la guerre à l'empire, en réalité pour exploiter ces territoires à son profit et vivre sur leurs ressources. Quant aux satrapes et surtout à Tissaphernes, il se souciait moins d'abaisser Athènes, ce qui devait amener une élévation proportionnelle de Sparte, que d'entretenir la discorde chez les Grecs et ensuite de réduire à l'obéissance Amorgès, fils de Pisouthnès, établi dans la ville d'Iasos avec une armée de mercenaires hellènes, en grande partie Athéniens, et un trésor considérable. La cour de Suse voulait détruire ce rebelle.

Les satrapes avaient encore un troisième intérêt qui leur était personnel. La cour leur réclamait l'impôt arriéré

des colonies grecques d'Asie. Depuis la deuxième guerre médique, rien n'avait été perçu. Il s'agissait de faciliter les rentrées au moyen d'une pression exercée par l'escadre lacédémonienne.

Les opérations des alliés s'aidèrent de la révolte des villes jusqu'alors soumises à Athènes et que fatiguait un joug trop pesant. Chios fut livrée à Tissaphernes. Milet lui fut également remise. Celui-ci s'empressa d'y construire une citadelle où il mit garnison, et les Lacédémoniens, travaillant de leur mieux à la prospérité des Perses, vinrent avec une forte escadre attaquer la place d'Iasos, qui fut prise. Les mercenaires grecs d'Amorgès entrèrent sans difficulté au service de Tissaphernes; les rebelles iraniens furent vendus au prix de vingt drachmes attiques, et parmi eux Amorgès, leur chef, envoyé à Suse pour y être mis à mort. Ces points obtenus, les satrapes trouvèrent les Spartiates moins utiles, et commencèrent à se refroidir à leur égard. L'Athénien Alcibiade, transfuge de son pays, protégé lacédémonien, et qui trahissait maintenant le pain qu'il mangeait, fit sa cour aux Perses, en leur conseillant de ne pas tant favoriser des gens dangereux. Sous sa direction, Tissaphernes avertit les Spartiates que désormais il ne pourrait plus les payer à raison d'une drachme par jour pour chaque homme et qu'ils auraient à se contenter d'une demi-drachme. Au moyen d'un cadeau fait au général, cette innovation passa. Quelques auxiliaires syracusains réclamèrent, à la vérité; à ceux-là, on laissa un peu plus, et la bonne entente ne fut pas troublée.

Iasos, Milet, Chios, passèrent aux mains des satrapes, Cnide également; et l'influence d'Alcibiade augmentant auprès de Tissaphernes, parce que Tissaphernes avait de moins en moins besoin des Spartiates, la solde diminuée commença à être payée irrégulièrement. Aux réclamations, on répondait par des promesses vagues. Alors le général spartiate Lichas devint insolent, et saisi tout à coup d'un patriotisme hellénique fort exalté, il dé-

clama contre la convention de Kalkideus et contre le renouvellement de cet acte par Théramène, en faisant observer que ce n'était rien moins que la reconnaissance du droit de la Perse sur toutes les îles de la mer Égée, sur la Thessalie, sur la Béotie. Il protesta que certainement Sparte, dont toutes les pensées et toutes les actions allaient à la liberté commune, ne consentirait pas à tenir de pareils engagements. Pour lui, il préférait renoncer à toute solde persane. C'était bien dit; mais il voulait de l'argent. Tissaphernes lui tourna le dos ; Lichas partit, et les relations entre le satrape et les Lacédémoniens, peu touchés du départ de leur général, continuèrent à peu près sur l'ancien pied, quoique avec une nuance d'aigreur. Tout ceci n'empêchait pas que Pharnabaze, satrape de la Propontide, travaillant de son côté comme Tissaphernes du sien, ne vécût dans d'excellents rapports avec les chefs de la flotte lacédémonienne, et ne les eût déterminés, au moyen de cadeaux, à ne pas attaquer les Athéniens, bien que leur armement fût plus considérable que celui de ces derniers. Mais Pharnabaze ne se souciait pas en ce moment de changer l'équilibre des partis aux environs de son gouvernement. Il suivait la politique professée par Alcibiade, qui réduisait en maxime à l'usage des Perses les moyens de perdre Lacédémoniens et Athéniens les uns par les autres, et, dans le fond de sa pensée, il tendait aussi à tromper un jour les Perses, afin de pouvoir, à travers leur intérêt déçu, rentrer triomphant à Athènes. En attendant, il vivait à Magnésie auprès de Tissaphernes, se montrait chaque jour dans la suite du satrape, et offrait sous main ses services à son pays. On le crut. Il proposa à ses dupes de tenter une révolution oligarchique. C'était se préparer auprès de Tissaphernes une situation presque semblable à celle des anciens Pisistratides.

A Athènes, tout fut prêt pour le changement ; les conjurés aristocratiques envoyèrent des députés à Magnésie, afin de savoir définitivement à quoi l'on s'engageait des

deux parts. On s'aperçut alors que Tissaphernes n'entendait nullement aller si loin; il consentait à affaiblir Sparte, mais il ne voulait pas prendre la cause d'Athènes; Alcibiade avait promis en son nom; il l'avait laissé faire; mais il ne se trouvait pas engagé, de sorte que l'élégant exilé, mis au pied du mur, eut besoin de toute sa dextérité pour se tirer de presse. Parlant au nom de Tissaphernes, il annonça aux députés les volontés du Grand Roi : il fallait que les Atheniens renonçassent pour toujours à leurs prétentions sur les villes helléniques de l'Asie et sur l'Archipel; la cession de Lesbos et de Samos était de rigueur. On souscrivit aisément à ces conditions; elles n'entraînaient en définitive que la reconnaissance des deux traités perso-spartiates. Mais Alcibiade ne voulait pas qu'on tombât d'accord, attendu qu'il savait très-bien que les intentions de Tissaphernes n'étaient pas de rien conclure. Il ajouta donc que le Grand Roi serait libre d'avoir des escadres dans les parages des îles. Si l'on fait attention que les Cyclades étaient comprises dans le marché, il eût résulté de cette clause qu'une division navale persane aurait croisé à sa volonté dans les eaux mêmes d'Athènes et tenu les trois ports de la ville comme bloqués. Les députés et Pisandre à leur tête se récrièrent, refusèrent, et retournèrent à Samos, profondément irrités contre Alcibiade. De son côté, Tissaphernes, qui ne voulait pas pousser à bout les Lacédémoniens retenus par lui à Rhodes depuis deux mois dans une inaction complète, attendu qu'il ne leur fournissait ni solde ni vivres, et pourtant les menait au moyen de présents distribués à leurs chefs, fit venir leurs amiraux à Milet, et ménagea avec eux une nouvelle convention, de laquelle il résultait qu'il donnerait une solde au taux dernièrement stipulé, c'est-à-dire d'une demi-drachme par homme et par jour jusqu'à l'arrivée de la flotte royale; à ce moment, les Lacédémoniens auraient à se nourrir eux-mêmes, ou bien Tissaphernes accorderait les vivres, et, la guerre finie,

réclamerait le montant de ses dépenses. Aussitôt la flotte royale arrivée, les forces combinées pousseraient les opérations avec vigueur, et aucune des deux parties ne conclurait de paix séparée avec Athènes.

Ce traité engageait avec Tissaphernes Pharnabaze, fils de Pharnace, satrape de Daskylion, et un troisième gouverneur, Grec de naissance, Hiéromènes, dont le territoire n'est pas connu. Pour ce qui est de la flotte royale mentionnée dans cet acte, on entendait désigner par là une prétendue flotte phénicienne dont Tissaphernes évoquait l'image, afin de donner courage aux Lacédémoniens, en leur persuadant qu'il les aiderait autrement que par des subsides. Mais cette flotte n'existait pas, et on ne se gênait guère avec des gens dont on avait corrompu tous les chefs.

Cependant les intrigues aristocratiques d'Alcibiade avaient porté fruit; la révolution s'était accomplie à Athènes, où régnait désormais un gouvernement de quatre cents élus très-portés à conclure la paix avec Sparte, afin d'écraser leurs ennemis intérieurs. Mais Alcibiade était en dehors de cette affaire. Les oligarques lui en voulaient, parce qu'il n'avait pu leur donner l'appui de la Perse; alors il fit des ouvertures aux démocrates, leur promettant la même chose. Thrasylle et Thrasybule s'empressèrent d'accepter. Tout ceci est curieux quand on songe que, sur la foi des historiens, nous sommes généralement convaincus que tout Grec détestait sans rémission le nom persan, et voilà néanmoins qu'après Hippias et l'aristocrate Pisandre, le démocrate Thrasybule ne dédaigne pas le moins du monde de solliciter la bienveillance, l'argent et le secours armé d'un satrape. Thrasybule, le grand Thrasybule, le conspirateur classique, l'amant idéal de la liberté, croyait que sans les Perses il n'y avait rien à faire pour le bonheur d'Athènes. Il était sûr qu'il entraînerait le peuple dans sa cause s'il pouvait le frapper de respect et lui inspirer du courage en lui montrant le Grand Roi fronçant le sourcil en sa faveur. Afin de témoigner à

Tissaphernes toute la déférence convenable, on rappela Alcibiade, que l'on croyait favori du protecteur désiré. Thrasybule alla lui-même le chercher dans une trirème, et le conduisit à Samos, où la démocratie se maintenait. Entasser les promesses n'était pas difficile pour le fils de Clinias; il jura que Tissaphernes ne voyait que par ses yeux; que, malgré le traité renouvelé avec Lacédémone, la flotte phénicienne déjà arrivée à Aspendos serait mise à la disposition des démocrates athéniens et que l'on aurait une solde; que cette solde serait payée régulièrement, et qu'une seule condition était mise à l'explosion de tant de bienfaits, c'était son rétablissement à lui, Alcibiade, dans ses droits de citoyen. Ce point réglé, Tissaphernes prodiguerait tous les biens.

On fut charmé. Alcibiade savourait un détail particulier : il pensait mettre Tissaphernes dans l'embarras en suscitant la défiance des Spartiates. Les démocrates le nommèrent général avec Thrasybule et les autres; mais comme dans tout ce qui venait d'être promis il n'y avait pas la moindre réalité, le négociateur fastueux ne se soucia pas d'attendre les événements à Samos. Il se hâta de retourner à Magnésie, afin, dit-il, de prendre avec Tissaphernes les dernières mesures nécessaires; mais comme il était gêné partout, puisqu'il trahissait partout, il ne resta pas longtemps auprès du satrape, auquel il vanta sa toute-puissance à Samos, et il reparut dans cette île, pour y préparer de nouveaux mensonges. Le terrain brûlait sous ses pieds. Il ne pouvait les poser longtemps nulle part. Ce qu'il craignait davantage, c'était que la flotte athénienne, mettant à profit l'alliance persane qu'il avait déclarée conclue, ne voulût retourner chez elle, afin d'y rétablir de force la démocratie. La vérité se fût alors montrée dans toute sa laideur, car le démenti de Tissaphernes eût été immédiat et éclatant. Alcibiade réussit à persuader à ses associés qu'il ne fallait pas abandonner la côte d'Asie aux Lacédémoniens, et l'on resta.

Vers ce temps, ces derniers s'étant enfin mis en mer, avec le consentement de Tissaphernes, conduisirent à bien quelques opérations. Leur présence détermina Abydos à se révolter contre Athènes et à passer aux Spartiates; Lampsaque fit de même; c'était devenir persan. Mais Tissaphernes se souciant peu de ces petites conquêtes, se fatigua de l'activité de ses alliés et recommença à ne plus leur donner ni vivres ni solde. Pharnabaze fut d'un autre avis; il appela à lui les victimes de son collègue, qui accoururent. Un de leurs divisionnaires, Hélénos, décida Byzance à secouer le joug d'Athènes, et toute la Chersonèse de Thrace tomba au pouvoir des alliés. Malheureusement les équipages épuisés par la faim et n'ayant plus de solde depuis longtemps, s'insurgèrent contre leurs chefs à Milet. Plusieurs des commandants, gagnés et trouvant plus de profit à se rejoindre au mouvement qu'à le calmer, parlèrent comme leurs hommes; peu s'en fallut que l'amiral, Astyochus, ne fût massacré. Il réussit à gagner l'autel d'un dieu quelconque et parvint à sauver sa vie.

Les Milésiens crurent l'occasion belle pour se mutiner aussi. Ils surprirent leur citadelle et auraient peut-être fait quelque chose si le commissaire spartiate Lichas ne s'était élevé violemment contre l'émeute, et n'avait ramené la population à ses devoirs envers le Grand Roi. Tissaphernes ne s'en plaignit pas moins à Sparte de ce qui était arrivé, par l'entremise d'un Carien appelé Gaulitès; il annonça que la flotte phénicienne allait décidément arriver, et il promit de nouveau d'être exact à faire distribuer la solde et les vivres.

En effet, on sut qu'une flotte phénicienne était positivement à l'ancre à Aspendos. Elle comptait cent quarante-sept voiles. Les Spartiates, charmés, demandèrent qu'on la fît marcher; mais Tissaphernes la déclara insuffisante, indigne de la majesté du Roi, et affirma qu'elle ne bougerait pas jusqu'à ce qu'elle comptât trois cents trirè-

mes; ce qui d'ailleurs, ajoutait-il, n'allait pas tarder. Il se tenait de sa personne à Aspendos pour activer les mouvements. Il y fut rejoint par Alcibiade, qui, devenu général athénien, servant la cause démocratique, par conséquent allié des Perses, se présenta avec treize trirèmes pour appuyer son ami. Lui aussi parlait à ses partisans de la flotte phénicienne et la montrait prête à partir, non pour se joindre aux Lacédémoniens, mais pour rester disponible dans les intérêts de la faction. A la fin, les navires phéniciens furent renvoyés chez eux sans avoir rien fait, et l'on supposa que Tissaphernes avait tiré de bonnes sommes des commandants syriens pour leur donner congé, ce qui n'est pas sans vraisemblance. On n'avait rien à regretter, puisqu'on avait trompé les Lacédémoniens et les Athéniens.

Un nouvel amiral, Mindare, envoyé par les éphores à la place d'Astyochus, s'irrita, et résolu à quitter Tissaphernes, accepta les propositions de Pharnabaze. Son emportement lui tourna à mal; il se fit battre par les Athéniens à Kynosséma. La joie du vainqueur fut immodérée. La victoire était à la vérité douteuse, mais bien précieuse pourtant, car c'était la première fois depuis longtemps que les armes attiques n'étaient pas décidément humiliées. Cet avantage fut plus que compensé par l'impression produite sur l'esprit de Pharnabaze. Soit que ce satrape fût naturellement plus actif et plus porté aux décisions tranchantes que son cauteleux collègue Tissaphernes, soit que la seule perspective de voir les Athéniens se relever lui parût valoir la peine de les abattre tout à fait, la politique perse changea brusquement. On ne laissa plus les Lacédémoniens s'épuiser dans des espérances toujours déçues, les secours devinrent effectifs, et en argent et en hommes; on les soutint avec une vivacité dont Athènes éprouva cruellement la pesanteur. A dater de ce moment, les Lacédémoniens se virent payés et nourris convenablement, et Pharnabaze fut un grand homme pour ses soudoyés, pré-

férablement au trompeur Tissaphernes. Ce n'est pas que ce dernier n'eût fait quelques efforts pour apaiser les mécontents. Il chercha à se les ramener. Mais ces malheureux avaient été joués tant de fois et craignaient tant de l'être encore, qu'ils n'écoutèrent rien. Ils firent même à leur tentateur la malice de chasser un de ses officiers, Arsace, de l'île d'Antandros, puis ils allèrent décidément rejoindre Pharnabaze. Ce fut pour se faire battre par les Athéniens aidés d'Alcibiade, qui, en sa qualité de créature de Tissaphernes, faisait la cour à son patron en attaquant les stipendiés de Pharnabaze. Celui-ci évita aux Lacédémoniens une défaite trop complète. Il les fit soutenir par ses propres troupes, lorsque, entraînés à la côte, ils vinrent s'échouer sur le rivage. Il repoussa les Athéniens, en payant de sa personne, au point de s'avancer dans la mer en combattant, aussi loin que son cheval put tenir pied, et ayant ainsi contraint le vainqueur à reculer, il sauva le gros de la flotte. Ce fut ce qu'on appelle la bataille d'Abydos.

Tissaphernes se montra fâché d'avoir poussé la perfidie trop loin avec Mindare. Il s'empressa de courir après lui, et il arriva dans l'Hellespont peu après l'événement qui vient d'être rapporté. Pour donner aux Lacédémoniens une marque évidente de son repentir, il fit arrêter Alcibiade, qui étourdiment le visitait dans toute la pompe d'un général en chef victorieux, et l'envoya prisonnier à Sardes, en déclarant publiquement que l'ordre du Grand Roi lui prescrivait de déclarer la guerre aux Athéniens.

Ainsi jusqu'alors la Perse n'avait pas été en hostilité régulière avec telle ou telle cité de l'Hellade. Elle avait défendu ses côtes contre des incursions hostiles, mais uniquement par des moyens locaux jugés suffisants. Là où elle trouvait du bon vouloir, comme chez les Spartiates et les Béotiens, elle distribuait des faveurs, protégeait, encourageait; en droit, elle n'avait pas daigné s'apercevoir qu'Athènes fût une puissance dans le monde ni même

qu'elle existât. C'était l'affaire des autorités de la frontière, comme Tissaphernes et Pharnabaze. Pour le Grand Roi et ses conseillers, ils n'en savaient rien et ne s'en occupaient pas, jusqu'au moment où Tissaphernes crut devoir déclarer, pour expliquer l'arrestation d'Alcibiade, que la guerre lui était prescrite contre Athènes. Il paraît que personne ne le crut. D'autre part, Alcibiade s'aperçut enfin que Tissaphernes n'avait jamais été sa dupe, cependant il réussit à s'échapper de Sardes, où probablement on ne tenait pas beaucoup à le garder, et il revint prendre part aux hostilités contre les Lacédémoniens.

Mindare et Pharnabaze, remis de leur échec, enlevèrent Cyzique. Alcibiade reprit la place et battit les navires de Mindare, qui lui-même fut tué. Pharnabaze dut se mettre en retraite; mais tandis qu'à Sparte on perdait courage au point de faire des propositions de paix à Athènes, le satrape ne s'occupait qu'à rallier et à recruter les troupes, à ranimer le courage des marins en leur payant deux mois de solde à l'avance, et à faire construire de nouveaux navires au moyen de coupes de bois exécutées dans les forêts de l'Ida.

Lorsqu'il eut ainsi renouvelé l'armement de ses alliés, il courut délivrer Chalcédoine des attaques d'Alcibiade, qui se retira à Chrysopolis, où il établit un péage sur les marchandises provenant de l'Euxin, et particulièrement sur les blés. La situation d'Athènes se relevait sensiblement; elle était ruinée, il est vrai; elle ne se procurait plus d'argent qu'en faisant la piraterie et en frappant des contributions sur tous les points des îles et de la terre ferme où elle réussissait à mettre le pied; mais, on ne doit pas l'oublier, sa prospérité n'avait eu pour raison d'être que la spoliation légale des îles et des cités de la ligue, dont elle avait attiré à elle et dispersé à son profit toutes les ressources. Dans la mauvaise fortune, elle avait substitué la course de mer et le vol armé à la déprédation régulière, et s'il y avait une différence entre les

deux procédés, c'est que celui-ci rapportait plus que n'avait fait celui-là. On ne pourrait dire qu'il offrît moins de dangers, puisqu'au contraire il avait déterminé, au bout d'un temps assez court, l'indignation et la révolte des confédérés.

Athènes se voyant donc en meilleure veine, expédia un armement, commandé par Thrasylle, pour attaquer Éphèse. Mais le satrape n'eut qu'à en appeler aux populations grecques de la côte, et leur ayant remontré qu'il convenait de secourir la Grande Déesse, il les enflamma si bien que Thrasylle, battu, fut obligé de s'enfuir. Ce chef remporta cependant près de Méthymne un avantage marqué sur vingt-cinq trirèmes syracusaines au service de Sparte, et alla rejoindre Alcibiade à Sestos, où les troupes pillèrent les terres relevant de la satrapie de Pharnabaze. Celui-ci chercha en vain à s'y opposer; il fut repoussé; néanmoins les Athéniens ne réussirent pas à lui enlever Abydos. Toutes ces guerres n'étaient que des expéditions de maraude, et les hostilités s'y poursuivaient perpétuellement sans plan défini, surtout sans combinaisons à grande portée. C'était beaucoup quand un général enlevait en une saison une ou deux petites places, assez souvent reprises dans la saison suivante.

En 408, Alcibiade médita de s'emparer de Chalcédoine et de Byzance. Pharnabaze voulut s'y opposer, et attaqua sans succès les lignes athéniennes. Cet échec le détermina à traiter. Il fut convenu que la ville de Chalcédoine serait rendue aux Athéniens pour leur payer le même tribut qu'avant sa révolte, avec rappel des arrérages. En outre, Pharnabaze consentit à donner vingt talents au nom de la ville épuisée, et ce qui, sans nul doute, était particulièrement intéressant pour la république, il accorda encore que des députés prissent la route de Suse pour aller eux-mêmes porter des propositions au Grand Roi et tâcher d'obtenir de lui ce qu'ils souhaitaient. Cette circonstance montre d'une manière évidente que le gouvernement

perse n'avait pas l'habitude de s'occuper directement des affaires de l'Hellade, et en laissait le soin, comme je l'ai dit, aux satrapes de la frontière. De son côté, tout Grec était désireux d'aller à Suse, dans l'espoir d'y tromper quelqu'un, de se donner de l'importance, de faire agréer des projets, de prendre de l'argent, et, au retour chez ses concitoyens, de se faire passer, dans les bavardages des agoras, pour un ami personnel et intime du Grand Roi.

La convention conclue avec Pharnabaze entraînait la conséquence obligée que les terres relevant du gouvernement de ce satrape ne seraient pas attaquées. Byzance n'en était pas; c'était une ville grecque alliée de Sparte depuis sa rupture avec Athènes. Elle fut assiégée et prise par famine, puis soumise aux mêmes conditions pécuniaires que Chalcédoine.

Mais les Lacédémoniens avaient été instruits de la clause principale du traité qui permettait à des mandataires athéniens d'aller à Suse. Ils voulurent s'y rendre aussi pour se défendre contre les allégations de leurs adversaires, et Pharnabaze n'y mettant pas opposition, cinq Athéniens, deux Argiens, plusieurs Spartiates, un Syracusain, partirent de compagnie. Comme l'hiver les retint quelque temps à Gordes, en Phrygie, ils rencontrèrent sur la route une suite brillante de cavaliers et de bagages accompagnant un des fils du Grand Roi, le jeune Cyrus, nommé récemment au gouvernement général de l'Asie Mineure. Ce prince, encore adolescent, emmenait parmi les gens de sa cour quelques Lacédémoniens précédemment venus à Suse et qu'on renvoyait chez eux.

Nous n'avons aucun moyen de rechercher les causes premières de la nomination de Cyrus le jeune à un commandement qui embrassait la Lydie, la Grande Phrygie, la Cappadoce, tous ces territoires militaires, et ne s'arrêtait qu'à la limite des villes grecques de la côte où fut bornée l'administration de Tissaphernes et de Pharnabaze. Dans une cour, les motifs qui déterminent l'élé-

vation d'un prince du sang à des fonctions actives n'ont jamais rien de commun avec ce qui pourrait s'appeler un intérêt public; ce sont des résultats de faits spéciaux et intérieurs. Quelquefois on cherche à grandir le nouveau titulaire; d'autres fois on désire lui fournir une occasion de se diminuer, ou bien on veut qu'à tout prix il s'éloigne, ou encore on ne peut refuser aux influences agissant pour lui une grâce dont il se réserve de faire sortir des conséquences que ses adversaires ne peuvent entrevoir. Pour apprécier les raisons qui firent sortir de Suse le jeune Cyrus et l'envoyèrent sur la frontière occidentale de l'empire, il faudrait connaître ce qu'en pensa le roi Darius, ce qu'en espéra la reine Parysatis, et Artaxerxès, frère aîné du prince, et, plus que tout cela encore, peut-être serait-il utile de posséder sur ce sujet les confidences des principaux eunuques et favoris du moment. Ce qui ne saurait être douteux un instant, c'est que les faits et gestes des Athéniens et des Spartiates, les débats des îles et des villes prises et reprises sur la côte européenne de l'Hellespont, ce qu'on faisait à Samos, ce qu'on disait à Lesbos, ne furent absolument pour rien dans la mesure prise par le gouvernement de Suse. On est convaincu par ce qui précède et par ce qui va suivre du peu d'importance que l'empire attachait à ces détails. Rien n'est plus semblable aux incursions actuelles des Gourkhas et des Népalais sur les limites nord de l'Inde britannique, aux attaques de telle bande d'Arabes insoumis sur des tribus algériennes du Sahara français. Sans doute, vers les régions de l'Himalaya et dans quelques douars africains, on parle de pareils exploits avec exaltation; mais Londres et Paris les ignorent.

Cyrus le jeune faisait revivre le noble iranien dans toute l'ancienne acception du mot. C'était un homme de volonté, de grandes vues, et, ce qui ne se trouvait alors dans le monde entier que chez les Scythes et chez les Perses, c'était un homme qui avait de l'honneur, et c'est ce qui le rend

admirable, et non pas d'avoir été sobre et de passions contenues, comme les Spartiates et Xenophon l'en ont tant loué. Nombre de soi-disant héros grecs ont eu ces dernières qualités et n'en ont pas valu mieux; mais Cyrus avait de l'honneur, un vif et puissant sentiment du grand et du beau moral, et un besoin impérieux de faire quelque chose qui tirât son nom de la parité. Il semble que parmi les Hellènes il méprisait plus particulièrement les Athéniens, et on le conçoit sans peine : la rudesse soldatesque des Spartiates, leurs grandes prétentions nobiliaires, leur gravité, leur silence, laissaient des illusions plus avantageuses sur leur âme que la hâblerie, les effusions démocratiques et l'étalage d'immoralité ordinaires aux Athéniens. En arrivant, Cyrus dut trouver que Tissaphernes avait trop rusé avec les uns comme avec les autres, que le brave et énergique Pharnabaze avait renfermé son action dans une limite trop étroite, probablement commandée ainsi par la cour; il était jeune, il voulait l'absolu. Il ne se contentait pas d'estimer les Grecs pour ce qu'ils étaient; il prétendit faire taire leurs bourdonnements et les réduire à l'immobilité et au silence de la soumission, ce qui était assurément fort difficile.

Il débuta, en rencontrant les députés athéniens, par leur défendre de continuer leur voyage. Il avait, leur dit-il, tous les pleins pouvoirs nécessaires, et c'était à lui seul qu'ils devaient s'adresser au cas où ils auraient quelque réclamation à faire entendre. Il ne cacha pas son intention d'accorder plus d'appui que jamais aux Lacédémoniens, et, pour le prouver, il défendit qu'on laissât aux députés aucun moyen de correspondre avec Athènes. Il voulait même au premier moment les mettre en arrestation; mais Pharnabaze objecta qu'ayant engagé sa parole envers eux, il ne pouvait laisser compromettre leur sûreté, ce que Cyrus comprit aussitôt; seulement le satrape se chargea de les surveiller, et il les fit interner en Cappadoce, où il les garda trois ans, jusqu'à la prise

d'Athènes, arrivée en 405, époque où il leur rendit la liberté d'aller où ils voudraient, et prit soin de les faire conduire sur la côte.

Cyrus se mit de suite en relations suivies avec l'amiral lacédémonien Lysandre, et crut trouver en lui un homme suivant son cœur. Lysandre était un Héraclide, et comme tel fort estimé de ses compatriotes; mais il était pauvre, et, par une exception presque inouïe parmi les siens, son désintéressement était complet et incontesté. Sa froideur à l'endroit de tout plaisir surprenait; il n'avait d'autre passion que sa grandeur personnelle et la réussite des affaires confiées à ses soins. Excellent officier, militaire plein d'expérience et de résolution, sans scrupules, remuant, actif, vigilant, cruel au besoin, il ne voulait que la domination.

En réponse aux plaintes que Lysandre lui fit entendre sur la conduite cauteleuse de Tissaphernes, Cyrus déclara que pour les premières dépenses il avait sous la main cinq cents talents; que cette somme épuisée, il mettrait en avant d'autres revenus dont il avait la libre disposition, et qu'à la fin il n'hésiterait pas à faire monnaie du trône d'or sur lequel il était assis, et qu'il lui fallait la ruine d'Athènes.

Lysandre et ses collègues, charmés d'un tel langage tenu avec l'impétuosité qui caractérisait Cyrus, demandèrent que le taux de la solde fût rétabli à une drachme par tête. Cyrus refusa en disant que la demi-drachme était stipulée par traité et qu'on devait s'y tenir. Mais, dans le repas qui suivit la négociation, Cyrus, en buvant à la santé de l'amiral, l'engagea à solliciter la faveur qui pourrait lui être agréable. « Une obole de plus par jour pour chaque marin », répondit Lysandre.

Cette fermeté de prétention plut à Cyrus; se jugeant engagé par sa parole, il céda de suite. Il fut satisfait d'être l'allié d'un homme qui songeait à ses soldats et non à lui-même, et il attendit de grandes choses d'un tel compagnon.

Les arrérages dus à la flotte lacédémonienne furent payés sur le pied qui venait d'être établi; on avança en outre un mois de solde, et l'on refit les armements. Les partisans doriens des villes de la côte furent réunis à Éphèse et constitués en sociétés actives ayant pour but la destruction d'Athènes. Lysandre leur promit, avec l'assentiment de Cyrus, qu'aussitôt le succès obtenu on les rendrait maîtres exclusifs de l'administration de leurs cités, c'est-à-dire qu'on les laisserait libres de tyranniser, d'expulser et de dépouiller une partie de leurs concitoyens; c'était le premier besoin de toute faction grecque. Il fallait s'y accommoder. Telles furent les mesures prises par Lysandre et consenties par Cyrus.

Pendant ce temps, Alcibiade avait réussi à se réconcilier avec la démocratie, qui, de son côté, s'était débarrassée violemment de la domination oligarchique des Quatre-Cents. L'exilé était en paix avec sa patrie; puis, dans toute la fleur d'une popularité restaurée, devenu l'ennemi non pas des Perses, mais de Tissaphernes, il avait débarqué sur la côte de Carie, et il y avait enlevé pour cent talents de contribution. Il pilla encore çà et là, puis alla à Athènes, où il reparut pour la première fois depuis qu'il en avait été chassé, maudit, mis hors la loi. D'après Xénophon, il fut pauvrement accueilli, tout vainqueur qu'il était. Cependant on en espérait beaucoup. Il promettait, dans un avenir très-rapproché, que la Perse cesserait de se montrer hostile, si toutefois les députés athéniens envoyés à Suse avec le consentement de Pharnabaze ne réussissaient pas à gagner la faveur du Grand Roi. Il ignorait ce qui s'était passé sur le chemin de Gordes et l'arrivée de Cyrus à Sardes. Il l'apprit quand, ayant quitté le Pirée avec une flotte, il se trouva à Samos, et il paraît qu'il ne se fit illusion ni pour lui-même ni pour Athènes sur les conséquences de ce qui se passait.

Il chercha néanmoins à mettre Tissaphernes dans ses desseins et à faire connaître à Cyrus, par l'intermédiaire

de ce satrape, ses idées personnelles sur le véritable intérêt de l'empire. C'était, suivant lui, de ne trop favoriser aucun des deux partis et de les aider l'un et l'autre à s'entre-dévorer. Le système plaisait de longue main à Tissaphernes, qui l'avait pratiqué; mais Cyrus en jugeait avec mépris et colère, et il ne voulut pas même recevoir les envoyés d'Alcibiade, ce qui causa à Samos un découragement et un chagrin profonds. Les choses allèrent au point que la désertion se mit parmi les marins [1].

Pour les occuper, Alcibiade, suivant l'usage athénien, fit la course aux environs de sa station. C'était l'unique moyen qu'il possédât de faire la solde de son monde, et se trouvant sans doute très à court, il voulut piller Cumes, dépendance d'Athènes, fidèle à la métropole, mais riche. Il y réussit d'abord, et enleva un grand butin et beaucoup de prisonniers qu'il s'agissait, suivant l'usage, de mettre à rançon ou de vendre comme esclaves. Pourtant, comme il se retirait, satisfait de sa prise, les Cuméens, revenus de leur premier étonnement, l'attaquèrent, ressaisirent ce qui était à eux, l'emportèrent dans leur ville et fermèrent les portes, que vint de nouveau assaillir Alcibiade, mais sans succès. Miltiade, à Paros, avait eu une aventure semblable. C'était dans les mœurs grecques.

Tandis que le général se livrait à ce genre d'exploits, son lieutenant Antiochus était battu par Lysandre à l'entrée du port d'Éphèse et perdait quinze trirèmes et la vie. Téos et Delphinion furent enlevées par les Spartiates, et Alcibiade fut de nouveau brouillé avec le peuple athénien. Ses soldats l'accusèrent de négliger le service pour passer son temps en parties de débauche avec des parasites et des filles ioniennes. Enfin, par une connaissance très-vraie sinon de ses actes, du moins de son caractère, on le soupçonna d'être en négociations pour livrer sa flotte à Pharnabaze. Il fut destitué, et se sentant suspect à tout le monde, il ne s'adressa à personne, mais courut

[1] Xénophon, *Hell.* I, 5, 5, 9. — Plutarque, *Lysandre*, ch. iv.

se cacher dans trois postes fortifiés qu'il s'était construits sur les cotes de la Chersonèse et où il tenait des garnisons de mercenaires. Ceci se passait en 408. Il resta dans ses forts jusqu'à la bataille d'Ægos-Potamos, en septembre 405, et n'essaya pas de faire parler de lui, sentant que son temps était passé. Après la ruine maritime des Athéniens, il ne se trouva plus en sureté, et d'autant moins qu'il avait amassé d'énormes richesses acquises par toutes sortes de violences et de rapines. Il en emporta une partie et alla chercher un asile dans la satrapie de Pharnabaze. En route, les Thraces de Bithynie le dépouillèrent. Il parvint cependant auprès du fonctionnaire perse, et se réclama des relations qu'ils avaient eues ensemble quatre ans auparavant à l'occasion de l'envoi des députés athéniens arrêtés par Cyrus sur la route de Suse. Mais tandis qu'il cherchait à persuader Pharnabaze, Lysandre, sur un ordre venu de Sparte, communiqué à Cyrus et approuvé par celui-ci, exigea l'extradition du transfuge. Pharnabaze, dont le tempérament loyal ne se prêtait pas facilement à de tels actes, résista tant qu'il put. Mais son protégé était si évidemment dangereux et capable de tout, si décrié, si méprisé, si méprisable, les ordres reçus étaient si impératifs et si pressants, qu'il fallut se rendre. Le satrape chargea son frère Magée et son oncle Sisamithrès de cette répugnante commission, et on cerna Alcibiade dans une petite maison d'un village phrygien. On y mit le feu pour en finir plus vite. Le proscrit sortit l'épée à la main, un manteau roulé autour du bras gauche. Percé de flèches et de javelots, il tomba pour expirer ensuite sur les genoux d'une certaine courtisane, Timandra, à laquelle il était associé, et qui l'ensevelit dans ses robes, linceul convenable au genre de vie qu'il avait mené. Tout ceci arriva plus tard.

Je reviens maintenant aux détails du conflit grec. Les Spartiates commirent la faute énorme de rappeler Lysandre et de le remplacer par Callicratidas, ce qui mécontenta

à l'excès et Cyrus et tous les officiers lacédémoniens. L'Achéménide refusa de recevoir le nouvel amiral et cessa de payer la solde, malgré les plus pressantes réclamations. Callicratidas eut la gloire très-rare de se procurer de l'argent sans violences et sans pillages, uniquement par la fermeté de ses allocutions aux Milésiens et aux habitants des îles. Il put ainsi se mettre en état de combattre, et prit la mer avec une escadre formée de dix trirèmes lacédémoniennes, et d'une proportion beaucoup plus forte de navires eubéens et béotiens. Il enleva en passant Phocée, Cumes et Méthymne, puis se trouva devant l'amiral athénien Conon avec cent quarante trirèmes, ce dernier n'en ayant que soixante-dix. Conon s'enfuit ; mais atteint dans le port de Mitylène et complétement écrasé, trente de ses vaisseaux furent pris et le reste bloqué dans un arrière-port.

Pourtant il tenait la terre. Il réussit à faire parvenir à Athènes la nouvelle de ce qui se passait. Par un effort qui fait comprendre l'énergie haineuse des villes grecques s'affrontant de faction à faction ou de cité à cité, on envoya sur-le-champ à Conon cent cinquante trirèmes. Callicratidas perdit la bataille des Arginuses et y fut tué. Il fallut alors renvoyer Lysandre, Cyrus ne voulant pas consentir à une autre nomination.

Il reparut ; avec lui la solde, avec lui les vivres, avec lui la faveur des oligarques ioniens, et tous les secours que le fils du Grand Roi pouvait fournir à mains pleines, abondèrent pour réparer le désastre des Arginuses. Cyrus portait si loin sa confiance dans le chef spartiate, qu'à peine celui-ci était-il arrivé, qu'il le manda à Sardes pour lui donner un emploi auquel Lysandre ne devait sans doute pas s'attendre. Darius Nothus était vieux et atteint de la maladie dont il allait mourir. Résidant en Médie, il demandait à voir encore une fois son plus jeune fils, et Cyrus, au moment de partir, ne voulut confier l'administration de son gouvernement, les caisses

publiques et son trésor particulier, qu'à Lysandre. Il l'autorisa à faire pendant son absence toutes les dépenses que les nécessités de la guerre justifieraient, et l'éleva au rang de mandataire de l'empire contre Athènes. C'était une situation matériellement irrésistible et moralement si grande qu'aucun Grec n'avait jamais rien rêvé de pareil.

Dans les premiers temps qui suivirent la bataille des Arginuses, les deux partis ne s'occupèrent qu'à rançonner et à piller mutuellement les villes assez faibles pour ne pouvoir se défendre. Mais en croisant, Conon et ses collègues vinrent affronter Lysandre à un endroit situé un peu plus haut que Sestos et que l'on nommait Ægos-Potamos, ou la rivière de la Chèvre. Là, non-seulement le souvenir des Arginuses fut effacé, mais Athènes reçut le coup mortel. Les équipages de ses navires furent surpris pendant le repas du matin, et sur cent quatre-vingts trirèmes, Lysandre n'en laissa échapper que douze. Tous les généraux furent pris, à l'exception de Conon, qui s'était réfugié en Chypre.

L'amiral lacédémonien se saisit immédiatement des places où il y avait garnison athénienne; partout, sauf à Samos, il rétablit un gouvernement oligarchique; sûr de la partie, il délivra tous ses prisonniers et les contraignit de se réfugier à Athènes. Comme cette ville ne tirait sa subsistance que des arrivages du Pont-Euxin et que désormais cette ressource lui était entièrement enlevée, Lysandre envoyait le plus de monde possible dans des murs où il avait hâte de développer la famine. Quoi de plus misérable que cette organisation politique des cités grecques, n'ayant ni commerce ni agriculture suffisante, passant la vie à faire et à défaire leurs constitutions, et réduites aux abois quand elles ne vivaient pas, par un procédé quelconque, aux dépens les unes des autres?

Athènes était muette d'épouvante. Chaque jour lui amenait un flot nouveau de soldats vaincus demandant à manger. Toute sa puissance se retirait au cœur et, là,

l'étouffait. Enserrée dans un cercle de haines et de haines méritées, elle pouvait du haut de son Acropole contempler les Vengeances souriantes se dressant sur les montagnes du Péloponnèse, de la Béotie et de l'Eubée, et flottant, dans un éloignement qui diminuait à chaque minute, le spectre cuirassé de ce Lysandre qui brandissait contre elle des armes trempées, aiguisées, acérées, données par la Perse.

Athènes se rendit. Lysandre entra dans la ville exténuée de faim, remplie de morts et de mourants, à des conditions qui tuaient pour toujours une grandeur devenue un souvenir. De nombreux exilés reparurent avec lui, foulant aux pieds la misère de leurs concitoyens, et quand on détruisit de fond en comble les arsenaux, lorsqu'on brûla les navires en construction, qu'on emmena les galères et qu'on ruina les longs murs, des troupes de femmes et de jeunes gens couronnés de fleurs eurent ordre de danser au son des flûtes, et ils dansèrent.

Darius Nothus venait de mourir. Il n'y avait que soixante-quatorze ans qu'avait été livrée cette bataille de Platée dont les Grecs étaient si vains. On a vu comment ils avaient employé le temps depuis lors pour les intérêts de leur liberté, et à quel point les Perses avaient cessé de dominer chez eux.

CHAPITRE XIII.

ARTAXERXÈS MNÉMON ET DARIUS OCHUS.

De même que les annalistes persans confondent Artaxerxès Longue-main avec Xerxès Ier, et réunissent sur un seul personnage les deux noms de Bahman et d'Ardeshyr Diraz-Dest, de même ils confondent Artaxerxès Mnémon avec Artaxerxès Longue-main et même quelque peu avec Darius Nothus, sous le nom de Darab. Ils attri-

buent à cette figure composite la plupart des traits fort effacés d'ailleurs d'Artaxerxès Mnémon. Ils racontent, par exemple, une bataille terrible livrée par Darab au roi grec Phylkous; cette bataille dura trois jours et se termina par la déroute complète de l'armée grecque et la fuite de son chef, qui laissa entre les mains du vainqueur sa femme et ses enfants. Darab les recueillit et les envoya à Darabgherd. On peut considérer ce récit comme une réminiscence troublée de la bataille de Cunaxa, les mercenaires grecs sous les ordres de Cléarque ayant composé alors la force principale de Cyrus le jeune, qui par sa défaite et sa mort laissa sa femme Aspasie au pouvoir de son frère. Phylkous est, à la vérité, dans le système des Orientaux, le grand-père d'Alexandre le Grand, et on le verra paraître sous ce rôle; il n'en revêt pas moins ici la personnalité de Cléarque, et compte pour deux.

Ce Phylkous, ainsi compris, fit la paix avec Darab, et lui donna sa fille en mariage. Mais le Grand Roi s'étant aperçu, dès la première nuit des noces, que l'haleine de la princesse était mauvaise, il prit sa femme en dégoût et la renvoya. Elle se trouva enceinte et accoucha, en Perse, d'Alexandre le Grand. Darab ne régna que douze ans, et le Shah-nameh ne donne aucun détail sur sa mort. Il laissa la couronne à un fils qu'il avait eu avant son mariage avec la princesse grecque, c'est-à-dire à Dara, complétement identique avec Darius Ochus.

Dans la pauvreté et l'incertitude de ces renseignements embrouillés, pareils à tant d'autres que nous avons vus jusqu'ici être l'unique partage de la Chronique royale dans les parties où ne ressortent ni traits originaux ni grandeur personnelle d'aucun genre, on peut seulement constater cette disposition constante de l'histoire chez les Perses, comme chez les Germains, à ne s'occuper que de l'homme au point de vue de son caractère, de ses actes, de ses mérites et de ses défauts. Tout ce qui pour nous constitue la valeur philosophique des annales humai-

nes, l'enchaînement des faits, la génération logique des situations, le point de départ, les points de passage, le point d'arrivée des nations, des civilisations, des sociétés, ne compte pas pour l'imagination ariane; celle-ci ne cherche dans la nature entière que l'homme isolé, parce que la nature est créée pour cet homme, lequel n'aperçoit Dieu que par rapport à lui, et, à force de l'envisager, y découvre un idéal de force, de perfection, de grandeur, auquel il cherche tant qu'il peut à s'égaler.

Sous l'empire de pareils sentiments, il fait de la poésie avec l'histoire, comme avec l'histoire nous faisons de la philosophie. En effet, c'est une matière première, et on ne la traite comme elle doit l'être qu'en l'employant à autre chose qu'elle-même.

Les Grecs n'ont pas d'ailleurs beaucoup plus à nous raconter d'Artaxerxès Mnémon, que les Asiatiques. Sous ce règne, où leurs aventuriers exploitèrent plus que jamais la cour de Suse, on est naturellement porté à conclure de leur silence sur les faits considérables et de leur loquacité sur les intrigues de palais, que cet élément gouvernemental régna plus que jamais dans l'empire, empoisonna tout et perdit l'administration. Un médecin de Cnide de Carie, Ctésias, attaché à la maison de la reine mère Parysatis, un certain Dinon, autre Grec d'Asie, un second médecin, Polycrite de Mendès, un danseur, Zénon de Crète, telles sont les principales autorités invoquées par Plutarque pour appuyer ce qu'on savait de son temps de la vie d'Artaxerxès. De pareils hommes ne voyaient le monde iranien que dans les alcôves et les antichambres de Suse. Leurs observations et leurs jugements s'en ressentent.

Le surnom de Mnémon signifie un homme doué d'une longue mémoire. On suppose que ce devait être la traduction d'un mot perse équivalent. Quoi qu'il en soit, Ctésias et Plutarque paraissent représenter Artaxerxès II comme un homme indolent, lourd, ami de son repos, courageux à l'occasion, impitoyable au besoin, laissant tout aller

et se permettant de tout faire, une sorte de Louis XV asiatique. Comme il est d'usage pour de tels monarques, on le disait indulgent parce qu'il évitait toute contention d'esprit, et son apathie passait pour de la bonté.

La reine mère Parysatis lui préférait son frère Cyrus. Elle avait pressé son favori de se trouver au lit de mort de Darius le Bâtard, et l'expédition de l'ordre venait d'elle. Son plan était d'obtenir l'héritage impérial pour Cyrus. Une telle substitution eût été monstrueuse au point de vue iranien en lésant le droit d'aînesse; mais depuis que les femmes gouvernaient à Suse et que les bâtards régnaient, Parysatis aurait eu tort de limiter ses caprices. L'ancien droit n'existait plus que nominalement, de même que la race iranienne n'était plus que nominalement la race dominante. En fait, la volonté arbitraire du monarque, née de celle de son entourage, existait au travers de toutes les institutions, dont il ne restait que des formes et des applications subalternes; et, comme je l'ai déjà remarqué, les vrais chefs, les vrais administrateurs de l'empire se trouvaient plutôt parmi les fonctionnaires et les serviteurs araméens, juifs, phéniciens, égyptiens, grecs, que parmi les nobles, rejetés dans leurs fiefs ou limités aux honneurs obscurs des commandements militaires. Les noms iraniens que l'on rencontre dans les grandes places ne doivent pas donner le change sur cette situation, puisque tous les sujets avaient soin en arrivant à la cour de s'orner d'une appellation empruntée à la langue de la nation conquérante, absolument comme chez nous les ministres bourgeois de la monarchie n'ont pas manqué de se faire agréger à la noblesse.

Malgré les volontés de Parysatis, Darius, si complaisant, s'obstina à respecter les droits d'Artaxerxès et l'institua son héritier. Le nouveau prince s'appelait d'abord Arsicas, ou, suivant Dinon, Oartès. On voit ici la preuve de l'incertitude qui régnait en cette matière. Cyrus débouté de ses prétentions dut se contenter du gouvernement

général qu'il avait exercé jusqu'alors. Mais son naturel bouillant et irascible ne s'accommodait pas d'une telle déconvenue, et comme la cour, après le décès de Darius, s'était rendue à Pasargades, où Artaxerxès allait recevoir des mains des prêtres la consécration religieuse, Tissaphernes, l'ennemi déclaré de Cyrus et son rival dans les provinces maritimes, accusa le jeune homme d'avoir comploté de tuer le roi au milieu des cérémonies de l'investiture. A l'appui de son dire, il invoqua le témoignage d'un certain prêtre attaché en qualité de précepteur à la personne de Cyrus et que l'on prétendait fort dévoué à son élève. L'accusé fut immédiatement arrêté et allait être mis à mort, quand sa mère accourut, l'entoura de ses bras, l'enlaça dans ses cheveux, lia son cou au sien au moyen de ses tresses redoublées, et ainsi unie à lui de façon qu'on ne pouvait frapper Cyrus sans l'atteindre elle-même, elle fit tant par ses larmes et ses cris, par ses conjurations et ses menaces, enfin par l'exaltation de son désespoir, que cette femme à qui jamais on n'avait résisté et qu'on tremblait d'offenser, obtint la grâce qu'elle voulait. Seulement il fut enjoint au prince de partir immédiatement pour Sardes et de n'en plus sortir.

Il était ulcéré, humilié, mais d'autant moins abattu. A peine rentré au centre de ses ressources, il commença à les mettre en œuvre pour abattre son frère et régner à sa place. Il leva de nombreuses troupes mercenaires et principalement des Grecs; il en fit lever par ses amis, sous différents prétextes. Parysatis, sa complice, se chargeait d'endormir les soupçons d'Artaxerxès, d'effrayer, de détourner, de faire taire les dénonciateurs. Le roi ne demandait pas mieux que de vivre en paix et fermait volontiers les yeux. On lui persuadait que Cyrus n'en voulait qu'à Tissaphernes, et, soit qu'il le crût ou non, il ne s'émouvait pas. Du reste, il portait en toute chose une indifférence de bonne humeur. En voici un trait. Un Lacédémonien, nommé Euclidas, qui sans doute suivait la

cour pour quelque sollicitation et n'obtenait pas ce qu'il souhaitait, allait partout déblatérant contre le roi avec la dernière insolence. Celui-ci se borna à le faire avertir que tout ce que pouvait faire ou dire Euclidas n'empêcherait pas Artaxerxès de dire et de faire de son côté ce qui lui plairait. Cependant Statira, la nouvelle reine, travaillait aussi à se rendre populaire. Elle circulait partout, librement, en litière ouverte, les rideaux relevés, et toutes les femmes pouvaient sans distinction de rang l'approcher, la saluer et lui parler sans contrainte. A chacune elle répondait avec bonté; quand un empire s'en va, les mœurs royales sont souvent faciles et l'étiquette tombe.

Les mécontents abondaient. Chacun sentait comme une odeur de dissolution prochaine dans ce vieux corps iranien qui n'était plus iranien, dans cette société regorgeant de richesses et de civilisation, mais dénuée de tout principe d'existence, et, comme il arrive en pareil cas, on cherchait le remède au mal dans une révolution qui aurait mis un homme à la place d'un autre homme. Exploitant les dispositions de l'esprit public, les agents de Parysatis répandaient le nom de Cyrus et l'offraient aux espérances. On savait que ce jeune homme était le premier à proclamer la mauvaise situation de l'État, à en indiquer les remèdes. Il se disait à la hauteur des grands besoins du temps. On inclinait à le croire, quand on apprit son brusque départ de Sardes et sa marche vers la Mésopotamie, à la tête d'une forte armée asiatique dans les rangs de laquelle il avait incorporé treize mille mercenaires grecs, commandés par Cléarque, Lacédémonien. Tissaphernes ne perdit pas une minute pour avertir le roi de cette sédition, et Parysatis se vit dans l'impossibilité de continuer son manége. Statira l'accabla d'invectives, et incapable d'oublier que la reine mère lui avait jadis sauvé la vie, elle la traita avec de tels emportements que celle-ci, qui d'ailleurs n'avait pas besoin d'être beaucoup excitée, lui voua à son tour la haine la plus dangereuse.

Cyrus s'avançait. Les avis de ses partisans de Suse tendaient tous à le convaincre que le Roi manquait d'ardeur, cherchait des renforts, cédait le terrain, et ne se résoudrait à attaquer qu'à la dernière extrémité. Il en eut une preuve frappante. Artaxerxès avait fait couper la plaine mésopotamique par un fossé profond de dix brasses, s'étendant sur une longueur de vingt lieues. Une telle disposition semblait annoncer l'intention de disputer le passage. Cependant, au moment de prendre position derrière cet obstacle, le roi n'en fit rien, quitta la place, et laissa Cyrus s'approcher de Babylone sans rien tenter pour l'en repousser. A en juger d'après ses manœuvres, son plan était de se retirer à l'est dans les provinces iraniennes et d'abandonner à son frère les provinces occidentales, y compris la Médie, l'Aramée et la Susiane même. Cette conduite indiquerait que le roi, se sentant le souverain légitime et légal, comptait sur l'appui de la noblesse iranienne. Mais Tiribaze combattit vivement son système et lui remontra que son armée n'étant pas inférieure à celle de Cyrus, il n'y avait aucun motif de faire la partie si belle à celui-ci. Artaxerxès se laissa persuader, changea brusquement de tactique, et, par une marche rapide, se porta en face de l'ennemi qui ne l'attendait pas, et qui, par conséquent, fut surpris.

Le désordre se mit dans les troupes rebelles; elles avaient marché avec une confiance excessive et trop de mépris pour leur adversaire. En voyant les lignes royales s'ébranler et s'avancer d'un pas ferme et soutenu dans le plus profond silence, l'inquiétude se répandit chez les aventuriers. Cyrus seul conserva toute sa résolution et repoussa comme indignes de lui les conseils de Cléarque, qui l'engageait à se tenir sur les derrières. Il pécha par excès de courage; mais peut-être y fut-il contraint en voyant les Grecs refuser de donner et se tenir immobiles sur la rive de l'Euphrate, près du village de Cunaxa, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas risquer de se voir envelop-

pes. Plutarque remarque avec assez de raison que Cléarque, tellement préoccupé de la sureté de ses hommes, eut beaucoup mieux fait de rester en Grèce. Quoi qu'il en soit, à peu près abandonné de fait par ses mercenaires, le prince chargea à la tête des Asiatiques pour les maintenir, et la mêlée s'engagea. Au milieu du tumulte, le chef des Caduses, Artagersès, aperçut le prince, courut à lui, l'injuria, et lui lançant sa javeline l'étourdit par la force du coup; mais Cyrus le tua de la sienne. Dinon et Ctésias rapportent qu'en poussant toujours devant lui à travers les escadrons royaux, Cyrus arriva jusqu'à son frère et le démonta. Tiribaze remit le roi à cheval. Cyrus revint et blessa le monarque, et comme il s'acharnait, Artaxerxès s'écria : « Mieux vaut mourir! » et écartant les siens qui sans doute cherchaient à protéger sa personne, il courut sur le rebelle, en même temps que les officiers et les gardes faisaient pleuvoir sur ce dernier une foule de traits. Dans ce tumulte de chevaux, d'hommes, d'armes sifflantes, de coups portés et reçus, Cyrus tomba, on ne sait sous quelle main. Plus tard, on voulut croire qu'Artaxerxès avait été le vainqueur de son frère. Le Grand Roi réclama cet honneur, et ne pardonna pas à ceux qui osèrent le lui disputer, soit qu'il fût jaloux d'un tel exploit, ce qui d'ailleurs n'est pas d'accord avec son caractere, soit peut-être que, par un sentiment d'orgueil de famille, il lui répugnât de laisser dire qu'un Achéménide fut tombé sous le bras d'un inférieur. Bref, on ne sait trop ce que devint Cyrus dans les premiers moments. Un soldat carien passa pour lui avoir donné le dernier coup, et on assura que le roi avait récompensé cet homme en lui permettant de porter, en tête de l'armée, un coq d'or au bout de sa pique. Le fait parait douteux, car c'eût été une sorte de plaisanterie malséante, le mot « coq » servant d'ordinaire à désigner les Cariens, dont les casques étaient surmontés de crêtes.

On a prétendu aussi que Cyrus ne succomba pas dans

le choc de cavalerie où il s'était mêlé, qu'il se dégagea et mit en déroute l'état-major de son frère; que celui-ci, blessé et désespéré, gagna avec peine, suivi de peu de gens, un petit monticule où il attendit les événements, dans une impuissance douloureuse de deviner ce qui se passait au sein de cette immense plaine où ses soldats tourbillonnaient et se battaient à perte de vue contre les bandes du parti contraire. A travers l'éloignement, les plis du terrain, les nuages de poussière, on ne pouvait espérer de se rendre compte de rien! Cyrus, de son côté, courait çà et là, à peine accompagné, cherchant à rejoindre les siens, et traversant ventre à terre, le sabre à la main, les bataillons royaux, il criait à droite et à gauche: Place, misérables! On faisait place, moitié par respect, moitié par surprise, quand tout à coup, en passant ainsi tête nue (sa tiare était tombée), il fut assailli par un jeune homme nommé Mithridate; celui-ci lui donna un coup vigoureux sur la tempe, le sang jaillit, et le prince tomba évanoui. Ses hommes voulurent le relever et le remettre à cheval; mais il ne put s'y soutenir. Ils s'efforcèrent donc de le faire marcher, quand ils se trouvèrent enveloppés par une foule énorme composée de fuyards de l'armée royale qui s'en allaient criant merci, supposant leur parti vaincu. Quelques courriers, valets de l'armée, passèrent alors; ces gens s'arrêtèrent en voyant un groupe d'hommes vêtus de tuniques de pourpre, c'est-à-dire des ennemis, car la couleur d'Artaxerxès était le blanc. Un d'entre eux, reconnaissant Cyrus, se glissa derrière lui, et le frappa d'un coup de javeline qui lui coupa le jarret. Le prince tomba, il donna de sa tempe blessée sur une pierre et expira à l'instant. Plutarque blâme ce récit de Ctésias, et le compare à un poignard émoussé dont le narrateur a bien de la peine à égorger son personnage.

Cyrus mort, ses serviteurs l'étendirent à terre et s'assirent à l'entour en pleurant. Comme ils étaient ainsi occupés au milieu des hommes qui couraient, vint à passer

un grand personnage de l'armée royale appelé Artasyras, lequel regardant par hasard de leur côté, contempla quelques instants ce mort et ceux qui gémissaient, et reconnut l'eunuque Persicas. « Quel est ce cadavre? lui demanda-t-il. — Ne vois-tu pas que c'est Cyrus? » répondit l'eunuque.

Artasyras, plein de joie, partit pour chercher Artaxerxès et être le premier à lui porter l'heureuse nouvelle. Il était du conseil et avait, comme ministre, le titre d'« œil du roi », demeuré jusqu'à présent dans la titulature persane, où « l'ayn-el-moulk », « l'œil de l'État », occupe un rang élevé, mais, comme il arrive toujours pour les titres anciens, assez ordinairement honorifique.

Artaxerxès voulut voir le corps de son rival, et comme la nuit était venue, on alluma des flambeaux et l'on marcha du côté où gisait le prince. Le roi mourait de soif. Satibarzanès arrêta au passage un vivandier caunien qui portait dans une outre un peu d'eau assez mauvaise; mais Artaxerxès, tout en marchant, la but avec bonheur, et jura que jamais boisson ne lui avait semblé si bonne. Cependant, on cherchait la place où devait se trouver le corps du prince, lorsque tout à coup de grands cris annoncèrent qu'on l'avait découverte. Artaxerxès s'approcha du cadavre de son frère et ordonna que le rebelle fût traité suivant les termes de la loi. Les soldats coupèrent donc la tête et la main du prince, et le roi saisissant par sa longue et épaisse chevelure cette dépouille sanglante, l'éleva en l'air et la présenta lui-même aux regards de la foule. La bataille était terminée et la rébellion étouffée. Je ne parle pas du chiffre respectif des deux armées; Xénophon porte celle du roi à douze cent mille hommes d'infanterie, six mille cavaliers, deux cents chars de guerre; Ctésias pense qu'il n'y avait que quatre cent mille hommes. Il serait ridicule de discuter de pareils écarts, dans l'absence de tout élément de calcul un peu sérieux.

Artaxerxès récompensa tous ceux qui avaient eu une part quelconque à la mort de Cyrus. Mais, le calme rétabli, Parysatis, outrée de douleur, n'eut plus d'autre pensée que de sacrifier à la mémoire de son fils non pas tout ce qu'elle aurait voulu saisir de victimes, mais ce qu'elle en pourrait prendre. Mithridate, arrêté, fut condamné au supplice des auges. Mosabatès, qui avait coupé la tête et la main, fut écorché vif avant qu'Artaxerxès ait eu le temps de se douter de ce que Parysatis allait faire. Au milieu de ces représailles, l'objet principal de sa haine était la reine régnante, Statira. Elle réussit à l'attirer chez elle, la fit souper et lui fit manger la moitié d'un oiseau appelé rhyndaki, dont elle-même mangea l'autre moitié. La lame du couteau qui avait servi à découper l'oiseau était empoisonnée d'un seul côté qui touchait à la part offerte à Statira. La reine, atteinte aussitôt de douleurs et de convulsions horribles, expira dans les tourments.

Cette fois, Artaxerxès, qui aimait sa femme, s'émut. Il fit arrêter les serviteurs de Parysatis et on les mit à la torture. Une certaine Gigis eut la tête écrasée sur une pierre. Quant à la reine mère, elle fut envoyée en exil à Babylone. Je doute, non de l'empoisonnement de Statira dont Parysatis était fort capable, mais de la façon dont les Grecs racontent le crime. Les Perses, comme tous les Orientaux, mangeaient et mangent encore avec la main droite, et ne coupent jamais les viandes; on les déchire avec les doigts, et, pour cette raison, elles sont toujours extrêmement cuites. Il me paraît donc peu probable qu'il y ait eu le moindre motif pour faire paraître un couteau, empoisonné ou non, dans le repas offert par Parysatis à sa belle-fille.

La reine mère eut le talent d'abréger son exil. Elle reparut bientôt à la cour, plus puissante que jamais, et comme elle ne craignait plus de rivalité, elle suivit aisément la loi qu'elle s'était faite de complaire en toutes choses à Artaxerxès. Elle n'eut aucune difficulté à s'emparer

du vieux satrape Tissaphernes, et, à la grande joie des Grecs, il fut mis à mort. S'étant aperçue que le roi aimait une de ses propres filles, nommée Atossa, elle entra dans sa passion, l'encouragea, se rendit d'autant plus agréable qu'elle excusait d'avance une monstruosité, et fit le mariage. Héraclide de Cymé, non content de cette horreur, attribue à Artaxerxès un autre mariage du même genre, et lui donne pour épouse une seconde fille royale appelée Amestris. Nous trouvons ici la source directe où les Orientaux ont puisé l'histoire d'Homaï, mariée à son père Bahman, et comme Bahman est aussi appelé Ardeshyr ou Artaxerxès, on suit très-bien la façon dont la légende s'est formée sur des confusions de personnes, de noms, de dates, tout en restant vraie quant au fait.

A partir des noces d'Atossa, Parysatis ne paraît plus dans les intrigues de la cour. Elle devait être fort âgée à cette époque, et il est probable qu'elle ne la dépassa pas et mourut alors. Mais elle fut remplacée, et le harem continua à jouer le principal rôle dans les affaires. Artaxerxès, vieilli, avait parmi ses enfants deux fils : Darius, l'aîné, et Ochus, qui plus tard s'appela aussi Darius. Suivant la loi qui lui avait été à lui-même favorable, le roi maintint le droit de Darius, et comme on n'était plus aux temps où cette loi et la volonté royale réunies n'avaient à craindre aucune résistance, Artaxerxès, pour assurer l'avenir, proclama Darius roi, l'associa à l'empire et lui fit porter la tiare droite, comme il la portait lui-même.

Ochus ne se regarda pas tout à fait comme battu. Il jouissait d'un grand crédit auprès de sa sœur la reine Atossa; on prétend même qu'étant déjà son amant, il lui avait promis de l'épouser, s'il montait sur le trône après leur père. Les fautes de Darius l'aidèrent à réussir.

Celui-ci avait obtenu du roi une courtisane célèbre, Aspasie, née à Phocée en Ionie, que Cyrus avait eue dans sa maison. De là elle était passée au harem royal, dont elle était devenue une des trois cent soixante habitantes.

Artaxerxès obligé de la céder à son fils, qui en avait fait la demande le jour du couronnement, occasion où le souverain ne pouvait rien refuser, trouva moyen de fausser sa parole en stipulant qu'Aspasie sortirait à la vérité du palais, mais pour devenir grande prêtresse du temple de Diane Anaïtis à Echatane, ce qui la reléguait dans les froids honneurs d'une chasteté inviolable. Darius, outré de dépit, conspira. Il fut aidé par Tiribaze, à qui le roi avait jadis promis Atossa en mariage et naturellement n'avait pas tenu parole, ce qui avait profondément ulcéré le seigneur perse.

Les deux associés s'adjoignirent un certain nombre d'hommes entreprenants et s'acheminèrent, une nuit, vers l'appartement du roi, très-résolus à l'égorger dans son lit. Mais ils avaient été trahis par un de leurs complices. On les laissa pénétrer jusqu'à la chambre royale, et au moment où ils y entraient, Artaxerxès, les ayant bien envisagés et reconnus, se jeta dans une porte qu'il avait fait ouvrir secrètement derrière sa couche, et appela à lui les gardes rassemblés dans la salle voisine. Les conspirateurs cherchèrent à fuir, mais on fit main basse sur la plupart; Tiribaze se défendit comme un lion et tua plusieurs des soldats; il finit cependant par être cloué à terre par une javeline. Darius arrêté avec ses enfants, et déféré immédiatement aux juges royaux, subit un procès régulier, et fut condamné à mort à l'unanimité des voix. Le bourreau hésita, dit-on, à porter la main sur une personne royale; mais effrayé par les juges qui de la salle voisine lui intimaient l'ordre d'agir, sous peine d'être tué lui-même, il exécuta la sentence. D'après les paroles de Plutarque, les choses se passèrent absolument comme il est d'usage aujourd'hui en Perse en pareil cas. Le bourreau saisit le patient par les cheveux, lui tira la tête en arrière, et lui coupa la gorge au moyen d'un petit couteau.

Son rival disparu, Ochus entrait de plein droit dans son ambition. Atossa le soutenait. Cependant il craignait

ses autres frères et particulièrement Ariaspès, légitime comme lui, et le bâtard Arsamès. L'exemple de Darius Nothus avait prouvé que, contrairement aux usages et même aux préventions de la race iranienne, les Achéménides se passaient de la régularité de naissance quand il s'agissait du trône. Ariaspès était aimé; il était né avant Ochus; puis il était homme de bon sens et fort populaire parmi les nobles. L'ami d'Atossa réussit à lui persuader qu'Artaxerxès, jaloux de l'affection générale dont il le voyait entouré, avait résolu de le faire périr. Ariaspès s'empoisonna, et Artaxerxès, au désespoir, soupçonnant la cause de cette mort, n'osant pas y regarder de près de peur de découvrir des choses trop sinistres, reporta ses affections sur Arsamès et ne dissimula point sa préférence. Ochus fit assassiner le jeune homme par Arpatès, fils de son ancien condisciple Tiribaze. Ces tragédies domestiques, la terreur qu'elles répandaient autour d'elles, l'atmosphère néfaste dans laquelle elles faisaient vivre le roi, désespérèrent ses derniers jours. Il mourut, suivant les Grecs, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après en avoir régné soixante-deux, dit Plutarque, quarante-six, assurent les autres. L'âge avancé auquel on le dit être parvenu a éveillé les doutes des critiques et avec assez de raison. Il y a là comme un reflet de la chronologie légendaire des Asiatiques; c'est pourquoi, en l'absence de tous documents positifs, je regarde comme absolument inutile de rechercher un autre chiffre que celui qui est donné.

Maintenant que le tableau général du règne d'Artaxerxès Mnémon se trouve tracé, que la physionomie du Grand Roi a été donnée dans ses traits principaux, et que l'on a vu quels progrès énormes faisait le mal intérieur qui tuait l'empire, c'est-à-dire, l'autorité sans limite d'une cour scélérate, nous reviendrons sur nos pas pour considérer les affaires proprement dites qui se nouèrent et se développèrent pendant la durée du règne.

Il y eut, quant aux questions intérieures, une révolte

assez grave chez les seigneurs caduses. Leurs territoires, situés au long de la rive méridionale de la Caspienne, étaient voisins de ceux de la maison des Gawides, et probablement les familles étaient unies entre elles par plus d'un lien. A l'importance de la rébellion on peut même soupçonner que les grands feudataires descendus du compagnon de Férydoun n'étaient pas défavorables à l'attaque dont les Achéménides étaient l'objet. Artaxerxès jugea la circonstance si sérieuse qu'il se mit lui-même à la tête d'une armée et vint envahir le Djebel ou pays de l'Elbourz. Il n'y trouva ni champs de céréales ni jardins, mais seulement quelques poiriers et pommiers sauvages. Bientôt les troupes furent réduites par la famine à manger les chevaux et les bêtes de somme. A grand'peine pouvait-on se procurer une tête d'âne pour une somme équivalente à soixante drachmes. Le roi se contentait des aliments les plus grossiers comme le moindre soldat, et la guerre tirait en longueur.

Tiribaze, le même qui devait un jour se révolter avec Darius, imagina, car il était homme d'énergie et de ressources, d'envoyer son fils chez un des chefs principaux des Caduses, et d'aller lui-même trouver l'autre; car l'armée des insurgés opérait en deux divisions. Ils persuadèrent chacun de ces seigneurs que son allié l'abandonnait et traitait séparément avec le Grand Roi. De cette façon, ils les amenèrent à négocier, dans la crainte de se voir trahis. La pacification eut lieu de cette manière, et obtenue dans des circonstances si critiques, il est à croire que les conditions n'en furent pas onéreuses pour les rebelles, et que les prétentions qui leur avaient mis les armes à la main furent au moins admises en partie. L'avantage principal que dut trouver Artaxerxès dans cette affaire fut de se tirer sain et sauf d'un mauvais pas. On a loué le courage et la patience dont il fit preuve en cette occasion. Il marchait à pied à la tête des troupes, chargé du bouclier et du carquois, dans les chemins les plus montueux et les

plus rudes, toujours gai, alerte et montrant bon visage; pourtant il avait sur ses vêtements pour douze mille talents ou soixante-six millions de francs de pierreries. Je ne crois rien de ce dernier fait. Le roi de Perse actuel, dans ses audiences solennelles, revêt un habit brodé de perles, de diamants et d'émeraudes. Il y en a pour sept ou huit millions tout au plus, et ce costume de cérémonie est si lourd, que le monarque, dans toute la force et la vigueur de la jeunesse, a de la peine à le supporter pendant une audience de vingt minutes, et cependant il est assis sur son trone. Marcher en portant sur soi plus de soixante millions de pierreries est littéralement impossible, à moins que ces pierreries ne soient chacune d'une valeur exorbitante; mais dans ce cas-là le poids serait insignifiant et il ne vaudrait pas la peine d'en parler.

L'Égypte se souleva après les Caduses. Ce fut une guerre d'un caractère différent. Les Caduses en voulaient au prince régnant, peut-être à sa maison; assurément ils n'en voulaient pas à l'empire. Les Égyptiens au contraire, subjugués, non pas gagnés, étaient les ennemis de l'État; leurs révoltes incessantes le prouvent. Ce qu'ils avaient tenté sous Xerxès, ils l'essayèrent encore sous Artaxerxès-Mnémon. Comme cette sédition entra dans le courant des affaires grecques, je la raconterai concurremment avec celles-ci.

Athènes, abattue par Lysandre, lieutenant de Cyrus le jeune, tombait, comme nous l'avons remarqué plus haut, devant la Perse par les mains de Lacédémone. Cette dernière avait commencé à établir son autorité sur les ruines de sa rivale. Toutes les villes de l'ancienne confédération de Délos avaient reçu des gouverneurs et des garnisons spartiates; les administrations locales avaient été remises aux factions oligarchiques et répondaient de tout aux éphores, maitres suprêmes. Il ne se passa pas longtemps avant que le nouvel ordre de choses eût rassemblé sur lui autant de malédictions de la part des cités

de l'Hellade que l'avait pu faire le gouvernement qui avait précédé. On pillait tout autant; la concussion, la violence, l'oppression n'étaient pas moindres, et de plus la rigueur soldatesque et l'insolence brutale dont les Doriens se piquaient faisaient regretter la légèreté, la bonne grâce, la hâblerie plaisante, l'élégance naturelle de leurs rivaux. La Grèce commença donc à prendre Athènes en pitié, et lorsque, par une révolution rapide, cette ville eut renversé ses trente tyrans et rétabli la démocratie, on lui en tint compte comme d'un exploit.

Sparte ne put rien empêcher. A peine née, sa puissance chancelait. Lysandre, devenu insolent, insulta Pharnabaze. Celui-ci, de son côté, n'avait pas plutôt vu Athènes humiliée qu'il s'était converti à une politique propre à déterminer la chute du vainqueur. Il dénonça à Sparte les iniquités du général, qui se croyait tout permis, et la république, toute triomphante qu'elle était, donna la mesure de l'indépendance grecque en rappelant, en destituant son héros. En même temps, Pharnabaze exigeait l'exécution rigoureuse des traités; on lui obéit encore, et les garnisons spartiates vidèrent l'Éolide hellespontienne et les points de la Troade temporairement occupés. Milet chercha à conspirer avec Cyrus et se souleva pour cette cause; mais Tissaphernes accourut, tua les chefs du mouvement, et maintint l'obéissance. Les autres cités ioniennes ne purent être si promptement contenues; elles entrèrent dans le parti du prétendant. Ce n'était pas là de l'indépendance hellénique.

Les troupes grecques à la solde du malheureux Cyrus s'étaient conduites honteusement depuis le départ de la côte jusques et y compris la bataille de Cunaxa. Cyrus avait à sa solde plusieurs capitaines, et entre autres Cléarque, ancien harmoste ou gouverneur de Byzance, déposé pour son indiscipline et ses brutalités. Ce chef, exilé, était venu à Sardes demander du service. Moyennant dix mille dariques ou cent quatre-vingt-dix mille francs que lui

avança Cyrus, il leva quelques mercenaires et défendit les villes de la Chersonèse contre les Thraces. Outre cet homme, le prince entretenait à sa solde deux officiers thessaliens, Aristippe et Ménon, de cette famille royale des Aleuades dévouée de tout temps à la Perse, et qui se trouvaient à la tête d'un corps de deux mille Grecs. D'autres capitaines moins connus, Proxène de Béotie, Agias et Sophanæte d'Arcadie, Socrate, Achéen, commandaient de petites bandes. L'Athenien Xénophon comptait parmi ces aventuriers et prenait la solde persane comme les autres, partageant sans doute l'opinion de Proxène, qui lui avait écrit quand il l'avait embauché : « Je considère Cyrus comme un meilleur ami que mon propre pays[1]. »

L'armée du prince était en marche depuis peu de jours et se trouvait à Kaystre-Pédion, lorsque ces bataillons, d'un commun accord, commencèrent à murmurer et réclamèrent leur solde arriérée. On leur devait trois mois; ils en exigèrent quatre, et, les ayant reçus, se calmèrent. Mais ils pillèrent si cruellement la Cilicie que les paysans exaspérés en massacrèrent deux compagnies; les autres, pour se venger, saccagèrent la ville de Tarse. Quand on eut atteint la Pisidie, ils prétendirent qu'on ne les avait engagés que pour aller jusque-là. Il est probable en effet que Cyrus n'avait pas tout d'abord rendu public son projet de détrôner son frère; mais les capitaines grecs ne pouvaient l'ignorer, puisque les villes ioniennes avaient déjà pris sous leurs yeux le parti de Cyrus; cependant il leur convint de jouer l'innocence. Une sorte de soulèvement eut lieu dans le corps mercenaire; les uns voulaient avancer, les autres s'y refusaient. Cléarque faillit être tué en appuyant les premiers. Tout s'arrangea au moyen d'une augmentation de solde; au lieu d'une darique par mois, chaque soldat obtint une darique et demie.

[1] Xénophon, *Anab.*, III, 1, 4.

Quand on fut arrivé au pont phénicien de Maryandros, deux des capitaines, Xénias et Pasion, s'embarquèrent secrètement sur un bâtiment marchand et désertèrent. Cyrus ne voulut pas les faire poursuivre, et leur renvoya même leurs femmes et leurs enfants.

A Thapsaque, le but de l'expédition fut officiellement déclaré. Les mercenaires grecs refusèrent leur concours. On leur promit cinq mines par tête, ou quatre cent quatre-vingt-un francs vingt-cinq centimes, plus une année de paye, et en outre la continuation de leur solde jusqu'à leur rapatriement sur la côte ionienne. La satisfaction fut générale, les obstacles tombèrent, les enseignes marchèrent. Mais à Charmande, sur l'Euphrate, Cyrus ne put empêcher la bande de Ménon d'en venir aux mains avec celle de Cléarque.

Ainsi, d'exigence en exigence, de désordre en désordre, on se trouva sur le champ de bataille de Cunaxa. Là Cyrus voulut exciter le courage de ses amis grecs en leur faisant valoir des considérations militaires. Ils lui répondirent par l'intermédiaire de Gaulites, Samien, qu'ils désiraient seulement savoir ce qu'il comptait leur donner après la victoire. Il promit tout. Cela les décida à rester, mais non pas à combattre; nous avons vu par Plutarque qu'ils s'obstinèrent à ne pas quitter le bord du fleuve, craignant de se laisser envelopper. Naturellement, après la défaite, ils éclatèrent en rodomontades, et il se trouva que si la bataille était perdue, ils n'en avaient pas moins vaincu l'ennemi. L'aveuglement des lettrés pour tout ce qui est grec va à ce point que M. Grote, après avoir raconté dans le dernier détail ce que je viens d'énumérer, n'en cite pas moins avec complaisance un discours prêté à Cyrus par Xénophon; et dans lequel ce prince aurait déclaré les Hellènes supérieurs à tous les Perses, et cela en raison de leur bravoure incomparable et de leur amour de la liberté. Est-il vraisemblable qu'un pareil propos ait pu être tenu par la victime même de la rapacité hellénique, et par un

homme qui avait passé sa vie à voir les Grecs s'entre-détruire pour de l'argent, et qui était si fier de sa race et d'un cœur si haut, que lorsque Cléarque lui demanda avant la bataille si réellement Artaxerxès oserait en venir aux mains, il répondit à l'aventurier : « Certes! s'il est le fils de Darius et de Parysatis et mon frère! » Mais, encore une fois, la partialité pédantesque pour le grec et le latin a toujours enlevé aux plus grands esprits jusqu'à la possibilité du discernement.

Le récit de la retraite opérée par les dix mille mercenaires laissés sans emploi par la défaite et la mort de Cyrus joue un rôle considérable dans le jugement porté par l'histoire sur la valeur relative des Grecs et des Perses; il est donc important d'examiner cette pièce du procès. Et d'abord il faut mettre les faits dans leur véritable jour. Quand on dit les dix mille Grecs de Xénophon, on s'imagine tout aussitôt évoquer les ombres d'autant de braves gens. Nous en savons assez sur le compte de ces bandes pour comprendre à quel point cette opinion est erronée. Les dix mille ressemblaient aux grandes compagnies du moyen âge; c'étaient des routiers, des tard-venus, les prédécesseurs et les prototypes des soudards de Hawkwood en Italie et du Chevalier vert en France. Ils prenaient de toutes mains, ils pillaient en toute occasion, ne distinguaient pas leurs amis de leurs ennemis, et ne se battaient qu'à la dernière extrémité. On a vu tout à l'heure ce que valaient leurs chefs, Cléarque, Ménon, Xénias, Pasion. Je n'ai encore rien dit d'un autre de leurs généraux, Chéirisophe; Xénophon le complimentait d'être un voleur intrépide, en sa qualité de Lacédémonien, et il répondait qu'en sa qualité d'Athénien Xénophon devait être encore bien plus expérimenté que lui en matière de fraude et de concussions, car il avait eu les plus belles leçons pour s'exercer au détriment du trésor public. C'étaient les plaisanteries courantes entre les meneurs de l'armée. Le prophète officiel, et, comme nous dirions, l'aumônier,

le prêtre chargé d'interpréter les présages et de faire connaître la volonté des dieux était un certain Silanus, intrigant de premier ordre, qui eut le talent de sauver trois mille dariques emportées de Cunaxa, tour de force véritable, opéré malgré la défense de conserver les bagages. Cette tourbe passait le temps à se tromper, à se trahir, à se quereller; on ne se mettait d'accord que pour mal faire ou se tirer d'un mauvais pas. Ainsi commandées et composées de coureurs recrutés dans toutes les parties de la Grèce, dans la Thrace, sur les côtes de la mer Noire, ces troupes traînaient après elles une foule de valets et de filles de joie. En un mot, qui exprime tout ce qu'il ne faut jamais oublier, les dix mille Grecs de Cunaxa n'étaient pas des soldats dans le sens honorable du mot, ce n'étaient pas les hommes d'une armée nationale, ce n'étaient pas les défenseurs réguliers d'une cause quelconque, ce n'étaient que des mercenaires conduits par les entrepreneurs du métier.

Aussitôt que la mort de Cyrus fut connue, une émotion très-vive se répandit parmi les Grecs. Comprenant l'étendue du changement qui allait se faire dans leur situation, ils déplorèrent hautement leur attitude inerte pendant la bataille, et Cléarque fit proposer à Ariæus de le proclamer roi à la place de Cyrus et de continuer l'entreprise. Ariæus refusa en objectant que les seigneurs perses ne toléreraient jamais de sa part de semblables prétentions; il accepta cependant l'alliance des mercenaires, et les engagea à le rejoindre dans sa marche rétrograde vers les provinces maritimes.

Avant de connaître cette réponse, Cléarque avait reçu la visite de deux émissaires royaux, Grecs comme lui : Philinus, militaire, et Ctésias de Cnide, médecin; ils étaient venus l'engager à capituler et à mettre bas les armes. Comme on ne leur proposait rien de plus, ils refusèrent, et firent bien; mais ils insinuèrent que tant qu'ils restaient organisés ils étaient mieux en état de rendre des

services, pour peu que le roi voulût entrer en arrangement avec eux, c'est-à-dire les prendre à sa solde.

C'était le désir de l'armée. On répétait dans les rangs que maintenant il n'y avait plus lieu d'être fidèle à Cyrus mort, et qu'il y aurait profit à servir Artaxerxès contre les rebelles d'Égypte ou contre qui que ce fût. Un des commandants thraces se pénétra si bien de cette idée que, sans attendre la décision de ses associés, il déserta pendant la nuit avec sa bande particulière, forte de trois cent quarante hommes, en partie cavaliers, en partie fantassins, et alla se rendre au roi.

Mais la cour ne voulait pas pour le moment engager de nouvelles troupes, soit parce que la guerre semblait être finie et l'était en effet, soit que la façon dont les dix mille étaient commandés n'inspirât pas de confiance. Comprenant donc qu'on les repoussait, les chefs acceptèrent les propositions d'Ariæus et se joignirent à lui. Il s'engagea à les tirer de la position où ils étaient et à les ramener du côté des pays hellènes; mais, bien entendu, il ne fallait pas songer à reprendre la route suivie jusqu'alors, occupée désormais par les troupes royales. La division grecque, très-démoralisée, se mit à la suite des troupes de son protecteur et s'avança dans la direction de l'est.

On arriva bientôt à de grands villages; la nuit fut fort inquiète. Le lendemain, des parlementaires se présentèrent de la part du roi et apportèrent les propositions les plus pacifiques. Cléarque demanda des vivres, ce qui fut accordé sans discussion. Des guides conduisirent l'armée dans un canton où rien ne lui manqua, et bien que les Grecs se crussent à tout moment attaqués et massacrés, aucune troupe hostile ne se montra, et on fit tout pour les bien traiter. Ils passèrent trois jours au sein d'une abondance plantureuse. Depuis le jour de la bataille, ils vivaient dans des transes continuelles, fondées sur ce qu'on avait rejeté leurs offres de services; Xénophon nous entretient tout au long des idées terrifiantes qui tourmentaient ses camarades

sur les visées secrètes de la perfidie persane; le moindre corps de cavalerie passant à l'horizon leur semblait être l'avant-coureur de leur perte; mais en définitive personne ne les avait menacés, personne ne faisait mine de les approcher, et on les laissait très-paisibles dans le cantonnement où on les avait débonnairement menés.

Ils y reçurent la visite de Tissaphernes. Le satrape de Lydie connaissait bien les Grecs, qui le connaissaient à leur tour. On se dit beaucoup de choses agréables des deux parts. Tissaphernes parla de sa constante amitié pour les Hellènes; Cléarque assura qu'il n'avait jamais eu l'intention, non plus que ses amis, de commettre le moindre acte d'agression contre le roi; qu'ils étaient venus, à la vérité, dans l'intérieur de l'empire à la suite de Cyrus, mais sans connaître les desseins de celui-ci, et quand ils les avaient appris, ils en avaient été désolés, d'autant plus que, comblés de ses bienfaits, ils ne pouvaient songer à l'abandonner.

Tissaphernes comprit parfaitement ces raisons et les apprécia, et le lendemain il revint annoncer aux Grecs, avec sa bonhomie habituelle, qu'il avait obtenu du roi la permission de les emmener. Il se rendait dans son gouvernement; il les conduirait jusqu'à la côte, mais, de leur part, ils s'engageraient à ne pas piller le pays et à payer les vivres dont ils auraient besoin. Cléarque acquiesça de suite à ces propositions, et on n'a pas remarqué jusqu'à présent que cet accord avec Tissaphernes s'était fait sans qu'on parût se rappeler de celui qui avait été conclu précédemment avec Ariæus. Pourtant le second rompait le premier; ce n'était pas là de la bonne foi.

L'arrangement conclu, les Grecs restèrent vingt jours dans leurs cantonnements, attendant la ratification du roi et le retour de Tissaphernes, qui était allé la chercher et arranger ses propres affaires. Toutes leurs craintes les reprirent. Ils étaient hors d'eux-mêmes en voyant aller et venir dans le camp d'Ariæus, voisin du leur, de cet Ariæus

qu'ils venaient d'abandonner si effrontément, de nombreux messagers royaux, et ils étaient au courant d'une négociation entamée entre le chef perse et Artaxerxès. Ils virent bientôt que la soumission complète du dernier partisan de Cyrus avait eu pour résultat sa rentrée en grâce auprès de son souverain. Leur propre convention avec Tissaphernes n'avait sans doute pas peu contribué à déterminer Ariæus au parti que celui-ci venait de prendre, et pour peu que leurs soupçons contre les dispositions du roi à leur égard fussent réellement fondés, la conduite qu'ils avaient tenue n'avait pas été plus habile qu'honnête.

Quoi qu'il en soit, Tissaphernes reparut. Le délai dont on s'était effrayé autour de Cléarque était très-naturellement expliqué par la difficulté de préparer un train aussi considérable que celui qu'emmenait le satrape. Il venait d'épouser une des filles du roi, et la conduisait en Ionie avec une somptueuse maison; il était accompagné de plusieurs grands seigneurs et de leur suite, entre autres Orontas; il avait des nuées de serviteurs de tout rang, des bagages à l'infini, des bêtes de somme, et enfin une armée; vingt jours n'étaient pas trop pour mettre tout cela en mouvement; le retard était naturel. Tissaphernes reparut plus affable que jamais, et la marche commença. En trois jours on arriva au mur de Médie; on le franchit; en deux jours on vint jusqu'au Tigre. Ici de nouvelles terreurs assaillirent les Grecs, parce qu'un homme vint les engager pendant la nuit à franchir bien vite le fleuve. L'imagination des mercenaires travailla beaucoup sur cet incident; ils se crurent perdus; mais le lendemain ils passèrent. Toujours cheminant et sans que rien se produisit qui fût de nature à les troubler, mais cependant se tenant toujours en éveil, ils atteignirent les frontières, et rencontrèrent là des forces persanes considérables, commandées par un frère d'Artaxerxès qui les conduisait à Ecbatane. Les Grecs retombèrent dans leur épouvante; ils se crurent perdus de nouveau; mais les Perses les laissèrent déployer un

ordre menaçant et défiler devant eux sans les troubler en aucune manière, et sortis joyeux de ce qu'ils supposaient être une crise, ils marchèrent constamment pendant quatorze jours à la suite de Tissaphernes, et ne s'arrêtèrent enfin que sur le Grand Zab, où des faits et non plus des chimères allaient réellement les émouvoir.

Il est hors de toute vraisemblance, je dirai même de toute probabilité, que des Grecs et Tissaphernes aient pu vivre côte à côte pendant tant de journées sans que des intrigues infinies, des combinaisons ténébreuses aient été ourdies, surtout si l'on tient compte de l'état constant de surexcitation dans lequel la peur maintenait les esprits dans le quartier des mercenaires. Depuis Cunaxa jusqu'au Grand Zab, la route était longue et représentait à peu près le tiers du chemin total que les aventuriers eurent à parcourir pour arriver à Trébizonde. Ils avaient traversé l'Assyrie et une partie de la Médie, et on ne leur avait causé aucun préjudice, on ne les avait pas même offensés; au contraire, partout les vivres s'étaient trouvés en abondance; mais, de l'aveu de tous les historiens, Ménon, un des généraux, dès longtemps hostile à Cléarque, s'était occupé activement à noircir son collègue dans l'esprit de Tissaphernes, et il se vanta plus tard de l'avoir fait tomber dans le piége. Son but était de prendre sa place à la tête de l'armée. Cléarque, de son côté, se doutant de cette manœuvre, cherchait à gagner Tissaphernes à ses intérêts et à perdre Ménon. Je ne rapporte que ce qui est écrit et ne suppose rien. Bref, on sait ce qu'étaient ces condottieri et de quoi ils étaient capables. En fin de compte, tandis qu'on campait sur le Grand Zab, Cléarque s'imagina de frapper un grand coup et de perdre ses camarades; il alla se plaindre à Tissaphernes d'être calomnié auprès de lui, et demanda des explications. Celui-ci répondit avec la même ouverture de cœur, et promit de satisfaire Cléarque le lendemain s'il voulait lui amener à souper ses généraux et ses principaux offi-

ciers. L'invitation fut acceptée, et à l'heure dite Cléarque, accompagné de Ménon, de Proxène, d'Agias, de Socrate, d'une vingtaine de capitaines et de deux cents soldats environ, se rendit chez Tissaphernes. Le satrape les fit arrêter et mettre à mort, en épargnant Ménon, qui avait trahi ses camarades probablement en tenant le satrape au courant de leurs vues secrètes et de leurs machinations; il n'en fut pas plus heureux pour cela; car, étant venu à Suse, il tomba dans les mains de Parysatis, qui le fit expirer dans les tortures.

Tissaphernes n'était assurément pas un politique scrupuleux; mais en se mettant à sa place, on peut comprendre assez bien ses intentions réelles. Ni lui ni le Grand Roi ne songeaient à détruire les mercenaires, et n'en avaient la moindre envie. Puisqu'on ne voulait pas accepter les services qu'ils offraient, il était utile, il était nécessaire de les faire sortir du pays, ce à quoi ils se prêtaient d'ailleurs à souhait; les exterminer eût été absurde, puisque, dans un temps donné, on était certain d'avoir besoin d'eux. Tissaphernes lui-même en convenait avec Cléarque; il annonçait son intention d'enrôler les bandes à sa solde aussitôt qu'il serait de retour dans son gouvernement; il comptait les employer, et la meilleure preuve de sa sincérité, c'est que les mercenaires se donnaient à qui les payait, et servirent, faute de mieux, le roi thrace Seuthès; ils auraient servi n'importe qui; Xénophon lui-même, l'Athénien, les mena contre Athènes et pour Sparte. On ne détruit pas des gens aussi commodes. Quand Venise eut des craintes sur ses condottieri, elle punit Carmagnola, et se garda bien de toucher aux cavaliers du comte.

De même Tissaphernes opéra l'arrestation brusque et l'exécution sommaire des généraux turbulents. Ce coup frappé, l'harmonie la plus parfaite se serait rétablie sans peine entre le satrape et les bandes, si la peur dont celles-ci étaient travaillées depuis Cunaxa ne les avait poussées à des extravagances qui les couvrirent d'une gloire immortelle.

Retirés dans leur camp, les Grecs se considéraient comme perdus sans ressource. Trois cents chevaux, commandés par Ariæus et Mithridate, l'un et l'autre anciens compagnons de Cyrus, s'approchèrent des lignes, et Ariæus invita ceux qui l'avaient naguère abandonné à mettre bas les armes. On ne voulait évidemment que leur soumission. Ils crurent qu'on en voulait à leur vie et refusèrent. Ils passèrent une nuit horrible, ne pouvant ni manger ni dormir.

A l'aube, un Béotien, Apollonidès, conseilla de se rendre et de courir toutes les chances; Xénophon, dont l'influence commença à ce moment, s'éleva contre une telle proposition, fit mettre à mort celui qui osait la présenter, et décida l'armée à nommer de nouveaux généraux, parmi lesquels il prit rang. Le Spartiate Chéirisophe, chef d'une bande de sept cents hommes, partagea le commandement supérieur avec lui, et tout étant ainsi réorganisé, on se mit à discourir.

On ne savait pas au juste ce qu'on voulait. Beaucoup étaient d'avis de s'établir dans la contrée, d'y épouser des femmes du pays et d'y fonder un État. Dix mille hommes bien armés, bien exercés, pouvaient croire au succès d'une pareille tentative. Mais passer de la vie fainéante des camps à l'existence laborieuse des colons, travailler la terre, bâtir des maisons, élever des murailles, renoncer aux aventures, ce n'était pas l'affaire de cette multitude de stipendiés. On résolut finalement de se remettre en route et de gagner, à quelque prix que ce fût, non pas une patrie, mais les lieux voisins de la Grèce ou de l'Asie Mineure dans lesquels on pouvait continuer avec profit la profession à laquelle on était voué. Quelques soldats désertèrent; comme le gros des troupes ne doutait pas du prétendu plan conçu par les Perses pour les anéantir en masse ou en détail, cet exemple eut peu d'imitateurs.

Après avoir brûlé beaucoup de ses bagages, l'armée traversa le Grand Zab et continua à s'avancer vers le nord,

faisant effort pour s'éloigner le plus vite possible de Tissaphernes. Il est à croire que c'était précisément ce que desirait celui-ci, car il envoya quelques centaines de cavaliers et d'archers harceler l'arrière-garde, sans d'ailleurs intercepter les passages. Les Grecs souffrirent, mais ils n'en marchèrent que plus vite, croyant à chaque instant voir tomber sur eux des masses d'agresseurs qui ne se montrèrent pas. On n'essaya pas même de les couper; on continua à les inquiéter, et Mithridate se mit à leur poursuite avec quatre mille cavaliers, force évidemment insuffisante pour entamer dix mille hommes d'infanterie régulière, mais formidable aux yeux et à l'imagination de malheureux toujours préoccupés non pas d'un danger présent assez petit, mais d'un danger futur qu'ils se représentaient comme accablant. Pas une seule fois, pendant tout le cours de la retraite, les dix mille ne furent assaillis par un corps plus nombreux que les quatre mille cavaliers de Mithridate.

Ils remontèrent la rive droite du Tigre en toute hâte, perdant du monde, et arrivèrent à la hauteur de la ville actuelle de Zakhou. Toujours pressés par la cavalerie légère, ils passèrent outre, entrèrent dans un territoire montagneux et atteignirent un groupe de villages bien approvisionnés, où ils prirent quelque repos. Là, n'osant traverser le Tigre en vue de l'ennemi, ils tournèrent vers le Kurdistan. Tissaphernes, charmé d'en être débarrassé, n'alla pas plus loin, et ici cessa pour toute leur retraite leur lutte avec des troupes organisées. Il est donc bien clair qu'aucun dessein de les détruire n'avait jamais existé; que l'on voulait seulement les obliger à quitter au plus tôt le pays, et qu'une fois ce résultat obtenu et la province de Médie délivrée de leur présence, le Grand Roi ne s'occupait plus de ce qu'ils deviendraient. Nous en verrons encore d'autres preuves.

Le territoire difficile où Xénophon engageait ses troupes était celui des Kardoukes, dans lesquels on a reconnu

avec raison les Kurdes actuels. J'ai rapporté, au premier volume de cette Histoire, la légende relative à ces populations, et je les ai montrées à demi iraniennes, à demi araméennes d'origine. Elles parurent redoutables à Xénophon. Cependant il est à remarquer qu'elles n'avaient pas été prévenues de son approche et qu'aucune entente n'avait été établie entre elles et Tissaphernes. Surprises, elles se rassemblèrent pourtant en assez grand nombre. Leurs archers étaient excellents et maniaient habilement des arcs énormes, en comparaison desquels ceux des Crétois semblaient des jouets d'enfants. Les Grecs perdirent du monde dans cette traversée de montagnes, et ce fut la partie vraiment dangereuse, je dirai même la seule dangereuse de leur expédition. Les Kardoukes ne ménageaient rien et auraient égorgé jusqu'au dernier homme s'ils avaient pu. Mais l'expérience militaire de tous les temps a prouvé qu'une force d'infanterie régulière doit se tirer de pareils embarras. Ce que les Anglais ont fait en 1840 dans les monts Soliman, aux défilés de Kheiber, les Russes dans le Caucase, les Français dans la Kabylie, les Turcs eux-mêmes dans le Monténégro et en Candie, fut tenté par Xénophon avec le succès ordinaire; en couronnant les hauteurs, il paraît constant que des troupes de quelque solidité passent les défilés les plus dangereux quand ceux-ci ne sont défendus que par des milices. Ce fut ce qui arriva. Les mercenaires mirent sept jours à traverser ces montagnes; ils y éprouvèrent des fatigues, mais enfin ils parvinrent aux plaines et se trouvèrent sur les bords de la rivière Kentritès, où les Kardoukes les abandonnèrent. Ils entraient en Arménie.

Tiribaze y était alors satrape. Il observa la marche des mercenaires, mais il ne les attaqua pas. Au contraire, il convint de leur laisser le passage libre, si toutefois ils ménageaient le pays et ne pillaient pas, ce qu'ils accordèrent avec joie. Ils souffraient du froid, mais avaient des vivres en abondance, et ils purent prendre quelques jours de repos

dans de bons villages construits sous terre, suivant la coutume du pays. J'ai voyagé moi-même dans cette contrée au mois de mars, j'y ai vu mourir des hommes gelés, et je ne crois pas que le climat de la Russie, au cœur de l'hiver, soit plus épouvantable ni plus dangereux; mais je partage l'avis de Xénophon sur l'excellence des demeures souterraines, encore en usage aujourd'hui. J'ai habité une de ces cavernes artificielles qui contenait deux cent cinquante à trois cents têtes de bétail, buffles et moutons, au milieu desquels on vivait et dormait, et la chaleur y était telle, que, tandis qu'au dehors la neige couvrait la terre à plusieurs pieds de hauteur et que la bise soufflait de manière à rendre la marche presque mortelle, on ne pouvait, même la nuit, garder sur soi la couverture la plus légère.

Les mercenaires se reposèrent pendant sept jours dans les villages, où ils étaient par divisions séparées, preuve évidente que Tiribaze ne les tourmentait pas. Ils purent même en partie se remonter de chevaux frais, et ainsi raffermis, ils reprirent leur mouvement vers le nord, qui, de la satrapie perse, les fit entrer dans des montagnes habitées par les tribus indépendantes des Chalybes, des Taoches et des Phasians, populations caucasiennes. La tactique employée contre les Kardoukes réussit aux Grecs pour franchir ces défilés sans trop de pertes. Les Taoches firent une résistance désespérée, et se précipitèrent en bas des rochers plutôt que de se rendre; mais ils furent obligés de céder. Les Chalybes parurent surtout redoutables aux hommes de Xénophon. Ils les proclamèrent les plus braves soldats qu'ils eussent vus en Asie, et furent frappés de leur équipement : une lance énorme de quinze coudées de longueur, un casque, des jambières, une cuirasse d'étoffe et une épée courte. C'est à peu près l'armement observé plus tard chez les Arians Alains, et je ne suis pas surpris de voir Ferdousy et l'auteur du Koush-nameh donner précisément ce nom d'Alains aux populations qu'ils placent dans cette région.

Après avoir traversé les montagnes, les mercenaires atteignirent une ville nommée Gymnias, extrêmement riche et populeuse. M. Grote l'identifie avec Gumush-Khaneh, célèbre par des mines d'argent exploitées de toute antiquité. Il n'y a pas d'obstacle à ce que cette hypothèse soit vraie; Gumush-Khaneh est d'ailleurs une ville aussi pittoresque qu'on en puisse trouver, construite en étages sur une pente abrupte, et ses maisons surplombant les unes sur les autres à une hauteur extraordinaire. La contrée est boisée et charmante, et la route, sinueuse comme la vallée, s'allonge le long d'un cours d'eau très-large coulant entre des rives herbeuses couvertes d'arbres et dominées par des crêtes d'une grande hauteur.

Les mercenaires se mirent pour quelque temps à la solde du chef de Gymnias, qui les employa à ravager le territoire de ses voisins, les Skythins. Depuis qu'ils avaient quitté le pays des Kardoukes, ils n'avaient été ni poursuivis ni harcelés, et n'avaient eu qu'à se frayer un passage à travers des tribus montagnardes. Maintenant ils exerçaient de nouveau leur métier et redevenaient agresseurs. Ce fut dans le cours de leur expédition contre les Skythins qu'un de leurs guides, tenant la promesse qu'il leur avait faite, les conduisit sur une cime de montagne d'où ils aperçurent les flots et l'étendue de l'Euxin, spectacle ravissant qui les combla d'une joie folle. Ils se considérèrent dès lors comme sauvés.

Après avoir tenu leurs engagements avec le chef de Gymnias, ils s'avancèrent dans le pays des Macrons, sur la route de Trébizonde. Le passage leur fut livré bénévolement, et en trois jours ils atteignirent la frontière des Colches, qui furent aisément battus. Les villages des indigènes tombèrent en leur pouvoir; ils y passèrent plusieurs jours dans des festins que la mauvaise qualité du miel troubla un peu; puis on alla toucher Trébizonde et on remercia les dieux.

C'est ici qu'on termine l'histoire de cette retraite si

célébrée dans les souvenirs classiques. Mais les aventures des dix mille se poursuivirent longtemps encore. Leur expédition leur donna une notoriété fructueuse, et ils continuèrent à former une armée de louage s'estimant très-haut, se payant cher, et se battant dans beaucoup d'endroits et pour beaucoup de causes différentes. Afin d'augmenter de leur mieux le sentiment qu'ils prétendaient donner de leur valeur, ils ne manquèrent pas de s'établir en vainqueurs de tout l'empire perse. Leur général et historien Xénophon n'écrivit son livre que pour appuyer cette thèse. Rien n'est plus absolument faux, et, sans le vouloir assurément, Xénophon ne peut faire autrement que de le démontrer : on les laissa sortir paisiblement de l'Assyrie; bien loin de les attaquer, on les nourrit; les troupes royales ne les harcelèrent en Médie que pour hâter leur fuite; les Kardoukes les prirent à partie uniquement pour se défendre eux-mêmes; le satrape d'Arménie les observa, mais ne chercha pas à leur nuire. En somme, ils n'eurent sérieusement affaire qu'à des montagnards surpris et fâchés de les voir, mais qui ne les poursuivirent jamais hors de leur propre pays, et ils étaient dix mille parfaitement armés et hommes de guerre de profession.

Je reviens, après cette digression, à la suite des affaires grecques dans leur rapport avec celles de la Perse.

Les pays helléniques, profondément désorganisés, malsains, pillés hier par Athènes, aujourd'hui par Sparte, n'ayant pas cessé un seul jour de subir l'influence des satrapes de la côte ionienne, et arrivés maintenant à ne plus même essayer de résister à cette influence, se seraient volontiers replacés sous la direction athénienne après la révolution démocratique de Thrasybule, si la cité délivrée avait recouvré une vie réelle. Mais ce ne fut plus désormais qu'un fantôme. Sparte, peu ébranlée, n'eut pas peur de sa rivale; elle essaya même, après la mort de Cyrus, d'affronter Tissaphernes, revenu fort satisfait et en grande faveur dans son ancien gouvernement. Thymbron, à la

tête de six mille Péloponnésiens, de trois cents exilés d'Athènes, et des dix mille autrefois à la solde de Cyrus, plus fort numériquement que le satrape, assiégea Larisse. Il pilla, ne fit rien d'utile, et fut remplacé par Derkyllidas. Celui-ci, ancien harmoste d'Abydos, avait subi une peine infamante, sous le commandement de Lysandre, à la suite d'une plainte portée contre lui par Pharnabaze. Il n'aimait donc pas les Perses. Il s'entendit avec un certain Meidias, Grec de Skepsis, qui avait épousé la fille de la princesse régnante de l'Éolide. Cet homme étrangla sa belle-mère, égorgea son beau-frère, et s'empara des trois places fortes du district, Kebren, Skepsis et Gergis. Derkyllidas, bien qu'allié de l'assassin, profita de l'indignation publique pour s'emparer de la contrée, et laissa quelque peu de chose à Meidias, qui, sous sa protection, fut autorisé à habiter Skepsis, où il écrivit à Pharnabaze pour lui offrir de continuer l'allégeance de sa belle-mère vis-à-vis de la Perse. Il avait joint à sa supplique de riches présents. Pharnabaze les rejeta et envoya cette réponse : « Garde tout jusqu'à ce que j'aille le prendre et toi en « même temps. Je voudrais mourir, si je pouvais renoncer « à venger celle que tu as tuée. »

Derkyllidas ne sauva pas son associé, et proposa pour son compte une trêve qui fut acceptée par le satrape. Il sortit donc de la contrée et s'en alla en Bithynie, où il pilla si bien que la population soulevée lui massacra cinq cents Thraces Odrysiens qu'il avait à sa solde et deux cents hoplites ; il ne s'échappa que quinze hommes.

Après un repos de trois ans, les hostilités reprirent. Tissaphernes et Pharnabaze levèrent une armée gréco-carienne et traversèrent le Méandre. Derkyllidas négocia. Les Grecs se retirèrent à Leukophrys et les Perses à Tralles. Il y a lieu de penser que ces derniers auraient pu combattre avec avantage un chef qui ne s'était encore signalé que par des brigandages. Mais ici, l'état général des affaires persanes se fait reconnaître. Tissaphernes et

Pharnabaze se détestaient, c'étaient des rivaux d'influence : le premier homme d'action, l'autre homme de ruse, et en faveur pour le moment à la cour de Suse ; enfin, les troupes n'étaient pas des troupes nationales, c'étaient des mercenaires, et on ne pouvait pas compter sur elles.

Tandis qu'on s'observait et que les propositions s'entre-croisaient, Derkyllidas demanda l'autonomie pour les cités grecques asiatiques. Cette autonomie, elles l'avaient toujours possédée depuis la conquête de Cyrus ; mais ce que le Lacédémonien entendait par ce mot, c'était le droit d'y soutenir la faction spartiate existante ou à créer dans chacune des villes, d'y fonder l'oligarchie, d'y mettre un harmoste et une garnison. En outre, il voulait la suppression du tribut persan. Les deux satrapes répondirent en exigeant la retraite des troupes lacédémoniennes de tous les points de l'Asie où elles se trouvaient. Les conférences furent rompues ; mais, pour gagner du temps, on se rabattit des deux parts à en référer à Suse et à Sparte. Sur ces entrefaites, Agésilas arriva avec des renforts et prit le commandement à la place de Derkyllidas. La guerre recommença, mais plus sérieuse, et pour la première fois Sparte, cessant de se mouvoir uniquement dans un cercle de pirateries, de rapines et de surprises, annonça la volonté de faire une guerre réelle à la Perse. Le résultat ne fut pas en rapport avec la prétention, mais du moins celle-ci exista, et il y eut un plan et quelques efforts tentés. On annonça l'expédition à grand bruit. On promit aux soldats qui voudraient s'engager un butin illimité. Les récits des compagnons de Xénophon, leurs exagérations sur la facilité de l'entreprise, firent croire qu'elle était réalisable. Cependant Sparte était si détestée, que trois États, Thèbes, Corinthe et Athènes, refusèrent toute participation à l'entreprise : c'était la majorité de l'opinion hellénique. Les rois spartiates eurent beau faire appel aux sentiments de convention et faire répéter tous les lieux communs d'éloquence dont se défrayaient depuis quatre-vingts ans les

discours des agoras, ils eurent beau remonter jusqu'aux souvenirs mythiques de la guerre de Troie et se porter pour les continuateurs d'Agamemnon et de Ménélas, on se moqua d'eux, et on préféra la cause des Perses à la leur. Ils n'essayèrent pas de se mettre en campagne avec leurs propres ressources, plus grandes assurément que celles dont Athènes avait pu disposer dans ses plus beaux jours.

Agésilas, chargé de l'opération, demanda de nouveau à Tissaphernes ce qu'il appelait l'autonomie des Grecs asiatiques. Le satrape le leurra et prolongea l'armistice. Lysandre, qui, sorti de sa disgrâce, avait reparu à l'armée dans une position mal définie, supérieur à Agésilas pour les uns, inférieur pour les autres, Lysandre commença à intriguer contre son collègue; mais comprenant qu'il lui serait difficile de l'emporter, il servit bien, et, envoyé en mission vers l'Hellespont, il eut l'habileté de gagner un certain Spithridates, ennemi de Pharnabaze, qui passa aux Grecs avec deux cents cavaliers. C'était un fait nouveau, bien que le contraire fût de tous les jours, et les Spartiates en firent grand bruit. Néanmoins les forces des Perses n'en étaient pas diminuées, et Tissaphernes, à la tête d'une nombreuse armée, n'attendit pas la fin de la suspension d'armes et somma Agésilas de quitter son territoire. Le roi spartiate remercia son adversaire d'avoir rompu la trêve et marcha vers le sud pour passer le Méandre. De son côté, le satrape jeta sa cavalerie dans les plaines riveraines de ce fleuve et couvrit la Carie avec les gens de pied. Il attendait l'ennemi, quand celui-ci, changeant sa ligne de marche, tourna au nord et entra en Phrygie, sur les terres de Pharnabaze, ce dont Tissaphernes, ennemi de son collègue, se réjouit fort, et resta dans sa position. Agésilas, libre d'agir à son gré contre une province surprise, enleva plusieurs villes, fit rafle sur la population, emmena de nombreux captifs et ramassa une énorme quantité de butin. Il allait ainsi ra-

vageant, quand aux environs de Daskyléon, résidence de Pharnabaze, sa cavalerie se heurta contre un corps persan de force égale, commandé par Rhatinès et par Bagæos, qui la ramena rudement et la rejeta sur l'infanterie. Cet échec ne fut pas le seul. Les Spartiates se démoralisèrent, et Agésilas retourna à Éphèse, où il hiverna. En somme, avec des ressources considérables, avec la connivence d'une population grecque ou à demi grecque, avec l'aide de la mésintelligence entre les deux satrapes de la côte, le roi lacédémonien avait beaucoup pillé les campagnes et surpris quelques villes, mais chaque fois qu'il avait voulu se battre il avait été battu, et, finalement, il s'était retiré.

Au printemps, il jugea ses troupes suffisamment raffermies, pour les avoir pendant l'hiver soumises à beaucoup d'exercices, à des jeux de force et d'adresse, à des discours à la spartiate, enfin à ces enseignements moraux, la joie des écoles de rhétorique de tous les âges. Il avait aussi levé de nouveaux corps. Il marcha vers Sardes et débuta par les ravages ordinaires. Le quatrième jour de l'expédition, ses coureurs rencontrèrent au bord du Pactole la cavalerie persane, qui les chargea et les mit en déroute; mais l'infanterie les ayant soutenus et couverts, les Perses, qui n'avaient pas de fantassins, durent se retirer. Ce fut un triomphe. On le célébra, et, toujours pillant, on parvint jusqu'aux environs de la capitale lydienne, en défiant Tissaphernes de se montrer.

Il n'avait garde, d'abord parce qu'il n'était pas à Sardes, et qu'ensuite, retiré à Colosses, en Phrygie, il s'y défendait contre la haine de Parysatis. Nous avons vu plus haut qu'il n'y réussit pas; disgracié, arrêté par Tithraustès, son remplaçant, son procès fut court et on lui coupa la tête. Les circonstances n'auraient pas pu se présenter plus favorables à Agésilas. De fait, la satrapie de Lydie n'avait ni chef ni direction. Le Spartiate n'en accepta pas moins une trêve de six mois, en vertu de laquelle il consentit à quitter les territoires de Tithraustès, moyennant

une indemnité de trente talents. La question d'argent primait tout chez les Grecs.

A son arrivée à Cymé ou Cumé, Agésilas y trouva l'avis de sa nomination au commandement en chef des forces de mer, comme il avait déjà celui de l'armée de terre. Mais Pharnabaze, ayant reçu des subsides de la cour, avait embauché l'amiral athénien Conon, et celui-ci, levant des matelots phéniciens et cypriotes, entrait en lice contre les Lacédémoniens en faveur des Perses. Sans attendre que son armement fût au complet, ce mercenaire se présenta avec quarante trirèmes, se laissa bloquer dans le port de Caunos par cent vingt galères spartiates, et dégagé par quarante autres navires dont l'apparition inattendue fit retirer subitement le commandant lacédémonien jusqu'à Rhodes, eut le plaisir de voir cette île en révolte subite contre Sparte. Conon s'établit parmi les rebelles, et choisit leur cité pour sa place d'armes. Il fut servi à point par une erreur de Niphérée, insurgé égyptien, allié de Sparte, qui, ne sachant ce qui se passait, envoya à Rhodes des approvisionnements dont Conon profita. Ce fut à l'inquiétude excitée par ces succès de Conon qu'Agésilas dut sa charge d'amiral, bien qu'en réalité, depuis deux ans qu'il était en Asie, il n'eût rien fait pour mériter une telle marque de confiance. Mais au point de vue grec les choses s'appréciaient différemment : il avait pillé, donné, promis encore plus, et ses amis étaient nombreux.

Le transfuge perse Spithridates, chargé de le guider à travers les terres de Pharnabaze, lui fit réaliser des profits nouveaux et considérables. Pour se risquer à attaquer le satrape, campé avec des forces inférieures sous Daskylion, le roi lacédémonien passa dans la Paphlagonie et s'unit avec le prince de la contrée, Otys, qui lui fournit un contingent de cavalerie et d'infanterie légère. Cet allié renonça à l'allégeance de la Perse, et, sur les conseils d'Agésilas, épousa la fille de Spithridates le déserteur. La guerre ou plutôt le ravage continuait, quand Pharnabaze, sortant

de son immobilité, attaqua les confédérés avec quatre cents chevaux seulement et deux chars de guerre : il mit en déroute les ennemis au nombre de sept cents; mais surpris à son tour près du village de Cané, son camp fut forcé et pillé. Les Spartiates prétendirent s'attribuer la totalité du butin au détriment de Spithridates et des Paphlagoniens; il en résulta une rupture entre les associés, et les Asiatiques, désertant, s'en allèrent à Sardes, où ils se donnèrent au gouverneur perse Ariæus, lui-même en révolte ouverte contre Suse. On voit ce qu'était devenu l'empire. Autour du trône, les princes s'entre-tuaient; dans les provinces, les satrapes se trahissaient et les gouverneurs des places se mutinaient; les Amestris, les Parysatis, les Atossa étaient toutes-puissantes et triomphaient dans ce désordre, concurremment avec les mercenaires.

Agésilas fut très-affligé d'avoir perdu ses Paphlagoniens. D'une part il regrettait des troupes fort utiles, de l'autre il n'avait plus le fils de Spithridates, le jeune Mégabaze, dont il était extrêmement amoureux. Dans ces conditions, la guerre le dégoûta, et, par l'intermédiaire d'un Grec de Cyzique, appelé Apollophanès, il eut une entrevue avec Pharnabaze. On s'assit sur l'herbe, on se serra la main, on se dit des choses aimables. Agésilas proposa délibérément à Pharnabaze de se rendre à Sparte. Celui-ci répondit comme eût fait un homme du moyen âge : « Si le roi me congédie, j'irai servir avec toi; mais s'il me maintient dans mon poste, mon devoir est de te combattre, et je n'y manquerai pas. »

On tomba d'accord de conditions plus pratiques. Agésilas s'engagea à ne pas attaquer la satrapie de Pharnabaze. Il n'avait pas osé en courir la chance quand il était numériquement le plus fort; maintenant que les Perses de Spithridates et les Paphlagoniens d'Otys l'avaient abandonné, il se laissa facilement persuader de s'en abstenir. A l'issue de la conférence, le fils que Pharnabaze avait eu d'une certaine Parapita fiança Agésilas comme son hôte en lui

offrant son javelot, et le roi spartiate, très-flatté, lui offrit en retour le harnais du cheval de son secrétaire Idæos.

La Phrygie était ainsi débarrassée; la Lydie vit voler à elle les bandes des corbeaux grecs. Agésilas campa près d'Éléonte, et pendant tout l'hiver leva des troupes. Il mit à profit la turbulence des indigènes, fit et reçut des propositions de révolte ou tout au moins de connivence. Mais pendant ce temps, Conon, non moins actif que son rival, était allé à Suse, et avait obtenu de l'argent pour augmenter son escadre, avec l'autorisation de s'entendre avec Pharnabaze. Tous deux s'associèrent le roi cypriote Évagoras, qui vint avec quatre-vingt-dix galères, heurter les Lacédémoniens à la hauteur du port de Cnide. Ceux-ci, commandés par Pisandre, beau-frère d'Agésilas, furent si effrayés que leur aile gauche déserta sans combattre et s'enfuit à force de voiles et de rames. Le reste fut battu, dispersé, coulé à fond. Pisandre trouva la mort dans le combat. Cette rencontre, qui eut lieu le 1er août 394, fut non pas la plus importante, mais l'unique bataille livrée depuis qu'Agésilas menait les affaires des Lacédémoniens en Asie. Ce pillard sans scrupule est devenu un grand homme à bon marché et par l'unique puissance des phrases bien cadencées de Xénophon.

Ses prétendus grands projets de conquête avaient échoué sans retour. Les villes de l'Hellade, et particulièrement Thèbes, Corinthe, Argos et Athènes, jugeant, d'après l'issue de la bataille de Cnide, que Sparte avait le dessous, coururent aux armes pour accabler cette rivale, et acceptèrent l'argent que le satrape de Lydie Tithraustès s'empressa de leur offrir. Agésilas rappelé ne renonça pas sans chagrin aux rapines de l'Asie. Il promit à ses amis ioniens, à ses complices indigènes, à ses transfuges perses, de revenir. Mais il ne tint pas parole; il ne laissait derrière lui que quatre mille hommes, sous le commandement d'Euxène.

C'était peu, trop peu pour se maintenir dans une crise si fâcheuse. Les colonies helléniques auxquelles Sparte

offrait la liberté, et qui ne recevaient d'elle que des harmostes fort durs et des garnisons licencieuses, se soulevèrent. Abydos et quelques places bien gardées furent seules empêchées de suivre l'exemple général; Pharnabaze, accompagné de Conon, non-seulement parcourait en vainqueur l'Archipel, mais au printemps de 393 il se dirigeait tout droit sur le Péloponnèse et exécutait sur les côtes de la Péninsule, dans la Laconie, dans la Messénie, une série de débarquements qui restèrent impunis. Il descendit à Cythère, chassa la garnison lacédémonienne, mit en sa place un poste d'Athéniens sous Nicophème, et remonta le golfe Saronique jusqu'à Corinthe.

Les alliés l'accueillirent avec acclamations et comme un sauveur. On lui adressa l'éternelle demande des Grecs : de l'argent; il en donna. Il fit plus, il paya pour qu'on remît Athènes en état de défense et qu'on rétablît les longs murs détruits par Lysandre, et mettant à cette affaire son énergie habituelle, il laissa sa flotte à Conon et s'en retourna dans sa satrapie.

La Perse, à son déclin, dominait décidément le monde grec. Non pas que ce fait eût jamais cessé d'exister ni avant ni après Marathon, ni avant ni après Salamine; les orateurs qui le niaient le mieux en public étaient les plus empressés à le reconnaître en particulier; mais le voyage militaire de Pharnabaze à Corinthe avec sa flotte, la façon enthousiaste dont le satrape fut accueilli par les cités importantes, moins une, Sparte; la hauteur acceptée avec laquelle il décida du sort d'Athènes, la généreuse manière dont il dispensa les moyens d'exécuter ses ordres, c'était de la souveraineté à ne pas s'y méprendre.

Je dis que Sparte seule protestait. Elle eut hâte de ne pas porter longtemps ce dangereux honneur, et se hâta d'envoyer en Asie un ambassadeur pour expliquer ses bonnes intentions. Cet homme, un certain Antalcide, parleur adroit, négociateur affilé, se garda de paraître devant Pharnabaze, dont il connaissait l'irritation contre Lacé-

démone et le caractère résolu. Il alla trouver le satrape d'Ionie, successeur de Tithraustès, ce Tiribaze dont le rôle fut si considérable et la fin si tragique, et qui, ayant commencé la carrière des grands emplois par être satrape de l'Arménie au temps de la retraite des dix mille, avait été transféré depuis en Ionie à titre d'avancement. Antalcide espéra séduire ou tromper ce nouveau venu.

Les alliés de Corinthe, inquiets de la démarche de Sparte, députèrent de leur côté à Tiribaze un certain nombre de mandataires du nombre desquels était Conon.

Antalcide présenta ses propositions. Il offrait l'abandon à la Perse de tous les Grecs habitant le continent asiatique, et il sollicita pour les insulaires une autonomie qui tiendrait chaque cité, grande ou petite, parfaitement isolée.

Pour bien saisir la portée de ces stipulations, il faut se rappeler que les cités helléniques avaient prétendu jusqu'alors que les liens d'origine existant entre les métropoles et les colonies justifiaient une action quelconque des premières sur les secondes, ce qui donnait lieu à des ligues. Antalcide proposait d'abolir ce système. Les Grecs insulaires devaient se constituer en une série de petites communes étrangères les unes aux autres et où personne ne pourrait tenir garnison, ni Athènes, ni Sparte, ni les satrapes. C'eût été un bienfait pour ces localités; mais, d'autre part, elles seraient tombées aux mains du premier pirate venu. Le grand résultat aux yeux du négociateur, c'était de rompre la confédération corinthienne, avantage immédiat et incomparable pour les Lacédémoniens. Si la Perse accueillait cette combinaison, elle était nécessairement amenée à une alliance étroite avec Sparte; Sparte reprenait la force et l'ascendant communiqué naguère à Lysandre par Cyrus le jeune, et Athènes succombait.

Les circonstances n'étaient pas favorables à un pareil plan. Pharnabaze, écouté à Suse et fort en garde contre Sparte, n'avait pas été facile à persuader; puis il fallait

amener les alliés de Corinthe à admettre d'eux-mêmes ce qui devait les perdre et à solliciter les Perses de l'accorder. C'était trop prétendre. Les envoyés de Thèbes, d'Argos, d'Athènes, rejetèrent les ouvertures qui leur furent faites, et Tiribaze, flatté de l'idée d'une paix quelconque, n'osa cependant pas violenter les confédérés. Il se borna à nouer des relations étroites avec Antalcide, et se résolut d'aller à Suse pour essayer d'y changer les idées à l'égard de la Grèce et faire glisser la direction de ces affaires des mains de Pharnabaze dans les siennes. Pour donner aux Spartiates un gage de sa bonne foi, il ordonna l'arrestation de Conon, sous prétexte que celui-ci, étant à la solde du roi, servait mal. C'était une insulte à Pharnabaze, dont Conon était officier.

Tiribaze, arrivé à la cour, exposa ses projets, et ne réussit pas à les faire admettre. D'ailleurs il fut bientôt distrait par des intérêts très-différents; on craignait à Chypre une révolte d'Évagoras. Il perdit de vue ce qu'il était venu faire, quitta le gouvernement de Sardes, et fut remplacé par Struthas, qui, jugeant des choses comme Pharnabaze, mit tout à fait à l'écart Antalcide et ses propositions. Sparte se résigna à la guerre. Elle envoya Thimbron, ancien général des dix mille, qui tomba dans une embuscade, fut tué et son armée détruite. Diphridas réussit mieux. Il enleva le gendre de Struthas avec sa femme Asidatès, et en eut une rançon. Là se bornèrent pourtant ses succès, et il fallut que les Spartiates perdissent successivement les points jusqu'alors occupés du continent asiatique délivré de leur présence.

Athènes gagnait un peu, et, avec ce retour de fortune, reprenait son étourderie démocratique. Les Perses lui redonnaient la vie; elle trouva à propos de soutenir contre eux le rebelle Évagoras, de sorte que tandis que son général, Iphicrate, s'appuyait dans la Chersonèse sur l'amitié de Pharnabaze, son amiral, Chabrias, allait combattre l'ar-

mée royale en Chypre. Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'Antalcide avait exposé son système à Tiribaze, et malgré les distractions de celui-ci, l'habile négociateur n'avait pas laissé de le cultiver. Il revint alors à la charge. Tiribaze l'emmena à Suse, lui fit obtenir accès, et la dextérité personnelle du Spartiate fit le reste. Il plut à Artaxerxès. Les influences nécessaires se trouvèrent peu à peu gagnées et mises en jeu. Au fond, on estimait également tous les Grecs, Athéniens et Spartiates, pour ce qu'ils valaient; on était loin d'eux, on était devenu léger; l'esprit de suite n'était pas la vertu des conseillers du prince. Antalcide et son ami l'emportèrent à la fin. Il fut décidé que tout État hellénique qui refuserait d'accéder à la pacification serait considéré comme ennemi du Grand Roi et traité comme tel; les Lacédémoniens furent reconnus comme alliés et autorisés à prendre ce titre. Pharnabaze aurait été gênant; on l'appela à la cour pour le marier à une des filles d'Artaxerxès, et son gouvernement fut donné à Ariobarzane, grand ami d'Antalcide. Toutes ces mesures prises, le négociateur et son hôte Tiribaze revinrent à Sardes au printemps de 387. Ils publièrent le mandement royal qui donnait force au traité, et se reposèrent, pour en assurer l'exécution, sur les moyens dont ils disposaient, à savoir les forces perses de l'Ionie, l'armée et la flotte lacédémoniennes, plus vingt trirèmes fournies par la Grande Grèce et par Syracuse.

Antalcide ne laissa pas aux confédérés le temps de se reconnaître. Il parut dans l'Hellespont avec quatre-vingts trirèmes, et fermant le passage aux navires chargés de blé qui descendaient de l'Euxin, il menaça d'affamer Athènes. Les Éginètes se jetèrent sur les côtes de l'Attique et les ravagèrent. Les alliés commencèrent à hésiter. Tiribaze, proclamant la nécessité de la paix générale, ordonna aux belligérants de lui envoyer des mandataires. On obéit. Devant ces Grecs rassemblés, le satrape donna lecture de l'édit royal, fit constater la présence et l'effigie du sceau,

et conseilla de réfléchir à un document dont Xénophon nous a conservé la rédaction :

« Le roi Artaxerxès croit juste de revendiquer pour lui » les cités d'Asie et les îles de Clazomènes et de Chypre. Il » croit juste encore de rendre à leur liberté entière et auto- » nome les autres villes helléniques sans distinction, grandes » ou petites, excepté Lemnos, Imbros et Skyros, qui ap- » partiendront à Athènes comme par le passé. Si quelqu'un » refuse cette paix, je lui ferai la guerre conjointement » avec ceux qui l'accepteront, et je le poursuivrai sur mer » comme sur terre, le combattant avec des vaisseaux » comme avec de l'argent. »

Ce prétendu traité était un ordre; cette prétendue paix était une renonciation formelle à tout principe d'indépendance. On le comprit bien ainsi; pourtant on céda. Les Thébains s'efforcèrent, il est vrai, de retenir une sorte de suprématie sur les autres villes béotiennes. Leur prétention fut rejetée, et ils se soumirent. La Grèce entière resta prosternée devant Artaxerxès, Sparte et Agésilas lui tenant le pied sur la gorge pour l'y contraindre. Du reste, elle ne résistait qu'au choix du bourreau.

L'Égypte, insurgée en partie depuis le règne de Darius le Bâtard, avait été négligée longtemps par une cour de moins en moins occupée des affaires de l'empire. D'ailleurs l'insurrection, peu vivace à ses débuts, s'était tenue longtemps concentrée dans la région marécageuse du Delta et dans le désert avoisinant, et ressemblant à certains égards aux opérations des Athéniens et des Spartiates sur les côtes de l'Hellespont et de la Troade. A la fin cependant, il paraît que le gouvernement persan se préoccupa d'un pareil état de choses, et trouva qu'il était temps de rétablir l'ordre. Lorsque, après la défaite de Cyrus à Cunaxa, Cléarque et ses mercenaires avaient cherché à s'entendre avec le gouvernement royal, ils s'étaient offerts à aller pacifier l'Égypte. On n'avait pas accepté. Tout au rebours, Tamos, l'amiral de Cyrus sur

les côtes d'Ionie, ne sachant où trouver un refuge contre Tissaphernes, était allé s'offrir à Psammétique, le chef des insurgés égyptiens, et celui-ci, alléché par les trésors du proscrit, l'avait assassiné avec sa famille. Un peu plus tard, un certain Néphérée, successeur de Psammétique, s'était, comme nous l'avons vu, associé aux Lacédémoniens. Enfin, en 390, Pharnabaze avait été envoyé avec Abrokomas et Tithraustès pour mettre fin à la révolte. Ces généraux échouèrent, bien qu'ils fussent trois, et probablement parce qu'ils étaient trois.

Le chef qui les combattit, Akoris, s'allia avec Évagoras de Chypre entre 390 et 380. En somme, cette sédition se maintint pendant une soixantaine d'années et ne fut totalement étouffée que sous Ochus. On doit remarquer à ce propos que la longue durée d'une pareille situation ne prouve pas que le peuple où elle se produit en soit complice. Tout au contraire. Quand un pays est unanime pour rejeter l'autorité d'un maître étranger, il se met sur pied avec toutes ses ressources; il tente ouvertement ce qu'il peut, et dans un bref délai son sort est fixé, vaincu ou victorieux. Mais quand une nation se maintient paisible dans ses villes et ses champs, mécontente peut-être, mais non pas armée, et que ce sont des bandes isolées qui, retirées dans des lieux d'accès difficile, font seules la guerre au gouvernement établi, il y a beaucoup de chances pour que leur entreprise se prolonge indéfiniment. Parce que ces rassemblements sont peu nombreux, misérables, faciles à disperser, difficiles à poursuivre, on les verra éterniser leur résistance, surtout si la puissance à laquelle ils s'attaquent est dans une phase de sénilité, et n'emploie que des moyens très-forts peut-être, mais mal liés, mal dirigés, mal conçus, mal soutenus. C'est ce qui paraît être arrivé en Égypte, où les insurgés ne sortaient des marécages du Delta que pour tenter des coups de main et rentrer aussitôt dans leurs solitudes.

On a vu à propos du voyage de Tiribaze à Suse et de

ses premiers efforts pour faire agréer les vues d'Antalcide, que la revolte de Chypre était jugée plus dangereuse que celle d'Égypte par les conseillers du Grand Roi. Chypre, en effet, était un point beaucoup plus important que le Delta. Si un chef habile réussissait à y établir un pouvoir rival de celui des Perses, il pouvait faire plus de mal à la monarchie non-seulement que les coureurs égyptiens, mais que tous les États des Grecs de l'Hellade pris ensemble. Il eût privé l'empire d'une province importante et productive, ensuite la côte de Phénicie, la côte d'Égypte seraient restées livrées à de redoutables attaques, et des cités bien autrement florissantes, bien autrement peuplées que les colonies helléniques de la Lydie et de la Phrygie, que les petits ports de la Chersonèse, que même les comptoirs de l'Euxin, pouvaient être obligées de verser leurs trésors entre des mains qui en faisaient le plus fâcheux usage pour la tranquillité des satrapies de l'Asie antérieure.

Chypre était habitée à la fois par des communautés phéniciennes et des colonies grecques. On a pensé, à bon droit, que l'élément araméen, toujours si ductile, s'était dès longtemps glissé au sein de l'élément hellène, docile, de son côté, aux assimilations avec le sang étranger. Au temps de la révolte de l'Ionie, un peu avant la première expédition des Perses dans l'Hellade, on comptait en Chypre sept villes helléniques, et entre autres Salamis et Poli, et trois phéniciennes, Paphos, Amathonte et Kition, plus fameuses, plus populeuses, plus riches, plus avancées en toutes choses que les cités grecques. Comme Paphos et Amathonte étaient en possession de sanctuaires célèbres et attiraient de toutes les parties de l'Asie antérieure un grand concours de visiteurs et de pèlerins, ces cités avaient répandu chez les Grecs de l'île, et plus tard elles répandirent graduellement chez les Grecs du monde entier, et par eux chez les Romains, les croyances qu'elles représentaient, et il n'y a pas de doute qu'elles exercèrent fort anciennement une grande action sur l'esprit des co-

lons helléniques établis dans l'île et ne contribuèrent pas peu à les sémitiser. Il en résulta que de plus en plus ces derniers devinrent des métis, et que la prépondérance passa presque absolument entre les mains de la race phénicienne. Salamis même fut gouvernée par un prince de cette origine jusqu'au moment où Évagoras, qui se vantait de descendre de Teucer, fils de Télamon, vint présider aux machinations politiques de sa race. Quand le chef phénicien de Salamis eut été tué par un certain Tyrien ou Kitien nommé Abd-Emon, l'Eupatride grec se déclara contre l'usurpateur, et étant arrivé de nuit avec une cinquantaine d'hommes, il le surprit, le tua, et prit sa place. Les Perses pratiquaient sur la plus grande échelle le respect de l'autonomie dans toutes les parties de leur territoire; ils commencèrent donc par ne pas se mêler des affaires d'Évagoras. Celui-ci avait reconnu la suzeraineté du Grand Roi, et certainement payait l'impôt dû par Salamis; on ne lui en demandait pas davantage, et il fut laissé libre d'organiser son gouvernement comme il l'entendit. Mais cette situation ne le contenta pas. Après avoir bien servi à la bataille de Cnide, il tint une conduite suspecte, et en 390 guerroya contre Amathonte et Kition, et se permit même d'attaquer les troupes royales.

Pendant dix ans, appuyé par les rebelles d'Égypte et par l'amiral athénien Chabrias, il put se maintenir et même faire du mal. La Perse voulut en finir. La paix d'Antalcide venait d'être promulguée. Les Athéniens abandonnaient le rebelle aux secours inutiles d'Akoris l'Égyptien et à celui d'un prince de Carie, Hekatomnos, qui, sans oser se prononcer en sa faveur, lui envoyait un peu d'argent. Tiribaze et Orontès se présentèrent avec des forces composées en grande partie de mercenaires grecs et une flotte principalement ionienne, commandée par Gaos. Évagoras, d'abord vainqueur, fut ensuite battu et jeté dans Salamis, où on l'assiégea. Il traita. Tiribaze consentit à le laisser en possession de sa ville, comme par le

passe, à la condition qu'il payerait le tribut en qualité d'esclave de son maître. Évagoras consentit le tribut, mais avec cette formule « d'un roi à un autre roi ». On refusa. Les hostilités reprirent et allaient se terminer par un assaut décisif, quand la mésintelligence éclata entre les deux généraux perses. Orontès accusa Tiribaze de trahison et prétendit l'avoir surpris machinant des projets hostiles au roi de concert avec Sparte. Tiribaze fut arrêté et envoyé à Suse, et Orontès se hâta d'agréer la capitulation telle que la souhaitait Évagoras, qui rentra ainsi dans le devoir, mais sans être écrasé. On remarque combien les affaires étaient conduites avec indécision et mollesse; combien les chefs étaient remuants et divisés; combien les possessions de l'empire étaient lasses d'une administration désorganisée. En même temps qu'il y avait révolte en Égypte, révolte en Chypre, en Phrygie, en Paphlagonie, à Sardes, de la part des autorités iraniennes elles-mêmes, la Carie n'était plus sûre; Tyr, donnant l'exemple à plusieurs villes ciliciennes ou le recevant d'elles, entrait à son tour en sédition. Partout éclataient les signes précurseurs de la fin, et pourtant les Grecs de l'Hellade et ceux de la côte d'Ionie avaient pris ce moment pour se reconnaître les sujets du Grand Roi, et cette suprématie d'un empire chancelant était proclamée et servie même par les colons de la Sicile et par ceux de la côte italienne, qui menaçaient de leurs armes leurs compatriotes récalcitrants.

Les villes ioniennes furent contraintes de renoncer en grande partie à leurs agitations intérieures. Elles avaient toujours appartenu aux Perses, et depuis la bataille de Mycale, en 479, jusqu'en 385, moment où nous sommes parvenus, période considérée à bon droit comme la floraison la plus complète de l'hellénisme, ces cités étaient restées en dehors du mouvement politique de la Grèce : elles n'avaient occupé aucune des trois positions possibles dans ce cercle et n'avaient été ni souveraines, ni alliées, ni vassales. On l'a prétendu cependant, et voici

ce qui a donné le change. Toutes ces villes étaient autonomes, et du moment, comme je l'ai dit ailleurs, qu'elles se soumettaient au tribut et à l'observation des lois générales de la monarchie perse, les satrapes les laissaient complétement libres d'elles-mêmes. Pendant une période assez mal délimitée qui suivit la bataille de Mycale, il paraît que quelques-unes ne remplirent pas exactement leurs obligations fiscales et qu'on le toléra. Il n'y a pas besoin de chercher l'explication de ce fait ailleurs que dans la mauvaise volonté constante des populations orientales à payer l'impôt. L'empire turc, à l'apogée de sa puissance, n'a jamais pu obtenir que toutes ses provinces s'acquittassent régulièrement envers lui, et les sujets trouvent d'autant plus de facilités à se soustraire à leurs obligations sous ce rapport, qu'ils ont peu de peine, au moyen de présents plus ou moins considérables, mais fort inférieurs au chiffre du tribut, à obtenir l'indulgence, sinon la connivence, des autorités supérieures, presque toujours indifférentes aux intérêts du trésor, pourvu que les leurs s'y trouvent. Quant aux services généraux, comme par exemple le devoir de fournir de navires de guerre et de marins les escadres royales, les Ioniens n'y manquèrent jamais. Ils furent donc sujets de la Perse, et, quoi qu'on en ait dit, le restèrent dans toute la plénitude du mot et pendant le plus haut développement de la puissance athénienne et lorsque les Spartiates eurent ensuite pris le dessus.

Mais parce que c'étaient des colonies grecques et que ces colonies grecques, sujettes de la Perse, étaient en même temps des municipes autonomes, il y régnait une constante agitation, et dans toutes, notamment à Éphèse et à Milet, un grand nombre de partis y étaient toujours en guerre, s'arrachaient le pouvoir, exilaient et dépouillaient leurs adversaires, et les empêchaient de rentrer quand ils étaient dehors. Comme il fallait des appuis, les ambitions locales se classaient sous deux bannières, celle de la

démocratie, qui en appelait à Athènes; celle de l'oligarchie, qui ne jurait que par Lacédémone. De là une obligation fréquente de servir les intérêts de Sparte ou d'Athènes, afin d'avoir des protecteurs; de là des désordres, des séditions, des violences, et des incidents qui mettaient tôt ou tard le parti dominant, quel qu'il fût, en conflit avec l'autorité perse; celle-ci renversait l'obstacle; les bannis rentraient, chassaient à leur tour leurs ennemis; et ce fut une existence si intolérable et si ruineuse pendant les soixante-quatre ans qui séparent la bataille de Mycale de la paix d'Antalcide, que toutes ces belles et florissantes cités arrivèrent, à la date que je précise, complétement épuisées et hors d'état de se relever jamais. De leur côté, les Perses, fatigués à l'excès de ces convulsions stériles, ne voulurent plus souffrir une autonomie si mal employée. Tout en laissant l'administration locale aux mains des habitants, ils mirent une digue aux passions. Des citadelles furent construites pour tenir en bride ces populations folles. En présence d'une garnison, il fallut vivre en paix. On s'y résigna difficilement. Les Lacédémoniens, si ardents à établir l'ordre, furent des premiers à s'en dégoûter, et vers 380, c'est-à-dire quatre ou cinq ans après le succès de leur ambassadeur Antalcide, ils conspirèrent pour agiter de nouveau l'Ionie. Cette fois, leur impuissance paralysa complétement leur volonté.

Désormais les Grecs ne possédaient plus que justement assez de forces pour achever de s'entre-détruire. Lacédémoniens contre Thébains, Athéniens contre tous, ayant à chaque moment tout le monde contre eux, descendaient à pas rapides vers cet épuisement où les nations tombent à qui veut les prendre. Les Perses les considéraient comme suffisamment soumis et ne demandaient pas davantage. On ne contestait plus. L'Athénien Timothée, condamné chez lui pour son insuccès à Corcyre, s'enrôla au service de la Perse et accepta le commandement en Égypte, abandonné par son compatriote Iphicrate, sti-

pendié du Grand Roi comme lui. De leur côté, les Lacédémoniens, malheureux dans les querelles venimeuses dont ils fatiguaient leurs voisins, appelèrent les Perses à leur aide et invoquèrent les termes protecteurs de la paix d'Antalcide. Les Perses intervinrent en ordonnant aux belligérants de s'accorder, ce qui eut lieu. Mais il était impossible à ces misérables peuplades de laisser rien durer. Les contestations recommencèrent. Cette fois, ce fut Thèbes qui, en envoyant Pélopidas à Suse, implora la partialité du roi. Le grand homme des Béotiens était associé à Isménias, à un Arcadien nommé Antiochus, à Archidamus, Éléen, et à un homme d'Argos. Les Athéniens, partie adverse, s'étaient fait représenter par Timagoras et par Léon. Avec cette nonchalance qui caractérise la politique des derniers Achéménides, on leur demanda d'expliquer ce qu'ils souhaitaient; ils le firent, et gain de cause fut donné aux Béotiens. La cour décida que Thèbes serait considérée comme la première cité de la Grèce, que toute ville qui refuserait d'avouer son hégémonie y serait contrainte, et qu'Athènes nommément devait désarmer, sous peine de rébellion. Du même coup, Artaxerxès ordonna que les Éléens posséderaient la Triphylie, qui était passée aux Arcadiens. Les gens d'Athènes se consolèrent en tuant leur ambassadeur Timagoras, et les Arcadiens en assurant qu'à Suse ils n'avaient pas vu d'hommes capables de combattre contre des Grecs. Cependant les Thébains allaient colportant leur décret royal dans toute la Grèce et réclamant la suprématie qu'il leur conférait. On ne les écouta pas, et on continua à disputer et à parler jusqu'à ce qu'Athènes eût décidé d'envoyer une nouvelle ambassade à Suse. Des explications furent offertes, et, toujours avec le même laisser aller, le gouvernement perse déclara qu'Athènes conserverait ses navires armés et prendrait Amphipolis, qui voulait être autonome.

Tandis que les envoyés de l'Attique imploraient les faveurs de la cour, leur gouvernement appuyait sous

main la révolte du satrape de Phrygie, Ariobarzane, qui, maître de nombreux mercenaires, Grecs pour la plupart, et en possession des deux rives de l'Hellespont, songeait à se rendre indépendant. Timothée l'Athénien, revenu d'Égypte et rentré en grâce auprès de ses compatriotes malgré sa condamnation antérieure, reçut l'ordre de favoriser le rebelle, tout en ayant l'air de respecter la paix publique. Ce chef attaqua Samos, défendue par un autre aventurier, Kyprothémis, officier du satrape de Lydie, Tigrane, de sorte qu'au besoin Athènes pouvait affirmer qu'elle ne faisait que servir un satrape persan contre un autre, et l'état des affaires dans l'Asie Mineure lui eût fourni les moyens de colorer cette excuse. Samos prise, Athènes la voulut garder. Une partie de la population alla en exil, comme c'était l'usage. Autophradates, satrape de Lydie, probablement successeur de Tigrane, s'unit à Mausole, prince de Carie, pour attaquer le rebelle Ariobarzane, et fit mine d'assiéger Assos et Adramytte. Mais il se retira bientôt sans avoir réussi. Ariobarzane continuant ses menées avec Athènes, en noua de nouvelles avec Sparte, qui lui envoya Agésilas, et se maintint d'autant plus aisément que la cour de Suse ne mit aucune activité à le combattre. Les questions de succession au trône et l'âge avancé du Grand Roi dominaient toute autre question. Nous avons raconté ces sanglantes intrigues, il n'est pas nécessaire d'y revenir; mais tandis que le meurtre les nouait et les dénouait et que le vieux monarque descendait épouvanté vers la tombe, on a vu jusqu'à quel point les symptômes d'une dissolution complète se faisaient apercevoir dans l'empire. De tout temps, à l'est, le Seystan et les vastes domaines de la maison des Camides avaient été peu affectionnés à la dynastie. Mais les Gawides avaient au contraire soutenu cette cause dans le nord; la révolte des Caduses venait de montrer que les sentiments de fidélité s'ébranlaient fort dans ces régions mêmes. L'Égypte avait sa plaie insurrectionnelle dans le Delta; Chypre don-

nait depuis longtemps de graves inquiétudes; la Phrygie, la Paphlagonie, la Pisidie, étaient en révolte ouverte. La Cilicie s'était montrée fort mal disposée, la Mysie de même, et encore la Lydie. La Carie était en voie de passer à l'action. Datame, originaire de ce dernier pays et satrape de Cappadoce, s'était prononcé à son tour contre le Grand Roi, et ne put être abattu que par la trahison de Mithridate, fils du rebelle de Phrygie, Ariobarzane, auquel Datame s'était allié, et qui, gagné par la cour, assassina son ami. Il ne s'en forma pas moins entre tous les satrapes et les princes mécontents une sorte de confédération à la tête de laquelle Orontès consentit à se placer. Ce fut du reste pour en référer à la cour, lui livrer les secrets des conspirateurs et terminer l'affaire pour le moment. Un des conjurés, Rhéomithrès, envoyé près du rebelle du Delta, Tachos, afin d'en obtenir des secours, fit comme Orontès et probablement fut récompensé comme lui. Ces manœuvres, ces fraudes, ces scélératesses, trahissaient comme le reste la gravité de la situation. Elles montraient à quel point la démoralisation générale était arrivée. Il ne se trouvait plus de populations fidèles, ni de chefs, ni même de fonctionnaires assurés. L'importance des Grecs en augmentait d'autant; ils étaient considérés désormais comme sujets de l'empire, et se glissant partout, se mêlant à tout, prenant tous les métiers, toutes les formes, tous les langages, ils apportaient dans un État si malade leur génie natif de destruction.

Les Spartiates s'étaient irrités de ce que le Grand Roi avait déclaré Messène indépendante et la leur avait fait quitter. Ils crurent s'en venger en envoyant Agésilas en Égypte, où il trouva Chabrias l'Athénien installé comme amiral des rebelles. On reçut froidement le vieux pillard, et au lieu de lui donner le commandement général, comme il s'y était attendu, on se borna à le mettre à la tête des mercenaires. Il allait en cette qualité essayer une expédition contre la côte phénicienne, quand Nektanébis, cousin

de Tachos, se révolta contre ce chef; l'anarchie régna dans le camp des insurgés. Agésilas prit parti pour Nektanébis, Chabrias déserta et s'en retourna à Athènes. Un nouveau prétendant égyptien parut dans le nome mendésien, et au bout de peu de temps, Agésilas, payé fort cher par Nektanébis, s'embarqua pour retourner à Sparte et mourut dans la traversée. Peu d'années après, l'Égypte fut pacifiée, mais sous le règne d'Ochus.

Artaxerxès était arrivé au terme de sa vie. Il expira en 359 ou 358, laissant le trône au prince qui l'avait acquis par tant d'intrigues et de fratricides, et par les bonnes grâces de sa sœur et belle-mère Atossa. J'ai fait ressortir les principales causes de la ruine imminente de l'empire; mais il en est encore une dont je n'ai pas assez parlé, c'est l'emploi devenu presque exclusif et dans tous les cas prépondérant des troupes mercenaires.

Depuis longtemps, depuis Xerxès, il n'est pour ainsi dire plus question que dans des occasions rares de l'appel sous les armes des contingents féodaux. Au moment où nous sommes parvenus, on ne s'en sert plus du tout. On a des levées temporaires faites chez les nations assyriennes et qui ne valent guère, et le monarque met toute sa confiance dans les condottieri grecs, cariens, phéniciens, égyptiens, thraces, qui, moyennant une forte solde, se présentent comme éléments purement et uniquement militaires, purement et uniquement dévoués à qui les paye. En un mot, on est arrivé à l'idéal des armées permanentes. Porter les armes est devenu une profession, et comme c'est la plus noble, la plus louée et considérée par le prince, elle autorise celui qui la pratique aux plus grandes exigences. Un mercenaire peut devenir un prince lui-même, et tant qu'il ne l'est pas, il ne s'estime jamais assez récompensé. Ce point de vue a bien ses inconvénients, et la cour de Suse les avait déjà constatés en plusieurs rencontres. Les ennuis causés à Cyrus le jeune par ses stipendiés grecs eussent suffi pour

ouvrir les yeux les mieux fermés. Mais on se dissimulait la vérité foncière en observant que les inconvénients n'étaient que des détails, ne créaient que des embarras momentanés dont on s'était tiré jusqu'alors à prix d'argent, et on voulait espérer qu'il en serait toujours ainsi. D'ailleurs il n'y avait plus de choix. En revenir aux milices nationales, c'était avoir à compter avec elles, à leur demander plus ou moins leur avis, à redouter leur opposition, à tenir compte des doléances des peuples qu'elles ne manqueraient pas d'appuyer. Mieux valait l'insubordination passagère des mercenaires, qui ne se mêlaient pas des principes du gouvernement. En outre, l'atmosphère spéciale qui ne manque jamais de se développer autour des armées permanentes avait grisé toutes les têtes. Il était convenu que pour être soldat il fallait des connaissances et des aptitudes particulières dont une existence d'homme suffisait à peine à approfondir les arcanes, même quand cette existence, détournée de toute autre étude, était concentrée uniquement sur celle-là. On voyait que la presque totalité des capitaines n'étaient autres que des butors effrontés, des pillards sans conscience et sans entrailles; mais on avait admis à l'état de lieu commun que ces gens avaient appris un métier fort difficile, et qu'eux seuls le pouvaient exercer, parce qu'ils avaient grand soin de ne pas savoir autre chose.

Un tel système éloignait les Iraniens du service militaire et les tenait également en dehors de la vie publique. Ils vivaient dans leurs provinces de l'est et du nord, et, autant qu'on en peut juger, aucune des grandes familles ne hantait la cour. Les satrapies importantes étaient commises à des princes de la maison royale, les autres à des fonctionnaires qui portaient, à la vérité, des noms perses, mais pouvaient fort bien n'être que des sujets araméens, juifs, égyptiens ou phéniciens, puisque nous avons vu que c'était un usage général de prendre un nom perse quand on devenait quelque chose. En tout cas, les Iraniens au

service du roi ne paraissaient que comme des individualités détachées du corps de la nation, et naturellement ces fonctionnaires entraient comme les autres dans le courant des sentiments et des idées hostiles à leur race, courant auquel il ne leur était pas donné de contredire. De cette situation, il résultait que les communautés iraniennes où l'ancien esprit féodal se maintenait vivace avec tout son amour de la liberté, toute son attache à ses prérogatives, tout son orgueil d'ancien conquérant, toute son obstination ariane dans ce qu'il croyait juste, n'avaient aucun motif de se rendre solidaires d'un gouvernement qu'elles n'estimaient pas, qui ne les traitait pas bien, qui se passait d'elles dans l'administration des affaires, et qu'elles voyaient chaque jour décliner. Tel était l'empire au moment où Darius Ochus monta sur le trône, masse énorme qui ne se soutenait plus que par son poids.

Pendant les premières années de ce règne, l'explosion à laquelle les esprits du temps devaient s'attendre, tout en hésitant sur la manière dont elle se produirait, n'étant pas encore arrivée, les choses continuèrent à marcher comme sous Artaxerxès. La machine usée chemina du même train, et je n'ai à raconter qu'un petit nombre d'appréciations et de faits conservés par la légende et par l'histoire, comme ayant précédé l'apparition décisive d'Alexandre.

Hamza Isfahany prétend que Dara fonda une ville au-dessus de Nisibe et la nomma Daria. Il assure aussi que l'usage des Perses était de tirer leurs approvisionnements du pays d'Égypte et de celui des barbares du nord, et que lorsque, suivant cette coutume, Dara réclama d'Alexandre ce qui lui était dû, il reçut du jeune souverain cette réponse : « La poule qui jusqu'ici a pondu les œufs, » est morte », et là-dessus la guerre commença. Ferdousy ne fait du peu qu'il dit de Dara qu'une annexe à l'histoire du Macédonien.

En 358, le prince carien Mausole s'était emparé des îles de Chios, de Cos et de Rhodes, ainsi que de la ville de

Byzance, et les avait réunies à ses États, feudataires de la Perse. Athènes avait essayé de réclamer, mais sans succès. Elle envoya une escadre à Chios ; elle eut le dessous, et son amiral Chabrias y fut tué.

En 354, les Thébains, fort empêchés dans leur lutte contre les Phocéens, avaient cependant fourni une armée de cinq mille hoplites mercenaires au satrape de Phrygie, Artabaze, dont la révolte contre la cour de Suse durait toujours. Le satrape battit deux fois les troupes envoyées contre lui. On cessa de le presser. Il tomba pourtant de lui-même, et en 357 il était réfugié avec son frère Memnon chez Philippe de Macédoine. L'aide des Thébains ne lui avait pas été fort utile, non plus que celle des Athéniens, sous Charès, qui en gardant quelques apparences de respect et de soumission pour le gouvernement perse, n'en avaient pas moins soutenu le rebelle.

Malgré ses précautions, Athènes avait peur d'être châtiée. Démosthène, alors débutant, entretint ses auditeurs du Pnyx des mauvaises intentions probables de Darius. On donnait pour certain qu'une nouvelle guerre médique allait naître ; on s'attendait à trois cents trirèmes, à une immense armée de mercenaires, on le disait du moins. Deux ans plus tard, Démosthène en parlait encore.

Cependant les Thébains, revenus de leur sympathie pour Artabaze et sentant vivement les maux de la guerre sacrée, envoyaient à Suse demander un peu d'argent. On leur offrit trois cents talents contre une troupe de mercenaires pour la guerre de Sidon, ce qu'ils acceptèrent volontiers.

En 346, le Delta se soumit complétement. Sidon insurgée fut abattue par le feudataire carien Idricus, frère et successeur de Mausole, et un descendant d'Évagoras de Chypre, révolté à Salamis, fut vaincu par d'autres mercenaires, sous les ordres de Phocion, Athénien, et d'un des cousins du dynaste cypriote, nommé Évagoras, comme leur aïeul.

La prise d'armes de Sidon que je viens de mentionner avait été plus sérieuse. Tennès, chef de la ville, s'était arrangé de manière à surprendre la garnison; il l'avait massacrée ainsi que les principaux fonctionnaires. Un palais et un parc royaux existants dans le voisinage avaient été saccagés par la populace. Mentor le Rhodien, à la tête de quatre mille mercenaires grecs, s'était mis à la solde de la révolution. On avait battu les satrapes de Cilicie et de Syrie accourus pour reprendre la ville. Enfin une flotte de cent voiles, composée de trirèmes et de quinquérèmes, avait été équipée.

Suse ne pouvait fermer les yeux sur de tels actes. Ochus partit lui-même de Babylone pour rétablir l'ordre, et à cette nouvelle Tennès fut si épouvanté et probablement si peu sûr des siens, que, d'accord avec son général grec, il s'empressa de faire un traité particulier. Il livra cent des principaux habitants et ouvrit les portes. Cinq cents autres rebelles furent massacrés; le reste de la population, surexcité par la peur, incendia la flotte et les maisons et anéantit une grande partie de la ville. On prétend qu'il périt dans cette catastrophe plus de quarante mille personnes, et les richesses enfouies sous les décombres furent jugées si considérables que l'on fit mettre aux enchères et qu'on vendit à des prix exorbitants le droit de faire des fouilles. Tennès, malgré sa trahison, fut mis à mort pour l'avoir si mal conduite.

Mentor, au contraire, se vit très-bien traité; il était capitaine mercenaire, et c'était dans l'esprit du temps de tout passer à des gens si utiles. On lui donna une division de l'armée persane, et avec son collègue l'eunuque Bagoas il eut l'honneur de battre les stipendiés grecs de Nectanébis, ses Libyens, ses Égyptiens. Il prit Péluse, et termina l'insurrection, non sans un pillage tel que l'on enleva jusqu'aux archives sacrées des temples, qui furent ensuite revendues aux prêtres par les soldats grecs. Le pays fut placé sous l'administration d'un satrape appelé Phéren-

date. Mentor, comblé de présents et de butin, enrichi d'une somme de cent talents que lui donna le roi, reçut en outre une satrapie maritime. Il y déploya une grande et utile activité. Entouré d'un corps considérable d'aventuriers grecs, il fit une guerre soutenue à un grand nombre de ses compatriotes qui, établis dans des châteaux, des fortins, des tours dominant les nombreuses sinuosités de la côte, pratiquaient le brigandage et la piraterie, et imitant, suivant l'étendue de leurs moyens, ce que les colonies ioniennes avaient naguère soutenu, entretenaient des intelligences avec l'une ou l'autre des cités de l'Hellade et se targuaient de ces alliances. Parmi ces personnages, on citait un certain Hermias, qui occupait la citadelle d'Atarnée en face de Lesbos et était particulièrement inquiétant, car, au moyen de ses mercenaires, il avait réussi à mettre garnison dans quelques bourgades de ses alentours. Du reste, il avait l'amitié d'Aristote, qui vécut pendant trois années auprès de lui et qui a consacré une ode à ses mérites. Cela n'empêcha pas Mentor d'attirer Hermias dans une embuscade; il l'enleva, lui prit son anneau dont il fit sceller des ordres simulés, et ainsi se rendit maître d'Atarnée et de toutes les places que détenait l'aventurier. Les autres pillards lui coûtèrent moins de peine. Du reste, il ne faut jamais perdre de vue dans l'histoire qu'aucune domination, si grande et si forte qu'elle ait pu être, pas même celle de Rome, n'a jamais réussi à ruiner complétement ces existences audacieuses, brigands, pirates, condottieri, maîtres de points fortifiés, comme nous voyons que le fait a eu lieu en Europe depuis cent ans à peine. Peut-être cette tranquillité ne saura-t-elle pas se maintenir. Il y faut tant de vigilance, tant de forces constamment disponibles, une telle unité dans l'action, que l'on doit considérer un tel effort comme contre nature, et que son succès est le chef-d'œuvre d'un gouvernement bien servi et parvenu à son apogée.

Tandis que la côte était ainsi balayée, les Athéniens

s'absorbaient dans leur guerre contre Philippe de Macédoine, qui étant venu assiéger Périnthe, dans la Propontide, avec un grand train de ces nouvelles machines de guerre dont il avait augmenté ses armées, rencontra devant lui l'opposition non-seulement des Athéniens, mais encore une autre armée nombreuse de soudoyés grecs, commandés par Apollodore et envoyés par le satrape de Phrygie, Arsitès. Le roi de Macédoine fut obligé de lever le siége, bien qu'il eût déjà renversé les murailles de la place, et il alla vers Byzance, où il ne réussit pas mieux qu'à Périnthe. On était en 340. Trois ans après, en 337, il s'emparait de toute la Grèce. Il dominait dans les conseils des villes par ses menaces, par ses présents, par l'autorité de ses partisans. Il y régnait d'une manière si complète et si assurée, il y exerçait un pouvoir si absolu, qu'il put convoquer à Corinthe un congrès général des députés de toute l'Hellade soumis d'avance à ses décisions. Au point où était montée sa puissance, Philippe était digne de comprendre que la Perse seule en gênait le développement et en menaçait la durée. Il voyait dans ses mains, et comme roi de Macédoine et comme dominateur des États helléniques, une somme de forces tout à fait réelle, tout à fait sérieuse, et il sentait que ce qui avait été factice ou ridicule chez Pausanias, chez Thémistocle, chez Agésilas ou chez tout autre Grec, pouvait prendre sous sa direction tous les avantages de la réalité. Il imposa donc au congrès le plan d'une guerre contre la Perse destinée à rattacher à l'Hellade la partie hellénisée de l'Asie Mineure et à punir l'invasion de Xerxès, qui, en effet, attendait encore à être vengée. Cette seconde proposition n'était destinée qu'à agir sur les imaginations populaires et à appuyer les déclamations des orateurs démagogiques. Mais la première avait de la valeur. Il ne s'agissait pas de faire la conquête de la Perse; Philippe voulait seulement déchirer le décret d'Antalcide, et en rendant la Grèce à elle-même, se l'approprier

aussitôt, et étendre le même résultat au monde grec asiatique. Rien n'indique qu'il ait eu la pensée d'aller plus loin.

Les Spartiates seuls, qui refusaient encore d'avouer la suprématie de Philippe, firent opposition au projet. Les autres cités votèrent ce qu'on leur demandait, bien que sans nul enthousiasme. Athènes fit comme les autres; cependant Philippe la réduisit à n'être qu'un instrument, et lui dénia le titre de chef de la confédération maritime à laquelle elle osait prétendre. Une armée considérable fut réunie, et au printemps de 336 les premières troupes passèrent en Asie, sous le commandement de Parménion et d'Attale, avec l'ordre d'attendre le reste, que Philippe avait l'intention de conduire lui-même.

Il ne devait jamais recueillir cet honneur. Peu avant son départ, et au moment où il entrait au théâtre, dans toute la majesté de sa puissance, revêtu d'une robe blanche et la couronne royale en tête, il voulut, par un mouvement de fierté souveraine, se présenter sans gardes à la foule déjà réunie sur les gradins, et fit signe à ceux qui l'escortaient de se tenir à distance. En ce moment, un de ses serviteurs militaires, Pausanias, le frappa d'une épée gauloise, et il tomba mort sur le coup.

Alexandre paraît sur la scène. Il va accomplir ce que, depuis cent ans surtout, le cours des événements avait préparé. Il va le faire avec une hauteur de caractère, une intrépidité de courage, une impétuosité de résolution que l'on peut dire fatales. Il semble qu'il est poussé par un Dieu, et il l'est en effet, car il réalise un fait nécessaire. Il va aller bien au delà de ce que Philippe méditait, et pourtant il ne fera rien de ce que la Grèce a dû se croire en droit d'attendre et de ce qu'on a répété et proclamé d'après elle : il n'hellénisa pas l'Asie; tout au rebours, il acheva d'asiatiser la Grèce et prépara l'immersion de l'Occident romain dans les mêmes eaux.

Une œuvre aussi considérable et qui, parlant autour de

son nom, en fait une réunion de syllabes plus sonore qu'aucune autre dont homme vivant se soit jamais paré, mérite d'être examinée avec d'autant plus de soin que la race iranienne y retrouva sa liberté, le libre essor de ses institutions les plus chères, et un long divorce, heureux pour elle, avec les populations sémitiques dont les Achéménides l'étouffaient. Je remonterai donc aux origines de la puissance d'Alexandre, aux raisons qui lui donnèrent une efficacité tout à fait étrangère aux facultés grecques, et, pour éclairer complétement ces questions capitales, j'examinerai ce qu'étaient les Macédoniens.

LISTE GÉNÉALOGIQUE DES ACHÉMÉNIDES.

CALCUL GREC.		CALCUL ORIENTAL.	
Darius, fils d'Hystaspes, règne	56 ans.	Kishtasep. . . . . règne	120 ans.
Xerxès Ier.	20	Bahman, appelé aussi Ardeshyr Dyraz-Dest (Longue-main).	110
Artaxerxès Longue-main. .	41		
Xerxès II.	quelq. mois.	Homaï	32
Sogdien.	quelq. mois.		
Darius Nothus.	18 ans.	Darab.	12
Artaxerxès Mnémon. . . .	44		
Darius Ochus Codoman. .	31	Dara	14
Total de la durée de la dynastie. . . .	210 ans.	. . . .	288 ans.

Il existe entre les deux supputations une différence de soixante-dix-huit ans ; mais il faut remarquer aussi, d'abord, que les Grecs ne sont pas très-sûrs de l'époque où le règne de Darius, fils d'Hystaspes, a commencé ; ensuite, que les écrivains asiatiques paraissent avoir compris dans la durée du règne de ce prince le temps qu'il a passé comme chef de la Perside ; enfin, qu'il n'y a pas plus d'accord sur l'époque de la mort du dernier Darius et le commencement précis du règne d'Alexandre.

LIVRE CINQUIÈME.

ALEXANDRE ET LES ARSACIDES. CINQUIÈME FORMATION DE L'IRAN.

CHAPITRE I[er].

AVÉNEMENT D'ALEXANDRE. — MORT DE DARIUS.

Les Macédoniens n'étaient nullement des Grecs. Ils ne l'étaient ni par la race, ni par les mœurs, ni par les tendances. Leur gouvernement n'avait rien d'hellénique. Leur histoire était analogue à celle des populations illyriennes, thraces, péoniennes, qui les avoisinaient, mais pas à celle des cités helléniques. Leurs rois cependant se disaient Héraclides, et faisaient remonter leur lignage aux Téménides d'Argos. Ils racontaient à ce sujet une légende romanesque, peut-être véritable, mais qui, en tout cas, n'avait pas assez de notoriété ni de poids pour être généralement admise, et quand Alexandre, fils d'Amyntas, l'allié de Mardonius, se présenta aux jeux Olympiques, les agonothètes lui en disputèrent l'entrée comme n'étant pas d'une origine à pouvoir y prétendre. Il soutint le contraire et réussit à convaincre ses juges. Fut-ce par des raisons honnêtes ou par des séductions qui ne l'étaient pas, c'est ce qu'il est difficile de démêler. En tout cas, ni ses descendants ni son peuple ne persuadèrent aux Grecs qu'il eût réellement une parenté avec eux jusqu'à l'époque de Philippe, ni jusqu'à celle d'Alexandre, ni jamais, car les Macédoniens restèrent considérés à Athènes comme des étrangers et des barbares, et en fait rien n'était plus vrai.

Mais ces étrangers, mais ces barbares, race essentiellement militaire, domptée par l'ascendant de deux souverains successifs, grands hommes l'un et l'autre et fondateurs d'un état de choses imposant par sa force, étaient capables de réaliser ce que l'élégante et impuissante bravade des concitoyens de Thémistocle n'avait pu qu'annoncer. L'histoire des cités de l'Hellade n'est pas la moins ingénieuse; elle est peut-être la plus élaborée des fictions du plus artiste des peuples; les Macédoniens surent exécuter ce qu'ils dirent.

Alexandre, odieux aux Grecs de son temps et des générations qui suivirent, ne fut cher qu'à ses sujets naturels et aux Perses. A ces deux nations seules il apparut comme un roi et un chef légitime. Il donna de l'honneur à la première; il séduisit à l'excès la seconde, et fut pour elle un libérateur non moins admiré, non moins utile que Cyrus. Les Grecs hésitèrent au milieu des deux camps, ne servant le maître que malgré eux, toujours protestant, contestant, dénigrant, ne voulant rien comprendre à ce qui se faisait, et réclamant avec la plus aveugle et la plus inepte obstination cette autonomie stérile et tyrannique dont ils n'avaient su tirer aucun avantage et que d'ailleurs ils ne devaient plus posséder.

De l'adoration véritable que les Perses éprouvèrent tout d'abord pour le conquérant et qui se fixa dans leur souvenir, il résulta un besoin impérieux de considérer Alexandre comme un des leurs, comme un homme issu de leur sang et descendu des sources les plus élevées de la génération royale. Tout au rebours des généalogistes d'Olympie, qui avaient prétendu écarter l'ancêtre et lui dénier toute consanguinité, ils affirmèrent avec passion que le glorieux descendant était Iranien, appartenait à la maison régnante, était Achéménide, et ils arrangèrent les choses de façon qu'il fut reconnu parmi eux comme fils de Darab.

Cette opération n'était pas sans difficulté. Elle paraît cependant s'être exécutée à une époque fort ancienne, et

rien ne rend impossible qu'elle ait eu lieu déjà sous les Arsacides, admirateurs dévoués du prince dont ces chefs féodaux se disaient les successeurs. La façon dont elle se présente, bien qu'inspirant peu de confiance, est cependant curieuse, et tire parti de circonstances vraies que les Perses n'ont pu connaître que lorsqu'ils étaient encore fort rapprochés des sources véritables; je me ferais donc scrupule de ne pas présenter cette partie légendaire, en la comparant aux récits plus justement accrédités des historiens occidentaux. J'emploierai à cet effet deux ouvrages persans : le Shah-nameh et un livre assez volumineux dont la rédaction ne saurait être plus récente que le onzième siècle de notre ère, et qui s'offre comme le résumé des faits racontés par un certain Abou-Taher de Tarsous. Chaque chapitre du livre commence à peu près à la façon des ouvrages composés par les traditionnalistes musulmans, en s'appuyant sur le témoignage d'un auteur primitif; c'est ici l'homme que je viens de nommer. La formule est ainsi conçue et se reproduit constamment :

« Puis, le rédacteur des renseignements et l'explicateur » des faits ignorés, Abou-Taher Tarsousy raconte à ce » sujet les détails qui suivent. »

Je ne saurais dire si ce livre est rare; je ne l'ai pas vu cité par les historiens d'Alexandre; il me semble qu'il a fourni à Myrkhond et à Khondemyr une partie de ce qu'ils rapportent. Je n'en ai d'ailleurs rencontré que deux manuscrits : celui que je possède, assez ancien, et un autre d'une écriture plus récente, dont le texte est moins correct.

Ferdousy raconte comme Abou-Taher que Darab, fils d'Homaï, eut une longue guerre avec Phylkous, le Philippe père d'Alexandre, suivant les Grecs. La paix fut conclue après la défaite de Phylkous, et celui-ci s'engagea à donner au Grand Roi sa fille en mariage, en même temps qu'il lui payerait un tribut de quinze cents pièces d'or.

Suivant Abou-Taher, il n'y eut pas d'hostilités entre les deux princes, et le mariage suffit avec le tribut pour en

prévenir l'explosion. Cet arrangement eut lieu sous l'influence de deux conseillers de Phylkous : Phalykoun, son ministre, et Phylasoun, son astrologue.

Ces deux noms sont grecs assurément, bien que leur physionomie puisse tromper. L'un semble devoir être Parménion et l'autre Philotas, très-employés en effet l'un et l'autre par Philippe.

Le mariage eut lieu. Mais la nuit même des noces, Darab s'aperçut que sa jeune femme n'avait pas une haleine agréable. Ce défaut le rebuta, et, le jour venu, après s'être levé et être sorti de la chambre nuptiale, il lui fit dire de s'en retourner chez son père, où elle arriva pleine de honte, ramenée par Phalykoun ou Parménion. Cependant Darab eut ensuite un fils d'une autre femme; il institua cet enfant son héritier, et lui donna le nom de Dara. La mère de ce dernier prince s'appelait Temrousiyyah, fille de Phastélykoun. Ce nom est encore une corruption du grec, et, bien que difficile à retrouver dans sa forme véritable, il sert du moins à faire reconnaître une fois de plus qu'Abou-Taher avait puisé dans des documents helléniques.

Revenue en Macédoine, l'épouse répudiée se sentit enceinte. Elle en éprouva un surcroît de confusion, et sa mère l'engagea à ne rien dire, attendu qu'il était peu probable que Darab consentît jamais à reconnaître l'enfant qui viendrait au monde. Ce conseil fut suivi, et la princesse accoucha d'un fils qui fut remis à Aristote, lequel se chargea de l'élever dans le voisinage d'une ville appelée Iskenderyeh, dont l'enfant prit le nom, faute d'un meilleur.

Ce ne sont pas les chroniqueurs perses qui ont inventé qu'Alexandre n'était pas fils de Philippe. Lorsque celui-ci, dégoûté de sa femme Olympias, et d'ailleurs coutumier de liaisons aussi nombreuses que passagères, eut épousé Cléopâtre, nièce d'Attale, les partisans de la jeune reine firent courir le bruit qu'Alexandre n'était pas né de Phi-

lippe; ils le donnaient pour le fruit maudit des sorcelleries d'Olympias, adonnée en effet aux opérations magiques, et qui s'était acquis par sa science dans ces sortes de mystères, non moins que par son caractère implacable, la plus triste réputation. Ainsi on avait cherché de bonne heure et du vivant même de Philippe à mettre en doute la naissance légitime du prince. Attale s'était attiré, au festin des noces de sa nièce avec le roi, la vigoureuse apostrophe du fils de la femme répudiée, s'écriant : « Suis-je donc un bâtard ? » parce que le courtisan buvait à la prochaine venue d'un héritier légitime du trône, et pourtant Alexandre lui-même était si bien au courant des idées répandues à ce sujet et qui provenaient sans doute des orgueilleuses illusions de sa mère, qu'il lui arriva plus tard de nier sa parenté avec Philippe et de se donner pour fils d'Ammon. En tout cas, il ne se targua qu'en des occasions très-rares de la noblesse héraclide que les prétentions de sa famille paternelle l'eussent mis en état de réclamer, et il préféra se dire Æacide du côté de sa mère. Dans un conflit d'opinions probablement fort aventurées, mais répandues sur l'origine d'Alexandre, les Perses, enclins à n'admettre aucune solution de continuité dans la descendance de leurs lignées royales, ont voulu à leur tour qu'Alexandre ne fût pas fils de Philippe, mais qu'il ne le fût pas davantage d'Ammon, et, suivant eux, c'est à la souche de Férydoun qu'il faut le rattacher par Darab.

Olympias n'est pas privée de son nom divin dans les légendes asiatiques. Elle s'y appelle Nahyd; c'est Anaïtis, la grande déesse de Syrie, soit que le nom d'Olympias ait eu besoin d'une sorte de traduction, soit que les arts magiques pratiqués dans les sanctuaires d'Anaïtis aient porté les peuples à identifier la mère du héros avec cette grande et mystérieuse figure.

Aristote habitait un ermitage près de la montagne d'Altoun; c'est l'Athos. Il instruisit de son mieux le jeune

prince confié à ses soins, et quand son élève eut une douzaine d'années, il l'amena à Philippe, qui le reçut avec joie sans le connaître, et l'admit dans le palais, où Nahyd, fille de Philippe, avait journellement le bonheur de le voir.

Cette félicité fut promptement troublée. Méhertoush, sœur de Nahyd, devint amoureuse du jeune homme. Elle fut surprise par Philippe, qui la tua, et Alexandre eut beaucoup de peine à s'échapper. Il se retira, de l'avis d'Aristote, à Kenwat, capitale des États du roi d'Épire Pyrouz-Shah. Incontestablement la tradition, ayant cessé d'être comprise par les Perses, a fait de Pyrouz un nom d'homme; mais comme en effet Alexandre, brouillé avec son père, a bien réellement trouvé un asile auprès de son oncle le roi d'Épire, il faut encore retrouver ici la trace d'un récit originel de composition grecque. D'ailleurs Abou-Taher explique à plusieurs reprises qu'il s'agit d'un pays situé dans le Roum, c'est-à-dire dans l'Occident, et dont le roi par conséquent ne pouvait porter un nom perse.

Le jeune fugitif se fit bientôt remarquer par sa science magique. Le bruit de sa réputation dans l'art d'expliquer les songes parvint aux oreilles du souverain, préoccupé alors d'une vision qu'il venait d'avoir. Le roi d'Épire avait épousé depuis peu Nahyd, la mère d'Alexandre, et il était ainsi le gendre de Phylkous. Il rêva qu'un enfant lui apparaissait et faisait tomber la tête du roi des Macédoniens et celle de Nahyd, et que devant cet enfant lui-même prenait la fuite.

Alexandre consulté prédit la mort de Phylkous, celle de Nahyd et l'abaissement du roi d'Épire. Cette interprétation fut mal reçue. Le monarque ordonna de mettre l'enfant en prison. Mais Nahyd l'avait reconnu du haut d'une galerie grillée donnant dans la salle d'audience. Elle se le fit amener et lui avoua qu'elle était sa mère. Pendant ces confidences, on entendit venir le roi. Nahyd s'empressa de cacher son fils dans un coffre, où il fut bientôt

découvert. Le roi d'Épire furieux frappa sa femme de son épée, croyant à une intrigue d'amour, et il ordonna de mettre à mort le jeune homme. Cependant des serviteurs fidèles réussirent à sauver la mère et l'enfant, et les amenèrent à la cour de Phylkous, auquel tout le secret fut alors révélé, et qui, prenant en affection un petit-fils beau, savant, accompli en toute manière, le fit monter sur un trône en vue du peuple, des grands et de l'armée, et le proclama son héritier et son lieutenant.

Il n'est pas difficile de reconnaître à travers les altérations le fond originel, ou du moins la version qui nous est parvenue par les auteurs grecs des dissentiments survenus entre Philippe et Olympias, et par suite entre Philippe et Alexandre, de la fuite du jeune prince et de sa mère auprès du frère de celle-ci, Alexandre, roi d'Épire, du raccommodement enfin recherché et obtenu par Philippe au moment où ce dernier, se préparant à une guerre contre la Perse, voulait ne pas laisser derrière lui des causes d'agitation.

Mais je reprends le récit d'Abou-Taher de Tarsous. Phylkous avait trois fils, suivant cet auteur; deux étaient nés d'une princesse, le troisième devait le jour à une esclave. En outre, il avait encore un autre fils né de la fille d'un de ses chambellans, et deux filles. Les trois aînés, voyant la couronne assurée à Alexandre, conspirèrent, tuèrent Phylkous avec Nahyd, et voulurent égorger de même leur compétiteur; mais Alexandre se cacha et on ne put le trouver. Au bout de peu de jours, les assassins ne s'étant pas accordés, tombèrent successivement sous le couteau les uns des autres; le petit-fils du chambellan, qui avait pris la place de ses demi-frères, fut mis à mort par Alexandre lui-meme, qui l'égorgea avec le secours d'une de ses tantes, fille de Philippe, nommée Azad-Serw, et alors, reconnu une seconde fois par l'armée et par les grands, le héros se trouva seul et souverain maître, et s'empara de la direction des affaires.

Dans son récit compliqué, Abou-Taher s'égare visiblement, et bien que, comme il le dit, Philippe ait eu plusieurs autres enfants que ceux d'Olympias, et que les textes grecs mentionnent même ses relations avec une danseuse thessalienne et plusieurs hétaïres de la Grèce; bien que le récit de l'assassinat de Philippe soit également vrai, en tenant compte toutefois que le jeune Pausanias, son meurtrier, n'était pas son fils, il est clair que l'avénement d'Alexandre ne rencontra pas autant de difficultés que l'auteur persan en accumule pour avoir le plaisir de les résoudre. Soit qu'Olympias et Alexandre aient dirigé la conspiration, comme on l'a prétendu, et Olympias en était capable, soit que le futur conquérant de l'Asie se trouvât là fortuitement, mais tout à fait à propos, pour en profiter, il n'est pas douteux qu'il monta immédiatement sur le trône. Je ne pense pas néanmoins que le récit d'Abou-Taher soit absolument une fable. A différents traits, on y reconnaît plutôt des circonstances analogues aux débuts du règne de Philippe, et ce qui regarde le père a été transporté au fils. Philippe, revenu de Thèbes, où il avait été élevé comme otage, s'était trouvé, fort jeune, après la mort de son frère Perdikkas, en présence de quatre princes; c'est précisément le nombre indiqué par Abou-Taher; l'un était fils du roi défunt, les trois autres devaient leur naissance à une concubine nommée Gigæa, et le prétendant fut contraint de mettre à mort l'un de ceux-ci, tandis que les autres prenaient la fuite. Il n'est pas jusqu'à la reine Eurydice, mère de Philippe, dont le caractère atroce ne prête quelques traits à celui d'Azad-Serw, louée cependant par la légende persane; car si Azad-Serw prépara l'assassinat du dernier fils de Phylkous, ce fut dans l'intérêt d'Alexandre. On remarquera aussi qu'Olympias ou Nahyd meurt avant l'avénement de son fils à la couronne; ceci est absolument inexact, mais s'explique pourtant par ce même fait qu'après que Philippe eut tué ou chassé ses frères, il n'est plus question d'Eury-

dice dans son histoire, ce qui donne à penser que cette dernière disparut à peu près vers ce temps-là.

La première action de l'Iskender ou Alexandre persan fut d'attaquer le roi d'Épire pour venger ses injures et celles de sa mère. Abou-Taher ne dit pas qu'il l'ait tué; il se contente de le détrôner et de lui donner un successeur. Dans son système, l'auteur persan faisant d'Alexandre d'Épire un mari et non un frère d'Olympias, un persécuteur et non un soutien contre Philippe, a été induit à résumer de cette façon les premières campagnes d'Alexandre au nord et à l'ouest de la Macédoine. C'est déjà beaucoup qu'il en ait tenu compte même dans cette forme vicieuse, et il eût été difficile que les Asiatiques eussent gardé un souvenir bien exact de l'attaque des Triballes, du passage du Danube, de la bataille livrée aux Illyriens et du retour offensif sur Thèbes insurgée. Alexandre étant pour eux, du moment où il prit la couronne, le roi incontesté de l'Occident, considéré comme un empire compacte, toutes nuances leur échappent, et ils n'en tiennent pas grand compte. Il ne faut donc attendre que des impressions fugitives d'une vérité perdue.

Thèbes fut prise. Le jugement de la sédition, remis à l'arbitrage des Grecs eux-mêmes, Phocéens, Orchoméniens, Thespiens, Platéens, fut terrible pour ce qui resta de la ville, à moitié détruite par l'assaut, et de la population déjà décimée. La condamnation porta que la cité serait rasée jusqu'au sol et les habitants vendus. Cette sentence reçut une rigoureuse exécution. Quant aux fugitifs, ils durent être arrêtés et tués partout où on les trouverait. Ainsi périt la ville d'Amphion, une des fondations les plus vénérables du monde hellénique; il est vrai que, dans sa prospérité, elle avait traité de même Platée et Orchomène. C'était la méthode grecque. Je ne manque pas une occasion de constater l'absence complète de moralité et de bon sens, fléaux de ce monde hellénique dont le développement constamment déraisonnable, impolitique et impi-

toyable, surtout envers ses propres membres, n'arriva jamais à sortir de l'état sporadique le plus humble, et pour ce motif ne put échapper à la main des Perses d'abord, à celle des Macédoniens ensuite, et enfin à celle des Romains.

Athènes avait fortement poussé Thèbes à la révolte; elle l'abandonna à l'heure du danger. Elle se soumit aussi à ce qu'ordonna Alexandre, et l'assemblée de Corinthe, en décrétant de nouveau, sous la dictée du jeune conquérant, la guerre contre la Perse, reçut sa prompte et complète adhésion. Cependant Alexandre ne prenait pas le change. Non-seulement Démosthène et les principaux citoyens de l'Attique étaient devenus les agents du Grand Roi, et avec de l'argent persan s'efforçaient d'organiser la résistance aux projets consentis par leur gouvernement; mais des militaires hellènes en réputation s'étaient encore empressés d'entrer au service iranien, et Parménion, déjà envoyé par Philippe pour opérer en Æolide, trouvait devant lui des troupes grecques à la solde de Darius, et les deux Rhodiens Memnon et Mentor, dont le premier avait reçu le titre et remplissait les fonctions de général en chef pour la cour de Suse. Ainsi, dans l'état de décomposition où se trouvait l'empire et en présence de la faiblesse avérée de la race achéménide, ce n'était pas la nation perse proprement dite qui défendait l'établissement de Cyrus, c'étaient les Grecs, et c'étaient eux qui faisaient effort pour arrêter et, s'ils l'avaient pu, pour renverser Alexandre. Celui-ci invoquait vainement les souvenirs de Marathon et de Salamine; les descendants de Miltiade et de Thémistocle ne voulaient plus entendre parler de ces fables; ils cherchaient au contraire à garantir les enfants de Mardonius contre les entreprises d'un vengeur infiniment plus détesté.

Les chroniques persanes ont conservé une trace assez curieuse de l'impopularité où était tombé dans tout l'empire le gouvernement des Achéménides au moment où se

préparait l'expédition d'Alexandre. Ibn-el-Mogaffa raconte que Darab, qu'il nomme Tjehrzad, avait un favori nommé Péry, jeune homme de la plus basse extraction et de mœurs détestables. Les seigneurs, fortement scandalisés de la puissance excessive de ce garçon et de la manière dont il en abusait, firent au roi des représentations. Il n'en résulta qu'un surcroît de tyrannie, et Darab s'obstina dans ses affections. Mais parmi les conseillers royaux se trouvait un des hommes les plus puissants de la cour, appelé Restyn, qui reçut des avances de la part de Péry. Il les méprisa; il avertit le roi, et réussit enfin à faire comprendre à ce dernier les dangers de la situation. Péry mourut empoisonné par les ordres de son maître, qui l'avait grandi au point de n'oser lutter ouvertement contre lui.

Après la mort de Tjehrzad-Darab, Dara monta sur le trône. Encore plus despote que son père, et se figurant, suivant l'expression de l'auteur arabe que je traduis, qu'il possédait de père en fils « le soleil et la grappe, le poisson et l'oiseau », il prit pour premier ministre le frère aîné de Péry; celui-ci se mit à persécuter les grandes familles et surtout la parenté de Restyn. Le désordre arriva à son comble dans l'empire. Les Nations pures se désaffectionnèrent tout à fait de la maison régnante, et quand Alexandre parut sur les frontières, beaucoup de feudataires passèrent à son parti. Par là, suivant le chroniqueur, s'explique l'extrême facilité avec laquelle Alexandre conquit cet immense pays de l'Iran, où il ne trouva de la part des possesseurs du sol aucune résistance sérieuse, et où au contraire on l'avait attiré; mais, ajoute-t-il en finissant, on s'en repentit dans la suite.

Je ne peux m'empêcher de comparer cette anecdote avec une opinion exprimée par l'empereur Napoléon Ier sur les guerres d'Alexandre. Après avoir rendu justice au génie du conquérant, le juge militaire ajoute :

« Mais s'il eût été battu sur l'Issus, où l'armée de Darius

» était en bataille sur sa ligne de retraite!... Mais s'il eût » été battu à Arbelles, ayant le Tigre, l'Euphrate et les dé- » serts sur ses derrières, sans places fortes, à neuf cents » lieues de la Macédoine! Mais s'il eût été battu par Porus » lorsqu'il était acculé à l'Indus!... »

Il est certain que le rôle et le caractère d'Alexandre comportent comme partie essentielle une faveur extraordinaire de la fortune et une confiance aveugle dans un pareil concours. Un Alexandre uniquement méthodique ne se comprend pas. Une foi enthousiaste et mystique en soi-même explique seule cette grande personnalité. Mais en même temps, si le récit d'Ibn-el-Mogaffa est véritable, s'il faut croire, ce qui n'a rien du reste d'invraisemblable, que ces grands de l'empire, depuis si longtemps dégoûtés, habitués à toutes les intrigues, constamment disposés à la révolte, ne pouvant pas plus se reposer sur la justice de leur maître que ce maître ne devait compter sur leur fidélité, aient conçu le projet, tramé le complot de substituer à la famille régnante épuisée le héros de l'Occident, jeune, brillant, fort, appuyé sur une autorité déjà bien autrement considérable que tout ce qu'on avait pu voir en Grèce jusqu'alors, disposant de la vaste région comprise entre le Danube et la mer Égée et touchant à la fois l'Adriatique et la Propontide, chef d'ailleurs d'un peuple tout militaire, les imprudences aventureuses que l'empereur Napoléon fait planer comme un juste reproche sur la réputation du vainqueur d'Arbelles ne seraient plus des imprudences, puisque l'attaque de la Perse aurait été beaucoup moins une opération de guerre que la mise à profit d'une conspiration et une révolution dynastique réalisée. La façon dont les événements vont se développer fera mieux sentir la probabilité de cette doctrine, et il est bon de considérer ces deux points : Alexandre, envahissant l'Asie avec la confiance de trouver des sympathies actives sur les territoires du Grand Roi, et les Grecs s'efforçant de rendre le moins efficace possible l'appui qu'ils sont contraints de

lui prêter, et s'opposant même à force ouverte à ce qu'il puisse réussir. En conséquence, pour réduire ces derniers à une obéissance entière, il faut qu'Alexandre soumette l'Asie et enlève à la résistance des malintentionnés cette puissante ressource.

L'armée macédonienne réunie à Pella s'était dirigée à travers la Thrace jusqu'à Sestos, et là elle avait passé le détroit, Alexandre ayant soin d'offrir aux âmes des héros troyens les sacrifices jugés les plus propres à se concilier leur faveur et à calmer leurs justes ressentiments contre un descendant de l'Éacide Néoptolème. Avec trente-cinq mille hommes à peu près, peu d'argent et des vivres pour trente jours, il s'avança dans le pays et marcha contre l'armée perse, commandée par le général en chef Memnon le Rhodien. En adoptant les calculs d'Arrien, de beaucoup les plus vraisemblables, cette armée de défense comptait vingt mille hommes d'infanterie environ, la plupart mercenaires grecs, et autant de cavalerie, où dominaient, en fait d'éléments indigènes, les Mèdes et les Bactriens, mais surtout les Cappadociens et les Paphlagoniens. En somme, il y avait peu de gens de l'Iran. Les commandements étaient confiés à des officiers grecs ou à des membres de la famille régnante. On se rencontra près du Granique, bien malgré Memnon et ses mercenaires; ceux-ci voulaient traîner la guerre en longueur, mais Arsitès, satrape de Phrygie, et les autres capitaines royaux ne le permirent pas, et insistèrent pour combattre immédiatement.

Alexandre venait d'Hermote : il n'eut pas plutôt aperçu les Perses qu'il donna l'ordre d'attaquer, et se mettant à la tête de l'aile droite, tandis que Parménion menait la gauche, il entra résolûment dans le fleuve, trompettes sonnantes, à la tête de l'escadron d'Apollonia, et suivi de la cavalerie légère, des archers péoniens et d'une division d'hypaspistes. La gauche en fit autant, et ce mouvement porta contre le corps de Memnon et la cavalerie perse,

qui, du haut des rives escarpées, reçurent les Macédoniens par une grêle de javelines et les firent d'abord reculer. Mais Alexandre, payant de sa personne, suivant sa coutume, maintint ses troupes au combat, traversa l'eau, et réussit à prendre pied sur la rive ennemie. Alors la mêlée devint favorable aux Macédoniens. Le roi renversa lui-même Mithridate, gendre de l'Achéménide, en lui portant un coup de pique au milieu du visage, et il tua Rhasakès d'un second coup. Il allait cependant périr de la main de Spithridate, quand Clitus abattit le bras de celui-ci. Ce fut une lutte digne des temps héroïques. Les plus grands efforts se firent autour d'Alexandre, qui ne s'épargna pas, et ses hommes le défendirent avec une bravoure enthousiaste; partout ailleurs la résistance fut presque nulle. La cavalerie ennemie s'enfuit dans toutes les directions à travers la campagne.

L'infanterie pourtant n'avait pas encore donné et restait intacte. Alexandre l'aborda immédiatement et l'enfonça. Elle fut presque détruite. Ce que l'on remarqua dans cette affaire, c'est que la cavalerie perdit peu de monde, s'étant rapidement dispersée, et le conflit fut surtout désastreux pour les principaux officiers perses, parents de Darius, qui combattirent avec une intrépidité désespérée. Trois viennent d'être nommés tout à l'heure qui périrent en attaquant Alexandre; avec eux succombèrent Pharnace, beau-frère de Darius; Mithrobarzanès, satrape de la Cappadoce; Atizyès, Niphatès, Petinès, et d'autres encore; Arsitès, satrape de Phrygie, qui avait réussi à quitter le champ de bataille, se tua de désespoir. Ce fut surtout la mort de ces chefs qui donna à la bataille du Granique un caractère particulièrement imposant. Quant à la perte de l'infanterie, elle fut irréparable, et l'empire, cet immense empire, en était tombé à ce degré d'épuisement, de faiblesse et de visible impopularité, qu'il devint très-difficile de lever une autre armée dans ces territoires si peuplés de l'Asie Mineure pour soutenir une

cause qui aurait dû être inexpugnable. Deux mille mercenaires grecs faits prisonniers furent dirigés comme esclaves sur la Macédoine.

Aussitôt après la bataille, les Mysiens envoyèrent leur soumission. Zélée, colonie grecque du pays, les imita, en s'excusant d'avoir apporté son contingent à l'armée perse. Daskylion, résidence du satrape de Phrygie, se livra avec le trésor de la province. Sardes était considérée comme imprenable, et la résistance y était non-seulement possible, mais facile. Le gouverneur perse Mithrinès et les habitants vinrent jusqu'à huit milles de distance au-devant d'Alexandre pour l'appeler dans leurs murs. On lui remit la ville, la citadelle, la garnison et la caisse publique. Il accepta tout, laissant en échange la liberté locale telle qu'elle avait existé jusqu'alors.

Sardes rendue, Éphèse se rendit de même, ainsi que la principauté d'Atarnée, apanage de Memnon le Rhodien. Magnésie, Tralles, toutes les cités ioniennes et éoliennes suivirent le mouvement. Milet seule, dominée par une garnison de mercenaires grecs, essaya de tenir bon, malgré les efforts de son commandant, Hégésistrate, qui, après avoir adressé sa soumission à Alexandre, changea d'avis en voyant approcher la flotte phénicienne et cypriote, armement énorme sur lequel se trouvait Memnon et dont on pouvait beaucoup attendre. Cependant rien ne s'exécuta. Milet fut pris. Tout ce qui était citoyen de la ville et supposé, à tort ou à raison, ne s'être opposé au roi que par contrainte, garda le droit de cité libre; mais les mercenaires furent vendus, et Alexandre marcha sur la Carie, dont la souveraine légitime, Ada, troublée dans sa domination par son frère Pixodare, devenu beau-père d'un courtisan perse appelé Orontobatès, vint le rejoindre et lui offrit les villes fortes dont elle était encore maîtresse. Mais la capitale, Halicarnasse, n'était pas dans ses mains, et il fallait reprendre cette grande ville.

Memnon s'y était jeté avec une forte garnison com-

mandée par un Athénien, Éphialtes, homme d'énergie et de grands talents militaires. Deux citadelles, un pont fortifié, des magasins immenses, un train de machines considérable, donnaient à la défense de la place de grandes ressources. En outre, la flotte perse, inutilisée devant Milet, faisait mine de prendre sa revanche. Cependant elle ne put rien. Les attaques furent vigoureusement poussées, les brèches pratiquées, les machines des assiégeants brûlées, leurs travaux ruinés, et Éphialtes, l'âme de la défense, s'étant fait tuer dans une sortie malheureuse, Memnon et Orontobatès évacuèrent la ville et battirent en retraite avec leurs troupes après avoir mis le feu partout. Alexandre fit éteindre l'incendie, ordonna d'épargner les habitants, et, après avoir rendu la souveraineté de la Carie à la princesse Ada, il continua sa marche en avant. Dans les premiers mois de l'hiver, il enleva en courant la Lycie, la Pamphylie et la Pisidie. Bien que ce soit pays de montagnes et que la résistance y eût été des plus faciles, toutes les villes lyciennes ouvrirent leurs portes sans difficulté, une seule exceptée, Marmarée, qui fut emportée de vive force. Au nord de la Phrygie, les succès ne furent pas moins éclatants et faciles, et après avoir reçu la soumission de la forteresse de Kélènes, située au fond des montagnes, le roi arriva à Gordes, où il laissa ses troupes se reposer quelque temps. La pacification lui paraissait tellement assurée qu'Antigone, dont il fit le nouveau satrape, ne reçut que quinze cents hommes pour tenir une si grande province.

Cependant Memnon, ce Grec devenu le régulateur des affaires achéménides, se voyant battu à Halicarnasse et désespérant de défendre sa cause sur son territoire même, s'était jeté dans un système de diversion dont l'effet était calculé pour faire revenir Alexandre sur ses pas, en lui donnant des inquiétudes dans son propre pays. Memnon disposait de la grande flotte si inerte à Milet et à Halicarnasse, et, de plus, d'un corps considérable de mercenaires

grecs; il avait pour commander sous lui son neveu, portant un nom perse, Pharnabaze, et un autre chef appelé Autophradate. Il enleva Chios et quatre des villes de Lesbos, et il allait probablement s'emparer de Mitylène quand subitement il mourut de maladie. Pharnabaze prit la direction des affaires à sa place, continua le siége et contraignit Mitylène à se rendre. Mais il viola les termes de la capitulation, et, en mercenaire qu'il était, se livra dans l'île à des extorsions que la saine politique aurait dû lui interdire. Quelle qu'ait pu être la valeur des plans de son oncle, il n'en poussa pas l'exécution plus loin, et confirmé dans les fonctions d'amiral de la flotte, il reçut l'ordre de remettre les stipendiés grecs dont il pouvait disposer à son frère Thymodès, fils de Mentor, qui, de son côté, avait charge de se réunir aux troupes de terre rassemblées de toutes parts, lesquelles à force d'efforts avaient déjà atteint un effectif assez considérable pour donner à Darius et à ses conseillers les plus brillantes espérances.

Des contingents venus plus ou moins volontairement de toutes les provinces de l'empire avaient porté l'armée à un chiffre de six cent mille hommes, suivant quelques auteurs, de cinq cent mille, suivant d'autres, en y comprenant cent mille cavaliers. On y comptait de vingt à trente mille mercenaires hellènes. Comme depuis très-longtemps on n'était plus dans l'usage de faire appel aux milices nationales, celles-ci avaient perdu l'habitude de la guerre et surtout ne connaissaient pas les nouvelles méthodes, où les machines et les engins de jet jouaient un grand rôle. Il était donc évident que la valeur intrinsèque des milices devait être fort inférieure à celle des mercenaires, soigneusement exercés et commandés par des militaires instruits. Les troupes indigènes devaient ressembler beaucoup à ce que furent les derniers rassemblements de noblesse campagnarde que l'appel suranné du ban et de l'arrière-ban fournit aux armées de Louis XIV. Le mercenaire Charidème, Athénien, réfugié auprès de Darius, eut donc

parfaitement raison de prétendre, quand la revue de ces corps hétérogènes fut passée sous ses yeux, que l'argent du roi aurait été beaucoup mieux employé à augmenter le nombre des bandes grecques qu'à faire subsister une multitude semblable, qui ne pouvait être en campagne que d'une efficacité très-douteuse. Mais dans l'occasion que je rappelle, le roi et ses courtisans se laissèrent prendre à la vanité nationale; ils furent ravis par l'aspect toujours imposant des masses, par les cris confiants de tant d'hommes réunis, par le pittoresque du spectacle : les éléphants, les chameaux, les chevaux innombrables, les costumes variés; on leur dit : « Voici des Perses et voici des Mèdes! Ici des Arméniens, là des Derbikkes! Ceux-ci sont des Kardoukes et ceux-là des Hyrcaniens! » La vaste plaine de la Mésopotamie où cette représentation eut lieu éclatait de désordre guerrier et de fantasmagorie militaire. On s'aveugla avec des couleurs brillantes et on se grisa avec des phrases. Il n'y a pas que Darius, il n'y a pas que les Achéménides et les peuples d'Asie qui aient gémi un jour d'avoir subi cette double cause d'aberration. Charidème ayant dédaigné ce qui enthousiasmait le Grand Roi, fut mis à mort : d'autres que lui ont appris et apprendront à leurs dépens combien il est dangereux de montrer la vérité à ceux que leurs passions affectionnent à l'erreur. Darius resta si charmé de sa puissante armée qu'il résolut de la commander en personne et de vaincre Alexandre à coup sûr.

On était alors au printemps de 333. Tandis que le Grand Roi se faisait fort de défendre l'entrée des plaines et manœuvrait de façon à occuper l'étroit territoire d'Issus, le Macédonien ayant eu un renfort de trois mille hommes d'infanterie et de trois cents cavaliers de son pays, plus deux cents Thessaliens et cent cinquante Éléates, marchait sur la Paphlagonie et la Cappadoce. Il reçut la soumission des deux pays avant d'y être entré, et consentit même à épargner aux Paphlagoniens la charge

des logements militaires. Il passa l'Halys, trouva le défilé redoutable des Portes Ciliciennes occupé par un petit nombre de soldats qui s'enfuirent à son approche, et entra à Tarse sans difficulté. Arsamès le satrape se retirait devant lui sans essayer aucune résistance. Ce fut pendant son séjour à Tarse que, s'étant baigné dans le Cydnus, Alexandre prit une fièvre violente, et ne fut sauvé que par sa confiance généreuse dans son médecin, Philippe l'Acarnanien.

En avant de Tarse, de nouveaux défilés ne furent pas mieux défendus que les Portes Ciliciennes. Parménion et l'avant-garde passèrent. L'armée suivit. Anchiale et Soli et les populations des montagnes se rendirent d'elles-mêmes, ainsi que les places de Magarme et de Mallée. Dans cette dernière ville, le roi apprit pour la première fois des nouvelles sûres de la situation de l'armée perse, et apprit qu'elle était campée à Sochi sur la pente orientale du mont Amanus, à deux journées de marche environ du défilé qui débouchait dans la plaine.

D'accord avec son conseil de guerre, il donna l'ordre de se porter en avant, et dès le lendemain il traversait Issus, y laissait ses malades et quelques bagages, et venait toucher au pont de Maryande, la première ville de Phénicie. Là il sut que l'armée perse avait opéré un changement de front, quitté Sochi, occupé Issus sur ses derrières, et le suivait.

Darius était toujours persuadé de la solidité de sa force; il croyait voler à une victoire certaine; il avait avec lui sa cour, sa mère, sa principale épouse et son harem entier, ses serviteurs royaux, des superfluités énormes, et rien qu'en or et en argent de quoi fournir la charge de six cents mulets et de trois cents chameaux. L'armée perse défila pendant cinq jours au passage de l'Euphrate. Cependant, comme les bagages ne laissaient pas que de gêner, on en envoya une partie à Damas.

Impatient d'en venir aux mains, Darius croyait Alexan-

dre hésitant, et il gagnait du pays sans tenir aucun compte des désavantages présentés à ses troupes par la nature du terrain. Les chefs mercenaires cherchaient à le tempérer et lui conseillaient de n'attaquer qu'en plaine, afin de profiter de sa grande supériorité numérique et particulièrement de ses ressources en cavalerie. Mais les courtisans tenant dans tous les cas le succès pour acquis, ne voulaient pas que la victoire fut différée, et les hommes politiques grecs qui suivaient le roi, non moins pressés que leurs émules asiatiques, écrivaient à Athènes qu'il fallait tout espérer et que le Macédonien était perdu. L'ordre fut donc donné à l'armée perse de franchir immédiatement les défilés ciliciens, et c'est ainsi qu'elle se trouvait à Issus, sur le bord de la mer, étranglée et ne pouvant se déployer sur une bande de terrain insuffisante pour sa masse.

Alexandre partit aussitôt qu'il fut averti de la position prise par les Perses; il arriva par une marche de nuit au défilé qu'il avait franchi deux jours auparavant, fit reposer ses troupes jusqu'à l'aube, et alors, prenant au nord-est, marcha jusqu'au fleuve Pinare, en avant d'Issus. Là, il rangea son armée en bataille. A la droite, avec des troupes légères, il plaça cinq divisions de la phalange, dont les lignes s'étendaient jusqu'à la mer; au centre, la grosse cavalerie macédonienne, les Thessaliens, et les flanqueurs péoniens appelés Agrianes. Le reste, c'est-à-dire quelque peu de cavalerie péloponnésienne et alliée, avec des archers thraces et crétois, se tenait sur la gauche, sous les ordres de Parménion.

Darius ressentit d'abord l'infériorité d'une position mal choisie. Il lança au delà du fleuve Pinare trente mille cavaliers et vingt mille fantassins; en deçà il disposa une ligne de bataille de quatre-vingt-dix mille hoplites, dont trente mille Grecs, formant le centre; le tout occupant l'espace entier compris entre la montagne et la mer. Un autre corps de vingt mille hommes fut envoyé sur sa gauche, pour opérer, par les pentes escarpées du ter-

rain, sur le flanc droit, et s'il se pouvait sur les derrières de l'ennemi. Mais ces dispositions prises, on ne put employer le gros des troupes forcément inactif, paralysé derrière la ligne des hoplites, rangé sans but et n'appuyant rien.

A ces inconvénients s'en joignit un autre; les cinquante mille hommes jetés au delà du Pinare et dont le mouvement n'avait eu d'autre raison que de couvrir les premières manœuvres, furent rappelés et on ne sut où les mettre. Une partie fila sur la gauche, d'où, le terrain ne lui étant pas favorable, elle dut revenir sur la droite, et par ce mouvement il se trouva que, sans l'avoir voulu, on avait réuni sur le bord de la mer presque tout ce qu'on employait de cavalerie. Ces arrangements faits tant bien que mal, Darius, monté sur son char, se plaça au centre de la ligne, derrière les hoplites mercenaires, et pour couvrir encore mieux sa position, il fit élever quelques ouvrages en terre sur le rivage du Pinare, de sorte que ce cours d'eau, assez encaissé naturellement, se trouva bordé de ce côté d'un véritable escarpement.

On employa quelque temps à s'observer de part et d'autre sans en venir à l'action. Alexandre envoya les Agrianes et une partie de sa cavalerie contre les vingt mille hommes placés sur son flanc droit. Ceux-ci se montrèrent tellement mous que le roi ne les jugea plus fort redoutables, et se contentant de les contenir par un corps de trois cents cavaliers, il retira les Agrianes et les joignit à sa droite. Cela fait, il marcha en avant, mais avec lenteur; l'ennemi ne bougeait pas. Il continua d'avancer; même immobilité. Alors se mettant à la tête de sa cavalerie, et suivi des hypaspistes et des divisions de droite de la phalange, il traversa rapidement le fleuve et aborda les hoplites asiatiques de l'aile gauche des Perses, qui lâchèrent pied immédiatement et furent poursuivis. Darius voyant sa ligne rompue, jugea sa personne compromise, et faisant tourner son char, s'enfuit des premiers et si éperdument, que

trouvant bientôt que le terrain raboteux ne permettait pas au char de rouler assez vite, il sauta sur un cheval, jeta son arc, son bouclier, son manteau, et s'échappa sans prendre le temps de donner un ordre ni de dire quoi que ce soit à personne, montrant ce que peut être un prince en décadence. Voyant le Grand Roi ainsi mis en déroute, l'armée entière suivit son exemple, et Alexandre et ses troupes se trouvèrent en pleine possession du terrain avant d'avoir pris la peine de le conquérir.

Toutefois la bataille n'était pas finie. Le centre et la droite des Perses, qui n'avaient pas vu fuir Darius, se comportaient bien. Parménion et son collègue Cratère, plus lents dans leur mouvement qu'Alexandre dans le sien, avaient trouvé une forte résistance chez les mercenaires, et il fallut que le roi vînt attaquer ceux-ci sur leur flanc droit désormais découvert pour les forcer à reculer. Mais ils ne se débandèrent pas, même en apprenant l'abandon du maître qu'ils servaient, et il paraît qu'ils réussirent à gagner, sans être entamés, les défilés des montagnes, où les Macédoniens n'essayèrent pas de les poursuivre.

De l'autre côté, la cavalerie perse placée sur le bord de la mer s'était bravement comportée. Elle avait fait le même mouvement qu'Alexandre, mais en sens inverse ; elle avait franchi le Pinare et rudement mené les Thessaliens. Cependant, à la nouvelle du départ du roi, elle se dispersa. La bataille était décidément perdue pour l'Achéménide.

Restaient ces masses compactes qui n'avaient même pas été mises en ligne. Alexandre jugea nécessaire de les dissoudre et de les démoraliser. Les Macédoniens vainqueurs se jetèrent dessus. Là eut lieu le véritable massacre ; une partie se noya dans les nombreux cours d'eau qui coupaient la contrée ; le plus grand nombre périt étouffé et écrasé par le poids des multitudes se ruant les unes sur les autres, affolées de terreur et ne sachant ni où aller ni contre qui se défendre. De ce côté, la poursuite dura jusqu'à la nuit.

Le camp des Perses, avec les richesses royales qui y étaient accumulées, tomba tout entier dans les mains du vainqueur, et Alexandre trouva l'occasion de déployer à l'égard de Sisygambis, la mère du Grand Roi, de Statira, sa femme, de sa sœur, de son fils et de ses filles devenus prisonniers, cette grandeur d'âme qui n'était pas dans les usages de l'antiquité, et que poëtes et prosateurs grecs et romains ont célébrée avec plus d'emphase que d'intelligence.

Darius rallia pour toute escorte quatre mille cavaliers, avec lesquels il repassa l'Euphrate à Thapsaque, et de là il s'enfonça dans le haut pays. Huit mille Grecs mercenaires se reformèrent, d'un autre côté, sous le commandement d'Amyntas et de Thymotès. Ils gagnèrent Tripoli de Phénicie, de là Chypre, puis l'Égypte. Le reste de l'immense armée disparut sans laisser de trace, et l'on peut assez juger que ces milices peu affectionnées, n'étant venues que par contrainte et de fort loin, indifférentes à ce qui pouvait arriver à la race impopulaire des Achéménides, n'eurent d'autre pensée que de se disperser, chacun retournant chez soi au plus vite et semant sur sa route les déplorables nouvelles dont il avait été le témoin.

Le premier résultat de la bataille d'Issus fut de rompre les intrigues nouées par le roi Agis de Sparte avec Pharnabaze, neveu de Memnon le Rhodien, dans le but de déterminer un mouvement antimacédonien parmi les populations du Péloponnèse. Pharnabaze se hâta de gagner Chios avec sa flotte, et ne laissa à Agis que dix trirèmes et trente talents d'argent, avec lesquels Agis et son frère Agésilas essayèrent de troubler quelque peu la Crète. L'entreprise n'ayant pas réussi, ils allèrent avec Autophradate dans les environs d'Halicarnasse pour y tenter de très-petites choses.

Damas, parfaitement en état de soutenir un siége, fut rendue par le gouverneur à Parménion, et les immenses

richesses mises en dépôt dans cette ville passèrent aux mains d'Alexandre. Le nombre des prisonniers de marque fut très-considérable; presque toutes les grandes familles de la cour eurent quelqu'un des leurs en captivité. La veuve et les filles d'Ochus, prédécesseur du roi régnant; la nièce de ce dernier; les femmes d'Artabaze et de Pharnabaze; les trois filles de Mentor le Rhodien; Barsine, veuve de Memnon, et son enfant : on ne pouvait compter tout ce qu'il y avait d'illustre au pouvoir du Macédonien; outre cette foule indigène, on arrêta aussi un grand nombre de Thébains, Lacédémoniens, Athéniens, à la solde de Darius, mais dont celui-ci s'était méfié, peut-être avec raison, et qu'il avait envoyés avec les bagages. Le roi traita bien tout ce monde et lui permit de s'en retourner, sauf aux Lacédémoniens, retenus quelque temps, probablement à cause de la conduite d'Agis; néanmoins, leur captivité fut courte, et bientôt ils purent aussi rentrer dans leur pays.

Le roi marcha alors sur la Phénicie. Arrivé à Marathe, qui se rendit avec les princes d'Arados dont elle dépendait, il reçut une lettre de Darius, par laquelle le Grand Roi réclamait sa famille et offrait la paix et son alliance à son heureux adversaire. Il établissait, en outre, qu'il n'avait pas eu les premiers torts; que son rival, au contraire, l'avait attaqué sans motif, suivant ainsi l'exemple injuste de Philippe, et qu'il n'avait fait que se défendre.

Alexandre répondit avec hauteur que les premiers torts étaient imputables à Xerxès et à ses agressions. Il en était le vengeur. Il accusa Darius d'avoir trempé dans l'assassinat de Philippe et, en outre, d'avoir excité à la révolte les villes de la Grèce. De là cette guerre actuelle, où, par la faveur divine, il avait marché de victoire en victoire. Désormais assuré dans sa suprématie, il n'avait nullement l'intention de traiter Darius avec rigueur; au contraire, il était prêt à lui donner des marques sensibles de sa bienveillance en lui rendant ses royales captives et en com-

blant d'ailleurs tous ses désirs. Mais Darius devait d'abord se rendre auprès de lui, et cessant de se poser en compétiteur, reconnaître et avouer son maître. Il l'invitait, à l'avenir, lorsqu'il lui arriverait de lui adresser quelque message, de ne plus affecter les manières d'un égal; et si par hasard Darius pensait autrement, il lui fallait combattre et faire front au lieu de fuir devant celui qui irait le chercher partout où il serait.

Une telle lettre, certainement publiée aussitôt qu'écrite et composée à cette intention, paraît avoir vivement frappé les imaginations. Abou-Taher de Tarse en a connaissance et la cite dans ses Mémoires. Mais naturellement la version qu'il en produit se ressent du tour donné par lui à toute l'histoire d'Alexandre. Ce n'est pas l'entreprise de Xerxès, ce n'est pas le meurtre de Philippe que le roi macédonien vient punir. Il poursuit son adversaire parce qu'il est, lui, le fils aîné de Darab, ou Darius Ochus, et que son cadet usurpe ses droits. Bien plus, Dara ne se contente pas de lui prendre injustement sa couronne; il l'insulte en le traitant de bâtard, et, d'abord résolu à se contenter de l'empire du Roum, c'est-à-dire de la Grèce, et à vivre en bon frère avec le Grand Roi, qu'il voulait laisser maître de l'Iran, il est désormais contraint de le détrôner par l'attitude offensante que ce dernier a prise et les propos méprisants qu'il se permet. A la suite de cette réponse, Dara maintient ses dires, et Alexandre passe à l'exécution de ses menaces.

Marathe et son prince s'étaient rendus et avaient donné leurs vaisseaux. Sidon fit de même; les autres villes de la côte imitèrent cet exemple, à l'exception de Tyr, qui prétendit à la faveur exceptionnelle de ne pas recevoir de Macédoniens dans ses murs, acceptant d'ailleurs en toute autre chose la souveraineté du vainqueur. Mais il se présentait une difficulté. Melkart, le dieu tyrien, passait pour identique à Hercule. Alexandre, assez insoucieux d'ordinaire de sa descendance héraclide, se la rappela

cette fois par dévotion, et se crut obligé de sacrifier à l'auteur de la race de Philippe dans un de ses sanctuaires les plus saints, afin de ne pas s'attirer l'inimitié du dieu par une sorte de dédain. Il insista donc; les Tyriens ne cédèrent pas, et les négociations, commencées de part et d'autre avec les démonstrations les plus amicales, furent brusquement rompues par la colère d'Alexandre; il jura de venger l'insulte faite à son autorité, et tint parole.

Les Tyriens eurent beau se défendre avec énergie et prolonger le siége pendant sept mois, leur résistance exaspéra la fureur du conquérant sans la lasser. Malheureusement pour les assiégés, ils ne furent pas soutenus. Les villes phéniciennes restèrent neutres. Carthage, colonie, promit et ne fit rien pour sa métropole. Darius, dénué de tout et surtout de cœur, ne les secourut point.

Les efforts des deux parts furent extraordinaires, et le siége de Tyr resta pour les gens de guerre de cette époque comme un modèle de ce que l'art de défendre et d'attaquer les places avait produit de plus remarquable. Alexandre construisit un môle pour priver la ville du secours des vaisseaux. Les machines et les travaux de mine furent plusieurs fois incendiés par les habiles inventions des Tyriens. Enfin, deux cents navires phéniciens et cypriotes ayant été réunis par la puissance macédonienne, la ville se trouva bloquée hermétiquement et dut perdre toute espérance. L'assaut fut donné et soutenu avec désespoir; puis, les murs emportés, il fallut s'ouvrir encore de vive force chaque rue barricadée, chaque maison crénelée; le massacre prit des proportions épouvantables, et les soldats macédoniens, furieux tant de la longueur de la lutte que des cruautés commises par les Tyriens sur quelques prisonniers, et surtout possédés par cette ivresse qui saisit les hommes en un pareil moment et les transforme en bêtes féroces, firent main-basse sur la population. Alexandre réussit pourtant à sauver quelques malheureux réfugiés dans le sanctuaire de Melkart;

les Sidoniens aussi, bien qu'entrés en vainqueurs dans la place, prirent pitié d'un certain nombre de gens; mais la plus grande partie des habitants furent égorgés, et deux mille prisonniers, blessés pour la plupart, furent mis en croix et expirèrent sur le bord de la mer. Les femmes, les enfants et les esclaves, au nombre de trente mille, allèrent peupler les bazars des villes étrangères.

Tyr n'avait pas voulu rester fidèle au Grand Roi; elle avait défendu sa franchise municipale et n'avait pas réussi. Cependant Darius, au lieu de prendre exemple sur une action si généreuse, s'était remis à négocier. Il avait offert à Alexandre, par une lettre nouvelle, sa fille en mariage, dix mille talents et tout le territoire à l'ouest de l'Euphrate. Parménion, jugeant les choses avec une sagacité commune, était d'avis d'accepter des propositions si convenables. — Je le ferais, lui dit le héros, si j'étais Parménion; mais je suis Alexandre, et j'agirai comme il appartient à Alexandre.

Il répondit donc à Darius que sa fille, ses trésors et son royaume étant déjà entre ses mains, il n'avait pas besoin de cette autorisation pour faire ce qui lui convenait; qu'il ne pouvait que l'engager à venir lui-même au plus vite, au cas où il désirerait son amitié.

La Syrie, la Phénicie étaient soumises. Les Juifs firent acte d'hommage, et le roi marcha sur l'Égypte. Pendant ce temps, ses amiraux, promenant sur les mers les navires ioniens, phéniciens, cypriotes, avaient conquis les îles; Chios seule, disposée à se rendre, en fut empêchée par le neveu de Memnon, Pharnabaze, et par Apollonidès. La place fut emportée par les Macédoniens. Mitylène, ne pouvant tenir, se vit livrée par son commandant, l'Athénien Charès, qui sortit, en vertu d'une capitulation, avec deux mille mercenaires.

Cependant, dans sa marche vers l'Égypte, Alexandre trouva d'abord Gaza défendue par l'eunuque Batis et une garnison arabe. Ces gens ne voulurent entendre à rien,

et la ville, extrêmement forte, ne succomba qu'après des efforts inouïs. Alexandre, blessé et retenu si mal à propos, se vengea de Batis en l'attachant à un char qu'il conduisit lui-même autour des murs. Le brave capitaine noir périt déchiré sur les pierres. Les femmes et les enfants de Gaza furent vendus.

Heureusement Tyr et Gaza restèrent deux exceptions dans l'histoire de la conquête de l'empire persan. A peine le roi avait-il mis le pied sur le sol égyptien que toute résistance disparut; le vice-roi, Mazakès, s'empressa de reconnaître le vainqueur, et lui remit avec sa personne, ses troupes, et la caisse publique, contenant sept cents talents. Péluse et Memphis reçurent le héros avec acclamations. Partout sa marche fut un triomphe, et tout occupé d'agir en souverain reconnu et non plus en envahisseur étranger, Alexandre, trouvant que le site de Memphis n'était pas favorable comme capitale à l'exercice de sa propre souveraineté en Égypte, et voulant que le siége de sa puissance fût désormais plus rapproché de la mer et tenu en communication permanente avec la Grèce et les côtes de l'Asie, ordonna de fonder en face de l'île de Pharos cette cité d'Alexandrie qui devint si grande, si populeuse, si opulente et si célèbre dans le monde, et qui prit ainsi naissance en 332.

A côté de cette mesure politique, positive et pratique, le héros en prit une autre, résultat de son tempérament comme la première, bien que d'une nature assurément bien différente. Il voulut aller saluer et consulter Ammon dans son temple et s'assurer par la parole du dieu lui-même que Philippe, comme il aimait à le croire sur la parole de sa mère, n'était pas son père véritable, mais que son père était le dieu. Les dangers et les fatigues de l'expédition ne l'arrêtèrent pas. L'oracle lui dit tout ce qu'il en espérait, et cette parole, confirmée et répétée depuis par les arrêts de deux sanctuaires non moins fameux, celui d'Érythrées en Ionie et celui des Branchiades

près de Milet, persuada Alexandre de son origine toute céleste. Supposer que le conquérant n'avait sur cette matière qu'une conviction feinte et le désir charlatanesque d'agir sur l'imagination des peuples, c'est méconnaître son tempérament et son âme. Il se croyait dieu, et trouvait en se contemplant lui-même des raisons si fortes et si persuasives de penser ainsi, que nul au monde ne pouvait en avoir de pareilles.

Après avoir séjourné en Égypte, puis en Syrie, il partit en juillet 331 pour continuer la conquête du reste de l'empire. Déjà il avait dirigé un premier corps d'armée sur Thapsaque, le gué où l'on traversait ordinairement l'Euphrate. Un des généraux de Darius, Mazée, ne disposait que de trois mille hommes pour garder ce point. Ce chef battit en retraite à son approche, et l'armée macédonienne passa sur deux ponts, puis remonta vers le nord dans la direction du Tigre supérieur pour franchir le fleuve au-dessus de Ninive. Là, se rabattant au sud-est à travers le district proprement appelé Athuria, ayant le Tigre à sa droite et les montagnes curdes à sa gauche, elle se dirigea vers Arbelles, où l'attendait Darius, qui depuis deux ans se débattait dans son impuissance et avait réussi, à force d'efforts, à rassembler encore une armée pour tenter la fortune.

Les nombres indiqués pour l'armée du dernier Achéménide à sa dernière bataille sont exorbitants et extrêmement variables, ainsi qu'il est d'usage chez les auteurs grecs toutes les fois qu'ils ont à parler d'une concentration de troupes perses. Arrien compte un million d'hommes d'infanterie, quarante mille cavaliers, deux cents chars de guerre et quinze éléphants. Justin parle de quatre cent mille fantassins et cent mille chevaux. Quinte-Curce, d'ordinaire peu modéré dans ses appréciations, se contente de deux cent mille hommes de pied et de quarante-cinq mille cavaliers. Les historiens mettent assez volontiers en oubli qu'une armée a besoin de manger, et les

plus gros chiffres ne les arrêtent pas. On doit donc pencher vers l'avis de celui d'entre eux qui offre les nombres les plus modestes. En outre, dans le cas actuel, Darius avait dû faire ses levées très-difficilement. Il les avait étendues sur la totalité de l'empire, au moins sur les provinces qui lui restaient, et pour la première fois peut-être commandait-il une armée vraiment iranienne. Les contingents venus de loin, après des marches pénibles entreprises pour un intérêt médiocre à leurs yeux, ne pouvaient être que faibles. Le Grand Roi avait des Bactriens sous le commandement de Bessus, non pas leur chef héréditaire, mais le satrape de leur province; des Dahæ et des Arachosiens, encore sous les ordres d'un gouverneur royal; des gens de la Perside, des Susiens, des Caduses. Il avait aussi des Syriens, venus avec Mazée; des Mèdes, conduits par Atropate; des Parthes, des Saces, des Tapyres et des Hyrcaniens, gens des rives de la Caspienne, sous Phrataphernes; enfin des Albaniens du Caucase, des Sakasounas du Seystan, et quelque peu d'Indiens de la frontière. Ce que Darius possédait de meilleur, c'étaient ses gardes à cheval et à pied, sujets directs de la maison régnante; des Mardes, archers célèbres et l'élément indispensable de toute armée achéménide, des bans de Grecs mercenaires.

Alexandre, de son côté, mettait en ligne quarante mille fantassins et sept mille chevaux, non pas des milices provinciales sans organisation commune, sans liens de discipline, mais la fleur des gens de guerre de cette époque. Comme toujours, Parménion commandait la gauche et le roi la droite; comme toujours, Alexandre engagea le combat en personne, en chargeant avec sa grosse cavalerie le point où il aperçut Darius.

Celui-ci fut dès l'abord épouvanté de voir échouer complétement l'attaque de ses chars armés de faux, sur lesquels il avait beaucoup compté; les gardes étaient disposés à bien faire, et Alexandre et ses cavaliers trouvaient

en eux de dignes adversaires; mais soudain Darius perdant la tête, s'enfuit comme à Issus. Les troupes placées autour de lui, et qui n'avaient naturellement pas de plus impérieux devoir que de le suivre, tournèrent bride sur ses traces. De là un large vide dans le front de bataille. Les Macédoniens s'y précipitèrent en poussant de grands cris.

Pendant ce temps, Mazée, sur la gauche, faisait si bien plier la cavalerie thessalienne que Parménion envoyait au roi message sur message pour demander du secours. Simmices et Cratère, avec deux divisions de la phalange, arrêtés dans leur marche à la suite du roi par ces nouvelles alarmantes, laissèrent à leur tour s'établir un vide entre eux et les escadrons qui pressaient Darius. La cavalerie indienne et perse se lança dans cet intervalle et pénétra jusqu'au camp; peu s'en fallut que les prisonniers, et parmi eux Sisygambis, mère de Darius, ne fussent enlevés; mais comme ces hardis coureurs ne furent pas soutenus, force leur fut de rebrousser chemin, et bientôt ils se dispersèrent.

Mazée enfin, ayant appris ce qui se passait sur sa gauche, n'eut plus qu'à céder, et Parménion se trouva vainqueur sans l'aide d'Alexandre, qui arrivait cependant, mais qui, tombé au milieu des Parthes, faillit y rester avec sa grosse cavalerie. La résistance s'anima tellement que trois généraux, Cœnus, Héphestion et Ménidas, furent blessés; le roi lui-même courut les plus grands dangers, et soixante de ses gardes furent tués. Néanmoins la bataille était gagnée, et il se trouva que, comme à Issus, la plus grande partie des troupes perses n'avaient pas été employées et avaient assisté au combat sans y prendre la moindre part. La déroute fut complète et sans remède. La foudroyante activité d'Alexandre, bien servie par la lâcheté et la sottise de son adversaire, ne laissa pas à la fortune le temps de l'hésitation. Tandis que Philoxène marchait rapidement à Suse, lui-même il se dirigea sur Babylone, et alors eut

lieu cette prise de possession dont l'éclat, la splendeur et les pompes extraordinaires ont été célébrées de siècle en siècle par les poëtes et représentées par les peintres et les sculpteurs sur la toile et sur le marbre. Le satrape perse Mazée vint apporter les clefs de la ville; le percepteur des revenus royaux, Bagophanes, se chargea d'organiser les magnificences de l'entrée. Tandis que Philoxène trouvait dans le trésor de Suse des réserves métalliques montant au moins à une valeur de trois cents millions de francs, ce que l'on prit à Babylone permit au roi de distribuer à son armée une gratification de six cents drachmes par cavalier macédonien, cinq cents par cavalier auxiliaire, deux cents par fantassin macédonien, un peu moins par fantassin étranger. C'étaient là les dépouilles d'une puissante dynastie et une de ces liquidations telles que la victoire en fait périodiquement dans le monde, en faveur des Mongols en Chine, des Francs à Constantinople, des Espagnols au nouveau monde ou des Anglais dans l'Inde.

Cependant Alexandre ne se reposa que trente jours; il secoua vite l'ivresse de son triomphe. Laissant Mazée satrape à Babylone, il lui adjoignit, à titre inférieur, Asclépiodore d'Amphipolis, comme commandant de la garnison, et un autre Asclépiodore comme percepteur, ce que les Turcs et les Perses modernes appellent « defterdar ». Mithrinès, qui lui avait donné Sardes, reçut la satrapie d'Arménie. En Phénicie et en Syrie, il établit Ménès; à Suse, Aboulitès, déjà gouverneur sous Darius et qui avait livré la ville. Cela fait, et s'étant rendu dans cette capitale, il n'y séjourna pas; il força les passages des montagnes de l'est, disputés par les Uxiens, battit Ariobarzanes aux Portes Susiennes et déboucha dans les plaines où s'élevait Persépolis, dont Tiridate lui livra l'entrée. La seconde métropole de la Perside, Pasargades, située à peu de distance dans la campagne de Mardasht, tomba du même coup et fut occupée par les troupes.

Un paysage d'une étendue infinie s'ouvrit sous les yeux d'Alexandre au moment où il sortit des montagnes. Les horizons de cette partie de la Perse, quand ils ne sont pas bornés au plus près par des crêtes énormes et des escarpements d'un grandiose incomparable, s'éloignent à des distances que l'œil peut d'autant moins mesurer que la transparence de l'air supprime les obstacles intermédiaires en conservant les nuances. Le ciel n'est pas bleu comme dans le midi de l'Europe; il n'est pas de ce blanc de fournaise teinté de gris qui appartient à l'atmosphère égyptienne; le firmament qui s'étend sur l'Attique y ressemble seul dans les jours particulièrement clairs et sereins; encore ne peut-on établir de similitude parfaite, attendu que le voisinage de la mer dissout constamment dans le plus pur éther athénien une légère mais visible vapeur, tandis que le climat sec de la Perside laisse au ciel toute sa pureté, n'y souffre que le coloris de la turquoise la plus limpide, et dans la nuit entoure la lune, les constellations, les étoiles d'une profondeur si merveilleuse, que l'on voit les clartés célestes se dégager et se mouvoir, suspendues comme d'innombrables lampes au milieu de l'espace sans bornes, sans taches, sans mystères.

Persépolis était une ville considérable. Il est impossible de savoir même approximativement quel pouvait être à cette époque son étendue, bien que, lorsque du haut de la terrasse des palais en ruine on considère aujourd'hui la campagne, la quantité des tumulus se multipliant jusqu'au delà de la portée de la vue dans toutes les directions, et contenant les débris des habitations, donne la certitude que peu de villes ont eu dans le monde un plus vaste contour. Mais une partie de ces constructions ont certainement appartenu à l'époque sassanide, et on ne saurait avoir aucun doute que dans ces temps plus rapprochés de nous, et même à l'époque musulmane, Persépolis, appelée par les gens du pays Istakhar, c'est-à-dire la ville par excellence et même la ville forte, n'eût été encore d'une

grande splendeur. Des sculptures sassanides fort belles et curieusement taillées dans le rocher sur lequel est fondée la droite des palais en sont une preuve convaincante, et pendant le séjour que j'ai fait sur ce site imposant, des paysans m'ont apporté une pierre gravée, trouvée à l'instant au milieu des décombres et appartenant au temps des successeurs d'Ardeshyr-Babeghan, peut-être au règne de ce prince lui-même. Cette observation est intéressante en ce qu'elle amène la discussion sur un fait très-reproché à Alexandre : l'incendie des palais de Persépolis et le sac de la ville, ordonné contre l'avis de Parménion. Diodore et Quinte-Curce, Plutarque après eux, ont renchéri à l'envi sur les horreurs de cette catastrophe. Toute la population mâle massacrée, les femmes et les enfants réduits en servitude, un pillage féroce, une dilapidation sans bornes, un trésor de six cent quatre-vingt-dix millions de francs réservé au roi, qui livra le reste à la soldatesque gorgée d'or et de choses précieuses, des courtisanes mettant elles-mêmes le feu au palais dans les transports d'une ivresse furieuse, rien n'a été épargné pour rendre la scène digne des excès d'un homme qui, pour la postérité, a dû nécessairement être incomparable dans tout ce qu'il a fait, le mal comme le bien.

On vient de voir par des preuves matérielles que la majeure partie du désastre, c'est-à-dire la destruction de la cité, n'avait jamais eu lieu, et en effet, si Persépolis ou Istakhar avait été détruite par Alexandre, comme les gouvernements qui suivirent ne furent pas originaires de la Perside ni particulièrement occupés de cette province, élevée par la seule domination des Achéménides à une suprématie passagère, Persépolis n'aurait pas été relevée, ou l'eût-elle été, ne fût jamais redevenue la ville si considérable dont on aperçoit encore les traces. D'autre part, il est remarquable qu'Arrien, le plus sérieux des historiens d'Alexandre, ne dit pas un mot de ces excès. Il se borne à parler de l'incendie du palais seul, et il l'attribue à la

résolution où était le roi de se venger de la Perse. On ne voit pas trop ce qu'il pouvait avoir à punir, puisque la Perse ne s'était pas même défendue contre lui, et qu'il paraissait en juger ainsi en confirmant les satrapes nationaux dans leurs emplois et en traitant le pays avec une mansuétude poussée jusqu'à la faveur. Peut-être, dans le premier moment d'une occupation tumultueuse, le palais a-t-il été fortuitement brûlé; et on a voulu dans la suite trouver une cause politique à un accident. Je dois dire cependant que j'ai recherché avec soin des traces du feu et n'en ai trouvé nulle part. En conséquence, je ne suis pas plus disposé à croire à l'incendie de Persépolis, devenu cependant une sorte de lieu commun classique, qu'à admettre avec les Perses la destruction systématiquement exécutée de toutes les bibliothèques de l'empire par Alexandre, partisan passionné du dogme de l'unité divine.

D'ailleurs, il n'y a guère moyen d'expliquer ni de comprendre ce que les historiens rapportent, si l'on admet le pillage et l'anéantissement de la ville et des palais. Suivant eux, Alexandre séjourna un mois à Persépolis. Vivre au milieu des décombres fumants et des miasmes pestilentiels qui en eussent résulté, n'eût été ni séduisant ni même possible.

Après ce repos et vers le commencement du printemps de 330, le roi quitta sa conquête, et recevant sur sa route la soumission facile de toutes les villes de la Perside, il se dirigea vers le nord pour aller chercher Darius en Médie, laissant à Persépolis une garnison de trois mille Macédoniens et Tiridate pour gouverneur, en conservant à celui-ci son titre et ses fonctions. La garnison et le gouverneur prouvent encore qu'il y avait là un point à garder et une population à conduire et à défendre.

Darius, après la bataille d'Arbelles, s'était réfugié à Ecbatane. Il y était resté depuis sept mois, n'essayant rien, tremblant devant l'avenir, impuissant à conjurer les

événements, espérant sans doute en des éventualités inconnues, et attendant. Il avait sauvé un trésor de quarante millions de francs, une division de mercenaires grecs de quinze cents hommes, commandée par Artabaze, ses gardes, sous les ordres de Nabarzanes, probablement fort réduits, et quelques troupes de la Bactriane, de l'Arachosie et de la Drangiane qui ne lui appartenaient pas, mais obéissaient à leurs satrapes respectifs Bessus et Barsaentès. Il était donc dans les mains de ces deux chefs.

Aussitôt qu'on sut à Ecbatane l'approche d'Alexandre, Darius voulut gagner la Sogdiane, la dernière pointe frontière de l'empire vers le nord. Il fit partir en avant son harem et ses bagages dans la direction de l'Hyrcanie, et les suivit bientôt après, en toute hâte, se dirigeant vers la Caspienne, en traversant les défilés de l'Elbourz et le pays des Parthes, cette ancienne mère patrie de la nationalité iranienne, si oubliée par les Achéménides, et où le dernier d'entre eux venait mourir.

Instruit de la fuite de Darius, Alexandre occupa rapidement Ecbatane, y laissa une garnison de sept mille hommes sous Parménion, nomma satrape du pays Oxodates, et, avec des troupes légères, se mit à la poursuite du Grand Roi. Il arriva à Rhagès, l'ancienne et vénérable Rhaga des premiers jours de la monarchie, croyant encore y trouver son rival. Là, deux Perses, Bagistanès et Antibelus, lui apprirent que ce malheureux prince n'était plus qu'un captif aux mains des deux satrapes Bessus et Barsaentès, et que ceux-ci menaçaient de le tuer.

Alexandre resta cinq jours à Rhaga, temps strictement nécessaire pour faire reposer ses troupes. Je dois dire cependant que d'Ecbatane à cette ville il n'avait pas marché avec la rapidité qu'on lui attribue et qui n'aurait abouti qu'à mettre sa cavalerie hors de service. Il mit onze jours à faire le trajet ; les caravanes actuelles en mettent douze et cheminent fort lentement. Quoi qu'il en soit, le roi reprit sa route, plus désireux cette fois de sauver la

tête de son compétiteur que de faire un prisonnier; mais il devait arriver trop tard.

Soit que Darius fût rebelle aux conseils des deux satrapes, soit que l'état dans lequel ceux-ci voyaient les affaires les eût exaspérés, ils ne tardèrent pas à se montrer décidés à ne plus obéir aux ordres de leur maître. Les mercenaires grecs et les gardes auraient voulu rester fidèles; mais leur nombre était insignifiant et on les comptait pour rien. Dans un village parthe appelé Thara, les satrapes s'emparèrent du roi et l'attachèrent dans un chariot avec des chaînes d'or. Cette violence fut déterminée peut-être par quelque velléité de se rendre soupçonnée chez Darius. Les mercenaires et Artabaze découragés quittèrent l'armée, et tournant sur la droite, cherchèrent un refuge dans le pays des Tapyres, sur les bords de la Caspienne.

Aussitôt averti, Alexandre redoubla de vitesse. Il avait franchi les Portes Caspiennes, étroite ouverture dans les rochers que l'on traverse encore pour passer de l'Aragh dans le Mazendéran, et à la tête d'un corps de cavalerie et de quelque infanterie légère il précipitait sa marche pour empêcher la catastrophe. Cratère suivait avec le gros de l'armée. Le roi manqua de peu Bessus et ses bandes. Mais comme ceux-ci marchaient jour et nuit, il lui fallut continuer avec de nouveaux efforts; enfin il atteignit un village où ils avaient passé la nuit précédente. Il les touchait. Dix-huit lieues en une nuit, dit-on, ce qui me paraît bien rapide, l'amenèrent tout à coup en vue de cette troupe de misérables fuyards, qui ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle se dispersa de tous côtés. En ce moment, Bessus et Barsaentès pressèrent Darius de monter à cheval et de les suivre. Il hésita, il refusa; la querelle fut vive, mais courte : les deux satrapes furieux lancèrent leurs javelines sur le malheureux monarque et partirent au galop. Quelques minutes après, un soldat macédonien, un certain Polystrate, trouva un homme baigné dans son sang et sur le point d'expirer sur les planches grossières d'un

chariot ; il ne sut d'abord qui était cette victime. Mais le dernier Achéménide l'appela, se nomma, et eut le temps de le charger de remercier Alexandre de la bonté avec laquelle il avait traité sa famille. Il lui fit dire aussi que puisqu'il devait perdre le trône, il était heureux de voir son héritage tomber aux mains d'un homme tel que son vainqueur. Puis il expira.

La douleur et la colère d'Alexandre en apprenant cette catastrophe furent effrayantes, et Bessus connut plus tard la grandeur du ressentiment qu'il avait allumé. Le corps de Darius, relevé avec tout le respect dû à de royales dépouilles, fut placé sur un char funèbre. Une pompe mortuaire magnifique, des cérémonies augustes entourèrent le convoi, et le corps prit place dans les tombeaux de la Perside, où les souverains achéménides avaient été jusqu'alors enterrés. Pendant ce temps, Alexandre ramenant ses troupes vers le sud, en dehors des déserts où la poursuite les avait entraînées, les conduisit à Hécatompylos, qui paraît avoir existé aux environs de la ville actuelle de Damghan, et leur accorda le repos dont elles avaient grand besoin. Successivement, les différents détachements de l'armée vinrent le rejoindre, et il opéra sur ce point une grande concentration, en vue de ses projets ultérieurs. Désormais il n'était plus roi des Macédoniens, mais bien Roi des rois de l'Iran et de l'Aniran, et plus puissant que Cyrus et Cambyse n'avaient jamais été, quant à l'étendue de ses possessions territoriales.

Abou-Taher de Tarse raconte très-sommairement les défaites successives de Darius. Il trouve ce roi condamnable d'avoir obstinément refusé de reconnaître Alexandre pour son frère et de l'avoir offensé en le traitant de bâtard ou du moins d'homme issu d'un père inconnu. La mort du Grand Roi fut le résultat, toujours suivant l'annaliste que je cite, d'une conspiration tramée entre deux de ses chefs, Djabersiyyar et Mahyar. Alexandre ne fut pas tout à fait innocent du meurtre, car les conjurés lui en

avaient donné avis. Néanmoins, quand il l'eut appris, il en montra une douleur extrême. Il arriva à temps pour recevoir les derniers adieux de son frère, qui, après avoir confessé ses torts, lui demanda trois choses : de punir ses assassins, d'être bon pour son peuple et d'épouser sa fille, et, ajoute Abou-Taher, les trois choses furent faites.

Ferdousy est plus explicite qu'Abou-Taher sur la première partie de l'histoire d'Alexandre, et se rapproche assez curieusement des textes grecs. Il fait partir de Grèce le héros avec une armée imposante rangée sous des étendards rouges et bleus. Il le dirige d'abord sur l'Égypte, et raconte la défaite du roi de ce pays et la conquête qui en est la suite. Dara accourt et est battu en deçà de l'Euphrate, dans la plaine de Nébat; c'est la bataille du Granique.

Alexandre pénètre déguisé dans le camp de Dara et joue le rôle de son propre ambassadeur; mais rien ne résulte de la conférence, et la seconde bataille se livre encore en deçà de l'Euphrate, dans les campagnes de Péhen. C'est la rencontre d'Issus. Quant à la troisième bataille, c'est dans l'Aragh-Araby qu'elle a lieu, et Dara y a le dessous comme dans les deux premières affaires. Le site d'Arbelles, vaguement indiqué, est cependant assez clair dans l'intention du poëte.

Dara s'enfuit non pas à Ecbatane, mais vers le sud-est, dans le Kerman. Alexandre entre à Istakhar ou Persépolis. Un massacre général de toute la population de l'empire s'exécute. Hommes, femmes et enfants sont mis à mort par milliers; tout ce qui échappe au glaive est vendu comme esclave. C'est une tradition ou pour mieux dire une version sassanide des faits. Les Arsacides avaient pris le contre-pied, comme je l'ai indiqué déjà, et louaient Alexandre autant que leurs successeurs se sont efforcés de le décrier.

Ici se place pour Ferdousy la correspondance entre Dara et Alexandre, qui, suivant les auteurs grecs, eut lieu dans

la période qui sépare la bataille d'Issus de celle d'Arbelles. Le Grand Roi, suivant le poëte de Nishapour, supplie son prédécesseur de faire la paix; il lui offre ses trésors et son amitié. Alexandre répond en promettant à Dara de lui conserver le trône; mais il exige sa présence et une soumission complète. Dara ne se résigne pas à une pareille humiliation, et ne sachant plus quelle ressource employer, il écrit au Four de l'Inde, c'est-à-dire à Porus, pour lui demander son appui. Alexandre, informé de ce qui se passe, ne laisse pas à l'alliance le temps de se conclure ou du moins de porter ses fruits. Il accourt avec ses troupes. Celles de Dara ne veulent point combattre; elles sont découragées et prévoient une défaite. C'est alors que deux compagnons du Grand Roi, Mahyar et Djanousiyyar, l'assassinent, afin de mériter la faveur du conquérant. Ils tuent leur maître à coups de poignard; toutefois Alexandre a eu le temps de recevoir les adieux de Dara, qui lui a recommandé sa famille « au nom du Dieu qui créa la fortune, la terre et le temps, qui créa la puissance et l'impuissance. » Ce sont les magnifiques expressions de Ferdousy, que le génie d'Eschyle n'eût pas désavouées. Alexandre a promis d'épouser Roushenk ou Roxane, fille du mourant.

Quant aux assassins, arrêtés par l'ordre du roi, ils sont livrés aux soldats macédoniens et lapidés. Cette justice prompte et sévère plaît aux Iraniens et change leurs cœurs en faveur d'Alexandre. Un des principaux officiers de Dara accourt du Kerman, où s'étaient concentrés les derniers débris de l'armée nationale, et se rend à Ispahan, où les seigneurs de tout l'empire étaient réunis. Après avoir appris ce qui venait de se passer, ils décident de reconnaître Alexandre pour leur souverain, et envoient la nouvelle de leur détermination aux provinces, aux grands, aux généraux, aux cavaliers, aux nobles, qui tous s'empressent d'obéir au décret de l'assemblée, et depuis ce moment la Perse est soumise.

Tel est le récit de Ferdousy. A certains égards, il concorde davantage avec la version admise par les Grecs et s'éloigne de celle d'Abou-Taher. Sur d'autres points, il ne contredit pas celle-ci. Il accepte par exemple qu'Alexandre était fils de Darab et non de Philippe; ce qui est capital aux yeux des Persans.

Mais la passion de posséder exclusivement le grand capitaine n'a pas seulement égaré le jugement des peuples iraniens, les Égyptiens ont eu la même fantaisie, et c'est ce qui a donné lieu à la Chronique faussement attribuée à Callisthène, et dont les allures fabuleuses ne laissent pas que de concorder sur certains points avec les dires des Orientaux. Sur d'autres pourtant elles s'en éloignent, et cet écart est intéressant et mérite d'être constaté. Ce qui est surtout très-curieux, c'est que le roman du faux Callisthène a fait une telle fortune en Grèce, que de nos jours encore on trouve dans le royaume hellène, comme en Épire, en Albanie, en Macédoine, ce livre réimprimé constamment à Venise et vendu par les colporteurs dans tous les villages. C'est la seule histoire d'Alexandre que le peuple connaisse et dont il se soucie.

Suivant cette légende, Nectanébo, roi d'Égypte, était un magicien d'une rare habileté. Voyant s'armer contre lui les Indiens, les Arabes, les Oxydraques, les Ibères, les Kaukons, les Éoliens, les gens du Bosphore, les Bastarnes, les Alains et les Khalybes, c'est-à-dire à peu près tous les peuples du nord et du midi, il reconnut aussi que les dieux ne soutiendraient pas sa cause, et il prit le parti de s'enfuir.

Il se réfugia à Pella, en Macédoine, sous le déguisement d'un astrologue. La reine du pays, Olympias, avait de fortes raisons de croire que l'intention de son mari, alors absent, était de la répudier comme stérile, et pleine de confiance dans les arts magiques, elle consulta le prophète étranger sur les moyens à employer pour détourner le malheur qu'elle redoutait. Celui-ci devint amoureux

d'elle, la trompa par des songes et des visions qu'il lui envoya, lui persuada que le dieu libyen Ammon était venu lui-même pour la rendre féconde, et à la faveur de cet artifice satisfit sa passion en se faisant passer pour le dieu.

Mais quand Olympias se vit enceinte, elle craignit le retour et la colère de son mari. Nectanébo la rassura, et envoya à Philippe des songes qui lui annoncèrent l'honneur fait à sa couche par le dieu de Libye. Le roi macédonien consola Olympias en l'engageant à se soumettre comme il le faisait lui-même, et quand l'époque de l'enfantement fut arrivé, Nectanébo réussit par la puissance de ses conjurations à placer la naissance de l'enfant juste au moment fixé par les astres pour l'arrivée du Kosmokrator ou monarque universel.

Tout jeune encore, Alexandre fit tomber Nectanébo dans un précipice et le tua en accomplissement d'un oracle. Le magicien mourant révéla la vérité au meurtrier, qui lui fit des obsèques magnifiques. L'oracle de Delphes annonça à Philippe qu'Alexandre lui succéderait, et en effet, quand le roi, après avoir épousé Cléopâtre, s'être brouillé puis réconcilié avec Olympias et son fils, eut succombé sous le poignard de Pausanias, Alexandre monta sur le trône. Ses premières victoires le conduisirent en Italie, les Romains se soumirent à ses lois; les Carthaginois lui payèrent tribut. Ammon et Sérapis lui annoncèrent des destinées sublimes, et quand il vint à Memphis, la statue de son père véritable, Nectanébo, le reconnut et le couronna.

Les campagnes les plus heureuses le rendirent maître de toute la Grèce. Darius, averti de ses projets sur la Perse, lui écrivit pour les conjurer. Alexandre vint dans le camp du Grand Roi sous l'habit de son propre ambassadeur, et reconnu par Darius, il s'échappa très-habilement de ses mains. Voici le premier trait commun entre la légende égyptienne et la légende perse, qui raconte aussi ce détail. A la bataille livrée sur les bords du fleuve

Stranga, Darius fut vaincu et s'enfuit; il avait déjà demandé l'alliance de Porus; ceci est encore conforme à la tradition suivie par Ferdousy, mais non pas au texte d'Abou-Taher. Cependant Darius n'eut pas le temps de voir les effets de ses propositions au monarque indien, car il fut tué par Bessus et Barsaentès, après avoir fait à Alexandre ses dernières recommandations, comme dans la légende persane, et lui avoir conseillé d'épouser Roxane, sa fille; ce qui eut lieu. Après s'être rendu à Jérusalem pour y honorer les Juifs et leur religion, le conquérant revint en Égypte, et, sur les ordres précis et directs de la divinité, les peuples de ce pays le reconnurent unanimement pour leur souverain légitime. Alors Alexandre, n'ayant plus rien à souhaiter pour le moment, abolit les cultes anciens et leur substitua celui d'un Dieu unique, créateur du monde.

Nous avons vu quelque chose de cette notion dans des récits empruntés à l'époque musulmane et qui pourraient bien avoir une source syrienne. On en a conclu que le rédacteur de la Chronique du Pseudo-Callisthène devait avoir été un Juif ou un chrétien, et ainsi son ouvrage serait à peu près contemporain des débuts de notre ère. Il y a assurément de la vraisemblance dans cette opinion. Je ne considère cependant pas cette argumentation comme sans réplique. Ce serait une erreur de croire que l'idée de l'unité divine fût absolument particulière aux Juifs dans les temps qui ont précédé l'avénement du christianisme. J'ai montré ailleurs que le dogme dont il est question ici faisait de toute antiquité la base de la philosophie chaldéenne et la raison d'être des arts magiques, qui n'eussent pu exister sans elle, et dont le rôle dans le monde ancien est très-loin d'avoir été apprécié jusqu'ici comme il mérite de l'être, si l'on veut réellement connaître l'antiquité [1]. Les personnifications spéciales des attributs divins occupaient sans doute la piété des classes populaires, mais les gens

[1] *Traité des écritures cunéiformes*, t. II, passim.

d'éducation plus raffinée donnaient à ces déviations vulgaires leur véritable sens, et s'efforçaient, quant à eux-mêmes, d'en corriger les excès. Ce genre d'idées avait d'ailleurs fait son chemin jusque dans les écoles grecques d'une manière trop apparente pour qu'il soit besoin d'y insister, et à l'époque d'Alexandre et longtemps même avant lui, les unitaires ne se trouvaient pas seulement parmi les disciples de Socrate. La doctrine prêtée au conquérant ne suffirait donc pas à elle seule pour établir la date du livre analysé ici.

La mention faite des Carthaginois et surtout des Romains a plus de valeur à ce point de vue. On y voit que les premiers jouent un rôle assez subalterne et que les seconds se soumettent, donnant ainsi la plus haute idée possible de l'autorité exercée par leur vainqueur. Il est probable que ce moyen de style n'a pu être jugé utile qu'à une époque où les Romains avaient acquis une situation prépondérante. En outre, dans la liste des peuples unis contre Nectanébo pour envahir l'Égypte, le Pseudo-Callisthène fait entrer les Kaukons, les Bastarnes, les Alains, toutes nations dont il n'a été question qu'assez tard dans le monde antique. Il n'y a peut-être pas grande confiance à mettre dans toutes ces dénominations, quelquefois remplacées par d'autres, au hasard des copistes. Quoi qu'il en soit, la légende en question ne saurait non plus appartenir à des temps où les Égyptiens, n'ayant plus de nationalité, n'avaient aucun intérêt à rattacher le plus grand nom de l'histoire à la généalogie de leurs anciens rois, et de là je serais porté à conclure que la rédaction primitive du faux Callisthène appartient au temps moyen des Ptolémées, c'est-à-dire au premier siècle avant l'ère chrétienne, et de deux cents ans environ postérieure au héros qu'elle célèbre. Dans la suite, elle a pu et dû se surcharger de beaucoup d'ornements, d'interprétations de noms parasites étrangers à la composition première; c'est le sort commun de tous les livres extrêmement lus et goûtés par

les basses classes d'une société. L'idée dominante de l'ouvrage était de faire d'Alexandre un Égyptien; et parce que les Grecs abondaient à Alexandrie et que la dynastie régnante était grecque, on conserva des souvenirs purement helléniques; mais comme les Asiatiques, et surtout les Syriens, n'étaient pas en moins grand nombre dans toutes les provinces des Ptolémées, on accepta aussi certains récits qui leur étaient communs avec les habitants des pays perses proprement dits. Ce qui est à remarquer, c'est que les récits du faux Callisthène ne le cèdent à aucune autre légende d'Alexandre en extravagance et en fausseté évidente, et il a cependant joui de la plus grande popularité dans le monde antique, et cela à tel point que le moyen âge n'a pas trouvé mieux pour se renseigner sur le conquérant, et que c'est là qu'il a pris la matière principale de la vie d'Alexandre sous ses différentes formes. J'ai dit tout à l'heure que les populations grecques actuelles goûtent encore le faux Callisthène. Il est probable aussi que dans la composition de ces œuvres de nos aïeux, l'« Itinerarium Alexandri », inspiré également par le désir de plaire à l'empereur Constance au moment où ce prince allait marcher contre les Perses, et qui est d'un dessein plus sage, n'a pas laissé que d'exercer une assez grande influence. Je n'insiste pas sur cette dernière œuvre, d'ailleurs médiocre, et je continue l'histoire du héros au point où je l'ai jusqu'ici portée, c'est-à-dire jusqu'à la proclamation d'Alexandre comme Grand Roi, après la mort de Darius. Je continuerai à comparer les différentes traditions et autant que possible à les coordonner les unes avec les autres.

CHAPITRE II.

DEPUIS L'AVÉNEMENT D'ALEXANDRE AU TRÔNE DE L'IRAN JUSQU'À SA MORT.

Nous reprenons d'abord la version fournie avec des variantes assez notables par Arrien, Quinte-Curce, Diodore et Plutarque. Ces auteurs n'ont pas péché, comme Abou-Taher, Ferdousy, le faux Callisthène et les chansons de gestes, par excès d'admiration pour le héros ni par la passion exagérée des récits aventureux. Ils sont plus sages; ils altèrent la vérité, les uns par dénigrement, les autres par manque d'intelligence; et il n'y a guère moins de raison de se défier des récits incomplets, tronqués, basés sur des appréciations fausses, que de repousser les contes de féeries. Pour avoir l'Alexandre le plus vrai possible et le plus rapproché de la réalité, il faut prendre sans choix toutes les impressions que cette grande figure a produites, tout ce qu'on en a dit, tout ce qu'on en a pensé, sous quelque forme que ce soit.

L'armée macédonienne séjourna assez longtemps à Hécatompylos des Parthes, où les différentes divisions avaient été successivement appelées et organisées à nouveau. Les soldats reçurent des gratifications considérables prélevées sur le butin trouvé dans le dernier camp de Darius. La contrée environnante, aujourd'hui fort inculte, était alors couverte de plantations et de cultures. La tradition locale en a gardé un vif souvenir. Ce pays fournit des approvisionnements abondants aux troupes, et un temps de réjouissances et de liberté leur fut accordé, pour leur faire oublier leurs fatigues et les mettre en humeur d'affronter celles qu'Alexandre leur préparait.

Lui-même eut sa part de toutes les folies et principalement des plaisirs de la table. Excessif dans tout ce qu'il

faisait, peu porté à l'amour des femmes, il avait toujours aimé la liberté des banquets, trahissant ainsi son origine septentrionale. En cette occasion, il se signala dans ce genre, et inaugura publiquement l'usage de ces longs soupers dont l'abus devait lui être si fatal en plusieurs manières. Il célébra en outre des jeux publics et particulièrement des représentations dramatiques exécutées par des artistes dionysiaques venus de Grèce à la suite de sa cour.

Ce qui frappa davantage les Macédoniens pendant le séjour à Hécatompylos, c'est qu'Alexandre cessa d'être leur roi et devint ce que les circonstances et sa fortune le faisaient. Il se transforma en Grand Roi perse. Ce ne fut plus seulement le chef militaire d'une petite nation de l'Occident arrivée depuis peu d'années à une sorte de civilisation à la grecque que le plus grand nombre des anciens sujets de Philippe ne pratiquaient même pas; ce ne fut plus l'Héraclide douteux, dominateur contesté des Athéniens et des Spartiates; ce ne fut plus le général habile, généreux dispensateur d'un butin toujours renouvelé à ses troupes aussi avides que les mercenaires, et leur permettant de traiter en vaincus ceux qu'il considérait de même. Ce fut, dis-je, le Grand Roi, le successeur légitime de Darius, l'honneur, le protecteur, l'ami, l'éducateur guerrier de ses nouveaux peuples; et il ne cachait ni ses pensées à cet égard ni la façon complète dont il entrait dans la nationalité de la partie la plus considérable des sujets de son vaste empire, puisqu'il prit dès lors l'habit perse, s'entoura de mélophores et de tout l'appareil fastueux de la cour achéménide, et voulut être traité comme ses prédécesseurs l'avaient été avant lui, suivant les règles strictes de l'étiquette des Assyriens, symbole nécessaire du respect réclamé de toutes les populations de l'Asie.

On l'en a beaucoup blâmé. Les rhéteurs de tous les temps ont considéré cette façon d'agir comme une preuve que tous les grands esprits succombent à l'ivresse de la fortune.

C'était matière à rhétorique, et nécessairement l'accusation ne pouvait pas tomber. Elle a traversé les siècles. Cependant Alexandre eut raison, et ce qu'il fit il le devait faire. Rester Macédonien n'avait pas été possible pour Philippe lui-même, qui avait pris et dû prendre les habitudes et les mœurs grecques. Rester Grec ne l'était pas davantage au conquérant, pour peu qu'il voulût établir un empire durable et laisser autre chose après lui qu'une trace d'étoile filante. Il n'était pas question assurément de réformer l'empire d'Iran sur le modèle d'un État hellénique. Lequel aurait-on choisi pour prototype? Fallait-il imposer à l'Asie les lois brutales de Lycurgue avec leur pratique éhontée, ou les lois sentimentales de Solon avec leurs applications démagogiques? Devait-on copier Thèbes ou toute autre cité de l'Hellade, ou les colonies comme Syracuse, Halicarnasse, Milet? Fallait-il admettre le jeu des partis exclusifs s'exilant tour à tour les uns les autres? Et d'ailleurs où eût été le moyen de plier la populeuse, florissante, savante et vieille Asie à de pareils jeux de bascule? Enfin où était l'intérêt pour un prince de vouloir implanter de ses propres mains, dans un pays habitué à une administration régulière, à une hiérarchie normale, de pareils ferments d'anarchie? La tentation n'en existait même pas, car l'opposition la plus sérieuse que rencontrassent les desseins d'Alexandre venait de la Grèce, et il ne trouvait que là une antipathie incurable.

Tout ce qu'il pouvait, c'était d'admettre les Grecs au partage de sa fortune et de leur donner les moyens d'échanger avec les Asiatiques les formes de leurs idées et les avantages de certaines de leurs habitudes; il s'y prêta de son mieux, et comme Darius l'avait été avant lui sur un terrain un peu différent, il fut l'homme de la fusion; mais il se garda, et agit sagement en ceci, de toucher à la constitution de l'empire. Il n'avait pas renversé en Grèce les autonomies; il ne toucha pas dans l'Iran aux fiefs grands et petits, et sur le tout il étendit l'administration des

Grands Rois, mettant des gouverneurs dans l'Hellade et maintenant des satrapes en Asie et en Égypte. A ses compagnons il distribua beaucoup d'honneurs et beaucoup d'argent; mais il les maintint dans leurs rôles militaires et n'en fit pas les maîtres politiques du pays dont il héritait. Il les laissa représenter la force au moyen de laquelle il opérait; mais il confia aussi la conduite des affaires aux hommes expérimentés que le pays lui fournissait, et ne dépouilla pas ces derniers des premières places. Ni Grecs ni Macédoniens ne purent le lui pardonner. Ils voulaient les uns et les autres un domaine à exploiter, un domaine qui eût embrassé tout le monde civilisé d'alors; non-seulement c'eût été injuste, mais, bien plus, c'eût été impossible, et les Séleucides, pour pouvoir régner, durent devenir après Alexandre des Syriens, comme les Ptolémées des Égyptiens. On n'y a pas assez réfléchi. Il n'en est pas moins vrai qu'à dater du séjour à Hécatompylos, l'armée, les chefs militaires, les sophistes et les rhéteurs à leur suite, tout ce qui était grec déclara Alexandre perverti et se considéra comme sacrifié. Des mauvais propos furent constamment mis en circulation. Tout ce monde conspira non de fait peut-être, mais d'intention souvent et de langage toujours.

C'est pourquoi l'opinion de l'armée fut dès lors qu'on en avait fait assez et qu'il fallait revenir sur ses pas. On était en septembre 330. Alexandre pensa, tout au rebours de ses généraux, que l'empire n'était pas encore soumis dans son entier, et que pour terminer l'œuvre il devait, lui, nouveau maître, se montrer aux provinces orientales et ne pas leur laisser prétexte ni occasion à un démembrement qui, en diminuant son domaine, eût atteint l'éclat de sa renommée. Non sans peine et en s'adressant lui-même aux soldats, il réussit à entraîner les divisions des hypaspistes, et tout le reste alors suivit.

Il entra dans l'Hyrcanie, où le satrape Phratapherne, et les principaux seigneurs de la province, Nabarzane,

Artabaze et d'autres, s'empressèrent volontiers de reconnaitre son autorité. Les mercenaires grecs restés les derniers à la solde de Darius et qui avaient quitté le camp de ce prince au moment où il était devenu le prisonnier de Bessus, se tenaient non loin de là, et demandèrent à faire leur soumission. Alexandre les déclara coupables d'avoir violé le décret de l'assemblée hellénique en prenant du service chez les Perses, et exigea qu'ils se rendissent à discrétion. Ils acceptèrent, et Andronique leur fut envoyé pour les amener au camp. Ils avaient parmi eux des députés de Sparte, de Chalcédoine et de Sinope. Bien que Grecs, les envoyés de ces deux dernières villes furent mis en liberté, parce qu'ils avaient agi comme sujets de Darius. Les Lacédémoniens, n'ayant pas cette excuse, furent mis en prison. Quant aux mercenaires, on en fit deux parts : ceux qui étaient déjà au service persan avant que Philippe eût été reconnu chef d'une expédition grecque contre Darius furent déclarés non coupables et laissés libres de prendre tel parti qui leur plairait; les autres, enrôlés depuis la déclaration de guerre, durent former un corps sous le commandement d'Andronique et suivre Alexandre avec la même solde qu'ils avaient touchée jusqu'alors.

Cependant tous les districts de l'Hyrcanie n'avaient pas adopté une ligne de conduite pacifique. Les Mardes voulurent résister. Ils occupaient les parties montagneuses du Mazendéran, sur les pentes septentrionales de l'Elbourz. C'était l'ancien séjour des plus brillantes légendes, le voisinage d'Amol, la terre de Férydoun; mais les habitants d'alors étaient des Scythes plutôt que des Iraniens; la conquête d'Afrasyab avait renouvelé la population. Les Mardes résistèrent avec énergie, mais ils furent battus, rudement châtiés, et forcés de solliciter leur pardon.

Cette expédition terminée, Alexandre passa quinze jours à Zendrakarta, capitale de l'Hyrcanie, pour laisser reposer ses troupes et probablement aussi pour réorganiser le

gouvernement du pays. Après des fêtes brillantes, le fils d'Ammon marcha vers l'Arie, c'est-à-dire le pays de l'antique Haroyou la sainte, et il y reçut la soumission simulée du satrape Satibarzanès, auquel le gouvernement du pays fut confirmé. Mais bientôt le Grand Roi apprit que Satibarzanès s'entendait secrètement avec Bessus, l'assassin de Darius. Sans perdre de temps, quoique déjà en marche sur la Bactriane, il revint sur ses pas, et parut devant Artakoana, capitale de la province. Satibarzanès épouvanté s'enfuit, et les Ariens rebelles ayant voulu, bien qu'abandonnés de leur chef, résister et tenir bon, furent écrasés. Alexandre se jeta alors sur la partie du Seystan appelée Drangiane, et n'eut personne à vaincre, car le satrape Barsaentès, aussi mal disposé que Satibarzanès, mais averti par l'exemple de son complice, s'était enfui immédiatement dans l'Inde.

L'armée séjourna dans la capitale de la Drangiane, et ce fut là qu'éclata un scandale dont l'origine se trouve dans cet esprit de malveillance et d'opposition manifesté pour la première fois à Hécatompylos quand les troupes avaient hésité à suivre le Grand Roi dans ses conquêtes ultérieures. Les menées grecques et les intrigues militaires, jusqu'ici heureusement déjouées, commencèrent à porter leurs fruits.

Philotas, fils de Parménion, et commandant la cavalerie d'élite des hétaires, était un homme vain à l'excès, insolent, fastueux, grand pillard, et détesté des soldats macédoniens eux-mêmes pour sa dureté capricieuse dans le service. Il fut informé par Kébalinus, frère d'un jeune homme nommé Nicomaque, qu'un soldat, Dymnus de Khalastra, amant de ce Nicomaque, s'était vanté de faire partie d'une conspiration ourdie contre Alexandre, et avait invité son ami à y entrer également. Nicomaque révéla tout à son frère et lui dénonça un certain nombre de personnes. Philotas, ainsi averti et ne pouvant méconnaître l'importance de cette affaire, puisqu'il n'igno-

rait pas assurément l'agitation qui régnait dans l'armée, et était admis à chaque heure chez le roi, d'abord par son rang et l'importance de ses fonctions, ensuite à cause de sa familiarité ancienne, garda cependant le secret pendant deux jours et ne souffla mot de ce qui lui avait été révélé. On a voulu pallier la culpabilité évidente de ce silence; mais le fait parle assez de lui-même, et Kébalinus en jugea ainsi. Voyant que Philotas se taisait, il en conclut que ce chef était un des conjurés, et il s'adressa à un des pages royaux, nommé Métron, qui remplit sa commission auprès du roi. Dymnus arrêté se tua et mourut sans avoir rien révélé.

Alexandre fit venir Philotas et lui demanda les raisons de sa conduite. Le général des hétaires affecta de traiter les choses légèrement, assura que le renseignement était sans valeur et que les paroles de Nicomaque ne valaient pas la peine qu'on s'y arrêtât. Il railla et plaisanta, et Alexandre feignit un moment d'être satisfait et l'invita à souper.

Mais on savait que Philotas prenait pour thème habituel de ses railleries la prétention du Grand Roi d'être fils d'Ammon; il aimait à se vanter d'avoir, ainsi que son père, joué le principal personnage dans la conquête de l'Asie; dès le temps de la conquête de l'Égypte, on l'avait entendu parler de son maître avec un dédain si méprisant qu'il avait fallu le faire surveiller, et une maîtresse qu'il avait, une certaine Antigoni, avait fait à son sujet des rapports fort accablants. Ainsi c'était de loin déjà que les soupçons s'étaient éveillés sur son compte. Ses collègues, non plus que les soldats, n'en pensaient aucun bien; Cratère l'accusait ouvertement d'infidélité; Amyntas et Cœnus, son propre beau-frère, n'étaient pas moins sévères dans le jugement qu'ils portaient sur lui.

Devant cet ensemble d'accusations, Alexandre fit arrêter Philotas; il fut traduit devant les soldats constitués en tribunal. Le roi exposa les faits avec une éloquence em-

portée où se mêlèrent la fureur et les larmes; on fit expliquer Kébalinus et Nicomaque; on plaça sous les yeux de l'assemblée le cadavre de Dymnus, on lut une lettre de Parménion trouvée dans les papiers de Philotas, et on laissa celui-ci plaider sa cause. Il soutint qu'il était innocent.

Un nommé Bolon, soldat de Macédoine, lui répondit et le chargea avec emportement. Les généraux, les officiers, les pages royaux, les troupes votèrent, et Philotas fut condamné au milieu de tels transports de rage que la foule voulait se jeter sur lui et le mettre en pièces. On le réserva pour la torture, dans l'idée qu'on pourrait obtenir de lui quelques révélations sur son père. Héphestion, Cratère et Cœnus étaient présents et tenaient note des paroles arrachées au supplicié. Plutarque veut qu'Alexandre ait également assisté à l'opération, caché derrière un rideau et plaisantant de la lâcheté de son général. Ceci ressemble peu au caractère d'Alexandre; il faisait assez ouvertement le bien et le mal, et d'ailleurs Plutarque est plus littérateur que juge intègre.

Philotas se montra faible et incrimina Parménion. Cet aveu obtenu on le mit à mort, et avec lui ceux qu'avait dénoncés Nicomaque. Le zèle des subalternes peut-être et probablement des conspirateurs secrets multiplia le nombre des victimes, et Alexandre fut tellement révolté de cette boucherie, que, de sa propre autorité, il abrogea pour cette circonstance une loi macédonienne en vertu de laquelle tous les parents d'un homme convaincu de haute trahison devaient être tués. Il sauva ainsi un grand nombre des proches et des alliés de Philotas et ordonna l'oubli du passé.

Mais l'oubli ne s'étendit pas jusqu'à Parménion. Celui-ci, resté à Ecbatane avec des forces considérables, était inquiétant à bon droit. Il l'était à cause de sa grande réputation militaire et de son autorité; il l'était à cause des mauvaises intentions que Philotas avait révélées de sa part.

On envoya un hypaspiste, Polydamas, son ancien ami, qui le surprit et lui coupa la tête. Peu s'en fallut qu'une sédition n'éclatât parmi les troupes de la garnison. Pour les apaiser, on leur montra l'ordre du roi et on leur fit reconnaître sa main. Encore dut-on leur livrer le corps pour lui faire des funérailles. La tête fut envoyée à Alexandre comme preuve de l'exécution de ses ordres.

La situation du Grand Roi changea beaucoup à partir de ce moment. D'abord les principaux généraux, plus ou moins coupables, se sentirent soupçonnés et plus ou moins en péril; Alexandre perdit beaucoup de sa confiance dans ses anciens compagnons. On établit une police militaire qui fit découvrir, principalement par la lecture des lettres envoyées en Macédoine, un profond sentiment de malveillance. Les mécontents les plus déclarés furent changés de corps; on chercha à rompre les relations jugées dangereuses, et au lieu de laisser comme auparavant la cavalerie des hétaires, qu'avait commandée Philotas, sous un chef unique, on la scinda en deux divisions, dont l'une fut confiée à Héphestion et l'autre à Clitus.

A peine remis de cette secousse violente, le Grand Roi ordonna de reprendre les opérations, et poussa en avant. Pendant l'hiver de 330 à 329, la soumission s'étendit de la limite méridionale de la Gédrosie jusqu'au nord du Kaboul actuel. Nulle part la résistance ne fut organisée, par conséquent bien sérieuse. Au nord-est du Kaboul, vers les derniers escarpements de l'Hindou-Kouh, sept mille vieux soldats furent établis dans une fondation nouvelle ou renouvelée qui prit le nom d'Alexandrie du Caucase, et vers le printemps l'armée, après avoir mis quinze jours à traverser ces régions pleines de glace et de neige que les campagnes des anciens rois contre les Touranys nous ont déjà fait parcourir, mit le pied sur le territoire de la Bactriane, qu'elle prenait ainsi à revers et isolait des secours probablement attendus de l'Inde.

Bessus était là. Il s'était donné le titre de roi, se prétendait indépendant et avait réuni une armée. Il n'en fut pas moins forcé de s'enfuir en Sogdiane. Bactres se rendit et Aornes également; Artabaze fut nommé satrape du pays, et les troupes continuèrent leur marche vers le nord à travers un désert sablonneux où l'on n'avançait qu'avec une fatigue extrême sous un soleil accablant. L'Oxus fut atteint et franchi, malgré la largeur de son lit et la rapidité de son cours. Les partisans de Bessus démoralisés avaient abandonné leur chef. Spitaménès s'était rendu avec beaucoup d'autres. Bessus errait çà et là presque seul. Ptolémée, à la tête de quelque cavalerie, le surprit et l'arrêta dans un pauvre village. On le traîna nu, la corde au cou, sur la route où défilaient les troupes. Quand Alexandre le vit, il arrêta son char et demanda rudement à ce misérable de quel droit il avait osé toucher à la personne de Darius, son maître. Bessus balbutia et dit que d'ailleurs il n'était pas le seul coupable. Le Grand Roi ne lui répondit pas un mot, ordonna de le fouetter et l'envoya à Bactres. Plus tard il l'y retrouva, lui reprocha encore son crime dans une assemblée publique composée d'Iraniens, et sur le jugement des chefs nationaux, lui fit couper le nez et les oreilles, et ainsi mutilé l'envoya à Ecbatane, où on le livra aux Perses, qui l'achevèrent. Ici le châtiment infligé par Alexandre, châtiment de forme orientale, était tout à fait politique et destiné à plaire aux sujets d'Asie restés fidèles à la mémoire de Darius. Il paraît, d'après ce que l'on a vu des sentiments exprimés par Ferdousy, que cette justice atteignit son but et que la vindicte publique fut satisfaite.

Cependant Alexandre, continuant ses opérations dans la Sogdïane, était arrivé à la ville des Branchides, que les auteurs grecs prétendent avoir été habitée par les descendants d'une célèbre famille sacerdotale milésienne, colonisée sur ce point par Xerxès, dont cette même famille avait pris les intérêts cent cinquante ans auparavant. On

les massacra comme responsables de la conduite antihellénique de leurs aïeux, et on rasa la ville, les temples et les bois sacrés. Ce récit, inconnu à Arrien, ressemble fort à une fable. Il n'est guère probable que Xerxès eût envoyé dans la partie la plus reculée de l'empire et la plus exposée aux ravages des Scythes des transfuges grecs qu'il eût voulu favoriser. Il ne l'est pas davantage qu'Alexandre ait poussé la passion de l'hellénisme jusqu'à égorger de sang-froid des gens qui le recevaient bien, et cela précisément à une époque de sa vie où le grand reproche qu'on lui adressait était d'avoir abandonné la cause grecque. Si l'on veut absolument que cette anecdote ait un fond de vérité, on pourra supposer que les prétendus Branchides étaient une colonisation bouddhiste, comme il y en avait déjà à cette époque et même antérieurement dans le nord-est des pays iraniens. L'aspect monacal de ces gens, leur vie toute contemplative pouvaient déplaire aux Macédoniens, incapables de comprendre un pareil genre de vie, et amener un massacre. Mais le mieux est de ne pas insister sur ce détail suspect.

Le nord-est de la Sogdiane, frontière extrême de l'empire, devint le théâtre des plus belles opérations d'Alexandre. C'était la limite d'un monde et le commencement d'un autre, qui fut alors soupçonné des Grecs, mais rien de plus. Au sud et à l'est, d'importantes masses de montagnes d'où sortaient le puissant Oxus et ses innombrables affluents, des steppes immenses courant à l'infini dans la direction de l'ouest et du nord, des bandes innombrables de cavaliers insoumis, toujours mouvantes à l'horizon, et appartenant à tant de nations diverses que, dans l'impuissance de les distinguer, on les appelait vaguement Scythes ou Touranys, et on n'avait jamais espéré que de les contenir; telle était cette région témoin de tant d'efforts, de tant de combats, de tant de luttes toujours renaissantes et qui ne devaient pas cesser aussi longtemps que l'histoire serait l'histoire. A différentes distances s'élevaient

les forteresses dont la chaîne couvrait la frontière. Alexandre visita sept villes de guerre de cette espèce, dont la principale était la cité de Cyrus, peut-être la Kourak actuelle, située à six milles de Kodjend. Alexandre augmenta la force de plusieurs de ces stations et en établit de nouvelles, parmi lesquelles on peut supposer que Kodjend même reproduit le site de l'Alexandria Eschata, citée par Pline comme ayant été fondée à la limite extrême de la Sogdiane.

L'occupation macédonienne amena une suite de combats où les troupes du Grand Roi n'eurent pas toujours l'avantage. Mais il n'y eut pas que des hostilités. Plusieurs des peuples étrangers à l'Iran consentirent à nouer des relations pacifiques. Les Abiens et les Sakas envoyèrent des députations pour conclure des traités d'amitié, et Alexandre, fidèle aux maximes de la cour de Suse, saisit cette occasion pour faire visiter le pays et obtenir le plus possible de détails sur les productions du sol, la configuration géographique, les mœurs et l'armement des indigènes.

Tandis que le Grand Roi était occupé de cette façon, Spitaménès, le meurtrier de Darius et le complice de Bessus, à la tête de sept mille cavaliers, avait repris les armes et noué des intrigues parmi les chefs sogdiens. Il faillit enlever la garnison macédonienne établie à Marakanda ou Samarkand. Plusieurs peuplades touranys, des Massagètes, des Dahæ, des Sakas, se laissèrent persuader de s'unir aux seigneurs confédérés. On prenait pour prétexte que le Grand Roi, ayant convoqué une assemblée des chefs bactriens à Zariaspe pour l'hiver suivant, avait certainement l'intention de profiter de cette circonstance pour mettre à mort tous les insoumis. Quelle qu'ait pu être la valeur de cette supposition, on doit remarquer ici qu'Alexandre était entré complétement dans les usages politiques du pays, et savait que son rang royal ne le dispensait pas de prendre l'opinion de la haute noblesse et d'agir en conformité de vues avec elle.

Tout à coup il apprit que les garnisons macédoniennes laissées dans les sept forteresses frontières venaient d'être surprises et enlevées, et que tout le territoire transoxien était en mouvement. Les vassaux bactriens, Oxyartès, Katanès, Khoriène, Haustanès et beaucoup d'autres avaient mis sur pied leurs troupes particulières. Les Scythes d'au delà du fleuve se tenaient prêts à envahir la Sogdiane.

Alexandre, entouré par l'incendie, ne perdit pas une minute. Il courut à Gaza, celle des villes frontières dont il était le plus rapproché, et la prit d'assaut. La population fut mise à mort ou vendue et les habitations furent détruites. Le même jour, sans donner de repos à ses troupes, il attaqua la seconde place et lui fit éprouver le même sort. Le lendemain au matin, il escalada la troisième forteresse, qui fut emportée également et brûlée. Les insurgés, du haut des murs des autres places, voyaient ce qui se passait, et d'ailleurs quelques fuyards étaient venus leur en raconter tous les détails. Ils s'enfuirent; mais Alexandre, prévoyant tout, leur avait coupé la retraite des montagnes au moyen de sa cavalerie, et ce qui avait voulu échapper à la destruction derrière les murailles fut massacré dans les champs.

En quarante-huit heures, cinq villes sur sept étaient donc anéanties. Cyropolis, qui avait vu arriver Cratère sous ses murs dès le premier moment, menaçait de faire plus de résistance. Elle avait des boulevards plus forts et plus hauts; elle était plus grande, pourvue d'une citadelle, défendue par quinze mille hommes déterminés. Pendant qu'Alexandre pratiquait la brèche avec ses machines et occupait ainsi la garnison, il entra dans le lit du fleuve, presque à sec à cette époque de l'année, et pénétra de sa personne dans l'intérieur de la cité. La mêlée fut meurtrière; les Sogdiens se défendirent bravement; le Grand Roi, Cratère, la plupart des généraux furent blessés; cependant ils poussaient la foule devant eux, lui arrachant le terrain pied à pied; les combattants arrivèrent

pêle-mêle jusqu'au marché, et pendant ce temps les murs furent escaladés. Huit mille des défenseurs de la place étaient massacrés; le reste prétendit tenir dans la citadelle; mais le manque d'eau les força bientôt de mettre bas les armes. La septième ville se rendit sans coup férir, assure Ptolémée dans ses Mémoires.

Le pays était terrifié et la révolte ne pouvait s'y maintenir. Alexandre sentit le besoin de dégager au plus tôt la garnison de Marakanda, serrée de près par Spitaménès; il fallait auparavant frapper un grand coup contre les Scythes pour leur ôter toute envie de compliquer la situation. Tandis qu'on bâtissait à la hâte une nouvelle forteresse destinée à remplacer les anciennes sur l'extrême frontière, Alexandre, malgré les avertissements sinistres de son devin Aristandre, franchit l'Oxus, et, se couvrant de ses machines, fit un ravage extraordinaire dans les rangs de la cavalerie scythe; après un combat long et rude, il la mit en déroute; mais épuisé par sa blessure, par la fatigue, par le travail de tête auquel il se livrait sans relâche, il se sentit malade pendant le combat, et augmenta son mal en buvant à la hâte de l'eau saumâtre de la steppe. Pendant la poursuite, il s'évanouit; pourtant son énergie incomparable le remit sur pied, et il put recevoir les envoyés du roi scythe qui vinrent l'assurer de l'amitié de leur maître et excuser une attaque dans laquelle la volonté nationale n'avait été pour rien, dirent-ils, et qui n'était qu'une étourderie de quelques cavaliers plus belliqueux que sensés.

Alexandre accepta ces explications avec bienveillance, et rendit même les prisonniers. On se quitta en amis.

Marakanda avait déjà vu arriver un renfort que lui envoyait le roi. Spitaménès, inquiet et connaissant la prise des forteresses, s'était retiré dans la seconde capitale sogdienne. Un nouveau détachement de troupes, sous le général lycien Pharnoukh, était encore arrivé depuis, et ne trouvant plus Spitaménès devant Marakanda, s'était

mis à sa poursuite; le rebelle avait gagné le désert et était passé en Scythie; Pharnoukh, s'inspirant mal à propos des exemples de son maître, prétendit l'y poursuivre. Il se fit battre, et Spitaménès opéra un retour offensif sur Marakanda; mais il s'arrêta brusquement à la nouvelle qu'Alexandre accourait en personne, et reprenant la fuite, il s'enfonça si avant dans la Scythie qu'Alexandre renonça à l'y inquiéter. Il ravagea de fond en comble le pays insurgé, et traita la population de façon à lui ôter toute envie de recommencer; puis laissant dans le pays Peukolaïs avec un corps d'observation de trois mille hommes, il rentra en Bactriane, pour ouvrir à Zariaspe l'assemblée des grands vassaux, convoquée déjà antérieurement.

Quelques chefs, trop compromis dans les événements qui précèdent, s'asbtinrent de paraître et restèrent dans leurs châteaux. Mais ce furent des exceptions. La plus grande partie de la noblesse accourut, et pendant tout le séjour du Grand Roi et la tenue de ce que nous nommerions les états, la ville devint un théâtre de magnificence et de luxe, un lieu où la vie se développa dans la plus pompeuse exubérance. Non-seulement on vit arriver avec leurs maisons particulières et leurs troupes tous les grands gentilshommes de l'est, mais encore des divisions nouvelles de troupes macédoniennes, mercenaires et perses; de nombreuses ambassades envoyées d'Europe et d'Asie se présentèrent également. Le pays était riche, fertile, bien cultivé. Aucun plaisir n'y manquait. C'était le renouvellement de ce qui s'était passé à Hécatompylos l'année précédente; on avait traité alors de la prise de possession légale de l'empire, surtout pour ce qui concernait l'Occident. Cette fois le même fait était officiellement étendu, proclamé et reconnu pour les régions orientales.

Ce fut là que Bessus fut condamné par le parlement des Perses sur l'accusation du Grand Roi lui-même. Phrataphernes, satrape de la Parthyène, et Stasanor, satrape de l'Arie, se présentèrent ensuite amenant avec eux Arsames,

qui, prédécesseur de Stasanor, avait favorisé la révolte de Satibarzanes; ils avaient pris également et livrèrent Barzane, satrape pour Bessus en Parthyène, et quelques autres chefs tombés dans des fautes analogues. Le parlement condamna les coupables, et ainsi fut anéanti le parti de la résistance, et cela d'autant plus complétement que le roi des Scythes d'Europe, dont le père avait déjà juré une alliance avec le Grand Roi, la renouvela pour son propre compte, demandant même que des mariages fussent contractés entre les deux nations; Pharasmane, roi du Kharizm, vint aussi en personne protester de son dévouement et prêter le serment d'allégeance. Il rapporta qu'il était voisin des Kolches et des Amazones, et que si Alexandre avait le désir de soumettre ces peuples, il s'offrait à assurer les approvisionnements de l'armée et à faire connaître les passages. Alexandre remit ces propositions à un autre temps, et se contenta d'accepter l'allégeance du Khorasmien.

Le Grand Roi ayant terminé les affaires de Zariaspe, la situation de la Sogdiane reprit la place principale dans son attention. La révolte y était plutôt étouffée qu'éteinte. Certains chefs, retirés dans les montagnes, gardaient une attitude inquiétante, et des bandes de gens ruinés et désespérés couraient les campagnes et ne laissaient pas rétablir l'ordre. Ce n'était pas Peukolaüs avec son petit corps de trois mille hommes qui pouvait mettre fin à cet état de choses.

Alexandre ayant donc réorganisé son armée au moyen des renforts amenés par Néarque, Asandre, Asclépiodore, Ménès, Épokille, Ptolémée et Ménidas, quitta Zariaspe au printemps de 328 à la tête d'environ trente mille hommes, et se dirigea de nouveau vers l'Oxus, laissant dans la Bactriane quatre divisions de la phalange pour former sa base d'opération. Il pénétra dans la Sogdiane sur cinq colonnes, enleva toutes les positions où les mécontents cherchaient à s'appuyer, parcourut dans sa longueur la

vallée de Polymète, et successivement tous les points convergeant vers Marakanda, et les différents corps s'y trouvèrent réunis après avoir achevé ce qu'ils avaient à faire. Aussitôt Alexandre s'occupa de la réorganisation administrative. Héphestion fut chargé de ramener dans les villes et les villages les populations dispersées, de créer de nouvelles fondations et d'assurer pour tous les pays l'arrivage des subsistances, arrêté jusqu'alors par l'état incertain des affaires.

Ce fut pendant cette seconde campagne de Sogdiane qu'à la prise du Château d'Ariomaze, appelé aussi le Château Sogdien, Alexandre eut l'occasion de voir Roxane, fille d'Oxyartès, un des principaux seigneurs rebelles qui s'y était renfermé avec toute sa famille et ses confédérés, l'élite de la noblesse sogdienne insurgée. La place fut enlevée, il est vrai, avec beaucoup de bonheur et d'audace; mais le siége aurait pu durer longtemps, et Alexandre dut se trouver d'ailleurs assez embarrassé en se voyant entre les mains tant de prisonniers d'importance. Il avait éprouvé déjà que les mettre à mort ne terminait rien; d'autre part, les délivrer sans garantie, c'était éterniser la guerre. Il proposa d'épouser Roxane, et ainsi allié à la principale famille du pays, il espéra pouvoir apaiser toutes les passions. Le pacte fut accepté. On peut admettre que le conquérant ait attendu jusqu'alors pour comprendre la puissance de l'amour et que son cœur se soit senti et rendu tout à coup; mais on observera aussi que, dans son exaltation, si réellement elle exista, il ne se hâta pas de célébrer les noces. Il annonça vouloir les différer jusqu'à la pacification du pays, et laissa Roxane dans le Château Sogdien à la garde d'une forte garnison sous les ordres du vieux Artabaze, qui, à cette occasion, quitta la satrapie de la Bactriane pour être chargé de cette mission de confiance. Le roi se rendit à Marakanda.

Il avait l'intention de donner la satrapie de la Bactriane à un de ses généraux macédoniens, Clitus, frère de sa

nourrice, en remplacement d'Artabaze. Il aimait ce Clitus, et était persuadé qu'aucun de ses compagnons ne lui était plus attaché. Après le jugement de Philotas, il l'avait nommé au commandement d'une des deux divisions des hétaires. Un sacrifice mal à propos interrompu, une fête dionysiaque oubliée pour faire place à une fête des Dioscures, des signes interprétés d'une manière sinistre par le devin Aristandre, un songe fâcheux, inquiétaient le roi sur le sort de Clitus, que tous ces faits semblaient menacer, et il avait ordonné un sacrifice spécial à l'intention expresse de son favori. De pareilles idées préoccupaient toujours beaucoup Alexandre, sensible à l'excès aux impressions religieuses. Malgré ces tristes pressentiments, les banquets se succédaient à Marakanda; soldats et généraux rivalisaient de gaieté, et la table royale était chaque nuit témoin de quelque débauche prolongée jusqu'au jour naissant.

Un soir, Clitus étant à souper comme toujours avec le roi et les généraux, la conversation tomba sur les opérations de la campagne et les résultats extraordinaires obtenus par les dispositions du roi. Plusieurs des courtisans, dans leur enthousiasme, jurèrent qu'il ne s'était jamais rien fait dans le monde de si grand, et que la vaillance des Dioscures et les exploits d'Hercule étaient de bien loin dépassés; l'envie seule pouvait disputer au roi les honneurs divins.

Clitus était ivre; il avait de longue main l'habitude, quand il se trouvait avec les autres chefs, de dénigrer Alexandre de son mieux; c'était la maladie grecque. Ne sachant cette fois ce qu'il faisait, oubliant où il se trouvait, il commença à réclamer très-haut et avec violence contre ces discours trop louangeurs, et voulut démontrer que les exploits accomplis appartenaient bien moins à Alexandre qu'aux Macédoniens, dont le courage avait tout fait.

Le roi fut mécontent; mais bien que déjà très-excité par

le vin, il garda le silence, et la discussion continua, sans qu'il y prît part, entre Clitus et ses contradicteurs. De paroles en paroles et de propos en propos, quelqu'un affirma que la véritable gloire de Philippe, c'était d'être père d'Alexandre; sur ce mot Clitus se leva comme un furieux, apostropha les assistants d'une façon insultante, loua la mémoire de Philotas et de Parménion et de tous ceux, ajouta-t-il, qui avaient été assassinés avant de subir la honte d'être fouettés par les verges des Perses et d'être contraints de s'adresser à ces vaincus pour obtenir accès auprès du roi.

A cette virulente sortie le tumulte devint épouvantable, et plusieurs des généraux, les plus âgés et les plus calmes, s'efforcèrent de faire taire Clitus et de l'apaiser. Quant au roi, il se tourna vers son voisin de table, un Grec, et lui dit : « N'est-ce pas, vous autres Hellènes, vous vous imaginez qu'au regard des Macédoniens vous êtes autant de demi-dieux? »

Soit que Clitus eût compris ce sarcasme, soit qu'il continuât à s'exaspérer lui-même, il se mit à hurler en s'adressant cette fois à Alexandre, et lui montrant le poing : « Voilà cette main qui t'a sauvé au Granique! Dis ce qui te plaît, mais n'invite plus désormais d'hommes libres à ta table! Contente-toi de barbares et d'esclaves pour baiser le bord de ton habit et adorer ta ceinture! »

Alexandre n'en voulut pas entendre davantage. Il fit un mouvement pour se jeter sur ses armes; on venait de les mettre hors de sa portée; il cria aux hypaspistes de venger leur roi; aucun d'eux ne bougea. Il ordonna à un trompette de sonner l'alarme, et n'étant pas obéi, il frappa cet homme au visage. Cependant on avait réussi à se rendre maître de Clitus et à l'entraîner sur une sorte d'esplanade devant le palais. Le malheureux en fureur continuait à se vanter, à braver et à insulter Alexandre.

Dans la salle tout se taisait, sauf le roi, allant et venant à grands pas, et s'écriant qu'il était désormais, comme

Darius, traîné de droite et de gauche par Bessus et ses camarades, n'ayant d'un roi que le nom, trahi, et par qui? Par ce Clitus, ce misérable qui lui devait tout!

Au moment même où il prononçait cette parole, Clitus, échappé des mains de ceux qui le tenaient, rentra subitement, et allant au roi : « Eh bien oui, me voilà, Alexandre! c'est moi! » Et il se mit à chanter une chanson politique qui commençait ainsi :

« O pauvre Grèce, comme tu vas mal! »

Alexandre sauta sur la lance d'un des gardes qui se tenait près de la porte, la lui arracha et l'enfonça dans le corps de Clitus, qui tomba sur le sol, grinçant des dents et râlant.

Être un héros, le plus grand des hommes, avoir soumis et réglé l'Europe et l'Asie, porter dans sa tête des plans dont l'humanité devait sentir pendant des siècles les immenses résultats, et se voir harcelé comme une bête fauve par les injures, les grossièretés et les opprobres d'un soldat ivre, interprète maladroit mais sincère de l'esprit d'envie et de basse opposition répandu dans le camp, ce n'était pas possible. Dire qu'Alexandre eût mieux fait de ne pas exécuter lui-même une juste sentence de mort, c'est plaider pour la convenance des formes et rapetisser la question. En principe, Alexandre était dans son droit, dans la justice; c'était, une fois par hasard, la grandeur mettant le pied sur la bassesse, et, pour la rareté du fait, il n'y a rien là que de très-beau.

Mais, comme on l'a vu tout à l'heure, Clitus était le frère de la nourrice d'Alexandre, et celui-ci, en cette considération, l'aimait et s'était accoutumé à tout lui pardonner. Quand le cadavre palpitant parut sous ses yeux, il oublia l'insulte et se rappela la parenté d'affection, les années d'enfance, un long passé. Il fut en proie à un tel désespoir que l'on trembla pour sa vie. Le visage baigné de larmes, il passait les heures à appeler Clitus et sa nourrice Laniki, et faisant un retour sur les tristesses des der-

niers mois, il pleurait aussi Parménion, Philotas et les autres. Pendant trois jours il ne voulut entendre à aucune consolation ni prendre aucune nourriture, gardant le mort sous ses yeux. Enfin les généraux forcèrent l'entrée du palais, emportèrent la triste dépouille, assurèrent qu'Alexandre n'était pour rien dans ce qui s'était passé, que c'était l'œuvre de Bacchus irrité de la profanation de sa fête; les soldats réunis en tribunal prononcèrent que Clitus avait péri justement, et le roi, un peu consolé, consentit à reparaître et reprit peu à peu son activité ordinaire. Mais ce qui venait de se passer n'était pas la simple explosion d'une antipathie particulière chez le général défunt envers son roi légitime. L'histoire de Philotas était arrivée dans l'hiver de 329, celle de Clitus eut lieu dans l'été de 328, et au printemps de 327, c'est-à-dire après un intervalle d'un an environ, on découvrit la conspiration des pages royaux, dont plusieurs s'étaient engagés à tuer le roi dans sa tente pendant son sommeil. Le philosophe Callisthène, intimement lié avec le chef de l'entreprise, nommé Hermolaüs, fut enveloppé dans l'affaire, et tout neveu d'Aristote qu'il était, il fut mis à mort avec les autres coupables. C'était, de l'aveu des historiens qui lui sont le plus favorables, un homme extrêmement vain, arrogant, grossier, affirmant que la gloire d'Alexandre dépendait uniquement de la façon dont lui-même consentirait à écrire l'histoire du règne, et sans cesse occupé à réclamer contre les habitudes persanes du conquérant, contre l'oubli chez celui-ci de ce qu'il lui plaisait d'appeler la liberté grecque et le sacrifice des prétentions soldatesques aux nécessités gouvernementales d'un grand pays. Il paraît s'être surtout élevé contre les prétentions supposées d'Alexandre à se faire adorer de son vivant, et comme ce reproche a été constamment répété contre le fils d'Ammon, il est utile d'en examiner la valeur.

Pour des Grecs il pouvait être question en effet de l'apothéose d'un homme. La façon dont ils concevaient l'idée

religieuse n'y répugnait en aucune sorte. Toutes les villes helléniques avaient leurs éponymes divinisés; outre les éponymes, on dressait des autels à des personnalités respectées, et il n'était pas jusqu'aux athlètes heureux qui ne pussent prétendre à recevoir un jour un culte. Toute la question était de savoir si un candidat olympien devait assister lui-même à son culte, ou s'il était mieux qu'il différât de goûter cet honneur jusqu'après sa mort. Cette question de pure convenance n'entamait pas le fond du principe, lequel, à la grecque, était incontestable. En ce qui concernait Alexandre, beaucoup d'Hellènes suivant l'armée, tels que le devin Anaxarque, et Cléon, et le poëte argien Agis, soutenaient hautement qu'une exception devait être faite en sa faveur; d'autres, et parmi eux Callisthène, dont son oncle Aristote assurait qu'il avait de l'éloquence, mais pas de jugement, prétendaient au contraire qu'Alexandre, pas plus que personne, ne devait être adoré de son vivant, et ils en prenaient texte pour se répandre en propos toujours dangereux et très-propres à exciter les mauvais esprits contre l'orgueil et la tyrannie du roi, lequel d'ailleurs n'avait jamais demandé, encore moins ordonné et pas même insinué, qu'on dût lui rendre l'hommage en question. Tous les historiens sont d'accord sur son extrême retenue à cet égard. Ils disent toutefois qu'il poussait en secret les flatteurs à lui faire décerner ce qu'il ne réclamait pas lui-même. C'est une pure supposition. Il paraît seulement qu'il voyait avec plaisir qu'on se prosternât devant lui, et, sa situation donnée, il n'avait pas tort; c'était le salut usité chez les Perses de l'inférieur au supérieur. On se prosternait devant le Grand Roi, mais aussi devant les satrapes, et en général devant tous les hommes élevés en dignité. Les Assyriens en avaient répandu l'habitude en Asie, et comme ils avaient longtemps passé pour les arbitres des belles manières, on leur avait emprunté cette coutume. Les Grecs disaient que c'était une marque d'adoration réservée à la

Divinité; rien de plus faux. Sans doute on l'empruntait aux usages cérémoniels du culte des dieux, mais on ne lui donnait pas plus cette portée ni ce sens que les peuples modernes ne le font pour des formules de politesse comme « votre serviteur », ou « votre esclave », ou « je suis à vos pieds », ou « je vous baise les mains », auxquelles personne n'a jamais attaché un sens direct, pratique, sérieux, au pied de la lettre. De tous les peuples de l'ancien monde, les Perses, soit qu'ils pratiquassent l'antique doctrine de l'Iran, soit qu'ils fussent mazdéens, eussent été les plus éloignés d'adorer un homme, et ce que les Grecs pouvaient mettre en discussion et résoudre même affirmativement, comme du reste ils le firent plus tard pour les empereurs romains, était absolument inadmissible pour les Perses, soit du vivant, soit même après la mort du héros. Leur Panthéon était fermé et ne s'augmentait pas; il ne recevait jamais de nouveaux hôtes; Ormuzd, ses amshaspands, ses izeds, n'admettaient personne parmi eux. Les plus glorieuses figures du passé, Férydoun, Menoutjehr, Cyrus, n'avaient qu'une gloire humaine, et nul n'avait à prétendre ce qu'il n'avait jamais été question de leur donner. Alexandre eut avec le temps ce que lui refusaient Callisthène et ses pareils, mais il l'obtint des Grecs, jamais des Perses; et si les Arsacides montrent sur quelques-unes de leurs monnaies des têtes de rois divinisés, c'est par les colons helléniques et pour eux que ce trait d'adulation fut accompli. Rien de pareil n'existe sur les monnaies indigènes des mêmes rois. Ni Arsace ni Mithridate n'obtinrent cette marque de respect des cavaliers parthes. Ainsi le fait tant reproché à Alexandre d'avoir voulu se faire adorer des Grecs pour égaler ceux-ci aux Perses est complétement calomnieux; les Perses n'adoraient pas leurs princes, et, je le répète, on se borne à dire qu'Alexandre l'eût souhaité, mais on avoue qu'il ne le demanda jamais. Il voulait seulement qu'en se prosternant devant lui tous ses sujets lui rendissent une même

forme d'hommage, et que les Asiatiques, en voyant les Macédoniens et les Grecs lui refuser un acte de déférence d'ailleurs devenu assez banal, n'en pussent pas induire que le Grand Roi n'exerçait pas sur tous ses alentours indistinctement une égale autorité.

La conjuration d'Hermolaüs et le supplice de Callisthène eurent lieu à Bactres, où Alexandre était retourné. Les noces de Roxane se firent à peu près à la même époque. La Parætakène fut soumise par Cratère; Spitaménès fut tué, et le calme étant en voie de s'établir dans toute la contrée à la suite du mariage du roi avec une princesse indigène, l'expédition des provinces indiennes commença.

Bactres étant choisie comme nouvelle base, Amyntas y fut laissé avec treize à quatorze mille hommes, et le roi, prenant la route du sud-est, commença par visiter sa nouvelle ville, l'Alexandrie caucasienne, et passa de là chez les Paropamisades. Dans le Kaboul actuel, il fut rejoint par le prince indien Taxile, qui lui amena vingt-cinq éléphants; puis en deux divisions, l'une sous Héphestion et Perdikkas, l'autre commandée par lui-même, il marcha vers l'Indus, prit en chemin les places appartenant à Astès, prince de la Peukélaotis, soumit les peuplades des Aspases, des Goures et des Assakènes, enleva leurs villes et leurs forteresses montagneuses, et arriva aux rives du fleuve, qu'il franchit probablement à Attock, au printemps de 326.

Il marcha rapidement vers l'Hydaspes, le Djeloum actuel. Porus voulut lui en disputer les gués avec une armée nombreuse et un grand nombre d'éléphants de guerre; mais ce fut sans succès. Porus fut pris à revers, battu, blessé, fait prisonnier; puis rétabli sur son trône, investi d'un État plus grand, il devint le meilleur allié de son vainqueur.

Deux postes fortifiés furent établis pour maintenir les communications avec la rive droite, Nicée et Bucéphalie, et Cratère fut laissé en arrière avec sa division. De là le

roi passa le Tjenab ou Acesinès, soumit les Glaukes, et reçut l'hommage des rois Abisares et Porus, homonyme de l'allié du Macédonien. A mesure qu'il avançait, Alexandre plaçait une chaine de forts se rattachant à Nicée et à Bucéphalie. Il arriva jusqu'à l'Hydraotes ou Ravi, emporta d'assaut Sangala, la ville des Kathéens, défendue par un triple rempart de chariots, et fit pour l'exemple un grand massacre d'Indiens. Il donna tout ce territoire à Porus, comme il lui avait déjà donné le pays des Glaukes; puis inclinant au sud, il se trouva en été de 326 sur l'Hyphase ou Soutledje, où il s'arrêta.

Les historiens veulent qu'en face d'un désert qu'on lui disait être de onze journées de marche, et à la sortie duquel il devait trouver la vaste nappe des eaux du Gange, et, pour en défendre le passage, les puissants Gangarides, Alexandre ait eu l'intention de pousser ses conquêtes plus avant encore; que l'insurrection imminente dans son armée et le refus formel de ses généraux d'aller plus loin l'auraient seuls forcé de renoncer à ses projets. Il ne me semble pas qu'on puisse adopter cette manière de voir.

Alexandre avait quitté Zariaspe en 328 à la tête de trente mille hommes. Il en avait laissé quatorze mille à Bactres; on peut raisonnablement croire que des combats incessants, les marches et les maladies lui en avaient emporté un certain nombre. Les détachements destinés à assurer ses communications en employaient une autre partie, de sorte qu'en supposant que l'armée macédonienne, au moment de son arrivée sur le Soutledje, avait un effectif de huit mille hommes, Macédoniens et Grecs, on est à peu près sûr de dépasser la vérité. Les Sogdiens, les Bactriens, les Ariens, Taxile, Porus et d'autres vassaux encore augmentaient les forces d'Alexandre; mais on sait que Porus n'avait amené que cinq mille hommes. Il est clair que le conquérant ne voulait pas se mettre à la disposition absolue de ses alliés en leur empruntant des troupes trop supérieures

en nombre aux siennes. Admettons cependant qu'il ait accepté quinze mille hommes, à peu près le double de ce qu'il avait, on atteindra ainsi un total de vingt-trois mille hommes, et je ne pense pas qu'Alexandre ait pu croire qu'avec vingt-trois mille hommes, dont près des deux tiers eussent été des indigènes ignorants de la tactique adoptée par ses armées, et ne lui obéissant à lui-même qu'indirectement, il eût été possible de se jeter dans des aventures dont rien ne pouvait faire prévoir, encore bien moins deviner le caractère. Au soin qu'il avait mis jusqu'alors d'assurer sa ligne de retraite, on se rend compte aisément que sa hardiesse n'était pas de l'étourderie. Aurait-il donc renoncé tout d'un coup à un système sagement conçu et heureusement suivi? Rien n'est moins probable.

D'autre part, les contrées indiennes qu'il venait de traverser étaient d'anciens fiefs de l'empire composant la satrapie numérotée la vingtième dans l'organisation de Darius, laquelle payait trois cent soixante talents de paillettes d'or et était la plus imposée de l'empire. Ce qu'Hérodote raconte de cette partie de la monarchie cadre parfaitement avec cette remarque. A l'est, dit-il, elle est sablonneuse et déserte. C'est en effet ce que les historiens d'Alexandre rapportent du pays situé au delà du Soutledje. D'ailleurs, continue l'écrivain d'Halicarnasse, elle est habitée par plusieurs nations parlant des langages différents. On vient de voir en effet que les peuples visités par Alexandre étaient fort divisés et obéissaient à plusieurs princes. Les annalistes persans nous ont encore appris que la domination des Grands Rois s'étendait jusque dans la vallée de Kashmyr. A ce point de vue, la campagne d'Alexandre au delà de l'Indus n'a pas eu pour but une curiosité guerrière, irréfléchie et purement hasardeuse, mais la raisonnable volonté de conserver à l'empire son intégrité et de faire sentir aux feudataires les plus lointains le bras du nouveau maître. Il n'est pas impossible

d'ailleurs que le Grand Roi se soit plu à persuader aux populations que ses désirs étaient insatiables comme sa puissance, et que si les Gangarides ou tout autre peuple méritaient jamais sa colère, leur éloignement ne l'empêcherait pas de les atteindre.

Les laissant sur cette idée, il fit élever aux grands dieux douze autels de forme colossale sur les bords du Soutledje, sacrifia, institua des jeux, et donna l'ordre du retour. Porus fut nommé satrape des contrées à l'ouest de l'Hyphase, c'est-à-dire de toute la région frontière de l'empire. Arrivé au Djeloum, Alexandre fit construire deux mille bateaux, et ramena ainsi l'armée sans fatigue jusqu'au confluent du fleuve avec l'Indus, près de la ville actuelle de Tjatjour. Cratère descendait la rive droite avec une division, Héphestion la rive gauche avec une autre et deux cents éléphants. Parvenu à l'Indus, le roi continua dans le même ordre jusqu'à l'océan Indien. Le seul fait qu'il prenait cette route pour retourner en Occident prouve de la manière la plus claire que depuis son départ d'Hécatompylos, en 330, c'est-à-dire cinq ans auparavant, l'intention soutenue d'Alexandre et exécutée par lui avait été de soumettre et d'organiser l'empire, et en aucune manière n'avait tendu à exécuter des entreprises capricieuses et romanesques. Il avait même repoussé les propositions de Pharasmane, relatives à une conquête de la Colchide.

Sur le parcours qu'il suivit, il ne toléra pas la moindre résistance. Ce qui ne se soumit pas immédiatement à son autorité fut réduit par la force. Les Malles et les Oxydraques l'éprouvèrent des plus rudement; presque tout le reste reconnut le Grand Roi sans coup férir.

A l'endroit où il entra dans l'Indus, à Tjatjour, qui vient d'être nommé, un port considérable fut fondé pour les besoins du pays, et comme on savait les dispositions excellentes des populations dont on allait désormais visiter les territoires, le roi jugea possible et utile de diviser son armée. D'ailleurs la contrée n'était pas fertile et eût diffi-

cilement suffi à l'entretien de corps trop nombreux. Cratère fut donc renvoyé vers l'occident par le défilé actuel de Bélan, avec l'ordre de gagner la Karmanie, probablement en suivant les montagnes au nord du Béloutjistan.

A Pattala, au sommet du delta de l'Indus, emplacement très-difficile à déterminer, parce que le cours du fleuve est constamment très-variable, un nouveau port militaire fut établi ou l'ancien fut agrandi, et la flotte et l'armée arrivant enfin en présence de l'immense océan Indien, aperçurent pour la première fois le phénomène des marées, dont aucun Grec n'avait l'idée, et qui causa aux Macédoniens une véritable épouvante. Ici se termine la campagne indienne.

Ainsi, dans les cinq années écoulées depuis la mort de Darius, Alexandre, devenu Grand Roi de l'Iran et de l'Aniran, ne s'était pas contenté de la reconnaissance et de la soumission faciles des provinces occidentales. Prenant au centre de l'empire Hécatompylos comme point de départ, prenant sa dignité royale dans son véritable sens, devenu Iranien sans cesser d'être Macédonien et Grec, s'efforçant de tout concilier, il n'avait pas voulu laisser l'empire se démembrer, et faisant acte de présence et de puissance dans les parties les plus lointaines, il avait maintenu le faisceau noué par Cyrus. Pas une province, si reculée fût-elle, ne lui avait échappé. La région orientale avait eu peine à l'accepter. Très-probablement elle avait depuis longtemps désappris l'obéissance, et les feudataires s'étaient accommodés, sous le faible gouvernement des Achéménides, d'une somme de liberté un peu trop absolue. Alexandre ne fit pas violence à leurs idées légitimes et ne leur refusa pas leurs droits. Le parlement tenu à Zariaspe en est la preuve. Le Grand Roi soumit, comme ses prédécesseurs, les affaires du pays au jugement des grands vassaux, aussi bien qu'il déféra la connaissance des conspirations tramées contre lui au tribunal militaire des Macédoniens, respectant de la sorte les lois de ses diffé-

rents domaines. En même temps, il fut d'une activité, d'une habileté, d'une intrépidité sans exemple dans la suppression de toute résistance. Cependant il ne mit pas toute sa confiance dans la force de ses armes; il rallia les seigneurs bactriens et sogdiens à sa cause en épousant Roxane, et calma l'agitation du pays en relevant les villes, ranimant l'agriculture et faisant affluer les vivres.

Dans les provinces indiennes il agit sommairement, se contenta d'une soumission pure et simple, donna l'administration aux princes indigènes, et attacha surtout de l'importance à assurer l'existence du commerce par la fondation des ports. Sur ces points éloignés, il ne voulait que faire sentir son autorité, et il se garda de la rendre pesante. En somme il avait ramassé dans ses mains l'empire, tout l'empire, rien que l'empire; c'était ce qu'il avait voulu; lui prêter d'autres idées, c'est le méconnaître.

Voyons maintenant comment les traditions orientales ont compris la période qui vient d'être racontée d'après les Grecs, et considérons d'abord la rédaction d'Abou-Taher de Tarse.

On se rappelle que Dara, en mourant, avait conseillé à Alexandre d'épouser sa fille. Celle-ci se nommait Pourandokht. Il n'y a pas de doute qu'il s'agit en effet d'une fille de Darius Ochus, appelée Parysatis ou « Parizata », « fille des fées », « dokht » ou « dokhter » ayant exactement le même sens que « zata ». Mais Alexandre avait déjà contracté alliance avec Abandokht, femme de Dara, appelée par les Grecs Statira, et la princesse indignée de la lâcheté de sa mère et ne voulant pas l'imiter, au lieu de se soumettre au roi macédonien, leva une armée, et s'efforça de venger la mort de son père. Les troupes du roi furent battues sur l'Euphrate, et Pourandokht, soutenue par les populations du Khoraçan et du Mazendéran, établit son quartier général dans une forteresse située au milieu des montagnes du nord et appelée Tjehar-Dywar ou les « Quatre murailles ». De là elle fit des courses dans les provinces

et réussit à enlever Halep, où commandait un capitaine grec nommé Karoun ou Charon, dont le lieutenant était Philestéroun. Le nom de Philétère n'est pas donné par les historiens occidentaux.

Alexandre tint conseil avec Aristote et deux de ses généraux, Bethlamys ou Ptolémée et Sethlamys, qui semble représenter Héphestion. Il ne put cependant empêcher la fille guerrière de lui prendre un convoi qui venait du Roum et lui apportait quatre cents charges de vêtements. Cependant à la fin et par les efforts combinés de deux chefs grecs, Arystoun et Khounyas, Ariston et Cœnus, Pourandokht fut prise à Halep, et son armée, qui était de vingt-quatre mille hommes, complétement détruite.

Le roi, maître de l'héroïne, consulta ses ministres pour savoir ce qu'il devait en faire. Arystoun fut d'avis qu'il devait l'épouser. Khounyas pensa au contraire qu'elle serait intraitable et qu'il fallait la tuer. Pourandokht, consultée à son tour, déclara qu'issue de sept générations de rois, elle ne se déshonorerait pas en acceptant pour époux un Grec sans père. Sur cette réponse, tous les capitaines d'Alexandre se rallièrent à l'avis de Khounyas, et on décida qu'elle périrait. Khounyas fut chargé de l'exécution.

L'héroïne fut placée dans un coffre sur le dos d'un mulet, et Khounyas, assisté de deux soldats, Thermas et Kestas, prit le chemin du désert. Arrivé dans un endroit qui lui parut propre à l'exécution qui lui était confiée, il tira Pourandokht du coffre, la fit mettre à genoux et la frappa sur la tête. Mais les deux soldats, émus de pitié, ne voulurent pas souffrir que le meurtre s'accomplît, et délivrant la jeune fille des mains de Cœnus ou Khounyas, ils tuèrent celui-ci, et se vouèrent au service de celle qu'ils venaient de sauver et qui leur promit de partager avec eux sa fortune future. En attendant, elle jugea qu'ils ne devaient pas rester tous les trois réunis; ses nouveaux amis la quit-

tèrent pour prendre le chemin de l'Iran, tandis qu'elle-même retournait du côté d'Halep, où ses partisans tenaient toujours et refusaient de se rendre à Alexandre, qui pourtant leur affirmait que Pourandokht était morte. Il le croyait avec d'autant plus de bonne foi que Kestas, homme très-rusé, avait imaginé de revenir auprès de lui, et lui avait apporté la tête d'une fille étrangère qu'il prenait pour celle de Pourandokht.

Celle-ci trouva moyen d'entrer dans la citadelle, et la guerre recommença plus vive que jamais.

Il est bien difficile de dire par quelle circonstance le nom d'Halep est appliqué ici à la principale place d'armes des rebelles : peut-être s'agit-il d'Haroyou, la capitale de l'Arie; mais l'ensemble des allégations, le fait que la révolte était soutenue par les gens du Khoraçan et du Mazendéran, prouve que la légende fait allusion aux guerres de Bactriane et de Sogdiane. Nous avons vu, sous le règne de Key-Kaous, la dénomination de Mazendéran étendue à tous les pays situés à l'est et au nord de la Caspienne, et quant au Khoraçan, il a souvent atteint dans des limites imaginaires les localités les plus orientales de l'Iran.

Ptolémée et Cœnus mentionnés ici ont pris en effet une part assez considérable, ainsi qu'Héphestion, aux campagnes opérées pour obtenir la soumission de ces provinces. Quant à la personnalité de Pourandokht, si nous avons retrouvé son nom dans celui de la fille de Darius, Parysatis, on peut voir quelque chose de son caractère dans la femme du satrape rebelle Spitaménès, qui, suivant Quinte-Curce, coupa la tête à son mari et apporta ce trophée à Alexandre, après avoir partagé d'abord toutes les haines des rebelles contre ce héros. La fin de Pourandokht justifie assez cette ressemblance; mais cette fin même marque encore davantage, comme on va le voir tout à l'heure, l'identification avec Roxane, fille d'Oxyartès.

Cependant les hostilités s'étant ranimées plus vives que

jamais entre les troupes d'Alexandre, campées autour d'Halep, et les défenseurs de la place, Pourandokht fit des exploits extraordinaires, dans lesquels brillèrent, non moins que sa valeur et son adresse, l'agilité, l'intelligence et la force de son cheval, coursier de guerre de son père Darius, et qui se nommait Shebhal. C'est incontestablement Bucéphale dont il est question ici.

Alexandre avait remarqué plusieurs fois le champion ennemi qui faisait tant de mal à sa cause, et s'était informé de son nom. On lui avait dit que c'était un descendant du Gawide Gouderz; cependant il avait cru reconnaître Pourandokht, et s'en était exprimé ainsi avec Arystoun. On voit que les feudataires du nord gardaient avec orgueil la prétention d'avoir résisté à Alexandre.

Tandis que les drapeaux noirs de la fille de Dara et les enseignes rouges du Macédonien luttaient ensemble, Pourandokht fit une pointe dans le Fars, dans la Perside, dont Ptolémée était devenu le gouverneur. Elle surprit et enleva Persépolis-Istakhar. Sa mère, Abandokht, la femme infidèle de Dara, habitait le palais. Saisie par sa fille, elle fut mise à mort. Mais bientôt Pourandokht, contrainte à la retraite, se vit obligée de regagner les montagnes, poursuivie de près par Ptolémée et un autre capitaine d'Alexandre, Félendys, dans lequel on reconnaît Apollonidès. Pour Arystoun, il avait conservé ses anciennes idées au sujet de Pourandokht, qu'enfin on avait su être vivante, et il pressait le roi de faire de nouvelles démarches pour la calmer et la prendre pour épouse. Le roi finit par s'irriter, et ordonna la mort d'Arystoun, ce dont les Grecs furent très-mécontents, assure Abou-Taher.

Ici il y a certainement un ressouvenir de la conspiration de Philotas ou de celle d'Hermolaüs, peut-être aussi du meurtre de Clitus, et il n'y a rien d'impossible à ce que, parmi les nombreux complices sacrifiés dans la première de ces conspirations, il se soit trouvé quelque officier nommé Ariston dont les légendes persanes ont conservé la mé-

moire et grandi l'importance en en faisant un des principaux chefs de l'armée. Peut-être aussi n'y a-t-il là qu'une allusion très-obscure au chef macédonien Aristobule, qui fut et resta toujours dans les bonnes grâces du roi.

Pourandokht, fuyant devant Ptolémée, s'était réfugiée dans une caverne profonde où on ne savait comment la forcer; elle put donc s'échapper et gagna les montagnes d'Hamadan. Là elle délivra des mains de la fille de Shamous, roi du Mogreb, une certaine Anthouthiyyeh, guerrière amoureuse d'Alexandre, et un homme qui s'était voué à sa cause, Thehmysoun, dans le nom duquel on reconnait Spitaménès, nouvelle raison pour faire admettre que la personnalité de l'épouse de celui-ci a fourni quelques traits au caractère de Pourandokht. Dans Anthouthiyyeh on retrouve cette Antigoni connue par la conspiration de Philotas et qui montra du dévouement au roi.

Pourandokht courut s'enfermer avec Thehmysoun-Spitaménès dans une citadelle appelée le Château Perse, probablement le Château Sogdien, habité par Roxane avec la plupart des chefs rebelles. Un des capitaines iraniens soumis à Alexandre, et qui se nommait Shyrzad, « fils du lion, » proposa un cartel à Pourandokht. Bien que le chroniqueur indique ici un guerrier portant un nom indigène, il n'est pas improbable qu'avec la connaissance assez complète qu'on lui voit des différentes personnes formant l'entourage du Macédonien, il ait voulu désigner sous le nom de Shyrzad, « fils du lion, » le général Léonatus. Quoi qu'il en puisse être, Shyrzad offrit à Pourandokht de se battre au pied de la forteresse, à la condition, consentie par Alexandre, que si la jeune fille était victorieuse, l'Iran lui serait donné tout entier; dans le cas contraire, elle se soumettrait absolument et rendrait hommage à Alexandre. On tomba d'accord des deux parts de tenir ce contrat fidèlement, sans ruse, ni fraude, ni mauvaise foi.

Mais Shyrzad manqua aux engagements. Il fit cacher

pendant la nuit deux cents cavaliers aux environs du lieu fixé pour le combat, et quand il en vint aux prises avec Pourandokht et qu'il eut été tout d'abord jeté en bas de son cheval, ces hommes apparurent et voulurent se saisir de l'héroïne. Elle eut le temps de trancher la tête à Shyrzad et de tuer dix des assaillants auxquels la généreuse Anthouthiyyeh criait qu'ils étaient des traîtres et manquaient à la convention. Elle fit si bien que Pourandokht put échapper malgré les soldats, qui allèrent en donner la nouvelle à Alexandre. Le roi ordonna de la saisir et de la lui amener; mais elle s'enfuit dans les montagnes, et il fut impossible de la trouver.

Pourandokht était rentrée victorieuse dans le Château Perse; mais ne voyant pas Anthouthiyyeh, et résolue à lui rendre ce qu'elle lui devait, elle sortit et parcourut la contrée jusqu'à ce qu'enfin elle eût rencontré sa libératrice. Un espion avertit Alexandre que la jeune fille n'était pas dans la forteresse, et lui raconta ce qu'elle faisait. Alexandre s'empressa de monter à cheval et se mit lui-même à la recherche des deux femmes. Celles-ci, après avoir mangé quelques provisions apportées par Pourandokht, avaient voulu se baigner, et ôtant leurs vêtements, étaient entrées dans un ruisseau où le Macédonien les aperçut. Il sauta promptement à bas de sa monture, enleva les habits et cria : « Je vous tiens! rendez-vous! »

Pourandokht n'eut pas plutôt reconnu Alexandre et compris ce qui se passait, que sa pudeur, mise en danger, lui fit jeter de grands cris et verser des larmes amères. Elle supplia le roi de lui rendre ses habits et de ne pas la forcer à paraître devant lui en cet état. Mais il resta inexorable et répondit à ses supplications :

« Ah! reine de l'Iran, quelle faute avais-je commise envers toi, que tu as jugé nécessaire de faire répandre le sang de tant de personnes innocentes et de causer de si grands maux aux populations? Pourquoi m'as-tu montré tant de haine? »

Pourandokht, rouge de confusion à cause de l'état dans lequel elle se trouvait, ne répondait rien et songeait seulement à se tirer du piége. Quand elle vit que c'était impossible, elle se résigna et dit :

« O roi d'Occident! tout ce qui a été a été; puisque tu m'as vue sans voiles, plus de guerre entre nous. Je me soumets à l'ascendant de ta fortune. »

Ayant ainsi parlé, elle sortit de l'eau avec sa compagne et remit ses vêtements, que le roi lui rendit. Elle accompagna Alexandre à son camp, le prit par la main en présence des troupes, le conduisit au trône et lui rendit hommage comme à son souverain.

Alexandre la remercia publiquement, et partant avec elle à la tête de l'armée et de la cour, il la conduisit à Istakhar-Persépolis. De là des lettres royales furent adressées à toutes les provinces de l'empire pour annoncer ce qui venait de se passer et pour convoquer les feudataires d'Orient et d'Occident dans une grande assemblée. On célébra les noces avec une magnificence extrême. Des présents nombreux furent répandus sur les grands et les petits et mirent tout le monde en joie, et les fêtes durèrent huit mois entiers.

Au bout de ce temps Alexandre épousa Anthouthiyyeh, et confiant à Pourandokht la régence de ses États de l'ouest et de l'est, il annonça qu'il allait faire le tour du monde et en connaître toutes les merveilles.

Ici le chroniqueur place un récit d'une nature évidemment épisodique et qui se rapporte aux guerres bactriennes et sogdiennes. Il dit que le roi, parti à la tête de cent mille hommes, traversa le Kerman avec l'intention de pénétrer dans l'Inde. Mais il s'égara en route, tomba dans la contrée du peuple de Louth, se trouva dans les déserts, où les Scythes lui tuèrent beaucoup de monde, et de telle façon qu'accompagné d'Anthouthiyyeh il eut beaucoup de peine à s'échapper avec deux cents hommes tout au plus, reste misérable de ce qu'il avait naguère rassemblé de

forces autour de lui. Il atteignit pourtant les États qui avaient appartenu autrefois à Roustem et à Sam, fils de Nériman, c'est-à-dire le pays de Gour, et de là il descendit dans des plaines fertiles où il trouva ce qu'il fallait à ses hommes épuisés. Très-chagrin d'avoir ainsi manqué son expédition, il résolut à l'avenir d'établir partout des lieux d'approvisionnement dans l'intérêt des peuples de l'empire.

Ce récit fait allusion aux nombreuses villes et aux postes fortifiés placés sur les points importants du pays parcouru par Alexandre. Ce fut surtout dans la Sogdiane et le long des frontières scythiques que le roi fonda le plus de lieux d'observation et de dépôts de troupes et de vivres, et comme ces constructions eurent lieu immédiatement avant l'expédition de l'Inde et que les armées macédoniennes durent souvent en sentir la nécessité ou en regretter l'absence, Abou-Taher me paraît avoir assez exactement rapporté le fond des choses, qu'il a d'ailleurs un peu orné.

Alexandre, toujours résolu à exécuter ses projets sur l'Inde et à rassembler dans ce but une nouvelle et formidable armée, écrivit à Pourandokht, régente de l'empire, pour lui faire connaître ce qui venait de se passer. Il lui demanda de faire des levées dans toutes les parties de ses différents États et de fournir ces troupes de ce qui pouvait leur être nécessaire. En attendant que ses ordres fussent exécutés, il restait dans le Kaboul, se livrant aux plaisirs de la chasse. Ce passage se rapporte assez bien de toute manière au séjour du roi à Zariaspe et à Bactres avant la marche sur l'Indus.

Pourandokht reçut avec joie les ordres de son époux, et écrivit en Grèce pour hâter l'arrivée des renforts. Elle avait fait mettre sur pied cent mille hommes destinés à aller faire la guerre dans ce pays; elle changea leur destination, et avec cent mille charges de munitions elle les envoya en Orient. Elle y ajouta encore soixante mille hommes qu'elle fit promptement rassembler, et en in-

forma le roi, en le consolant des peines qu'il venait de traverser.

« Les princes, lui dit-elle, ont toujours des soucis. » Loué soit Ormuzd de ce que tu es sorti sain et sauf des » piéges d'Ahriman ! Sois toujours fidèle à la loi sainte ! Je » t'envoie ce que tu m'as demandé. Si une autre armée te » devient nécessaire, je te l'expédierai également. »

Ici Abou-Taher fait une liste exacte des objets d'utilité et d'agrément que la fidèle Pourandokht envoya encore à son mari en même temps que l'armée; deux mille charges d'or, deux mille esclaves, cinq cents jeunes filles, quarante kharwars, à peu près dix mille kilogrammes de cymbales et de tambourins, cent vingt grosses caisses et cent paires de trompettes d'or et de grandes trompes droites appelées « kerna ». On ne pouvait pas faire le tour du monde avec moins de tapage. En outre, il y avait deux excellents philosophes grecs, l'un appelé Khoda-Ters, « la crainte de Dieu », et l'autre Sethlymys. Ce dernier était admirable, et, de plus, élève de Platon. Aux envois de Pourandokht était joint l'étendard royal de l'Iran, ce tablier de cuir du forgeron Gaweh, qui avait opéré dans les anciens temps la délivrance de la patrie et qui allait guider les armées du nouveau Grand Roi à travers les provinces indiennes.

Alexandre charmé loua les mérites de Pourandokht et lui souhaita une vie éternelle pour le bonheur de l'Iran.

Ici est racontée la fondation d'une ville bâtie par Alexandre avant de quitter son campement. Le roi fit endiguer une grande rivière, de manière que les eaux entourassent de toutes parts la nouvelle cité, de telle façon que l'on pût cependant y parvenir par une route commode tracée au milieu du désert. Il semble qu'il soit question ici de l'Alexandrie du Caucase, placée en effet sur un cours d'eau.

La route fut établie solidement depuis la ville ainsi fondée jusqu'à Hérat, capitale des Arii, où l'on parvenait

en quarante journées de marche. Il s'agit de journées de caravane. Dans la direction de l'est, le chemin fut prolongé jusqu'à la frontière de l'Inde; au nord, un autre chemin mena à Baman, et un dernier enfin, s'étendant vers le sud, conduisait dans la direction de Bekwashyr.

Abou-Taher rapporte une circonstance assez singulière dont les Grecs ne savent rien et qui a un caractère trop antique pour que, vraie ou fausse, il soit possible de la passer sous silence. Il dit que lorsque la ville eut été établie au milieu des eaux, les habitants firent observer qu'il fallait parer aux inondations. Pour ôter toute crainte à cet égard, le roi envoya des troupes contre les Scythes du voisinage, que l'auteur appelle « Khounkharan », « mangeurs de sang », titre ordinaire des princes tatars et turcs, les battit et leur fit six mille prisonniers. Ces captifs furent amenés sur les bords de la rivière, au bas des murailles. On leur attacha aux pieds de grosses pierres et on les précipita au fond du fleuve. Par la vertu de ce charme, on n'eut plus rien à craindre.

Alexandre quitta la ville, et descendit de cette ancienne partie des possessions des Çamides appelée le Zawoul vers la rivière Helmend, l'Étymandre des Grecs. Quand son camp fut placé, il tint conseil avec ses ministres et ses généraux, et il fut résolu qu'il devait prendre le titre de roi de l'Inde et notifier officiellement sa dignité aux princes de la contrée qu'il allait envahir, ce qui eut lieu au moyen d'un manifeste dont Abou-Taher donne le texte.

Le roi y déclarait que, petit-fils de Phylkous, roi d'Occident, par sa mère, et petit-fils de Darab par son père, il descendait de ce côté de Kishtasep, fils de Lohrasp, issu de Key-Gobad, c'est-à-dire de la race des Achéménides, sortie elle-même de Housheng, quatrième monarque universel, ce qui établissait son droit héréditaire à régner sur l'Inde comme sur le reste du monde.

Il n'était pas venu, disait-il, attiré par le désir d'acquérir des trésors, ni pour s'emparer de nouvelles provinces.

Son seul but était de gagner les peuples à la foi unitaire. Il traiterait bien ceux qui se soumettraient; il châtierait les rebelles et les traînerait en esclavage.

Les deux philosophes envoyés par Pourandokht, assistés chacun de dix hommes distingués, furent chargés d'aller présenter ce document aux différents princes, et Alexandre leur recommanda fortement de maintenir l'honneur de son nom et de ne pas se laisser vaincre en savoir et en connaissances magiques par les rois de l'Inde, dont on savait l'habileté dans ce genre. Ceci fait certainement allusion aux doctrines des brahmanes et plus particulièrement des bouddhistes.

La première ville où les ambassadeurs arrivèrent était Mehilad. Ils y furent étonnés par beaucoup de prodiges effrayants ou singuliers; cependant ils décidèrent le roi du pays à s'entendre avec Alexandre. Il ne le fit qu'à regret et vaincu d'avance par l'ascendant du héros; néanmoins il écrivit secrètement au roi Four, qui est Porus, pour lui demander du secours, comptant ainsi se débarrasser de l'étranger.

Four fit partir son fils avec dix de ses généraux et une armée de cent mille hommes, et le roi indien manda à Alexandre qu'il ne pouvait lui tenir parole, attendu que son suzerain le lui défendait et s'avançait lui-même pour combattre les Macédoniens. A cette nouvelle, et voyant les ennemis se presser sur l'autre rive du Gange, qui représente ici l'Indus, le roi rangea ses troupes en bataille et consulta un mobed, c'est-à-dire son devin ordinaire Aristandre, sur l'issue de ce qui allait se passer. Celui-ci prit un astrolabe, fit ses opérations, et prédit un succès éclatant, ce qui ravit de joie Anthouthiyyeh. Elle demanda au roi la permission de se charger seule des dispositions de la journée, et l'ayant obtenue, elle envoya chercher Mehkoul, chef africain qui combattait avec une massue de bois et était d'une expérience consommée. Ce dernier fut d'avis d'appeler Kherwyn, fils de Sherwyn, et Alyanoush

le Grec, deux braves de premier mérite. Tous trois ils prirent secrètement dix mille hommes d'élite ayant chacun deux chevaux, et sortirent du camp vers minuit en observant un grand silence.

L'armée du prince de Mehilad s'était jointe à celle de Four, et c'était une armée formidable. Quand le jour parut, les Macédoniens se mirent de nouveau en bataille; cependant on s'observa toute la journée, et le soir on n'en était pas encore venu aux mains.

Le lendemain, chacun reprit le même ordre que la veille, et Alexandre détacha Tharykoun pour engager le combat. Les Indiens lui opposèrent Djender, prince du Moultan, qui fut battu après une belle résistance; mais les Macédoniens se virent aussitôt attaqués par le prince de Siyyam. Ce chef avait un fils nommé Bestou, qui fut tué dès le début de l'engagement, ce qui poussa jusqu'à la furie la valeur du père et compromit un instant le succès des Macédoniens; Alexandre ordonna alors un mouvement général de l'armée. Les efforts furent si bien soutenus des deux parts que la nuit arriva sans que rien de décisif eût été fait, et chacun se retira dans son camp.

Au milieu de la nuit Alexandre envoya Sehtheymoun-Héphestion, prince d'Antioche, avec un corps de trente mille hommes, afin de reconnaître le terrain et de prendre position pour le lendemain. Des deux côtés on releva les morts et on leur fit des funérailles conformes aux usages des deux partis, les Indiens brûlant les leurs, les Iraniens et les Grecs les enterrant.

A l'aurore, les hostilités reprirent. Une des ailes de l'armée envahissante était commandée par Rafée, fils de Fæsher; le combat fut engagé par Lounek, un des principaux chefs d'Alexandre, qui attaqua un corps indien commandé par Asterwamy et le mit en déroute; il en renversa encore un second commandé par Khebanek; mais il fut enfin arrêté par un troisième sous les ordres de la fille du roi indien, la guerrière Djybaweh, qui non-seulement

le força de reculer, mais le tua. Le frère du chef grec, Mogrebin comme lui et appelé Myknak, le remplaça; il périt presque aussitôt, et Alexandre, voyant ce désordre, quitta l'aile gauche, où il s'était tenu, pour exciter le courage de ses gens, Arabes, Grecs et Perses; le combat se rétablit, et Aslameth le Mogrebin, commandant l'aile droite, accourut à l'aide. Il fut tué. Sherwyn prit sa place et eut le même sort; Tharykoun ne fut pas plus heureux, Alyoun également; ensuite se présentèrent, pour vaincre les efforts de l'héroïque princesse, Ærtak, Kantaryn et Sohrab, un des chefs iraniens. Une nouvelle mêlée s'engagea autour des éléphants, qui formaient le centre et le point d'appui de l'armée indienne, et quoi que pussent faire Alexandre et ses généraux, ils ne vinrent pas à bout de rompre cette ligne de défense. Il fallut donc, quand le soir arriva, se retirer sans avoir mieux réussi que les jours précédents. Les deux partis étaient si épuisés que, sur la proposition du roi indien, une trêve de quelques jours fut consentie par Alexandre.

On n'a pas perdu de vue qu'Anthouthiyyeh-Antigoni, accompagnée de Mehkoul le Mogrebin, de Kherwyn, fils de Sherwyn, et d'Alyanoush le Grec, avait quitté le camp à la dérobée, pendant la nuit qui précéda la première attaque, à la tête de dix mille cavaliers. Elle avait pris la route du désert dans la direction des États du roi Four, elle avait atteint le bord du Gange, et elle traversa le fleuve sur de nombreux bateaux. Une fois sur l'autre rive, Anthouthiyyeh s'avança avec un surcroît de précautions, et envoya en avant des éclaireurs pour reconnaître les positions de l'ennemi.

Ayant reçu l'avis que celui-ci ne se doutait nullement de sa présence, elle divisa son corps en trois parts : Alyanoush avec des Grecs et Fazl-Ibn-Alay à la tête d'une troupe de gens d'Ispahan formèrent l'avant-garde; Anthouthiyyeh elle-même, avec Kherwyn, suivit à un intervalle d'une courte journée de marche; Mehkoul le Mogrebin

venait ensuite avec d'autres troupes grecques et formait l'arrière-garde. Tous les chefs eurent ordre de marcher, de telle sorte qu'au lever du soleil qui devait marquer le second jour depuis leur départ du camp, ils se trouvassent massés sur un même point. Ce mouvement fut parfaitement exécuté.

Les Indiens se virent tout à coup pris à revers, et stupéfaits, ne sachant ce qui arrivait, ils se précipitèrent du côté du fleuve pour fuir un ennemi sur lequel ils ne comptaient pas. Dans leur trouble ils lançaient leurs flèches sur leurs propres troupes, et le feu ayant été mis dans leur camp, les tentes commencèrent à brûler et à jeter vers le ciel des tourbillons de flamme et de fumée, au milieu desquels les indigènes couraient, tombaient et mouraient éperdus. Mehkoul excitait ses soldats et se multipliait pour augmenter le désastre de l'ennemi.

Cependant Four, averti, était accouru, et cherchait à calmer la panique; il fut aperçu par Mehkoul, qui se précipita sur lui et le maltraita tellement que, couvert de blessures et jeté en bas de son cheval, le roi indien demanda à se rendre. Mehkoul accepta sa soumission, lui lia les mains, le remit en selle, lui attacha les pieds sous le ventre de la monture, et le fit sortir en hâte de la mêlée. Alyanoush et Fazl-Ibn-Alay d'Ispahan vinrent le rejoindre et l'aidèrent à garder le captif; quant aux Indiens, ils s'enfuyaient de toutes parts et semaient la campagne de leurs armes. Beaucoup se noyèrent; d'autres, en plus grand nombre, jonchaient le sol, morts ou blessés, et sept mille furent faits prisonniers. Un butin immense resta la proie des vainqueurs.

Anthouthiyyeh s'empressa de faire connaître son succès à Alexandre. Cependant la trêve arrivée à son terme, le roi avait occupé l'attention des Indiens par des escarmouches de plus en plus fortes, et la nuit même qui suivit le jour où il apprit le succès d'Anthouthiyyeh, il ordonna qu'un corps de cinquante mille hommes se tînt prêt à faire

une attaque sérieuse, combinée avec celle qui allait avoir lieu de la part des troupes victorieuses d'Anthouthiyyeh. En effet, au milieu de la nuit, les indigènes se virent assaillis en delà et en deçà du fleuve. Par la vaillance de Djybaweh la résistance fut terrible, et Anthouthiyyeh succomba devant l'amazone, encore plus terrible qu'elle n'était elle-même. Elle fut tuée. Cependant Sherwyn, fils de Kherwyn le Grec, et l'Ispahany Fazl-Ibn-Aly réussirent à l'emporter. Quand l'aurore parut, cent cinquante mille Indiens étaient étendus sur la plaine, et le reste s'enfuyait ou mettait bas les armes. Le roi Alexandre avait de son côté traversé la rivière et achevé la victoire. Quand la mort d'Anthouthiyyeh fut connue, le monarque donna les marques de la plus violente douleur, et l'armée entière s'associa à son chagrin. Mehkoul surtout, frère de la mère de l'héroïne, tomba dans un profond désespoir. Tous les captifs, excepté Four, furent immolés à la mémoire de celle qu'on avait perdue.

Cependant on ne savait pas ce que l'autre roi indien était devenu, et on envoya à sa recherche. Il parut bientôt avec sa fille, et assaillit avec tant de force l'armée grecque que Mehkoul crut devoir faire conduire en hâte le roi Four sur les derrières de l'armée du côté de Kaboul, de peur qu'on ne l'enlevât.

La précaution se trouva utile, car l'armée macédonienne enfoncée fut bientôt forcée elle-même de regagner cette ville, où Alexandre arriva en personne et reçut les hommages du roi du pays, nommé Mendredj. Des approvisionnements très-abondants furent réunis par les soins de ce prince fidèle, et peu après son arrivée dans la ville, où Four était gardé avec le plus grand soin, des corps de troupes ayant été rassemblés de toutes parts, l'armée macédonienne se trouva complétement réorganisée et portée à cinq cent mille hommes, nombre très-supérieur à celui qu'elle avait eu avant les combats sur les bords du Gange.

Cependant le roi des Indiens ayant écrit à son suzerain,

nommé Four aussi bien que l'héritier du trône, tout ce qui venait de se passer, lui avait appris la captivité de son fils et lui avait exprimé l'espérance de parvenir bientôt à délivrer le jeune prince. Four, désolé du malheur de son fils, mit sur pied une nouvelle armée pour aller lui-même à la délivrance du jeune prince.

De son côté, Alexandre, voulant mettre en œuvre toutes ses ressources, avait ordonné à Pourandokht de venir le trouver, et non-seulement elle, mais encore Bethlymous-Ptolémée, alors gouverneur de l'Occident, attendu que sans eux il ne viendrait jamais à bout de ses desseins sur l'Inde.

Pourandokht, extrêmement affligée de la triste fin d'Anthouthiyyeh, informa les grands iraniens de ces ordres, et se mit en route avec deux cent mille hommes du Ghylan. De son côté, Bethlymous-Ptolémée partit avec cent mille hommes choisis et prit la même direction. En peu de temps Kaboul vit autour de ses murailles tout ce qu'avaient de guerriers fameux et de soldats accoutumés aux armes l'Occident, c'est-à-dire les pays grecs, l'Asie Mineure, l'Égypte, l'Iran et la Scythie, et afin de rendre cette levée générale plus redoutable encore, Aristote arriva lui-même.

Un manifeste nouveau fut envoyé cette fois par Pourandokht au roi indien, avec l'ordre de cesser toute résistance, d'embrasser le culte unitaire, de donner sa fille en mariage à Alexandre, et de ne pas s'exposer à une ruine certaine. Avant que le monarque eût pris un parti, l'armée d'Alexandre, couvrant le pays de ses innombrables cohortes, arrivait, trop puissante pour qu'il fût possible de s'opposer à sa marche, et investissait Mehilad. Le roi indien et sa fille tentèrent vainement cette fois de prolonger la lutte. Ils furent faits prisonniers l'un et l'autre et réunis à Four, fils de Four. La ville fut escaladée et emportée. Tout ce qui ne voulut pas reconnaître l'unité divine fut mis à mort, le reste reçut son pardon. On

trouva dans la cité des richesses immenses, mais surtout on fut enchanté de rencontrer parmi les captifs un philosophe éminent nommé Kermepal, avec lequel Aristote fit immédiatement connaissance, et qui prit rang parmi les amis du sage grec. Kermepal était un élève de Platon, et demanda des nouvelles de ses condisciples, dont il n'avait rien appris depuis longtemps. Il raconta que le célèbre Hemarehpal vivait retiré dans un ermitage au sein des montagnes voisines, et avait comme lui étudié sous l'auteur du Phédon. Il engagea Aristote à venir avec lui visiter ce grand homme, le savant le plus accompli que l'on pût trouver dans l'Inde.

L'illustre Hemarehpal, consulté par Pourandokht, lui conseilla de marcher sans retard au-devant de l'armée de Four, lui promettant un succès certain. Elle ordonna en conséquence à Mehkoul le Mogrebin de prendre le commandement d'une avant-garde, et celui-ci partit immédiatement.

Avant de pousser plus loin l'analyse du récit d'Abou-Taher, il est bon de montrer qu'au milieu de son appareil romanesque, cette rédaction n'est pas en dehors de l'histoire telle que les Grecs nous l'ont transmise.

Nous avons vu pendant la période de la guerre bactrienne et sogdienne que le personnage de Pourandokht avait représenté, sous le nom exact de Parysatis, une des filles de Darius Ochus, l'esprit de la résistance persistant dans les provinces orientales. Mais du moment où Pourandokht, assez facile jusque-là à assimiler par certains côtés avec la princesse achéménide, puis avec la femme de Spitaménès, et enfin avec Roxane, la fille d'Oxyartès et l'épouse du Macédonien, devient régente de l'empire pendant l'absence d'Alexandre, il est évident qu'à l'aide de la consonnance onomastique, il faut dépouiller ce personnage de sa qualité de femme et y voir une ombre de Perdikkas, chef d'une des grandes divisions de l'armée et conseiller influent d'Alexandre.

Le rôle d'Antigoni-Anthouthiyyeh, qui se borne dans l'histoire à une part assez subalterne dans la découverte de la conspiration de Philotas, ne suffit pas non plus pour donner à ce nom l'importance qu'Abou-Taher lui accorde. Aussi faut-il relever ici une confusion entre Antigoni et Antigonus, chef aussi important que Perdikkas, et qui eut après la mort d'Alexandre une autorité plus frappante encore pour les Asiatiques.

Les trois généraux Mehkoul, Kherwyn fils de Sherwyn, et Alyanoush, paraissent être Méléagre, Gorgias et Aristobule. Tharykoun pourrait être identifié avec Télèphe, un des hétaires du roi, chargé par lui d'une mission pendant le séjour en Gédrosie, et cela d'autant mieux qu'il ne faut qu'un point de plus pour changer l'F en K; en supposant ce point de moins on aurait Taryfoun ou Talyfoun, absolument comme de Phylfous ou Phylpous on a fait Phylkous.

Lounek est probablement Lysimaque. Myknak pourrait être Machatas, autre familier d'Alexandre, au dire d'Arrien; Aslameth, Alcétas, chef d'une des divisions de la phalange; Sherwyn, Séleucus; Alyoun, Archélaüs; Artak, Arétès, commandant des éclaireurs; Kantaryn, Cléandre. Les noms des chefs indiens seraient plus difficiles à assimiler, et je ne l'essaye pas, excepté pour les deux rois Four, qui sans conteste représentent les deux Porus des auteurs grecs.

Quant aux faits, ils concordent bien. Le chef du Kaboul ou plutôt d'une partie du Kaboulistan, qui prête son secours à Alexandre, se retrouve dans le roi indien Taxile, et le passage de l'Hydaspe bravement disputé, mais opéré au moyen d'une manœuvre qui jeta de l'autre côté du fleuve, sans que l'ennemi s'en aperçût, une partie de l'armée envoyée au-dessous du point où en effet les indigènes escarmouchèrent pendant plusieurs jours avec les Macédoniens, ne fait que reproduire l'histoire exacte. Rien n'est oublié d'essentiel, pas même la marche nocturne; les

noms d'Alcetas, de Gorgias et de Méléagre, retrouvés plus haut dans ceux de Aslameth, de Kherwyn et de Mehkoul, donnent encore à l'assimilation des récits une plus grande rectitude, car tous ces chefs de la phalange jouèrent ici un rôle important, aussi bien que Perdikkas-Pourandokht, Lounek-Lysimaque et Sherwyn-Séleucus.

Pour ce qui est de Mehilad, la ville capitale du prince qui résista si vaillamment à Alexandre sur le bord de l'Hydaspe, il est à croire qu'il faut la reporter plus loin que le lieu où Abou-Taher la place, et y voir la capitale des Malli, qui ne fut attaquée et prise que dans le voyage de retour. Mais j'en ai dit assez pour montrer que le chroniqueur, intervertissant, brouillant, exagérant et défigurant les faits, ne les invente pourtant pas, et de bonne foi est l'écho d'une tradition très-réelle. Je reprends son récit, après avoir encore signalé la présence des philosophes indiens, dont les narrateurs grecs font également mention comme ayant beaucoup impressionné l'armée macédonienne dès l'entrée dans le pays de Taxile.

Pourandokht-Perdikkas traversa avec l'avant-garde un nouveau fleuve qu'Abou-Taher appelle encore cette fois le Gange, et qui est l'Acésinès. Les indications de l'ascète Hemarchpal dirigèrent la marche de l'armée. Le roi indien et le fils de Four, appelé Four lui-même, s'étaient donné la mort dans leur désespoir d'être prisonniers, et la princesse Djybaweh avait réussi à s'échapper en se promettant à son gardien ; celui-ci avait eu la faiblesse de la croire, et elle le tua en route.

Malgré des orages affreux et des pluies diluviennes, dont Arrien fait également mention et que la saison expliquait, les troupes d'Alexandre continuèrent à s'avancer, et dans une nouvelle bataille Four fut fait prisonnier par Pourandokht-Perdikkas, avec son philosophe Azez. Cependant il se sauva et continua la guerre.

Djybaweh mena les choses si heureusement qu'elle parvint à prendre Alexandre lui-même. Mais elle ne le

garda pas longtemps. Il fut aussitôt délivré par Pourandokht et ramené dans une ville nommée Kehwaneh, abandonnée de ses habitants, où il établit son quartier général.

A partir de ce moment, tous les souvenirs semblent s'être mêlés les uns dans les autres pour les rédacteurs des récits compilés par Abou-Taher. A chaque pas il est question de fleuves extrêmement difficiles à traverser et auxquels le nom du Gange continue à être donné. Les tempêtes, les pluies diluviennes, le roulement du tonnerre, la chute de la foudre, embarrassent la marche des Macédoniens, sans cesse harcelés par les indigènes. Alexandre est souvent à deux doigts de sa perte. Les escarmouches se succèdent avec des succès très-divers. Enfin, après beaucoup de fatigues, tous les cours d'eau sont franchis, Djybaweh est tuée par Pourandokht, sa prisonnière, qui, en lui brisant une aiguière sur la tête, lui fait sauter la cervelle; la princesse s'enfuit, et Four lui-même, dans un dernier engagement, est attaqué par Alexandre, qui le renverse de son éléphant et l'égorge. Ceci est tout à fait contraire à la tradition grecque; mais il faut observer que Four personnifie la résistance bien plus qu'il ne représente le roi magnanime auquel le Macédonien accorda noblement le traitement royal qu'il réclamait, et qui termina la guerre.

Après la mort de Four, les princes et les peuples de l'Inde, convaincus de l'inutilité d'une plus longue rébellion et d'ailleurs gagnés par le désintéressement et les nobles procédés du Grand Roi, embrassèrent unanimement la foi unitaire et se soumirent au vainqueur. Alexandre ramena encore à son devoir le Kashmyr insurgé, ce qui est garanti par les auteurs grecs dans ce qui a trait à la conduite et au châtiment d'Abisares, et prit ensuite le chemin de la mer.

Je ne veux pas omettre qu'au milieu des combats, racontés de la manière la plus prolixe par Abou-Taher, il est constamment question de cavaliers indiens montés sur

des taureaux, de grands troupeaux de vachers, particulièrement vénérés des indigènes, et de troupes de bouviers qui défendent les animaux sacrés et attaquent les bandes d'Alexandre avec un courage éclatant. La scène entière, éclairée par les éclats du tonnerre, se passe dans des forêts immenses traversées par les grands fleuves; le paysage déploie une splendeur tout à fait indienne et digne de l'action. Les principaux chefs sont Kohpal et Soudjely, Harnameh, Mahyran et Sahar, Djemhour, Syamameh, Sershéty et Djalandar.

Dans sa marche vers la mer, l'armée iranienne rencontra des populations d'anthropophages et soumit les trente-neuf districts que ces nations habitaient. Ceci s'applique aux Malli, aux Oxydraques et aux hommes de Maricanus.

Enfin les rivages de l'Occident furent atteints. Alexandre équipa une flotte de quinze mille voiles. Ici tout se brouille encore plus dans le récit d'Abou-Taher. L'expédition de Néarque est dans sa pensée, seulement il en accroît démesurément l'importance. C'est Alexandre lui-même qui s'embarque avec toute l'armée, parcourt les côtes et les îles de l'océan Indien, parvient jusqu'en Afrique, visite les sources du Nil, accumule les découvertes extraordinaires, et revient alors dans l'Iran. J'ai le regret d'avouer que mon manuscrit est incomplet. Les dernières pages manquent, de sorte que je ne sais pas comment l'auteur termine la vie d'Alexandre.

L'intérêt principal de la rédaction d'Abou-Taher se trouve en ceci, que les renseignements originaux servant de base proviennent certainement de guerriers indigènes qui, sous la conduite des généraux macédoniens et incorporés dans les divisions de formation nouvelle, ont pris part à la campagne de l'Inde et ont été témoins oculaires des faits. Ils connaissent à merveille Perdikkas et Héphestion, et exagèrent plutôt qu'ils ne diminuent le rôle joué par ces deux généraux, précisément parce que Perdikkas

et Héphestion avaient sous leurs ordres deux mille cavaliers scythes et mille Dahæ. Dans d'autres occasions ils commandaient encore les Bactriens et les Sogdes, tandis que Ptolémée-Bethlymous menait les mercenaires et Alcétas les alliés indiens. C'est parmi les soldats et les officiers de ces troupes auxiliaires qu'il faut chercher les auteurs des récits dont Abou-Taher s'est inspiré. Ces soldats, probablement d'un rang inférieur, nomment peu de chefs asiatiques. Ils ont vu les choses des derniers rangs et les ont jugées à travers leurs préventions personnelles et leur imagination orientale; mais ils les ont vues, et leur rapport mérite d'être écouté et autant que possible compris dans son vrai sens. Non-seulement il repose sur des bases vraies, il est encore extrêmement original et spontané, et à ce titre très-supérieur à la version adoptée par Ferdousy.

Ce poëte semble cependant avoir eu connaissance des mémoires en question; il en a emprunté quelques traits, mais en les défigurant. Il n'a même pas rendu la physionomie exacte de certaines dénominations déjà tronquées dans le récit d'Abou-Taher. Ainsi le prince indien contre lequel combat Alexandre avant d'avoir affaire à Porus, porte chez ce dernier le titre de Kydawer. Ferdousy transforme cette dénomination, qui paraît représenter le mot « gitawara », en un nom propre, Kyd. Il est surtout à remarquer que Ferdousy a eu sous les yeux une relation sinon tout à fait conforme au récit du Pseudo-Kallisthène tel que nous le possédons, du moins très-parente. Le Pseudo-Kallisthène a d'ailleurs des variantes nombreuses dans les divers manuscrits des Européens, et il est probable qu'il représente un groupe de versions souvent assez divergentes, bien que toujours conçues dans le même ordre d'idées.

Ferdousy raconte immédiatement après la mort violente de Dara qu'Alexandre s'empressa d'écrire à Dilara, veuve de son prédécesseur, pour lui rapporter ce qui s'était passé dans les derniers moments de la vie de celui-ci

et lui demander la main de sa fille Rousheuk, conformément au désir exprimé par Dara lui-même. A cette lettre il en joignit une autre des plus tendres pour la jeune princesse.

Dilara répondit sur le même ton d'empressements affectueux, et non-seulement elle accéda immédiatement au vœu du prince grec, elle écrivit encore à tous les seigneurs de l'Iran pour les engager à se soumettre au nouveau pouvoir, ce qu'ils firent immédiatement. Alexandre envoya sa mère Nahyd au-devant de sa fiancée. Les noces furent célébrées avec une magnificence extraordinaire, et rien ne manqua plus dès lors aux titres d'Alexandre pour régner en souverain légitime sur l'empire perse.

Aussitôt commença la guerre contre l'Inde. Le roi Kyd possédait quatre trésors uniques dans le monde : une fille d'une beauté merveilleuse, une coupe, une houe et un philosophe incomparables. Ce sont autant de symboles des richesses du pays. Alexandre les obtint, puis il marcha contre Porus ou Four; il le tua et mit à sa place Sourek.

L'Inde soumise, le roi se rendit en pèlerinage à la kaaba de la Mecque, passa en Espagne, vint au pays des Brahmanes, qui paraît être dans la pensée du poëte une sorte d'Atlantide, atteignit les rives de la mer d'Occident, entra en Abyssinie, visita le pays des Femmes ou Amazones, dont la capitale s'appelait Héroum, ce qui semble un souvenir des Arimaspes, arrive à la fontaine de vie, pénètre jusqu'aux limites de la terre, à la montagne de Kaf, où il voit les peuples de Yadjoudj et Madjoudj, « Gog et Magog, » visite la Chine, revient vers le Syndhy, de là en Yémen, enfin à Babylone, trouve le trésor de Cyrus, ce qui paraît faire allusion à ce qui eut lieu en effet quand Alexandre, de retour de l'Inde, apprit que le tombeau du Grand Roi avait été violé et pillé, et fit mettre à mort pour ce fait le Macédonien Polymaque, les mages chargés de la garde du monument, et Orsinès, satrape de la Perside.

Nous lisons la plupart de ces détails dans le faux Kallis-

thène; là Alexandre écrit à Rogodune, la mère de Darius, et lui demande la main de Roxane, fille du monarque assassiné. Les mêmes lettres sont échangées; Rogodune se montre aussi dévouée au nouveau roi; les grands se soumettent sur son injonction, les noces ont lieu, la campagne de l'Inde commence.

Il n'est pas question du Kydawer d'Abou-Taher ni du Kyd de Ferdousy; c'est tout d'abord Porus qui entre en scène, et l'auteur prétend que beaucoup de Perses de l'armée d'Alexandre passèrent ici à l'ennemi. Cependant Alexandre tue Porus de sa propre main, et les Indiens, gagnés par sa générosité non moins que par ses victoires, se rendent à lui.

Il passe alors dans le pays des Oxydraques et apprend à connaître les gymnosophistes. L'auteur s'étend en longs détails sur ces philosophes, et raconte comment Alexandre parcourut l'Asie et l'Europe et les îles de l'océan Indien. Tout cela, avec beaucoup plus de détails, est la reproduction de ce qu'a raconté Ferdousy. Il n'y manque rien, pas même la découverte du trésor de Cyrus, ni l'histoire des Amazones, ni les autres merveilles. Enfin arrivent les prodiges qui annoncent la fin prochaine du Grand Roi.

Je passe rapidement sur ces divagations, dont l'unique intérêt est d'avoir été également répandues en Égypte, en Grèce, dans toute l'Asie Mineure, et jusque vers les frontières de l'Inde, puisque c'est là que l'auteur du Shahnameh les a mises en œuvre au onzième siècle de notre ère, et je vais maintenant achever ce qui reste à dire de la grande existence qui nous occupe, en reprenant d'abord le récit des auteurs grecs.

La marche de retour d'Alexandre et le périple de sa flotte se firent simultanément. Les fatigues furent grandes pour les troupes de terre et de mer; les dangers venant de la résistance des populations se montrèrent pourtant de plus en plus faibles à mesure que l'on se rapprochait du centre de l'empire. Mais le passage de la Gédrosie fut

tellement pénible qu'une partie de l'armée y resta, et bien qu'on puisse admettre que dans ce temps-là le pays ait été moins accessible encore qu'il ne l'est aujourd'hui, j'ai peine à me figurer qu'une armée ait jamais réussi à suivre cette route, car un Afghan très-fort et très-énergique que j'ai beaucoup connu, habitué à toutes les fatigues, m'a dit avoir pris ce chemin pour aller de Kandahar à Kerman; il fit donc un trajet beaucoup plus court que l'armée d'Alexandre venant de l'Indus, et bien qu'il fût monté sur un dromadaire mahry et qu'il allât très-vite, il souffrit tellement de la chaleur, du sable brulant soulevé en tourbillons autour de lui et du manque d'eau, dont il n'eut pendant tout le voyage que deux outres, qui en peu de jours étaient devenues une bouillie pullulant d'acarus dégoûtants, que lorsqu'il arriva au terme de sa course il était à moitié mort.

Cependant Alexandre passa et s'arrêta quelque peu dans la ville de Poura pour faire reposer son armée épuisée. Il reprit ensuite sa marche vers la Karmanie, où il opéra sa jonction avec le corps commandé par Cratère, qui avait, en inclinant plus au nord, suivi une direction infiniment meilleure. Mais Alexandre était resté fidèle à son plan de visiter tout l'empire.

Ici se place la course dionysiaque exécutée pendant sept jours par Alexandre à la tête de son armée à travers les campagnes fertiles de la Karmanie. Arrien n'y croit pas, et je pense comme lui. Un souverain et un général comme Alexandre n'a pu s'amuser à conduire au pillage inutile d'un pays où le monarque venait se faire reconnaître une armée ivre et débandée. Ce qui se tolérait dans un cantonnement n'était pas admissible dans une marche.

A Harmozeia ou Hormuz, à l'entrée de la mer Persique, Alexandre vit arriver sa flotte et reçut les premiers rapports sur les points où Néarque avait touché. Il envoya son amiral au Shatt-el-Arab. Héphestion fut mis à la tête d'une division comprenant la plus grande partie de l'ar-

mée avec les éléphants et les bagages. Il eut l'ordre de gagner la Perside par la route la plus longue, mais la plus commode, tandis que le roi, avec les troupes légères, suivait les montagnes du Laristan, puis traversait le pays difficile des Bakhtyarys, et enfin arrivait à Suse vers février de l'année 324.

Il trouva l'administration de l'empire en désordre, et immédiatement appliqua le remède au mal. Plusieurs des satrapes, comptant sur son éloignement, croyant quelquefois à sa mort, et entraînés par les habitudes des derniers règnes, avaient commencé à prendre des allures d'indépendance. Ils avaient enrôlé des troupes à leur service personnel et exercé de nombreuses malversations. Le Grand Roi fit juger et mettre à mort Aboulitès, satrape de la Susiane, avec son fils Oxathrès; Harpalus, gouverneur de Babylone, menacé du même sort, s'enfuit en Grèce avec son butin et ses mercenaires; on s'amusa à répandre le bruit qu'Alexandre exécutait lui-même ses jugements, la sarisse ou longue lance à la main.

Les mauvais propos, les explosions de mécontentement, les accusations violentes devinrent de plus en plus ordinaires parmi les officiers macédoniens et grecs. C'était dans l'entourage du roi qu'on se plaignait davantage. On trouvait tout mauvais; on s'indignait que le héros eût adopté le costume, l'étiquette et les usages perses; on ne s'irritait pas moins qu'il eût épousé Roxane en Bactriane; on fut plus scandalisé encore quand il joignit à cette première épouse les deux filles de la maison achéménide. Statira, fille de Darius, et Parysatis, fille d'Ochus.

Mais les diatribes n'arrêtèrent pas le Grand Roi dans ses desseins. Il ne se contenta pas de s'allier le plus étroitement possible à sa nouvelle nation, il fit épouser à quatre-vingts de ses officiers les filles des plus grandes maisons de l'Iran; quelques-uns obéirent volontiers, entre autres Héphestion, qui devint beau-frère de son maître. Les autres reçurent des ordres et se soumirent. Quant

aux soldats, ils obtinrent des primes pour contracter de ces sortes de mariages. Le roi alla plus loin encore, il paya les dettes de tous ceux qui accomplirent sa volonté sur ce point, et on prétendit que ce système lui coûta plus de cent millions de francs ou vingt mille talents d'argent.

Mais l'expérience faite par lui dans l'Inde et pendant la marche de retour lui avait démontré que les troupes asiatiques une fois rompues à la discipline macédonienne valaient autant que les Grecs. D'ailleurs, dans l'ordre d'idées où il était, il ne fallait pas autour de son trône un peuple dominant sur les autres; la fusion opérée partout devait aussi avoir lieu dans l'armée. Il fit donc venir de toutes les provinces un grand nombre de recrues armées et équipées suivant son ordonnance, et il les appela « épigones » ou successeurs; des Iraniens furent incorporés en masse dans la cavalerie des gardes appelés hétaires, ce qui était les appeler au service le plus important, car chacun de ces hétaires, considéré comme officier, était apte à exercer un commandement. Les Macédoniens et les Grecs se fâchèrent d'autant plus de cette élévation militaire accordée aux Asiatiques que la mesure fut complétement justifiée par le mérite des élus, et que le roi se vit en position de se passer complétement des mécontents.

Une sédition générale éclata dans l'armée quand le roi eut annoncé son intention de réformer les vieux soldats. La tourbe armée lui dit des injures et lui conseilla de faire ses futures conquêtes avec son père Ammon. Mais Alexandre subissait peu les ordres d'en bas; il s'élança de son trône, et, suivi de quelques hétaires, il saisit de ses propres mains treize des plus mutins et les fit mettre à mort immédiatement. Puis remontant sur son trône, il fit honte à l'armée de son ingratitude, et demandant qui avait eu plus que lui de dangers, de fatigues, de blessures, il licencia toutes les bandes et ordonna à chacune de partir sur-le-champ.

Les soldats furent atterrés. Pendant trois jours, le roi, retiré dans son palais, refusa d'écouter leur repentir. Mais ils apprirent qu'il avait fait venir les principaux officiers perses et les avait nommés à tous les commandements, distribuant les épigones en autant de corps que ses armées en contenaient d'ordinaire, et ne tenant non plus de compte des Macédoniens que s'ils n'existaient pas.

Le désespoir devint général. Les troupes eurent un sentiment si vif et une perception si vraie de leur néant, que, sans résistance plus longue, elles tombèrent d'elles-mêmes à l'endroit du cadre général où Alexandre voulait les mettre. Elles se prosternèrent aux portes du palais, et le roi, vaincu en apparence, en réalité triomphant comme jamais il n'avait triomphé ni sur le Granique, ni sur l'Indus, parut devant ses hommes devenus ses sujets, les releva et les consola. Un immense banquet réunit les Iraniens et les Macédoniens, et au début de ce banquet, les mages mazdéens, et les mages chaldéens, et les prophètes, et les devins grecs prièrent chacun à leur mode sur toutes ces nationalités à jamais confondues.

Pendant qu'il imposait la concorde en Asie entre les indigènes et les Hellènes, il l'exigeait également en Grèce entre les concitoyens de mêmes villes. Il rendit un décret qui ordonnait aux cités, sans exception, de rappeler leurs exilés. Mais son principal objet semble avoir été alors de créer une puissance navale grande et permanente et de développer les résultats obtenus par le voyage de Néarque. Il est vraisemblable que ses idées à cet égard étaient déterminées par les dispositions de la population de l'empire, que travaillaient les pèlerins bouddhistes, les voyageurs, les marchands, circulant entre le Malabar et le golfe Persique, entre la mer Rouge et les côtes du continent africain. Les Grecs étaient peu instruits de toutes ces choses, mais les Susiens en savaient davantage, et ce point intéressant ne pouvait échapper à un esprit tel que celui d'Alexandre.

Le Grand Roi ordonna donc aux Phéniciens de préparer les éléments nécessaires à la construction d'une flotte, de les faire transporter à Thapsaque sur l'Euphrate, et par le fleuve de les amener dans le golfe Persique. En même temps il creusait à l'embouchure du Shatt-el-Arab, vers l'emplacement de Basra, un port de guerre en état de contenir mille vaisseaux. La conquête de l'Arabie était la forme première donnée à une pensée qui portait beaucoup au delà.

En attendant que tout fût prêt, le roi s'était rendu à Ecbatane avec la cour et les généraux, visitant les résidences impériales et célébrant des fêtes au milieu desquelles Héphestion mourut. La douleur d'Alexandre fut excessive comme tout ce qu'il éprouvait. Il fit pendre le médecin, mettre l'armée en deuil, préparer un bûcher qui valait près de soixante millions de francs, consulter l'oracle de son père Ammon sur l'opportunité de rendre les honneurs divins à son ami, et il eut la consolation de voir ses chefs macédoniens lutter de dévotion à la mémoire qu'il chérissait.

Lui-même était malade, frappé au cœur, irréconciliable désormais avec le plaisir et la vie. Le destin ne voulait plus de lui. Il faisait peur à son entourage, et se défiait de chacun, non sans motifs. Pour se distraire, il attaqua les populations kosséennes, folles d'indépendance comme par le passé, s'astreignit pendant quarante jours à des fatigues extrêmes, et extermina les rebelles, qu'il offrit en holocauste aux mânes d'Héphestion.

De là il partit pour Babylone. Sur la route, il reçut des ambassadeurs des Libyens, des Carthaginois, des Siciliens, des Sardes, des Illyriens et des Thraces, des Lucaniens, Brutiens et Toscans, des Romains, dit-on, alors fort petits; des Éthiopiens établis au sud de l'Égypte, des Scythes transdanubiens, des Ibères d'Espagne et des Gaulois d'Occident. Les cités grecques envoyèrent également des députés pour réclamer contre le décret de rétablisse-

ment des bannis, et on vit tous ces républicains offrir au Grand Roi des couronnes d'or, comme c'était l'usage quand on s'approchait de la statue d'un dieu. On voit que les Grecs ne répugnaient pas autant aux apothéoses que les auteurs classiques se sont plu à l'affirmer, imaginant une fierté hautaine que ces républicains mêmes ne pratiquèrent jamais.

A cette adulation universelle se mêlaient pourtant des présages sinistres. Les Chaldéens conseillèrent au roi de ne pas entrer à Babylone; Anaxarque soutint qu'il le pouvait faire sans danger. Tandis qu'il naviguait sur le canal appelé Pallakoppas pour aller visiter les tombeaux des anciens rois d'Assyrie, son diadème tomba dans l'eau, ce qui fut considéré comme de très-mauvais augure.

Cependant il hâtait les préparatifs de son périple de l'Arabie, voulant lui-même doubler la pointe méridionale de la péninsule, que l'on prétendait infranchissable. A son retour à Babylone, il trouva vingt mille Perses armés à la macédonienne, qu'il incorpora dans la phalange. Tout était prêt, et il ne restait plus qu'à célébrer les funérailles d'Héphestion. A ce moment il fut dangereusement malade. Deux jours et deux nuits passés en orgies au milieu des fêtes funèbres rendirent son mal incurable.

Cependant il donnait encore des ordres pour le départ de la flotte et convoquait les généraux. On le porta dans un jardin sur le bord de l'Euphrate. Il prit un bain, la fièvre s'aggrava; il continua à jouer aux dés, bien que le mal augmentât, et à sacrifier chaque jour, suivant son habitude. Bientôt il fut à toute extrémité, et le dixième jour, sentant que tout était fini, il ôta son anneau de son doigt et le donna à Perdikkas. On lui demanda qui il désignait pour lui succéder. — « Le plus fort, » dit-il, et il mourut.

Les soldats voulurent le voir. Ils défilèrent en silence devant son lit. Alexandre avait trente-deux ans, et son règne entier fut de douze ans et huit mois.

Ferdousy raconte lui aussi que le Grand Roi mourut de maladie au milieu de son armée désolée, et le Pseudo-Kallisthène affirme qu'il fut empoisonné par Antipater. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que l'opposition connue des principaux chefs de l'armée macédonienne, leurs rivalités, leur conduite postérieure, toutes ces intrigues vues à la lueur des conspirations anciennement ourdies, aient porté les peuples à s'imaginer que le héros était mort victime de la trahison.

L'œuvre d'Alexandre fut de mettre le sceau à la fusion lentement opérée depuis l'époque de Crésus, et encore avant peut-être, entre l'Hellade et l'Asie. Pour terminer ce mariage, il fallut qu'un tiers, un Macédonien, se présentât. A dater du règne du conquérant, les usages et les idées asiatiques s'étendirent jusqu'aux pays illyriens; l'administration unitaire couvrit Sparte, Athènes et Thèbes; la politique fut syrienne dans les pays de Thémistocle et de Pausanias; les religions de la Chaldée pénétrèrent de toutes parts dans les sanctuaires des Eumolpides et de leurs pareils; mais du même coup les arts de la Grèce, la littérature merveilleuse de ce pays, si noblement doué à cet égard; les chefs-d'œuvre de Sophocle comme ceux de Pyrgotèle allèrent trouver des admirateurs jusqu'à l'Indus et même au delà.

Les peuples de l'empire iranien parlaient des langues fort diverses, et aucun d'eux ne possédait un moyen décisif de faire prévaloir son idiome sur celui de ses rivaux. L'araméen était peut-être le plus répandu de tous les langages; mais il se scindait en tant de dialectes que l'on ne savait lequel préférer. Alexandre apporta dans l'empire une langue admirablement cultivée, perfectionnée, souple, et d'un usage commode; désormais cette langue, devenue l'instrument de l'administration et du gouvernement, celle du commandement militaire, celle de la littérature préférée et des arts, devint le lien commun de peuple à peuple. Les formes grecques prévalurent sur beaucoup de

points; mais le fond, les pensées, les idées, l'essentiel demeura asiatique et remporta la victoire, d'autant plus qu'en beaucoup de cas le goût asiatique se maintint vivace, s'étendit et mit son empreinte même sur l'art grec, cet enfant sorti autrefois de ses entrailles.

J'ai donné en leur lieu les raisons pour lesquelles on doit croire qu'Alexandre, appelé par les grands et les peuples, fut au début plutôt le chef d'une conspiration contre les Achéménides qu'un conquérant dans la véritable acception du mot. Ainsi s'expliquent et ses rapides succès et le peu de résistance qu'il rencontra. Mais ce qui est vrai pour l'occident de l'empire ne l'est pas également pour le nord-est. Là il eut de la peine à se faire accepter et il dut s'imposer de force, ce qui lui fournit une occasion merveilleusement saisie de montrer la mesure véritable de son génie militaire, car jusque-là il n'avait encore prouvé d'une manière éclatante que son activité inépuisable et la hauteur de sa fortune.

Dans les guerres bactriennes et sogdes, on observe qu'il opéra avec beaucoup de solidité et de précautions, imprimant à ses mouvements une régularité égale à leur rapidité, se ménageant toujours des bases d'opérations rapprochées, assurant la durée de ses succès par la création de postes nombreux, et paralysant l'effet des masses de cavalerie jetées en avant par l'ennemi en recourant à l'emploi des armes de jet perfectionnées. Arrien fait remarquer avec raison qu'il se servit beaucoup des machines mobilisées, et que cette artillerie déconcerta constamment les efforts et les calculs d'un adversaire privé ainsi des avantages de sa vitesse. On a dit que la gloire d'avoir organisé l'armée macédonienne revenait à Philippe. Cette assertion manque de justesse et de justice. Alexandre mit en œuvre à la vérité l'organisation de Philippe, mais il porta beaucoup plus loin que celui-ci l'emploi des machines mobiles traînées à la suite des troupes. Il modifia d'une manière très-remarquable l'armement des corps, et

se rapprocha autant que faire se pouvait des principes aujourd'hui en usage. Ainsi, la phalange était composée de files ayant seize hommes de profondeur, dont chacun portait une lance ou sarisse d'une très-grande longueur, de sorte que le front présentait un rempart de seize pointes affilées opposées à l'attaque de l'ennemi. L'inconvénient de ce système était d'abord que le corps appelé phalange était peu maniable et plus propre à la défensive qu'à l'offensive; un échec, et les Romains le démontrèrent, devenait promptement décisif et amenait la perte de la phalange, qui, une fois entamée, ne parvenait pas aisément à se reformer, à cause des difficultés inhérentes au maniement de la sarisse.

Alexandre pensa écarter ce désavantage, du moins en partie. Du quatrième au quinzième rang, il voulut que les épigones fussent armés non pas de sarisses, mais d'armes de trait, de sorte que la phalange posséda dès lors des moyens de projection que Philippe ne lui avait pas donnés, et devint plus offensive; ainsi, en cas d'accident, les douze hommes légèrement armés de chaque file purent servir à leur tour de défenseurs aux quatre piquiers.

Outre cette réforme et l'emploi infiniment plus développé de l'artillerie, Alexandre augmenta l'effectif de la cavalerie légère, et s'en servit beaucoup dans ses marches, dont la rapidité était foudroyante et n'avait jamais été égalée par les plus heureuses combinaisons de Philippe. C'est donc avec raison que le Macédonien a toujours été considéré par les bons juges comme doué d'un génie militaire transcendant.

On ne doit pas moins admirer son mérite comme administrateur. Il le prouva en maintenant les règlements de Darius, si supérieurs de toutes manières aux théories grecques, et principalement en aidant à la soumission de la Sogdiane par les mesures de réorganisation qu'il sut si bien appliquer dans cette partie de l'empire. Il est surprenant que, Macédonien et élevé à la manière hellénique,

il ait si bien compris la solidité, la force, la nécessité des institutions féodales iraniennes, qu'au milieu de sa toute-puissance on ne le vit jamais porter atteinte aux formes parlementaires de la noblesse indigène pas plus qu'aux usages militaires de son propre peuple; d'une part, il réunit des assemblées de seigneurs et y laissa discuter ses propositions; de l'autre, dans le jugement de Philotas comme dans celui d'Hermolaüs, il prit les soldats pour jurés et plaida lui-même sa cause, il attendit l'arrêt, et ne fit qu'appliquer les décisions.

Ce fut, comme je l'ai dit ailleurs, un esprit excessif mais éclatant de lumière, emporté et affectueux, fort en toutes choses. Amoureux à l'excès de la poésie, de l'art, de la peinture, de la sculpture, de la musique, comprenant tout, inexorable pour la bassesse des hommes. Il sentit aussi les ingratitudes et en souffrit violemment. Les Grecs ne lui pardonnèrent que lorsque, longtemps après sa mort, ils eurent eu l'idée d'en faire un ornement de leur vanité. Quand le bruit de sa fin commença à circuler à Athènes : « Allons donc! s'écria l'orateur Démade avec un geste d'incrédulité, si Alexandre était mort, l'odeur de sa carcasse aurait déjà rempli l'univers! » L'odeur de sa gloire l'a rempli en effet et le remplit encore, et persistera toujours.

Ce qu'on doit penser de l'âme de cet homme unique n'atteindrait pas à son vrai niveau, si en finissant cette imparfaite analyse je ne rappelais ce que j'ai déjà dit, mais insuffisamment, que le sentiment dominant en elle, celui qui colorait tous les autres, les contrôlait, les animait, les exaltait, c'était le sentiment religieux. L'existence d'Alexandre en fut pleine. Il voulait qu'on le crût dieu, parce qu'il était convaincu de l'être; il se sentait dieu et tout ce qui était divin l'attirait. Partout il poursuivait l'infini. Aucun jour de sa vie ne se passa sans qu'il eût fait lui-même un sacrifice à une divinité quelconque; il admettait tout : les dieux de la Troade et

le Jehovah hébreu, les mystères grecs, les mystères chaldéens; il accueillait les mages et consultait avec ardeur les gymnosophistes indiens; les devins l'entouraient, et des femmes prophètes avaient nuit et jour accès dans sa tente quand il était en campagne, dans son palais quand il habitait quelqu'une de ses nombreuses capitales. On pourrait affirmer de lui, comme on l'a dit de Spinoza, qu'il était ivre de Dieu. Les Asiatiques, toujours préoccupés de cet ordre d'idées, furent extrêmement frappés de trouver dans le héros des dispositions si semblables aux leurs, et ce ne fut pas une des moindres causes de l'action extraordinaire qu'il a exercée sur leurs imaginations.

Nous avons mis à contribution pour composer ce qui précède trois sources de renseignements : les récits des Grecs, la compilation d'Abou-Taher, les légendes réunies sous le faux nom de Kallisthène. Du vivant du Grand Roi on écrivit des mémoires sur ses actes, et on peut croire que la légende commença tout aussitôt; les auteurs sérieux voyaient ses actes sans toujours en comprendre la portée ou l'intention; les gens du peuple, en admirant sa vigueur, y trouvaient quelque chose de surnaturel qu'ils s'expliquaient à leur façon, suivant les pays. De ces dispositions diverses beaucoup d'erreurs sortirent, et plus d'erreurs que de vérités. Ptolémée et Aristobule écrivirent leurs relations dans un sens favorable; les rhéteurs dénigrèrent les faits et les intentions; les cavaliers iraniens exagérèrent les exploits; les Égyptiens voulurent tout expliquer par la magie. En somme, il resta incontestable qu'Alexandre avait ébranlé les esprits comme personne avant lui et depuis lui n'y est parvenu.

LIVRE SIXIÈME.

LES ARSACIDES. SIXIÈME FORMATION DE L'IRAN.

CHAPITRE Ier.

L'IRAN APRÈS LA MORT D'ALEXANDRE.

L'empire perse avait atteint sous Alexandre le plus grand développement territorial qu'il ait jamais obtenu. Il s'étendait depuis la vallée de Kachmyr et le cours du Soutledje d'une part, jusqu'à l'extrémité du Péloponnèse et au désert libyen de l'autre, confinant aux nations scythes du nord de la Caspienne et aux peuples riverains du Danube ; il bordait aussi, depuis l'embouchure de l'Indus, les côtes de l'Océan, celles de la mer Persique et l'extrémité nord de la mer Rouge. C'était beaucoup ; mais pour peu que l'on ait suivi avec attention la marche de cette histoire, ce n'était que la conséquence logique du rôle joué par l'Iran dans les affaires du monde. Alexandre n'avait fait que réaliser ce qui devait nécessairement se produire ; il avait servi et non pas forcé la nature des événements.

Dans l'immense extension de la sixième formation de l'empire, on peut observer sans doute que les habitants des points extrêmes présentent entre eux des différences assez fortes. Le citoyen d'Argos et l'homme de l'Hindou-Koush n'ont pas beaucoup plus de rapports ni de ressemblance que le cavalier des bords du Danube et l'Orite du Beloutjistan. Cependant des nuances intermédiaires insensibles s'étendent de l'un à l'autre et les rapprochent à leur insu. La civilisation sémitique s'est accordée d'une part avec l'esprit iranien auquel elle a beaucoup prêté, de

l'autre avec l'esprit grec qu'elle a formé et élevé. Par le premier, elle est venue en contact avec les notions indiennes; par le second, elle a gardé la possibilité de s'intéresser aux œuvres intellectuelles de l'Hellade, et les rapports politiques devenant chaque jour plus étroits sous les Achéménides, pour arriver sous Alexandre à s'unifier, il est arrivé que dans ce vaste État tous les hommes doués de quelque ouverture d'esprit ont eu à la fois dans leur cerveau des lueurs de ce qui se pensait sur l'Indus et de ce qui s'enseignait sur les rives du Céphise, avec toutes les variantes intermédiaires.

L'empire s'est trouvé ainsi représenter un milieu très-favorable à la communication et à la propagation des idées. On évoque assez exactement les personnalités des innombrables éclectiques qui devaient l'habiter.

Les grandes affaires de ce centre avaient toujours été déterminées par des causes morales dont la nature est importante à observer. Par la première conquête assyrienne, celle qui avait renversé l'empire des Djemshydites, les religions de l'Asie Mineure avaient été portées jusqu'aux régions éloignées de l'Iran oriental. Les guerres de la délivrance sous Férydoun-Phraortes avaient réagi contre les doctrines occidentales, relevé la liberté de conscience, donné la haute main au système féodal sur le système unitaire. C'était une réaction. Cyrus avait, d'une part, confirmé ce mouvement en étendant son cercle de conquêtes aussi loin qu'il pouvait aller; mais précisément parce qu'il avait fait atteindre la limite extrême au système national, il en avait épuisé la force, et les Achéménides cherchèrent et trouvèrent une transaction qui permit aux dogmes sémitiques de regagner quelque peu du terrain perdu, et de se rétablir aussi bien sous le rapport politique que sous le rapport religieux. Cependant beaucoup d'éléments hétérogènes s'étaient mêlés aux théories araméennes; ce n'était pas impunément que depuis des siècles elles avaient vécu pêle-mêle avec les conceptions de l'Iran, de la Judée, de

l'Égypte, de la Grèce. Les esprits étaient excités, curieux, tenus en haleine par la grande circulation d'idées aboutissant à ce riche milieu, et tandis que des philosophes comme Aristote devenaient les représentants des systèmes d'observation et d'empirisme déjà accrédités depuis longtemps par Hippocrate, les missionnaires bouddhistes venaient à leur tour répandre des dogmes de renoncement moral et physique qui semblent avoir été très-bien reçus. En somme, le règne d'Alexandre représente le point culminant de l'intelligence antique.

Si le conquérant avait vécu plus d'années, et laissant des fils eût fondé une dynastie, il est assez probable que l'unité territoriale se serait conservée, et, devançant l'empire romain, l'aurait remplacé. Mais les généraux successeurs du fils d'Ammon, gens de mérite et de courage, n'avaient en eux rien de divin; ils troublèrent l'œuvre politique, mais ne purent détruire l'œuvre morale. La fusion déjà parfaite ne se défit pas. Le monde araméen et le monde grec, bien soudés l'un à l'autre, restèrent unis au monde indien et à l'Égypte; pourtant les territoires, je le dis encore, se séparèrent; et avec les violences et les ravages de guerres qui, n'étant que des déchirements dynastiques, n'avaient plus rien de nécessaire ni de fécond, arriva cette barbarie, fille des civilisations poussées à l'extrême, la pire des barbaries, semblable aux mauvais déportements de la vieillesse.

Les provinces assyriennes, la Grèce et les territoires réunis autour d'Alexandrie ne se tirèrent pas de ce bourbier; mais les provinces iraniennes du nord-est, séjour de races fortes dont le sang était constamment rajeuni par des infusions scythiques, ne devaient pas y rester; elles avaient droit à une renaissance, et c'est ainsi qu'elles purent reprendre et continuer l'œuvre de la réaction jadis dirigée contre le trône des Achéménides, et maintenir au milieu du désordre général l'antique et nécessaire monument d'un empire perse représentant, dans l'univers

d'alors, les notions de liberté légale et personnelle que ni la Grèce ni Rome ne connaissaient et que les théories araméennes avaient surtout à cœur d'étouffer.

Quand Alexandre fut mort, en 323, et que ses généraux, tous de taille à peu près égale et de force pareille, eurent échoué dans leurs tentatives pour se mettre d'accord, la désagrégation de l'empire s'opéra, et l'unité, si longtemps cherchée et tout à l'heure atteinte, disparut. Parce qu'elle existait dans la nature même de la civilisation d'alors, on avait cru qu'elle pouvait se fonder dans l'ordre politique et que les instincts divers avaient été réconciliés par les mœurs analogues, les intérêts contendants par une tendance commune aux avantages de la règle administrative. On s'était trompé. Les généraux, qui n'avaient pu trouver dans l'état de l'opinion publique des points d'appui suffisants pour maintenir l'établissement d'Alexandre, en rencontrèrent tant qu'ils en voulurent pour créer des États séparés.

Séleucus, devenu, après des tiraillements et des partages préliminaires, le maître définitif de la Babylonie et des provinces au delà de l'Euphrate, fut chargé, lui et sa dynastie, de représenter l'ancienne nationalité iranienne. C'était un homme d'une valeur considérable, mais Grec, mais imbu d'idées sémitiques, et ne répondant pas du tout aux besoins des provinces du nord-est. Comme je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, celles-ci n'avaient fait que subir le régime des Achéménides. Elles avaient contribué au renversement de la lignée de Darius; elles avaient défendu contre Alexandre leurs droits et leurs priviléges locaux, mais non pas le Grand Roi ni l'administration de Suse; elles n'étaient pas assurément faites pour se plier à la domination d'un étranger qui manquait à leurs yeux du premier et du plus indispensable des titres, la descendance iranienne. On n'aurait pu, en effet, d'aucune façon rattacher l'origine des Séleucides aux anciennes maisons royales du pays.

Cependant, avec plus ou moins de discipline et de patience, les provinces orientales restèrent sous la suzeraineté de Séleucus et de ses deux premiers successeurs pendant un espace de soixante-sept à soixante-trois ans. On a beaucoup disputé pour savoir si ce fut en 250 ou 256 que les Parthes renoncèrent à l'allégeance d'Antiochus Théos. La nature même d'une révolution de ce genre s'oppose à ce qu'il lui soit assigné une date exacte. Les fiefs de la contrée caspienne avaient toujours joui, sous les Achéménides, d'une réelle indépendance; sous Alexandre, ils s'étaient subordonnés au Grand Roi en gardant leurs priviléges; sous le Nicator et ses premiers successeurs, le gouvernement macédonien ne fut pas en situation de contrôler de près les allures de leurs chefs. Ceux-ci durent passer par une pente insensible de l'esprit d'indiscipline à l'esprit de révolte, et des actes d'insoumission passive à des actes de rébellion ouverte. Il est donc impossible de fixer le moment où ils se prononcèrent définitivement contre une autorité toujours médiocrement subie. Je ne chercherai pas à décider entre les dates discutées.

Les Parthes ne furent pas les seuls à rejeter la domination séleucide. Peu de temps auparavant, le satrape de la Bactriane, Théodote, avait donné l'exemple, et dans tout l'Iran proprement dit l'esprit séparatiste se prononça.

On a vu en son lieu ce que c'était que les Parthes de la Caspienne. Iraniens, mais Scythes, ils appartenaient aux plus vieilles et plus glorieuses races des âges légendaires, ils conservaient la tradition d'un rôle fort honorable joué par leurs ancêtres dans les guerres de Menoutjehr contre les nations du Nord, et elles n'avaient jamais rompu avec celles-ci et leur appartenaient par des liens de parenté fort étroits. Les auteurs occidentaux les ont même généralement considérées comme scythiques, les incorporant dans la branche des Dahæ, puissante, répandue, avoisinant d'une part les frontières de la Chine où

on la connaissait sous le nom de Ta-hia, peuplant de l'autre les environs de Trebizonde où Xénophon avait vu les Taochi, et s'étendant avec les Daces dans le Caucase et même assez loin en Europe.

L'extrême diffusion d'un tel corps de tribus donne à penser qu'il ne s'agit ici ni d'une nation particulière, ni même d'une confédération, mais seulement d'un de ces groupes vaguement déterminés et que tour à tour ou à la fois on appelait Touraniens, Sakas, Scythes, Dahæ enfin, ou de tout autre nom. Ainsi je n'insisterai pas sur celui de Dahæ, qui pouvait convenir à certains égards aux Parthes, mais qui ne les particularisait pas.

Pour la raison contraire, je mettrai à l'écart la tribu des Parnes, qu'on prétend lui avoir servi de noyau. Les Parnes habitaient l'Hyrcanie. C'était un assemblage peu nombreux de familles parthes. Les Parnes ont été englobés au milieu du mouvement; ils n'ont été ni les plus nombreux ni les plus apparents dans les événements qui suivirent l'insurrection.

Les provinces orientales se trouvaient, au moment où elles voulurent rentrer en possession d'elles-mêmes, dans une situation très-particulière. Le fond des populations n'avait pas été changé par le gouvernement d'Alexandre. C'étaient toujours, ainsi que nous l'avons vu, des groupes iraniens mêlés à des invasions scythiques, vivant côte à côte ou même très-mêlés. Les institutions féodales étaient fortes et sans contre-poids étrangers; les familles des feudataires réclamaient pour la plupart une origine iranienne ancienne, ou bien une origine scythique nationalisée depuis longtemps. L'influence sémitique était nulle.

Au milieu de cet ensemble très-vigoureux avaient été implantées d'assez nombreuses colonies militaires macédoniennes; mais, suivant le système d'Alexandre, ces postes, ces forteresses, ces cités, ne contenaient pas seulement des familles et des hommes venus à la suite des armées. On les avait tout d'abord mêlées à des indigènes.

On avait imposé à tous l'armement, la tactique, les habitudes militaires des conquérants; on en avait fait des soldats suivant la méthode nouvelle; mais, pour le reste, on avait maintenu les institutions locales. Cette organisation devait avoir des résultats considérables.

Les Parthes comme les Bactriens s'étaient volontiers associés à des Grecs, guerriers comme eux, et dont ils apprécièrent tout d'abord l'excellente discipline en prenant part eux-mêmes aux résultats obtenus. Sous ce rapport, ils se firent Grecs. Mais, de leur côté, les colons macédoniens furent sensibles aux appâts d'une liberté assez orgueilleuse, telle que le système féodal la leur offrait. Dans leur propre pays, ils avaient vu quelque chose d'analogue. Ils firent donc autant de chemin pour se rapprocher des principes iraniens que les indigènes en firent pour s'approprier les usages grecs, et il en résulta un bon accord qui ne fut jamais troublé et qui tourna aussi bien les Grecs des colonies alexandrines contre les Séleucides que les Iraniens eux-mêmes.

Les colonies macédoniennes étaient nombreuses dans le pays où le soulèvement des Parthes s'accomplit. On y comptait Hécatompylos, Héraclée, Apamée, Europus, et beaucoup d'autres postes, grands et petits, qui n'avaient pas été, à proprement parler, fondés par Alexandre, mais seulement pourvus d'une garnison étrangère ajoutée aux anciens habitants, et agrandis.

Je remarque parmi ces villes celle d'Apamée, dont j'ai été assez heureux pour retrouver l'emplacement et les restes à quelques lieues au nord-est de Téhéran. Isidore de Charax, dans la mention qu'il fait de cette cité, la place à quelques parasanges de Rey ou Rhagès, sur la route du nord. En suivant cette indication, on trouve en effet, à l'endroit indiqué, au pied de l'escarpement septentrional d'une des dernières chaînes de l'Elbourz, un mamelon assez élevé et très-pierreux que surmontent les ruines d'une tour appelée, d'après la couleur des pierres

employées à sa construction, « Sourkh-Hessar » ou le « Château Rouge ». A l'entour s'étendent des fondations à fleur de terre, où l'on discerne avec facilité le tracé, la direction des rues et la forme des habitations. Il n'y a pas à douter que ce ne soit Apamée.

Une légende attachée à ce lieu assure qu'un serpent d'une grosseur extraordinaire se montre quelquefois dans les débris de la tour.

En Bactriane, les colonies étaient plus nombreuses encore, par conséquent l'influence grecque y domina au premier moment de l'insurrection. Ce fut le gouverneur grec lui-même qui se mit à la tête du mouvement et fonda une dynastie locale. Cependant, comme il ne représentait que très-imparfaitement l'esprit du pays, il ne réussit pas à faire accepter longtemps la suprématie de ses compatriotes, qui rentra bientôt à la place subordonnée qui lui convenait.

Les Orientaux exposent à leur manière la façon dont se forma l'opposition aux Séleucides et la légitimité de cette résistance.

Alexandre, disent-ils, après s'être rendu maître de la totalité de l'empire, se vit entouré d'un très-grand nombre de rois et de chefs, anciens feudataires de son prédécesseur. Il fut embarrassé de ce qu'il en devait faire. D'une part il estimait cruel et injuste de les mettre à mort. D'autre part il ne se dissimulait pas que les laisser libres au milieu de leurs sujets, c'était préparer des intrigues, des conspirations et des révoltes aussi dangereuses pour lui que pour ses héritiers.

Il consulta Aristote, et d'après l'avis de ce philosophe, la sagesse incarnée, il donna à chacun des princes, au nombre de quatre-vingt-dix et plus, un fief particulier où chacun fut constitué maître absolu, sauf hommage à sa suzeraineté. Il compta sur l'exiguïté de chaque domaine concédé et sur les jalousies mutuelles des feudataires pour empêcher les coalitions dangereuses. Les chroniqueurs

remarquent que les territoires ainsi morcelés n'embrassèrent pas la totalité de l'empire. Ils s'étendaient seulement au nord des rives du Tigre à celles du Djyhoun, et au sud ne dépassaient pas le pays d'Ispahan; autrement dit elles renfermaient une partie des deux Araghs, englobaient le Kerman, le Mekran, le Seystan, la Bactriane, la Sogdiane, le Khoraçan, et surtout la chaîne entière de l'Elbourz, avec Rhagès d'une part et les rives caspiennes de l'autre. C'était l'Iran par excellence, la contrée qui avait toujours considéré les Achéménides d'assez mauvais œil. On a déjà vu que ce tableau est exact en général.

La série des insurrections iraniennes contre les Séleucides commença par la Bactriane. Théodote ou Diodote prit les armes, et réussit à se maintenir indépendant et à jeter les fondements d'un royaume particulier. L'éloignement où il était du centre de l'empire fit réussir cette entreprise. Diodote avait d'ailleurs de grandes ressources à sa disposition : son pays était riche, les colonies macédoniennes y étaient puissantes et partageaient évidemment les sentiments des indigènes. Issus de mariages avec des femmes du pays, les Grecs de la Bactriane en étaient d'ailleurs à la deuxième ou troisième génération d'unions mixtes.

Peu de temps après, Arsace, de la race d'Ashek, se révolta à son tour et refusa toute allégeance à Phéréclès ou Agathoclès, satrape des provinces orientales pour Antiochus Théos. On a raconté que ce chef avait été personnellement insulté par le gouverneur séleucide. Mais Trogue-Pompée, dont les renseignements sont infiniment à préférer à ceux des autres auteurs occidentaux, ne met pas Arsace en contact direct avec un gouverneur général des territoires transeuphratiens, qui en effet n'aurait jamais eu l'idée de résider dans une contrée aussi lointaine que l'Hyrcanie, où était établie la famille arsacide. Il dit que la querelle arriva entre Arsace et le gouverneur local, Andragoras, et que celui-ci fut tué.

Cette idée se rapproche beaucoup de celle des historiens asiatiques. Ils rapportent que le gouverneur macédonien Antédjesh, dont le nom ressemble assez à celui d'Andragoras, avait voulu exiger des feudataires parthes plus qu'ils ne devaient aux termes des institutions d'Alexandre, et avait cherché à établir une sujétion parfaite au lieu de l'allégeance et du devoir féodal. C'eût été imposer aux Parthes une situation trop nouvelle. Ils se soulevèrent avec tous les princes du nord et de l'est menacés du même danger. Le plus habile et le plus brave se trouva être Ashkan ou Arsace. Il marcha avec ses alliés contre Antédjesh, le battit et le mit à mort.

Après la victoire, les princes ne voulurent plus reconnaître, même dans la forme, la suzeraineté du Séleucide. Ils restèrent en armes. Ashkan fut maintenu dans son commandement; mais, renouvelant ici la fameuse délibération des seigneurs perses, après le meurtre du faux Smerdis, sur la forme de gouvernement à admettre, les confédérés ne voulurent pas cette fois de la monarchie pure, et ils inaugurèrent le premier modèle de la république polonaise. On décida que le roi, le Grand Roi, ne serait que le premier entre ses pairs; qu'il aurait pour unique prérogative d'inscrire son nom avant celui des autres princes en tête des actes publics. En cas de mort, il ne pourrait que proposer un membre de sa famille pour lui succéder; mais les feudataires, les chefs militaires et les prêtres mazdéens réunis en parlement auraient seuls le droit de décider de la validité de l'élection. Hors du temps de guerre, le suzerain ne pourrait rien ordonner que dans ses propres domaines, et ses feudataires ne lui devraient ni tributs ni impôts. A ces conditions, l'Arsacide reconnu comme chef suprême établit sa capitale à Rhagès, c'est-à-dire dans son territoire, et le nom du gouvernement fut tel que sa constitution le déterminait; on l'appela Gouvernement des rois des nations iraniennes, « Seltenet-è-molouk-è-tewayf ».

Cette partie de la tradition asiatique s'analyse facilement. Les feudataires profitaient des circonstances pour restaurer dans toute son étendue et même pour exagérer l'ancien système politique de la race. Comme les Séleucides étaient étrangers, on ne se contentait pas d'imposer un frein à leur esprit d'entreprise, ainsi que cela avait eu lieu à l'égard de quelques rois, on les chassait, et la guerre allait se poursuivre entre eux jusqu'à ce qu'on leur eût arraché tout ce qu'on put leur prendre des anciens pays de conquête. Mais on doit remarquer que les Parthes ne touchèrent point à la situation acquise des Grecs ou descendants des Grecs domiciliés au milieu d'eux. Bien au contraire, ils ne manquèrent jamais une occasion de se dire leurs amis et de leur témoigner la sympathie la plus active. Ils n'en voulaient qu'aux Séleucides et nullement au nom ni aux institutions macédoniennes.

Je viens de dire que la première capitale de la féodalité parthe avait été Rhagès. C'est en effet l'opinion de plusieurs des Chroniques en prose. Mais le Koush-nameh prétend, et sur ce point il paraît en effet mieux instruit, que le premier établissement eut lieu à Damghan, dans le Khoraçan. C'est indiquer Hécatompylos. L'auteur du poëme que je cite ajoute que toute la Montagne était peuplée de Grecs et que les habitants indigènes avaient complétement adopté les usages helléniques. C'est peut-être beaucoup dire; mais le fond doit être exact, et le soin que prirent constamment les rois nouveaux de se concilier l'affection des Grecs domiciliés prouve que ceux-ci pesaient d'un grand poids dans la balance politique.

Ce fait se manifeste encore d'une autre façon. Lorsque les Séleucides, qui tenaient leur titre d'Alexandre ou se prétendaient du moins les héritiers légitimes du conquérant, et qui par conséquent ne pouvaient discuter la valeur de ses institutions, prétendirent attaquer les droits des feudataires, ceux-ci firent valoir des considérations de nature à faire réfléchir les usurpateurs. Ils se mirent à

couvert non pas sous l'antiquité de leur possession, car on aurait pu leur répondre que celle-ci était primée par le fait de la conquête; mais ils s'attachèrent à la reconnaissance de cette possession par Alexandre lui-même. Ils ne prétendirent dater que de là, et il faut avouer que sur ce terrain ils étaient inattaquables. Les Séleucides, passant outre, en appelèrent aux armes. Ils eurent le dessus. Le droit maintenu marcha en avant pour relever plus haut encore ses heureux possesseurs, et comme on avait gagné la première partie au nom d'Alexandre, qu'on ne voulait pas se brouiller avec les habitants guerriers des colonies, et qu'enfin on aimait cette grande mémoire qui tenait encore toutes les imaginations en feu, on continua jusqu'à la fin à se réclamer constamment du fils de Philippe.

Ce ne furent pas seulement les Grecs asiatiques qui furent frappés de ce langage. Les effets n'en agirent pas uniquement sur eux. De ce côté il n'excitait que satisfaction, et il était naturel que tout habitant des provinces issu d'un vieux soldat de l'agema ou de la phalange, ou même d'un ancien mercenaire, ou encore d'un cavalier indigène incorporé dans les épigones de Peukestas, entendît avec beaucoup d'orgueil célébrer le nom et la gloire du Grand Roi. Mais il n'en pouvait pas être et il n'en fut pas de même au sein des populations mèdes, perses, susiennes. La foule des grandes villes comme Ecbatane, Babylone, Persépolis, et plus tard Séleucie, n'éprouvait pas le même charme. Elles étaient toutes remplies encore des souvenirs de l'ancien gouvernement achéménide, et détestaient celui des Grecs, des étrangers amenés par la conquête, comme elles avaient détesté celui des Iraniens de race pure. Elles ne voulurent pas accepter comme des libérateurs les gens issus de ces derniers, et qui de plus se vantaient d'être les hommes du Macédonien.

Pour augmenter les répugnances, ces hommes descendus du nord étaient des guerriers orgueilleux et rudes, ambitieux et rapaces, oubliés depuis des siècles dans leurs

montagnes, où, depuis les temps de la révolution contre les Assyriens, on n'avait plus entendu parler d'eux qu'à propos de la défense des frontières contre les Scythes, ou bien lorsque des ordres de Suse avaient forcé leurs contingents à se joindre aux armées royales. Quand ils reparurent, on ne vit en eux aucune trace de cette douceur de mœurs, de cette modération de caractère, indispensables dans les sociétés cultivées et amollies, de sorte que l'apparition de ces Iraniens authentiques, de ces Iraniens de la vieille roche, même dans des régions qui se prétendaient iraniennes, fut et resta considérée comme une invasion de barbares et déplorée comme un malheur public dont on chercha constamment à abréger la durée. Pour en mieux venir à bout, on prit les Parthes au mot dans leur façon de se rattacher à Alexandre, et on les accusa de n'être pas nationaux.

C'était une injustice; les Parthes n'étaient pas hostiles aux Grecs, rien de plus vrai, mais quant à eux-mêmes, leur hellénisme était fort court. A mesure que les temps avancèrent, ils perdirent même le peu qu'ils en avaient acquis. Les divergences éclataient en tout. Il y en avait dans le culte, qui demeura iranien; il y en avait dans les idées sociales surtout, il y en avait davantage encore dans les mœurs. Tout l'édifice politique des Arsacides reposa sur les généalogies, et entraîna ces princes à se donner à la fois et pour des représentants légaux d'Alexandre et pour des descendants directs de la famille achéménide. Tout fut complexe dans leur situation. Ils auraient eu besoin de se concilier trop de monde. Ashek ou Arsace Ier se disait ou on le dit fils de Dara. Plusieurs écrivains persans rapportent ce fait, et les Latins semblent le confirmer en rapportant qu'Arsace fonda dans les montagnes de l'Elbourz une ville à laquelle il donna le nom de son prétendu père.

Il est douteux que personne ait cru à cette parenté. Mais l'exemple venait de loin. Tous les rois iraniens sans-

exception avaient dû s'accommoder de descendre de Féry-doun-Phraortes, lequel descendait lui-même de Djem-Shyd. On n'opérait cet enchaînement irréprochable qu'au moyen de combinaisons fort suspectes. Alexandre se trouva pris dans ce réseau. Après les Arsacides, le système continua dans toute sa force. Ardeshyr-Babegan se rattacha tantôt à Bahman ou Xerxès, tantôt à Dara.

Je dois dire qu'en ce qui concerne les Arsacides, l'incrédulité paraît avoir été assez générale pour que beaucoup de chroniqueurs en prose se croient obligés de la partager. Ferdousy n'admet pas non plus de parenté entre Ashek et Dara. Pour lui, le premier des rois arsacides est descendu d'Aresh, l'archer célèbre, et il comprend les Parthes parmi les nations de l'Elbourz d'où sont sortis les anciens rois, ce qui est tout à fait admissible.

J'ai cité, sans l'expliquer suffisamment, le titre de « molouk-è-tewayf », donné aux princes confédérés sous la suprématie des Arsaces. Il appartient à la langue arabe et représente certainement une traduction des mots iraniens « kshatrapa danghawo », car on a l'inscription grecque de Béhistoun, où Gotarzès prend le titre de ΣΑΤΡΑΠΗΣ ΤΩΝ ΣΑΤΡΑΠ... Je dirai en passant qu'il semble assez probable que le mot « danghawo », génitif pluriel de « dagyou », a dû être traduit de bonne heure chez les Grecs par le mot « dahae », et qu'on a pu voir un nom particulier de nation là où il ne s'agissait que de l'expression générale, « la province », « le territoire ».

Le mot « mélek » signifie en général « un possesseur » et par extension « un gouvernant ». Il ne s'applique, rigoureusement parlant, qu'à des princes d'un rang secondaire. C'était anciennement le titre donné aux petits dynastes arabes qui, avec des pouvoirs très-limités, gouvernaient ou plutôt jugeaient à Médine et sur différents autres points de la péninsule des sujets fort indépendants. C'est encore aujourd'hui chez les Afghans la dénomination appliquée aux chefs des fractions de tribus. Dans ce cas, ce

mot ne signifie guère autre chose que « magistrat », et c'est avec ce sens restreint que les premiers écrivains persans qui ont parlé des Arsacides paraissent l'avoir employé.

Myrkhond est à peu près le seul qui ait voulu y voir autre chose. Cet auteur, aisément emphatique, traduit l'expression « molouk-è-tewayf » par celle de « padishah-è-afag », et là où ses devanciers et la plupart de ses successeurs n'ont vu avec raison que des chefs de tribus, il s'efforce de montrer « les monarques des régions ». Heureusement l'exagération du terme en prévient les mauvais effets. On trouve encore le nom de « shah », équivalant à celui de « kshatrapa », appliqué par Ibn-el-Mogaffa aux rois secondaires, comme dans l'inscription de Béhistoun que j'ai citée tout à l'heure.

En somme, le terme « mélek-è-tayfeh » ou de « molouk-è-tewayf » n'emporte pas d'autre signification que celle de l'ancienne expression sanscrite « viçampati », « le chef, le juge des hommes ». Ce n'était absolument que le magistrat héréditaire des bourgades germaniques, le « graf », personnage honoré de ses subordonnés plutôt en raison de sa haute naissance que de ses mérites personnels. Il avait sous lui d'autres chefs également héréditaires désignés par le titre de « merzeban », qui à leur tour dominaient les chefs de famille de race iranienne ou scythique, lesquels gouvernaient des vassaux d'origine différente considérés comme tout à fait inférieurs au point de vue de la qualité du sang, et dès lors moins heureusement partagés quant aux droits politiques. En un mot, nous retrouvons là l'organisation primitive du « vara » de Djem-Shyd.

L'empire des Parthes ne s'écarta jamais de son principe qu'accidentellement; ce n'était nullement un État unitaire, et on ne peut pas dire que ce fut une nouveauté dans l'Iran; mais le système se trouva poussé à une grande exagération, et il en résulta beaucoup de désordres, de la faiblesse, et surtout une impopularité incomplète dans les provinces occidentales quand une fois celles-ci eurent été

conquises. Elles voulaient le repos, fût-ce au prix de la servitude accoutumée, et elles ne respirèrent pas tant que la terrible domination des Arsacides se maintint.

Les populations de l'Iran sont accoutumées, de toute antiquité, à être gouvernées par des tribus militaires et, qui plus est, de race scythique, demi-sédentaires, demi-nomades, vivant dans des villages et sous les tentes. Les guerriers d'Abtyn et de Férydoun, ceux de Cyrus, les premiers Perses, je dis les Pasargades, n'étaient pas autre chose. Les Parthes se vantaient de ce genre d'existence. Après les Arabes qui renversèrent les Sassanides, issus eux-mêmes des nomades de l'Aran, d'autres Turcs, sous les Ghaznévides, sous les Mongols, sous les Seldjouks, sous les Tatars, inaugurèrent constamment des dynasties d'origine semblable. Puis après avoir obéi, sous les Séfewyehs, à des Turcs d'Ardébyl, la Perse se soumit à des Afghans, à d'autres Turcs du pays de Shyraz, et enfin le pouvoir est de nos jours aux mains des Kadjars, Turcs des environs d'Astérabad, le pays des Parthes.

Quand on voyage dans les plaines persanes, on rencontre de loin en loin les tentes noires des nomades. On est frappé de l'aspect rude et fier des hommes qui vous regardent passer; mais l'enfant sauvage et à demi-nu cramponné au voile grossier de sa mère est aussi curieux à considérer : il sera quelque jour, par lui-meme ou par ses descendants, l'héritier de Cyrus.

Ce qui n'a jamais régné en Perse, ce qui obéit toujours, ce qui reçoit toujours la loi, ce qui la recevra à jamais, c'est le citadin.

La population des villes ne saurait être ancienne, parce que les villes elles-mêmes, matériellement parlant, sont toujours jeunes. Il est rare qu'un siècle se passe sans qu'une grande calamité les visite : épidémie, tremblement de terre, guerre féroce. En temps ordinaire, les maisons les plus belles, construites en argile séchée au soleil ou en briques à peine cuites, ont besoin d'être réparées au moins

une fois l'an, et quand le propriétaire meurt, son fils va bâtir une autre résidence et n'occupe jamais le palais de son père. Il en résulte que les cités les plus récentes, les mieux soignées, sont toujours pleines de ruines : Téhéran, née d'hier et cependant extrêmement ancienne, était si déchue il y a soixante ans, qu'elle avait à peine quelques masures.

Les noms en Asie sont en quelque sorte éternels; les formes de l'art et celles de la pensée partagent cette immortalité; mais les choses ont inspiré à bon droit aux prophètes leur dédain pour la fragilité humaine.

Dans ces villes incessamment renouvelées, la population l'est aussi constamment. Elle se compose d'abord de la cour, soit du roi, soit du gouverneur. C'est là le noyau. Ces gens, tous tant qu'ils sont, doivent être considérés comme décastés. Sortis d'une tribu pour régner ou pour aider à régner, ils n'y rentreront jamais. Sitôt que le souverain meurt, tout change dans l'État. Les ministres, les généraux, les officiers, souvent même les soldats, certainement les innombrables domestiques, font place à d'autres et vont ailleurs chercher à vivre ; mais ils ont pris les mœurs des villes, et ils ne retournent pas dans leur tribu, sous la tente du berger ni dans la hutte du laboureur.

Une famille occupe rarement un même poste ou se maintient plus rarement encore dans la prospérité pendant deux générations. Chaque prince nouveau a ses hommes, et ceux qui quittent la cour se font marchands, écrivains, ou le plus souvent n'embrassent aucune profession, ce qui est sans inconvénient sensible dans un pays où personne ne court jamais le danger de mourir de faim. Ainsi les domestiques, ou serviteurs, ou employés, voilà la véritable base et la source de la population des villes, et cela a été vrai de tous les temps. Mais on conçoit qu'une pareille foule ne peut pas faire un peuple. Elle est sans homogénéité; ici demeure un Isfahany, là un Shirazy, plus loin un homme du Khoraçan, là-bas une famille kurde; celui-ci

est musulman, celui-là juif, son voisin chrétien, l'homme qui l'emploie est aly-illahy, tandis que le jardinier est guèbre. Pas d'histoire commune, pas de patriotisme, pas de solidarité, une grande méfiance mutuelle et l'orgueil de l'impuissance. Voilà pourquoi on ne peut rien réaliser et pourquoi les nomades ont été, sont et seront toujours les maîtres, car ils se tiennent serrés les uns contre les autres dans une même tribu, et ont autant de facilité à l'enthousiasme que les citadins à l'ironie sceptique.

Les Parthes furent donc dès le principe peu agréables aux populations urbaines, et leur gouvernement constamment militaire, revirement féodal, jaloux de maintenir tous les droits et de conserver toutes les prérogatives personnelles des nobles des tribus, choqua profondément les instincts et les intérêts des masses démocratiques. Justin exagère plutôt qu'il ne dissimule cette situation lorsqu'il rend compte de la façon dont était composée l'armée envoyée pour combattre Marc-Antoine. Sur cinquante mille cavaliers, il n'y en avait, suivant lui, que quatre cents qui fussent parthes. Tous les autres provenaient de levées faites dans les pays soumis et traitées en conséquence. Évidemment les difficultés devaient être énormes pour gouverner un pays au moyen d'un système dont ce pays ne pouvait pas vouloir. Et pourtant les villes étaient peut-être plus brillantes encore qu'à l'époque de Darius.

Les lois votées par les Parthes ne convenaient nullement à une société devenue très-complexe et très-cultivée. La peine du talion régna dans toute sa rigueur : on tuait ceux qui tuaient, on blessait ceux qui blessaient; l'apostasie était punie de mort; cependant, à voir la grande liberté religieuse qui régnait effectivement, il est à croire que cette partie de la législation n'était pas appliquée. Les adultères subissaient des peines corporelles et des amendes au profit du mari offensé. Tout cela, convenable dans un État de société très-simple comme celui de tribus guerrières, devait déplaire dans les villes, et le document

auquel j'emprunte ces détails, et qui est connu sous le nom de « Lettre d'Ardeshyr-Babegan à Djenfeshah, roi du Ferschwad et du Deylem », a certainement raison de remarquer que beaucoup de délits étaient punis comme des crimes, tandis que des manquements infiniment plus graves n'étaient atteints par aucune pénalité. Ce qui était particulièrement remarqué et mis en saillie, c'est que les nobles mèdes, assyriens, susiens et autres, qui n'étaient pas d'origine iranienne ou scythique, n'avaient dans l'État aucune influence et ne jouissaient d'aucune considération. C'en était assez assurément pour rendre ces personnages à jamais hostiles au régime arsacide.

Les règnes achéménides, le grand mouvement causé par le passage d'Alexandre, avaient de beaucoup fait hausser l'opulence et redoublé l'éclat d'une civilisation entièrement épanouie. Les arts d'Assyrie s'étaient associé ceux d'Athènes, et on les pratiquait richement à Ecbatane, à Suse, à Babylone et partout. Dans la dernière de ces villes, dont les ruines couvrent aujourd'hui de si vastes espaces, à quelle profondeur ne faut-il pas creuser pour retrouver la ville assyrienne sous des couches accumulées de décombres grecs? A fleur de terre, il n'y a guère que des débris helléniques ou hellénisés. Qu'on s'imagine si l'on peut ce qu'était devenue une opulence qui depuis tant de siècles avait toujours été s'augmentant dans ces villes magnifiques, dont la grandeur surhumaine avait quelquefois fait reculer de respect même la haine des prophètes hébreux, où toutes les populations du monde se donnaient rendez-vous, où l'Éthiopien rencontrait le Gaulois, où le chameau du Syrien se rangeait devant l'éléphant de l'Hindou, où l'Arabe, le Carien, le Lydien, conversaient avec le Grec, où les marchands du golfe Persique échangeaient les denrées du Malabar contre celles de la Sibérie, où les palais s'enchaînaient aux palais, où les canaux immenses en grandeur, immenses en étendue, immenses en largeur, fécondaient de toutes parts les cam-

pagnes par un savant réseau d'irrigations. Tout l'Iran ressemblait plus ou moins sous ce rapport à l'Assyrie.

« Connaissez-vous, me disait un jour un chef nomade, tel lieu ruiné entre Kaswin et Téhéran? — Non, lui dis-je. On m'assure qu'il n'y reste ni un pan de mur ni un brin d'herbe. — Autrefois, continua-t-il, il y avait là douze mille dehkans, propriétaires terriens, avec leurs familles, leurs domestiques, leurs vassaux, des prés, des champs, des bestiaux, des haras. »

Ce fut au milieu de cette société, comme il n'y en eut jamais, mais pour laquelle il n'était pas fait, que le noble faucon arsacide s'abattit en maître. Une intaille tracée sur un jaspe vert, d'un travail grec-barbare, montre un cavalier montant un coursier de petite taille, la tête couverte d'un casque rond, le corps revêtu d'une armure légère, portant sur le poing un gerfaut. L'oiseau semble appartenir à cette race forte à dos gris, à ventre blanc, avec l'iris de l'œil jaune, que l'on tire aujourd'hui des pays orientaux de la Caspienne. C'est l'image on pourrait dire vivante d'un cavalier parthe. Sous plus d'un rapport, cette pierre rappelle les sceaux français ou anglais du onzième siècle. Sans doute le « mélek-è-tayfeh » dont elle offre la ressemblance était bien de toute pièce, de sentiments comme de position, de droits comme de volonté, un vrai baron de notre moyen âge. Son suzerain ne se disait pas son maître; l'Assyrien, le Mède, le Perse dégénéré, le Susien, étaient ses sujets et nullement ses concitoyens. Il se piquait de n'avouer pour supérieur que son chef héréditaire. Il vivait à cheval, en descendant à peine pour dormir, pas toujours pour manger. Il passait le jour à chasser quand par hasard la guerre étrangère ou civile lui manquait, circonstance rare. Il portait, comme les Sarmates, l'armure écailleuse, constamment en usage chez presque toutes les nations arianes et représentée si exactement chez nos chevaliers d'Europe par la cotte de mailles. Il aimait à se couvrir, lui, ses armes, son cheval, ses

hommes de guerre, sa femme, ses enfants, d'ornements d'or et d'argent et de tous les bijoux dispendieux qu'il pouvait acquérir. Il raffolait surtout de pierres gravées, nous raconte Ibn-el-Mogaffa, et la quantité considérable d'intailles que l'on trouve aujourd'hui par toute la Perse et qui appartiennent à la période arsacide justifie cette assertion de l'historien arabe.

On a vu en plusieurs occasions sous les Achéménides, d'après le témoignage du livre d'Esther, sous Alexandre, à l'occasion des affaires de la Bactriane et de la Sogdiane, figurer des réunions officielles de grands de l'empire que nous avons pu assimiler aux parlements capétiens. Les Parthes, à bien plus forte raison encore que leurs prédécesseurs, donnaient une très-grande part dans le règlement de leurs affaires à l'action directe des feudataires, et il en résultait ces assemblées que les écrivains occidentaux ont appelées « le sénat des Parthes ». L'étendue des pouvoirs exercés par elles était sans bornes, et tout leur était légalement possible, même la déposition des Grands Rois. Il en résultait que tout candidat à la couronne suprême, lorsqu'il remplissait d'ailleurs les conditions voulues, c'est-à-dire lorsqu'il appartenait à la race d'Arsace, seule en situation de prétendre à la souveraineté, devait encore obtenir l'investiture des feudataires réunis; sans cette condition il n'y avait pas de légitimité et le prétendant n'était pas reconnu.

Le Grand Roi, une fois intronisé par le consentement des vassaux et exerçant les droits restreints que la constitution lui accordait, n'était réellement puissant que par sa propre valeur intrinsèque, et la mesure de son influence était fixée par celle de sa force. Ce que le droit lui donnait était si peu de chose qu'il devait éprouver constamment le besoin de l'augmenter dans la pratique, et quand il était habile et vigoureux il y réussissait, autrement non. Les grandes guerres entreprises pour l'avantage de la communauté profitèrent particulièrement aux Arsacides; leurs

domaines propres, leurs États héréditaires, furent agrandis, leurs ressources augmentées; il leur fut possible de s'entourer d'une splendeur égale, sinon supérieure, à celle qui faisait briller la cour des Séleucides. Ils se parèrent des insignes royaux les plus pompeux. L'étoile et le croissant, tantôt unis, tantôt séparés, inventés jadis par les Ninivites et les Babyloniens comme des symboles de la royauté, et que l'on voit figurer sur les plus anciens cylindres, brillèrent sur leurs enseignes et sur leurs médailles, où elles accompagnent leurs images. On voit même avec surprise apparaître pour la première fois sur leurs pierres gravées l'aigle à deux têtes, aux ailes éployées, parfaitement semblable aux insignes héraldiques; les Arsacides ont prêté ce symbole aux empires romains d'Orient et d'Occident. Ils laissèrent souvent le casque pour se montrer en public à leurs confédérés et à leurs vassaux le front ceint de la tiare droite, couverte de diamants, de rubis et d'émeraudes. Ils revêtirent ces longues robes brodées d'or et de perles qu'avaient portées les chefs des dynasties anciennes. Enfin ils recueillirent tout l'extérieur de l'ancienne souveraineté, et les Grecs du dehors et les Romains les prirent pour des monarques à la façon de Darius. Mais, je le répète, ils ne furent jamais acceptés en cette qualité par leurs confédérés, les feudataires de l'empire; ils restèrent vis-à-vis d'eux les présidents et non les maîtres des provinces unies, et surtout ils ne réussirent jamais à rendre leur trône assez solide ni leurs prétentions assez reconnues pour qu'il leur fût possible de se reposer dans l'indolence de la plupart de leurs prédécesseurs, de s'enfermer dans l'intérieur des palais, de ne se manifester qu'à travers des voiles de pourpre. Les Arsacides, depuis le premier en date jusqu'au dernier, n'eurent que de courtes éclaircies de tranquillité; ils vécurent à cheval comme leurs hommes, sans cesse contraints de défendre et de maintenir contre des parents et des compagnons leur titre, leur trône, leurs possessions propres et leur vie.

Le Kholasset-è-Akhbar raconte qu'un des derniers d'entre eux, Nersy, fils de Pijen, attaqué par les Romains, demanda secours aux rois secondaires. Ils accoururent, et il fut vainqueur. Mais quand ces seigneurs résistaient à l'appel du descendant d'Ashek, ce qui arrivait constamment dans les guerres civiles, cette majeure partie de l'histoire de tous les règnes, le Grand Roi des Parthes, réduit à ses seules ressources, se trouvait fort compromis et souvent succombait.

Ces observations, applicables aux deux dynasties successives que comptèrent les Arsacides, sont plus particulièrement vraies pour la seconde. Le principe, au lieu de s'émousser, avait été se raffinant, et le pouvoir suprême, faible au début, était encore bien plus faible à la fin. La première lignée des Grands Rois parthes avait eu du moins cet avantage de s'appuyer sur des tribus scytho-iraniennes fixées depuis longtemps dans l'empire, et qui confondaient leurs généalogies et leur gloire avec les généalogies et la gloire de la Contrée pure. En relations intimes et suivies avec les vigoureuses populations du Touran, leur demandant à l'occasion des auxiliaires, les premiers Arsacides s'en distinguaient cependant, et se considéraient comme Iraniens indigènes, tant il y avait longtemps que leurs ancêtres avaient adopté les intérêts du pays et versé leur sang pour fermer les passages de l'Elbourz aux invasions des peuples septentrionaux.

La seconde dynastie au contraire, assez comparable aux Austrasiens de Pépin et de Charlemagne, n'était arsacide que par alliance. La mère d'Artaban III, son fondateur, appartenait à la race d'Ashek; mais tous les ancêtres paternels du nouveau Grand Roi, mais sa nation, mais ses propres idées, mais ses mœurs à lui-même, tout cela était scythique. Néanmoins on ne saurait nier non plus que des rapports de race et d'habitudes aient uni aux Parthes les nouveaux venus, car il n'y eut pas absolument substitution d'un principe à un autre. La seconde dynastie apporta

seulement l'exagération de certaines idées, affaiblit les notions d'ordre unitaire qui trouvaient plus de faveur sous les dynastes précédents, et restaura avec une vigueur malheureuse le génie guerrier, l'esprit d'indépendance personnelle, le goût de la résistance au pouvoir supérieur.

Dans la société iranienne ainsi reconstituée, la chose qui importait le moins parmi les choses principales, c'était donc la personnalité du Grand Roi. La plupart des souverains arsacides furent des hommes d'un génie éminent, et presque tous eurent du mérite. On le conçoit aisément; pour se tenir ferme sur un terrain aussi glissant que le leur, il ne suffisait pas d'un droit abstrait à s'y placer. Cependant la nation, qui pouvait à la rigueur être dirigée par son chef, n'était pas menée par lui, et tout ce qui se fit d'important au sein des populations iraniennes ne vint pas de l'initiative des monarques. Incontestablement les rois secondaires, maîtres héréditaires et plus réels du pays, exercèrent, pris dans leur ensemble, une action plus puissante, et il est nécessaire de considérer comment l'Iran était constitué sous ce rapport. Nous pourrons ainsi nous rendre un compte plus exact de la situation de ce grand pays après le règne d'Alexandre.

CHAPITRE II.

DYNASTIES SECONDAIRES DE L'IRAN SOUS LES ARSACIDES.

Il s'en faut de beaucoup que les renseignements soient complets sur ce qui touche à l'histoire des feudataires. Les auteurs asiatiques assurent, comme on l'a vu plus haut, qu'il y en avait quatre-vingt-dix et même davantage; mais la plus grande partie de ces maisons régnantes est inconnue aujourd'hui et probablement restera telle. On ne saurait recueillir sur ce sujet que quelques faits épars et très-succincts. Les médailles donnent un petit nombre de dynasties.

Le Kerman avait une maison régnante dont on ne connait que le représentant vivant au temps du dernier Arsacide. Les Asiatiques nomment ce feudataire Heftwad. Il avait sept fils, dont l'un s'appelait Cabous ou Cambyse.

A Yezd, des monnaies locales fort grossières ont seulement pour exergue le nom du pays : Isoutou, que Ptolémée a reproduit daans la forme « Istychæ ». Il n'y a pas de nom de prince; mais comme ces pièces sont communes en Perse, se trouvent aussi bien à Bouschyr, sur le littoral du golfe Persique, qu'à Shyraz et à Kerman, et que de plus le métal en est très-pur, on peut admettre que la prospérité de Yezd était grande sous les Parthes et le commerce de ce pays très-étendu. En outre il n'est pas sans vraisemblance que les monnaies de Yezd aient été frappées antérieurement au règne de Gotarzès, c'est-à-dire vers 45 ou 50 de notre ère, car après ce prince toute la monnaie parthe est altérée.

Abeste, localité située dans la partie méridionale du Seystan, a laissé des monnaies très-analogues à celles de Yezd. J'en possède deux drachmes d'argent d'un joli travail qui portent à l'avers : « Varan Abest ve... baty », Varan, seigneur d'Abest et de... (?). — Abeste est une ville connue des géographes latins et arabes; elle était sur l'Helmend, près du lac Hamoun. Ses ruines, appelées aujourd'hui Bost, couvrent une étendue de terrain considérable. L'autre fief du seigneur d'Abeste m'est inconnu.

L'Aragh, probablement le nord de la province, a laissé des drachmes d'un mauvais travail, portant à l'avers une tête ornée d'une couronne à trois créneaux avec la légende : « Artaban, Arag malekou », Artaban, chef de l'Aragh.

Le Seystan proprement dit possède des monnaies sur lesquelles on trouve la légende « Sak » (Sakastena). Mais, et ceci est assez curieux, plusieurs de ces pièces ne sont autres que des copies mal façonnées de tétradrachmes athéniens, présentant une série de déviations intéressantes à noter : 1° le tétradrachme d'Athènes à l'état pur; 2° une

copie aussi approchante que possible, mais barbare; 3° une copie où la chouette de l'avers est devenue un lion au moyen de la branche d'olivier changée en queue; 4° une copie où la chouette et le lion sont remplacés par le bœuf bossu; 5° une dernière variété où la légende AΘE, conservée jusque-là, est remplacée par la légende iranienne « Sak » (Sakastena).

Du reste les médailles du Seystan sont nombreuses et variées; d'où l'on doit induire que le pays était riche et le commerce en grande activité. Sur plusieurs espèces on retrouve des noms de dynastes. J'en ai recueilli quatre, que je donne ici sans prétendre fixer les relations chronologiques de ces princes :

Varat.	Anan.
Achéménès.	Taarat.

J'ai examiné quinze exemplaires de certaines monnaies attribuées d'ordinaire à la ville de Sinope. Il faut les restituer à la Paraetakène, district montagneux au nord d'Ispahan. Une partie de ce pays s'appelle encore aujourd'hui Perhawer. On lit sur les exergues des pièces que j'ai examinées : « Varoudaka » et « Paroudaka ». Il n'y a pas de nom de princes.

Une autre variété de pièces, attribuées à Nisibe par M. O. Blau, porte à l'avers le nom d'Hormisdan ou Hormuzd, et au revers le nom de Fasa. C'est celui d'une cité du Fars ou de la Perside qui, au temps des Sassanides, ainsi que l'a établi solidement M. Mordhmann, d'après Kazwyny et Abou-Ishak, possédait un atelier monétaire, et avait encore au dixième siècle de notre ère une importance et une richesse au moins égales à celles de Shyraz.

A Hérat, on trouve des monnaies qui donnent le nom de « Frada » ou Phraate et le titre de « Artekana-Saha » ou roi de l'Artakène, l'Arie des Grecs.

A Ecbatane, on a des drachmes avec la légende : « Oroud Meday ve Dahyou radja », Orode, roi des Mèdes et des Dahæ.

Dans le nord de la Mésopotamie, on trouve d'autres pièces avec cette légende : « Ouroud baga Atour ve Aram », Orode, roi d'Assyrie et d'Aram.

Une monnaie dont la légende est à demi fruste présente l'inscription : « Artav... Samoud », Artaban, prince de Samoud.

Deux pièces appartenant visiblement au même prince ont la même légende : « (Ar)taban bash Hemed », Artaban, chef de Hemed.

D'autres monnaies, différentes entre elles et n'appartenant pas aux mêmes régions, présentent des légendes si difficiles que je n'ose en tenter la lecture; jusqu'à présent je n'ai examiné que des drachmes ou des tétradrachmes d'argent; mais les bronzes sont en beaucoup plus grand nombre et présentent les effigies les plus diverses sans légende, ce qui rend impossible de reconnaître à quels pays doivent être attribués ces monuments : tantôt la pièce est oblongue et porte une gerboise, tantôt elle est presque carrée avec deux poissons, etc.

Outre ces divers types, la plupart encore imparfaitement étudiés, mal connus, et auxquels viennent s'ajouter chaque jour des découvertes nouvelles qui ne manqueront pas d'enrichir l'histoire des rois secondaires, il faut citer les médailles de la Characène, pays compris dans la confédération parthe après les conquêtes de Mithridate Ier, et ceux de la Mésène, mais principalement ceux de l'Arménie et du Pont. Ici l'histoire des rois secondaires nous conduit à l'appréciation d'un des traits les plus importants de l'histoire et de la politique des Grands Rois arsacides.

Nous avons vu qu'il n'était pas possible à ceux-ci de concentrer dans leurs mains une autorité solide et durable, et la cause de leur faiblesse se trouvait dans la puissance des vassaux, dont ils étaient contraints de n'être que les chefs et les représentants vis-à-vis des pouvoirs étrangers, mais rien de plus. N'osant et ne pouvant atta-

quer une constitution si fortement gardée, les Grands Rois cherchèrent à en combattre les effets par les moyens qu'elle pouvait fournir contre elle-même, et à former autour d'eux, dans le sein de la confédération féodale qui les resserrait, une confédération royale en état de lutter, et ayant la perspective de vaincre.

L'Arménie avait conservé sous les Achéménides et avait sous les premiers successeurs d'Alexandre ses rois particuliers; mais Mithridate Ier l'Arsacide avec l'aide des princes confédérés fit la conquête du pays, et l'ayant détaché de la monarchie séleucide pour le réunir aux provinces iraniennes, chassa la dynastie nationale et mit en place son frère Vagharshash ou Valarsace, d'où sortit une lignée de feudataires soumis à la couronne arsacide, du moins théoriquement.

Les rois arméniens, dans la personne d'Ardashes, père de Tigrane, constituèrent à leur tour sur le Pont-Euxin et dans les montagnes avoisinant le Caucase un autre grand fief en faveur du gendre de ce prince, mari de sa fille Arshama, et ce fut le royaume de Pont.

Puis dans la haute Mésopotamie, les mêmes dynastes fondèrent pour une autre de leurs branches un nouveau domaine, possédé au temps de Lucullus par un nommé Gouras, frère de Tigrane. Nisibe dépendait de cet État, mais fut prise plus tard par un Artaban de Perse pour être donnée à Izate, roi de l'Adiabène, également d'origine arsacide. Ce dernier royaume appartenait donc aussi à une branche de la famille suzeraine.

L'Osrhoène ou royaume d'Édesse était dans le même cas et rattachait sa maison régnante à la branche arménienne de la famille, ce qui indique clairement qu'il y avait eu sur ce point, comme sur bien d'autres, dépossession des anciens seigneurs en faveur de la lignée royale

En somme, la ligne arménienne des Arsacides était extrêmement puissante, et avait par sa fécondité et en appliquant le système qui l'avait faite ce qu'elle était

devenue, semé autour d'elle un groupe d'États gouvernés par des parents. Mais la branche aînée avait encore eu deux autres grandes applications de son système. Avec le temps, elle avait fait souche dans une partie de la Bactriane vers les frontières de l'Inde, soumettant à son obéissance une foule de tribus saces, gètes, arianes et alaines, et elle s'était étendue sur les ruines des souverainetés supprimées jusqu'à l'embouchure du grand fleuve dans l'océan Indien. Ces Arsacides furent connus des historiens d'Arménie comme de ceux de la Chine sous le nom de « rois du Khousan », et les derniers de ces auteurs rapportent que la puissance de ces princes s'étendait extrêmement loin dans le nord-est de l'Asie [1].

Enfin une quatrième branche de cette immense famille avait passé, par le Caucase sans doute, dans les contrées situées au nord de l'Euxin, qui constituent aujourd'hui la Russie méridionale. Là ces conquérants régnaient sur toutes les peuplades arianes. Ils portaient le plus ordinairement ou on leur donnait de préférence le titre de rois des Alains ou des Massagètes. Il est difficile de tracer les limites géographiques de cette souveraineté. Il semblerait que du côté de l'est elle devait s'arrêter au Volga; mais Ammien Marcellin et les auteurs chinois l'étendent jusque vers le Gange, ce qui paraît au moins fort douteux. Il se peut que des tribus de Massagètes aient pénétré jusque dans ces contrées lointaines, mais ce fait ne prouverait en aucune façon que les Arsacides aient exercé la moindre autorité sur ces tribus ni même que leur nom ait été connu d'elles.

De tout ceci il résulte que la famille régnante de l'Iran fut extrêmement active et réussit à se placer sur beaucoup de trônes. Pourtant elle manqua son but principal. Elle avait voulu neutraliser les inconvénients du système féodal en se mettant elle-même à la tête des plus puis-

[1] Saint-Martin, *Fragments d'une histoire des Arsacides*, t. II, p. 273

sants fiefs; mais il arriva précisément ce qu'on vit en France quand les Capétiens et surtout les Valois, concevant la même pensée, voulurent faire tourner le système des grandes tenures à leur profit sans le détruire, et installèrent dans les mouvances de la couronne des princes de leur sang. Tous ces princes devinrent des ennemis infiniment plus dangereux du possesseur du trône que les dynastes qu'ils avaient remplacés. Ceux-ci n'avaient été que médiocrement soumis et assez volontiers résistants; mais jamais ils ne s'étaient élevés jusqu'à la compétition. Les princes de la Fleur de lys aspirèrent à toutes les usurpations, et ils ne trouvèrent rien de trop haut pour leurs prétentions et leurs espérances.

Il en était arrivé de même dans l'empire arsacide. Les feudataires de sang royal furent des usurpateurs soit de fait, soit d'intention, mais toujours très-actifs. Ils passèrent le temps à se chercher des appuis et des partisans parmi les vassaux et chez les étrangers, et à ourdir des conspirations. Le meurtre entre parents, déjà assez usité chez les derniers Achéménides, devint une mode constante, et le parricide ne fit pas plus reculer que l'assassinat des frères. Par conséquent, cette grave erreur d'avoir si fort agrandi les différentes individualités de la maison régnante contribua plus que tout le reste à la faiblesse de la maison des Arsaces et fut le principal obstacle au développement de l'autorité royale. Jamais les feudataires laissés à eux-mêmes n'auraient pu se montrer si jaloux de leur autorité, si disposés à en abuser, si querelleurs vis-à-vis des souverains, si déterminés à chercher constamment la perte de celui-ci, que le firent les agnats.

Outre la division des quatre branches principales, celle qui possédait la dignité suprême, la seconde qui régnait sur l'Arménie, la troisième qui alla en Bactriane, la quatrième qui passa dans la région du nord au-dessus du Caucase, on connaissait encore dans l'Iran une autre classification généalogique des Arsacides qui s'appliquait exclu-

sivement aux branches demeurées dans le pays. C'est Moïse de Khoren qui fait connaître le fait.

Le roi Arshavir, dit cet historien, avait eu trois fils : Ardashès, Garen, Souren, et une fille, Goshm, mariée au général en chef des armées, ou Sipehbed. De ces quatre personnes étaient issues autant de lignées qui avaient chacune à leur tour à exercer un droit sur la couronne en cas d'extinction de la branche supérieure. On appelait les trois souches non royales du nom de Balhav, c'est-à-dire iraniennes, et l'on avait ainsi les Garen-è-Balhav, les Souren-è-Balhav et les Sipehbed-è-Balhav. Tous les membres de ces familles apparentées au sang royal étaient considérés comme dominant par la naissance le reste des maisons parthes. Cependant elles n'étaient nullement dévouées à la branche régnante, trouvant probablement que les droits de celle-ci contrariaient leurs prétentions et limitaient leurs espérances. Quand les Sassanides se révoltèrent contre les derniers Arsaces, ces nouveaux venus furent chaudement appuyés par les Souren-è-Balhav et les Sipehbed-è-Balhav. Les Garen-è-Balhav restèrent seuls fidèles, et enfin un Souren-è-Balhav nommé Anag consentit à servir Ardeshyr-Babegan avec tant de zèle, que, pour le débarrasser d'un concurrent redoutable, il assassina son parent, Khosrou d'Arménie, qui faisait la guerre à l'ennemi de leur famille.

La faute suprême de la dynastie arsacide consista donc en ce que cette maison régnante ne sut pas accepter franchement le régime sous lequel elle devait vivre, et en troubla le fonctionnement par des moyens qui tournèrent contre elle-même. Ce fut la cause première des désordres de l'empire parthe et la source la plus malheureusement féconde de l'instabilité du pouvoir et de l'irrégularité avec laquelle la couronne se transmit.

Mais il reste encore à noter un point important de l'organisation politique. Nous avons considéré le Grand Roi, sa famille personnelle, ses parents établis, à mesure que

la conquête s'étendit, sur des trônes enlevés à d'autres dynastes non arsacides; il nous reste à parler des républiques ou municipes jouissant de droits régaliens et s'administrant par eux-mêmes au même titre que les fiefs, mais avec des formes différentes.

Il semble que Séleucie était dans ce cas, que Babylone eut aussi cette fortune, et que Ctésiphon en jouit également, au moins momentanément. On a vu par tout ce qui précède que sous le gouvernement arsacide les suzerains étaient surveillés de si près et par tant de gens puissants et redoutables, qu'ils ne pouvaient rien s'adjuger, et qu'ils suivaient le système, d'ailleurs déplorable pour eux en fin de compte, de multiplier les foyers d'indépendance autant qu'ils le pouvaient. Les tétradrachmes arsacides ont été reconnus avec raison pour appartenir à des municipes placés sous la protection mais non sous le gouvernement immédiat du Grand Roi. Malheureusement nous ne possédons de preuves directes de l'existence de villes indépendantes dans le nord et le nord-est de l'Iran. Il est cependant à croire que plusieurs au moins des fondations alexandrines jouirent de droits régaliens, et peut-être Apamée et Hécatompylos se trouvèrent-elles dans ce cas, aussi bien que Séleucie.

J'ai tracé un ensemble fort imparfait sans doute, mais aussi complet que possible, des États relevant de la dynastie arsacide ou se rattachant à elle pendant tout le temps de sa durée. On a pu juger ainsi que le fractionnement du pouvoir était la règle de cet établissement, et qu'un principe si peu favorable à l'action de l'autorité suprême avait toujours été en s'exagérant par les efforts mêmes des souverains pour le combattre. Maintenant, afin de faire mieux saisir le fait général, je vais revenir sur les détails.

Et d'abord il est nécessaire de faire une remarque : dans cette nouvelle formation de l'Iran, la sixième, résultant de la destruction graduelle de l'empire séleucide, œuvre

de circonstance, mais cependant forte, et qu'il fallut des siècles pour détruire complétement, le Pays pur et ses annexes, tout en gardant pour milieu, pour centre et pour pivot la montagne de l'Elbourz, étendit le cercle de ses frontières d'une manière très-différente de ce qui avait eu lieu depuis Cyrus. Le mouvement d'expansion, très-gêné, très-contenu du côté de l'ouest, s'arrêta en général au cours de l'Euphrate, bien que Mithridate le Grand, roi de Pont, l'ait momentanément étendu jusqu'aux pays grecs; ce ne fut d'ailleurs qu'un accident très-court, et encore, si l'histoire des Arsacides y est intéressée, la nationalité iranienne n'y eut part que d'une manière indirecte.

Du côté du sud, l'océan Indien forma la limite du pays comme toujours; mais au nord, l'élément scythique, marié fortement à la nouvelle dynastie, lui permit de gagner vers la Crimée, au-dessus du Palus-Méotide, vers le Volga, de traverser ce fleuve, de régner au-dessus du cours de l'Oxus, ce qui n'avait jamais eu lieu jusqu'alors, de s'enfoncer dans le Turkestan jusqu'aux régions voisines de la Chine, de dépasser l'Indus aussi loin probablement que l'avait fait Alexandre, et de venir se borner à l'est de Pattala. Ainsi une partie fort étendue de la péninsule indienne se trouva englobée dans les domaines arsacides.

Pour qu'il en fût ainsi, il fallut supprimer graduellement certaines familles qui ne représentaient pas d'une manière suffisante l'esprit local. Je veux parler de ces familles royales d'origine grecque formées dans la Bactriane et au delà de l'Indus. Celles-ci s'étaient montrées tout d'abord très-attachées aux idées indigènes, et avaient même devancé les Arsacides dans l'œuvre de révolte contre l'empire des Séleucides. Pendant quelque temps elles manifestèrent avec éclat le sentiment de la réaction indigène; pourtant elles tombèrent devant ce fait qu'elles n'étaient pas indigènes, et elles firent place aux Arsacides, qui, ayant commencé par trembler devant elles, finirent

32.

par les supplanter. Néanmoins l'élément grec fut toujours respecté dans ces révolutions. Soit que le souvenir d'Alexandre le couvrît, soit qu'il ait eu assez de force pour se faire considérer et estimer, il continua longtemps, même sous des rois de race étrangère, à jouer un rôle dans le pays, et c'est ce dont nous allons voir des marques assez curieuses en considérant l'histoire particulière de la Bactriane et de l'Inde iranienne.

Diodote ou Théodote, gouverneur vers 240 à 250 avant Jésus-Christ, avait pris les armes contre Antiochus Théos et s'était déclaré indépendant. Il avait battu Arsace, le premier des rois parthes, et probablement conquis la Sogdiane, ajoutée dès lors à ses terres bactriennes. Justin lui attribue la possession de mille cités; étaient-elles grandes ou petites? il ne s'explique pas. En tout cas le nouveau royaume devait être d'une certaine étendue.

A Théodote ou Diodote Ier succéda un Théodote II, son fils. Ensuite vint un certain Euthydème (médiatement ou immédiatement, on ne sait) qui fit des conquêtes dans l'Arie et la Margiane et battit les populations scythiques. Il semble qu'à l'exemple des Grands Rois il partagea son empire en satrapies. L'État arsacide n'embrassait encore à cette époque que l'Hyrcanie et la Parthyène. Dans une guerre malheureuse contre Antiochus le Grand, Euthydème fut forcé de faire la paix et de céder ses éléphants de guerre, ce qui a fait penser avec raison à M. Lassen que ce roi devait être possessionné dans l'Inde.

Démétrius, fils d'Euthydème, épousa la fille d'Antiochus, débuta par un règne assez brillant, puis enfin fut dépouillé de la Bactriane par Eukratide et dut aussi lui céder l'Inde.

On n'est pas tout à fait assuré que cet Eukratide ait été le premier de sa race qui ait possédé une souveraineté. Certains auteurs placent avant lui Ménandre comme roi de la Bactriane; d'autres encore Apollodote, et enfin quelques-uns mettent aussi Hélioklès, connu seulement

par les médailles. Toute cette question ne paraît pas soluble, faute de documents suffisants, et des noms qui viennent d'être cités, celui de Ménandre seul est entouré de quelque notoriété due à l'affection que ce prince inspira à ses sujets par son esprit de justice, la sagesse de son administration et ses talents militaires. Il semble qu'il ait fait d'assez grandes conquêtes dans l'Inde, et Lassen conseille de voir en lui ainsi qu'en Apollodote des souverains indiens plutôt que bactriens. Ce qui est positif, c'est que les monnaies d'Apollodote comme celles de Ménandre ont des légendes en caractères indigènes, et que les symboles dont elles sont ornées sont souvent indiens.

Démétrius et Ménandre avaient fort étendu leurs États. Strabon leur donne l'Arie, le pays des Paropamisades, l'Arachosie, la Gédrosie. Il leur fait passer l'Oxus, prendre le pays des Sères-Issedons et s'avancer jusqu'à Yarkend et Kashgar; enfin dans la direction méridionale passer l'Hyphase, s'emparer du delta de l'Indus, c'est-à-dire de la Pattalène, et conquérir le Guzerate.

Mais Eukratide avait succédé désormais à une famille signalée par tant de triomphes. Ses monnaies ont aussi des légendes en caractères indigènes. Il fut renversé par l'Arsacide Mithridate Ier. En même temps que lui régnaient deux princes grecs qui possédaient l'un le Kaboul occidental, l'autre la Drangiane : c'étaient Antalcide et Antimaque; ils ont, comme leurs prédécesseurs, des monnaies pourvues de légendes bilingues, l'une grecque, l'autre indigène, et bien qu'ils soient qualifiés « Rois victorieux », il n'est pas probable qu'ils aient résisté à l'invasion arsacide, qui triomphant d'Eukratide portait les enseignes parthes jusque dans l'Inde, où tous les États des princes vaincus furent occupés par les Iraniens. Cette conquête dut être opérée l'an 139 avant notre ère.

Vers 126, les Scythes apparurent en masse au delà de l'Oxus, traversèrent le fleuve et commencèrent à se répandre dans la Sogdiane, d'où Cyrus les avait jadis expul-

ses. Ils appartenaient à quatre nations : les Ases, les Pasianes, les Tochares et les Sarakaules. Pour bien comprendre ce qui se passait dans ces régions, il faut se rappeler qu'en ce même temps commençaient sur la ligne du Danube et sur celle du Rhin ces mouvements germaniques qui devaient aboutir, dans une période de six siècles, à bouleverser absolument la face du monde antique et à créer cette grande nouveauté de la supériorité de l'Europe moderne, événement qui fait notre vie et pour ainsi dire toute l'histoire de la planète à son point culminant. Il n'est pas assurément sans intérêt de trouver le nom scandinave des Ases parmi ceux des peuples qui, descendant de la région étendue entre le Volga et les plaines sibériennes, venaient transformer la face de l'Asie orientale au moment où tant d'autres peuples, qui eux aussi se réclamaient des Ases, descendaient de l'extrême nord vers les frontières de la Gaule et de l'Helvétie. Ces Ases parurent avoir tenu la tête des tribus conquérantes de la Sogdiane. Trogue-Pompée assure qu'ils avaient fourni des rois aux Tochares.

Cependant la conquête scythique ne se fit pas plus rapidement dans les pays de l'Indus que sur les fleuves de l'Europe occidentale. Les princes gréco-indiens soumis aux Arsacides ou rattachés à eux par le lien féodal ne succombèrent que graduellement et même momentanément. L'invasion n'était pas de ce côté comparable en force et en puissance à ce qu'elle était et devait surtout devenir dans nos régions.

Agathoklès avait fondé un État florissant dans le Kaboul oriental vers 190 avant notre ère. Pantaléon lui avait succédé vers 170; il était tombé devant Eukratide. Antimaque, dont nous avons parlé également, et qui possédait la Drangiane, avait eu pour successeur Philoxène; Lysias, de son côté, avait séparé l'Arachosie des autres États gréco-bactriens, et en avait fait un fief libre vers 160.

Archélios et Amyntas avaient régné dans les parties

occidentales du pays, puis tout s'était humilié sous la main de l'Arsacide Mithridate Ier.

Dans les anciennes satrapies indiennes, Diomède, Agathoklès et Hermée s'étaient maintenus comme vassaux. Ils furent remplacés par le Scythe Kadaphès vers l'an 120 avant notre ère.

Azès, également Scythe et vassal des Arsacides, eut pour successeur son fils Azilises; ici la dynastie cessa, et une réaction indienne, conduite par Vikramaditya, roi de Malwa, força les Scythes-Sakas à reculer. Les Tochares, sous un chef qui n'est connu que par les renseignements chinois sous le nom de Khieou-tsieou-hi, se substituèrent à la dynastie saka, et le fils du conquérant, Yen-kao-tjeng, repoussa les Indiens dans leur ancienne sujétion et fit sur eux de nouvelles conquêtes vers l'an 20 après Jésus-Christ. Mais le Grand Roi arsacide Vologèse Ier revendiqua sur les Tochares l'ancienne suzeraineté de l'empire, et la rétablit par une campagne heureuse et une série d'expéditions renouvelées.

Après lui on trouve le roi scythe Kadphisès établi dans toute l'Inde occidentale et maître du pays jusqu'au Gange. La dynastie des Kanerkes le suit, mais toujours sous le vasselage arsacide, jusqu'au moment où les Parthes ayant perdu l'empire d'Iran, les Sassanides les remplacent pour quelque temps. Enfin, vers 226 de notre ère, les Indiens réussissent à se dégager complétement des populations étrangères, et la dynastie indigène de Kanodj règne librement sur l'Inde supérieure.

Voilà à peu près ce que nous connaissons de cette histoire obscure, et ce peu ne nous est guère fourni que par les médailles. Les noms grecs ne représentent certainement pas des personnages de naissance pure. Ce sont des métis qui les portent, mais des métis parlant plus ou moins imparfaitement la langue de leurs pères, très-acclimatés à coup sûr, mais conservant aussi beaucoup d'idées et quelque chose des arts de la lointaine Hellade. Il est

assurément curieux de voir la puissance iranienne défendue, étendue, conservée longtemps par ces Grecs dans des régions si lointaines, et la fraternité de ceux-ci avec les Arsacides s'élever aussi bien contre les populations d'au delà de l'Indus que contre les Séleucides eux-mêmes. Maintenant il faut revenir aux feudataires d'Arménie, à l'autre extrémité de l'empire.

Vagharshash, le père des Arsacides de cette région, était frère de Mithridate Ier, et fut investi du domaine conquis par les armes de ce prince, en vertu de la politique suivie par la famille régnante et qui a été examinée plus haut dans ses causes et dans ses effets. Il divisa ou laissa diviser son État en un grand nombre de fiefs confiés à des merzebans, suivant l'usage iranien. Jean Catholicos dit qu'il honora beaucoup les familles nobles et les éleva au niveau de la dignité royale. Le roi indigène qu'il remplaçait s'appelait Artavasde et était probablement le représentant d'une ancienne maison iranienne. Ces choses se passaient vers l'an 150 avant Jésus-Christ.

Après avoir dominé pendant vingt-deux ans, Vagharshash ou Vologèse eut pour successeur son fils Arsace, qui en régna treize, et fut remplacé par Ardashès ou Artaxès, dont le pouvoir dura vingt-cinq ans, et qui exerça une autorité si grande qu'il paraît s'être élevé même au-dessus de l'Arsacide de Perse et l'avoir soumis à une sorte de vasselage. En mariant sa fille Arshama au gouverneur militaire de la côte du Caucase, nommé Mithridate, issu d'un autre Mithridate, en son temps un des satrapes des Achéménides, il fonda en faveur de son gendre le royaume secondaire du Pont. Selon les auteurs grecs, tout ce que nous venons de rapporter ici sur la foi des historiens nationaux de l'Arménie s'appliquerait à Tigrane, successeur d'Ardashès et son fils, qui eut en effet un règne fort brillant, posséda une grande influence jusque dans l'Hellade, et joua un rôle considérable dans l'histoire de son beau-frère, Mithridate le Grand, roi de Pont. Probablement

une partie de la gloire de ce dernier est reversée sur Tigrane par la vanité nationale de Moïse de Khoren et de ses confrères, et dans les conquêtes de Mithridate et les maux qu'il infligea aux Romains, ces auteurs aiment à retrouver le prince qui dirigeait d'en haut comme suzerain la monarchie du Pont. Quoi qu'il en soit, Mithridate, Tigrane, le Grand Roi arsacide, les autres princes parthes, unis un moment contre les Romains, ne conservèrent pas toujours la concorde si difficile à maintenir entre eux; Mithridate, d'abord soutenu, fut abandonné; il périt; et Lucullus d'abord, Pompée ensuite, en confirmant le triomphe des armes romaines, ne firent pas moins les affaires des Arsacides de Perse, fatigués et inquiets des combinaisons et des entreprises de leur parent du Caucase. Ces rois virent avec plaisir Mithridate détruit et Tigrane humilié. On laissa ce dernier, sans le secourir, tomber au rang d'ami et allié du peuple romain en perdant toutes ses provinces à l'ouest de l'Euphrate, moins la Sophène, qui encore fut détachée de l'Arménie et donnée en fief à son fils, appelé Tigrane comme lui.

Tigrane aurait été facilement anéanti entre la puissance de Pompée et celle des Parthes; mais le Romain comprit qu'il était de son intérêt de ne pas pousser les choses à bout. Il eut peur de son allié, l'Arsacide Phraate, qui avait donné ses deux filles aux fils de Tigrane et excitait ces derniers contre leur père. Il se montra donc très-généreux envers le beau-frère de son ennemi Mithridate, et chercha à s'en faire un rempart à opposer aux retours probables de la politique arsacide.

C'était bien penser. L'astuce romaine domina la jalousie parthe et multiplia les difficultés. Pompée, à son retour du Caucase, reçut avec faveur les ambassades des rois secondaires de la Médie et de l'Élymaïde, qui lui offraient de s'unir à lui contre le suzerain de Ctésiphon. Il affecta de ne pas considérer Phraate comme le Grand Roi légitime et lui en refusa le titre au profit de Tigrane, qui,

fatigue, fit la paix avec son parent, se tourna avec lui contre les Romains, occupés à leur guerre civile, redevint pourtant leur allié à l'époque de la fameuse défaite de Crassus par les Parthes, et mourut vers l'an 39 avant Jésus-Christ; il fut remplacé par son fils Tigrane, qui, prisonnier à Rome, avait cependant réussi à s'échapper par la protection de P. Clodius Pulcher, et était allé retrouver le Grand Roi arsacide, qu'il excitait à rompre avec son père.

Mais Tigrane Ier, brouillé avec ce fils remuant, avait fait couronner de son vivant un autre de ses enfants, Artavasde, qui régna peu, et après avoir mené une existence agitée au milieu des intrigues de toute espèce, fut attiré dans un piége par Marc-Antoine, sous prétexte d'un mariage à conclure entre une de ses filles et Alexandre, fils du triumvir et de Cléopâtre. Il eut la tête tranchée. Aussitôt Marc-Antoine essaya la conquête de l'Arménie. Il trouva en face de lui Artaxès, fils d'Artavasde, qui fut défait et obligé de s'enfuir auprès de l'Arsacide de Perse. Marc-Antoine fit couronner Alexandre, marié à la hâte à Iotape, fille d'Artavasde, roi des Mèdes. Mais la bataille d'Actium eut lieu bientôt après; Alexandre fut chassé et Artaxès revint. Cependant le Mède Artavasde, qui avait perdu du même coup son fief de Médie, fut installé par les Romains dans la Petite Arménie avec le titre de roi.

Artaxès se maintint peu de temps sur le trône. Auguste le renversa et lui substitua ce Tigrane de Rome, enfui chez les Parthes, mendiant partout des appuis, et qui, à peine roi, disparut. La souveraineté de l'Arménie devint dès lors l'enjeu perpétuel d'une partie engagée entre les Parthes et les Romains. La chance tournait à chaque instant. Des étrangers venus du Caucase usurpèrent le pouvoir. Ils furent chassés. Vologèse Ier, Grand Roi arsacide, installa Tiridate et mit fin en quelque sorte à un interrègne qui avait vu passer, dans un intervalle de soixante-dix ans, onze souverains éphémères : Tigrane III, Artavasde II,

Tigrane IV, Ariobarzane, d'origine mède; Érato, une femme; Vononès, Orode, un des fils de l'Arsacide persan Artaban; Zénon, fils de Polémon, roi du Pont; Arsace II, fils d'un autre Artaban de Perse; Mithridate, frère de Pharasmane d'Ibérie, et Rhadamiste, son fils. Tous ces aventuriers arrivèrent, tombèrent, sans jamais avoir été reconnus de la majorité des merzebans, et à peine peut-on les considérer comme des rois, car le peuple paraît avoir tenu beaucoup à la véritable maison régnante, et pendant l'usurpation, les merzebans, retirés dans leurs châteaux, résistaient et prenaient eux-mêmes le titre royal, si petit que fût leur domaine. Ils étaient en fort grand nombre. Mesrob, écrivain du dixième siècle, a conservé les noms de plus de soixante-dix familles souveraines dont beaucoup frappaient monnaie.

Ainsi l'Arménie avait des rois constamment attaqués, des prétendants toujours en grand nombre, des seigneurs indépendants ou cherchant à le devenir, et par-dessus les Arsacides de Perse et les Romains qui se faisaient la guerre dans le pays, et des bandes innombrables de Kurdes, de Caduses, d'Ibères, d'Albaniens et de Scythes, le traversant dans tous les sens, tantôt au service d'un parti, tantôt d'un autre. C'était, comme dans le reste de l'Iran, l'idéal du fractionnement de l'autorité et du désordre.

Tiridate, installé par les Parthes, fut encore troublé par Rhadamiste, son prédécesseur, qui revint lui disputer le sceptre. Il le fut également par Tigrane V, arrière-petit-fils d'Archélaüs, roi de Cappadoce, et d'Hérode, roi des Juifs. A la fin cependant il se mit d'accord avec les Romains, comme il l'était déjà avec son frère Vologèse Ier, le Grand Roi, et étant allé à Rome traiter lui-même ses affaires, il fut reconnu et mis en possession par Néron dans ce qui était libre du royaume primitif, car l'ouest tout entier restait aux mains des Arsacides de la Scythie, et il n'était pas possible de le leur arracher. Il fallut encore lutter

contre une invasion d'Alains qui après avoir renversé Pacore, roi des Mèdes, retournèrent dans leur pays. Tiridate mourut vers l'an 75 de notre ère. Après lui l'Arménie tomba dans une telle anarchie qu'on n'y distingue plus aucune forme de gouvernement; c'était d'ailleurs le déclin des Arsacides. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la pacification amenée par Néron paraît avoir acquis à cet empereur l'affection sérieuse de toute la famille. Ce sentiment se manifesta par une hostilité systématique à ses successeurs et par un appui constant donné aux imposteurs qui pendant assez longtemps se présentèrent sous son nom en Asie, et voulurent profiter de la singulière obstination des Orientaux à ne pas croire à sa mort. Les chrétiens ont conservé la trace de cette opinion dans l'Apocalypse de saint Jean.

En terminant ce que nous avons à dire de l'histoire de l'Arménie arsacide, nous ne devons pas oublier l'un des fiefs de ce royaume qui ne laisse pas que d'avoir joué un rôle assez considérable. Je veux parler de la principauté de Nisibe et d'Édesse, réunie ordinairement dans les mêmes mains, et qui embrassait l'Osrhoène et l'Adiabène. Le premier prince de race arsacide qui régna dans cette contrée sous la suzeraineté arménienne semble avoir été Gouras, frère de Tigrane Ier. Son État, en proie à des agitations perpétuelles, changea souvent de forme et d'étendue; mais en général Édesse et Nisibe en furent le centre, soit simultanément, soit alternativement. Le pays possédait encore une ville importante, Tigranocerte, l'Amid d'aujourd'hui.

Gouras eut pour successeur Arsham, que les Syriens appellent quelquefois Manovaz, et qui fonda Arsamosate entre le Tigre et l'Euphrate. Après lui vint Maanou, puis le frère de celui-ci, Abgar le Noir, mort en 36 de notre ère. Cet Abgar se trouva en relations fréquentes avec les princes juifs et soutint contre eux le chef arabe Hareth ou Arétas. On le regarde comme un prince sage et prudent qui exerça une sorte d'arbitrage entre ses turbulents

parents, les Arsacides, et s'efforça plusieurs fois de les mettre d'accord. Mais il ne semble pas y avoir réussi. Il s'établit à Édesse de préférence à Nisibe, et orna sa nouvelle capitale de somptueux monuments. Sa réputation de justice et de raison a probablement contribué, non moins que ses relations avec Jérusalem, à faire admettre par les écrivains ecclésiastiques qu'après une longue maladie, ayant entendu parler des miracles de Notre-Seigneur, il avait envoyé auprès de lui un de ses officiers, nommé Ananias, avec une lettre où il engageait le Sauveur du monde à s'intéresser à lui. Il en obtint une réponse qui lui fut apportée par saint Thaddée, et l'apôtre lui imposa les mains et le guérit. A la suite de ce miracle, le roi se convertit; la plupart des habitants d'Édesse se firent également chrétiens, et le premier évêque de la ville fut Barsouma ou Khoharare, qui prit le nom d'Atté et fut martyrisé sous Ananoun, successeur d'Abgar.

Cette histoire est fort ancienne, et Eusèbe de Césarée la rapporte. Elle a donné au nom d'Abgar un grand éclat dans les chrétientés orientales.

Après la mort d'Abgar, sa principauté fut partagée entre son fils Ananoun, qui resta à Édesse, et son neveu Sanadroug, devenu maître de l'Adiabène et de la région circonvoisine. Après avoir fortement mécontenté la population par ses persécutions religieuses, Ananoun mourut écrasé sous la chute d'une colonne, et Sanadroug vint prendre sa place. Il avait promis de laisser les gens du pays libres dans leur foi. Cependant, pour s'assurer du trône, il fit périr les mâles de la famille de son cousin et ne conserva que les femmes, au nombre desquelles était sa tante Hélène.

Je reproduis ici le texte de Moïse de Khoren; mais Procope assure au contraire que la descendance directe d'Abgar avait survécu et était restée fort puissante.

Cette histoire se rattache par des liens certains, mais difficiles à débrouiller, au récit de Josèphe sur la famille

d'Édesse. L'auteur juif rapporte que dans cette ville avait régné un prince nommé Monobaze, auquel avait succédé son fils Izate, prince de Carrhes ou Harran. La veuve de Monobaze avait voulu détrôner Izate en faveur d'un autre fils, nommé Monobaze comme son père. Elle-même, appelée Hélène, était la sœur de son mari.

Elle prit le parti de quitter l'Adiabène et de se retirer à Jérusalem, pour y vaquer en paix à des exercices de piété. Établie dans cette capitale, la reine arsacide y fit construire pour son usage un palais magnifique, répandit des bienfaits nombreux autour d'elle, et dans la famine de 44 nourrit la population en faisant venir du blé d'Égypte et de Chypre. Toute cette famille était extrêmement dévouée aux Juifs, et le roi Monobaze envoyait de grandes sommes d'argent pour être distribuées en aumônes.

La reine Hélène retourna dans son pays probablement après la mort d'Izate et y mourut. Mais son fils renvoya son corps et celui d'Izate à Jérusalem, où les attendait un tombeau magnifique cité par Pausanias comme comparable à celui de Mausole et qui était à trois stades de la ville. Des recherches archéologiques récentes ont donné la preuve que le monument connu sous le nom de Tombeau des Rois, et que l'on supposait avoir été celui des rois de Juda, n'est autre que la sépulture des rois si populaires et si pieux de l'Adiabène.

Je reviens à Sanadroug. Ce prince paraît avoir persécuté les chrétiens, malgré les engagements qu'il avait pris en montant sur le trône et bien que sa famille lui donnât d'autres exemples. Deux apôtres, saint Thaddée et saint Barthélemy, furent, dit-on, martyrisés d'après ses ordres.

Après Sanadroug, probablement identique avec l'Izate de Josèphe, vient Arbandès ou Érovant, Arsacide du côté de sa mère; il ne fut pas reconnu par les seigneurs pagratides, auxquels appartenait le droit de couronner les souverains. Il voulut tuer tous les fils de son prédécesseur; mais on sauva l'un d'entre eux, Ardashès, qui, remis par

sa nourrice entre les mains de Sempad, fils de Piourad, Pagratide, et chef de la province de Sber, dans l'Arménie du nord, se réfugia avec lui auprès de l'Arsacide de Perse, qui lui donna un fief.

Arbandès ou Érovant, allié aux Romains sous Trajan, régna vingt ans, et finit par être battu et tué par Ardashès, qui lui succéda, avec l'aide de ses parents de Perse, vers l'an 88 de notre ère. Après ce dernier s'élevèrent successivement Artavasde, Diran, Tigrane, détrôné en 161 par Lucius Verus en faveur de Sohem, autre Arsacide; puis Vologèse, fils de Tigrane, et Khosroès, auquel succéda le Roi des rois sassanide Ardeshyr-Babegan, lors de la révolution qui mit fin au pouvoir de presque tous les Arsacides. J'ai déjà dit ailleurs comment Khosroès périt. Cependant après ce prince d'autres Arsacides réussirent à reprendre le pouvoir, tantôt mis en avant, tantôt trahis par les empereurs de Constantinople, et à travers les plus grandes difficultés, ils se soutinrent encore en Arménie jusqu'en 428 de notre ère avec Tiridate, Sanadroug, Khosrou, Diran, Arsace, Bab, Varaztad. Celui-ci, arrêté par les ordres de son protecteur l'empereur Théodose, fut exilé dans les îles Shetland et y mourut dans les brumes de l'Océan du Nord, tombeau bien inattendu pour un homme de sa race. Après ce malheureux Varaztad parurent simultanément Arsace, vassal de l'empereur de Constantinople, et Khosrou III, vassal des Sassanides, qui reçurent chacun un lambeau de l'Arménie. Mais les Sassanides reprirent le tout. L'empereur d'Orient ayant investi Kazavon, de la succession d'Arsace, de la famille arsacide du Gamsaragan, le roi des Perses fit arrêter et conduire celui-ci dans le château de l'Oubli, en Susiane, d'où il ne sortit jamais. Bahram-Shahpour reçut l'investiture à sa place. Après lui l'Arménie fut donnée un instant à un fils du Sassanide Yezdedjerd Ier, Shahpour. Il y eut ensuite un interrègne de trois ou quatre ans après lequel parut, pour disparaître aussitôt, Artaxès, fils de Bahram-Shahpour,

et enfin toutes les convulsions se terminèrent par la destruction définitive du royaume.

Au nord-est de l'Arménie était une principauté assez petite et qui probablement se trouva quelquefois sous le vasselage des feudataires descendus de Vagharshash ; c'était l'Aran. Les princes de ce pays portaient héréditairement le nom de Sasan. On a vu ailleurs qu'un fils de Bahman ou Xerxès, fugitif dans le Khoraçan, y avait fondé cette famille, qui devait un jour parvenir au trône suprême de l'Iran dans la personne d'Ardeshyr-Babegan. Quoi qu'il en soit de la descendance achéménide, dont on ne s'aperçut peut-être qu'après l'événement qui renversa les Arsaces au profit des vassaux de l'Aran, le Tjehar-è-Tjemen ou « les Quatre Prairies » donne la liste suivante :

Bahman.
Sasan Ier.
Sasan II.
Sasan III.
Sasan IV.
Sasan V.
Ardeshyr-Babegan.

Il est inutile de faire remarquer qu'une telle liste, destinée à remplir, au moyen de cinq noms, la période écoulée entre Xerxès et l'avénement des Sassanides, ne saurait prétendre à aucune réalité. Cependant, à défaut de la valeur chronologique, elle a un mérite réel. Elle montre comment on peut et doit concilier les témoignages des auteurs qui appellent Ardeshyr tantôt fils de Babek, tantôt fils de Sasan. Sasan était le nom de la famille comme Arsace était celui de la maison régnante, et Babek était le nom particulier de Sasan V. Ainsi Ardeshyr fils de Babek-Sasan ou seulement fils de Sasan, est absolument le même individu, et il n'est pas besoin de recourir aux fables diverses inventées par les Orientaux pour sortir de cette difficulté apparente.

On a prétendu aussi que les Sassanides n'étaient pas originaires du nord de l'Iran, mais bien de la province de Perside. Les deux opinions se concilient par le récit suivant. Dans le Fars régnait un prince vassal nommé Meh-

rek. Il était extrêmement dévoué aux Arsacides, et quand Ardeshyr fit la révolution, Mehrek fut exterminé avec ses enfants, attendu que les astrologues avaient prédit que de l'un d'entre eux descendrait une lignée de Grands Rois, ce qui arriva en effet, car une fille ayant échappé au massacre général, et étant devenue plus tard la femme de Shahpour, fils d'Ardeshyr, fut l'aïeule de toute la dynastie sassanide, qui put ainsi par elle réclamer une origine méridionale.

Dans une autre partie de la Perside ou Fars, en tirant vers la mer, un autre fief appartenait à une race qui paraît avoir été étrangère au sang iranien. Ferdousy a conservé le nom de Tébak, un des dynastes de cette famille. La capitale de la principauté était Djehrem, et c'est le nom ancien de Shyraz.

A l'est, dans le Kerman, se trouvait Heftwad, dont j'ai déjà parlé. A l'ouest au contraire, dans le sud de la Susiane appelé la Characène, était établie une dynastie vraisemblablement indigène, c'est-à-dire de sang élyméen, qui a laissé sur une série de médailles les noms des rois Tiraios, Artabaze, Attambyl, Adinniga, Monnesès et Attambyl II.

Il semblerait que dans la Babylonie il y ait eu, au moins momentanément, un état de choses analogue. On connaît dans ce pays Timasque, qui joua le rôle d'un prince indépendant et dont on possède des tétradrachmes, et Hyménès. Le premier avait reconnu la suzeraineté de l'Arsacide; le second appartenait peut-être lui-même à la famille régnante, du moins les Orientaux le prétendent, et ils le font cousin de Balash ou Vologèse, fils d'Hormouz.

La Médie fut moins un fief qu'un apanage. Elle passa sans cesse d'un prince à un autre sans se continuer dans une lignée. Elle appartint à Mithridate III et fut ensuite donnée à Vononès II. Lorsque j'ai parlé de l'Arménie, on a vu d'autres princes encore la posséder et la perdre. En réalité elle était sous la main des Grands Rois, qui lui

eussent sans doute rendu sa place parmi les domaines royaux, si de pareilles annexions, pratiquées sur la plus large échelle par Cyrus et Cambyse, avaient été permises aux Arsacides.

Nous n'en savons pas davantage sur les différentes contrées de l'empire arsacide et sur leurs maisons régnantes. Il est bien probable du reste que les opinions qu'on doit se faire du régime établi pendant la durée de la dynastie ne feraient que se confirmer devant une plus grande abondance de détails. La force était disséminée partout, et les précautions étaient prises pour qu'elle ne pût se concentrer nulle part. Récapitulons et complétons les principaux articles de la constitution en vigueur dans l'empire; ce que nous venons de voir nous en fournit tous les moyens.

Le Grand Roi ne pouvait rien faire sans la réunion et l'assentiment des grands vassaux; c'était ce que les Romains appelaient le sénat des Parthes. Mais d'un autre côté les grands vassaux étaient contenus de la même façon par les merzebans, et ceux-ci à leur tour trouvaient dans leurs nobles une semblable répression, de sorte que je n'ai pas été trop loin en comparant l'empire arsacide à la république polonaise, où le moindre des gentilshommes pouvait exercer une action décisive sur les résolutions les plus graves de la diète.

J'ajouterai encore un trait qui rend la similitude plus frappante. Le Grand Roi, le feudataire, le vassal, avaient chacun à leur côté un officier héréditaire qui commandait l'armée et sans lequel rien n'était possible. Nous avons vu que dans l'arrière-fief d'Édesse cette dignité appartenait aux Pagratides, que l'on prétendait Juifs d'origine et même descendus de David par Salomon. L'autorité de ces seigneurs allait à ce point que le prince qu'ils n'avaient pas couronné et avoué n'était pas tenu pour légitime. Dans l'empire, la seconde place que j'indique était occupée par le « souréna » ou général en chef de la cavalerie. Ce n'était pas autre chose que le grand maréchal des

diètes en Pologne. Ce dignitaire commandait à toute la noblesse parthe et par conséquent aux armées. Quand le Grand Roi l'avait contre lui, il devait être encore plus embarrassé que nos souverains dans leurs différends avec les connétables. Le mot « souréna » n'est que l'arabe « souren », qui veut dire « un chef ».

Les Arsacides n'avaient pas une loi d'hérédité régulière. Après la mort du monarque, la noblesse décidait entre les prétendants au trône. Elle n'avait pas le droit de choisir en dehors de la famille arsacide; mais, sauf ce point, celui-là était le Roi des rois qu'elle désignait et reconnaissait. Tous les autres devaient se soumettre. Mais comme elle possédait aussi le droit de déposer le prince, il lui était constamment loisible de revenir sur son premier avis.

Le Grand Roi ne pouvait exiger des feudataires aucun impôt. Il ne pouvait non plus leur imposer aucune loi. Dans ses propres domaines, il comptait de même avec ses parents, ses merzebans et les hommes de ceux-ci. De sorte qu'en réalité la volonté de la petite noblesse était ce qu'il y avait de plus puissant.

Telle fut l'organisation arsacide.

CHAPITRE III.

ÉTAT INTELLECTUEL ET MORAL DE L'IRAN SOUS LES PARTHES.

On est assez naturellement enclin à penser et à dire qu'une paix profonde est nécessaire au développement de l'esprit; que la sécurité dans l'État doit être le préliminaire de la fécondité dans les arts et dans les sciences; que partout où règnent le tumulte et la guerre les Muses se taisent. Mais les Muses n'ont jamais été plus éloquentes et plus actives que pendant la période agitée de l'administration de Périklès. Les républiques italiennes n'ont pas habitué les poëtes, les philosophes, les artistes de la

Renaissance, aux loisirs d'une situation calme; et cela a fait dire aussi que la liberté la plus étendue, dût-elle toucher à la licence, ne comptait pas parmi ses innombrables inconvénients celui d'émousser l'intelligence et de la stériliser.

Quoi qu'il en puisse être, le temps des Parthes, si profondément agité, si constamment en ébullition, entraîna les têtes iraniennes avec non moins de passion dans les travaux de l'esprit que dans ceux de la guerre; assurément des causes étrangères influèrent considérablement sur cette action, mais il est certain qu'elle ne fut ni refusée, ni contrariée, ni paralysée; au contraire elle fut bien servie.

Les expéditions d'Alexandre, mais plus encore ses fondations de villes, de forteresses, de postes, dont une chaîne ininterrompue reliait la Méditerranée, c'est-à-dire l'Égypte et la Grèce, aux régions indiennes, activèrent singulièrement un mouvement d'expansion intellectuelle qui existait longtemps avant le fils de Philippe et qui alors atteignit à sa maturité. Les Grecs avaient acquis en fait de virilité philosophique et scientifique tout ce que leur tempérament leur permettait, et d'autre part les Indiens étaient à l'apogée de la renaissance causée par le bouddhisme, renaissance d'une portée extrême, en matière de morale principalement. Il est à croire que déjà les Çramanas avaient pénétré dans le pays de Kaboul et commencé à répandre leurs doctrines jusque dans la Bactriane; mais lorsque les compagnons d'Alexandre vinrent parler au monde occidental émerveillé de leurs relations avec les gymnosophistes, qu'Alexandre lui-même eut signalé son estime pour Calanus, et que les innombrables colons macédoniens et hellènes se trouvèrent en état d'apprendre d'une manière plus suivie encore ce que les missionnaires indiens enseignaient, tout en leur communiquant à leur tour ce qu'ils savaient eux-mêmes, il est évident qu'il s'établit deux courants d'idées opérant en sens contraire par des canaux parallèles, et qui transportèrent d'une

manière suivie de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, à travers le milieu si intelligent et si compréhensif de l'Aramée, une foule de notions diverses dont les contacts, dont les unions, dont les erreurs, dont les malentendus, ne pouvaient manquer d'exercer une action immense et toute nouvelle sur les sentiments de l'humanité civilisée. Il ne faut pas juger des aptitudes des populations antiques ni même des populations orientales contemporaines d'après celles des Européens. Des garnisons anglaises ou françaises peuvent habiter un pays étranger pendant des siècles sans que leurs rapprochements avec les indigènes produisent nécessairement aucun résultat intellectuel. Nos officiers et nos soldats ne feront connaître Descartes ou Bacon ni aux Algériens ni aux Bengalis, et la raison en est que nos races étant pratiques, comme on dit, mais en général peu occupées d'idées, ne sauraient transmettre ce qu'elles ignorent et ne possèdent pas. Mais les compatriotes de ces soldats athéniens, qui, mendiants en Sicile, gagnaient leur vie en chantant Sophocle, avaient quelque chose à dire aux disciples des Çramanas, qui avaient beaucoup à leur demander.

J'ai déjà expliqué comment la langue grecque avait pu se répandre et devenir d'un usage si général dans toute l'Asie antérieure. Sous les rois parthes, on la parlait non-seulement dans toutes les colonies de l'empire, mais encore assez communément parmi les populations indigènes; les inscriptions des Grands Rois s'accompagnent d'une version dans cet idiome au fond de la Perside et dans la Médie, et la preuve qu'il en était de même dans la Bactriane et dans l'Inde, c'est que les médailles des souverains de ces contrées eurent des légendes purement helléniques jusqu'à Agathoklès, en 190 avant notre ère, c'est-à-dire cent trente-trois ans après la mort d'Alexandre; des légendes grecques sous des rois scythes jusqu'à l'an 100 après Jésus-Christ; des légendes grecques et barbares

simultanément depuis Agathoklès, Pantaléon, Eukratide, Antimaque, Philoxène, Archélios, Antalcide, Lysias, Amyntas, Ménandre, Apollodote, Agathoklée, Hermée, qui se donnaient pour Grecs d'origine, jusqu'aux rois scythes Azès, Azilises et Kadphises, c'est-à-dire, encore une fois, jusqu'à la fin du cinquième siècle de notre ère. Ainsi, quatre cent vingt-trois ans après Alexandre, des souverains complétement étrangers à l'Hellade, venant du nord, et à coup sûr n'attachant aucune valeur officielle au maintien de la langue grecque, se croyaient cependant obligés d'en conserver l'usage sur leurs monnaies, timbrées d'ailleurs d'insignes très-différents de ceux qui ornaient les médailles de leurs prédécesseurs. Je ne crois pas qu'il soit téméraire d'induire d'un tel fait que le grec était devenu dans le nord de l'Iran, c'est-à-dire dans les montagnes de l'Elbourz, la Bactriane, la Sogdiane, et dans le pays de Kaboul et dans l'Inde, à peu près ce qu'est aujourd'hui l'hindoustani dans le sud de la grande péninsule; et comme l'Elbourz, que les annalistes orientaux nous ont déjà dit avoir été peuplé de Grecs à cette époque, touchait à la Médie, où nous avons trouvé pour la période qui nous occupe l'usage des inscriptions bilingues jusqu'au temps des Sassanides, il n'y a pas de doute possible qu'un véhicule puissant de communication existait dans tout le Pays pur pour les idées en circulation, que le grec était ce véhicule, et qu'il resta longtemps à la disposition de ceux qui voulurent l'employer.

Mais si l'on tient à apprécier avec exactitude ce à quoi il servit, il ne faut pas ici d'exagération. Les admirateurs exclusifs de l'hellénisme se sont empressés de s'écrier que la civilisation de l'Inde avait été créée à la suite de l'expédition d'Alexandre; qu'avant cette époque on ne possédait pas l'écriture ni dans l'est de la Perse ni dans l'Inde même; que tout s'y apprenait et s'y retenait par cœur et était transmis par voie orale, et qu'en prenant les unes après les autres les connaissances indigènes, on y aper-

cevait la marque de l'origine hellénique. Rien n'est moins exact. Un peuple ne reçoit, intellectuellement parlant, que dans la mesure où il donne lui-même. S'il ne possède pas, il n'acquiert pas, par la simple raison qu'il ne comprend pas. Les mémoires dans lesquelles il n'y a rien d'écrit ne conservent rien, et si la Bactriane et l'Inde n'avaient pas eu un développement scientifique sérieux, solide, considérable, et leur appartenant en propre, le grec n'aurait pas vécu là pendant quatre cents ans au moins.

Ce qu'on doit dire de la nature bien locale des alphabets de l'Inde et de la Bactriane conduit naturellement à accorder aux peuples de ces régions une civilisation très-élevée. Aussi les arts apportés par les colons grecs y trouvèrent-ils des intelligences fort aptes à les goûter, et on en a la preuve de trois manières également concluantes : par les témoignages historiques écrits, par les pierres gravées, par les médailles.

Nous avons déjà eu l'occasion de citer les auteurs grecs et iraniens qui garantissent qu'à l'époque d'Alexandre et sous les premiers Séleucides cette contrée, peu soumise à l'administration des Grands Rois et gouvernée au moyen d'institutions libres par les différentes classes de sa population, était extrêmement florissante. Elle produisait beaucoup. L'agriculture y était développée et le travail des mines fructueux. On y recueillait de l'or. Un commerce de transit considérable y était établi entre l'Inde et le pays de la Caspienne et de la mer Noire. On y recevait les marchandises de la Chine par l'intermédiaire des villes scythes, dont nous avons vu également qu'il ne fallait pas autant rabaisser la valeur que les écrivains classiques se sont plu à le faire. Après que les colons grecs eurent communiqué leurs arts aux indigènes, le pays resta, comme sans doute il l'était auparavant, le centre des fabriques de soie et de vases précieux, d'argent et d'or, fort estimés à l'étranger. Les pèlerins chinois ont eu occasion de remarquer et de vanter ces produits.

Le style des médailles se conserva d'une grande beauté et tout à fait fidèle au goût hellénique plus bas que le second siècle après Alexandre. Ensuite, et sous les rois scythes jusqu'au temps des Kadphises, parut un style nouveau assez comparable à celui de nos propres monnaies du moyen âge, dans lequel les figures ne manquent ni d'animation ni d'aisance. Elles sont supérieures aux effigies des pièces parthes qui succédèrent à celles de Mithridate Ier, quoique exécutées d'après les mêmes moyens; mais c'est surtout dans le travail des pierres gravées que cette continuité et plus tard les déviations de l'idée artistique se montrent d'une façon tout à fait frappante.

Les pierres gravées prises dans leur ensemble constituent le moyen le plus sûr et le plus puissant de se rendre compte de l'histoire de l'art en Asie. D'abord, par leur petit volume, elles ont échappé en grand nombre à toutes les destructions, leur matière les mettant à l'abri, et comme elles ont été en usage depuis un temps immémorial, elles présentent une série de témoignages non interrompus et tout à fait irréfragables. Depuis l'époque de Cyrus au moins, sinon antérieurement, on peut tracer pour ainsi dire siècle par siècle le goût du temps, le progrès, la langueur, la décadence, la transformation des idées, la nature des influences qui ont amené les changements et la mesure d'après laquelle ces changements se sont faits; et comme le style d'un monument grand comme l'ongle est identiquement le même que celui d'un bas-relief de trente pieds de long, on n'a pas besoin, au point de vue de la critique, de déplorer la perte de tant d'œuvres plus considérables qui, par cette raison même, ont disparu, ne laissant pour les représenter que de rares débris disjoints.

Frappé par l'évidence de pareilles vérités, je me suis attaché pendant de longues années à recueillir et à coordonner un grand nombre d'intailles. J'en ai beaucoup vu; j'ai choisi ce qui me paraissait digne de tenir place dans

des séries historiques, et c'est ainsi que j'ai pu former une collection qui m'a aidé plusieurs fois déjà et m'aide en ce moment surtout à jeter une lumière utile au milieu des annales iraniennes.

J'ai des pierres qui viennent du Kaboul, d'autres de Kandahar, de Merw, du nord des provinces caspiennes, du Fars et de la Susiane, aussi bien que de l'Aragh et de la Mésopotamie. Je ne parle ici que de celles qui appartiennent à la période arsacide, et j'y observe que pendant ce laps de cinq cents ans qui touche à l'époque florissante de l'art grec et plonge dans les temps romains, on trouve tout ce qu'il faut pour expliquer et démontrer la vive pénétration des idées étrangères au sein de l'Iran, leur fermentation rapide, leur reproduction, leur propagation.

Tracées sur améthyste, grenat, sardoine, onyx, cornaline, jaspe et toutes les espèces d'agate, les intailles sont d'abord purement grecques quant au style, pas toujours quant aux sujets. Je possède un nicolo de travail d'ailleurs médiocre, où l'on voit un personnage coiffé du bonnet parthe triangulaire et qui poignarde un démon. La légende est grecque. A côté, un onyx montre un éléphant d'un dessin très-pur, mais avec une légende indigène. La première de ces intailles vient des environs d'Astérabad, sur la Caspienne; l'autre est de Kandahar. Deux grenats offrent chacun une tête royale coiffée à la façon iranienne : sur l'un on lit en caractères indigènes : « Dyoudat tadaro » ; sur l'autre, au moyen des mêmes lettres : « Manoudvou tadaro » : « Déodote le sauveur » et « Ménandre le sauveur ». Ce sont, je crois, les seules pierres gravées connues portant les effigies des deux rois bactriens. Des divinités helléniques, surtout des Minerves casquées, un Mercure, sont fournies par la montagne de Rey. Il n'y a rien à objecter contre le goût de ces productions. Elles sont purement grecques.

Mais bientôt le mérite du travail s'altère. Cependant les sujets helléniques persistent à hanter l'imagination des

artistes. Un jaspe me donne l'Amour monté sur un lion d'une monnaie d'Alexandre. C'est mal fait, mais la copie est évidente. Les figures de dieux étrangers se maintiennent sous une main barbare, puis apparaissent des pierres romaines d'une magnifique exécution. A Ecbatane j'en ai trouvé une de ce genre représentant un berger et une chèvre sous un saule, sujet souvent répété. Je n'oserais affirmer que cette intaille ait été faite en Médie; il me paraît plus probable qu'on l'y apporta des ateliers italiens; du reste elle fut promptement imitée, et le style auquel elle appartenait devenant à la mode, un grand nombre de productions du même genre ont été exécutées dans l'Iran.

Le goût romain une fois adopté paraît s'être disputé la faveur publique avec la tradition grecque, devenue barbare. On voit la marque de cette lutte sur les monnaies et principalement sur les bronzes de la seconde dynastie arsacide, de manière à fixer très-exactement l'âge des intailles, et naturellement à mesure que le goût romain lui-même, qui n'était ni pur ni très-savant, arriva à se corrompre dans sa source, les imitations arsacides s'en ressentirent et reflétèrent cette décadence.

Il est à remarquer, et c'est ce qui nous intéresse particulièrement ici comme preuve du grand conflit d'idées qui régnait alors dans l'Iran, que ces emprunts à l'art occidental ne régnèrent jamais seuls. L'inspiration fournie par le génie grec, bien autrement puissant, n'avait d'ailleurs pu faire disparaître la tradition asiatique; celle-ci se maintint à côté des œuvres inspirées par les artistes du monde occidental. On trouve sous les Parthes des cylindres travaillés d'après les procédés anciens de Ninive et de Babylone, et présentant les formes consacrées par les anciens cultes absolument comme on les avait vues sous les Achéménides, et de plus on a, venant du Kohistan de Rey, c'est-à-dire de la Parthyène même, un grand nombre de pierres, principalement des sardoines, qui ne reproduisent ni le style grec, ni le style romain, ni l'ancien style d'Assyrie, mais

qui, contemporaines de tous ces styles, sont franchement barbares, tout en montrant l'emploi d'un outillage et de moyens techniques pareils à ceux des pierres travaillées sous l'inspiration romaine.

Pendant cette période entière, les sujets représentés sur les intailles, quel que soit d'ailleurs leur style, appartiennent également à des ordres d'idées fort divers. Il y a beaucoup de têtes royales, la plupart sans inscriptions; des sujets talismaniques en plus grand nombre encore, tels que dyws dansants (cette catégorie est extrêmement abondante), des oiseaux, des coqs, des poissons, surtout parmi les sardoines de la Parthyène; des cavaliers armés et combattant contre des lions, des bœufs bossus du Seystan, comme sur les monnaies des Kadphises, des dragons; on trouve des intailles représentant des monstres astrologiques avec des légendes tantôt grecques, tantôt indigènes; enfin c'est sur des pierres parthes que se rencontrent pour la première fois les aigles à deux têtes qui ont fait une si grande fortune dans l'héraldique. Je possède une agate blanche et jaune qui représente l'oiseau impérial avec ses deux ailes éployées comme dans l'écusson des Césars d'Occident; ses deux têtes, l'une tournée à droite, l'autre à gauche, posées sur deux cous très-longs, les serres tenant chacune un lièvre, et aux côtés de la pierre deux bustes royaux. Cette œuvre appartient par sa facture à l'époque des derniers Vologèse. Ainsi la glyptique arsacide est la preuve d'un grand mouvement dans les idées artistiques de l'empire et d'une grande abondance d'idées symboliques correspondant nécessairement à une diffusion de doctrines fort multiples.

Les Iraniens, pareils en ceci à leurs parents scandinaves et germains, n'ont pas eu d'invention spontanée en matière d'art. Ni sous les Achéménides, ni sous les fils d'Arsace, ni plus tard sous les Sassanides, ni même aux époques musulmanes, la Perse n'a possédé un style qui fût originairement à elle; mais elle a très-bien su s'emparer du

goût assyrien, du goût indien, du goût grec ou romain, et donner à ces emprunts un caractère à elle propre. C'est ce qui a constitué son originalité. Les Grecs de même n'avaient rien inventé « à priori »; les Assyriens leur avaient fourni la matière première de leurs conceptions. Ils en firent graduellement ce que les premiers auteurs de l'idée n'avaient jamais su en faire, et à un degré très-inférieur assurément, mais cependant remarquable encore et élevé; les Perses opérèrent de la même façon que les Grecs, comme les descendants des Scandinaves et des Germains surent tirer de l'imitation romaine et byzantine les merveilles du moyen âge.

L'état assez barbare des dernières monnaies arsacides pourrait facilement tromper sur la situation où en étaient les arts aux derniers temps de la dynastie. Ces monnaies sont en effet grossières et tellement mal exécutées, qu'à peine les têtes royales dont elles sont timbrées ont-elles forme humaine. On aurait tort d'en conclure que le goût et l'habileté générale avaient décliné. D'abord le contraire se démontre par l'existence des bronzes de Khosroès, qui est de 108 à 120 de notre ère, et assez voisine de la chute de la dynastie, arrivée en 227 environ. Ces médailles sont d'un goût romain excellent, et se placent pourtant entre celles de Pacore, qui valent beaucoup moins, et celles de Vologèse II, qui sont détestables. Il n'y a pas d'autre conclusion à tirer d'un pareil fait que celle-ci : les ateliers monétaires du gouvernement n'employaient pas de bons artistes; les coins y étaient gravés à la hâte sans aucun soin, et c'est ailleurs qu'il faut chercher les productions vraiment caractéristiques du temps; en effet, on trouve à cette époque d'assez belles œuvres, et le style employé sous les Sassanides y préparait déjà. Je signalerai sur ce point deux grandes cornalines de ma collection, dont le travail, à la vérité barbare, mais plein de vie et d'originalité, reproduit d'une manière saisissante une physionomie très-germanique et une tête sémitique exécutées

l'une et l'autre avec la plus extrême vérité. J'ai publié déjà ces deux pierres, dont le mérite, à plusieurs points de vue, est considérable [1].

Les Parthes, si occupés, comme on le voit, des arts du dessin, ne pouvaient manquer d'avoir pour la sculpture une passion aussi vive que pour la glyptique. On trouve à Bamian et dans d'autres lieux du nord-est des marques de leur goût dans ce genre ou du moins du goût de leurs alliés et contemporains. Il est à regretter que les ruines d'Abeste ou Bost dans le Seystan n'aient jamais été visitées, car le prétendu voyage du colonel Ferrier n'est qu'une fable. Lorsqu'un observateur exact pourra parvenir jusque-là, il est probable qu'il trouvera dans les décombres des fragments précieux qui jetteront beaucoup de lumière sur l'art des Arsacides et confirmeront le témoignage des intailles. Les découvertes faites dans les topes de la Bactriane ont également déjà beaucoup produit dans ce genre et fait connaître des vases de métal, des lampes et d'autres objets appartenant aux cultes bouddhique ou sivaïque importés de l'Inde; ce qui est plus singulier et d'une portée fort grande, c'est le fait que je vais rapporter.

Je possède une figurine de bronze de cinq pouces de hauteur, représentant un personnage à genoux qui soutient entre ses bras une conque destinée à contenir de menus objets. Le costume du personnage, de goût indien, ressemble à l'attirail des derniers Vologèse, et la coiffure est la même. Ce petit monument, témoignage matériel de l'introduction en Perse des idées de la péninsule, vient des environs du lac d'Ourmyah, où il a été trouvé en 1866 dans les ruines d'un ancien temple. Ainsi des œuvres indiennes ou du moins d'inspiration indienne ont pé-

1 *Traité des écritures cunéiformes*, t. I, passim. Les inscriptions qui paraissent sur ces deux intailles, et dont l'exécution est des plus parfaites, suffiraient à elles seules, si d'autres raisons décisives n'existaient pas, pour mettre à néant le système d'interprétation de sir Henry Rawlinson et de ses élèves.

nètre sous les Arsacides jusqu'aux limites des provinces arméniennes.

Je ne connais dans la Perse centrale ni bas-reliefs ni statues que l'on puisse restituer sûrement à l'époque parthe, et bien que les poëtes parlent souvent de pareils monuments pour un temps antérieur à l'Islam et que les géographes et surtout les magiciens en mentionnent plusieurs dans leurs ouvrages, rien ne dit qu'il faille les reporter au temps des Arsacides plutôt qu'à celui des Sassanides. Mais cette lacune importe peu, puisque nous voyons ici l'Iran oriental plein de monuments figurés transmis même jusqu'à la Chaldée, et que les auteurs arméniens nous donnant pour leur pays les renseignements précis qui manquent pour le centre de l'empire, il n'y a nulle témérité à conclure que cette région n'était pas moins riche en œuvres de la sculpture qu'elle ne l'était en œuvres de la glyptique, se trouvant serrée entre la Bactriane et l'Arménie, où on en possédait en égale abondance.

En effet, pour cette dernière contrée, Moïse de Khoren nous montre dans les trois grandes villes d'Armavir, d'Ani et d'Ajdishad, des statues de Jupiter, de Diane, de Minerve, d'Apollon, de Vulcain, d'Hercule, apportées là par Ardashès, le premier Arsacide maître du pays, et qu'il estimait comme autant de trophées de ses victoires. Les deux dernières de ces statues étaient des œuvres de Scyllis et de Dipœne de Crète.

Au temps d'Auguste, Abgar, l'Arsacide d'Édesse, avait enrichi sa résidence de somptueux monuments, ce qui le fit même passer, quoique à tort, pour en avoir été le fondateur. Les statues et les bas-reliefs ne devaient pas manquer dans cette profusion de magnificence; on voit du reste que le goût des arts existait à un haut degré chez les princes si intelligents de l'Adiabène, puisque la reine Hélène fit exécuter à Jérusalem des constructions considérables, palais et tombeaux, dont la beauté frappa Pausanias à tel point qu'il put admettre une comparaison entre

les sépulcres royaux des rois d'Édesse dans la ville juive et le fameux mausolée d'Halicarnasse.

Mais le témoignage le plus certain et le plus frappant du goût extrême des Arsacides d'Arménie pour les arts se trouve dans ce qui est rapporté à propos d'Érovant, qui règne vers l'an 72 de notre ère, au plus fort de ce que l'on considère généralement comme un âge de décadence, d'après le seul témoignage très-insuffisant des médailles, comme je l'ai déjà fait remarquer. Érovant eut successivement trois capitales : d'abord Armavir, située à l'ouest d'Artaxate, sur les bords de l'Araxe, qu'il abandonna bientôt pour fonder plus à l'ouest, sur la rive méridionale du même fleuve, Érovantoshad, où il fit transporter, nous dit Moïse de Khoren, une immense quantité de statues et d'œuvres d'art trouvées dans les différentes cités de l'Arménie. Puis il exécuta bientôt la même chose pour une autre ville qu'il nomma Érovantagerd et qu'il mit à peu de distance de la première; enfin il eut encore une dernière résidence, et celle-ci porta le nom de « Pagaran » ou « lieu orné de statues », à cause du nombre considérable de ces objets d'art qui y furent réunis.

Il est donc bien établi que pendant toute la période arsacide le goût des arts se maintint fort vif chez les princes et au sein des populations avec la plus extrême variété dans ses façons de se produire, s'adressant au goût grec, romain, assyrien, indien, barbare, donnant naissance à des œuvres mixtes, déployant une activité, une fécondité, qui prouvaient, soit dit en passant, que le pays était riche, puisqu'il pouvait soutenir, encourager, payer tant de travaux divers et toujours dispendieux, sans être absolument indispensables. Il y avait donc un grand luxe.

L'architecture nous le montre encore. Isidore de Charax cite dans ses Mansions parthes un grand nombre de localités où les rois possédaient des palais et des parcs, autrement dit « des paradis », à la façon des Achéménides. Ils y organisaient des chasses conduites avec magnificence.

D'ailleurs si les dynastes d'Arménie, comme on vient de le voir tout à l'heure, furent de zélés fondateurs de villes, leurs suzerains de l'Iran ne leur cédèrent en rien sous ce rapport. Hécatompylos devint une capitale immense; Rhagès prit des proportions qu'elle n'avait jamais eues, et Ctésiphon atteignit, si elle ne le dépassa pas, le rang des plus somptueuses cités connues alors dans le monde. Ce que les rois exécutaient sur la plus vaste échelle, parce qu'ils disposaient en somme de plus de ressources, leurs feudataires, les arrière-vassaux et même la classe toute-puissante des « azadehs » ou hommes libres, ou « sewars », chevaliers, le faisaient également, et le nombre des châteaux bien construits et bien fortifiés était extrêmement considérable. Il n'y a pas de forme de gouvernement plus favorable à l'architecture que la féodalité, qui bâtit des citadelles pour sa sûreté en ce monde et des temples pour sa bienvenue en l'autre, et des marchés, et des portiques, et des bâtiments publics pour sa gloire.

Les costumes étaient brillants soit dans la guerre, soit dans la paix, et les médailles et les intailles permettent de s'en faire l'idée la plus exacte. J'ai déjà parlé, à propos de l'équipement militaire, de l'armure écailleuse, qui ressemblait tant à la chemise de mailles du moyen âge ou haubert. Ce vêtement tombait un peu au-dessous du genou et recouvrait des chausses attachées avec des bandelettes croisées ou laissées larges jusque sur les brodequins ou les souliers lacés sur le cou-de-pied; à la ceinture pendait le couteau droit tranchant des deux côtés, appelé aujourd'hui « gama ». Quelquefois la coiffure est un casque rond qui ressemble à l'armet actuel des Circassiens et des Kurdes. Il est aussi sans visière. Le plus souvent, le chevalier parthe est coiffé de la cassia macédonienne, inconnue sur les monuments iraniens avant le temps d'Alexandre, et dont l'usage se maintint sans doute comme particulièrement militaire et rappelant les souvenirs les plus flatteurs aux descendants, aux amis, aux compa-

triotes des épigones et des gardes persans du Macédonien. D'ailleurs les Dioscures portaient aussi cette cassia. Plusieurs rois bactriens l'ont également sur leurs médailles, et on la voit sur les belles monnaies de feudataires arsacides que M. le duc de Luynes avait attribuées à tort à des satrapes de l'époque achéménide. Elle ne se montre jamais en Asie avant le temps d'Alexandre, qui l'avait apportée de sa patrie, et c'est pourquoi les cylindres et les pierres gravées sur lesquelles on la trouve très-fréquemment en concurrence avec des légendes cunéiformes, ne sauraient appartenir qu'à la période arsacide et non pas, ainsi qu'on l'a prétendu, aux temps babyloniens ou ninivites. C'était un chapeau de feutre à grands bords, à fond bombé, un peu pointu, terminé souvent par un large bouton plat.

Vers la fin des règnes arsacides, une autre coiffure très-remarquable également se présente encore. C'est l'accompagnement d'un costume civil. Une toque à dessus plat, un peu haute de forme, bordée d'un galon d'or ou d'argent ou peut-être même d'orfévrerie, et sur le devant un médaillon large servant d'agrafe à deux longues plumes flottant en arrière, tout à fait dans le goût du seizième siècle; plusieurs intailles donnent ce modèle curieux. Il semble que la toque ait été en étoffe, probablement en soie. Pour les Grands Rois et même pour les princes, la tiare ronde, divisée en quatre compartiments par deux galons entrecroisés, bordée d'or et semée de pierres précieuses, se trouve sur une quantité de médailles et d'intailles.

La coupe de la chevelure a beaucoup varié. Le second Arsacide, Tiridate, porte les cheveux courts à la grecque et frisés. Sur certaines monnaies de princes secondaires, les cheveux sont taillés d'après la mode de notre quinzième siècle et tombent sur les oreilles. Cela dura assez longtemps, et Pacore est ainsi sur ses médailles. Mais en même temps et bien avant ce roi, on voit des coiffures

savamment élaborées, étagées en boudins comme des perruques à marteaux et des barbes frisées; ailleurs il n'y a pas de barbe, mais la moustache allongée et redressée. Sous les Vologèse arrivent les coiffures indiennes, très-compliquées de tresses et de boucles, et montant haut; alors la barbe est annelée.

Les tuniques semblent avoir été de soie, peut-être de laine brochée et brodée de toute sorte de couleurs et de fils d'or et d'argent. La passementerie y abonde. Il y en a autour du cou, autour des manches, sur les bords du vêtement. Des colliers à profusion et les bracelets aux poignets et au-dessus des coudes sont indispensables. Les fourrures précieuses sont d'un emploi constant et très-dispendieux. Les bottines sont en cuir ouvré. J'ai dit tout à l'heure que dans le costume militaire l'arme portée au côté était le gama; on voit aussi sur des monnaies des Kadphises l'épée longue et droite, la véritable épée chevaleresque. Du reste, comme aux temps anciens de l'Iran, l'arme favorite et noble par excellence, celle qui figure sur les monnaies, c'est toujours l'arc.

Les costumes féminins ne sont pas moins brillants et magnifiques que ceux des hommes. Les coiffures étaient aussi très-variées, les intailles en font foi, et les dames non moins curieuses de se parer que le pouvaient être leurs époux, ce qui n'a rien que de très-naturel. Des médailles de Phraate IV montrent la tête de la reine Mousa chargée d'un véritable édifice de cheveux; rien n'est plus compliqué ni plus savant. D'autres princesses arsacides ont sur les monnaies des échafaudages très-ingénieux. Il est à croire que le succès de ces inventions asiatiques fut incontesté, car on les imita à Rome, et les impératrices se piquèrent d'être coiffées comme des dames parthes. Mais le goût était variable, et, vers le règne de Trajan, on fit aux statues des coiffures mobiles, afin de ne pas rester en arrière des progrès du temps. Une intaille me donne l'image d'une reine dont les cheveux sont lissés tout

plats et seulement partagés en trois grosses tresses entremêlées de rubans et finissant par des nœuds; le tout surmonté d'un diadème.

Les corsages de robes étaient plats, les manches dans le même goût. Je me suis étendu un peu sur les ajustements des hommes et des femmes, parce qu'on verra tout à l'heure que c'était chose importante, et l'attention qu'on y portait fournit un trait de caractère, à ce qu'il paraît, très-remarquable chez les Parthes. Leurs ennemis indigènes le leur reprochèrent avec emportement quand vint l'heure de rendre des comptes et que les vainqueurs osèrent se scandaliser du luxe des vaincus.

Il est temps d'arriver à l'histoire intellectuelle. Nous avons vu la langue grecque devenue d'un emploi général depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, jusqu'à l'Oxus, et nous avons dit qu'au premier siècle de notre ère on l'employait encore sur les médailles indiennes aussi bien que plus tard sur les monnaies des Grands Rois de l'Iran. Nous savons qu'elle était parlée pendant toute cette période dans les anciennes colonies macédoniennes; elle devait nécessairement être à l'usage de beaucoup d'indigènes également, et pour tout le monde elle représentait ce que le latin fut pour nous pendant toute la durée du moyen âge.

Cependant elle n'absorba pas toutes les manifestations de la pensée locale, et la preuve évidente en est donnée par la variété des alphabets indigènes. De même que dans l'ouest, dans l'Asie Mineure, le lycien garda ses lettres nationales et probablement le cypriote également et d'autres idiomes encore, de même on continua dans l'est à se servir de l'ancien catalogue de caractères indiens, des lettres particulières au Kaboul, d'une autre variété qui existait dans l'Artakène; puis enfin, au centre et à l'ouest de l'empire, des différentes espèces de lettres pehlvies. Le grand nombre des alphabets qui nous sont connus témoigne qu'il doit en avoir existé plusieurs autres dont nous ne savons rien. Or un alphabet n'existe pas sans une littéra-

ture à laquelle il s'applique, et puisque à côté de la monnaie courante et d'usage général sur laquelle on gravait des légendes grecques, tous les fiefs particuliers en possédaient encore une autre dont les symboles et les exergues étaient iraniens, il est évident que chacun de ces fiefs était accoutumé à son écriture spéciale par des lectures qui ne pouvaient avoir pour objet que des livres appartenant au pays.

On se rend compte jusqu'à un certain point de ce qu'étaient ces littératures indigènes. Il y avait d'abord les ouvrages religieux, sur lesquels je reviendrai tout à l'heure et dont l'existence est attestée par les historiens, qui assurent qu'Alexandre les détruisit tous. Ensuite les annales historiques étaient nombreuses dans l'Iran. L'Avesta nous en a conservé quelques fragments précieux et le Déçatyr également. On sait encore par le livre d'Esther que l'usage était d'écrire jour par jour les actes de chaque règne, et Alexandre avait conservé cette institution de ses prédécesseurs; c'est ce que les Grecs nomment le « Journal de la cour », dont il est surtout question aux derniers moments du roi. On doit y voir la continuation des mémoires dressés sous ses prédécesseurs, et qui sans doute étaient l'œuvre des historiographes officiels, par conséquent composés en langue perse, car l'étiquette ne change jamais ses allures. Aujourd'hui, du reste, le roi Nasr-Eddyn-Shah a son journal tenu comme le roi Assuérus.

On a eu également la preuve que des notices particulières relatives à la vie et plus particulièrement aux campagnes d'Alexandre avaient été rédigées par des guerriers du pays enrôlés sous Héphestion, sous Perdikkas, sous Antigone, et que ces écrivains militaires, Bactriens ou Iraniens des provinces du centre, s'étaient acquis une grande et durable popularité, puisque à une époque nécessairement très-éloignée d'eux, Abou-Taher de Tarse avait pu retrouver et compiler les restes de leurs écrits. Voilà à

peu près ce qu'il nous est permis d'apercevoir de la vie littéraire chez les Parthes au point de vue purement local.

On possède un fait très-frappant sur ce qu'était la littérature grecque chez les Arsacides. Au moment où l'officier qui apportait à Orode la tête de Crassus, gage sanglant de la victoire remportée sur les Romains, arriva à la cour, le Grand Roi était au théâtre, et l'on donnait « les Bacchantes » d'Euripide. L'acteur chargé du principal rôle fit rouler sur la scène la tête du général vaincu. En faisant abstraction de ce mouvement dramatique nécessairement plus tragique et d'un effet bien autrement terrible que la pièce elle-même, il est évident que l'assistance devait avoir au moins une connaissance générale des auteurs d'Athènes, pour qu'on pût lui présenter un plaisir aussi raffiné que les pièces d'Euripide.

Du reste il y avait des centres d'étude partout. Je n'oserais affirmer que les écoles savantes de Poumbedita et de Bouchyr, dont j'ai parlé dans un autre ouvrage[1], existassent déjà ; mais Nisibe, Nehardée et Édesse comptaient de nombreux étudiants et par conséquent de nombreux docteurs. D'autre part, et c'est ce dont il convient de parler maintenant, les philosophes de l'Inde, que les auteurs grecs et les écrivains compilés par Abou-Taher remarquent également et sur lesquels ils entrent dans de grands détails, avaient pénétré avant l'époque d'Alexandre dans les provinces du nord-est et y avaient porté et répandu les doctrines bouddhiques en même temps que le culte de Siva.

On a reconnu avec raison dans le texte de Ferdousy, parlant de la prise de Balkh par Afrasyab, au temps de Lohrasp, la description d'un monastère bouddhique ou « vihara », dont le nom est conservé par le poëte sous la forme à peine altérée « behar ». Sans prétendre faire remonter l'apparition de la doctrine de Sakyamouni dans ces régions à une époque aussi lointaine que celle du père de Darius Ier, il est difficile de ne pas admettre que l'événe-

[1] *Traité des écritures cunéiformes*, t. II, passim.

ment avait eu lieu bien avant l'époque arsacide, et par conséquent les Parthes n'eurent qu'à en laisser développer les conséquences. Les monnaies indo-scythiques montrent que des dynasties du Kaboul et de l'Inde furent gagnées à la foi des sivaïtes, et on a prétendu induire de la façon dont certaines têtes royales sont coiffées sur les monnaies des Vologèse, que ces derniers eux-mêmes avaient été convertis à la doctrine du Bouddha. Je n'y vois rien d'impossible; cependant les preuves ne me paraissent pas suffisantes. Ce qui est plus certain, c'est que le gymnosophiste venu à Rome au temps d'Auguste n'était autre qu'un missionnaire bouddhiste, et puisque cet apôtre s'avança si loin dans l'ouest, on doit supposer que ses émules parcouraient depuis longtemps d'un pied très-libre l'Iran arsacide tout entier, prêchant la pauvreté volontaire, l'étouffement des passions, le renoncement aux plaisirs et la pensée unique de la vie future.

Ces hommes jouissaient d'un rare degré de considération et de respect auprès de beaucoup de gens, car on traduisit d'après eux les ouvrages indiens de « Kalila et Dimna », autrement dit l'« Hitopadésa », le « Livre de « Sindbad », qui, de l'avis des auteurs asiatiques, était un composé de maximes morales; ceux de Merouk, de Yousnas, de Shymas, dont le caractère paraît avoir été essentiellement didactique et éthique.

Il y a une marque très-évidente de la grande autorité acquise par le bouddhisme dans toute l'Asie au premier et même au second siècle de notre ère dans la « Vie d'Apollonius de Tyane », telle que l'a conçue et présentée Philostrate. Ce sophiste, qui vivait sous Septime Sévère et qui a écrit la vie de son héros pour l'impératrice Julia Domna, peut avoir ignoré beaucoup de circonstances vraies de l'existence d'Apollonius, en avoir imaginé d'autres, avoir manqué de critique et de bon sens dans la plus large mesure; il ne saurait toutefois avoir complétement inventé ce qu'il rapporte d'un personnage alors si célèbre, si vénéré,

ni surtout lui avoir prêté des doctrines que celui-ci n'aurait pas été universellement connu pour avoir professées. En considérant le désordre des récits de Philostrate, on a toute raison de ne pas s'y attacher pour les faits historiques, et il ne serait pas prudent de se fier à ce qu'il raconte du roi parthe Bardane. Mais on doit se montrer moins circonspect pour ce qui a trait aux opinions d'Apollonius, puisque c'est par l'intérêt qu'inspiraient les enseignements du sage divinisé, enseignements goûtés de tant de monde, que Philostrate a été induit à écrire son ouvrage, et voici dans quel ordre d'idées on se plaçait à l'égard du prophète dont les Antonins avaient jugé l'image digne de figurer dans leur laraire à côté de celle du Christ.

C'était un dieu incarné, dieu aux mille formes, comme le Bouddha. On avait cru en trouver l'idée première dans Protée l'Égyptien. Sa naissance avait été annoncée à sa mère dans des visions à physionomie tout indienne. Il n'en était pas à sa première apparition sur la terre; avant d'être Apollonius il avait vécu comme pilote. Il savait tout de naissance, parlait toutes les langues, comprenait les animaux de chaque espèce, et sa mémoire était infinie, toujours comme celle de Sakyamouni. Il s'était voué d'abord à la vie ascétique, ne mangeait rien qui eût eu vie, et ne se souillait pas en consentant à porter des vêtements de laine ou de peau. Rompu aux plus rudes austérités, maigre et décharné comme les çramanas, laissant croître et flotter ses cheveux à leur mode, il voyagea, comme ils en avaient l'usage, et voulut connaître les opinions des différents sacerdoces, non pas tant pour s'en éclaïrer que pour les réfuter ou les compléter. C'est ainsi qu'il déclara que les mages de l'Iran savaient beaucoup, mais non pas tout ce qu'il fallait savoir.

A Ninive, il vit une statue représentant une femme vêtue à la façon des barbares, ayant deux petites cornes sur le front, et que le biographe juge avoir été Io, fille d'Inachus. On a trouvé cette représentation dans les ruines

de Koujoundjyk et de Khorsabad, et je possède moi-même un bronze de deux pouces de hauteur, carré, assez épais, qui porte cette figuration, à laquelle il serait, je crois, exact de donner le nom d'Anaytis.

Ce qu'Apollonius jugea surtout nécessaire, ce fut d'aller s'éclairer directement à la source de la science, auprès des hommes qui la possédaient complète suivant lui, et ces hommes c'étaient les sages de l'Inde. Il se fit pèlerin et devança le pieux moine bouddhiste de la Chine Hiouen-tsang. Comme lui il fit naître partout la vénération pour ses vertus, l'étonnement pour ses connaissances; comme lui il disputa contre les docteurs, et comme lui encore remporta partout la victoire.

Quand il fut arrivé au fond des bois et des montagnes où résidaient les sages, il les vit, à l'heure de l'oraison, s'élever et planer dans l'air, ce qui constitue un des phénomènes les plus ordinaires de la sainteté bouddhiste, et il apprit des solitaires qu'ils se considéraient comme des dieux, parce qu'ils étaient « vertueux », c'est-à-dire parce qu'ils avaient franchi tous les degrés du renoncement. Il ne se peut rien concevoir de plus conforme à l'idéal d'un « vihara » ou « couvent de la Loi » que le tableau tracé par Philostrate de la demeure des maîtres sublimes de la science. Les rois sont à leurs pieds; on les considère dans tout l'éclat de leur détachement, et quand Apollonius lui-même arrive au moment de quitter la terre, il ne meurt pas, il est enlevé, il disparaît, il entre tout entier, âme et corps, dans le « nirvana ». La réflexion qu'inspire la popularité extraordinaire acquise dans le monde romain au deuxième siècle par de pareilles doctrines, c'est que l'Iran devait nécessairement en être saturé, pour que de l'Indus elles aient pu parvenir à franchir l'Euphrate et trouver un représentant dans la petite ville cilicienne de Tyane.

Il est donc nécessaire d'admettre que les bouddhistes firent dans tout l'Iran de nombreuses conversions et tinrent le mazdéisme ancien en échec; mais cette religion

nationale des Achéménides souffrait principalement d'un retour assez violent aux doctrines de la religion primitive. On se rappelle que, même sous les Achéménides, il y avait eu une résistance très-forte à l'établissement de la nouvelle foi, et que, suivant le Heya-el-Molouk, les princes çamides et leurs sujets du Seystan s'étaient toujours montrés fort opposés à la croyance de l'État. Sur ce point capital, les Parthes ne furent pas moins réactionnaires qu'en politique, et de même qu'ils restituaient les anciennes institutions avec une passion en définitive aveugle et qui ne tenait aucun compte des changements advenus dans l'empire, de même ils se piquèrent de rentrer sans ménagement aucun dans le système extrêmement simple et libre des croyances purement iraniennes. Le clergé mazdéen les considéra dès lors avec toute raison comme ses plus dangereux adversaires, et il en conçut une rancune qui ne pardonna jamais.

Les Parthes ne voulaient pas de prêtres. Chaque chef de famille réclamait la pleine indépendance de sa conscience et devenait l'unique pontife de sa maison et de sa famille. Il sacrifiait lui-même, lui-même il présentait les offrandes au pyrée; évidemment il s'affranchissait sans aucun scrupule de toutes les cérémonies trop compliquées et qu'il ne se piquait pas de connaître. Il adorait Ormuzd à la façon des Djemshydites et rejetait toute adultération sémitique; en un mot les Parthes étaient des protestants : plus d'Église officielle, plus de religion d'État, chacun libre de croire ce qu'il voulait et de pratiquer ce qu'il trouvait bon. Ce fut la tendance générale sous les Arsacides, et c'est pourquoi on trouve dans leur empire tant de symboles religieux fort différents et même fort opposés sur les monnaies comme sur les gemmes. Il n'y a pas à leur époque de persécution religieuse, et ce fait, si constant sous les Sassanides et si souvent reproché à ces princes, resta étranger à leurs prédécesseurs. Aussi trouve-t-on, comme je viens de le dire, sur les médailles et sur les

gemmes : un adorant devant un pyrée; un adorant devant un croissant lunaire et une étoile; un adorant devant un autel surmonté d'une lance ou vide de tout symbole; un adorant devant un autel vide au-dessus duquel plane un férouer, à droite est un oiseau sur un piédestal; un génie ailé ou une Victoire dominant la tête du roi; le roi adorant devant un autel de forme tout à fait différente de celle du pyrée ou atesh-gah, fort élevé, couronné de trois créneaux souvent flanqués d'une enseigne militaire, etc.

Ces symboles si divers font certainement allusion à des doctrines indigènes, et quand on les compare aux représentations religieuses des Sassanides, toujours si uniformes, on comprend l'extrême liberté d'opinions dont elles sont les images. Il semblait que l'institution de Zoroastre et de Darius fût en quelque sorte sapée par la base sur son propre terrain, par des religionnaires sortis de son cercle et réfractaires à ses dogmes.

En considérant les principales représentations du culte de Mithra, on reste persuadé qu'elles appartiennent en général à l'époque arsacide. Le style en est romain et de ce goût romain du second siècle et même du troisième qui fit particulièrement fortune dans l'Iran, un peu lourd, grossier d'apparence, mais non sans vie et sans mouvement. J'en ai en ce moment sous les yeux trois spécimens très-remarquables C'est dans le village de Képhisia, au penchant du Pentélique, une sépulture de famille attribuée vulgairement à Hérode Atticus, et qui contient des sarcophages de marbre très-ornés où les représentations mithriaques témoignent par leur présence à quel point cette religion de l'Iran, apportée dans l'Ouest par les armées romaines et les missionnaires de tout genre, avait fait fortune dans ce temps de fièvre et d'agitation religieuse. Les intailles offrent très-fréquemment des dessins analogues; il semblerait cependant, à en juger d'après les localités où on les trouve, que ce genre de culte appartenait plus particulièrement aux parties occidentales

de l'empire, ce qui est explicable, puisqu'il est revêtu d'une couleur sémitique très-apparente. Il s'est continué jusqu'à nos jours dans la magie, où le nom de Mitrathrun est celui d'un génie invoqué dans ungrand nombre d'opérations.

Mais il arriva pour le mazdéisme, au temps des Arsacides, ce qui se produit quand des doctrines vigoureuses deviennent l'objet d'attaques vives de la part de croyants infidèles. Ces attaques mêmes portent témoignage de la vitalité de l'orthodoxie, et cette orthodoxie, mise en demeure de se défendre, accepte la lutte et se fortifie. La doctrine de Zoroastre, reniée par les partisans de la foi primitive, attaquée par les sectaires tels que les mithriaques, au lieu de se rendre et de se dissoudre, se défendit, et avec tant de succès qu'elle se trouva en état de profiter de l'irritation longuement couvée par les populations non iraniennes et surtout sémitiques de l'empire contre les Arsacides; elle maintint, elle échauffa les ressentiments, et fut pour beaucoup dans la révolution des Sassanides. On peut dire avec vérité que les Parthes furent renversés par les lettrés appartenant aux écoles de Zoroastre, et pour que ces lettrés eussent une telle puissance, il fallait que le régime contre lequel ils réagissaient leur eût permis d'exister, de se former, d'acquérir leur influence, et dès lors il est clair que le gouvernement des Arsacides et son système de liberté religieuse n'avaient nullement nui à l'expansion et à la culture des idées mazdéennes. On est souvent porté à prendre au pied de la lettre les affirmations des agitateurs et à croire qu'une secte, qu'un peuple qui se révolte n'en vient là que parce qu'on lui refuse ce qu'il se croit en droit de demander. Au contraire, il ne se soulève que parce qu'il en a la force, et cette force ne lui vient que de ce qu'il est déjà en possession d'une grande partie de ce qu'il désire, et que désormais il aspire non pas à la liberté, mais à la suprématie. Quand Ardeshyr renversa l'organisation arsacide, il réunit, dit-on, en un concile général qua-

rante mille théologiens de sa religion, devenue par son triomphe le culte officiel de l'État, et décidée à ne plus tolérer de rivales. En retranchant beaucoup d'un chiffre évidemment exagéré, il n'en reste pas moins que l'enseignement libre n'avait pas nui aux mages, malgré leurs déclarations contraires; car une religion aussi violentée que l'aurait été le mazdéisme, si l'on voulait les en croire, n'aurait pas eu d'écoles, n'aurait pas eu de docteurs, et surtout n'aurait pas songé à réaliser ce qui eut lieu le lendemain de la victoire, c'est-à-dire une réforme considérable opérée sur elle-même et par ses propres sectateurs.

Les textes sacrés furent remis en ordre, vérifiés et interpolés; un alphabet nouveau, développé sur les anciens types iraniens, mais plus parfait, fut appliqué à l'écriture des textes, et en détermina plus rigoureusement qu'autrefois la prononciation et la lecture. Tout cela fait foi d'un grand développement d'esprit critique, d'études linguistiques et grammaticales qui ne s'improvisent pas et avaient commencé dès longtemps sous les Arsacides, concurremment avec les travaux analogues poursuivis par les savants grecs sous la protection des Ptolémées et des Séleucides, car il est évident qu'un esprit scientifique général était répandu dans toutes les littératures de l'Asie à cette époque et les animait d'un même souffle. Les pierres gravées au temps des derniers Arsacides prouvent que la réforme de l'alphabet était déjà faite alors. Les Parthes avaient agi comme la royauté et la noblesse françaises au dix-septième et au dix-huitième siècle de notre ère. Celles-ci favorisèrent un mouvement d'idées qui devait les tuer; ainsi firent les Parthes par leur système de liberté religieuse et intellectuelle.

Tandis qu'un mazdéisme nouveau se préparait à la faveur de fortes études et en aiguisant ses armes théologiques dans des luttes continuelles avec les religions dissidentes, et que le bouddhisme envahissant lui fournissait aussi quelques idées, la lumière et la vigueur lui venaient en-

core de trois autres points : le paganisme des populations hellénisées vivant dans le sein du pays ; le judaïsme, et enfin les doctrines du christianisme naissant.

Les colonies grecques avaient apporté leurs dieux avec elles et en avaient propagé les cultes jusque dans l'Inde. Les monnaies et les intailles montrent en abondance les effigies sacrées de la Grèce depuis les frontières de la Sogdiane jusqu'à l'Euphrate, et la persistance extraordinaire de ces religions est attestée par ce fait qu'au dixième siècle de notre ère la ville de Harran en Mésopotamie était encore habitée par une colonie de polythéistes qui, sous le nom de Sabiens, brava la persécution des khalifes et ne succomba pas devant l'Islam. La doctrine hellénique avait des temples où les statues des dieux antiques recevaient les sacrifices suivant les règles des anciens rituels. Des traces nombreuses ont traversé les siècles, persistant jusqu'à nos jours; on les retrouve dans les doctrines des Shemsiyehs, des Druses et d'autres sectaires mystérieux.

Ce qui rapprochait des religions locales tous ces centres helléniques ou hellénisés, c'était l'invasion de la philosophie alexandrine, alors partout reconnue ou écoutée. Le symbolisme était devenu un moyen d'explication et de défense, et dans la liberté dont on jouissait la discussion devait être si fréquente, qu'un terrain commun fournissant au moins certains points de contact avait dû être ménagé pour le plus grand avantage des partis contendants. Le symbolisme et les explications qu'il comporte était ce terrain. Les païens prétendaient maintenir leurs idées à la hauteur de celles de leurs adversaires, en les expliquant, en les commentant d'une manière savante qui trouvait son écho et son appui dans les écoles d'Alexandrie.

Les Juifs n'étaient pas moins occupés. Favorisés sous les Achéménides, adoptés par Alexandre, choyés par les Arsacides, ils étaient parvenus à un haut degré de puissance. Leurs princes et leurs chefs étalaient un grand

luxe, entretenaient des maisons militaires, possédaient des fiefs, déployaient des étendards, battaient le tambourin, sonnaient les trompettes. Dans la Perse actuelle, les rabbins se souviennent avec orgueil de ce temps glorieux, et entrent volontiers dans le détail d'une situation qui rivalisait avec la splendeur de Jérusalem sous les Asmonéens et les Hérode. Ainsi constitués en véritables communautés libres et brillantes, riches d'ailleurs et comptant des familles féodalement établies, s'il est vrai, comme les historiens d'Arménie le prétendent, que la grande maison des Pagratides ait été Juive d'origine, les descendants des hommes de la captivité avaient tout ce qu'il leur fallait pour se maintenir à la hauteur intellectuelle des autres groupes composant la population si variée de l'empire, et pour prendre part à leurs travaux actifs dans le monde moral. Ils ne manquèrent pas à cette obligation. Jamais leurs synagogues ne furent plus affairées, et tandis que leurs coreligionnaires d'Égypte traduisaient la Bible sous les encouragements des Ptolémées, d'innombrables docteurs produisaient incessamment, rivaux des Septante, les matériaux qui devaient aboutir à la vaste compilation connue sous le nom de Talmud de Babylone, travail immense qui n'est pourtant que le résumé d'un nombre plus considérable encore de leçons orales et écrites et de livres jadis répandus dans toute l'Asie par le zèle infatigable des docteurs d'Israël.

Cette activité sans cesse excitée, comme celle des mages, par le spectacle de l'agitation des autres sectes et par le danger de se laisser vaincre, cette concurrence qu'il fallait soutenir sans relâche contre les bouddhistes, les polythéistes, les hellénisants, les philosophes de la Grèce, les magiciens de la Chaldée, les dissidents iraniens, amenèrent par la force des exemples et le soin de la conservation, à faire une grande propagande, ce qui n'avait encore jamais eu lieu. Jusqu'alors les Juifs s'étaient renfermés en eux-mêmes et avaient plutôt dédaigné les autres peuples

qu'ils ne s'étaient souciés de les amener à ce qu'ils considéraient comme la vérité absolue et exclusive. Ils changèrent complétement de système, et de cette époque datent les prédications et les missions qui, rivales de celles des bouddhistes, portèrent le mosaïsme à opérer de nombreuses conversions chez les Mèdes, chez les Arméniens, chez les Perses, chez les Arabes, où des tribus entières adoptèrent la foi d'Israël, et chez les Éthiopiens mêmes.

Mais les Juifs étaient divisés en beaucoup de sectes contendantes et très-hostiles les unes aux autres. Ce que les mithriaques et les mazdéens purs avaient d'amertume les uns contre les autres était égalé par les discordes des esséniens, des sadducéens, des pharisiens, et je ne cite pas les disciples des nombreux croyants, prophètes, réformateurs qui de temps en temps se manifestaient et créaient des écoles dont la durée était le plus souvent limitée au chiffre des années de leurs auteurs. Que cette propagande juive fût très-fructueuse partout où elle s'exerçait, on le sait, pour l'Éthiopie, par ce que l'Apôtre raconte à propos de l'eunuque de la reine Candace; mais pour ce qui concerne directement les pays arsacides, on a les récits relatifs à la famille des princes d'Édesse, et assurément rien n'est plus concluant que de voir au premier siècle de notre ère, et presque du vivant du Sauveur, une maison régnante, feudataire de l'empire parthe, conquise à ce point par les idées juives qu'elle voulut avoir sa résidence et son tombeau à Jérusalem.

J'ai déjà raconté qu'Abgar, le chef de cette famille, avait été considéré comme chrétien par certains Pères de l'Église; qu'on lui attribuait d'avoir écrit à Notre-Seigneur et d'en avoir reçu une réponse par l'intermédiaire de saint Thaddée. Il est assez difficile de démontrer ni le pour ni le contre; mais rien ne s'oppose rigoureusement à ce qu'un personnage aussi préoccupé d'idées religieuses juives que paraît l'avoir été l'Arsacide d'Édesse ait entendu parler du prophète qui entraînait sur ses pas les

populations de la Galilée, se soit vivement préoccupé du récit de ses miracles, et, malade, ait eu recours à sa puissance. Du reste, le fait serait-il incontestable, il ne s'ensuivrait pas pour cela qu'Abgar aurait été chrétien plutôt que juif à ses propres yeux ni à ceux de ses contemporains. La religion nouvelle ne se séparait pas alors de l'ancienne, et longtemps encore après cette époque, les Asiatiques, non plus que les Romains, ne l'en distinguaient pas. Abgar était donc, ainsi que Monobaze, Izate, Hélam, un sectaire juif peut-être, mais il judaïsait pourtant comme tous ceux qui, réunis à Jérusalem à l'occasion des fêtes de la Pâque, furent témoins de la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte et y applaudirent. Là, nous savons par les Actes des apôtres qu'il y avait des Parthes, des Mèdes, des Élamites et non pas Juifs de ces contrées, mais indigènes convertis, ceux qu'on appelait prosélytes. Les pierres gravées viennent encore ici à notre aide, et celles qui, appartenant par le mode de travail au premier siècle et au second, portent des figurations chrétiennes et gnostiques, se trouvent en grand nombre dans l'Iran.

Ce qui est sans doute non moins intéressant sur ce sujet, c'est la liste des évêques de Séleucie. Soit qu'il faille prendre au pied de la lettre la tradition de cette Église, soit qu'on ne doive considérer dans ce qu'elle rapporte que l'évidence de la haute antiquité du siége, on remarque que les sept premiers titulaires appartiennent à l'âge apostolique, et même quelques-uns sont de la famille de Notre-Seigneur. Le premier est l'apôtre saint Thomas; le second est Thaddée ou Adée, qui avait apporté la lettre du Sauveur au roi Abgar d'Édesse; le troisième, Achée, élève d'Adée; le quatrième, Marès, compagnon d'Adée; il prêcha principalement à Ctésiphon et à Séleucie, et aussi dans toute la Babylonie; le cinquième est Abrès, disciple du précédent et fils de saint Joseph, époux de Marie; le sixième, Abraham, parent de l'apôtre saint Jacques; le septième enfin, Jacques, fils de saint Joseph et frère d'Abrès. Lorsque ce

dernier se sentit près de sa fin, il envoya son disciple Yabakhuès avec un compagnon nommé Khamyésu à Antioche, afin que l'évêque de cette ville donnât la consécration à l'un des deux et le rendît apte à succéder au siége de Séleucie. Mais les magistrats romains prirent ces pieux voyageurs pour des espions parthes, et Khamyésu fut pendu avec le maître de la maison qui avait donné asile aux deux Perses; Yabakhuès, échappé à grand'peine, s'enfuit à Jérusalem, où le patriarche, d'accord avec son collègue d'Antioche, le sacra évêque de Séleucie. Pour éviter que de pareils faits se renouvelassent, Yabakhuès demanda que les Églises de l'Iran pussent à l'avenir instituer elles-mêmes leurs évêques et ne dépendissent plus d'Antioche, ce qui lui fut accordé.

Il y eut donc, à partir de cette époque, une Église nationale dans l'empire parthe, ce qui fut plus tard confirmé par le concile de Nicée. Yabakhuès n'a laissé qu'un seul écrit, qui consiste en une lettre au patriarche d'Antioche. Il paraît avoir vécu jusqu'à 220, sept ans avant la chute des Parthes.

Une preuve assez frappante encore que les idées chrétiennes pénétrèrent de très-bonne heure dans les territoires arsacides et que les peuples de cette partie de l'Asie furent promptement gagnés aux prédications des Apôtres, c'est que les persécutions y commencèrent vite, non pour des motifs religieux, mais pour des raisons d'intérêt dynastique. Abgar, mort en 35 ou 36 de notre ère, avait légué sa doctrine à son fils Anani, qui l'abandonna, et fit mettre à mort Atté, le premier chef de la communauté chrétienne, institué évêque d'Édese par saint Thaddée. Le cousin d'Anani, Sanadroug, passe également pour avoir été secrètement chrétien et avoir laissé persécuter ses coreligionnaires, en sorte que l'apôtre saint Thaddée aurait été martyrisé non loin du lac de Van, tandis que saint Barthélemy l'était dans les montagnes des Kurdes à Arevpanos. Vrais ou douteux, ces détails impliquent dans

la tradition la conscience certaine que le christianisme avait déjà commencé dans la région de Nisibe et d'Édesse. Encore une fois, rien n'est plus admissible : tout ce pays fut rempli de Juifs plus ou moins dissidents; un roi de la Comagène avait été converti par eux ; plusieurs princes arabes s'étaient laissé gagner, et un terrain sur lequel existait en permanence une semblable activité religieuse devait être extrêmement propre à la propagation de toutes les doctrines, et principalement des plus nouvelles. L'embarras, dans tout ceci, est surtout de déterminer la nuance exacte qui à cette époque primitive séparait le chrétien du sectaire juif, et je crains qu'au point de vue historique du moins, cette tentative n'ait jamais beaucoup de chances de succès.

Il est encore question d'un certain Ananias, Juif et précepteur religieux de Sanadroug, que M. de Saint-Martin identifie, avec raison sans doute, avec Izate, déjà mentionné.

Vers la fin du premier siècle cesse toute incertitude sur la christianisation de certains princes arsacides. Chosroès d'Arménie avait été assassiné par un de ses parents, appelé Asiag, à l'instigation du premier des Sassanides. Le fils du meurtrier, Arsacide par conséquent, et issu de la branche de Souren-è-Balhav, fut saint Grégoire l'Illuminateur, et, bien différent de son père, dévoué à la branche régnante de sa royale famille, il éleva le fils de Chosroès, le mit en état de reconquérir son trône et de devenir saint Tiridate. Ainsi les Arsacides fournirent les premiers princes qu'ait possédés la chrétienté. En voici encore une preuve d'un autre ordre.

J'ai déjà cité une médaille de ma collection portant en caractères indigènes la légende :

« ARTABAN BASH HEMED. »

(Artaban, chef des Hemed.)

Cette pièce, sur laquelle je reviens avec plus de détails,

appartient à la seconde période de l'époque parthe par la nature du travail ; elle est assez grosse, brutalement faite, d'un fort relief, et elle offre à l'avers un roi en pied coiffé de la couronne à trois créneaux, marchant vers la gauche, le bras étendu, le visage tourné vers la droite et contemplant un génie qui semble lui parler. A l'avers, il y a une croix.

Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a une piece analogue à celle-ci avec un avers tout à fait pareil ; seulement, au lieu de la croix, on trouve au revers un roi adorant, placé de face, la tête tournée à droite vers une étoile inscrite dans un croissant. Il semblerait donc que le prince, chrétien sur la première pièce, ne l'était pas encore ou avait cessé de l'être sur la seconde, et pratiquait un des cultes dissidents du mazdéisme. Ce phénomène est fréquent aux époques de transition. J'ai voulu seulement montrer que si la période arsacide fut un temps de grande recherche religieuse, de grande contention d'esprit, de labeur intellectuel incessant et très-élevé réunissant la littérature de l'Inde à celle de la Grèce, voulant lire et connaître l'Hitopadésa et les tragédies d'Euripide, les écrits des rabbins juifs et les traités moraux des bouddhistes, l'histoire et les chroniques locales, les livres ou les pamphlets, ou les prédications parties de tous les novateurs, les princes, bien qu'occupés par leurs constantes et sanglantes querelles et les cruelles tragédies domestiques organisées à demeure dans leurs familles, ne laissaient pas que de prendre leur part de ce noble mouvement. Dans l'existence agitée outre mesure des descendants d'Aresh, le grand archer qui, aux temps antiques, avait fixé à l'Oxus les limites septentrionales de l'Iran, il se trouva des hommes comme Orode et Mithridate de Pont pour faire trembler les Romains et ramasser la tête des consuls ; d'autres, comme Waraztad, pour aller mourir aux îles Shetland ; d'autres, comme Phraate IV, pour égorger père, frère et enfants ; mais il y en eut aussi qui devinrent des hommes d'une

science consommée, comme Grégoire l'Illuminateur, et des saints, comme saint Tiridate.

La liberté excessive et le dogme de l'individualité portèrent tous leurs fruits, bons et mauvais, dans cette période terrible. Il n'y eut pas d'ordre, il n'y eut pas de repos; personne ne fut protégé qui ne se protégea pas soi-même. Les petits pâtirent cruellement, les grands ne se maintinrent que l'épée au poing; mais la force née de l'indépendance fut cependant si immense qu'elle suffit à tout, même à corriger quelquefois ses propres excès, car le mal dura cinq cents ans, et n'empêcha, comme on l'a vu, ni la richesse exubérante de se développer, ni le commerce de s'étendre, ni l'industrie de grandir, ni les arts de créer, ni l'esprit de tout embrasser. L'anarchie fut partout, la médiocrité nulle part. La mort frappa souvent, mais en pleine floraison de la vie, et il n'y eut pas de langueur jusqu'à la fin, qui se produisit comme un dernier accès de fièvre; et ce qui est bien remarquable, c'est qu'après tant de guerres civiles et étrangères, le pays était extrêmement peuplé; car, d'après le Nasekh-Attéwarykh, on y comptait quarante millions d'habitants. Ce que Maçoudy rapporte dans les « Prairies d'or » de la population sous les Sassanides confirme tout à fait ce calcul.

J'ai trouvé la plupart des faits qui précèdent dans la lettre d'Ardeshyr-Babegan à Djenféshah, roi feudataire arsacide de la Parthyène, et dans le Nasekh-Attéwarykh. Le premier de ces documents, un des plus précieux qui existent pour l'histoire de ces temps, a été conservé par Abdallah, surnommé Ibn-el-Mogaffa, « le fils de l'homme estropié de la main », guèbre converti, vivant au temps des premiers khalifes abbassides, dont les vastes connaissances dans les chroniques nationales avaient été employées à des compilations qui malheureusement sont perdues pour la plupart. Outre la lettre que je viens de citer, il nous est parvenu de même deux autres documents pleins d'intérêt, l'un intitulé « Lettre de Tenser »

ou « le Rasé », chef des prêtres mazdéens sous la nouvelle dynastie, à Djenféshah »; l'autre, « Prière d'Ardeshyr ». Dans cette dernière pièce, les accusations contre les Parthes sont un peu déclamatoires.

CHAPITRE IV.

NOMENCLATURE DES GRANDS ROIS ARSACIDES.

C'est seulement après avoir apprécié le sens de ce qui précède que l'on peut estimer à sa juste valeur le rôle des Grands Rois dans l'Iran tel que les Parthes l'avaient reformé. L'empire, considéré en lui-même dans cette sixième formation, s'étendait depuis l'Hyphase jusqu'à l'Asie Mineure dans la direction de l'est à l'ouest; il embrassait tout aussi bien la Susiane et les cantons arabes avoisinants que l'Arménie et le Pont, et étendait son influence, sinon son action directe, jusque sur les colonies grecques de la Propontide; au nord il longeait la rive caucasienne et remontait au delà du Palus-Méotide jusque dans les régions du bas Volga, et contournant la Caspienne, redescendait vers la Sogdiane en touchant encore à des lieux très-éloignés dans la direction de la frontière chinoise. Assurément cette dilatation ne fut pas permanente ni simultanée; elle n'implique pas non plus l'idée d'une unité territoriale; et les Grands Rois furent très-indirectement intéressés dans cette extension extraordinaire du pouvoir de la race. Aux époques les plus brillantes, ils ne furent ni les maîtres ni même les gouvernants de ce grand nombre de régions qui à peine peuvent être considérées comme formant une réunion fédérative, en tout cas très-peu homogène, et par conséquent ce qu'il y eut de moins considérable dans l'Iran à l'époque arsacide, ce fut le suzerain arsacide.

Ce chef nominal, placé dans une situation incertaine,

précaire, ne possédant pas une hérédité légale régulièrement définie et ne pouvant que désigner, non pas toujours déterminer son successeur, il en résulta que plusieurs noms royaux n'acquirent jamais une consécration complète; de là l'incertitude du catalogue sur beaucoup de points. Comme les souverains, alors même qu'ils avaient été reconnus par le parlement, dépendaient toujours de la fidélité et de l'inconstance d'une foule de rois secondaires, ils cessaient assez souvent d'être des Grands Rois pour tomber au rang de dynastes comme leurs associés. Il se trouva aussi que le Grand Roi de tel groupe de princes ne fut pas le Grand Roi de tel autre, et la guerre presque permanente entre les prétendants ne se termina pas toujours à l'avantage de celui qui d'abord avait été le plus en vue. Il est donc impossible de décider de la valeur comparative des droits et même des situations dans un pays et dans un temps où il n'existait pour légitimer l'occupation du trône suprême que deux conditions valables, possédées par bien des compétiteurs à la fois : être issu de race arsacide et se faire admettre pour le plus fort. Les historiens varient donc sur le nombre des Grands Rois, et il n'en saurait être autrement.

Le Shah-nameh donne une liste royale extrêmement courte :

Ashek, issu de Kobad.	Aresh, issu des Kéyaniens.
Shahpour, issu de Key-Khosrou-Cyrus.	Zow, id.
Kouderz, issu des Ashkans.	Kezry, id.
Byjen, issu des Kéyaniens.	Ardévan, id.
Nersey, id.	Behram, issu des Ashkans.
Ourmouzd le Grand, id.	Ardévan le Grand, id.

12 rois.

Ferdousy fait d'ailleurs observer qu'outre ces douze princes il en a encore existé d'autres; mais, ajoute-il, comme on ne connaît pas exactement leur filiation et que leurs actions n'ont rien eu de mémorable, il n'y a pas lieu

de les mentionner. Il sait leurs noms, mais les Annales des rois n'en disent rien.

Cette déclaration n'a d'autre portée que de montrer le peu de goût du poëte pour un sujet monotone ; les Arsacides avaient certainement laissé leurs noms et même quelque chose de leur histoire dans les livres existants au temps de Ferdousy, puisque les historiens en prose sont plus complets sur cette matière que le Shah-nameh.

Ce livre ne se fait aussi aucun scrupule d'intervertir l'ordre de la succession des princes. Cette licence est indiquée par le pêle-mêle des descendants des Kéyaniens et des Ashkans. Ce qui vaut cependant la peine d'être remarqué, c'est la façon dont les deux dynasties arsacides sont expliquées. La première est donnée pour la continuation des anciens rois iraniens, la seconde seule est vraiment arsacide. Les annalistes, qui distinguent aussi avec soin les deux branches, nomment d'ordinaire la première celle des Ashkans et la seconde celle des Ashghans.

Le Rouzet-Esséfa constate l'existence de nombreuses contradictions dans cette partie des chroniques iraniennes, et propose avec hésitation la liste que voici :

Ire DYNASTIE. — ASHKANS.

Ashek.
Shahpour, fils d'Ashek.
Behram, fils de Shahpour.
Balash Ier, fils de Behram.
Hormouz, fils de Balash.
Anoush, fils de Balash.
Fyrouz, fils d'Hormouz.
Balash II, fils d'Hormouz.
Khosrou, fils de Balash II.
Balash III, fils de Balash II.
Ardévan Ier.

IIe DYNASTIE. — ASHGHANS.

Ardévan II.
Balash, issu d'Ashghan.
Kouderz Ier, fils de Balash.
Byjen, fils de Kouderz.
Kouderz II, fils de Byjen.
Ardévan III, fils de Nersy.

Ainsi, au dire de Myrkhond, il y eut à peu près dix-sept rois. Le Tarykh-è-Djéféry indique le même nombre un

peu différemment, et ne tient pas compte de la division en deux branches. Voici sa liste :

Ashek, fils de Dara ou Darius Codoman.	Amourdou-Khosrou Ier.
Shahpour.	Ardévan Ier.
Behram.	Ardévan II.
Khouderz Ier.	Khosrou II.
Houroumouzd.	Béhaféryd.
Khouderz II.	Béloush.
Fyrouz.	Khouderz III.
Hormezdan ou Hormouz II.	Nersy.
	Ardévan III.

17 rois.

L'Habyb-Oussiyer de Khondemyr offre des variantes :

Ire DYNASTIE. — ASHKANS.

Ashek, fils de Dara ou Darius Codoman, ou d'Ahskan, fils de Dara.	Nersy, fils de Balash, appelé aussi Anoush.
Shahpour, fils d'Ashek.	Fyrouz, fils d'Hormouz.
Behram, fils de Shahpour.	Balash, fils de Fyrouz.
Balash, fils de Behram.	Khosrou Ier, fils de Balash, fils de Nersy.
Hormouz, fils de Balash.	Balashan, fils de Fyrouz.
	Ardévan Ier, fils de Balashan.

IIe DYNASTIE. — ASHGHANS.

Ardévan II, fils d'Ashegh.	Byjen, fils de Kouderz Ier.
Khosrou II, de la même famille	Kouderz II, fils de Byjen.
Kouderz Ier, fils de Balash, id.	Ardévan III, fils de Nersy.

18 rois.

Le Kholasset-è-Akhbar présente un autre système :

Ire DYNASTIE. — ASHKANS.

Ashek, fils de Dara.	Nersy-Anoush II, fils de Balash
Shahpour, fils d'Asek.	Fyrouz, fils d'Hormouz II.
Behram, fils de Shahpour.	Balash III, fils de Fyrouz.
Balash Ier, fils de Behram.	Khosrou, fils de Balash, fils de Nersy.
Hormouz Ier, fils de Balash.	Balashan IV, fils de Fyrouz, fils d'Hormouz.
Nersy-Anoush Ier, fils de Balash	Ardévan Ier, fils de Balashan.
Balash II, fils de Behram.	
Hormouz II, fils de Balash.	

IIe DYNASTIE. — ASHGHANS.

Ardévan II, issu des Ashghans.
Ferd, id.
Balash V, id.
Kouderz Ier, fils de Balash V.
Byjen, fils de Kouderz Ier.
Kouderz II, fils de Byjen.
Nersy III, fils de Byjen.
Ardévan III, fils de Nersy.

22 rois.

L'ordre suivant est donné par le Tarykh-è-Tébéry sans distinction de branches :

Ashek Ier, issu de Darab ou Darius Nothus.
Behram, fils d'Ashek.
Hormouz, fils de Balash.
Fyrouz, fils de Wahès.
Khosrou Ier, fils de Merhezdan.
Ardévan Ier le Grand, fils de Ryzdévan.
Khosrou II, issu d'Ashghan.
Balash II, id.
Résy, issu d'Ashghan.
Ashek II, fils de Behram.
Khouzer Ier le Grand, issu d'Ashghan.
Djouderz, fils de Fyrouz.
Hormezdan, fils de Balash.
Khosrou III, fils de Fyrouz.
Ardévan II, issu d'Ashegh.
Khouderz III, id.
Ardévan III, id.

17 rois.

Le Bedjdjet-Attéwarykh propose un catalogue moins étendu :

Ashek, fils de Dara ou Darius Codoman.
Ashek II, issu des Ashkans.
Shahpour, id.
Bézar.
Djouderz Ier le Grand.
Tersy, issu d'Ashkan.
Khouderz le Jeune.
Hormouz.
Khosrou.
Balash.
Hormouz, fils de Balash.
Khosrou II, fils de Pyrouz.
Azdévan Ier.
Kezry.
Azdévan II.

15 rois.

Enfin, pour terminer, le Tjéhar-è-Tjémen, qui se réfère surtout à l'autorité d'un ancien livre parsy intitulé « Bastan-nameh », présente la série suivante :

Ire DYNASTIE. — ASHKANS.

Ashek Ier, fils de Dara-Darius Codoman.
Ashek II, fils d'Ashek Ier.
Shahpour, fils d'Ashek II.

Behram, fils de Shahpour.
Pélash Ier, fils de Behram.
Hormouz, fils de Pélash.
Nersy, fils de Pélash.
Noush, fils de Pélash.
Fyrouz, fils d'Hormouz.
Pélash II, fils de Fyrouz.
Khosrou, fils de Pélash II.
Pélash III, fils de Fyrouz.
Pélash IV, fils de Pélash III.
Ardévan Ier, fils de Pélashan (Pélash IV).

IIe DYNASTIE. — ASHGHANS.

Ardévan II.
Pélash V.
Kouderz Ier, fils de Pélash V.
Byjen, fils de Kouderz.
Kouderz II, fils de Byjen.
Nersy Ier, fils de Kouderz Ier, fils de Pélash V.
Nersy II, fils de Nersy.

21 rois.

La chronologie latine fixe à quatre cent quatre-vingt-trois ans la durée de la domination des Parthes. Le Tarykh-è-Djéféry, s'éloignant également de l'assertion de Ferdousy, qui borne ce laps de temps à deux siècles, et de celle du Bedjdjet-Attéwarykh, qui le porte à cinq cent quatre-vingt-sept années, se rapproche assez de la vérité, en admettant qu'entre la mort d'Alexandre et la fin des Arsacides il y ait cinq cents et quelques années. Ce calcul peut passer pour exact si l'on compare à ce chiffre les deux hypothèses de Justin qui donne quatre cent quatre-vingt-trois ans, de Moïse de Khoren et de Samuel d'Arie qui en présentent quatre cent soixante-seize, et il faut y ajouter le temps écoulé entre la mort d'Alexandre et l'avénement d'Arsace Ier, c'est-à-dire soixante-treize ans : on a en effet dès lors pour la supputation de Justin cinq cent cinquante-six ans et pour celle des auteurs arméniens cinq cent quarante-neuf, ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la date de cinq cents et quelques années approximativement fournie par le chronographe arabe, et celui-là me paraît avoir d'autant plus raison qu'il est plus vague, car j'ai déjà dit qu'il était impossible d'assigner un moment exact à la révolte et au triomphe du premier Arsace sur Antiochus Théos; et j'ajoute maintenant que d'une part on n'est pas d'accord sur la date de la mort d'Alexandre;

que de l'autre on ne l'est pas davantage sur le début de l'ère séleucide, et enfin que l'avénement d'Ardeshyr-Babégan et la fin de la dynastie arsacide ne sont pas moins impossibles à déterminer rigoureusement. Nous nous bornerons donc à admettre que la durée totale de la monarchie parthe fut de quatre cent soixante ans environ.

Parmi les auteurs orientaux que nous avons cités, quatre fixent le nombre des Grands Rois à dix-sept. Ferdousy en nomme douze, mais en ajoutant qu'il y en eut davantage. Le Bedjdjet-Attéwarykh en admet quinze, le Tarykh-è-Tébéry vingt-deux, et le Tjéhar-è-Tjémen vingt et un. C'est là le maximum. Moïse de Khoren ne connait que quatorze Grands Rois. Il faut se rappeler que cet auteur a puisé ses renseignements dans les archives d'Édesse, dans l'histoire composée par le fameux hérésiarque syrien Bardesanes, qui écrivait au deuxième siècle; dans les écrits de l'évêque de Cappadoce Firmilianus, qui est de la fin du troisième; dans l'ouvrage d'Agathangelos, secrétaire du roi saint Tiridate, et dans d'autres sources également pures, abondantes et bonnes, et très-rapprochées des faits.

Évidemment la vérité est dans ces chiffres restreints, de quelque manière que l'on veuille se l'expliquer, et on n'a pas le droit de mettre de côté l'opinion d'auteurs inspirés à des sources contemporaines pour y substituer des combinaisons hypothétiques qui aboutissent à la construction de listes royales portant trente noms et même davantage. On essaye de justifier cet excès en assurant d'une part que si quatorze rois ont rempli un intervalle de quatre cent soixante ans environ, chacun d'eux aura régné en moyenne trente-deux ans, ce qu'il est difficile d'admettre; puis, et c'est là le grand argument, on présente la série des monnaies des Arsaces, et l'on assure que l'examen des effigies révèle beaucoup plus de souverains que nous n'en voulons admettre ici.

Il y a deux réponses à faire. Prenons d'abord la pre-

mière objection. De l'aveu de tous les numismates, six rois ont eu des règnes d'une longueur considérable; ce sont :

Tiridate,	37 ans.	Phraate II,	37 ou 41 ans.
Mithridate Ier,	30 ou 37 »	Pacore,	30 ou 31 »
Mithridate II,	32 ou 36 »	Vologèse III,	42 à 44 »

Ce qui remplit déjà une période de deux cent huit ou deux cent vingt-six ans sur les quatre cent soixante. Il ne resterait donc plus que deux cent trente-quatre ans à partager entre huit rois, si l'on s'en tenait rigoureusement au chiffre de Moïse de Khoren, et la moyenne du règne de ces princes tomberait à vingt-neuf ans. Or, parmi eux, ceux qui paraissent tout à fait incontestables ont régné :

Arsace Ier,	2 (?) ans.	Orode,	17 ans.
Artaban Ier,	5 ou 20 »	Artaban III,	27 »
Phraate Ier,	10 ou 8 »	Vologèse IV,	17 »
Artaban II,	6 ou 9 »	Vologèse V,	18 »

On obtient donc pour total de ces huit règnes cent deux ou cent treize ans, ce qui, retranché de deux cent trente-quatre ans, ne laisserait plus que cent trente et un ans à peu près à partager entre les interrègnes extrêmement fréquents et longs dans l'empire arsacide, et pendant la durée desquels il n'y avait pas de Grand Roi, précisément parce qu'il y avait trop de compétiteurs et pas assez de résolution parmi les rois secondaires. Ainsi le chiffre quatorze donné par Moïse de Khoren, en supposant qu'on voulût rigoureusement s'y tenir, et qui, par la nature des choses, n'est d'ailleurs pas nécessaire, n'aurait en lui-même rien d'inadmissible.

Ensuite, en ce qui concerne la grande diversité des effigies sur les médailles arsacides, on peut en induire seulement que le nombre des prétendants battant monnaie a été considérable. On le savait déjà certainement; mais de ce qu'un prince se donnait les prérogatives d'un souverain établi et reconnu, dès le premier moment où il affichait ses intentions, il ne s'ensuivait nullement que le fait se

trouvât conforme à l'apparence. Tel s'est dit Grand Roi, en a pris le titre, a battu monnaie, qui n'a jamais été avoué par les assemblées constituantes, et qui partant ne l'a jamais été régulièrement et ne saurait figurer aux catalogues. Ici donc la numismatique ne prouve rien, battre monnaie étant la première action de tout chef asiatique revendiquant une couronne, mais cette action ne suppose pas nécessairement le succès. Je vais maintenant m'efforcer de déterminer par les faits, autant que cela est possible, le degré de légitimité de chacun des personnages présentés par l'histoire avec le titre de Grand Roi.

Dans Ashek on reconnaît facilement Arsace I[er]. Les annalistes gréco-romains le disent fils d'un autre Arsace et petit-fils de Phraapate. Les Asiatiques donnent à ces deux ascendants directs et immédiats les noms de Shahpour et d'Ardévan. Suivant eux, Ashek s'insurgea contre les Séleucides cinquante ans après la mort d'Alexandre, tandis que les Occidentaux veulent que ce soit soixante-sept ans et même soixante-treize ans. Pour les Orientaux il régna douze ans, et deux seulement pour nos auteurs. Cependant, d'après Justin, il mourut dans une vieillesse très-avancée, ce qui permet de croire qu'il fit longtemps la guerre contre ses rivaux. Comme il n'y a jamais eu de royauté iranienne sans monnaies, il faut attribuer à ce roi les drachmes portant à l'avers une tête coiffée du bonnet parthe que l'on donne ordinairement à son successeur. Plusieurs ont la physionomie d'un homme de vingt-cinq à trente ans, d'autres celle d'un vieillard.

A Arsace succéda Tiridate. Les listes orientales placent presque toutes Shahpour à ce rang. Deux seulement y mettent un Ashek II. Il est vraisemblable pourtant que si le prince ainsi désigné ne porte pas seulement son nom de famille, il faut l'écarter. Le Tjéhar-è-Tjémen, de son côté, ne considère pas ici le nom de Shahpour comme un nom véritable. Il fait remarquer que c'est seulement un titre signifiant « fils de roi ». Ainsi il admet que le

prince régnant alors avait encore un autre nom, que d'ailleurs il ne produit pas.

L'histoire de Shahpour est brillante. Il était fils d'Ashek et monta sur le trône désigné par lui. Sa vertu était grande et sa valeur incomparable. C'était un astrologue excellent. Il avait épousé une Juive descendant du patriarche Joseph. Il lutta avec bonheur contre les rois de Syrie, les battit et leur enleva une partie des trésors d'Alexandre. Hamdoullah-Moustofy le fait régner six ans, Hafez-Abrou quarante-deux. Dans le cours de ses conquêtes, il fonda Modayn ou Ctésiphon.

Au dire des Grecs, Tiridate, qu'il faut évidemment identifier avec le « fils de roi », était frère d'Arsace Ier. Il fut vainqueur des Séleucides et occupa le trône pendant quarante-deux ans d'un règne prospère.

Les Orientaux disent que Behram, successeur de Shahpour, était son fils. Il fonda Embar dans la Mésopotamie et un pyrée d'une grande magnificence. Il régna quinze ans ou onze ans.

Les Grecs sont également d'avis qu'Artaban Ier était fils de Tiridate-Shahpour. Il fit une campagne contre Antiochus le Grand, fut battu, bien que les rois secondaires lui eussent fourni une armée de cent mille hommes d'infanterie et de vingt mille cavaliers, et cessa dès lors d'être mentionné en Occident. Il mourut après un règne de quinze ans environ.

C'est vers l'époque d'Artaban Ier-Behram, et peut-être même un peu auparavant, qu'il faut placer une persécution des Juifs dans l'empire arsacide. Les auteurs musulmans ne se l'expliquent qu'en faisant naître et mourir saint Jean-Baptiste à cette date un peu prématurée; en considérant les enfants d'Aresh comme les vengeurs du prophète, et une fois lancés sur cette pente, ils concluent à l'attaque, à la prise, à la ruine complète de Jérusalem et à un massacre général de Juifs beaucoup plus épouvantable, disent-ils, et plus complet que celui de Nabuchodonosor.

Le récit d'ailleurs est embelli de menus détails : le ciel prit le parti des pieux Arsacides, et plusieurs des assassins du Précurseur, changés en singes, ne recouvrèrent leur forme naturelle qu'au bout de sept jours, et moururent aussitôt.

Les historiens arméniens réduisent cette légende à des proportions très-petites en racontant qu'il y eut en effet une persécution dirigée contre les Juifs, et que le supplice de quelques-uns de ces religionnaires en fut la conséquence. Ce qui reste caché, c'est le motif d'une telle mesure dans un temps d'indifférence ordinaire de la politique pour la religion.

Le quatrième Arsacide des catalogues gréco-romains, c'est Phraapate. Justin rapporte qu'après un règne de quinze ans ce prince mourut en laissant deux fils qui parvinrent successivement à la couronne.

Le Rouzet-Esséfa donne la même durée au règne de Balash, fils de Behram-Artaban Ier. La différence de nom est ici moins importante qu'ailleurs, car le nom de Balash, écrit aussi Pélash, Balashan, Bélas, Wahès, et certainement identique à Vologèse, a été porté comme simple surnom par un grand nombre de rois parthes.

Le Tarykh-è-Djéféry appelle Djouderz le père de Mithridate Ier ou Hormouz, et le suppose fils ou frère de Behram-Artaban Ier. Ainsi, suivant les Orientaux, le prince nommé Phraapate ou Priapate par les Grecs aurait été Djouderz-Balash, autrement dit Gotarzès-Vologèse.

Après Phraapate vient Phraate Ier. Tout ce que les Occidentaux en racontent se réduit à quelques victoires remportées sur les Mardes, et la durée de son règne, fort incertaine, a été calculée par les uns à dix ans, par les autres à sept. Le Tarykh-è-Djéféry est le seul livre qui place ici un Djouderz ou Gotarzès, fils de Pélash-Phraapate. Il le dit frère d'Hormouz ou Mithridate Ier. Seulement il le fait successeur et non prédécesseur de ce roi, ce qui pourrait s'expliquer par une lutte entre les deux frères et des

alternatives de succès et de revers. La durée de ce règne est également incertaine ici comme chez Justin.

Mithridate Ier est incontestablement l'Hormouz, Houroumouzd ou Hormezdan, des généalogies asiatiques. Le Tjehar-è-Tjémen donne à ce nom la signification de « Seigneur des seigneurs », et le soleil est, dit-il, le seigneur du premier jour de chaque mois. Le soleil est aussi Mithra, et Mithradata et Ormezdan ont la même signification : « donné par le dieu Soleil ».

Les Orientaux ont une très-haute opinion des exploits d'Hormouz ; ils se bornent cependant à en dire que ce Grand Roi était surnommé « Salar » ou « le général » par excellence. Un jour qu'il était à la chasse, il rencontra une gazelle, et l'ayant poursuivie très-loin dans des montagnes désertes, il arriva avec sa suite à l'entrée d'une caverne où l'animal se réfugia. Il mit pied à terre, et pénétrant dans l'antre qui s'ouvrait devant lui, il trouva à une portée de flèche quatre tables. Sur chacune était un vase, sur chaque vase un bassin d'or, au milieu de chaque bassin une coupe de diamant, et au centre du tout était posée une tablette portant une inscription en caractères hébraïques qui signifiait que là était le trésor de Férydoun.

Hormouz, après avoir considéré ces choses, quitta la caverne, et ayant rejoint son armée, raconta à ses soldats ce qu'il avait vu, les amena auprès des richesses de l'ancien monarque et leur partagea le tout généreusement. Hormouz régna quarante ans.

Moïse de Khoren donne pour frère à Mithridate un certain Vagharshak, qui fut le premier roi arsacide de l'Arménie. Son opinion paraît préférable à celle de Jean Catholicos, pour lequel Vagharshak était le frère d'Arsace Ier. Du temps de ce premier des Arsacides, la famille n'était pas encore assez puissante pour songer à de telles conquêtes.

Les annalistes de l'Occident font de Mithridate un très-

illustre souverain, auquel ils attribuent, les uns trente, les autres trente-sept ans de règne. Son frère, avant de mourir, l'aurait désigné comme son successeur à cause des grandes et belles qualités qu'il lui avait reconnues, et l'aurait pour ce motif préféré à ses propres fils; ainsi s'expliquerait le titre de Philadelphe que prend Phraate Ier sur ses monnaies. Mais, à part l'estime que Phraate Ier pouvait faire du mérite incontestable de Mithridate Ier, il n'est pas impossible non plus qu'il ait montré pour lui une affection plus forte, et qu'il l'ait même indiqué comme devant porter la couronne après lui, par la raison plus péremptoire que Mithridate était en situation de se passer de son consentement.

Ce roi fut le premier des Arsacides qui donna réellement de la puissance à la confédération des princes. Il battit les Séleucides d'une façon plus décisive que ses prédécesseurs. Il poussa ses conquêtes dans les provinces indiennes, annexa la Médie, la Perside, la Susiane et l'Arménie, fief de son frère Vagharshak, prit Séleucie et étendit les frontières de l'Iran jusqu'à la ligne du haut Euphrate. Il s'occupa aussi de l'administration civile, fit codifier les lois des différentes parties de l'empire, et, dans toutes ses opérations, usa d'autant de modération et de retenue que de vigueur. Il paraît qu'il ne chercha en aucune façon à changer la constitution de l'empire, et exerça son activité dans le cercle légal sans essayer de le franchir et de se créer un pouvoir plus étendu. L'Élymaïde et l'Hyrcanie conquises gardèrent leurs dynasties nationales.

Nous avons dit tout à l'heure que Phraate Ier passait chez quelques auteurs asiatiques pour avoir été le successeur et non le prédécesseur de son frère Mithridate, et nous avons cherché à expliquer cette confusion. Moïse de Khoren rapporte un fait qui semble s'y rattacher. Il dit que lorsque Mithridate Ier fit la guerre à Antiochus VII, il ne commandait pas les troupes parthes en personne, mais qu'il employait contre le Séleucide un chef parthe nommé

Pourad ou Phraate. Ce général a dû passer aux yeux des Grecs pour le roi suprême de l'empire arsacide, et donner cours à l'opinion que Mithridate Ier, qu'ils ne connurent que plus tard, avait été son successeur.

A Mithridate Ier succéda, suivant les Occidentaux, Phraate II, fils du prédécesseur, doué de grands talents militaires, d'une ambition effrénée, et qui fut massacré par des transfuges grecs après un règne de quatorze ans.

Le Tarykh-è-Djéféry, ainsi qu'on l'a vu tout à l'heure quand il a été question de Phraate Ier, nomme à cette place un certain Djouderz, fils de Pélash, et le dit frère de Mithridate Ier et son successeur. Tout en lui conservant ces qualités, le Rouzet-Esséfa le nomme Anoush; la Chronique de Tébéry l'appelle Nersy. Le premier de ces ouvrages le fait régner onze ans, le second quatorze, le troisième dix-sept. Il est peu douteux, d'après ces concordances approximatives, qu'il s'agit d'un seul et même souverain, parent très-proche de Mithridate Ier, son frère vraisemblablement, et, dans ce cas, la phrase de Justin qui affirme que ce frère a régné à son tour trouve sa justification sans qu'il soit besoin d'admettre l'existence d'un Phraate prédécesseur de Mithridate.

Ce frère ou fils de Mithridate que l'on voit ainsi appelé Djouderz, Anoush ou Nersy, a encore un autre nom dans les Annales de Djéféry : c'est Iran. L'annaliste ajoute qu'il conquit la Syrie, c'est-à-dire les provinces de l'Euphrate, et ce fut en effet le théâtre des victoires du Pourad de Moïse de Khoren.

Outre tout ce qui semble établir que Djouderz, Anoush, Nersy, Iran sont identiques à Phraate Ier, il reste encore un personnage à comprendre dans cette identification, et le nom de ce nouveau venu va consolider les arguments qui précèdent.

C'est Fyrouz. Ici on a Phraate bien clairement. Le Rouzet-Esséfa fait de ce prince non plus le frère ni le fils, mais le neveu de Mithridate et son successeur pour une

durée de dix-sept ans que le Tarykh-è-Djéféry réduit à quinze. Fyrouz fut détrôné par ses peuples, exaspérés de la cruauté des gens de guerre. On lui creva les yeux, et il mourut bientôt après.

Après Phraate Ier se présente Artaban II, qui, suivant les Grecs, aurait été un troisième fils de Phraapate et n'aurait possédé le trône que pendant cinq ou six ans, employés à guerroyer contre un prince parthe nommé Hymérus et contre les tribus scythes du Nord.

Le Rouzet-Esséfa met ici Balash, fils d'Hormouz-Mithridate Ier. Il le montre agrandissant les États arsacides, mais surtout établi dans l'Elbourz et occupé à peupler le pays. Balash régna douze ans, et, ce qui est un point de repère, il laissa la régence de l'empire à un de ses cousins qui n'est pas nommé; ce cousin pourrait bien avoir été Hymérus.

En effet Artaban II, déjà vieux lorsqu'il arriva à la couronne, puisqu'il était fils de Phraapate, après lequel avaient régné Phraate Ier et Mithridate Ier, dans quelque ordre que l'on veuille admettre la succession de ces deux princes, Artaban II, dis-je, trouva son compétiteur Hymérus reconnu dans les provinces du Sud et dans une partie de celles de l'Est. Il l'accepta pour collègue. Ce fut, à ce qu'il semblerait, le premier exemple d'un partage qui se renouvela dans ce gouvernement tourmenté.

Le Tarykh-è-Djéféry apporte son témoignage à l'existence d'Artaban II en qualité de Grand Roi. Il l'appelle tantôt Khosrou, fils d'Hormezdan, tantôt Amardou ou Mardou, ce qui peut très-bien n'être qu'une faute de copiste pour « Ardévan ». L'annaliste ajoute, et ceci a son prix, que plusieurs auteurs donnent cet Artaban non pas pour le fils d'Hormezdan-Mithridate Ier, mais pour son frère, et il aurait régné après son neveu, ce qui rentre dans la donnée gréco-latine.

Mithridate II succède à Artaban II et règne trente-deux ans. C'est l'Hourmouz II du Bedjdjet-Attéwarykh, l'Hor-

mezdan du Tarykh-è-Djéféry. Suivant l'usage trop répété des Orientaux, ce règne paraît s'être confondu, pour la plupart des historiens, avec celui de son glorieux homonyme.

Ici se présente une série de quatre princes généralement admis par les numismates modernes dans le catalogue royal, mais certainement sans aucun droit. Ce sont : Mnaskyrès, Synatrokès, Phraate III et Mithridate III. Il est impossible de voir dans ces personnages autre chose que des prétendants.

Mnaskyrès porte un nom qui n'a rien d'iranien. Jamais la Perse ne l'a connu. S'il était vrai qu'il eût été fils de Phraate I[er], il faudrait voir en lui le Khosrou du Bedjdjet-Attéwarykh, également donné comme fils de Fyrouz; mais à la façon dont les faits relatifs à ce prince se présentent dans les auteurs occidentaux, on ne saurait même tenter une pareille assimilation. Mnaskyrès n'a pas de monnaie certaine. Il ne fit que passer, après avoir, dit-on, guerroyé contre son rival Synatrokès. Lucien raconte de lui qu'il parvint au trône à l'âge de quatre-vingt-seize ans et qu'il régna onze ans, ce qui le ferait mourir à cent sept ans. Tout ce qu'on peut induire de pareils renseignements, c'est que Mnaskyrès a pu exister en effet et jouer un rôle quelconque dans l'Iran, mais comme membre d'une dynastie secondaire non iranienne, et jamais il ne fut considéré comme Grand Roi.

Son compétiteur Synatrokès est le prince arménien Sanadroug, chef de la partie méridionale des territoires conquis par Vagharshak, et qui lui-même s'était emparé d'une partie importante de la Mésopotamie. Il se mêla avec ardeur aux troubles de l'empire, mais ne fut jamais Roi des rois. On ne saurait, pas plus qu'à Mnaskyrès, son ennemi, lui assigner des monnaies certaines.

On doit dire la même chose du prétendu Phraate III. Tous les efforts tentés pour lui assigner des médailles restent très-hypothétiques, et l'on semble avoir cherché dans

ce but parmi les médailles d'Orode Ier. Cependant ce personnage a vécu. On le connaît par une lettre que le roi de Pont lui adressa pour l'engager à agir contre les Romains. Il ne se laissa pas tout à fait entraîner et passa le temps à négocier, sauf en quelques occasions où il parut en Arménie, sans rien tenter de considérable, ce qui n'indique pas qu'il ait eu une grande puissance. Pompée, en lui écrivant, ne lui donnait pas le titre de Roi des rois, et aux yeux de Plutarque, ceci passe pour un trait d'orgueil de la part du Romain, surexcité par ses succès dans l'Arbélitide. Cette raison n'est pas bonne ; car si Phraate III avait été réellement le chef de la confédération parthe, il n'était que simple de lui accorder le titre officiel qui seul le distinguait, et Pompée, vainqueur si récemment des feudataires de la Médie et de l'Élymaïde, tandis que son lieutenant Afranius guerroyait encore contre les seigneurs gordyens, devait savoir à quoi s'en tenir à cet égard. Puisque Pompée ne donnait pas à Phraate la qualification par laquelle seule était désigné le magistrat suprême de la république arsacide, c'est qu'il en contestait la légitimité, et s'il la contestait, comme on ne voit nulle part que Pompée ait soutenu un autre prétendant, c'est que Phraate ne la possédait pas.

Sans donc retirer à ce dernier la qualité de prince arsacide, ni même celle de roi d'une partie quelconque des territoires unis, il n'y a pas lieu de considérer ce personnage comme successeur de Mithridate II, et j'en dirai autant de Mithridate III.

Les listes persanes n'admettent nullement ce prince, et ce que l'histoire romaine raconte de lui justifie pleinement leur silence. A peine était-il parvenu au trône, disent les auteurs de l'Occident, que son frère Orode s'empara du pouvoir. Orode, à la vérité, fut battu ; mais « le sénat des Parthes », c'est-à-dire le parlement des feudataires, déposa immédiatement Mithridate, dit Justin, ce qui signifie que ce prétendant ne réussit pas à se faire recon-

naître par la nation. Cependant on lui abandonna la Médie en fief, et comme il cherchait à reprendre la première place, il fut chassé et contraint de s'enfuir en Syrie auprès de Gabiénus, puis chez les Arabes.

Il y forma de nouveaux plans, et subitement s'empara de Séleucie et de Babylone au moyen des belliqueux amis qu'il s'était faits dans le désert; mais là se termina sa carrière. Attaqué vigoureusement par Orode, il fut mis en déroute, pris et tué. Ces événements s'accomplirent dans un espace de temps qui ne saurait dépasser six années. Assurément le Mithridate dont il est ici question ne faisait pas mentir son sang; mais ses constants efforts suivis d'aussi constants revers prouvent qu'il n'obtint jamais cette couronne sans laquelle il ne pouvait vivre, et qu'il ne doit pas figurer sur la liste des Grands Rois.

J'ajouterai que Justin confirme ce qui précède. Après Mithridate Ier, il place Phraate, puis Artaban II, puis Mithridate II, et passe immédiatement, comme nous le faisons, à Orode.

Celui-ci est un des Arsacides les plus certains. Les numismates le font régner de l'an 54 à l'an 37 avant notre ère, par conséquent dix-sept ans. C'est l'Aresh de Ferdousy, le Khosrou II du Tarykh-è-Djéféry, qui lui accorde cinquante ans de domination; mais si l'on observe que l'on répartit ordinairement trente-deux ans entre Mnaskyres, Synatrokès, Phraate III et Mithridate III, et que ces trente-deux ans, retirés aux règnes inadmissibles de ces quatre prétendants pour être ajoutés aux dix-sept ans d'Orode, donnent à la durée de la souveraineté de ce dernier quarante-neuf ans, on aura, à peu de chose près, le chiffre attribué par le Tarykh-è-Djéféry au règne de Khosrou II.

Orode eut de grandes occasions de se signaler, et les mit à profit. Le secours que Gabinius avait fourni à Mithridate et les intrigues fomentées par les Romains lui donnaient tous les droits à attaquer les armées proconsulaires.

Quand il eut repris Séleucie et Babylone et qu'il fut débarrassé de son frère, il fit front à l'ennemi, qui, de son côté, multipliait les préparatifs.

Gabinius avait remis son commandement à Crassus, qui, de sa propre autorité et sans autorisation de Rome, franchit l'Euphrate et ravagea la Mésopotamie. Un chef parthe nommé Silliké, gouverneur de la province, fut battu près du fort d'Ichnias, blessé et contraint de fuir. Crassus alla en avant, bien accueilli, dit-on, par les Grecs du pays, et cependant non sans exception, car Apollonius, seigneur de Zénodotia, lui tua une centaine d'hommes, ce qui amena la destruction de la ville coupable; puis, s'étant fait décerner par ses soldats le titre d'Imperator, Crassus rentra en Syrie au lieu de pousser plus loin ses avantages, et fut cause ainsi du désastre de Mithridate III, qui comptait sur lui.

Il revint l'année suivante. Orode lui fit demander si c'était en vertu d'un ordre de son gouvernement qu'il rompait les trêves, ou bien s'il n'agissait que de sa tête; et ses envoyés ajoutèrent que si le général romain voulait se tenir en repos, on lui rendrait les garnisons laissées par lui l'année précédente dans quelques places de la Mésopotamie, et dont le chiffre total montait à sept mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie.

Crassus répondit qu'il ferait savoir sa volonté dans Séleucie même, où il allait marcher tout droit. « Avant que tu y arrives, répliqua Vagès, un des envoyés d'Orode, il poussera du poil dans le creux de ma main. »

Cependant le proconsul se mit en route, et quelques-uns de ses soldats de Mésopotamie échappés des mains des Parthes vinrent le rejoindre, faisant des récits effrayants de la puissance de l'ennemi. Pourtant l'Arsacide d'Arménie, Artavasde, fils de Tigrane, arriva comme auxiliaire avec six mille cavaliers, annonçant qu'il allait fournir encore dix mille cuirassiers, appelés cataphractes, et trente mille fantassins; de plus, tous les vivres nécessaires à

l'armée romaine. Il recommanda à Crassus d'attaquer Orode par l'Arménie, terrain plus favorable aux manœuvres de l'infanterie occidentale. Mais Crassus préféra son premier plan, qui consistait à traverser la Babylonie, et Artavasde n'ayant pu le convaincre, rentra dans ses États en promettant de faire une diversion du côté du pays des Mèdes.

Orode avait divisé ses forces en deux. Avec une de ses armées, il fit face à son cousin d'Arménie; avec l'autre, il envoya le souréna, ou général en chef de la confédération, pour arrêter Crassus, qui, ayant été rejoint par les troupes d'Abgar d'Édesse et par celles d'un prince arabe nommé Alchandonius, continuait à s'avancer dans les plaines. Il paraît qu'Abgar n'avait pas la moindre intention de le servir, et au contraire le poussait de son mieux à compromettre son armée. Il lui persuada qu'Orode était en fuite et cherchait à gagner l'Hyrcanie ou le pays des Scythes, que le souréna et Sillaké, dont on apercevait de temps en temps les escadrons, ne tentaient autre chose que de couvrir la déroute de leur souverain, et enfin qu'il fallait se hâter, afin d'arriver à temps pour prendre Orode et s'enrichir de ses dépouilles. Crassus, sensible à cette perspective, négligeait toute précaution et courait en avant. Il fut attaqué sur les bords du fleuve Babissen, affluent de l'Euphrate, et perdit du monde, son fils entre autres. Alors il s'effraya. Voulant battre en retraite, il fut poursuivi par toute la cavalerie parthe, fut détruit en détail et vint tomber lui-même près de Carrhes ou Harran. Son armée fut complétement détruite; très-peu d'hommes réussirent à gagner la Syrie sous la conduite de Cassius. Ce qui ne fut pas massacré alla mourir captif dans la Margiane, à l'autre bout de l'empire; comme je l'ai déjà raconté ailleurs, la tête de Crassus, séparée du tronc, figura dans la tragédie des Bacchantes jouée devant Orode et sa cour, au moment où arriva le messager qui apportait la sanglante dépouille.

Mais en même temps que Crassus périssait victime de ses imprudences, Orode lui-même avait attaqué Artavasde, qui, instruit de la mauvaise position de son allié, s'était empressé de faire la paix. Il donna sa fille en mariage à Orode. Celui-ci, inquiet d'ailleurs de la grandeur du service que venait de lui rendre le souréna, fit mettre à mort ce général. Il avait d'ailleurs recouvré tout le pays situé à l'est de l'Euphrate. L'année suivante, il envoya en Syrie quelque peu de troupes pour la ravager; Cassius les repoussa assez facilement; mais en 51 avant notre ère, Pacore, fils d'Orode, avec une armée plus solide, passa le fleuve. Il avait pour conseiller un vieux chef parthe, nommé Osakès, qui donnait confiance aux soldats. Les gens du pays prirent le parti des Parthes contre les Romains, et toute la Cyrrhestique fut dévastée. Cicéron, alors commandant en Cilicie, se maintint assez bien. Cassius, enfermé dans Antioche, sauva la ville, que des corps presque uniquement composés de cavalerie ne pouvaient guère enlever. Dans une des sorties heureuses qu'il exécuta, Osakès fut tué. Cependant arriva Bibulus, nommé proconsul de la province; il se fit battre dans le mont Amanus, et n'eut d'autre ressource que de se tenir à l'abri derrière les murs d'Antioche. Enfin les Parthes se retirèrent, Pacore ayant été rappelé comme devenu suspect à son frère, auquel Bibulus avait fait insinuer des soupçons sur la fidélité du jeune prince par l'entremise d'un certain Ornodapantès. Ainsi se termina d'une manière peu glorieuse pour Rome la première guerre que la république ait soutenue contre l'empire d'Iran.

Mais il en était résulté que les partis qui s'agitaient en Italie avaient conçu une estime assez haute d'une puissance capable de couper la tête à un proconsul et d'en forcer un autre à ne pas oser sortir d'une ville. En conséquence, lorsque Pompée commença à faire la guerre à Jules César, il envoya des ambassadeurs à Orode pour lui demander son appui. Orode voulut bien y consentir, mais

à la condition que la république lui céderait la Syrie. Cette concession étant impossible, on ne conclut rien; cependant on ne se brouilla pas, car les Parthes se montrèrent toujours, dès cette époque, favorables au parti pompéien, et celui-ci en était si persuadé que son chef avait pensé un instant, après Pharsale, à se réfugier à Ctésiphon, sûr d'y être bien accueilli. César, de son côté, eut l'idée d'attaquer les Parthes, et il avait même envoyé à Antioche Sextus César, son parent, avec une légion pour étudier le terrain. Ce projet fut pourtant écarté par d'autres soins plus graves, bien que le Grand Roi eût cédé, en 46 avant Jésus-Christ, aux sollicitations du Pompéien Cécilius Bassus et que ses soldats fussent rentrés en Syrie, d'où l'hiver les fit sortir, après qu'ils s'y furent comportés en maîtres.

Pourtant César supportait impatiemment l'attitude ouvertement hostile du gouvernement arsacide, et il venait d'obtenir un décret du sénat qui le mettait à la tête d'une armée contre les Parthes, quand il fut assassiné. Dolabella, son lieutenant, devenu consul après lui, obtint pour le décret la confirmation du peuple, malgré le sénat qui ne s'en souciait plus, et se hâta d'arriver en Asie dans une tout autre idée que celle d'attaquer Orode. En effet, il surprit dans Smyrne Trébonius, qu'il fit massacrer. Déclaré immédiatement ennemi du peuple romain par le parti aristocratique triomphant, il fut attaqué par Cassius, que le sénat lui avait donné pour successeur, et qui marcha contre lui à la tête des légions de Cécilius Bassus et de Statius Murscus, soutenus par un corps auxiliaire d'archers parthes. Cerné dans Laodicée et réduit par la famine, il se tua.

Pendant la guerre contre les triumvirs, Brutus et Cassius sollicitèrent l'appui de Pacore, commandant au nom de son père en Syrie. T. Labiénus ayant négocié cette affaire avec succès, leur envoya quatre mille archers arabes, mèdes et parthes. Il était encore au quartier général de

Pacore quand arriva la nouvelle de la bataille de Philippes. Il se rendit alors à Ctésiphon et persuada à Orode de faire définitivement la conquête de la Syrie. Les vues qu'il présenta ayant été approuvées, une nouvelle armée parthe sous les ordres de Pacore, accompagné par Labiénus, passa l'Euphrate, pénétra jusqu'à la Phénicie et s'empara d'Apamée. Comme la garnison de cette place était composée d'hommes de Brutus et de Cassius enrôlés de force par Marc-Antoine, ils reconnurent volontiers l'autorité de Labiénus, qui avec eux battit Décidius Saxa et le força à se réfugier à Antioche. Ne s'y trouvant pas assez en sûreté, celui-ci sortit de la ville, cherchant à gagner la Cilicie, fut pris en route par les soldats de Labiénus et tué. Florus dit qu'il se tua lui-même.

La Syrie tomba tout entière aux mains des Parthes, excepté Tyr, imprenable, puisque Pacore n'avait pas de flotte. Le vainqueur marcha vers la Palestine, enlevant sur sa route Sidon et Ptolémaïs. Lysanias, roi de l'Iturée, envoya de grands présents au général parthe Barzapharne, le suppliant de chasser du trône de Judée Hyrcan, qui l'occupait alors, pour y placer Antigone. Beaucoup de Juifs du parti de ce dernier vinrent grossir l'armée envahissante, Pacore entra dans Jérusalem et donna la couronne à Antigone. Cependant la ville sainte ainsi que tous les pays d'alentour furent pillés et Hyrcan déposé, puis on lui coupa les oreilles et on l'emmena prisonnier dans l'Iran. Quant à Labiénus, il poursuivait des succès pareils dans l'Asie-Mineure, pénétrait jusqu'en Carie, mettait en fuite Plancus, gouverneur pour Antoine, massacrait les populations, dépouillait les temples, faisait de l'argent et se frappait des médailles au titre d'« Imperator » et de « Parthicus », ce qui, suivant l'observation très-judicieuse de Saint-Martin, aurait extrêmement embarrassé les numismates, si on ne savait assez sûrement d'ailleurs cette partie de l'histoire; car l'usage romain était de ne prendre un titre tiré du nom d'un peuple que lorsqu'on avait triom-

phé de ce peuple, et Labiénus au contraire ne triomphait que par ce peuple. Hybrias, qui, de son côté, commandait dans Mylassa de Carie lorsque Labiénus avait occupé la province, ayant appris que son vainqueur se donnait si singulièrement le titre de « Parthicus », disait en s'en moquant que, pour sa part, il allait se nommer désormais « Caricus imperator ».

Antoine fit cependant mine d'aller délivrer la Syrie de la présence des Parthes. Il se rendit même à Tyr; mais l'entrevue de Brindes, où l'attendait son beau-frère Auguste, dominant toute autre question, il remit à un meilleur temps les affaires d'Asie, et ce ne fut qu'en 39 avant Jésus-Christ que son lieutenant P. Ventidius Bassus reçut l'ordre d'aller reprendre les hostilités. Les talents de ce nouveau général relevèrent les intérêts et le prestige de Rome, si gravement compromis. Labiénus s'empressa de fuir dans les défilés du Taurus en appelant les Parthes à son aide, et ceux-ci ayant attaqué avec leur impétuosité ordinaire, mais sans précaution, les retranchements du lieutenant d'Antoine, furent battus. Ventidius manœuvra de telle sorte qu'il les empêcha de faire leur jonction avec Labiénus, et tandis qu'il les rejetait du côté de la Cilicie, il pressait l'ancien républicain, qui enfin, abandonné de ses soldats et traqué de place en place, se sauva en Chypre, où Démétrius, affranchi de César et gouverneur pour Antoine, le découvrit et le mit à mort.

La Cilicie fut reconquise, et les défilés du mont Amanus, où Bibulus avait jadis été battu, attaqués cette fois par Upédius Silo et Ventidius, virent la défaite de Pharnapate, qui n'avait que très-peu de monde avec lui et qui fut tué dans la retraite. Toute la Syrie était retombée au pouvoir des Romains. Un renfort de quatre légions envoyées d'Afrique vint mettre Ventidius en état de consolider son œuvre.

L'année suivante, Pacore revint vers son ancienne conquête avec une forte armée; mais trompé par de fausses

confidences que Ventidius lui avait fait transmettre par le chef arabe Alchaden, il perdit quarante jours en marches inutiles et laissa le temps à son adversaire de concentrer ses forces. Quand il l'eut atteint, il renouvela la faute commise aux défilés du Taurus et attaqua les Romains dans leur camp. Tourné par une partie des légions, il fut battu, malgré une résistance très-vigoureuse, et tué dans la mêlée. Justin prétend que jamais les Parthes n'éprouvèrent une pareille défaite. Il en périt plus de vingt mille tant dans la bataille que dans la déroute. La tête de Pacore fut promenée dans toutes les villes de Syrie, qui menèrent grand deuil pour ce prince, dont la douceur et les belles qualités étaient chères à tout le monde. Marc-Antoine obtint les honneurs d'un triomphe qui fut le premier décerné pour une victoire remportée sur les Parthes; mais Ventidius eut aussi son nom sur les médailles.

La mort de Pacore jeta le désespoir dans l'âme d'Orode. Le vieux roi ne se remit jamais de cette douleur. Il appelait Pacore à grands cris et ne pouvait croire qu'il ne le verrait plus. Forcé cependant de désigner un successeur au choix des feudataires, il prit Phraate, un de ses puînés, et découragé, désolé, atteint d'ailleurs d'une hydropisie causée par le chagrin, il se retira des affaires. Ce n'était pas assez pour Phraate, qui voulait régner seul et qui débuta par faire égorger ses frères, nés d'une fille d'Antiochus, roi de la Comagène. Peu après il empoisonna son père, qui, n'ayant pas succombé assez promptement par le poison, tomba sous le couteau. Phraate s'annonçait comme l'antithèse du magnanime Pacore.

Phraate est certainement le Khosrou du Rouzet-Esséfa, qui le fait descendre à la quatrième génération de Mithridate II. Suivant la Chronique orientale, ce fut un prince extrêmement adonné aux femmes et qui ne respecta pas même sa propre sœur. Il s'était fait construire un palais à sept étages, où il célébrait ses orgies. Quand il voulait mettre quelqu'un à mort, il le faisait monter sur la plus

haute terrasse de sa résidence et le précipitait en bas. Son règne fut de quarante ans.

Au dire des Romains, Phraate régna trente-sept ans, montra beaucoup de talent dans ses négociations et dans ses guerres, et devint en quelque sorte l'esclave d'une esclave italienne nommée Mousa, dont il mit l'image sur ses monnaies. Sa passion pour cette étrangère le porta à livrer aux Romains quatre de ses fils, afin de rassurer l'ambition dont Mousa était dévorée pour son propre fils. On voit que les traits principaux concordent assez avec ceux de l'histoire de Khosrou. Entrons maintenant dans le détail de ce qui concerne Phraate II.

Non content de s'être débarrassé de son père et de ses frères, le Grand Roi ne se crut pas en sûreté s'il ne sacrifiait pas son fils encore enfant. Il le fit tuer, et ne ménageant pas les princes de l'empire, il se débarrassa de tous ceux qu'il put saisir; un grand nombre se mirent à l'abri de ses sanglantes précautions, et parmi ceux-là un certain Monésès, ancien compagnon et ami de Pacore, qui se réfugia sur les terres romaines auprès d'Antoine. Celui-ci lui promit le trône, ce qui prouve que Monésès était de la maison royale, et en attendant que le triumvir eût renversé Phraate II, il assigna à son protégé les revenus de trois villes syriennes, Larisse, Aréthuse et Hiérapolis, afin que celui-ci pût s'entretenir suivant son rang. Phraate entra alors en relations avec Monésès d'une part et Antoine de l'autre. Il persuada au premier de se réconcilier avec lui et de revenir à Ctésiphon; quant à Antoine, il le fit consentir à cet arrangement, et probablement ce fut pour prix de sa complaisance qu'après la mort d'Antigone de Judée, exécuté par l'ordre d'Antoine, et l'intronisation d'Hérode, il laissa sortir Hyrcan de son exil et lui permit de retourner à Jérusalem. Antoine voulait plus, il réclamait les enseignes enlevées à Crassus et les nombreux prisonniers retenus par les Parthes. Comme on lui refusa ces demandes, il marcha contre l'empire et fit des démons-

trations sur la ligne de l'Euphrate; mais la trouvant bien gardée, il entra en Arménie et se proposa d'attaquer par les montagnes d'Ecbatane.

C'était une idée favorite du roi arménien Artavasde, qui voulait ainsi jeter le poids de la guerre sur son ennemi personnel, le roi des Mèdes, nommé comme lui Artavasde. L'armée romaine était considérable. Elle comptait, au dire de Plutarque, soixante mille légionnaires, dix mille cavaliers espagnols et gaulois, trente mille alliés, plus six mille cavaliers arméniens et sept mille fantassins de la même nation.

Antoine commença par perdre beaucoup de monde dans la contrée difficile de l'Atropatène, et comprenant que ses bagages et ses machines le gênaient, il les laissa derrière lui sous la charge d'Oppius Statianus, et alla assiéger une ville mède nommée Phraata par Plutarque, Vera par Strabon, et Praaspa par Dion Cassius. Pendant qu'il s'épuisait en efforts impuissants, Phraate écrasa Oppius Statianus, lui tua dix mille hommes, s'empara des bagages et brûla les machines. Le roi de Pont, Polémon, qui était avec les Romains, fut fait prisonnier.

Antoine continua cependant le siége jusqu'à l'automne; mais n'ayant plus de vivres et ne sachant comment s'en procurer, il envoya des députés auprès du roi des Parthes pour lui demander la paix. Phraate traita les Romains avec le dernier mépris. Il les reçut assis sur un trône d'or et tenant un arc à la main; il leur accorda dédaigneusement la retraite, à la condition qu'ils partiraient immédiatement, ce que le triumvir s'empressa de faire, laissant ses machines de siége et ses retranchements intacts; tout cela fut détruit par les Mèdes. Le retour fut des plus pénibles, car si Phraate avait permis aux Romains de s'en aller, il n'avait pas conclu de paix, et il harcela les légions de la façon la plus cruelle jusqu'au passage de l'Araxe, où il cessa de les poursuivre. Vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers périrent dans cette

retraite. En somme, Orose prétend que lorsque le triumvir eut regagné la Syrie, il n'avait plus que le tiers des soldats qu'il en avait emmenés. Antoine retourna auprès de Cléopâtre, cherchant une distraction à un si rude échec.

Mais l'Arsacide de Médie, qu'il n'avait pu abattre, s'était brouillé sur ces entrefaites avec Phraate, parce qu'il avait trouvé sa part de butin trop petite, et comme d'ailleurs il en voulait déjà à l'Arsacide d'Arménie, devenu suspect à Antoine, qui l'accusait de ne l'avoir pas assez soutenu, il fit faire des ouvertures au triumvir par Polémon, le roi prisonnier de la région pontique, ce qui éveilla chez le Romain le goût d'une revanche pour le printemps de l'année 35 avant notre ère. A cette époque, en effet, il reparut à Nicopolis, sur le Lycus, invitant Artavasde d'Arménie à venir le trouver.

Artavasde eut peur et obéit; Antoine le fit arrêter, charger de chaînes d'argent et promener autour de quelques citadelles arméniennes, espérant que les commandants se rendraient pour délivrer leur roi. L'effet produit fut tout contraire. L'Arménie entière courut aux armes, et les populations mirent à leur tête Artaxès, fils aîné d'Artavasde; pourtant le jeune prince fut vaincu et se réfugia auprès de Phraate. Antoine s'empara du pays, donna la Petite Arménie à Polémon, maria la fille de ce prince à un fils que lui-même avait eu de Cléopâtre, et retourna en Égypte avec un butin énorme et toute la famille royale d'Arménie enchaînée. Son intention était de continuer la guerre, et à cet effet il avait réuni des forces considérables, renouvelé son alliance avec le roi des Mèdes, obtenu l'assurance de son appui contre Auguste, et il lui avait cédé la haute Arménie. De son côté, Artavasde lui avait restitué les aigles prises à Oppius Statianus et donné sa toute jeune fille Jotape pour Alexandre, fils de Cléopâtre et du triumvir. Le jeune couple devait monter sur le trône des Parthes quand on l'aurait pris.

Mais les hostilités entre Octave et son beau-frère ayant

commencé sur ces entrefaites, Phraate se jeta sur les Mèdes, qui lui opposèrent leurs auxiliaires romains, lesquels furent enfoncés. Artavasde battu, son pays conquis, l'Arménie envahie, Artaxès restauré, tout semblait lui réussir, quand soudain un autre Arsacide, appelé Tiridate, vint faire diversion. Il se révolta contre Phraate et attira à lui tous les mécontents, qui étaient fort nombreux, car le Grand Roi avait l'esprit dur et la main lourde. Obligé de se défendre, Phraate quitta la Médie, immédiatement reprise par Artavasde, lequel eut peu de temps après la nouvelle de la bataille d'Actium et reçut de Cléopâtre la tête de son ancien ennemi le roi d'Arménie, comme un présent qui devait l'engager à se tenir fidèlement dans l'alliance d'Antoine. On comptait sur lui pour changer la marche des affaires romaines. Il paraît qu'il les connaissait assez bien pour ne pas s'attacher à une cause perdue, et il embrassa le parti d'Auguste, qui, arrivé à Alexandrie, prit l'attitude la plus conciliante envers tous les partis en lutte dans l'empire arsacide. Il renvoya Jotape à son père, lorsque celui-ci, battu par Phraate une seconde fois, se réfugia auprès de lui. Auguste refusa cependant de rendre à Artaxès d'Arménie ses frères, parce que les Arméniens avaient égorgé tous les Romains qu'ils avaient pu saisir; mais là se borna sa vengeance. Cependant Phraate avait énergiquement renoué ses affaires. Tiridate n'avait pu tenir contre lui, et en moins de deux ans ce compétiteur, chassé de toutes parts, écrasé dans une dernière bataille, avait été obligé de s'enfuir en Syrie. Auguste promit de ne lui accorder aucun secours; mais il refusa de le livrer.

Les faits ne prouveraient pas absolument qu'il ait tenu parole dans la première partie de son engagement, car Tiridate revint bientôt dans l'Iran avec des forces assez considérables pour chasser Phraate, dont le joug devenait intolérable. Il semblerait, d'après les paroles de Justin, qu'un parti puissant déposa le roi. Mais il n'y eut certai-

nement pas unanimité dans cette mesure, car Phraate, retiré dans l'est de l'Iran et soutenu par des auxiliaires scythes, reparut bientôt, rendit la position intenable pour Tiridate, reprit le trône, et son rival s'enfuit de nouveau sur les terres romaines, emmenant avec lui un jeune fils de Phraate, dont il avait pu s'emparer.

Les Arsacides ne se lassaient jamais de lutter. Tiridate courut supplier l'empereur, qui était alors en Espagne, tandis que Phraate, de son côté, envoyait à Rome une ambassade pour réclamer son fils et « son esclave Tiridate ». Cette affaire fut traitée avec solennité. Auguste consulta le sénat, qui s'en remit à son jugement. L'extradition de Tiridate fut refusée, mais le fils de Phraate renvoyé sans rançon, et on se borna à solliciter la remise des aigles perdues dans les expéditions de Crassus et d'Antoine, ainsi que la délivrance des prisonniers.

Sur ces entrefaites, il s'était opéré un revirement considérable dans la politique et dans les vues de Phraate II. Celui-ci avait jadis reçu en présent de Jules César cette esclave italienne appelée Mousa, qui a déjà été nommée plus haut, et dont la beauté merveilleuse avait pris sur le terrible Arsacide une influence d'abord très-grande et enfin absolue. Phraate, livré tout entier à cette femme, devint un ami passionné d'Auguste. Il lui sut gré de lui avoir rendu son fils; il ne s'irrita pas de ce qu'il lui avait refusé sa vengeance sur Tiridate; il lui rendit bénévolement toutes les enseignes et tous les prisonniers, et poussa si loin l'affection, la confiance aveugle dans son ami, qu'il imagina de demander une entrevue à Titius, gouverneur de Syrie, pour remettre lui-même à ce fonctionnaire ses propres fils, Séraspadane, Rhodaspe, Phraate et Boone ou Vononès, afin que l'enfant qu'il avait eu de Mousa fût à l'abri de toute compétition de famille. Ainsi le redoutable Phraate, le chef qui faisait trembler l'Asie, était devenu le jouet d'une fille romaine, et par suite le plus fidèle ami d'Auguste, auquel rien n'était refusé à Ctésiphon. Celui-ci

se rendait parfaitement compte de cet avantage et savait que la crainte n'avait aucune part dans les sentiments de l'Arsacide à son égard. Il dit dans son testament que si Phraate lui livra ses fils, ce ne fut pas que le Parthe eût été vaincu, mais par pure affection pour lui.

Du reste, la remise des enseignes et des prisonniers causa à l'empereur une joie immodérée. On remercia les dieux par des sacrifices solennels; on éleva sur le Capitole un temple à Mars Vengeur, qui n'avait rien à faire dans la question, pour y déposer les aigles rendues. Des médailles furent frappées en grand nombre. On n'osa pas dire dans les légendes que les trophées avaient été repris : on inscrivit sur les unes qu'ils avaient été reçus, « RECEPT. » ; sur les autres qu'ils avaient été recouvrés, « RECUP. ». Sur l'une de ces pièces, on voit un Parthe, un genou en terre, présentant une enseigne, et à l'avers un arc de triomphe surmonté d'un quadrige portant Auguste couronné par deux Victoires. C'était beaucoup trop de bruit pour célébrer une complaisance, mais probablement Auguste y trouvait son compte vis-à-vis de l'opinion publique.

Il n'était guère possible cependant, malgré les efforts de Mousa et la bonne volonté de Phraate II, que les deux grands empires vécussent absolument sans conflits. L'Arménie était entre eux une pomme de discorde. Il y eut encore de ce côté quelques mouvements. Des prétendants se mirent en campagne; Phraate soutint les uns, Auguste les autres; mais au fond l'empereur et le Grand Roi, fort âgés l'un et l'autre, ne se souciaient pas de rompre. Il fallut cependant envoyer Caïus César en Orient avec M. Lollius. Il y eut une correspondance assez aigre échangée entre les deux amis, et Auguste s'étant permis dans une de ses lettres d'appeler l'Arsacide Phraate tout court, sans lui donner aucun titre, le prince parthe répondit à l'empereur en ne le nommant que César. En somme, bien que les Romains eussent battu quelques Arabes, les Par-

thes s'étaient rendus maîtres de l'Arménie. Ils finirent par la céder momentanément à un prince mède nommé Ariobarzane, qui plaisait à Auguste ou plutôt à ses représentants. Il semble que vers le même temps des troubles étaient suscités dans l'Iran par un Arsacide nommé Vologèse, lequel prétendit, mais sans plus de succès que Tiridate, détrôner Phraate II. Cette affaire ne laissa pas de grandes traces, et passa comme tant d'autres qui se renouvelaient sans cesse sur un terrain si bien disposé pour des entreprises de ce genre.

Phraate II mourut vers l'an 1er de notre ère, suivant quelques numismates, vers l'an 4, suivant d'autres, et en l'an 9, d'après Saint-Martin. Dans l'opinion de cet érudit, le fils d'Orode aurait régné quarante-six ans. Il est difficile de se prononcer entre ces dates d'une manière bien certaine; ce qui reste assuré, c'est que la domination du Grand Roi dura longtemps, et, quelque violente qu'elle ait été, ne fut ni sans habileté ni sans gloire. Mousa, qui avait dominé dans les dernières années, plaça sur le trône son fils Phraatakès. On accusa le nouveau roi d'entretenir un commerce incestueux avec sa mère et d'avoir, d'accord avec elle, fait périr le vieux monarque. Rien n'est moins prouvé; cependant, quelques mois après la mort de Phraate, Phraatakès fut tué avec Mousa. Il ne semble pas qu'il ait jamais été reconnu par les feudataires, et on ne doit pas le compter au nombre des Grands Rois. Aucune médaille ne saurait être attribuée d'une manière certaine à ce prince, et les auteurs asiatiques ne le connaissent pas.

Orode II est dans le même cas. C'était un Arsacide dont on ignore la filiation. Il réclama la couronne à la tête d'un parti trop faible pour la lui assurer. Ses adversaires se plaignirent de son humeur intraitable, et on l'assassina dans une fête au bout de quelques mois. Il n'eut donc ni le temps ni les moyens de se faire accepter.

Vononès, l'aîné des fils de Phraate II, élevé à Rome

depuis que son père l'avait donné en garde à Auguste, fut réclamé par les Parthes, qui envoyèrent à cet effet une ambassade solennelle à l'empereur. Ce fut sans doute pendant le temps que mirent ces mandataires pour se rendre à leur destination, y traiter le sujet dont ils étaient chargés et revenir à Ctésiphon, que se produisirent Phraatakès, Orode, et, suivant Tacite, quelques autres encore. Vononès seul était désiré et avoué par les électeurs légaux.

L'empereur accueillit très-bien la légation parthe; il accorda ce qu'on lui demandait, fit des présents somptueux à Vononès et le laissa partir. Le nouveau Grand Roi porte dans les généalogies persanes le nom d'Ardévan et règne treize ans, ce qui est à peu près identique avec le calcul assez vague des auteurs latins et des critiques modernes. Il se glorifie sur la légende de ses médailles d'avoir vaincu un compétiteur probablement plus sérieux déjà à cette époque que Phraatakès et Orode, et qui régna après lui sous le nom d'Artaban.

Vononès, en arrivant dans son empire, avait été reçu avec beaucoup d'enthousiasme par les Iraniens. On aimait en lui l'héritier de la branche régnante et un prince dont la destinée avait été jusqu'alors peu heureuse et propre à exciter les imaginations à la pitié. Mais il se trouva par malheur que celui qu'on supposait avoir porté l'exil comme un fardeau s'y était au contraire très-bien accoutumé et avait pris les mœurs italiennes et les habitudes du grand monde romain. Ces mœurs déplurent, et d'une manière d'autant plus absolue que tout ce qu'on savait de l'Italie, c'était ce qu'on avait vu faire à Mousa; naturellement on confondait dans une égale horreur et l'étrangère et les habitudes de son pays. Vononès était un élégant et un habitué des soupers du Palatin. Il n'aimait ni à passer les journées à cheval ni à mener des chasses de plusieurs semaines; en revanche il se faisait porter partout en litière. On déclara que ce n'était pas un roi, que ce n'était pas un Arsacide, mais l'esclave corrompu de l'ennemi, et que

sous lui l'empire ressemblait à une sorte de province romaine. Ces réflexions prirent de plus en plus faveur; enfin les feudataires, honteux d'avoir été chercher un pareil souverain et de se l'être imposé, se réunirent, le déposèrent, et reconnurent à sa place cet Artaban vaincu et chassé au début du règne, et qui revint prendre la place de son rival. Vononès essaya de résister. Vainqueur une première fois, il fut battu une seconde, et se sentant abandonné, il quitta Ctésiphon, où il avait d'abord espéré se maintenir, et s'enfuit en Arménie.

Il trouva le trône vacant par la mort d'Ariobarzane, qui avait eu pour lui succéder une femme nommée Érato, bientôt chassée par les merzebans. On le choisit pour roi, et il demanda des secours à Tibère; mais cet empereur, ne se souciant pas d'engager une guerre avec les Parthes, refusa toute intervention. Vononès voyait déjà se tourner contre lui une partie des seigneurs arméniens qui acceptaient l'allégeance d'Artaban. Il quitta donc sa royauté éphémère et gagna les provinces syriennes, où Créticus Silanus le reçut avec les plus grands respects et lui permit de séjourner avec une suite convenable à son rang.

Artaban ayant conquis l'Arménie, avait donné ce royaume à son fils Orode. Germanicus arriva et le donna à son tour à Zénon, fils de Polémon, qui prit alors le nom national d'Artaxias pour faire plaisir à son peuple. Artaban demanda une entrevue au général romain, insista pour le maintien des traités, l'internement de Vononès dans une partie de l'empire romain autre que la Syrie, et l'abstention complète des proconsuls dans les affaires des petites principautés arsacides. Germanicus paraît avoir acquiescé dans une mesure assez large aux prétentions d'Artaban, car une paix fut conclue qui dura dix-huit ans.

Vononès demeurait alors à Antioche, mais il y était en quelque sorte gardé à vue. Germanicus le fit sortir de Syrie et le relégua à Pompéiopolis de Cilicie. Cette captivité, luxueuse d'ailleurs, ennuya à la fin l'Arsacide, qui

corrompit ses gardes, et, sous prétexte d'une partie de chasse, prit la fuite avec l'intention de se retirer chez un roi scythe, probablement un Arsacide comme lui. Malheureusement il fut poursuivi aussitôt que son évasion fut connue, et tous les passages du fleuve Pyrame et tous les ponts ayant été gardés, il tomba entre les mains des cavaliers de Vibius Fronton, qui l'arrêtèrent. Dans ce moment, un officier nommé Remmius, chargé de sa garde et qui craignait d'être compromis par ses révélations, lui passa son épée au travers du corps et le tua sur le coup. A Rome, on parla beaucoup de cette affaire. Suétone prétend que Tibère avait dirigé le bras de Remmius dans l'intention de s'emparer des trésors que possédait encore Vononès. Je suis plus frappé de voir que les Romains mettaient évidemment une grande attention à ne pas mécontenter Artaban, et tenaient bien les conditions de la paix. De son côté, le nouveau Grand Roi arsacide entretenait les meilleures relations avec la puissance occidentale. Quand Germanicus mourut, Artaban ordonna un deuil officiel et fit suspendre les banquets et les grandes chasses.

Germanicus cessa de vivre en l'an 19 de notre ère. Après cette époque, Artaban, tranquille du côté des Romains, paraît avoir fait la guerre dans le nord et le nord-est de l'empire iranien et y avoir été constamment victorieux. C'est pendant cette période qu'eut lieu une révolte des Juifs ou mieux de quelques populations juives établies sur les territoires occidentaux de la confédération, et dont parle Josèphe. J'ai dit ailleurs que les enfants d'Israël, successivement favorisés par les Achéménides, par Alexandre et par les Parthes, jouissaient de grandes libertés, avaient des communautés puissantes et comptaient parmi eux de véritables princes. Une fois déjà, au commencement de la dynastie arsacide, ils avaient donné lieu à des sévérités que, sans nul doute, leur esprit remuant et agressif leur avait attirées. A l'époque d'Artaban, ils étaient concentrés en grand nombre dans Séleucie,

à Nisibe, dans toute la Babylonie, et notamment dans les marais formés par les rameaux canalisés de l'Euphrate et du Tigre. Nehardéa, leur capitale et le centre de leurs écoles, avait pris beaucoup d'importance. Deux frères, appelés Asinée et Anilée, de basse extraction et ouvriers tisserands, s'imaginèrent de se mettre à la tête d'une bande de brigands, Juifs comme eux, et d'aller bâtir une forteresse près de l'Euphrate. De là ils faisaient des expéditions, levaient des tributs, pillaient les villages. Le gouverneur parthe de Babylone voulut les réduire. Il fut battu. Artaban, frappé du courage des deux Juifs, au lieu de les punir, les fit venir auprès de lui, les traita bien, et leur accorda sa protection. Ils en usèrent pour établir en Mésopotamie une sorte de domination qui dura une quinzaine d'années.

Au bout de ce temps, Anilée étant devenu amoureux de la femme d'un chef parthe, tua le mari. Comme cette dame n'était pas juive de religion, les brigands et Asinée lui-même furent choqués et crièrent au scandale. La nouvelle épouse fit empoisonner son beau-frère, et Anilée, devenu seul chef des bandes, ne ménagea plus rien et se permit même de ravager les terres de Mithridate, gendre du Grand Roi. Mithridate se fâcha; mais il fut saisi, promené sur un âne, ignominie intolérable pour un noble parthe, et renvoyé chez lui.

Il revint peu après et défit Anilée, qui n'en continua pas moins ses déprédations; mais les Babyloniens excédés finirent par le serrer de près et le tuer. Ils expulsèrent ensuite tous les Juifs de leur ville, et ceux-ci se retirèrent à Séleucie, où les communautés grecques et syriennes étaient en guerre. Les réfugiés s'unirent avec les Syriens, qui dès lors devinrent le parti prépondérant, mais furent bientôt dégoûtés de leurs alliés. Au bout de six ans, ils s'entendirent contre eux avec les Grecs, et on en fit un massacre général. Dans toute la Syrie et la Babylonie, les populations pourchassèrent les Juifs, et ce qui ne réussit

pas à gagner Ctésiphon, ou Néhardéa, ou Nisibe, fut mis à mort. Ainsi cette race antipathique a partout semé le vent pour recueillir à la fin la tempête, et l'on peut voir de plus ici quelles agitations incessantes formaient la vie des nations si diverses comprises dans l'empire parthe.

En l'an 34 de notre ère, Artaban s'empara encore une fois de l'Arménie, où le protégé des Romains, Zénon-Artaxias, venait de mourir. Il mit à sa place Arsace, son fils aîné. Il voulait évidemment rompre avec Tibère. Il lui envoya redemander les trésors et la succession de Vononès, et sans attendre la réponse, attaqua et battit les légions dans un mouvement qu'il exécuta du côté de la Cappadoce.

Il n'était cependant pas très-assuré sur son trône. Un prince parthe, Sinnakès, et l'eunuque Abdus travaillaient contre lui à Ctésiphon. Ils firent demander à Tibère de leur envoyer un second fils de Phraate vivant à Rome et portant le même nom que son père. Artaban, averti de cette intrigue, gagna Sinnakès à prix d'argent et tua Abdus. Phraate vint jusqu'en Syrie; mais il s'était efféminé comme jadis son frère Vononès, et quand il voulut prendre les habitudes parthes, il ne put les supporter et mourut bientôt à la peine. Tibère ne se laissa pas décourager et envoya Tiridate pour remplacer le malheureux prince; en même temps il poussa Mithridate, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie, à faire la conquête de l'Arménie, et Vitellius fut chargé de conduire ces affaires.

Le roi parthe intronisé par Artaban fut d'abord assassiné par les grands de l'Arménie, et Mithridate, bien reçu, s'empara de la capitale, Artaxate. Orode, frère du prince tué, accourut; Pharasmane, frère de l'usurpateur, se présenta aussi. Les Albaniens du Caucase le soutenaient, ainsi qu'une partie des Sarmates venus des plaines du Palus-Méotide; mais d'autres Sarmates s'étaient loués aux Parthes; ils arrivaient de leurs pays à grandes marches par le passage de Derbend sur les bords de la Caspienne. Orode voulait

les attendre avant de risquer une bataille. Cette prudence scandalisa la chevalerie parthe, qui fit observer combien il était honteux de paraître hésiter devant un misérable Ibérien et qui exigea l'action immédiate. Orode céda, tomba dans la mêlée, et les Parthes subirent une complète déroute. Artaban, accouru à cette nouvelle, ne put venger son frère; forcé d'abandonner l'Arménie, il lui fallut faire face à Vitellius, qui manœuvrait avec toutes ses forces pour entrer dans la Mésopotamie; et d'autre part Sinnakès et son père Abdagèse, unis à beaucoup d'autres, travaillaient de nouveau pour le renverser. Se voyant dans une situation si critique, Artaban céda à la fortune et se retira dans l'est de l'empire.

Vitellius invita alors Tiridate à venir prendre la couronne. Celui-ci passa l'Euphrate. Ornospade, ancien gouverneur de la Mésopotamie, qui venait de servir avec les Romains dans les guerres de Dalmatie, lui amena un gros corps de cavalerie. Sinnakès et Abdagèse lui remirent les ornements royaux. Toutes les villes grecques et les villes parthes, Kalus et Artémita, ouvrirent leurs portes. Séleucie en fit autant; mais Vitellius n'osa pas se risquer si loin, et repassant l'Euphrate, rentra sur les terres romaines.

Cependant Tiridate gagna Ctésiphon et s'y fit couronner par le souréna. Cette précipitation mécontenta deux seigneurs, Phraate et Hiéron, qui avec toutes leurs forces allèrent rejoindre Artaban dans l'Hyrcanie, et le Grand Roi revenant brusquement avec eux, suivi d'alliés scythes, arriva presque inaperçu jusqu'aux environs de Séleucie. Tiridate perdit la tête, s'enfuit derrière le Tigre, appela à son aide les Élyméens, les Arméniens, les Romains, fut abandonné par les Arabes, et enfin Artaban reprit l'empire sans avoir eu besoin de livrer un seul combat.

Il ne perdit pas de temps; il envahit l'Arménie, et il menaçait d'entrer en Syrie quand la nouvelle de la

mort de Tibère lui parvint. Peu de temps auparavant il avait adressé à cet empereur des lettres hautaines dans lesquelles il lui reprochait ses manœuvres hostiles, ses débauches et ses crimes de toute sorte; mais bien qu'assez fort et en relations avec Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée, il se montra disposé à traiter avec Caligula en souvenir de l'estime que les Parthes avaient eue pour Germanicus, père du nouvel empereur. Vitellius reçut des pleins pouvoirs pour la paix, qui fut conclue au milieu d'un pont jeté sur l'Euphrate à cette occasion, et Darius, un des fils du roi, alla habiter Rome comme otage. On fit de grandes réjouissances pour célébrer le retour de l'amitié entre les deux empires, et Hérode Antipas donna un festin magnifique au Grand Roi et au proconsul de Syrie; mais on trouva du côté des Romains que le Juif s'était montré trop partial pour les Parthes, et dépouillé de sa principauté, on le relégua dans la Gaule. Vitellius fut également accusé de faiblesse et rappelé. Pourtant la guerre ne recommença pas, mais les intrigues continuèrent. Les ennemis d'Artaban furent encouragés sous main, et les choses en vinrent à ce point que le Grand Roi, obligé de céder à l'orage, se réfugia chez Izate, feudataire de l'Adiabène, tandis qu'un prétendant, appelé Cinname, occupait momentanément sa place.

Cette révolte ne dura pas. Cinname se soumit de lui-même et déposa son diadème d'emprunt aux pieds d'Artaban. Quant à Izate, il fut récompensé de sa fidélité par le don de la ville de Nisibe et le privilége, réservé jusqu'alors aux Grands Rois, de se servir d'un trône d'or. Peu de temps après, Artaban mourut dans un âge très-avancé, et son fils Gotarzès lui succéda.

Il paraît que ce ne fut pas sans quelques difficultés. Artaban laissait un autre fils appelé Bardane, qui eut aussi des prétentions à la couronne et les soutint les armes à la main, de sorte qu'après la mort d'Artaban il y eut un interrègne qui dura plusieurs années.

Les Asiatiques sont embarrassés de Bardane. Ou bien ils le suppriment tout à fait, ou bien, comme le Tarykh-e-Djéfery, ils le font régner après Gotarzès et lui donnent le nom de Behaferyd. Les auteurs latins avouent que Bardane ne posséda jamais la partie orientale de l'empire, et d'ailleurs il se maintint quatre ans tout au plus. D'après tous ces faits, il n'y a pas lieu de le placer dans le catalogue des Grands Rois. J'ajouterai encore ici, pour mieux déterminer le peu de succès de Bardane dans l'est de l'Iran, que j'ai vu découvrir à Rhages un vase de terre contenant douze cents drachmes d'argent, la plupart à fleur de coin. Ces pièces étaient des Vononès en petit nombre, quelques Artaban, et la majeure partie des Gotarzès. Il n'y avait pas un seul Bardane.

Gotarzès est bien certainement Gouderz le Grand du Rouzet-Esséfa. Sans rien raconter de précis sur son compte, les Orientaux entourent sa mémoire d'une véritable auréole; et la présence d'une longue inscription tracée sur un rocher à Hadjy-Abad, dans le Fars, et surtout la grande variété et le nombre incroyable des médailles appartenant à ce roi paraissent établir en effet qu'il eut un règne fort brillant.

Les discussions qu'il eut avec Bardane empêchent de fixer bien sûrement les débuts de son règne, qui paraissent tomber entre 43 et 45 de notre ère. Tout d'abord le gouvernement de Gotarzès fut fort agité par les prétentions de son frère. Le Grand Roi s'était bien débarrassé d'un autre frère nommé Artaban, qu'il avait fait périr avec sa femme et son fils; mais Bardane, guerrier audacieux et entreprenant, au sentiment de Tacite, attaqua Gotarzès et le rejeta dans l'Hyrcanie. Le roi revint avec une armée principalement recrutée parmi les Scythes Dahæ, et força Bardane à quitter le siége de Séleucie révoltée et à fuir en Bactriane. Puis il y eut une paix où le prétendant, à ce qu'il paraît, aurait obtenu le titre royal, Gotarzès se contentant d'être maître dans le nord. Séleucie, attaquée de nouveau par

Bardane, fut prise après un siége de sept ans, souvent interrompu à la vérité, et plusieurs feudataires furent successivement battus et soumis, ce qui n'implique pas assurément que Bardane fut reconnu. Il allait même attaquer l'Arménie, quand il en fut détourné par une démonstration hostile de Vibius Marcus sur ses propres domaines. L'empereur Claude avait profité des dissensions de l'empire parthe pour replacer l'Arménie sous le sceptre de Mithridate l'Ibérien, et il en avait chassé Démonax, gouverneur arsacide. Bardane allait remettre les choses dans leur ancien état, quand, serré de près par Gotarzès, il battit son compétiteur dans l'Artakène, mais fut bientôt après assassiné par ses officiers. Gotarzès respira et pensait se trouver le chef unique de l'empire, quand ses adversaires envoyèrent à Rome chercher Méherdate, un descendant de Phraate IV. Claude consentit volontiers à laisser partir ce prince, et C. Cassius, gouverneur de Syrie, conduisit le jeune homme jusqu'à Zeugma, sur l'Euphrate. Là se trouvèrent Abgar d'Édesse et beaucoup de nobles parthes qui venaient faire cortége au prétendant. Mais tous les princes arsacides élevés à Rome avaient le même défaut : ils avaient perdu la vigueur et l'activité fébrile de leur famille. Méherdate laissa passer le temps et ne fit rien ; il déplut par ses ménagements. Un des feudataires, nommé Carrhène ou Garen, lui avait amené des troupes. Méherdate voulut, contre tous les avis, suivre la route difficile des montagnes arméniennes. Il prit Ninive et Arbelles, puis se trouva en face de Gotarzès, campé avec peu de monde sur le mont Samboul et refusant la bataille. Pendant qu'on s'observait, Abgar d'Édesse et Izate de l'Adiabène quittèrent Méherdate et passèrent à son ennemi. Méherdate, craignant que cet exemple n'entraînât la défection du reste de son armée, attaqua et fut vaincu. Il tomba dans les mains d'un nommé Parrkakès, qui le remit à Gotarzès, et le Grand Roi déclarant que ce n'était pas un Arsacide, mais simplement un Romain, lui

fit couper les oreilles et le laissa vivre. L'expédition du jeune prince avait duré si peu de temps qu'on ne saurait lui attribuer aucune médaille, et moins que toute autre la série des pièces en bronze dont l'effigie est placée de face, qu'on revendique ordinairement pour lui et qui appartient certainement à Orode.

Gotarzès vécut peu de temps après la défaite et la prise de Méherdate, et sa mort, qui paraît avoir été violente, tomberait vers l'an 50 ou 51. Les médailles de ce roi, argent et bronze, sont en nombre si considérable encore aujourd'hui qu'il est bien difficile d'admettre que son règne, comme on le veut généralement, n'ait été que de cinq ou six années, et cela ne s'accorde pas d'ailleurs avec le souvenir qu'il a laissé. Il paraît donc plus logique de lui attribuer, au moyen des trois ou quatre ans qu'on donne à Bardane et des quelques mois dont on dispose en faveur de Méherdate, dix à onze ans de règne au moins.

Vononès succéda à Gotarzès et régna à peine un an. Il est inconnu aux chroniqueurs persans. Josèphe ne le nomme pas non plus. Tacite, qui seul parle de lui, n'insiste guère à son sujet. On ne saurait donc le placer avec quelque certitude dans le catalogue royal, et il faut passer de Gotarzès à Vologèse Ier pour trouver un Grand Roi authentique.

Ce prince se retrouve dans le Bélash du Tarykh-è-Djéféry et du Rouzet-Esséfa. Il régna certainement fort longtemps, et entre les huit ans, les onze ans et les trente-huit ans que les numismates lui attribuent tour à tour, il faut choisir cette dernière opinion. Suivant Josèphe, Vologèse était fils d'Artaban III; Tacite le donne comme fils de Vononès II. Il avait deux frères, Pacore et Tiridate, issus d'une femme légitime; mais lui-même était né d'une courtisane grecque, au dire des Romains. Il entra en 51 en Arménie et y fit proclamer roi son frère Tiridate, après avoir chassé l'Ibérien, protégé de Rome, qui fut

étouffé par son neveu et gendre Rhadamiste, mari de sa fille Zénobie. Vinidius Quadratus, gouverneur de Syrie; Cælius Pollion, commandant des garnisons romaines en Arménie; Julius Pélignus, procurateur en Cappadoce, attisaient toutes ces scélératesses et cherchaient à en profiter. Helvidius Priscus crut le moment venu pour s'emparer d'une partie du pays. Mais à Rome on eut peur des Parthes et on désavoua le magistrat trop zélé, qui fut rappelé. Néanmoins la guerre se ralluma, et Corbulon fut chargé par l'empereur de la conduire, en profitant de ce que Vologèse, occupé en Hyrcanie, avait laissé Tiridate à ses propres ressources. Corbulon enleva Artaxata, qu'il détruisit, et Tigranocerte; et n'ayant pas les moyens de résister, Tiridate se retira en Médie, de sorte que l'Arménie, réduite pour ainsi dire sans combat, passa sous un prince nommé Tigrane, arrière-petit-fils d'Archélaüs, dernier roi de Cappadoce, et d'Hérode, roi des Juifs. Vologèse, fort embarrassé chez lui, négocia, fit une expédition manquée en Arménie et attendit à l'année suivante, où, devenu plus maître de ses moyens, il entra sérieusement en campagne et reconquit tout le royaume de Tiridate, très-attaché à la dynastie arsacide, ainsi que les écrivains romains en conviennent eux-mêmes, ce qui semblerait prouver que ce régime si turbulent, mais si libre, avait de quoi se faire aimer des populations. Corbulon n'eut rien à faire que de traiter; il tomba d'accord que les Parthes enverraient une ambassade à Néron pour lui demander la cession définitive de l'Arménie au feudataire arsacide. Comme l'empereur n'y voulut pas consentir et que les Parthes étaient maîtres du pays, les hostilités reprirent. Cesennius Pœtus se fit battre et fut contraint de capituler dans son camp, obtenant la liberté de se retirer à la condition de livrer le peu de châteaux forts que tenaient les Romains. Il s'estima trop heureux d'avoir rejoint sans autre encombre les troupes de Corbulon, paralysé en Syrie, où il couvrait de son mieux la ligne de

l'Euphrate. On recommença à négocier, et une nouvelle ambassade alla trouver Néron.

L'empereur céda complétement. Sentant son impuissance, content de sauver les formes, il reconnut Tiridate, et par le fait s'humilia devant la puissance arsacide. Néron avait d'ailleurs des préoccupations d'un autre genre; il craignait Corbulon, son général; il sentait déjà que les légions de Syrie jouaient un trop grand rôle dans les questions capitales du moment, et il annonça sa volonté d'aller lui-même en Asie pour observer ce qui se passait sur l'Euphrate. Il cherchait moins à lutter contre l'ennemi qu'à contenir et à abaisser de dangereux serviteurs. Aussitôt son arrivée en Grèce, il donna l'ordre à Corbulon de venir l'y rejoindre. Il aimait mieux le voir en dehors de son cercle militaire. Corbulon obéit et fut mis à mort. La facilité avec laquelle cette question fut réglée tranquillisa Néron et lui persuada qu'il n'avait pas besoin de prendre d'autre peine; ainsi, après avoir fait l'artiste à Athènes, il renonça à son voyage et revint à Rome, où il fut assassiné l'année suivante, 68 de notre ère.

Après Vologèse Ier, dont la mort aurait précédé celle de Néron de huit à dix ans selon les numismates, mais qui l'aurait suivie de plusieurs années d'après d'autres écrivains, on place quelquefois un Artaban, inconnu de la plupart des listes orientales, à l'exception de celle de l'Habyb-Oussiyer. Ce prince n'a laissé d'ailleurs aucun souvenir de ses actions. Aussi, sans nous arrêter à cette considération qu'il est nommé sur quelques tétradrachmes de date postérieure à 90, ce qui impliquerait tout au plus pour lui la position et le titre de prétendant, nous passerons à Pacore. Ce dernier est le Pyjen des Asiatiques, qui le font régner vingt ans, tandis que les Occidentaux lui accordent trente ans de domination. Ce prince, très-belliqueux, porte dans les annales persanes le titre de « salar », « le général », déjà accordé à Mithridate Ier. Il parait avoir régné de 77 à 107 de notre ère. Chosroès lui succéda;

c'est le Kezry de Ferdousy et du Bedjdjet-Attéwarykh, et son règne fut illustré par les événements que détermina l'intervention de Trajan dans les affaires parthes.

Trajan avait du goût pour les conquêtes asiatiques. Il envahit sans grande nécessité des territoires arabes. Alexandre était son modèle; il ne réfléchissait pas à la différence des temps et des situations. D'autres motifs plus sérieux le poussaient encore contre les Parthes. La politique impériale, inquiète des progrès du christianisme, croyait, à tort ou à raison, que les Arsacides, de bonne heure préoccupés par les nouvelles doctrines, en favorisaient les partisans et se ménageaient ainsi un dangereux moyen d'action. Trajan prit le prétexte toujours usité avant lui; il revint sur le traité conclu par Néron au sujet de l'Arménie, et ne voulut pas permettre à Khosroès, que les auteurs latins considèrent comme le frère de Pacore, de mettre Énadare, fils de Tiridate, sur le trône de son père. Il renouvela la prétention d'être le suzerain légitime, et menaça d'intervenir.

Khosroès chercha à détourner l'empereur de toute démarche extrême. Il lui envoya des ambassadeurs à Athènes, et s'engagea formellement à refuser son appui à Énadare et même à le renverser du trône. Seulement il proposa de faire tomber le choix des deux puissances sur un autre candidat, Parthamasiris, fils de Pacore comme Énadare, consentant du reste à ce que l'investiture fût faite par le chef du gouvernement romain. Ces propositions étaient raisonnables; mais Trajan ne songeait pas tant à établir la suprématie romaine en Arménie qu'à humilier le pouvoir des Arsacides, resté au-dessus des prétentions de ses prédécesseurs. Il rejeta donc les ouvertures de Khosroès, répondit avec hauteur qu'il irait lui-même en Asie et aviserait suivant les circonstances.

En 115, il parut en Arménie. Un certain nombre de merzebans apportèrent leur soumission. L'empereur occupa les passages de l'Euphrate à Samosate et à Élégia, et fit som-

mer Parthamasiris de se présenter devant lui pour exposer ses prétentions. Le prince arsacide envoya quelques hommes de sa maison; mais l'empereur refusa de les recevoir, attendu, dit-il, qu'il ne pouvait admettre les vassaux d'un vassal à conférer avec lui. Parthamasiris, après quelques hésitations et avec une grande répugnance, se présenta lui-même et parut devant Trajan, assis sur son tribunal militaire et entouré des légions. Le prince arsacide s'avança dans une attitude assez fière, avec une suite peu nombreuse, ôta son diadème et le mit aux pieds de Trajan. Mais il ne prononça pas un mot et se tint debout en silence, attendant ce que l'empereur avait à dire. Cependant les soldats et les alliés se mirent à pousser des cris de joie frénétiques, saluant Trajan des titres d'« Imperator » et de « Vainqueur ». L'Arsacide ne comprit pas la cause de ce tumulte inattendu. Il crut qu'on voulait attenter à sa vie, et fit quelques pas pour s'éloigner. On l'arrêta aussitôt et on le ramena devant Trajan, auquel il dit que si l'on voulait exiger de lui, dans la cérémonie de l'hommage, quelque formalité plus humiliante que celle à laquelle il s'était soumis, il demandait au moins qu'on lui épargnât d'en donner le spectacle à ses amis et à ses ennemis.

Sans lui répondre, on le fit entrer dans le prétoire. On exigea sa renonciation à ses droits, et non-seulement sa renonciation, mais encore son consentement à d'insultantes humiliations. Il refusa. Alors l'empereur le fit amener en présence de la multitude comme un captif et le somma de se démettre de ses prétentions au trône d'Arménie. Parthamasiris répondit avec hauteur qu'il n'était pas prisonnier, qu'il était venu de plein gré et confiant dans la foi publique pour traiter avec l'empereur comme Tiridate avait fait avec Néron. Trajan déclara que l'Arménie était une province romaine, qu'il y placerait un gouverneur romain, et Parthamasiris fut renvoyé du camp sous escorte. On empêcha ses hommes de le suivre, parce que,

dit-on, ils étaient désormais sujets de l'empire. Dion Cassius, en racontant cette affaire très-peu honorable pour Trajan, se montre obscur et embarrassé. Eutrope en donne la raison : Parthamasiris fut assassiné par ses gardes non loin de la présence de Trajan. La grande et la petite Arménie furent alors incorporées à l'empire pour la première fois, et il n'y eut pas de résistance.

Trajan partit de là pour l'Euxin. Il soumit les Hénioches et donna un roi aux Albains, s'allia aux Ibères, aux Sarmates et aux tribus du Bosphore. Cette promenade militaire terminée sans la moindre lutte, il descendit vers les plaines mésopotamiques, reçut la soumission d'Abgar d'Édesse, de Sporakès, prince d'Anthemousia ; traversa le Tigre, tandis que Khosroès était tenu en échec par l'insurrection de deux feudataires, Mann et Manisar, prit Nisibe, et, toujours sans avoir rencontré d'opposition, s'empara de l'Adiabène. Les écrivains de l'Histoire Auguste et Dion font comprendre ces faciles exploits en disant quelques mots des grands embarras que la guerre civile donnait aux Parthes. Avant la fin de cette même année 115, Trajan instituait la province romaine d'Assyrie, allant des rives du Tigre aux montagnes de Choatres et de Zagros, le Kurdistan actuel.

L'hiver fut passé dans un repos parfait à Nisibe et à Édesse. Au printemps de 116, une flottille nombreuse conduisit l'armée à Ctésiphon, où le Grand Roi n'était pas, et qui ouvrit ses portes d'elle-même. Suse fut prise par une colonne mobile, et l'on fit grand bruit de la capture d'une fille de Khosroès et d'un trône d'or. Il est cependant certain, ce qui pourrait contredire cette anecdote, que les rois arsacides ne résidaient pas à Suse, devenue le chef-lieu d'un fief particulier et d'ailleurs fort déchue de sa splendeur. La Chronique de Shouster affirme que sous les Parthes les canaux d'irrigation, jadis si bien entretenus dans toute la province, avaient été coupés ; l'eau ne circulait plus et l'agriculture était en partie détruite. Quoi

qu'il en soit, Trajan continua ses succès. Séleucie imita Ctésiphon. Mais tout à coup, et au moment où les choses allaient le mieux, Trajan reçut la nouvelle que les populations se soulevaient sur ses derrières. L'empereur ne s'était occupé jusque-là que de tout annexer à la majesté romaine. Il changea brusquement d'avis. Il s'aperçut alors de l'existence de l'empire parthe et institua un Grand Roi. Un Arsacide, du nom de Parthamaspate, fut investi de cette dignité dérisoire, ce qui n'empêcha pas Séleucie, d'abord si calme, de se révolter. Elle fut, dit-on, reprise par Clarus et par Alexandre, mais pas pour longtemps. L'ordre de la retraite générale fut alors donné; il était temps de partir. Trajan lui-même attaqua vainement un petit château nommé Atra, sur la route de Ctésiphon à Singara; il lui fut impossible de le prendre, et un orage arriva à propos pour couvrir la levée précipitée du siége. Une division romaine avec son légat fut exterminée, dit Fronton, et en somme cette campagne pompeuse, commencée avec tant d'insolence et de brutalité en 115, s'acheva comme un désastre en 117. Il n'en resta absolument rien qui pût faire illusion sur la manière inepte dont elle avait été entreprise et conduite. Les Parthes rentrèrent en possession de ce qui leur avait appartenu, et après la mort de Trajan, Hadrien, en 119, se rendit en personne sur l'Euphrate pour conférer avec Khosroès, le calmer et lui faire oublier les procédés de Trajan. Il en résulta un accord qui ne fut pas troublé tant que vécut le nouvel empereur.

Khosroès semble être mort vers l'an 120 de notre ère, après une existence extrêmement occupée. Il aurait possédé la couronne à peu près pendant douze ans.

Vologèse II lui succéda et régna vingt-sept ans, suivant les numismates. Il paraît devoir être identifié avec l'Hormezdan de la Chronique de Tébéry. On fixe le commencement de Vologèse II à l'année 121 à peu près, et la fin aurait eu lieu en 148, ce qui est assez plausible d'après

les dates des tétradrachmes. Dans cette période de vingt-sept ans, beaucoup de faits s'accumulèrent nécessairement. Mais les annalistes persans étant muets à cet égard et les écrivains de l'Histoire Auguste plus que parcimonieux, il est difficile de deviner même la marche des choses. Seulement il est probable que les querelles intestines prirent de plus en plus le dessus dans l'empire parthe, et que l'agitation des esprits, si profonde et si soutenue en Syrie et en Judée, se propagea d'une façon menaçante au delà de l'Euphrate et prépara la révolution mazdéenne. Sous le règne de Vologèse II, la monnaie royale devint de plus en plus mauvaise quant au titre et barbare quant aux types.

Vologèse III régna de 148 à 190 suivant les uns, et jusqu'à 192 suivant les autres, ce qui ferait quarante-quatre ans. C'est probablement le Gouderz, fils de Byjen, du Rouzet-Esséfa; mais cette opinion ne saurait s'élever au-dessus de la simple conjecture. Les actes de Vologèse III ne sont guère mieux connus que ceux de son prédécesseur. On sait seulement que Marc-Aurèle et son collègue Verus ne persistèrent pas dans la politique circonspecte d'Hadrien à l'égard des Parthes, et que le second de ces empereurs fit une campagne au delà de l'Euphrate.

Dès 161, l'éternelle compétition pour l'Arménie avait amené de nouvelles difficultés qu'Antonin avait cherché à écarter, sachant par expérience combien peu les Romains étaient en état de mener à bien un conflit avec la grande puissance asiatique. Jusque sur son lit de mort, le sage empereur était poursuivi par ces appréhensions, au dire de Capitolinus, et il avait donné à cet égard de prudents conseils qui ne furent pas suivis. Les conséquences en furent déplorables. Vologèse battit les légions à Élégia. Severianus, préfet de la Cappadoce, fut mis en déroute et tué dans la mêlée par les Parthes, sous la conduite d'Othryades. Ce général avait cru à la victoire sur la pro-

messe d'un de ces voyants, partie obligée de la suite de tout grand seigneur ou magistrat, soit asiatique, soit romain; car tous les esprits, en Occident comme en Orient, cherchaient alors le surnaturel. Heureusement Avidius Cassius rétablit un peu les affaires et put attendre l'arrivée de Verus. Celui-ci voulut traiter, mais ne trouva pas Vologèse III disposé à lui prêter l'oreille. La guerre continua donc, et cette fois le succès parut être pour les Romains. Avidius Cassius réussit à passer le Tigre et à descendre jusqu'à Modayn, où il surprit et saccagea les deux villes royales Séleucie et Ctésiphon. Statius Priscus, nouveau préfet de la Cappadoce, rentra en Arménie et reprit Artaxate. Furius Saturninus, Claudius Fronton, Martius Verus, Julius Mascianus, Pontius Ælianus, à la tête de différents corps, remportèrent des avantages et firent mieux que leurs devanciers des autres époques. On dit même que leurs succès militaires furent assez étendus pour permettre à la politique romaine d'établir assez loin son action dans l'intérieur de l'Asie, et c'est à cette époque que l'on rapporte l'anecdote plus ou moins certaine, empruntée aux écrivains chinois, d'un ambassadeur romain appelé par eux An-Tun (Antonius ou Antoninus), qui aurait paru à la Cour céleste.

Neanmoins on ne peut pas avoir une confiance trop absolue dans tous ces rapports, et l'opinion contemporaine les accusa hautement d'exagération. C'est ainsi que s'en explique fort clairement Lucien, qui n'épargne pas le sarcasme aux prétendues victoires de Verus et de ses lieutenants. Quoi qu'il en soit, la paix fut faite en 166, et Rome acquit pour quelque temps, pour fort peu de temps, il est vrai, une partie de la Mésopotamie. Malheureusement, elle introduisit en Italie l'horrible fléau de la peste, qui fut apporté par les légions syriennes. La population de Rome, décimée et exaspérée de ses souffrances, considéra comme certain que ce fléau était dû à Avidius Cassius, qui effrontément avait, en saccageant Séleucie, pillé

un temple d'Apollon et laissé échapper le mal d'un coffre fermé où il cherchait de l'or. Non-seulement l'Italie, mais le monde occidental tout entier fut si bien occupé par l'épidémie, qu'on fut obligé, faute de soldats, de suspendre la guerre contre les Marcomans.

Sous Vologèse III, on trouve la trace de quelques prétendants, tels qu'un Méherdate, un Synatrokès, un Parthamaspate, suscités et appuyés par les Romains. Il dut certainement y en avoir d'autres. Les habitudes politiques du pays et les circonstances y prêtaient particulièrement.

J'ai avancé tout à l'heure que Vologèse III serait mort vers 190 ou 192; il aurait eu alors pour successeur un Vologèse IV, qu'il faudrait retrouver dans le Nersy, fils de Byjen, indiqué par Myrkhond et par Khondemyr comme ayant régné onze ans suivant le premier, douze suivant le second; les critiques européens disent dix-sept. Les auteurs asiatiques ajoutent qu'en ce temps-là les Romains se proposèrent de conquérir l'Iran; mais ils furent victorieusement repoussés par Nersy, secondé de tous les feudataires. Ce récit s'applique également à la campagne des généraux de Verus et à celle où Septime Sévère surprit et pilla comme eux Ctésiphon, et fut obligé de revenir à son tour sans avoir obtenu aucun avantage solide.

En somme il est difficile de distinguer Vologèse III de Vologèse IV, et l'on peut même se demander s'il y a lieu de le faire, non pas assurément que l'empire parthe se soit trouvé sans gouvernement depuis 148 jusqu'à 208, c'est-à-dire pendant une durée de soixante ans. Il est plutôt à croire que l'empire souffrit d'une surabondance de potentats, et que les feudataires, ne pouvant se mettre d'accord sur le choix d'un chef, en firent subsister plusieurs à la fois, ce qui amena de longues périodes d'interrègne légal. Je ne saurais trop le répéter : le système était poussé à l'excès et donnait désormais ses plus mauvais fruits;

mais la défense contre l'étranger n'en était pas moins énergique.

Il paraît que la Mésopotamie fut promptement enlevée aux Romains. Septime Sévère, après la défaite de Pescennius Niger, avait obtenu, comme je viens de le raconter tout à l'heure, des avantages sur l'Arsacide, et les légions lui avaient décerné le double titre d'« Adiabénique » et de « Parthique ». Spartian rapporte qu'il supprima tout aussitôt le second, dans la crainte de blesser l'orgueil de ses dangereux voisins. Il ne se considérait donc pas comme suffisamment couvert vis-à-vis d'eux par ce qu'on appelait ses victoires. Il s'en tint là; ce qu'il avait fait, le pillage de Ctésiphon et de quelques villes parthes, n'eut pas d'autre conséquence pour l'avidité romaine; l'Iran reprit paisiblement ses frontières, comme un fleuve un instant contrarié rentre dans son lit.

A peu près vers cette époque, on peut faire sur les drachmes ordinairement attribués à Vologèse IV deux observations de quelque intérêt. D'abord le titre de ces monnaies, encore aujourd'hui tellement nombreuses qu'on ne les vend guère qu'à la valeur de leur poids, est excellent. L'argent en est très-fin, et ceci semble indiquer que l'ordre s'était momentanément rétabli dans les finances arsacides et qu'il y eut un temps où le gouvernement prospéra. Ensuite les effigies sont celles d'un roi à physionomie extatique, avec la barbe et les cheveux incultes, ayant la ressemblance de quelque ascète bouddhiste. Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que dans ce temps le chef de la famille arsacide eût adopté les dogmes indiens, en même temps que ses parents de l'Adiabène se faisaient chrétiens, et ainsi s'expliquerait davantage encore la haine croissante du clergé et du peuple zoroastriens.

Antonin Caracalla retomba dans les errements politiques de ses prédécesseurs. Faire la guerre aux Parthes, faire peser sur l'Arménie cette suprématie romaine si contestée, triompher des Arsacides, c'était l'objectif constant d'un

empereur, tout aussi bien que recueillir l'héritage de Valentine de Milan et régner en Italie fut le rêve désastreux des Valois. Les Romains, raconte Spartian, envahirent le pays des Kaduses et les frontières babyloniennes. Ils introduisirent une méthode militaire inconnue jusqu'alors en amenant sur les champs de bataille des animaux féroces qu'on lançait sur l'ennemi. C'était une application des jeux du Cirque. Avec ou sans raisons suffisantes, car le chroniqueur ne s'explique pas, le prince se hâta de prendre le titre de « Parthique », mais fut tué presque aussitôt après à Carrhes par Macrin, préfet du prétoire, avec la complicité de Nemesianus et du frère de celui-ci, Apollinaris Rhetianus, préfet de la légion seconde parthique. En réalité, il n'était encore que sur la frontière assyrienne.

De 209 à 227, époque où la dynastie arsacide succombe devant la révolution conduite par Ardeshyr Babegan, les auteurs européens font régner un Vologèse V, qui ainsi aurait occupé le trône pendant dix-huit ans. Cependant M. de Bartholomæi et M. Lindsay, qui ont traité avec beaucoup d'érudition la numismatique des Parthes, et j'ajouterai avec autant de bonheur que l'étroitesse de leur point de vue le permettait, conviennent l'un et l'autre que ce Vologèse V ne fut jamais reconnu par les feudataires et que son frère Artaban lui disputa le trône.

Ce fut avec assez de succès, puisque les Orientaux ne connaissent et ne célèbrent que ce dernier, auquel ils donnent le titre de « Grand ». Je crois cependant qu'on pourrait, à la rigueur, identifier Vologèse V avec le Nersy, fils de Nersy de la liste du Tjéhar-è-Tjémen. Quoi qu'il en soit, Ardévan ou Artaban le Grand soutint avec éclat la lutte contre son frère d'abord, probablement contre d'autres prétendants et tels ou tels feudataires indociles, ensuite contre Macrin, enfin contre la sédition générale des mazdéens.

Nous n'avons aucun détail sur les opérations tentées

par Ardévan dans le but de supprimer les prétentions de son frère et d'abattre les vassaux. Il est cependant probable qu'il réussit assez pleinement à l'égard du premier et transitoirement à l'égard des autres, dont on peut supposer que la plupart se joignirent ensuite à la révolution. Vis-à-vis de Macrin, il fut tout à fait heureux; cet empereur, au dire de Julius Capitolinus, ne voulait pas rester sous le coup du reproche d'avoir empêché, par le meurtre d'Antonin Caracalla, les victoires que se promettait le peuple romain sur son rival séculaire. Il annonça l'intention de continuer la guerre contre les Parthes, et se rendit sur le théâtre des opérations avec un grand appareil et des forces considérables. Il fut battu. Une partie des légions désertèrent au parti d'Héliogabale et l'abandonnèrent. Artaban, déployant beaucoup d'activité, le serra de près, et menaçant de venger sur lui et sur son armée la mort des Parthes tombés depuis le commencement des hostilités, l'effraya tellement qu'il demanda la paix par des députés envoyés auprès du Grand Roi. Il l'obtint, et bien que le chroniqueur n'en révèle pas les conditions, elles ne purent qu'être extrêmement désavantageuses dans la position où se trouvait l'empereur, et qu'il avait avouée à son adversaire par l'humilité de ses démarches. Nul doute qu'il n'ait été obligé de renoncer non pas à la province de Mésopotamie, déjà perdue pour son prédécesseur, mort sur la frontière, mais à l'Arménie. Plus tard, au temps d'Alexandre Sévère, quand les Parthes avaient disparu depuis longtemps du monde politique, le sénat, félicitant l'empereur de sa campagne heureuse contre Ardeshyr, le loua d'avoir repris la Mésopotamie, ce qui ne constitua pas non plus une conquête sérieuse, et il le déclara par acclamation « vraiment parthique, vraiment persique », faisant sans doute allusion aux doutes véhéments qui avaient assailli tous les esprits sur la légitimité de ce titre pris à la légère ou plutôt usurpé par tant d'autres avant lui. Mais les Parthes, dont on triomphait

ainsi en paroles, n'avaient pas même paru devant les Romains, puisque le souffle du temps les avait depuis longtemps emportés. Leur dernier soupir avait suffi pour dissiper les légions de Macrin.

Malgré les grandes qualités d'Artaban, l'établissement des Parthes devait tomber par l'effet de ses dangereux défauts. Il n'en est pas moins remarquable qu'il n'y eut pas ici de décadence; on ne voit rien dans cette catastrophe qui implique la présence de la honteuse décomposition par laquelle l'empire romain d'alors était scandaleusement travaillé et rongé. Les maîtres qui succombaient allaient tomber dans tout l'honneur de leur force : c'était leur violence, c'était leur folie d'indépendance, c'étaient les exagérations insensées de ce point d'honneur qui ne permettait pas au gouvernement perse de laisser en esclavage le moindre de ses sujets, idée parthe qu'Ardeshyr dut cependant accepter, au dire de Capitolinus; c'était l'exces de leurs mérites qui tuait les Arsacides, et rien n'est plus rare dans l'histoire.

L'insurrection parait avoir commencé dans le Fars et s'être étendue de là au sein des provinces occidentales. Elle trouva un point d'appui naturel dans les municipes turbulents de Séleucie et de Ctésiphon, et mit à profit les querelles intestines des seigneurs. Ardeshyr-Babegan le Sassanide avait, dit-on, débuté par être au service personnel du Grand Roi, ce qui s'explique aisément par les habitudes de la jeune noblesse iranienne. Darius I[er] avait de même servi dans les gardes de Cambyse. Graduellement le novateur montra de l'indiscipline, ce qui ne le distinguait pas de ses égaux; puis il en arriva à conspirer avec les prêtres et les hommes d'origine mixte ou araméenne, et à donner à la révolution un principe, un drapeau, un parti, une armée. On conquit la sympathie des masses en parlant d'organisation régulière, de tranquillité publique, d'ordre en un mot. Il se trouva bien des gens disposés à admettre les déclamations contre l'insolence de la no-

blesse féodale, ces déclamations étant fondées, et les prêtres, en parlant des mépris dont le culte national était l'objet, de la nécessité de refréner l'audace des novateurs, ce qui ne pouvait se faire qu'en précipitant du trône le représentant du système d'anarchie, achevèrent de conquérir les bonnes volontés actives. Le soulèvement fut terrible, général, bien servi par les circonstances; quand on se représente le dernier Arsacide entouré de tant d'adversaires qui demandaient sa tête, et se défendant jusqu'à la dernière heure contre son frère, contre ses parents, contre ses vassaux, contre les Romains, contre ses peuples, souvent vainqueur, toujours intrépide, accablé, mais point abattu ou se relevant, blessé et ne tombant que mort; même sans le justifier, on l'admire. Il fallut des années pour en venir à bout, et avec lui succomba définitivement l'ancien esprit de la race iranienne et cette race elle-même. Désormais il ne fut plus question dans l'Iran que du génie araméen quelquefois tenu en échec par les restes du passé, ce qui a lieu encore aujourd'hui d'une manière assez curieuse; mais en somme le sang sémitique, grâce à sa surabondance, triompha et triomphe sur tous les points principaux, et l'on peut affirmer, d'accord avec les faits, qu'entre les Sassanides et les khalifes il se découvre, quant aux principes essentiels, bien plus de rapports qu'entre les premiers et ceux auxquels ils succédaient.

On n'a jamais vu se présenter dans le monde et se balancer sur une aussi grande échelle et avec tant de ressources, de puissance et d'éclat, les avantages et les inconvénients du régime féodal comme on vient de l'observer chez les Parthes. Ce régime était celui de la liberté et des droits individuels poussés jusqu'à l'excès, jusqu'aux dernières limites, et il créa le désordre et l'anarchie. Sous ce rapport il ressemble assez à ce que fut le royaume de Jérusalem sous les princes croisés, et à beaucoup d'égards on peut le comparer encore à la façon dont les États ita-

liens se gouvernèrent au moyen âge et jusqu'au seizième siècle.

Le mal que l'on peut dire de ces trois organisations est patent et les reproches sont sans réplique. Mais d'autre part la justice n'exige pas moins que l'on considère ce qui vaut la peine d'être relevé avec éloge et qu'on se rende à ce qui est admirable. Il ne fut jamais possible à un roi parthe de manquer de valeur et d'intelligence; jamais dynastie n'a présenté une suite plus remarquable de princes éminents : Arsace Ier, Tiridate, les deux Mithridate, Orode, Phraate, Artaban, Gotarzès, Vologèse Ier, Pacore, Vologèse III, Vologèse IV, et jusqu'au dernier des Arsacides, Artaban, presque tous furent des rois qu'on put appeler Grands; le rang suprême n'admettait pas la médiocrité dans celui qui l'occupait, et qui, s'il était débile, en tombait aussitôt. L'éducation de ces princes, des membres de la famille arsacide, des Parthes en général, était si forte, et les habitudes acquises devaient les rendre si actifs, si énergiques de corps et d'esprit, si propres à supporter toutes les fortunes, que ceux d'entre eux qui avaient vécu quelque temps à Rome devenaient absolument inaptes à un pareil régime et ne se montraient plus dans l'Iran sans y exciter le mépris; les prétendants comme Vononès et Méherdate en firent la triste expérience. La société romaine était le résumé des corruptions et des décadences latine, grecque, syrienne; la société iranienne au contraire était forte, vivante, sans cesse ranimée et rajeunie par les infusions du sang indo-germain qui allaient, quatre siècles plus tard, renouveler le monde occidental, mais qui ne coulaient encore que de son côté. De là cette supériorité évidente sur la société romaine; évidente, dis-je, et qui ressort encore davantage, si l'on observe que celle-ci, aussi fortement centralisée que le permettait l'époque, pouvait mettre en jeu la somme entière de ses forces, tandis que celles de l'empire arsacide étaient constamment disséminées et le plus souvent en lutte. Néanmoins les guerres

des Arsacides contre les Romains ne tournèrent jamais à l'avantage de ces derniers, qui n'obtinrent que des succès de parade. Sans compter qu'au point de vue moral les intrigues perpétuelles des empereurs et de leurs mandataires en Arménie, ces ruptures sourdes et perfides de tous les traités et de toutes les trêves, ces liaisons constantes avec les partis opposés au gouvernement de Ctésiphon, ces envois de prétendants, ne constituent pas un trait fort avantageux pour la moralité politique de la Ville éternelle, il faut encore remarquer que tant de désirs et tant de soins pour mal faire n'aboutirent jamais qu'à des échecs. Crassus, Marc-Antoine, Césennius Pœtus ne remportèrent que de la honte de leurs entreprises, et jamais le peu de succès obtenus par les armes romaines ne contre-balança les désastres; de sorte que tant que les Arsacides régnèrent, et ce fut pourtant l'époque de la splendeur du haut empire, l'Italie ailleurs triomphante non-seulement ne put l'emporter sur l'Iran, mais dans le champ restreint de ses ambitions, c'est-à-dire en Arménie, où elle avait la ruineuse fantaisie de réclamer à perpétuité la suite de l'hérédité séleucide, elle ne réussit à rien faire de durable et dut plier la tête devant son adversaire. Sous les Sassanides ce fut bien pis, mais alors le Bas-Empire avait commencé, et non content de se faire battre par les Perses sur les champs de bataille, il ne trouva plus rien de mieux dans le monde que de les imiter, empruntant aux usages sassanides et l'étiquette de la cour et les symboles politiques, comme l'aigle, le lion, le croissant, le soleil, et les formes administratives, et l'organisation de la police, et jusqu'à l'innovation monétaire des pièces plates, une des créations d'Ardeshyr.

On doit encore ici faire une autre remarque. Ce que les Romains ne purent obtenir, c'est-à-dire une suprématie quelconque sur l'empire perse, comment les Grecs, malgré leurs vanteries, l'auraient-ils jamais possédée dans le temps des Achéménides, où les Pays purs ne s'arrêtaient pas à

l'Euphrate, mais venaient jusqu'à la Méditerranée en embrassant l'Égypte, et où l'administration était unitaire? Il suffit de poser la question pour la résoudre, et c'est une preuve supplémentaire de la fausseté radicale de ce qu'on appelle l'histoire de l'antiquité. Cependant le monde avait marché depuis lors. On se rappelle que nous avons dit qu'à l'époque de Cyrus il n'existait, à parler exactement, qu'un seul grand empire, celui de ce conquérant, sur le pourtour entier de la planète terrestre. Quand régnaient les Arsacides, les intérêts humains s'étaient développés, et après la disparition d'une foule d'États formés à la suite des créations d'Alexandre, et dont chacun avait été plus fort que les plus fortes républiques helléniques du passé, l'univers était au pouvoir de quelques grandes monarchies dont les influences agissaient avec force et sur les populations qu'elles régissaient et sur celles qui tournaient autour de leurs orbites. La conclusion à tirer de tout ceci, c'est que, dans l'observation du passé, il faut renoncer promptement à ne considérer que la Grèce et Rome. N'enlevons pas à la première son rôle intellectuel, tout en le réduisant surtout aux arts; ne retirons pas à la seconde son titre légitime de maitresse de l'Occident; mais gardons-nous de faire de l'une et de l'autre les uniques aïeules et les éducatrices exclusives des temps qui suivirent. On vient de voir que l'Iran arsacide égalait à tout le moins sa rivale en autorité et en puissance; il n'était pas moins son émule en étendue. La Chine, alors florissante, commençait à se porter vers l'ouest, et découvrant la Caspienne, entrait en relations avec lui et par lui avec Rome elle-même. Les royaumes de l'Inde reprenaient leur activité et devenaient des feudataires considérables dont par lui l'Occident profitait. Les missionnaires bouddhistes, les thaumaturges de toute espèce, comme Apollonius de Tyane et d'autres moins autorisés mais fort écoutés, se levaient de toutes parts et pénétraient partout, et les chrétiens marchaient sur leurs pas. En même temps que les gouver-

nements traitaient d'égal à égal, et, en cherchant à l'emporter l'un sur l'autre, mettaient en contact les soldats de l'Espagne ou de la Gaule avec ceux de la Bactriane et de l'Inde, les populations n'apprenaient pas moins à se connaître, et ainsi, par ce contact intime, cet échange fécond de notions, d'impressions, de croyances et d'idées, s'opérait un élargissement des esprits qui ne permit plus désormais aux nations d'en revenir aux étroits et grossiers berceaux où Phocion et Publicola les auraient à tout jamais tenues assoupies. C'est donc une nécessité de faire figurer dans la liste de nos aïeux ces Parthes qui nous ressemblaient si fort par la façon dont ils ont compris la dignité personnelle de l'homme, notion très-étrangère aux Romains comme aux Grecs; ces Parthes qui avaient pris une si haute conception dans l'héritage de nos aïeux communs, les Arians du nord.

CHAPITRE V.

CE QUE DEVINRENT LES TRIBUS PARTHES APRÈS LA RÉVOLUTION D'ARDESHYR, ET FIN DE L'HISTOIRE DES IRANIENS.

Le mouvement dirigé par le premier des Sassanides ne s'attaquait pas seulement à la personne et à la famille d'Artaban, il avait pour objet de changer la constitution du pays de fond en comble, et par conséquent il s'adressait aussi bien aux priviléges et aux idées du dernier gentilhomme parthe qu'aux droits et aux prétentions du plus puissant des Arsacides. Il dirigeait les vengeances, il servait les antipathies du mazdéisme, qui se trouvait opprimé parce qu'il ne dominait pas. Il avait à satisfaire aux besoins d'ordre et de repos des populations non iraniennes ou à demi iraniennes, qui ne voulaient plus entendre remuer au-dessus d'elles une noblesse arrogante et toujours en armes, et qui surtout ne voulaient plus subir le contre-

coup perpétuel des discordes, où elle ne prenait nul intérêt. Il y eut donc une réaction générale et violente contre cette chevalerie, la veille encore souveraine maîtresse. Les peuples insurgés et conduits par les prêtres coururent sus à tous les Parthes, Arsacides et autres, et les massacrèrent là où ils purent les atteindre. A beaucoup d'égards ce fut une jacquerie. Dans le nord et en Arménie, les proscrits étaient en nombre et se firent respecter; quelquefois même ils se rendirent redoutables à la dynastie nouvelle, et l'on a vu que Djenféshah avait pu se maintenir dans le Deylem, c'est-à-dire à l'angle oriental de la Caspienne, de telle sorte qu'Ardeshyr avait été contraint de traiter avec lui et de lui laisser sa principauté. Sur quelques autres points encore, de petits dynastes parthes, mettant à profit les avantages d'une région montagneuse, réussirent à se préserver. Il y eut de ces seigneuries qui durèrent jusqu'au règne d'Anoushyrwan. Partout ailleurs, et surtout dans le sud, les maîtres dépossédés furent poursuivis avec la dernière violence. A l'époque musulmane, on montrait encore dans un canton du Fars une voûte ruinée appelée « la Voûte sépulcrale », « Gebbeh-è-baous », à laquelle avaient été suspendues autrefois, assurait la tradition, un grand nombre de têtes appartenant aux princes des Parthes. Plus tard, il faut le dire, les Sassanides eux-mêmes, revenus de tant de haine, se vantèrent d'avoir par leur aïeule la gloire de sentir couler dans leurs veines un filet du sang glorieux des Arsacides; mais dans les premiers temps on n'en était pas à de pareils retours, et la persécution fut horrible. Il fallut donc que les familles parthes en situation de délibérer prissent un parti quelconque. Elles durent abandonner leurs terres et leurs châteaux et partir.

Ferdousy raconte qu'après la mort de leur dernier suzerain, Artaban, elles se retirèrent du côté de l'Inde. On peut également induire d'autres passages du poëte que, n'ayant plus de chef suprême, elles marchèrent sous la conduite des Gourds ou héros de la nation, c'est-à-dire

de ces seigneurs, de ces merzebans qui, n'étant pas issus de la famille arsacide, ne pouvaient prétendre au rang de Grand Roi.

Le Nasekh-Attewarykh dit de son côté que quelques bandes moins nombreuses ou trop entourées d'ennemis et ne sachant comment se frayer un passage vers l'est, se jetèrent dans les déserts voisins de Ctésiphon; celles-là allèrent les unes en Arabie jusqu'à l'Hedjaz, les autres dans la Syrie romaine, où elles se dispersèrent. Nous allons rechercher les traces du gros de la noblesse parthe où Ferdousy nous les montre, et nous les retrouverons chez les Afghans.

De nos jours même, ces peuples ne se considèrent pas encore comme indigènes dans le pays qu'ils occupent, et ils hésitent entre trois opinions sur leur origine.

Suivant la première, ils seraient descendus des enfants d'Israël colonisés dans la contrée par Bokhtannosr ou Nabuchodonosor, roi de Babel.

Suivant la seconde, Zohak serait le premier père d'une partie notable de leurs tribus. Je trouve cette tradition peu admise dans le « Kholasset-è-Insab » ou « Résumé des généalogies ».

La troisième version, qui paraît ne s'être transmise que par voie orale, et je la tiens pour ma part de plusieurs Afghans d'un rang élevé, assigne pour origine à la race la famille des rois primitifs. Mais dans cette façon d'expliquer la descendance afghane, comme aussi dans celle qui précède, il ne s'agit que des tribus sorties à une époque relativement récente de la contrée appelée le Gour, située au sud-est de Hérat.

Je vais me servir ici, pour élucider davantage la question, de trois documents : le « Kholasset-è-Insab », dont je viens de parler, et qui contient, avec les généalogies complètes des tribus afghanes, de nombreux détails dont quelques-uns ne se trouvent pas ailleurs; du « Djéhan-è-miras-è-Afaghaneh », « Héritage universel donné aux Afghans »,

dont les listes présentent avec celles de l'ouvrage précédent quelques variantes importantes, et enfin du « Maghzen-è-Afaghaneh » ou « Magasin afghan », connu en Europe par l'excellente publication de S. E. M. le conseiller intime de Dorn. Je regrette de n'avoir pas eu ce savant travail à ma disposition ; je dois me contenter d'un manuscrit assez ancien copié à Kandahar, et qui, par une circonstance très-singulière, présente dans sa rédaction des traces nombreuses du dialecte mazendérany.

Les Afghans racontent l'histoire des patriarches hébreux, dont ils prétendent descendre, à peu près comme le Koran ou mieux comme les traditions talmudiques; cependant ils introduisent dans leurs récits quelques variantes qui, aux yeux des vrais musulmans, constituent des énormités. Réfégha, femme d'Isaac, est pour eux une fille amalécite; Ismaël est traité si légèrement qu'à peine il est nommé; Ésaü a toute prééminence sur Jacob. C'est lui qui est le héros; il domine sur son frère non-seulement par sa bravoure et sa richesse, mais surtout par le nombre et la qualité de ses descendants, auxquels Dieu a accordé le Chanaan, les pays riverains de la Méditerranée, l'Afrique occidentale avec Alexandrie et l'Europe; car, dit l'auteur du Maghzen-è-Afaghaneh, Ays (Ésaü), eut entre autres enfants un fils nommé Roum et surnommé « le Pâle », à cause de la blancheur de son teint, et les descendants de ce fils ressemblèrent sur ce point à leur père. Ays préféra beaucoup Roum, son favori, et après avoir vécu lui-même pendant longtemps à la Mecque, il finit par en trouver le climat trop chaud, et il alla se fixer avec Roum en Europe, où ils fondèrent ensemble beaucoup de villes et de châteaux. Roum ne fut pas d'ailleurs le seul fils d'Ays qui acquit de la gloire : ses deux frères, Chanaan et Médyn, ne lui cédèrent en rien sous ce rapport.

Dans d'autres listes afghanes relatives à la descendance de Noé, on trouve que ce patriarche eut quatre fils : Arab, Fars, Roum et Afghan. Ici Fars est l'équivalent de Mé-

dyt ; seulement il faut remarquer que ce nom de Fars est généralement très-peu employé par les écrivains musulmans, ce qui donne à la tradition dans laquelle il figure un caractère vraiment ancien. Il n'est pas moins curieux de voir Ghanaan cité dans un rôle honorable ; c'est peu de chose cependant, en comparaison de la préoccupation visible de l'honneur des Romains, tout à fait étrangère aux auteurs asiatiques. D'ordinaire il est chez eux peu question de Rome. Quand ils ne confondent pas les Européens avec les autres peuples placés sous la loi de Selm, frère de Tour, ils les prennent pour des Grecs, jusqu'au moment où ils ne voient plus en eux que les Osmanlys actuels. Au contraire, les Afghans distinguent très-bien les Romains des autres nations de l'ouest de la terre. Ils leur assignent un rang élevé et par là indiquent qu'ils ont eu une occasion quelconque de s'instruire de la vérité. Il m'est difficile de ne pas voir dans cette anomalie un souvenir du temps des Parthes.

Le principal des fils de Jacob était Juda. De lui viennent les Afghans. Il engendra Sérough, qui fut père de Khénoukh ; celui-ci de Moheleb ; Moheleb de Fay ; Fay de Gheys ; Gheys de Saroul ou Saül, généralement connu parmi les musulmans sous le nom de Talout.

Une tradition fait de Talout le beau-père du roi Bahman. Il y a là un rapport obscur avec l'histoire d'Esther. David l'ayant emporté sur Saül, celui-ci, avant de mourir, lui recommanda particulièrement deux filles de Lévi, habitantes de son harem, et qui, l'une et l'autre, étaient enceintes. Maître Ashmouyyil ou Samuel avait prédit que les enfants de ces femmes donneraient naissance à une glorieuse postérité. L'un fut appelé Berkhiya et l'autre Armiya. Ils devinrent les généraux des armées de David, et leurs fils, Osaf, fils de Berkhiya, et Afghan, fils d'Armiya, ne servirent pas moins bien Salomon, le premier en qualité de ministre, le second comme grand prévôt. Ils présidèrent à la construction du temple.

Ils eurent l'un et l'autre beaucoup d'enfants, Asaf dix-huit fils et Afghan quarante, qui multiplièrent tellement qu'aucune nation du monde ne put leur être comparée. Cependant ils furent déportés dans la suite des temps avec le reste des Israélites jusqu'aux montagnes de Gour et de Gamyn, au pays de Kaboul et de Kandahar, près du mont Fyrouzeh, autrement dit vers les limites des cinquième et sixième climats, entre le Turkestan et l'Inde, quand Nabuchodonosor eut été suscité pour châtier les crimes du peuple de Dieu.

Tous ces pays étaient occupés par des idolâtres, et le premier soin des immigrants fut de combattre ceux-ci et de les convertir. Ils devinrent ainsi les maîtres absolus de la contrée, et allèrent grandissant et s'étendant jusqu'au jour où leur fut apportée la lumière de l'Islam.

Deux opinions existent sur la manière dont cette grande rénovation s'accomplit.

Suivant la première, les deux fils de Khaled « l'Épée de Dieu », Abderrahman et Abdallah, chargés par le khalife Osman de propager la foi dans les régions orientales de la Perse, s'emparèrent du Khoraçan et s'établirent à Nishapour. Abdallah marcha de là sur Hérat, s'en rendit maître, et soumit à Dieu et à son prophète toutes les tribus descendues de Talout. La seconde opinion est plus merveilleuse.

Le prophète avait compris que le succès de sa mission ne serait pas assuré aussi longtemps qu'il n'aurait pas converti les Afghans. Khaled écrivit donc de sa part à ces braves guerriers pour les inviter à accepter la foi. Ceux-ci reçurent un pareil message avec le respect convenable, et s'empressèrent d'envoyer à Médine une ambassade composée de leurs principaux chefs, avec l'ordre de s'instruire à fond de la loi et de l'accepter.

Tout alla le mieux du monde, et quand Mahomet vint prendre la Mecque, il était suivi des héros afghans, qui firent des prodiges de valeur. Gheys, le chef de l'ambas-

sade, tua de sa propre main, en présence de l'apôtre de Dieu, soixante-dix Koreyshites dans un seul combat.

Mahomet charmé ajouta au nom de son champion le titre d'« Abderrashyd », « le Serviteur de l'Intrépide », suivant le sens que les Afghans ont coutume de donner à un mot qui signifie proprement « le Juste ». Il institua son favori « roi des enfants de Talout » et le combla de ses bénédictions.

Gheys Abderrashyd fut aussi surnommé « Batan » ou « Patan », c'est-à-dire « le mât », le soutien de la tente afghane. Il régna avec beaucoup de gloire et mourut en 41 de l'hégire, âgé de quatre-vingt-sept ans. Naturellement un si grand homme avait la plus noble origine, et voici sa généalogie, qui est d'ailleurs le seul fil par lequel les annalistes relient les Afghans à la souche israélite.

Talout.
Afghaneh.
Selm.
Mebendoul ou Meubedoul.
Arzend ou Azrend.
Tarekh.
Amyl.
Nouy ou Bouy.
Zélel.
Séhlyb.
Aby.
Ghemroud.
Haroun.
Eshmaiyyil.
Alym.
Feyz.
Menymal.
Khédyfeh.
Emal.
Féhoul.
Ghénem.
Faroud.
Sélah.
Shelm.
Mehloul.
Ays.
Zéman.
Iskender.
Gheys-Abderrashyd-Patan.

Si l'on examine sérieusement les combinaisons généalogiques dont je viens de reproduire l'ensemble, on met d'abord de côté la partie relative aux relations du prophète avec les Afghans. L'auteur du « Maghzen-è-Afaghaneh », Abdallah-el-Merwy lui-même nous y engage, en avançant, à son grand regret, que les hadys ou traditions relatives à ce point ne sont pas sûres, bien qu'attestées, ajoute-t-il en

cherchant à se faire illusion à lui-même, par Abou-Ryza et le sheykh Lala-Gaznéwy. Mettons-nous donc d'abord en face de l'origine juive. Jean Catholicos raconte que les Arsacides descendaient d'Abraham par Céthura, seconde femme du prophète. Jean Catholicos écrivait dans les dernières années du neuvième siècle et d'après des documents anciens. Il a puisé, emprunté surtout, au livre du Syrien Mar-Apas de Kadina, auteur du troisième siècle, et il résulterait de ses paroles que l'opinion rapportée par lui était répandue de son temps et même antérieure à l'islamisme : ce qui explique bien pourquoi les Afghans font si peu de cas d'Ismaël et tant d'estime d'Ésaü, et pourquoi Rebecca était donnée pour une fille d'Amalek. L'assertion déjà répandue au temps des Arsacides qui faisait des Parthes une tribu juive se basait certainement sur des combinaisons qui n'étaient pas juives et qui devaient trouver leur raison d'être dans les convenances d'autres nations sémitiques de l'empire. Or, on voit qu'il en est exactement de même pour les récits relatifs à l'origine des Afghans.

Rapprochons maintenant des renseignements déjà présentés la liste généalogique donnée par le « Djéhan-è-miras-è-Afaghaneh », qui fait provenir les premiers Afghans du Gour de la ligne sémitique, mais non pas de la race d'Abraham. C'est à Zohak qu'il s'agit ici de se rattacher, et l'on a :

Nouh.	Kobad.
Sam.	Djem-Shyd.
Erem.	Selaman.
Aseren.	Feraman.
Merdash.	Bouder.
ZOHAK-NARAN.	Zehrasp.
Arselan.	Kewès.
Averdesht.	Intesab.
Fyrouz.	Mender.
Tourekh.	Khosrou.
Ténasp.	Ténasp.
Behram.	Iskender.

Nour.	Akbal.
Mehnal.	Bahman.
Darab.	Férydoun.
Nekyn.	Sultan Behram, contemporain d'Aly, et institué roi par ce khalife.
Isfendyar.	Shah Moezz-Eddyn.
Férydoun le Vaillant.	Sultan Djelal-Eddyn.
Tahmasp.	Sultan Moezz-Eddyn-Hassan.
Afrasyab.	Shah Housseyn.
Bahman.	
Djem-Shyd.	
Togroul le Grand.	

Le Kholasset-è-Insab donne aussi cette liste, avec quelques variantes sans intérêt.

La façon dont les auteurs que je viens de citer rapportent l'établissement des princes gourides dans leurs montagnes s'ajuste d'une manière remarquable avec la version de Ferdousy relative au sort des Parthes après la chute de la monarchie. Quand Zohak eut été battu et fait prisonnier, ses enfants étaient à Istakhr, sa capitale. Se voyant dans l'impossibilité de résister, ils s'enfuirent au delà du Seystan, jusqu'aux montagnes situées au nord du lac Zaren et de l'Helmend. Là vivaient déjà des Afghans descendus d'Israël et une population de Guèbres. Férydoun envoya ses fils Selm et Tour pour extirper les derniers restes de la famille ennemie; mais l'expédition manqua, et les nations alliées du Gour maintinrent leur liberté.

On ne saurait faire beaucoup plus de cas de la généalogie rattachée à Zohak que de celle dont Talout est la souche. Il n'y a là que des lueurs de traditions qui, pour être anciennes et certainement motivées sur des faits d'appréciation très-difficile aujourd'hui, n'en sont pas plus certaines; et il faut convenir qu'antérieurement à Gheys-Patan tout est ténèbres. Mais la cause principale de toute erreur est en ceci, que les auteurs afghans tiennent trop à faire de cet éponyme un contemporain du prophète. Après lui, les catalogues, douteux sur quelques points, sont pourtant dans l'ensemble fort acceptables. C'est donc à Gheys-Patan

que la nation remonte. Il est le père véritable des Afghans. Il s'agit seulement de savoir quand il a vécu.

En laissant à l'écart ses rapports avec Mahomet, suspects pour les Afghans eux-mêmes, on observe que Gheys a deux noms supplémentaires : « Patan » et « Afghan ». Le premier est le nom national pris par la race elle-même. « Poushtou », « Poushtoun » et « Poushtaneh » est celui qu'on donne au dialecte parlé par les tribus. Dans l'Inde, on ne connaît pas les Afghans, mais bien les Patans; il n'y a que les Persans qui se servent de la première dénomination, inusitée par les intéressés. Ce nom de « Patan » est certainement le mot « Parthe », « Parthan », la suppression de la demi-voyelle *r* étant un fait très-usité dans les langues de la Perse, où il arrive quelquefois que ce son est transformé en sifflante, ce dont les mots « Poushtou » et « Poushtaneh » offrent des exemples.

« Afghan » est de même une corruption légère d'« Ashgan » ou Arsacides, dont « Gheys » est la contraction. Gheys était donc l'Arsacide fuyant avec les débris des tribus parthes devant les Sassanides pour se réfugier au delà de l'Helmend.

Suivant Ferdousy, la bataille décisive où fut réglé le sort des « molouk-è-téwayf » ou « chefs de nations » se donna dans le sud, et au milieu du carnage, deux seigneurs réussirent à se dégager et à gagner pays du côté de l'Inde. Le Nasekh-Attéwarykh confirme ce détail, en ajoutant que les deux proscrits étaient fils d'Artaban V et que l'un d'eux s'appelait Behram. Ils ne possédaient plus eux et leurs soldats que leurs corps et leurs armes, et il paraît que le pillage fut tel pour les soldats d'Ardeshyr et la plèbe, leur alliée, qu'un moment arriva où la foule fut rassasiée de butin au point d'y devenir indifférente. Un vieillard sans force put traverser les campagnes portant sur sa tête un plateau rempli de pièces d'or sans qu'aucune convoitise s'éveillât à cette vue. Ce sont les paroles du Shah-nameh.

Cependant les Parthes, si humiliés, étaient menaçants encore. Ardeshyr, pour assurer sa domination, crut devoir les poursuivre, et il porta la guerre dans le Seystan, où ils s'étaient retirés. En même temps il lui fallait faire face aux derniers feudataires ennemis restés encore en possession de leurs domaines du côté de Nishapour, de Merw, de Balkh, de la montagne de l'Elbourz et vers l'Arménie.

Gheys-Afghan-Patan eut trois fils. C'est de ces jeunes gens que descendent toutes les familles afghanes. Les indigènes de Hérat, de Kaboul et de Kandahar qui ne peuvent pas rattacher leur lignage à quelqu'un de ces héros ne sont pas Afghans et n'ont pas à y prétendre. Ils appartiennent de droit à la population inférieure qui porte le nom de « berber » ou barbare, et ne fournit que des sujets et des vassaux de la noblesse afghane, désignés sous le nom de « hemsayeh » ou voisins. Le gentilhomme afghan doit protection à ses hemsayeh, et s'il est maître de les traiter avec hauteur, il se déshonorerait infailliblement en les laissant maltraiter. Quant à lui, ne possédât-il rien au monde, pas même un habit, il n'accepte pas que les princes de sa nation lui fassent faire antichambre ou le laissent debout devant eux. J'ai entendu quelquefois discuter ce cas de point d'honneur par des nobles afghans, et leur façon d'argumenter eût trouvé le chemin du cœur des plus pointilleux hidalgos du seizième siècle.

Voici les noms des trois fils de Patan :

1° Serbény, Serben ou Serrébény ; de lui descendent cent cinq tribus.

2° Petny-ou-Méty, et encore Petny-ou-Métou ; de cette souche sont provenues soixante-dix-sept tribus ainsi réparties : de Son Altesse Petny, vingt-cinq tribus ; de Byby-Métou ou « la princesse Métou », cinquante-deux.

3° Gherghesht ou Ghergheshty a donné naissance à quatre-vingt-quinze tribus.

A côté de ces filiations se placent les Kérany, au nom-

bre de cent vingt-cinq tribus. Leur origine première est incertaine ; suivant les uns, ils se rattachent à Serbény ; suivant les autres, à Ghergheshty. Cette hésitation est d'autant plus curieuse, que tous les généalogistes considèrent ce groupe nombreux comme ayant des droits plus particuliers que les autres familles de la race au nom illustre de Patan. On les tient donc pour des Afghans de la meilleure souche.

Serbény était le fils aîné de Gheys. Ses descendants réclament la prééminence sur leurs compatriotes. Néanmoins Serbény fut toujours considéré comme inférieur à son cadet, qu'on ne nomme jamais qu'avec les formes du plus profond respect et en employant la formule : « Son Altesse le sheykh Péten ou Petny » . On dit aussi « Son Altesse le sheykh Byt » . Serbény ne put avoir d'enfants que lorsqu'il eut conduit dans sa maison et adopté Ismaïl, le fils aîné de son frère. Ce récit est obscur ; mais il indique cependant une supériorité fort ancienne des descendants de Péten, car on ne l'aurait pas inventée dans les temps modernes où les Serbény ont fourni les deux branches royales des Poupelziy et des Barekziy.

Le nom de Serbény reproduit celui de la province de Shyrwan, comprise anciennement dans les limites des pays essentiellement parthes.

Petny-ou-Méty est un double nom où l'on retrouve le pendant de l'expression officielle achéménide, « les Perses et les Mèdes » , modifiée au temps des Arsaces, « les Parthes et les Mèdes » . On dit de même aujourd'hui, pour définir la population de l'Iran : « Turks ou Tât » , « les Turks et les Tadjyks » .

La ligne de Ghergheshty se rattache par son nom aux contrées qui bordent les versants septentrionaux de l'Elbourz, commençant à l'Hyrcanie, Vehrkana, pour aboutir à la Géorgie, Gourgan ; mais le pays d'Asterabad, placé à l'angle oriental de la Caspienne, s'appelle aussi Gourgan, ce qui est la forme moderne du mot antique Vehrkana.

Quant aux Kérany, les Afghans, les Parthans par excellence, ils viennent sans nul doute du pays de Karen, situé à l'ouest du Gourgan et toujours dans l'Elbourz.

Il est à croire que dans leur déroute les tribus parthes ne conservèrent pas très-exactement leur pureté les unes vis-à-vis des autres et que les différentes branches se mêlèrent, car on retrouve plusieurs fois les mêmes noms dans les trois listes.

La ligne de Serbény compte deux tribus appelées, l'une « Ashyoun », l'autre « Arshyn ». Elle contient donc des descendants d'Aresh et d'Ashek, par conséquent des Arsacides.

Elle a encore les Métou-zeh ou « fils de Métou », et les Méty-zeh ou « fils de Méty ». Elle avait ainsi dans ses rangs des Mèdes, c'est-à-dire des Parthes fieffés et domiciliés en Médie.

Elle présente enfin des « Béty-zeh » ou « fils de Béty », autrement dit des Parthes, comme on l'a déjà vu.

Dans la descendance de « Petny-ou-Méty » on remarque de même :

« Ashiyoun » et les nombreuses tribus se ramifiant sur cette branche, qui sont des Arsacides.

Puis les deux tribus de Méty », celle de « Mouty » et celle de « Méta », toutes trois mèdes; puis les « Servany » et les « Shyrvany », originaires sans nul doute du pays des Serbény, c'est-à-dire du Shyrwan.

Dans les Ghergheshty, on a les « Petny » et les « Byty », qui représentent aussi des Parthes. Il faut remarquer que les catalogues généalogiques des Afghans ne nous sont pas parvenus dans leur état primitif, beaucoup de tribus ont changé de nom avec le cours du temps; les tribus persanes et les clans écossais ont souvent agi de même. Le zèle religieux a fait prendre à plusieurs branches de la nation de Gheys-Patan des noms de saints, et la politique et la flatterie ont imposé à d'autres ceux de quelques princes. Par conséquent, des dénominations anciennes et qui

eussent été précieuses pour l'histoire ont été perdues; mais ce qui en reste a d'autant plus d'intérêt.

On trouve aussi quelques noms dignes d'être relevés comme éclairant le sujet qui nous occupe : Tourkany, Tourkelany, Tour-Zeh, Toury, Tourek, Tour et Téryn dans la branche de Serbény; Doury, Tourany, Toura-Khéyl dans celle de Petny-ou-Méty; Tourk et Tour dans celle de Ghergheshty. On se souviendra que le nom de Turk est extrêmement ancien en Asie parmi les nations indo-germaniques, et que même les Arians de l'ouest, les Germains, envahisseurs du monde romain, ont compté parmi eux des Turcibriges. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que ce nom ait existé également chez les Parthes.

Il y a encore les Lourany, les Lour, les Loury dans la branche de Serbény; les Loury et les Lour dans celle de Petny-ou-Méty. Le mot Lour est une dénomination géographique très-usitée dans l'Elbourz et aussi dans les montagnes au sud de Shyraz.

Enfin il est à propos de répéter ce qui a été dit ailleurs, d'après les historiens d'Arménie, que la famille arsacide se divisait en quatre branches : la première était la maison royale; la seconde, le rameau des Kariény-Balhav; la troisième, celui de Souriény-Balhav; la quatrième, celui des Aspahabied-Balhav.

Dans les Iraniens Kariény, ou habitant le pays de Karen, se retrouvent les Kérany; dans ceux de Souren, les Serbény; la branche d'Aspahabied, qui descendait d'une femme, fait penser à Son Altesse Métou, éponyme des Petny-ou-Méty.

Ainsi les Parthes, et parmi eux les différentes branches de la grande famille arsacide, se sont perpétués jusqu'à ce jour parmi les Afghans, race puissante qui n'a guère dégénéré de la turbulence et de l'énergie de ses ancêtres, et qui porte également témoignage de leur intelligence et de leurs grandes aptitudes. Les Afghans ont fait subir à l'Angleterre, en 1840, un échec pareil à ceux dont les Parthes

ont accablé Rome, et depuis lors, rentrés dans toute la plénitude de leur indépendance, ils ont su persuader à la sagesse pratique de leurs terribles voisins qu'il était mieux de les laisser vivre à leur mode sans intervenir dans leurs affaires. Leur organisation est restée celle de la plus pure et de la plus orgueilleuse féodalité. Le noble afghan se considère comme d'une essence toute particulière et bien supérieure à celle des habitants indigènes du pays et des marchands immigrés de l'Inde; il l'est en effet, et je donnerai ici un souvenir à Mir-Élem-Khan, prince de Kandahar, beau jeune homme de vingt-deux ans, qui, pour ne pas avoir la honte d'hésiter devant une cinquantaine de pillards turcomans, partit avec trois hommes pour aller les combattre, et laissa sa tête dans cette lutte folle, mais tout à fait digne d'un chevalier du moyen âge et d'un guerrier parthe.

L'action de Mir-Élem-Khan prouverait cependant que l'audace et l'enthousiasme d'une race supérieure tombe devant la force brutale du grand nombre et celle des antipathies accumulées servies par la patience et la réunion compacte des petites forces. Les Arsacides ne pouvaient aller indéfiniment contre le courant naturel des choses, et ils devaient succomber sous la masse sémitique ou sémitisée, en face de laquelle ils ne comptaient que pour un point dans l'espace. Ce fut beaucoup pour eux, et on doit considérer comme extraordinaire qu'ils se soient maintenus cinq cents ans, absolument comme il est étrange qu'au milieu des populations romaines et romanisées de la Gaule, si démesurément supérieures, numériquement parlant, aux nations germaniques établies parmi elles et sur elles, la civilisation particulière à celles-ci ait pu fournir l'admirable floraison des onzième, douzième et treizième siècles de notre ère. Quand saint Louis eut passé, la vie romaine commença à relever la tête pour ne plus laisser de trêve à la vie germanique, son ennemie; de même après Artaban V, le génie sémitique prit le dessus,

et dès lors il n'a plus cessé d'être dominant. L'ancien Iran finit à cette époque ; il continua, il continue même encore à faire sentir çà et là quelque chose des instincts du passé, car il a maintenu de rares filets de son sang dans les populations modernes; pourtant il ne domine plus comme autrefois dans les grands faits sociaux, où la démocratie est installée et au-dessus de toute atteinte. Dès le onzième siècle de notre ère, il n'y avait plus moyen pour la race iranienne, trop mêlée, trop saisie par les immixtions étrangères, de rester ferme dans sa logique et de conserver les institutions arianes. Celles-ci, après l'expulsion des Parthes, ne lui apparurent plus désormais aussi nettement définies, aussi compréhensibles que par le passé. Il ne faut pas le méconnaître, de tels changements, de telles conversions ne se font pas du jour au lendemain. Les populations mixtes ont d'étranges inconséquences d'idées, parce qu'elles n'ont rien d'homogène; et si la révolution dynastique qui renversa les Parthes fut victorieuse avec beaucoup de peine, la révolution sociale, de son côté, procéda avec plus de lenteur encore, parce qu'elle trouvait sous ses pas trop d'éléments brisés sans doute, mais encore réfractaires.

Ardeshyr n'émit pas d'abord l'intention de créer des nouveautés absolues. Il annonça simplement vouloir effacer les derniers vestiges de la conquête d'Alexandre, dont les révolutionnaires aimaient à donner les Arsacides pour les représentants; il se vanta de punir sur ceux-ci la mort de Darius, le souverain vraiment national, et de rétablir dans toute leur pureté les institutions religieuses et civiles dont la chute du dernier Achéménide avait amené la décadence. En d'autres termes, il se piqua de mettre l'ordre à la place de la liberté, ce qui était dans les vœux des majorités et la cause de leur force. A l'abri de son principe, il promit tout ce que les Arsacides ne donnaient pas: des lois également équitables pour tous, établies sur des bases fixes; la sécurité pour les personnes, une organisa-

tion du pouvoir central à la fois puissante et protectrice, une administration régulière et vigilante, enfin et avant tout l'abolition de cette caste militaire qui avait épuisé la patience des peuples, et sur ce dernier point il tint immédiatement parole en chassant ou exterminant la noblesse parthe.

Aussitôt après la victoire, voici comment il s'y prit pour organiser le gouvernement. J'emprunte ces détails à Ibn-el-Mogaffa.

Ardeshyr déclara que le Roi des rois était la source de toute justice et l'arbitre souverain; dès lors sa volonté faisait loi. Il proclama qu'il n'y aurait plus de feudataires. Dans la guerre d'extermination faite aux Arsacides, il s'était attaché à extirper les maisons régnantes, et il s'en excuse, dans le document auquel j'emprunte ces détails, en disant qu'une telle rigueur avait été indispensable pour rétablir le bon ordre; qu'il valait mieux tuer quelques hommes que de laisser subsister des causes qui en faisaient égorger des milliers; que ses ancêtres Bahman-Xerxès et Isfendyar-Mardonius avaient été bien plus rigoureux encore que lui dans leurs guerres religieuses contre les rois du Seystan, et que le coup une fois porté l'avenir en serait plus heureux, parce que la mansuétude deviendrait possible, n'ayant plus d'inconvénients. Les grands fiefs, privés de leurs titulaires, furent rattachés à la couronne; on ne les en détacha plus. Ils furent administrés par des fonctionnaires dépendants du pouvoir central.

Cependant, sur ce point capital de l'unité politique, Ardeshyr fit ce qu'il put, mais non pas ce qu'il voulait, et la pratique ne se conforma pas entièrement à la théorie. Quelques feudataires furent maintenus par les circonstances ou par leur habileté personnelle. Le Grand Roi se vit contraint de les tolérer et même d'entrer en arrangement avec eux. Le prince du Kerman, Kabous, resta maître chez lui; Djenféshah, feudataire de la Parthyène, se trouva dans le même cas; le Nasekh-Attéwaryk men-

tionne également Amrou-Ibn-Ady, roi de Hyrah, dont la domination s'étendait sur le Sowad et le Djezyreh, dans la Mésopotamie, et qui ne put être dépossédé. En Arménie, et surtout dans le nord-est, dans le Kharizm, de puissantes maisons réussirent à braver l'orage; et telle était encore la force de l'ancien génie iranien, qu'en dépit de son abaissement irrémédiable ce génie réussit, sous les successeurs d'Ardeshyr, non-seulement à conserver ce que le premier des Sassanides n'avait pu détruire, mais fit même ériger certains fiefs. Ainsi Khosroès-Noushyrwan, particulièrement aimé de la légende iranienne, ne dut cette faveur qu'à l'esprit réactionnaire qui le fit incliner, autant qu'un Sassanide pouvait le faire, vers les anciennes institutions féodales; il donna l'investiture du Tabérystan, quand la famille de Djenféshah fut éteinte, à un prince de sa maison, et cette contrée du nord était restée si fidèle aux anciennes mœurs, qu'au dixième siècle de notre ère et en plein Islam, la féodalité y était demeurée toute-puissante. Ce qui était vrai dans tant de provinces se perpétua avec plus d'obstination encore dans le Seystan, dans le pays des Çamides, où elle n'a pas cessé d'exister.

Néanmoins, je le répète, Ardeshyr posa le principe démocratique dans toute sa rigueur, et ses successeurs en général tendirent à l'appliquer. Les restes des vieilles familles régnantes qui ne furent pas anéantis et les membres de la maison royale furent astreints une fois pour toutes à ne jamais s'éloigner de la cour, à n'occuper aucune fonction importante, et à vivre sous la surveillance perpétuelle du gouvernement.

Du reste on leur distribua des titres et des honneurs. Les nobles restèrent nobles, mais comme tels devinrent partie intégrante d'une nouvelle hiérarchie jusqu'alors inconnue. La naissance cessa d'être la source des supériorités sociales, et tout fut déterminé sous ce rapport par le rang que l'homme, noble ou roturier, occupait dans les « deredjat » ou « classes ». Ce fut une espèce de « tjiw »

comme en Russie depuis Pierre le Grand. Les prêtres, les docteurs tinrent la première place.

« Nous avons forcé, dit Ardeshyr dans sa lettre à Djen-» féshah, les seigneurs militaires, qui ont fait tant de mal » par leur turbulence, à comprendre qu'à l'avenir ils de-» vaient vivre en paix dans leurs maisons. »

Ces seigneurs militaires ainsi morigénés furent donc mis à l'écart. Les « classes », bien que ne se recrutant pas par la naissance, n'eurent pas le droit de se mêler par mariage, et les enfants issus d'unions que ne reconnaissait pas la loi ne furent pas aptes à hériter de leurs parents. Les Parthes avaient été fort indifférents sur les mésalliances, attendu que chez eux le sang du père déterminait celui de la mère.

Au-dessous des « classes », le peuple, à quelque province qu'il appartînt, fut astreint à payer les impôts, et il lui fut interdit d'acheter les biens des gens des « classes ». Ainsi, pour obtenir le droit d'acquérir une propriété, il fallut une situation déterminée dans la hiérarchie. Ardeshyr est sur ce point d'une franchise absolue. « Le peuple, » dit-il, doit rester pauvre, afin que les bases de l'édifice » politique demeurent immuables. »

Une police fortement organisée fut répandue sur l'empire. Elle surveillait tout le monde, y compris les magistrats et les gouverneurs, et rendait compte au souverain de ce qu'elle apercevait. Elle prenait soin que les ordres royaux fussent exécutés à la lettre et dans leur entier, et qu'on ne s'écartât pas de l'esprit qui les avait dictés.

Les réunions nombreuses, même celles qui n'avaient d'autre objet que le plaisir, furent interdites ou limitées. Ardeshyr assure qu'il se proposait par cette restriction de réformer les mœurs, très-compromises par la licence des habitudes arsacides, et de mettre un frein aux dissipations. Des lois somptuaires fort strictes furent promulguées; chacun sut comment il devait s'habiller et se loger

pour ne pas être exposé aux dénonciations de la police et aux poursuites judiciaires.

Les lois pénales furent revisées, adoucies et complétées. En cas d'apostasie, on emprisonnait le coupable. Pendant un an on s'efforçait de le convaincre de son erreur et de le ramener à la foi nationale; s'il résistait, il était mis à mort. Les prêtres tenaient fortement la main à ce que cette législation ne faiblît pas, car la société, travaillée par la fièvre des innovations religieuses, croyait avoir un immense intérêt à imposer un culte unitaire et se flattait de pouvoir y parvenir. Il en résulta que les Sassanides furent extrêmement persécuteurs, tandis que les Parthes, héritiers de l'ancienne loi achéménide et ne l'appliquant pas, s'étaient montrés plus que tolérants pour les pires écarts du zèle métaphysique.

En cas de haute trahison, les chefs seuls étaient punis de mort; leurs complices de rang inférieur étaient mis en liberté, et ceci constituait un progrès immense et d'une intention tout à fait neuve sur les idées antiques, où le châtiment d'un homme considérable emportait toujours, comme une sorte de déduction logique, évidente, la destruction de ses dépendants, grands ou petits, innocents ou coupables. Le monde ancien dans son entier, Perses, Juifs, Grecs et Romains, avait vécu sur cette notion, et il semble que les Sassanides furent les premiers à en sentir la barbarie et l'absurdité.

La loi qui condamnait les voleurs à perdre la main fut maintenue; on y ajouta encore la perte du nez et la restitution de quatre fois la valeur de l'objet volé. Les adultères restèrent soumis à la peine d'une amende, et on remplaça pour eux les mutilations anciennes par l'excision du nez. A part les deux cas qui viennent d'être indiqués et un troisième dont je vais parler, l'usage des mutilations fut abrogé; la loi reconnut expressément qu'il ne fallait pas rendre les coupables incapables de travail. Les crimes et les délits furent d'ailleurs classés avec plus de sagesse et de

détails qu'autrefois, et la loi tendit en général à se rendre aussi douce que possible. La récidive entraina comme châtiment particulier la perte d'une oreille.

Les prêtres acquirent un nouveau droit qui éleva singulièrement leur influence sur la société : ils furent chargés d'assister à l'ouverture du testament et au partage des biens entre les ayants droit. Le clergé se trouva ainsi le régulateur des volontés du père de famille, et en certains cas il put interpréter et même modifier ce que celui-ci avait fait. Du même coup la loi se trouva mêlée à un acte qui autrefois avait été absolument libre.

La succession à la couronne fut réglée d'une manière nouvelle. Le souverain, devenu maître absolu, abolit le droit ancien des nobles à être consultés et à donner leur sanction. Cependant c'était poser un principe si inconnu et si étrange dans l'Iran, qu'Ardeshyr ne jugea pas prudent d'aller au bout de son idée. Il prit un moyen terme et décida que le souverain écrirait dans trois cédules cachetées le nom de son héritier. L'une de ces cédules serait remise au chef de la religion, l'autre au grand chancelier de l'empire, et la troisième au général en chef.

Au moment de la mort du Grand Roi, ces trois personnages auraient à se réunir chez le pontife. Là ils ouvriraient les cédules et se mettraient d'accord sur les moyens d'assurer la volonté de leur défunt maître. En cas de désapprobation complète de la part du pontife, le droit de veto était acquis à ce grand personnage. Alors le chancelier et le général en chef devaient s'engager par serment a garder un silence absolu sur le nom du candidat évincé et sur les délibérations qu'ils venaient d'avoir avec leur collègue religieux. On réunissait aussitôt les docteurs les plus capables et on prenait leur avis. Le soir du même jour, après la prière, on était tenu de convoquer au palais les princes, les ministres et les principaux fonctionnaires; on apportait le trône et la couronne au milieu de l'assemblée, et le grand prêtre, après avoir dit que le Dieu très-

haut avait fait connaître sa volonté au cœur de ses prêtres, prononçait la formule suivante : « Les anges sont con-
» sentants à ce qu'un tel, fils d'un tel, soit déclaré roi.
» Vous, peuples, consentez-y également ! »

On faisait avancer le prince élu, on le plaçait sur le trône, on lui mettait la tiare sur la tête, et lui prenant la main, le pontife lui demandait :

« Confesses-tu le Dieu très-haut suivant la foi de Zo-
» roastre telle qu'elle a été acceptée et propagée par le roi
» Lohrasp ? »

Le récipiendaire répondait affirmativement à cette question et ajoutait :

« Avec l'aide du Dieu très-haut, je veillerai au bonheur
» des sujets. »

Aussitôt les gardes et les serviteurs du palais prenaient leurs rangs, et l'investiture du nouveau Grand Roi était complète.

Le clergé s'empara donc d'une autorité régulatrice que jamais il n'avait possédée dans l'Iran, et comme ce qu'il avait été ne justifiait nullement ce qu'il était devenu, il sentit la nécessité de faire subir aux dogmes et aux formes de ces dogmes ce qu'il appela une rénovation, mais qui fut par le fait une véritable métamorphose.

On affirma, pour justifier la nécessité de cette réforme, qu'Alexandre avait fait brûler tous les livres de la Loi, jadis contenus dans une collection écrite sur douze mille peaux de bœuf. Les mobeds avouaient pourtant qu'un tiers des ouvrages perdus avaient été conservés dans la mémoire des hommes ; mais tout ce qu'ils annonçaient maintenant en fait de doctrine et que personne ne connaissait se trouva avoir existé précisément dans les deux tiers perdus et oubliés.

Deux docteurs illustres, Ardévyraf et Azerbad-Marasfend, conseillers d'Ardeshyr, furent chargés par le roi et par leurs confrères de compléter la loi telle qu'on voulait l'avoir. Ils s'inspirèrent des procédés connus depuis des

siècles dans toute l'Asie pour mener à bien une telle œuvre; les Juifs s'en étaient servis, les bouddhistes également; les gnostiques chrétiens en faisaient abus; les orthodoxes ne les ignoraient pas. Ardévyraf composa et publia une apocalypse. Il avait parcouru dans une vision les différentes régions de l'enfer; il y avait été témoin des châtiments infligés aux pécheurs, et il avait appris des puissances angéliques les secrets de la purification et les moyens à employer pour éviter la damnation éternelle.

Il résulta du livre d'Ardévyraf une doctrine nouvelle sur la classification des fautes théologiques et des explications correspondantes, et de même que Zoroastre n'eût jamais composé le mazdéisme si l'ancienne religion iranienne et les dogmes sémitiques combinés ensemble ne lui en avaient fourni l'étoffe, de même on découvre sans peine et l'on peut affirmer que le magisme des Sassanides n'aurait pas paru dans le monde s'il n'avait eu pour se combiner les résultats des longs travaux, des longues luttes soutenues sur le sol de l'empire par les Juifs, les bouddhistes, les néoplatoniciens, les Chaldéens, les chrétiens de toutes les sectes et les polythéistes de toutes les espèces. Je considère comme un fait incontestable que ce fut à cette époque que le dualisme, dont on ne trouvait aucune trace dans le magisme au temps des Achéménides, fit son apparition officielle au sein des doctrines mazdéennes. Non pas que l'idée en fût nouvelle. Elle devait exister en principe dans les esprits des théologiens depuis des siècles peut-être; mais comme elle était, de sa nature, compliquée, de compréhension et d'adoption difficiles pour le tempérament iranien, elle était restée à l'état de question pendante jusqu'au temps d'Ardeshyr. C'est ainsi, s'il m'est permis de comparer un pareil dogme qui ne me touche en rien avec un autre dogme auquel je porte toute vénération, c'est ainsi que l'Immaculée Conception a été acceptée de toute antiquité dans l'Église et recommandée au respect des fidèles, bien qu'il y ait peu d'années qu'elle a pris place parmi les articles de

foi. Le dualisme résulte de l'idée ancienne d'un antagonisme entre le bien et le mal, entre Ormuzd et Ahriman et les hiérarchies dont ils sont les chefs, combiné avec la doctrine chaldéenne des ezdads ou antinomies, telle que je l'ai exposée dans mon « Traité des écritures cunéiformes ». Cette fusion de théories appartenant aux races les plus opposées de l'empire ne pouvait aboutir à un résultat que lorsque la fusion de ces races aurait déjà été opérée suffisamment, ce qui n'eut lieu que du temps des Parthes; et la preuve que ce fut bien vers ces époques que ces idées réussirent, c'est que le christianisme en fut alors saisi par Manès, absolument comme le magisme ancien par ses propres prêtres. J'ai pu observer avec intérêt que plusieurs guèbres actuels des plus instruits repoussent cette notion avec horreur et mépris. Ils m'ont dit également que le « Boundehesh », où les théories d'origine sémitique sont le plus hautement préconisées, était un ouvrage ridicule, plutôt propre à déshonorer leur religion qu'à la servir.

Les mobeds étant devenus les appréciateurs souverains des cas de conscience et par la nécessité de la purification et par la confession, acquirent une influence immense. Maîtres de l'élection royale, arbitres des successions parmi les sujets, mêlés à l'action de la police dans tout l'empire, directeurs des affaires de toutes les familles, ils furent en état de prétendre à ce qu'aucun secret ne leur fût refusé, et de punir tous les récalcitrants, de façon à rendre la résistance peu raisonnable. Le point difficile était de faire admettre qu'Ardévyraf avait eu réellement sa vision et que cette vision autorisait des prétentions si grandes, dont personne n'avait jamais entendu parler. Azerbad-Marasfend se chargea de trouver un argument sans réplique.

Il eut à son tour une extase dans laquelle lui fut révélée la somme de tous les livres canoniques qui avaient été perdus. On le chargea en conséquence de restaurer l'Avesta. Il s'acquitta de cette tâche à la satisfaction de son parti,

conserva les morceaux anciens impossibles à éliminer, rejeta ce qui était trop contraire aux prétentions du clergé en le déclarant apocryphe, et produisit ainsi le livre actuel des Parsys, qui renferme certainement des fragments authentiques, mais où il se trouve surtout des développements dont le fond et la forme appartiennent à la responsabilité du rédacteur sassanide.

Le gouvernement s'étant déclaré partisan absolu de cette œuvre, comme on était dans la ferveur d'une révolution triomphante, que les prêtres étaient les maîtres, que la police surveillait les manifestations du zèle, et qu'il n'y avait pas de goût pour une opposition qui eût paru regretter quelque chose de l'anarchie arsacide, les visions d'Ardévyraf et d'Azerbad-Marasfend furent admises, et la religion transformée s'établit au milieu de l'empire.

Mais elle se trouva un peu trop forte pour les intérêts du pouvoir royal. Ardeshyr avait voulu fonder une autorité unitaire, et il avait à peu près réussi à l'égard des anciens copartageants féodaux anéantis ou dépouillés. Seulement, par son zèle religieux poussé trop loin, il avait donné à ses successeurs un antagoniste redoutable en élevant si haut le clergé, et on en sentit les inconvénients. Le mazdéisme voulut souvent employer plus de rigueur dans la persécution des dissidents que les rois ne trouvèrent à propos de le faire. De là des scissions entre le trône et l'autel, et des accès d'hétérodoxie chez certains princes qui en arrivèrent quelquefois jusqu'à embrasser les opinions de théoriciens tels que Mazdak, dont les dogmes consistaient à ne plus reconnaître ni religion, ni clergé, ni hiérarchie, ni famille, ni même aucun lien conjugal. En d'autres termes, les Sassanides avaient mis une telle ardeur à établir l'ordre, sans souci de ce qu'il leur fallait supprimer pour atteindre à leur idéal, que lorsque le souvenir de l'exagération contraire chez les Arsacides fut un peu évanoui, les rois, les peuples surtout ne furent plus sensibles qu'au

malaise extraordinaire causé par l'exagération d'un principe d'abord si applaudi. La logique, on peut dire le devoir, certainement l'intérêt, exigeaient de la part des mobeds une contention incessante pour opérer l'étouffement complet des opinions rivales. Ces sortes de résultats ne s'obtiennent guère dans un état de société aussi avancé, dans un état de confusion ethnique pareil à celui de l'Iran au troisième siècle de notre ère. Les persécutions furent terribles, impitoyables, fatigantes. Elles se produisirent sous toutes les formes et à tous les degrés. On persécuta les chrétiens orthodoxes et autres; au cinquième siècle on en déporta beaucoup dans la Margiane, et j'ai, sous la forme d'une pierre gravee qui m'a été envoyée de Merw, un curieux héritage de cette pieuse colonie de martyrs; les Juifs, les païens, les philosophes furent de même fort maltraités; on n'épargna pas surtout les mazdéens qui ne se purifiaient pas assez, ne se confessaient pas constamment, semblaient vouloir fermer aux prêtres quelques recoins de leur conscience ou de leur maison; on raffina tellement sur la sainteté exigée, que des catégories entières d'artisans furent exclues des sanctuaires, parce qu'elles exerçaient des professions illégales; et comme les soupçons, les précautions et les sévérités de la police augmentaient en raison du mécontentement que les « deredjat » ou « classes », uniquement composées de parvenus, n'avaient pas même le prestige de la naissance pour se faire pardonner leur écrasante supériorité, il se trouva à la fin des Sassanides que la nation était infiniment plus opprimée, plus malheureuse, plus exaspérée, plus désaffectionnée, plus disposée à rejeter sa dynastie, qu'elle ne l'avait été sous Artaban V, au moment où tombèrent les Arsacides. C'est pour cette raison que les Arabes musulmans entrèrent dans l'empire, gagnèrent la bataille de Kadenyeh, soumirent les provinces avec la même facilité que l'avait fait Alexandre et pour des raisons analogues.

Les Parsys actuels s'en rendent parfaitement compte,

et je ne fais que rapporter ici l'opinion des plus instruits sur les causes qui ont amené la chute si subite du trône de Yezdedjerd, le dernier des Sassanides. Un d'entre eux, Manoukdjy-Lymdjy-Sahab, homme fort recommandable et très-savant, qui a été envoyé en Perse par ses coreligionnaires de Bombay pour répandre des secours et des consolations parmi les guèbres existant encore dans l'empire, m'a affirmé plusieurs fois que l'esprit minutieux du clergé mazdéen, son zèle à intervenir dans les affaires domestiques des sujets, son acrimonie contre les dissidents, avaient été pour beaucoup dans les succès des Arabes, en disposant les peuples à accepter toute nouveauté comme une délivrance, et cette assertion me paraît incontestable.

La Grèce et Rome ont constamment vécu, depuis leur premier jour, sous le gouvernement absolu. Les rois, les patriciens, les riches, les pauvres, un maître décoré d'un nom quelconque, ont successivement manié cette sorte de pouvoir; en lui-même il n'a jamais changé, restant toujours le même; il n'a jamais varié que quant au directeur, et soit sous Codrus, soit sous Périclès, soit sous Thrasybule, comme au temps de Tarquin, d'Appius, des Gracques ou de Tibère, l'État a constamment été tout et le citoyen rien. Il pouvait être plus agréable à un Athénien d'obéir à Aristide qu'aux trente tyrans, mais en fin de compte le citoyen ne possédait pas plus d'indépendance sous l'un que sous l'autre.

L'histoire de l'Iran présente un tableau absolument différent et beaucoup plus propre à nous intéresser, car elle montre pour ainsi dire l'image de nos propres destinées. Elle commence par un développement illimité de la liberté individuelle. En réalité, il n'y a pas plus de force politique sous les rois de la première formation qu'on n'en aperçoit sous les Amales et les Baltes des nations gothiques au moment où celles-ci descendent vers le Danube, sous les rois de terre et de mer des nations scandinaves, sous les chefs des Franks et des Lombards. L'État n'existe

pas. Les chefs de famille sont confédérés et presque rien de plus. Le roi n'est qu'un guide militaire institué pour l'avantage de chacun, et il ne commande que dans des limites assez restreintes.

Quand l'invasion assyrienne renversa cette organisation libre de l'Iran, la doctrine de la raison d'État, le besoin de l'ordre, l'apothéose de l'administration envahirent les Pays purs. Comme le sang des populations était arian, tout ce système, le bien mêlé au mal, déplut, ne put parvenir à s'implanter, et tomba au temps de Férydoun-Phraorte, le Libérateur.

Dès lors le régime féodal recommence à régner; mais il n'est pas aussi simple qu'autrefois. La race n'est plus aussi pure; elle renferme désormais des contradictions. On ne saurait se passer d'administration, ni de pondération, ni de moyens termes. La difficulté est de trouver la mesure. Comme la force est aux feudataires, c'est de leur côté qu'incline trop la balance. Il en résulte une grande faiblesse dans la nation, et les immigrations scythiques, dont rien n'arrête l'élan, menacent d'une subversion complète. Cyrus sauve son pays, mais par des conquêtes qui donnent à ses successeurs une prépondérance décidée sur leurs vassaux, et Darius se sert de cet avantage pour établir un régime unitaire où il croit avoir concilié tous les intérêts, réservé tous les droits et équilibré toutes les nécessités.

Ce n'est pas par le despotisme que tombent les Achéménides, ils n'ont jamais été assez forts pour devenir des tyrans; ce n'est pas non plus la noblesse qui les fait tomber, elle n'était plus ni assez unie ni assez puissante pour renverser le Grand Roi, maître de l'Occident. Ce qui tue Darius, c'est la cour. La cour, ses intrigues, ses violences, ses rapines, ses horreurs, et l'instabilité irritante et déshonorante de ses intérêts et de ses évolutions, épuisent les patiences, anéantissent les ressources, paralysent l'action, donnent le goût de la trahison à ceux qui servent et exercent par habitude toutes les perfidies. Les grands accueil-

lent, sollicitent l'ambition légitime d'Alexandre, et tout s'écroule.

Celui-ci relève tout. Sans doute, jeune, puissant, sagace, demi-dieu, il eût incliné vers l'absorption du pouvoir en sa personne, bien qu'il ait reconnu et pratiqué les droits de la noblesse; mais il mourut tôt, et les Parthes s'emparant et de ses couronnes et de son épée se partagèrent les premières, et frappant de la seconde aux quatre vents, restaurèrent la doctrine des droits personnels dans une exagération si forte, que certainement les plus anciens temps n'avaient rien vu de plus complet. La liberté fut tout et partout dans la race iranienne et dans les colonisations scythiques; chacun revendiqua son droit, et de ce droit tira ce qu'il put, sans que personne se souciât d'y contredire. Le Grand Roi redevint ce qu'il avait été originairement, un chef de guerre et rien au delà. On le nomma, on le déposa, on le rétablit, on le tua, et quand il ne fut pas très-fort et très-habile, on s'en joua.

Mais pour se livrer à de tels amusements et en garder le goût, il fallait être d'une trempe bien particulière : une pareille vie convenait à un Arsacide, à un Gète, à un Scythe, comme à un leude de Clovis; mais elle ne plaisait pas mieux à des Assyriens, à des Hellènes, à des gens de l'Asie Mineure, qu'à des colons romanisés. Cette tourbe patienta d'abord, s'irrita ensuite, s'exalta, tomba dans le désespoir, et de là monta à cette fureur des faibles à laquelle rien ne résiste; et la religion étant venue ajouter à cette rage son fanatisme organisateur, les Parthes furent assaillis, et eux qui avaient mis à néant les armées romaines, ils furent balayés par ceux qu'ils méprisaient et malmenaient depuis cinq cents ans.

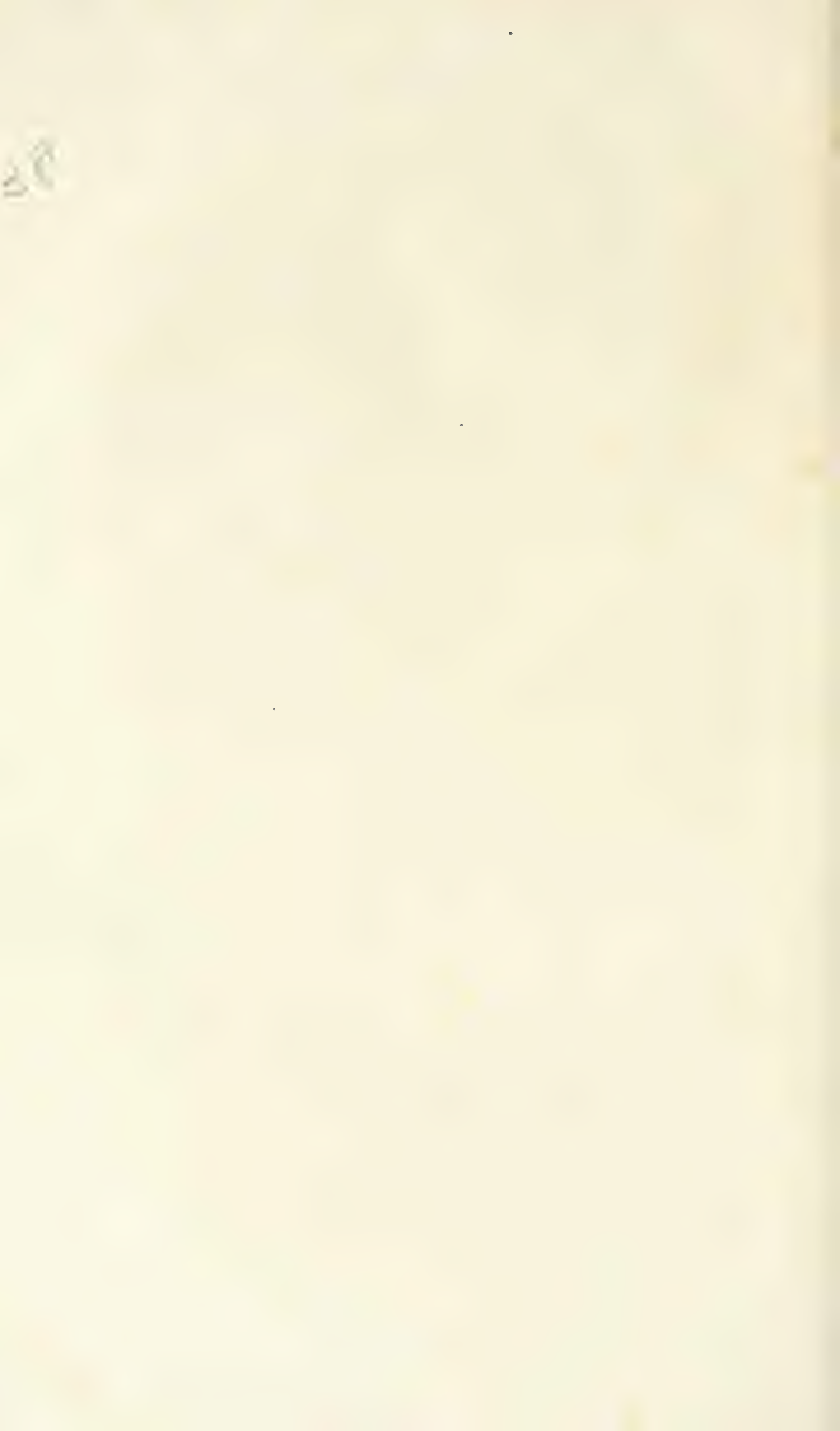
La démocratie triomphait. Inférieure à la liberté, au lieu de la régulariser, de l'atténuer et de l'étendre, elle l'étouffa. Elle voulut de l'ordre, elle en eut, et l'ordre la mena où il l'avait déjà menée deux fois, au moyen des lisières d'un despotisme vraiment romain; mais il avait

été plus excusable de tomber sous le pied puissant des Assyriens de Zohak et sous la main généreuse d'Alexandre que devant les lances de quelques coureurs arabes.

L'Iran ancien finit avec les Parthes, et les Sassanides commencèrent l'Iran nouveau, celui où l'influence sémitique, celle des races de valeur secondaire, devint à jamais prépondérante. A dater de ce jour où Ardeshyr prit la couronne, la Perse fut un empire oriental dans le sens moral qu'on attache à ce mot, et ce n'est que par exception et ressouvenir, influence du passé, que les notions de liberté et d'autorité personnelle y ont reparu quelquefois.

Je m'arrête au point où la proche parenté cesse d'exister entre nous et les dominateurs de l'Iran.

FIN.



TABLE

DU TOME SECOND.

LIVRE QUATRIÈME.

LES ACHÉMÉNIDES.

LIVRE CINQUIÈME.

ALEXANDRE ET LES ARSACIDES. CINQUIÈME FORMATION DE L'IRAN.

LIVRE SIXIÈME.

LES ARSACIDES. SIXIÈME FORMATION DE L'IRAN.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.